



HAL
open science

EN FAMILLE DANS LA RUE

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. EN FAMILLE DANS LA RUE: TRAJECTOIRES DE JEUNES DE LA RUE ET CARRIERES ZONARDES . Sociologie. université bordeaux, 2012. Français. NNT: . tel-01287197

HAL Id: tel-01287197

<https://hal.science/tel-01287197>

Submitted on 19 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

pour l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
DE BORDEAUX II

Mention : Sociétés, Politique, Santé publique
Option : Sciences de l'éducation

EN FAMILLE DANS LA RUE :
TRAJECTOIRES DE JEUNES DE LA RUE ET CARRIÈRES ZONARDES

Présentée et soutenue publiquement

Le 3 décembre 2012

Par Tristana PIMOR

Née le 30/06/1978 à Quimper (56)

Sous la direction d'Éric Debarbieux

Membres du jury :

François DUBET, Professeur, Université Bordeaux Segalen, président.

Éric DEBARBIEUX, Professeur, Université UPEC Créteil, directeur.

Anne BARRÈRE, Professeur, Université Paris Descartes, rapporteur.

Gilles MONCEAU, Professeur, Université de Cergy-Pontoise, rapporteur.

Luc ROBÈNE, Professeur, Université de Rennes 2, rapporteur.

**« NOUS ALLONS BIENTÔT PARTIR EN AFRIQUE, CAR
LÀ-BAS, TU VOIS, C'EST UN MONDE LIBRE DANS
LEQUEL NOUS POURRONS UTILISER CETTE ÉNERGIE
NOUVELLE POUR CRÉER NOTRE MUSIQUE ET VIVRE
COMME NOUS DÉSIRONS VIVRE, COMME DES
ANIMAUX, DES VRAIS. »**

(T. COLOMBIÉ, 2001)

REMERCIEMENTS :

Qui remercier en premier ? Sûrement celui qui me redonna le goût pour les études, me réconcilia avec l'école, M. Le Professeur Éric Debarbieux. Étrange ironie ou réelle logique que cette réconciliation prenne place en département des Sciences de l'Éducation. Sans lui, jamais je n'aurai imaginé m'orienter vers la recherche, jamais je n'aurai découvert la passion qui m'anima durant tout ce parcours universitaire pour désirer comprendre cet univers oh combien étrange et paradoxal qu'est la Zone. Pour cela, mais aussi pour son soutien moral, humain, intellectuel, sa confiance, sa pédagogie : « Merci ! » Je remercie par ailleurs la CNAF, plus particulièrement son président et son conseil d'administration qui par leur soutien, m'ont permis de travailler sur cette thèse avec plus d'aisance. Je pense aussi à M. Benoît Ceroux et Mme Catherine Vérité du Pôle recherche et prospective, qui m'ont aidée scientifiquement et humainement.

Je n'oublie pas M. Le Professeur Alain Marchive qui m'accompagna dans mon ethnographie par ses apports théoriques, me confia l'enseignement de cette méthode et participa lui aussi avec nombre d'enseignants, Maîtres de conférences et Professeurs de ce département de l'université de Bordeaux Segalen à m'attacher à la recherche.

M. Jean-François Bruneaud, Maître de conférence, malgré nos terrains de recherches dissemblables en surface, fût l'un de ceux qui contribua à l'élaboration analytique originale de ce travail. Sans lui je n'aurai pas connu Frederick Barth et les théories de l'ethnicité. Je l'en remercie et n'omets pas son soutien humoristique, professionnel, son guidage socialisateur dans le monde universitaire.

Merci aussi : à Mme la Professeure Catherine Blaya pour son aide aussi bien dans les traductions qu'humainement ; à Benjamin Moignard, Maître de conférence, pour son soutien et sa confiance dans mon cursus d'apprentie enseignante ; à Joanna Dagorn, chercheuse et coordinatrice de l'UR-CIDFF pour sa lecture et ses critiques, Stéphanie Rubi, Maître de conférence, pour nos échanges ; à mes correcteurs orthographiques à la tâche oh combien douloureuse : Isabelle Lobjois, ma mère, mon beau-père, ma tante, Vanessa Giocanti psychologue, Pierre Cornet. Pour les deux derniers s'ajoutent à l'aide orthographique, un soutien théorique.

À mon compagnon et ma fille, merci pour votre compréhension, votre soutien, votre tolérance face à mes sautes d'humeurs, les vacances et temps de famille négligés.

Enfin, que dire à La Family ? Vous êtes les co-auteurs de cette thèse ! Sans vous rien n'eût été possible. Outre, l'ouverture sur votre existence et sur une part de votre intimité, c'est aussi une leçon humaine que vous m'avez donnée. Je ne suis plus la même et vous en remercie. Ce travail a donc été bien plus qu'une découverte scientifique ... Comme vous

le diriez : « Spéciales dédicaces à Yogui, Nia, et La Family : que vos rêves vous sourient, que vos projets se réalisent, gardez votre cap ! ».

Pour finir, je dédie cette thèse à mon ami Guillaume, dit "Gui" et ici "Yogui", trop tôt parti. Ton anonymat que tu refusais n'a plus lieu d'être. Ton prénom est maintenant inscrit comme tu le souhaitais. Au delà de la recherche, tu m'as ouvert sur une autre réalité. Que ce travail soit un hommage, aussi petit soit-il, comparé à ce que tu fus.

Mes remerciements se tournent aussi vers les commerçants, la mairie, les travailleurs sociaux et sanitaires qui m'ont aidée.

En famille dans la rue :
Trajectoires de jeunes de la rue et carrières zonardes

INTRODUCTION : QUAND LE TERRAIN IMPOSE	14
Une population : du jugement à la science	14
Une approche ethnographique	15
Une lecture du passé et du présent	17
La déviance comme conséquence et cause de la réalité zonarde	19
CHAPITRE 1	22
LITTÉRATURE HÉTÉROCLITE POUR UN PUBLIC HÉTÉRODOXE	22
1. 1. Un tour d’horizon des quelques recherches sur le sujet	23
<i>1. 1. 1. L’errance entre pathologie et exclusion : des regards français normalisés</i>	23
1. 1. 1. 1. Les jeunes en errance : des jeunes atteints de troubles	24
1. 1. 1. 2. Exclusion sociale	27
<i>1. 1. 2. De l’autre côté de l’atlantique des approches moins pathologisantes</i>	30
1. 1. 2. 1. Difficultés familiales, institutions sociales	32
1. 1. 2. 2. Désaffiliation, exclusion ou marge créatrice ?	32
<i>1. 1. 3. « Street kids », « Young homeless », etc, entre backgrounds et situations</i>	35
1. 1. 3. 1. Familles dysfonctionnelles et apprentissage de la déviance	35
1. 1. 3. 2. Difficulté scolaire, arrière-plan social et capital criminel	36
1. 1. 3. 3. Déviance des jeunes sans domicile : arrière-plans ou situation ?	38
1. 2. Les errants : une appellation, une définition à inventer	39
<i>1. 2. 1. Le sens des mots</i>	39
<i>1. 2. 2. Le zonard : un autre</i>	43
1. 3. La zone : paradoxe d’un conformisme déviant	44
<i>1. 3. 1. Déviance : l’évidence</i>	45
<i>1. 3. 2. La socialisation : deuxième entrée</i>	48

CHAPITRE 2	54
UNE MÉTHODE D'ENQUÊTE SOUMISE À LA POPULATION	54
2. 1. Une posture interactionniste mais pas seulement	54
2. 2. Quand la monographie impose l'implication...	59
2. 3. Une observation versus adoption	63
2. 3. 1. <i>Le déroulement de l'observation</i>	63
2. 3. 1. 1. Première : de l'appriovoisement au ralliement à la cause	65
2. 3. 1. 2. Seconde : mais où sont les zonards ?	71
2. 3. 2. <i>Chercher sa place</i>	74
2. 3. 2. 1. De la place attribuée à ma place	74
<i>De la mère à l'intellectuelle, à l'écrivain apprenant</i>	76
<i>Dissimuler ou tout dire ?</i>	77
<i>Le chercheur imprimé</i>	78
2. 3. 2. 2. Entre cadre et hors-cadre	80
<i>Dans le cadre zonard : l'affiliation et ses limites</i>	80
<i>Dans le cadre du travail social et des revendications riveraines</i>	85
2. 4. De l'entretien compréhensif au semi-directif : coq à l'âne méthodologique	88
2. 4. 1. <i>La schizophrénie méthodologique du tout-terrain</i>	88
2. 4. 2. <i>Distance sociale : quand la proximité n'est pas un gage de réussite</i>	91
2. 4. 3. <i>L'entretien récit de vie chez La Family : idéologie et intimité</i>	93
2. 4. 4. <i>Le tout-terrain invite à la non-directivité</i>	94
2. 4. 5. <i>L'entretien récit de vie une technique de profondeur.</i>	95
2. 5. L'étude des traces, du Web, des photographies	96
2. 6. Le retour au terrain et la coconstruction : un échec ?	96
2. 7. L'écriture : distance, arrachement, fiction... être au plus proche !	98
2. 8. Lieux d'enquêtes : dedans / dehors	99
2. 8. 1. <i>Le squat</i>	99
2. 8. 2. <i>« La rue », la Zone et ses commerces</i>	104
2. 8. 3. <i>Les appartements</i>	105
2. 8. 4. <i>Les associations</i>	106
2. 9. Photo de famille	107

CHAPITRE 3	110
PARCOURS DE ZONE	110
3. 1. Enfance : de l'informel et du formel	112
3. 1. 1. <i>Environnement, famille : transmissions et stigmatisations</i>	112
3. 1. 1. 1. Familles de satellites : du tout venant ?	113
<i>De l'ascendance à la descente sur pente douce</i>	113
<i>Conformité maternelle, déviance paternelle</i>	115
3. 1. 1. 2. Familles de ZI, familles de vilains petits canards	120
<i>La bohème parentale / le retour des enfants aux sources populaires</i>	121
<i>Croyance dans la réussite méritocratique et calcul de rentabilité</i>	123
<i>Les vilains petits canards perdent des plumes</i>	124
3. 1. 1. 3. Familles de ZE : relégation, stigmatisation et tradition	130
<i>Quand l'injustice socialise...</i>	130
<i>Laxisme / coercition / déviance : une éducation populaire cohérente</i>	138
<i>Une originalité dans les transmissions : voyage, lecture, musique...</i>	147
3. 1. 1. 4. Les travellers : un regard serein sur leurs vécus familiaux	149
<i>Dot plus légitime</i>	149
<i>Des vécus plus pacifiés mais toujours engagés</i>	150
3. 1. 2. <i>École : étiquetage déviant et inégalité</i>	151
3. 1. 2. 1. L'école primaire chez les ZE : des expériences diverses	152
<i>Capitiaux mais encore...</i>	152
<i>Emmener l'école à la campagne</i>	154
<i>Quand on arrive en ville...</i>	156
3. 1. 2. 2. Les satellites et les ZI : des élèves ordinaires	158
<i>Des filles mieux préparées au métier d'élève</i>	159
<i>Les exceptions féminines</i>	161
<i>Des garçons tournés vers les copains ?</i>	163
3. 1. 2. 3. Les travellers : l'école de la prolongation familiale	164
3. 1. 3. <i>Pour y voir clair dans les socialisations primaires et leurs impacts</i>	165
3. 2. Adolescence, jeune adulte : quête et aboutissement d'une trajectoire	167
3. 2. 1. <i>Les satellites et les ZI : le lycée de tous les dangers</i>	167
3. 2. 1. 1. Le collège : de l'intello, au SES, au chahuteur, au déserteur...	167
<i>Adapté oui, conforme non</i>	167
<i>Botte en touche scolaire et intégration à un groupe de pairs déviants</i>	169
<i>Trouver sa place en accédant à la culture anti-école</i>	172

3. 2. 1. 2. Le lycée : tous en teuf, abandons, et rares survies scolaires	175
<i>Tentatives de remobilisation</i>	175
<i>Fin de parcours</i>	180
<i>Réussites avortées sous influences</i>	183
3. 2. 1. 3. Le travail un peu mais pas trop	184
3. 2. 2. <i>Les ZE : de l'échec, à la relégation, à la réappropriation</i>	186
3. 2. 2. 1. Collège : l'améritocratie conscientisée ?	186
<i>Contextes inégalitaires</i>	186
<i>Hors l'école</i>	194
<i>La course économe</i>	196
3. 2. 2. 2. Lycée économe et travail décevant	198
3. 2. 3. <i>Les travellers : diplômés et travel way of life</i>	206
3. 2. 4. <i>De réajustements en bifurcations : être autre qu'un agent</i>	208
3. 2. 4. 1. Les satellites et les ZI : de la crise naît le compromis	209
<i>Bifurcations familiales et quête identitaire ambivalente</i>	209
<i>Les ZI : turning-points, accidents biographiques et quête de soi</i>	211
3. 2. 4. 2. Les ZE, les travellers : continuités et ruptures	213
<i>Vers une nouvelle place, la déviance ZE comme adaptation</i>	213
<i>Les travellers : bifurcations actives de jeunes adultes</i>	219
CHAPITRE 4	224
LA ZONE AU PRÉSENT : SA CARRIÈRE, SON QUOTIDIEN	224
4. 1. De la Free Party à la famille de rue : la carrière zonarde	224
4. 1. 2. <i>Ça commence comme ça : tâtonnements hédonistes des satellites</i>	225
4. 1. 2. 1. Quitter sa famille pour être soi	225
4. 1. 2. 2. Du mythe de la Spiral Tribe aux teufeurs	228
4. 1. 2. 3. Drogues paradoxales : distinction, introspection, (in)dépendance	235
4. 1. 2. 4. Zone réglée	239
4. 1. 3. <i>Et puis ça continue : quand le ZI trouve une famille de rue</i>	243
4. 1. 3. 1. De l'étiquetage familial à la nouvelle Family	243
4. 1. 3. 2. « SYSTM D »	247
4. 1. 3. 3. Étiquettes supplémentaires et rite de l'« héro »	251
4. 1. 3. 4. Socialisation ZI : préparation d'une métamorphose ?	256

4. 1. 3. <i>J'y suis, j'y reste : le « vrai » zonard, un expert</i>	260
4. 1. 3. 1. Début du ZE	260
4. 1. 3. 2. ZE Intronisés et chef(s) de famille	263
4. 1. 3. 3. Idéologie : domination, conspiration, épanouissement	265
4. 1. 3. 4. Les ZE aguerris, des guides moins délinquant	269
4. 1. 4. <i>La Zone, je m'en détache ou j'y reste ?</i>	272
4. 1. 4. 1. Traveller : le but est atteint	273
<i>Une formation partiellement antérieure</i>	273
<i>Une place à entretenir</i>	275
<i>Apaisés, autonomes mais critiques et solidaires</i>	277
4. 1. 4. 2. Sorties de route	281
4. 2. Outsiders' family : les frontières s'érigent	284
4. 2. 1. <i>Insécurité, mauvais pauvre et compassion</i>	285
4. 2. 1. 1. Quartier en voie de désorganisation ?	285
4. 2. 1. 2. Du mauvais indigent au pauvre jeune	290
4. 2. 1. 3. Interactions : divergences de définition	297
<i>Stigmate, visibilité, importunité</i>	297
<i>Des interactions perdent les faces</i>	298
<i>Présentation de soi et situation : des divergences interprétatives</i>	303
4. 2. 1. 4. Quand l'entente est possible...	308
4. 2. 2. <i>Traitements socio-sanitaires : réduction des risques, normativité</i>	311
4. 2. 2. 1. Passage du jeune en danger au toxico	311
4. 2. 2. 2. Des professionnels sous le joug de l'errance	316
4. 2. 2. 3. Bénévole « porte-parole », une stigmatisation réactualisée	322
4. 2. 2. 4. Travail social dans la rue, pour la rue	324
4. 2. 3. <i>Des frontières surveillées</i>	326
4. 2. 3. 1. Du groupe à la communauté : une conversion complexe	327
4. 2. 3. 2. Stigmatisation et frontières	334
4. 2. 3. 3. Protection et identité zonarde	335
4. 2. 3. 4. Frontières et pérennisation de l'identité zonarde	337
 CONCLUSION : DU PASSÉ AU PRÉSENT, DU JEUNE EN ERRANCE AU ZONARD	 344
Une population méconnue, une ethnographie riche	344
Des trajectoires complexes	345
Les autres groupes sociaux, l'identité zonarde	350

Annexe 1 : Portraits des enquêtés zonards _____ 376

1. 1. Squatteurs, ex-squatteurs de Sénac _____ 376

1. 1. 1. Nia : du Zonard au normal _____ 376

1. 1. 2. Yogui : le leader malgré lui _____ 378

1. 1. 3. Shanana : la guerrière / CC : le Traveller _____ 380

1. 1. 4. Mumu : se réfugier dans le rêve _____ 382

1. 1. 5. Poly : la rue à dose homéopathique _____ 383

1. 1. 6. ADN : le punk discret _____ 385

1. 1. 7. Mr Z : le renonçant _____ 386

1. 1. 8. Joe : l'utopiste lucide _____ 387

1. 1. 9. Miette : la découverte plus avant de la rue _____ 388

1. 1. 10. Dorine et Brade : la vie dans une chambre _____ 389

1. 1. 11. Trash : le fils de Yogui _____ 391

1. 1. 12. Momo (and co) : un novice chez les experts _____ 392

1. 1. 13. Benoît et Roxane : le dj et la lycéenne _____ 393

1. 1. 14. Sioux : l'enfant punk _____ 395

1. 1. 15. Armor : le charmeur _____ 395

1. 1. 16. Kundevitch : « Merci de pas avoir peur de nous. » _____ 396

1. 2. Ceux qui ne vivent pas au squat de Sénac _____ 397

1. 2. 1. Poisson : entre lascar et zonard _____ 397

1. 2. 2. Mag : l'infirmière pré-diplômée _____ 398

1. 2. 3. Antifaf et Mina : punks en couple et en appartement _____ 399

Mina, la femme aux deux visages entre norme et déviance _____ 400

1. 2. 4. Julie : la garçonne _____ 401

1. 2. 5. Mona : la mère punk _____ 402

1. 2. 6. Manuel : le bandit _____ 405

1. 2. 7. Panawane et Annie : les travailleurs précaires _____ 405

Annexe 2 : Le non-manifeste de la Spiral Tribe _____ 406

Annexe 3 : Plan du quartier d'implantation de la Zone _____ 407

Annexe 4 : Textes législatifs et réglementaires relatifs aux jeunes SDF _____ 408

4. 1. Lois _____ 408

4. 1. 1. Textes abrogés _____ 408

LOPSI, n°267, 2011 (loi d'orientation et de programmation pour la sécurité intérieure, 2009) _____ 408

4. 1. 2. Textes adoptés _____ 409

a.) <i>Projet de loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure, LOPSI n°267, 2011</i>	409
b.) <i>Sur la mendicité</i>	410
c.) <i>Référence des lois sur les chiens</i>	413
4.2. <i>Arrêtés de la mairie</i>	414
Annexe 5 : Marqueurs d'appartenance zonards et de catégorisation sociale et divergences culturelles	420
5.1. <i>Marqueurs et interprétations</i>	420
5.2. <i>Divergences culturelles</i>	421
Annexe 6 : Extraits de la presse locale	421
Annexe 7 : Tracts du squat	421
Annexe 8 : Plan du squat	422
Annexe 9 : Lexique	423
Annexe 10 : Les données de l'enquête (sur CD-Rom)	424
RÉSUMÉS	425

INTRODUCTION : QUAND LE TERRAIN IMPOSE

Une population : du jugement à la science

Nous sommes en 2006, les zonards abondent dans l'une des plus grosses villes françaises du Sud. Depuis la fin de mes études d'éducatrice spécialisée, vivant dans un de leurs quartiers de prédilection, j'ai assisté à leur installation. Personne ne dénombre avec précision leur augmentation pourtant affirmée par les secteurs social et sécuritaire¹ (Bonnemaison, 1983 ; Alamarcha. Bonnet, 2008). Puis les choses se sont sembler-elles tassées. À l'époque je ne m'intéresse pas à ces jeunes gens avinés à l'allure excentrique, qui accompagnés de leurs chiens, alpaguent les passants en quête de quelques pièces. Ils ne sont pour moi que d'autres SDF, plus jeunes, moins respectueux, plus difficilement supportables car bien présents, tant visuellement qu'auditivement, dans le paysage urbain. Je les évite comme tout un chacun, refuse de leur "donner la pièce" et au meilleur de mon humeur accepte de leur acheter quelques vivres, histoire de me donner bonne conscience. Être travailleur social n'est pas un gage d'humanité, bien au contraire. L'usure liée à la fréquentation d'usagers toxicomanes aux exigences démesurées et aux institutions économisant au maximum le temps de travail avait déclenché chez moi une forme de froideur. La pratique du travail social et ma socialisation professionnelle m'avaient fait adopter un regard sur l'homme plus enclin à la normalisation qu'à la compréhension. Je reprends pourtant mes études à cette époque, sous prétexte d'une remise en cause professionnelle, de besoins théoriques, mais je n'imagine pas ce qui adviendra. Je pars ainsi sur le terrain réaliser ma première ébauche d'étude scientifique. Mes questionnements, très ancrés dans les pratiques sociales en addictologie, tournent autour des conduites à risque des toxicomanes. Je me rends donc dans une association CAARUD², que je connais. On me présente tout d'abord Clara. Je me souviendrai toujours de ce premier contact avec la "Zone". À ce moment-là, je ne réalise pas qu'un terrain de recherche, une population spécifique sont en train de s'imposer à moi et qu'ils vont rediriger mes recherches jusqu'à cette thèse. Clara est avec une amie, deux chiens adultes. Elles poussent un caddie où des chiots sont disposés. Elles discutent "des petits" en fumant une cigarette. Clara, aux cheveux longs noirs rasés sur les côtés et surmontés d'atébas³ de couleurs vives, revêt un treillis, des baskets de skate et un sweat large à capuche. Sa collègue, elle, le crâne entièrement rasé, habillée d'une robe et de t-shirts moulants superposés sur un caleçon long noir, chaussée de Dock Martins, semble adhérer à une

¹ Le rapport d'activité du travail de rue d'un CAARUD a comptabilisé 344 jeunes, 300 d'après Alamarcha. Bonnet. C, 2008, p. 49

² CAARUD : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues.

³ L'atéba ou athéba est une mèche de cheveux enroulée de fils de laine.

apparence plutôt punk, moins grunge. Leurs visages et oreilles sont ornés de piercings, d'écarteurs⁴. D'autres jeunes à l'allure proche arrivent dans la structure. Je réalise ainsi mon premier entretien avec "une zonarde", tout d'abord dans un bureau puis sur le trottoir comme si la rue la rattrapait. Assises ainsi sur les pavés, nous discutons durant deux heures. Je suis surprise du peu de temps qu'il lui faut pour se livrer et de la place considérable que les psychotropes et la musique techno occupent dans son discours. Pour l'instant, je ne me rends absolument pas compte de l'originalité de la population. Je ne vois dans ces jeunes dits "en errance" qu'une sous-catégorie de toxicomanes aux difficultés sociales plus importantes. Cette vision éducative sera vite mise à mal par trois autres rencontres. La plus décisive fut celle de Nia. Provocateur et humoriste averti, d'un naturel affiliatif, il m'ouvrira les portes du squat où il habite avec d'autres, m'introduira dans le milieu, la Zone, me protégera sûrement, sans jamais me le dire et deviendra un proche. C'est par l'établissement d'une relation à long terme, que deux ans après je débiterai cette étude ethnographique.

Une approche ethnographique

Je dégage, à cette époque, grâce aux premières données, certaines constantes dans le mode de vie de ces jeunes, des similitudes dans les goûts vestimentaires, musicaux, dans l'idéologie, des normes et des valeurs communes qui régissent leur quotidien. Ainsi, je comprends que je suis face à ce que les travailleurs sociaux et certains sociologues nomment "les jeunes en errance". Je cherche dans la littérature scientifique quelques ouvrages sur ces individus, leur façon de vivre et d'appréhender le monde, leurs antécédents... Peu de publications françaises. Les seuls écrits relèvent de la recherche-action. Ils véhiculent à mon sens des interprétations soit normatives, soit essentiellement psychologiques, ou encore particulièrement tournées vers les addictions (Chobeaux, 1996 ; Delille, Rahis, 2004). Les parutions plus sociologiques, souvent quantitatives, intègrent cette population à une beaucoup plus vaste, celle des SDF de moins de trente ans, regroupant ainsi des acteurs aux caractéristiques et aux modes de vie divers (Marpsat, Firdion, 2001). L'évidence s'impose donc quant à la nécessité d'une recherche avant tout descriptive, exploratoire. Délinquante ne serait-ce que par ses abus de psychotropes, ayant eu des démêlés avec la justice, la population est méfiante, se protège de tout individu extérieur. L'ethnographie apparaît alors comme la méthode la plus adaptée à ces constats. Tout d'abord très larges⁵, les questionnements au fil de l'observation vont se resserrer autour de la trajectoire. Comment et pourquoi devient-on zonard ? Pourquoi reste-t-on zonard ? Comment vit-on ? Sous quelles conditions ? Dans quelles directions ? Est-on le même zonard à seize ans qu'à trente ans ? Je pars ainsi consciemment sans hypothèse

⁴ Sorte de piercing qui agrandit la perforation réalisée au préalable par des boucles de diamètres de plus en plus larges. Cet ornement rappelle les plateaux des indiens Kayapos vivant en Amazonie, certains peuples africains et d'Amérique du Nord utilisent aussi ces élargisseurs sur les oreilles, la bouche.

⁵ Qui sont les zonards ? Comment vivent-ils ?

sur le terrain pour m'écarter d'une part du sens commun éducatif qui pourrait au vu de mon passé me contaminer rapidement, d'autre part pour m'éloigner des lectures françaises que j'avais effectuées et qui ne me satisfaisaient pas épistémologiquement. Le but est de saisir la réalité des jeunes en errance, leurs subjectivités. L'observation participante et les entretiens m'ouvrent aux regards des acteurs, à leurs interprétations, leurs logiques. Il s'agit avant tout de décrire un monde fait par les zonards (Luckmann, Berger, 2008). Selon le paradigme constructiviste qui m'anime, notre ordre social n'est ni figé, ni déterminé mais construit perpétuellement par les acteurs lors d'interactions et au cours d'expériences (Dubet, 1994 ; De Queiroz, Ziolkovski, 1994). L'ethnographie permet de l'approcher en s'immergeant et en saisissant les interprétations que les acteurs donnent à leurs pratiques, à la réalité sociale. La capacité interprétative des acteurs constitue une propriété structurale de toute société dite "réflexive" et produit du sens (Giddens, 2005), sens qui va gouverner les actions. Ce sens ne peut être relevé sans une immersion dans le monde zonard, sans un certain détachement des références qui me sont propres. La méthode ethnographique participative a ceci d'intéressant qu'elle force à la décentration. Ainsi, le quotidien d'un groupe "d'errants", vivant dans deux squats accolés, son mode d'organisation, les règles, les normes, les valeurs qui le sous-tendent seront décrits pour saisir la manière dont ce mode de vie déviant se traduit. Je ne listerai pas de manière exhaustive les traits culturels zonards, d'une part, du fait de leur mouvance, d'autre part, parce qu'ils n'expliquent pas à eux seuls la trajectoire zonarde et sa pérennisation et que cette description pointue nécessiterait un chapitre conséquent débordant du cadre de cette thèse. Je propose alors que nous jonglions ensemble entre une analyse des personnes en tant que membres d'une communauté et en tant qu'individus plus singuliers. Ce regard, plus individualisé sur certains membres, permettra de comprendre comment des individus aux histoires différentes s'inscrivent dans la vie d'errant, comment "le choix" de la déviance, que constitue l'inscription dans la Zone, devient pour beaucoup une évidence biographique rationnelle, en partie réflexive, mais aussi un cheminement influencé par des enjeux structureaux qui balisent les opportunités de décisions. Les faits sociaux ne sont pas à traiter comme des choses, ils ne sont pas donnés, mais sont des produits rationnels en partie réflexifs de la construction d'hommes qu'il ne faut pas, selon nous, considérer comme des « *idiots culturels* » ni comme des individus super, voire supra-conscients (Garfinkel in Coulon, 2002b). La vie dans la "Zone" n'est pas que désœuvrement. Elle est même, pour certains, source de maturation, d'éducation, de positionnement face au monde (Rullac, 2005 ; Mauger, 2006). Elle est en tout cas sûrement une expérience singulière participant d'un apprentissage. Les particularités de chacun, les détails que l'on pourrait concevoir comme non pertinents seront utilisés pour introduire un effet d'humanité propre à ce qu'ils sont : des acteurs engagés dans un fonctionnement, dans une définition groupale et sociale et pourtant non absorbés totalement par ceux-ci (Piette, 1996). Le choix d'une écriture axée sur les détails pertinents et non pertinents se réfère à la conception d'un monde chez ces jeunes parfois commun mais aussi parfois divergent. Cette écriture se justifie par un désir d'offrir une double lecture : du particulier et du

collectif. J'espère ainsi vous donner la sensation d'y être comme j'y étais, de comprendre la vie des errants sous de multiples entrées : celle de chaque participant, celle de leur groupe et celle du sociologue ; de rencontrer cette famille de la rue. Cette volonté ethnographique répond aussi à un impératif déontologique : se refuser à faire disparaître l'humanité, l'identité des participants derrière un discours uniformisant.

Une lecture du passé et du présent

Dans cette continuité, l'appréhension du monde zonard induit le décryptage de la construction des interprétations des acteurs au travers de leurs diverses socialisations dans ce qu'elles ont de singulier mais aussi de commun (Lahire, 2001 ; Berger, Luckmann, 1996). Si l'individu possède une rationalité, une réflexivité et agit sur le monde, ses préhensions de la réalité se trouvent influencées par ses multiples appartenances — familiale, sociale, de genre — et par les interactions qu'il a nouées avec tout un ensemble d'acteurs. Goffman soulignait que la structure était première et qu'il ne s'occupait que de ce qui était secondaire : l'interaction. L'enjeu ici est de les prendre toutes deux en considération. L'individu n'est exempt ni de "déterminations" structurelles, ni de "dominations", ni d'ancrages culturels, ni d'un environnement, ni d'un héritage familial, ni d'un modèle éducatif, ni de vécus scolaires, ni d'expériences sociales diverses qui l'amènent à bâtir un cadre d'appréhension de la réalité, ou plus justement une réalité, puis à l'entretenir ou à la modifier, voire à en changer (Berger, Luckmann, 1996 ; Lahire, 2001). Une attention sera ainsi portée aux bifurcations, turning-points des parcours des acteurs, aux vécus expérimentiels et aux acquis qui perdurent (Grossetti, 2006 ; Abbott, 2010). Notre entrée ne peut se borner à décrire le parcours zonard comme une socialisation ordinaire. Il ne s'agit pas d'un peuple conforme reconnu comme *intégré* à un environnement social, mais d'un groupe social jugé déviant, adoptant des activités déviantes et se positionnant "hors société" (Oblet, Renouard, 2006 ; Bonnemaïson, 1983 ; Cassia, 2006). Ces jeunes suivis par des structures d'aides sanitaires et sociales, bénéficiant de leurs aides, ayant pour certains connu les tribunaux, les postes de police, refusant un hébergement classique, un travail, nommés péjorativement "punks à chien" par des riverains, m'obligeaient de par leurs caractéristiques à ne pas esquiver la question de la déviance. La déviance, liée à un étiquetage social, à des pratiques ratifiées comme étant hors des normes légitimes, caractérise leur être au monde, du moins la façon dont on les perçoit et implique des interactions à l'origine de l'identité zonarde (Becker, 1985). En cela, il paraît indispensable de repérer la manière dont cette marginalité se construit, en tenant compte des facteurs individuels, contextuels, interactionnels, situationnels et structuraux. Pour ce faire j'userai donc du concept de socialisation mais aussi de celui de carrière plus neutre épistémologiquement que ceux d'exclusion, d'errance généralement choisis dans l'étude des jeunes SDF (Becker, 1985). Être exclu c'est être nulle part, en dehors de la société (Paugam, 1996). Être un errant c'est ne pas savoir où aller (Chobeaux,

1996). La carrière permet donc de se départir du sens commun misérabiliste pour saisir comment s'organise le déplacement des acteurs vers un nouveau statut, une nouvelle identité, une autre culture. « *Dans les études de professions, où ce concept a d'abord été élaboré, il renvoie à la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il englobe également l'idée d'événements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements de perspectives, les motivations et les désirs de l'individu.* » (Becker, 1985, p. 47).

Cette approche, sous l'angle de la déviance, semble évidemment risquée d'un point de vue éthique, mais je me défends d'ores et déjà d'indiquer en creux un quelconque traitement politique de la question, encore moins sécuritaire. Mon travail refuse de se situer dans cette perspective. Il n'est en rien prescriptif mais compréhensif, explicatif avant toute chose (Mucchielli, 2004). Les théories de la déviance permettent de considérer les zonards avec le regard de notre société : comme des étrangers, des hors normes et de tenir ainsi compte des représentations, des interactions, des stratégies qu'ils génèrent, qu'ils subissent, utilisent, détournent, dans leur construction identitaire et dans leur quotidien (Becker, 1985 ; Goffman, 1975). Les théories de la déviance autorisent à saisir les tractations qui s'opèrent entre ces jeunes et le reste de la société. Cette recherche se situe dans le prolongement de l'école de Chicago, la deuxième, tant dans les méthodes d'investigation, que dans l'approche analytique. Elle ne se borne pas à entendre le phénomène zonard comme la simple manifestation d'un passé carencé, d'une culture déviante. Si les analyses effectuées prêtent un intérêt certain à sa forme, elles ne s'y cantonnent pas. Elles ne se situent pas dans l'approche culturaliste qui, souffrant d'essentialisme, fige les cultures en ensembles clos à l'intérieur desquels nous pourrions répertorier des normes, des valeurs, des mœurs, des rôles comme des entités immuables dans le temps. Au regard des travaux de J. L. Amselle (2009), il est clair que les cultures se constituent par échanges, par cohabitation et donc interactions et que leurs pratiques, coutumes, idéologies sont ainsi relativement labiles. Ici il deviendrait difficile de s'opposer à cette conception, du fait des conséquences des interactions nouées entre zonards et *out-groups*. Les zonards existent au travers du regard qui leur est porté par le reste de la société. Le nom "punk à chien" en dit long. Cependant, nier qu'il existe des contenus culturels qui guident les pratiques c'est selon nous se leurrer (Lagrange, 2002). Les influences des transmissions familiales et de certaines contre-cultures à cet égard paraissent assez conséquentes.

Néanmoins, si les caractéristiques culturelles transpirent des acteurs, orientent leurs actions, elles ne sont pas seules à participer à l'élaboration identitaire zonarde, ni à la forme spécifique de leur mode de vie. Elles constituent des bases et sont aussi des indicateurs. Le regard interactionniste s'impose ainsi afin de comprendre comment par échanges avec d'autres groupes sociaux mais aussi avec tout ce qui constitue le passé individuel des zonards, les acteurs rentrent dans la zone.

Je me pencherai donc sur les carrières déviantes des individus, sur leurs diverses socialisations (familiale, scolaire, professionnelle, de pairs) et les interactions quotidiennes avec certains *out-groups*. Il semble en effet qu'une logique circulaire soit à l'œuvre dans le processus d'élaboration de l'identité zonarde. Les socialisations passées alimentent la carrière zonarde qui elle-même réécrit la biographie des acteurs, cette négociation est elle-même alimentée par des interactions spécifiques avec des *out-groups*.

Ainsi les expériences antérieures et actuelles influenceraient leurs comportements, leurs interprétations du monde et les formes d'interactions quelquefois hostiles envers les autres acteurs (Dubet, 1994). C'est dans cette analyse diachronique et synchronique de la construction des subjectivités zonardes que les sciences de l'éducation permettent d'apporter un éclairage. Ce cheminement zonard est avant tout un apprentissage qui organise un tri entre des apports du passé et du présent, leur donne du sens, les actualise, les confronte pour faire naître des façons d'être zonards ; car il y en existe plusieurs. Ainsi l'éducation informelle de la famille, des pairs et celle plus formelle de l'école, du monde professionnel seront décrites pour comprendre ce qui facilite, motive, freine ce type de marginalisation. Nous tenterons de cerner ce qui dans le système scolaire a pu ou n'a pas pu s'accorder avec les socialisations familiales, de pairs, de classes, les expériences sociales. Nous nous interrogerons sur ce qui a pu fonctionner comme une résilience conforme à un modèle légitime et inversement pour certains acteurs, et à quels moments cette socialisation à la norme sociétale légitime a échoué à l'heure de l'égalité des chances.

Les interactions présentes, quant à elles, faites de réactions discriminatoires entre zonards et non zonards, ne feraient qu'accroître leur implication dans le rôle de zonard, confortant cette identité de déviant, et consolidant de fait les attributs culturels du groupe.

Il semble donc primordial de lier analyse diachronique et synchronique pour comprendre les nœuds des constructions identitaires groupales et individuelles. Le parti pris interactionniste jouera donc aussi avec le temps.

La déviance comme conséquence et cause de la réalité zonarde

Ainsi, des travailleurs sociaux, des commerçants, des riverains les côtoyant ont participé à cette enquête pour que nous puissions approfondir les mécanismes de la construction identitaire zonarde. Les relations qu'ils tissent avec eux, les interactions mises en œuvre ont des conséquences sur "l'être" zonard.

Dans l'examen du présent en train de se faire, dans une approche plus situationnelle, interactionniste dans la veine goffmanienne, il est impossible d'écarter de ce travail les thèmes de l'insécurité et de la discrimination zonardes. En effet, la crainte semble exister de manière évidente chez nombre de riverains et de commerçants qui côtoient ces jeunes (Oblet, Renouard, 2006). N'induit-elle pas des conséquences aussi bien dans les

interactions en créant une stigmatisation, une discrimination des zonards et, de façon consécutive une élaboration de frontières intergroupes entre *normaux et zonards*, ainsi qu'un renforcement identitaire chez les acteurs errants (Barth, 1995) ? Ne sommes-nous pas face à plusieurs phénomènes qui, s'entremêlant, finissent par favoriser l'exclusion⁶ de ces jeunes en errance, l'élaboration d'une identité sociale et individuelle plus en marge, des difficultés de cohabitation et des actes hors normes (Goffman, 1975) ? Ainsi la constitution de la culture zonarde déviante, l'identité groupale et les actions qui en découlent seraient autant des conséquences que des causes de la catégorisation sociale à l'œuvre entre *zonards et normaux*, de la stigmatisation et du sentiment d'insécurité, eux-mêmes sources et effets des autres phénomènes. Il s'agirait de logiques sociales dialectiques⁷ qui voient s'entrelacer : culture déviante et actes associés, identité zonarde, stigmatisation, catégorisation sociale et repli groupal, construction de frontières intergroupes et problèmes interactionnels, d'insécurité.

Ainsi votre lecture débutera par une revue sur la question quelque peu diversifiée. Tout d'abord un tour d'horizon des recherches sur les jeunes de la rue en France, au Québec et aux États-Unis sera réalisé afin de situer plus précisément l'approche choisie pour cette recherche. Nous verrons ainsi que si le recours aux publications transatlantiques se révèle fort heuristique, malgré un contexte anthropologique, historique, économique et social différent, force est de constater qu'une seule étude a approché de près les jeunes de la rue, sans tisser le rapport de proximité nécessaire à l'appréhension des interprétations des acteurs dans leur quotidien (Thanh Khoi, 1981). Cependant, elles dévoilent et soutiennent l'utilité d'une approche du phénomène des jeunes en errance sous un angle criminologique. Cette partie présentera en sus, d'une part, la population parente de ce travail, dite "errante", qui verra son nom modifié au profit d'une endodéfinition. Puis, nous expliquerons pourquoi notre analyse des jeunes zonards se situe dans le champ de la déviance et de la socialisation.

Un second chapitre traitera de la méthode employée, du paradigme qui soutient cette recherche. Il présente les lieux et les participants de l'enquête. L'ethnographie réalisée est consciemment impliquée et tire son objectivation du travail d'analyse et d'écriture. Elle ne nie pas les diverses places plus ou moins proches occupées et se veut avant tout honnête, plausible, cohérente et tend à la coconstruction entre chercheur et enquêtés (De Sardan, 2009 ; Clifford, Marcus, 1986). Une attention particulière a été portée à la construction des portraits et à la description des espaces. Pour ce faire, une présentation alliant description des personnages et montage de paroles des interviewés de type documentaire a été réalisée. Trop conséquents, les portraits individuels ont été mis cependant en annexe. Cette présentation constitue pour moi une obligation heuristique et humaine. Le partage de l'autorité scientifique avec les enquêtés et les lecteurs me paraît en effet souhaitable

⁶ L'exclusion ici se réfère au regard du sens commun porté par les travailleurs sociaux et non à la théorie de l'exclusion dont je me détache.

⁷ Dans lesquelles les causes deviennent des conséquences et les conséquences des causes.

(Clifford in Cefaï, 2003). Pour saisir les propos ultérieurs, plus analytiques, il convient que le lecteur puisse se créer une image des protagonistes principaux.

Le troisième chapitre quant à lui montrera une certaine diversité "d'êtres" zonards. Il décrira divers positionnements repérés dans ce monde des "jeunes en errance". Ces places s'organisent à partir d'un engagement plus ou moins important dans la vie zonarde, d'une expertise et d'une dépendance à ce milieu. Ces catégories possèdent pour chacune des spécificités de socialisation, d'expérience sociale, d'éducation, d'environnement à même d'expliquer en partie l'orientation des acteurs vers telle ou telle position zonarde. Il sera ici question d'identifier dans les diverses instances socialisatrices (famille, école, pairs, professionnelle), les transmissions, les expériences, les épreuves, les forces structurelles, les interactions, les bifurcations qui encouragent l'engagement dans l'univers de la Zone mais aussi celles qui le ralentissent. Ainsi avant d'évoquer la carrière zonarde, les places modélisées théoriquement seront présentées de manière statique.

Nous poursuivrons par un dernier chapitre traitant des processus à l'œuvre dans la carrière zonarde et des interactions avec les *out-groups*. Les catégories zonardes que nous venons d'évoquer seront exposées alors de manière dynamique. Outre, le positionnement face à la Zone, ces places sont aussi des séquences de la carrière zonarde "idéale" (Becker, 1985). Certains acteurs se contentent de gravir la première, la seconde marche, conservent des attaches majeures avec les normes légitimes, d'autres atteindront les séquences ultérieures, se départiront davantage d'une conformité légitime (Hirshi, 2009). Nous décrirons ainsi comment un acteur devient un zonard expérimenté, puis s'oriente vers d'autres horizons. Pour finir, une analyse des interactions actuelles avec les autres groupes sociaux que ces jeunes côtoient permettra de saisir d'une part comment la sous-culture de ces jeunes se maintient dans le temps et d'autre part ne se défait pas de ses pratiques déviantes.

CHAPITRE 1

LITTÉRATURE HÉTÉROCLITE POUR UN PUBLIC HÉTÉRODOXE

Bien peu de travaux français sur les jeunes de la rue correspondent à notre population (Chobeaux, 1996 ; OFDT, 2004). Nommés "errants" par certains, "jeunes SDF" par d'autres, ces deux appellations regroupent des individus totalement différents, d'où la difficulté à établir une revue de littérature classique (Pattegay, 2001). La plupart des publications sont bien plus axées sur certains de leurs comportements que sur les acteurs eux-mêmes, leur mode de vie (Assedo, 1990 ; Valleur, 1989). D'autres, établissant un échantillon par le biais des services d'hébergement, ou d'aide, évincent une bonne partie de la population puisqu'elle fréquente les foyers d'hébergement (Marpsat, Firdion, 2001 ; 2000). Les enquêtes de l'INED sur les jeunes SDF se trouvent donc face à une grande proportion d'acteurs étrangers (44 %) qui ne correspondent pas aux membres du groupe enquêté. Le déracinement culturel, que Marpsat fait valoir, ne peut donc être retenu en tant que facteur explicatif d'une vie de rue (Marpsat, and al, 2000). P. Le Rest (2006) souligne que la population des jeunes SDF comprend deux catégories d'individus : les galériens : d'origine immigrée et les jeunes en errance français « *en rupture avec l'environnement social, culturel, familial.* » Nos enquêtés se situent donc dans la seconde.

Nos confrères québécois et américains étudient des jeunes dans la rue qu'ils nomment "itinérants", "jeunes de la rue", "errants", "homeless youth", "street kids". Ces derniers semblent posséder des caractéristiques similaires à notre population malgré des contextes différents (Laberge, 2000 ; Hagan, Mc Carty, 1998). Si les situations économiques et sociales française, canadienne, américaine ne sont évidemment pas comparables, les descriptions et les résultats se sont avérés par moments proches de nos observations et m'ont permis de me questionner différemment. La convocation de recherches transatlantiques a été effectuée afin de répondre à un objectif purement heuristique. J'ai imaginé qu'en analysant les causes de certains phénomènes par une comparaison des différences et des similitudes grâce aux études de nos confrères étrangers, il devenait plus aisé de repérer les facteurs intervenant dans le phénomène des jeunes en errance. La comparaison agit ainsi comme un révélateur (Thanh Khoï, 1981). Bien entendu, celle-ci se borne à une recherche essentiellement théorique et les éléments explicatifs doivent toujours être recontextualisés. De plus, cette démarche permet de saisir l'impact des politiques et des prises en charge sociales sur l'aspect formel de l'errance juvénile, et de ses stratégies (Mallinson, 1966). La comparaison dévoile ainsi l'influence des interactions entre les divers groupes sociaux sur certaines pratiques de ces jeunes. Elle a mis par ailleurs en évidence une difficulté internationale dans la définition, la nomination des jeunes de la rue et m'a ainsi poussée à m'y pencher avec précaution et à recourir à une

approche inductive. C'est par ce travail de lecture internationale qu'il m'est apparu évident qu'une définition opératoire serait somme toute plus valide et plus utile qu'une définition préalable.

Ainsi ce tour d'horizon débutera par une synthèse des apports des auteurs français, en soulignant évidemment certains manques, puis nous poursuivrons avec les Québécois pour finir avec les États-Unis aux approches aussi bien quantitatives qu'ethnographiques souvent teintées de criminologie.

Pour terminer, j'expliquerai brièvement le cadre d'analyse qui sera convoqué dans les chapitres 3 et 4 et la manière dont le phénomène sera étudié. Car s'il s'agit d'une étude ethnographique, la méthodologie n'empêche aucunement la théorisation des faits observés et ne se contentera pas d'une simple description (Atkinson, Hammersley, 2007).

1. 1. Un tour d'horizon des quelques recherches sur le sujet

1. 1. 1. L'errance entre pathologie et exclusion : des regards français normalisés

Les ouvrages de F. Chobeaux (1996 ; 2001) restent les références françaises sur la question des jeunes en errance. Travaillant auprès de ces jeunes depuis plus de vingt ans, il est considéré comme spécialiste de la question, en témoignent les bibliographies d'articles et de livres en français sur le thème des jeunes en errance (Le Rest, 2006 ; Laberge, 2000). Une question reste évidente : pourquoi le phénomène errant n'intéresse-t-il pas les sciences humaines françaises alors même qu'il semble prendre de l'ampleur et poser quelques difficultés (Oblet, Renouard, 2006 ; Alamarcha Bonnet, 2008) ?

Ce vide de littérature scientifique française s'expliquerait, premièrement, par la difficulté que nous rencontrons en tant que scientifique à les nommer — cette question sera ultérieurement traitée (1.2.2. Une définition à inventer) —, secondairement par la nouveauté de la forme prise par cette population et peut-être avant tout par le risque que nous prenons sur un plan politique à analyser l'adhésion d'individus à un mode de vie fort en marge sous telle ou telle entrée (déviance, délinquance, exclusion sociale, marginalité, pathologie mentale) indiquant en creux, sans que nous en ayons foncièrement le désir, un traitement spécial (Parazelli, 2002). Car si l'existence sociale de ces jeunes est récente — ou plutôt son aspect, sa proportion — elle n'en est pas moins problématique et fait d'ores et déjà grand bruit dans les médias⁸. Un troisième aspect, et non des moindres, est le terrain d'enquête lui-même. En effet, cette population jeune, méfiante à l'égard de ses aînés, prescrit de fait que l'enquêteur soit lui-même proche de sa tranche d'âge ou culturellement (connaissance en musique punk, techno alternative). Ainsi, quelques

⁸ Envoyé spécial : sur les jeunes en fugue « Jeunesse en fuite » du 8/01/09, sur les jeunes précaires « Une jeunesse sans adresse, 10/01/2008. Complément d'enquête sur France 3 du 29/09/08 « Pourquoi les marginaux nous dérangent ? ». TF1, Journal de 13H00, « Exclusion : les SDF sont de plus en plus jeunes ». M6 66 minutes l'enquête, « SDF à 13 ans ». La tribu des punks à chien, Tracks, Arte.

mémoires de master et une thèse en cours ont pu être trouvés, mais à l'évidence l'engouement des étudiants pour les adolescents de quartiers populaires semble plus vivace que pour les jeunes de la rue (Blanchard, 2007 ; Spault, 2007 ; Diotalevi, 2009). Il faut dire que l'apparence quelque peu sale, l'affichage de la toxicomanie n'invitent pas à se frotter à eux.

À cette vacuité des écrits, soulignons-le d'emblée, les visées des recherches françaises sur les jeunes en errance, sont avant tout prescriptives et ne s'en cachent pas puisqu'elles s'énoncent comme appartenant à la recherche action (Chobeaux, 1996, Le Rest, 2006 ; TREND⁹, 2004). Les méthodologies ici employées sont souvent mises en œuvre par des travailleurs sociaux ou médicaux, des psychologues côtoyant de près les enquêtés ou a minima repérés comme appartenant à des structures d'aide. Le positionnement de soignant est donc un biais. Il nous semble ainsi que le travail présenté répond aux lacunes observées ci dessus : d'une part par la méthode ethnographique impliquée que nous avons choisie, d'autre part par les liens que nous avons pu tisser avec le milieu de la rue. Si certains jeunes de cette étude peuvent être simplement identifiés comme enquêtés, d'autres en revanche sont devenus des proches au fur et à mesure de nos investigations, nous offrant ainsi la possibilité de dialoguer plus ouvertement sur leurs interprétations, sur leur mode de vie, sur leurs visions, sur leur être au monde et sur leurs cheminements. Cette proximité relationnelle et la fréquentation du terrain depuis plus de six ans, dans un rapport aussi symétrique que possible, sont des avantages considérables dans la construction d'une recherche ayant pour focale le regard des acteurs. Car il semble avant tout indispensable de comprendre comment les individus ont pu adhérer à ce mode de vie en marge, de repérer leur façon de vivre — règles, normes, valeurs qui paraissent diverger sur certains plans des standards sociétaux — leur vision de leur monde et de celui qu'ils perçoivent comme extérieur, de saisir ainsi les dynamiques qui lient ces individus entre eux et dans leurs relations aux non-membres de la rue afin d'identifier les processus à l'œuvre dans la construction identitaire zonarde. Cette base de connaissances qui fait défaut est pourtant un préalable à tout autre questionnement sur des comportements particuliers, dits "anti-sociaux" que les errants déploient et à toute action sanitaire et sociale.

1. 1. 1. 1. Les jeunes en errance : des jeunes atteints de troubles

La description des jeunes de la rue ou en errance fait somme toute relativement consensus dans ses grandes lignes. En fait, il s'agit bien d'individus âgés de seize à trente ans, accompagnés de chiens, vivant de façon nomade, sans emploi, consommateurs de drogues (Le Rest, 2006 ; Guillou, 1998). Leur nomadisme n'a rien de réglementé, ni trajets prédéfinis, ni temps à respecter, et s'apparente plus à du semi-nomadisme répondant à des besoins ou à des envies (fêtes techno, travaux saisonniers) (Spault, 2007). « *Ils sont vêtus,*

⁹ TREND : Tendances Récentes et Nouvelles Drogues, publication OFDT.

coiffés avec l'ostentation provocatrice des sous-cultures marginales vers lesquelles vont leurs préférences. » (Chobeaux, 1996, p. 21).

« Atypiques au sein de la galaxie des exclus, ils ne se situent absolument pas dans la plainte mais au contraire ils revendiquent leur statut comme étant la mise en œuvre d'un choix de vie clairement décidé. Pour qui les accompagne, ce choix n'en est évidemment pas un, et leur vie est en réalité une fuite permanente de réalités personnelles et intimes insupportables. » (Chobeaux, 1996, def). Cette présentation reflète les soubassements analytiques psychologisant de la majorité des recherches françaises. Elles arguent en effet que l'élection de cette vie marginale, l'errance, ne peut être que l'indicateur d'une souffrance insoutenable (Le Rest, 2006 ; Guillou, 1998 ; Chobeaux, 1996).

Tous toxicomanes, les zonards, jeunes en errance consommeraient des médicaments, de l'alcool, du cannabis, des ecstasy, du lsd, pour « se casser », rechercheraient un « Knock out cérébral », qui témoignerait de leur désir de fuir la réalité et de l'anomie de leur existence (Chobeaux, 1996, def). Les comportements à risque, les conduites ordaliques caractériseraient le mode de vie errant, dans une quête de soi et de sens dont ils n'auraient que peu conscience et qui s'imposerait à eux (Le Breton, 2002). *« On leur prête des pratiques toxicomaniaques et déviantes dont le paradigme explicatif est celui de l'errance vue sous l'angle de la psychologie. »* (Bourquet and al, 2004). Les errants manquant donc de structuration identitaire, souffrant de carences affectives, de problème d'estime de soi s'inscriraient ainsi dans un rapport au monde de type fuite où la présence et la quête de situations et d'actions risquées seraient essentielles. Si l'on ne peut nier effectivement que beaucoup partagent une histoire familiale quelque peu difficile variant de la maltraitance la plus dure aux difficultés relationnelles parentales, peut-on penser que tous les enfants ayant eu le même vécu se dirigent vers cette voie ? Il n'en est rien évidemment ; et cela n'explique nullement la forme que prend cette façon de vivre. De plus, comment affirmer que ce choix de vie est toujours une simple fuite ?

Voir ces individus uniquement comme des personnes subissant les déterminismes de leurs difficultés psychologiques spécifiques, telles que les conduites ordaliques, serait leur nier toutes capacités de rationalité, de réflexivité. Cette forme conceptuelle relève aussi nombre d'actes irraisonnés impulsifs, de violences jubilatoires dans les discours des jeunes errants qu'elle associe à la présence de tatouages, de cicatrices, comme autant de preuves de leur intolérance à la frustration et à l'interdit. Ce manque de limite engendrerait ainsi des passages à l'acte, qui *« font penser à des structures psychoaffectives situées dans le registre de la psychopathie. »* (Chobeaux, 1996, p. 43). Dans la ville alors investiguée ils seraient plus de trois cents psychopathes hantant nos rues (Alamarcha, Bonnet, 2008) ? Ces caractéristiques comportementales attribuées au psychopathe sont en définitive, ici, pour nous, davantage les effets d'un manque d'attachement aux institutions (famille, école, travail) et aux normes légitimes et les conséquences d'une allégeance à une sous-culture déviante (Hirshi, 2009 ; Cohen, 1955). Le manque de culpabilité, d'empathie et d'attachement aux autres ainsi que l'agressivité et l'impulsivité, qui définiraient les comportements de ces jeunes, ne seraient donc pas un symptôme de psychopathie mais

relèveraient d'une rupture des liens avec la société conforme, d'une obédience à un cadre de référence délinquant (Hirshi, 2009). Cette distance vis-à-vis de la société conforme serait ainsi le fruit d'un calcul rationnel de l'acteur ne trouvant pas dans le cadre moral légitime les bénéfices que lui octroient des comportements déviants (Hirshi, 2009).

Il nous semble donc que les analyses exposées plus haut ne tiennent que peu compte de la vision des jeunes en errance eux-mêmes et souffrent d'une normativité interprétative liée aux métiers de travailleurs sociaux et sanitaires de leurs auteurs. Les méthodes de recherche de F. Chobeaux (1996), de P. Le Rest (2006) s'axent avant tout sur des observations, des entretiens réalisés dans le cours des actions de prévention qu'ils mènent en tant que travailleurs sociaux. L'immersion alors indiquée, facilitée par cet accès au terrain que légitime le statut de travailleur social, est en contrepartie entachée par celui-ci. Suivre des jeunes en errance du matin au soir, comme je le fis, non pas dans des espaces et des temps festivaliers mais dans une quotidienneté, sans statut éducatif, dans une posture compréhensive permet de soutenir que la fuite de la réalité interprétée n'est peut-être pas si constante et ne constitue pas l'essentiel du rapport à la société de cette population. En outre, ce type d'analyse ne permet pas de saisir la constitution des groupes d'errants, ni les formes culturelles qu'ils prennent même si comme l'argue F. Chobeaux, elles peuvent peut-être constituer « *un vernis qui cache une réaction vitale de prestance qui est un habillage désespéré du mal-être profond qui les fait souffrir et qui les a conduits à fuir et à se fuir.* » (Chobeaux, 2001, p. 15). Là encore nous nous interrogeons : s'agit-il d'un mal-être antérieur ou postérieur à l'errance (Hagan, Mc Carthy, 1997) ? « [...] *Qui ne finirait pas par développer des affects dépressifs ou une certaine méfiance suite au harcèlement presque constant que vit l'itinérant aux prises avec les résidants qui s'inquiètent, des commerçants qui veulent s'en défaire, des policiers qui exercent trop nerveusement leurs réflexes de surveillance, des intervenants sociaux qui accroissent le stress de survie avec des objectifs inadaptés de traitements ?* » (Poirier and al, 2000, p. 13). Et y a-t-il toujours mal-être ? Voir l'errant comme un autre, c'est oublier que l'environnement immédiat et quotidien qui entoure l'homme quel qu'il soit, influe inévitablement sur ses comportements, c'est donc naturaliser l'errant dans un rôle attribué, participer à sa stigmatisation déjà bien esquissée.

Cette vision de l'errance comme mode de vie « *au rabais* », « *où règne le vide : vide des journées, vide des relations à l'autre, vide de projets, même de rêves* », de ces jeunes « *sans toit, ni loi* » en recherche compulsive de quelques drogues leur permettant de faire un break out mental, ne semble pas correspondre aux individus de cette enquête (Chobeaux, 1996, p. 22 ; Le Rest, 2006, p. 15). Comme V. Lussier (2007, p. 131) le fait si justement remarquer : « *Le savoir de sens commun appréhende l'itinérance comme le terminus du désespoir, de la démission.* ». Est-ce bien cela ?

Les relations aux autres, la sociabilité, la fête semblent peupler leur quotidien avec encore plus de place que chez des individus ordinaires qui pris dans le feu des tâches quotidiennes, se croisent sans se rencontrer. Les errants ont le temps ou ont peut-être décidé de le prendre. Nous verrons aussi par la suite que les résultats de l'immersion

permettent de repérer qu'un code de « moral » ou du moins d'utilisation psychotrope semble exister en accord avec la culture développée par ces jeunes et que l'anomie culturelle et individuelle que soutiennent certaines descriptions ne saurait être corroborée.

1. 1. 1. 2. Exclusion sociale

Le niveau macrosociologique est largement évoqué comme facteur explicatif, sans plus de précision réelle sur les mécanismes qu'il met en branle. La crise économique, la paupérisation de la classe moyenne, la déliaison ou la désaffiliation propre à un monde post-moderne où chacun est sommé de trouver seul un sens propre à son existence engendrerait un engagement des jeunes acteurs les plus vulnérables dans l'errance (Le Rest, 2006). Les classes populaires qui entraînent précocement dans la vie adulte par le travail, puis le mariage et la parentalité sont déstabilisées par un chômage croissant dont les membres les moins insérés scolairement, socialement se voient mis au tapis (Guillou, 1998).

La conjoncture économique pousse à une mobilité professionnelle et géographique qui déstabilise encore plus fortement la cellule familiale déjà fragilisée par l'évolution des mœurs (Le Rest, 2006). D'après Le Rest (2006) l'émancipation des femmes et la place modifiée du père heurtent les repères donnés par la forme familiale "traditionnelle". Le père n'incarne plus le *pater familias* garant de l'autorité. C'est donc l'école qui se trouve en charge de cette fonction éducative, sans compter qu'elle devient seule capable d'orienter les destinées sociales et professionnelles des jeunes. Sans autorité paternelle en échec scolaire, ces jeunes sans capitaux élevés ne pourraient alors que se retrouver "à la rue", sans emploi, sans ressource mobilisable pour s'insérer, sans repères qui leur permettraient de se raccrocher à la société. Faut-il encore brandir la crise de l'autorité comme facteur explicatif de la désinsertion juvénile ? Ne sommes-nous pas là encore dans des analyses quelque peu conservatrices, passéistes et surtout simplistes ?

Ainsi comme l'avance Guillou (1998), si les parcours de ces jeunes paraissent marqués par une désaffiliation scolaire, familiale, peut-on prétendre qu'il n'y a que ces éléments qui participent aux problèmes d'insertion professionnelle de ces jeunes et à leur vie de rue. D'ailleurs peut-on parler de difficultés d'insertion professionnelle dans le sens où celle-ci ne paraît pas préoccuper les acteurs enquêtés ? Penser que l'errance advient suite à des problèmes familiaux et scolaires subis, serait considérer la marginalisation des errants comme essentiellement passive ou mieux simplement réactive. Si « *L'accession au statut de SDF devient alors la réponse à cette situation de conflit du jeune avec son milieu, avec des représentants d'un corps social [...]* », il faut aussi souligner que ce n'est pas tant l'obtention du statut de SDF ou de rebelle signifiant un désaccord avec son environnement qui est recherchée mais davantage, selon nous, la création d'une façon d'être nouvelle mettant en œuvre des normes et des valeurs qui paraissent aux yeux des acteurs bien plus importantes, plus efficaces que celles véhiculées par la société classique (Guillou, 1998, p. 40). Par ailleurs, aucun des enquêtés ne se présente comme SDF ou révolté contre sa

famille et ne semble se reconnaître dans cette étiquette. En revanche les endonominations de ces jeunes que nous aborderons plus tard sont, elles, chargées de sens et représentent un statut, un rôle à endosser.

Donc, « l'exclusion » — si exclusion il y a — du jeune serait une solution coproduite par la famille, le milieu d'origine et le jeune. Seulement pour Guillou (1998) l'adhésion à l'univers de la rue n'est pas vue comme résultant d'une décision rationnelle. La vie dans la rue advient parce que l'acteur ne peut rester dans sa famille. Le départ s'impose du fait de maltraitements, de négligences, de rejets, de tensions qui engendrent des fugues ou des mises à la porte. Dans la rue, ces jeunes distendent peu à peu les quelques liens familiaux pour s'identifier à d'autres jeunes connaissant la même situation. Cette vision des relations familiales n'est-elle pas caricaturale et explique-t-elle l'entrée et la poursuite de "la vie de rue" ?

Enfin, dans cette littérature sont soulignés le vécu victimaire, l'immaturation et l'individualisme égoïste des jeunes en errance s'illusionnant sur leur solidarité communautaire ainsi que les difficultés rencontrées par les travailleurs sociaux en charge de ce public. Le sentiment d'injustice sociale qui habite ces jeunes renforcerait une position de victime, annulerait la compréhension des règles sociales et éducatives. Cette incompréhension vis-à-vis du cadre social et éducatif à respecter engendrerait des comportements antisociaux, des relations purement utilitaires et une haine des travailleurs sociaux (Le Rest, 2006). Comment expliquer alors le déroulement si affilatif de plusieurs périodes d'observations participantes de cette recherche ? Comment les éducateurs de rue rencontrés arrivent-ils à co-construire des projets ? Pourquoi les squatteurs rencontrés les invitent-ils au squat ?

Les actions caritatives des associations et le modèle relationnel instrumentalisant de ces jeunes en errance leur feraient croire « [...] *que tout arrive comme par magie* » que tout leur est dû et qu'une vie équilibrée dans la rue est ainsi possible sans trop d'effort (Chobeaux, 1996, p. 53). Si nous ne nions pas qu'il existe dans le parcours zonard une phase « lune de miel » comme F. Chobeaux la nomme (1996), du moins un engouement certain, l'insouciance et la naïveté qu'il dépeint se heurtent à la réalité de jeunes gens issus de familles très en difficulté sur le plan économique et accumulant des accidents biographiques. Ces acteurs ne perçoivent donc pas leur réalité de manière insouciance, mais davantage comme relevant d'un combat. La débrouille, les manques, les discriminations vécus quotidiennement, précocement sont pour beaucoup antérieurs à la vie de rue. Un certain "entraînement" à la précarité et à ses palliatifs s'est donc effectué depuis l'enfance (Bellot, 2000 in Laberge). Ces individus poussés par des conditions d'existence peu aisées, perpétuent des savoirs, une intelligence pratique leur permettant de vivre (Parazelli, 2002).

Une question fondamentale reste en suspens : pourquoi cette marginalisation et pas une autre ? Pourquoi la rue, alors que nombre de jeunes gens connaissant des difficultés semblables : chômage, échec scolaire, problèmes familiaux, décident de rester dans leur

foyer — je pense ici à nombre de jeunes de quartiers populaires — ? Et comment devient-on errant ? Pourquoi ce rejet si franc de tout un ensemble de symboles qui caractérisent la réussite sociale aussi bien dans la culture légitime que dans nombre de cultures juvéniles (vêtements neufs et de marque, lunettes solaires dernier cri, voiture, scooter) ? Pourquoi la vie de groupe ?

S'il y a évidemment désaffiliation de la société légitime, rejet des institutions classiques et des symboles de prospérité, dans un mouvement consécutif il semble qu'il y ait aussi affiliation. Le jeune en effet s'intègre à un groupe d'errants avec qui il vit et avec qui il établit des relations solidaires. Ainsi, une fois intégrés à ce nouveau milieu, la solidarité que revendiquent ces jeunes est dans cette littérature française perçue comme un beau discours de façade, la communauté qu'une communauté de connaissances avec des signes de reconnaissance mais sans rien de plus. Mais à quoi servent ces signes de reconnaissance, si ces individus vivent de manière égoïste ? Le groupe ne serait-il là que pour supporter les besoins de chacun ?

« Ils mènent [donc ainsi] une vie au rabais, dans une fuite permanente de la réalité marquée par l'anomie et par l'absence de relations sociales stables entre eux. » (Chobeaux, 1996, p. 22). L'errant ne pourrait-il pas bénéficier de la forme amicale de relation sociale à laquelle les "conformes" ont accès ? Le squat pourtant observé et les interviews menées me laissent penser différemment. Certains avaient vécu plus de quatre ans dans le même groupe, comptant jusqu'à dix individus, d'autres se fréquentaient depuis plus de six ans, voire depuis l'enfance.

Selon nous, les choses sont beaucoup plus complexes. Solidarité il y a dans certaines circonstances, amitiés et trahisons aussi comme dans tout groupe.

Ainsi, pour les auteurs français, il n'y a pas de sous-culture déviante comme A.K. Cohen (1955), Cloward et Ohlin (1960) ont pu l'analyser dans des groupes de jeunes délinquants. Il n'existerait aucun système de droits, de normes, d'accords, d'attitudes reconnues par tous. Il n'y aurait pas de productions culturelles puisqu'il s'agit d'un « [...] mythe qui leur permet de se faire croire qu'ils existent collectivement... » (Chobeaux, 1996, p. 123). Pourtant, aux yeux des commerçants, des riverains, du sens commun et d'après les jeunes eux-mêmes, leur collectivité existe. Ils se connaissent, se reconnaissent comme appartenant à un même ensemble. Certes, les groupes qui cohabitent dans des tentes, des squats, sont fluctuants et instables mais qui, dans de telles conditions de promiscuité, de pauvreté économique, supporterait la vie collective vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans heurts ? Quant aux productions artistiques : les murs peints du squat, la musique que composent certains, les atébas et autres coiffures originales, la création de vêtements, de bijoux constituent des signes d'extériorisation d'une pensée, d'une idéologie spécifique.

Ce phénomène par ailleurs semble, comme nous l'évoquions, toucher d'autres pays comme le Canada (Laberge, 2000 ; Parazelli, 2002; Côté, 1989) et les États-Unis (Hagan, Mc Carthy, 1997 ; Whitbeck and al, 2004) et ce malgré certains propos qui lient l'apparition des jeunes en errance aux inégalités sociales uniquement françaises (Chobeaux, 2001). De même un certain réseau international de la jeunesse en errance

paraît exister, contrant encore une fois les discours sur l'impossible solidarité de ces jeunes.

1. 1. 2. De l'autre côté de l'atlantique des approches moins pathologisantes

Si, dans notre pays, les recherches traitant de l'errance sont rares, outre-Atlantique, elles se multiplient avec une focale différente : la prise en compte par l'utilisation d'outils compréhensifs et ethnographiques des interprétations des acteurs comme réalité sociale (Hurtubise and al, 2001 ; Parazelli, 2002 ; Hagan, Mc Carty, 1998 ; Finkelstein, 2005). Bien que le contexte nord-américain soit évidemment fort différent de celui de la France, « *Des études sur les jeunes sans domicile au Canada, au Guatemala, au Royaume-Uni, en Israël et en Hollande indiquent que les trajectoires et les expériences des SDF sont similaires dans toutes ces cultures.* » (Thomson and al, 2007, p. 783). Susan Finley (2010) a pu repérer des Travellers, présents aussi en France, constituant un sous-groupe de la population des jeunes SDF américains. « *Les jeunes Travellers, qui sont une minorité parmi les jeunes sans domicile, et qui n'ont pas souvent accès aux foyers d'hébergements ou à d'autres formes d'aide mis à part dans des cas d'extrême nécessité.* » semblent ainsi très proches de certains individus suivis dans le squat (Finley, 2010, p. 59). M. M. Côté (1989) nous rappelle par ailleurs que si le phénomène des jeunes de la rue est de nouveau sur la scène publique, il existe pourtant depuis fort longtemps et dans tous les pays. Les écrits québécois nous confrontent par ailleurs à une nouvelle difficulté en nommant ces jeunes de la rue : "errants", "itinérants". Hors, ces catégories sont très différentes. L'itinérant est un voyageur, l'errant est beaucoup moins mobile. M. M. Côté est la première à avoir nommé cette population "d'errants". Parazelli (2002) dans son enquête a essentiellement côtoyé des jeunes de style Punk qu'il appelle "jeunes nomades" en référence à l'unique caractéristique commune : le déplacement. Ici les scientifiques commencent à évoquer les questionnements autour d'une mobilité qui caractériserait les jeunes de la rue.

Les travailleurs sociaux de Sherbrook évoquent ces problèmes de définition et le passage par de multiples nominations toutes plus complexes les unes que les autres, avec des groupes se référant à des cultures diverses : hippy, punk, hip hop (Hurtubise, Laatooussi in Laberge 2000).

Les jeunes de la rue ne s'apparentent pas non plus aux gangs de rue très hiérarchisés qui défendent explicitement un territoire. La rue pour ces jeunes est un lieu de socialisation marginale, perçue comme underground, marquée par des rapports contradictoires (aliénation et émancipation) (Parazelli, in Laberge 2000).

Deux types d'explication de l'errance se confrontent dans les approches québécoises : les uns privilégient les problèmes personnels, la toxicomanie, les troubles de la personnalité, et les pathologies psychiatriques (Poirier and al 2000 ; Lussier, 2007), les autres la détérioration du tissu socio-économique, le manque de logement, la pauvreté, le chômage

comme causes de l'errance juvénile (Parazelli, 2002 ; Campeau, Landeville in Laberge 2000).

V. Lussier, proche du premier modèle explicatif voit dans la violence, phénomène connexe à l'errance, les enjeux de la vie et de la mort (physique et psychique) dans des interprétations proches de celle de l'ordalie psychanalytique (2007). M. M. Côté, sensiblement plus proche des références sociologiques, pense que la violence errante, dans ses manifestations exogènes, remettrait en cause les rapports sociaux dans leur globalité en s'attaquant aux symboles (police, biens publics). Nous nous inscrivons dans cette vision. Car si les troubles mentaux, l'alcoolisme, la polytoxicomanie dont 30 % à 40 % des errants québécois souffrent et génèrent en sus des problèmes de santé et de justice, « *tout en reconnaissant la multiplication et l'aggravation des problèmes associés à l'itinérance, il faut se garder des entreprises de réduction du phénomène. [...] Le risque est alors de dissoudre la problématique complexe de l'itinérance dans d'autres problématiques [...] qui n'en expliquent en bout de ligne ni les conduites particulières, ni les causes spécifiques, ni le sens social.* » (Poirier and al, 2000, p. 10 ; Laberge 2000). A. M. Cauce and al (2000) étudiant la prévalence de maladies mentales des jeunes sans domicile, stipulent que s'ils sont bien deux tiers à souffrir de pathologie psychologique selon le DSM III-R¹⁰, les seules causes familiales et passées ne peuvent être invoquées. Il s'agit avant tout d'une combinaison entre vie familiale dysfonctionnelle et conditions de vie dans la rue qui favorise les décompensations.

Les interprétations inférant au manque de logement l'apparition et la confortation des jeunes dans l'errance paraissent peu crédibles. Le logement en effet n'est pas forcément recherché et de toute évidence lorsqu'il est trouvé, pas toujours conservé. Quant aux maladies psychiatriques, la métaphore de la question de l'œuf et de la poule paraît ici pertinente. Vit-on dans la rue parce que l'on est malade ? Ou tombe-t-on malade parce que l'on vit dans la rue ? D'autre part, le fait d'avoir un dossier psychiatrique, variable utilisée dans ces recherches, ne garantit pas la présence d'une pathologie réelle. Dans une société où tout ce qui sort du lot est source d'angoisse, nous rappelle notre propre vulnérabilité et nous pousse à nous attribuer la responsabilité de toutes nos déficiences, il faut se méfier des classements pathologisants et stigmatisants (Ehrenberg, 1995).

Concernant le dénuement, lui aussi ne peut être invoqué comme unique facteur, puisqu'il est entretenu par le mode de vie lui-même (Poirier and al, 2000). Pour mieux comprendre le phénomène, il incombe de prendre en compte les trajectoires dans leur ensemble, aussi bien celles qui ont entraîné une réinsertion dans notre normalité que celles qui ont maintenu les errants dans leur vie "hors norme". Aucune étude recensant des données sur des trajectoires de vie différentes allant de l'*insertion* à la *déviance totale*¹¹ n'a pu être trouvée. Pourtant, il semble que de telles connaissances permettraient de saisir les points de résiliences, de constructions identitaires, les effondrements biographiques qui font

¹⁰ Le DSM, Diagnostic and Statistical Manual, est un outil de classification issu des États-Unis pour définir les troubles mentaux.

¹¹ La déviance totale d'un point de vue normatif est un état caractérisant un individu ne respectant pas les injonctions sociétales.

basculer l'individu d'un bord à l'autre. Ce type d'approche réduirait ainsi les biais liés à des explications mono causales, n'étudiant l'impact que d'un seul facteur, ou des analyses privilégiant les causalités linéaires alors même qu'il devient de plus en plus net pour les sciences sociales que la construction des acteurs ne se réalise pas uniquement diachroniquement mais par diverses interactions, logiques qui s'entrelacent de manière complexe (Morin, 2005 ; Martuccelli, Singly, 2009).

1. 1. 2. 1. Difficultés familiales, institutions sociales

Si on ne peut nier une certaine réflexivité des acteurs dans leur manière de mener leur existence, force est de constater que certains facteurs potentialisent leur choix : violence familiale, abandon familial, appartenance au monde populaire voire précarisé (Côté, 1991 ; Campeau, in Laberge 2000). L'itinérance est le produit « [...] *d'une interaction dynamique entre des conditions structurelles et des vulnérabilités individuelles.* ». Et Roy (in Laberge 2000) de rajouter que c'est l'inadéquation entre des institutions et des structures rigides et insuffisantes qui seraient la cause de l'itinérance. Les politiques sociales régressives qui ont délaissé les populations pauvres sont la source de l'errance juvénile. Entre autres, la trop faible offre de logements abordables entraîne une gentrification des centres urbains et une concentration de certains groupes sociaux aux difficultés similaires dans des lieux spécifiques (Laberge, 2000). La baisse des revenus des ménages, la hausse du chômage, surtout chez les jeunes et l'accroissement du nombre de familles monoparentales augmentent la précarité. La polarisation des richesses serait un facteur structurel de l'errance des jeunes. Landeville (Laberge 2000) souligne l'origine modeste, le faible niveau scolaire et le déficit de capital culturel et économique des familles des jeunes en errance qui ne peuvent être support à l'insertion professionnelle de leurs enfants. Pour M. M. Côté, si l'errance juvénile n'est pas l'apanage de certaines classes sociales, en revanche les histoires familiales ou institutionnelles (placement familial) violentes sont des constantes et les jeunes en errance restent majoritairement issus des classes populaires ou moyennes rencontrant des difficultés économiques (in Laberge, 2000 ; Parazelli, 2002). L'itinérance est souvent dans un premier temps une fugue ou une mise à la porte liée aux relations conflictuelles que le jeune et la famille entretiennent. Si en effet, nous ne pouvons nier le rôle de la famille dans la constitution des parcours déviants errants de ces jeunes, faut-il pour autant penser qu'il soit le facteur prédominant ? Sont-elles aussi déstructurées que ce que certains auteurs affirment ?

1. 1. 2. 2. Désaffiliation, exclusion ou marge créatrice ?

L'effritement des solidarités primaires, des institutions de socialisation (famille, école, armée) qui ne jouent plus leur rôle d'inclusion sociale, serait en cause dans l'émergence du phénomène errant (Bellot in Laberge, 2000). L'errant souffre alors de désaffiliation au sens de Castel, c'est-à-dire d'une rupture avec le monde du travail et d'un isolement

relationnel, de désinsertion en tant qu'état et processus. Au premier abord, comme C. Bellot l'affirme, "jeunes de la rue", "itinérants", "errants" riment comme l'étape ultime du processus d'exclusion. On analyse ainsi le recours à cette vie en marge comme l'aboutissement d'une fragilisation des liens sociaux de l'individu, comme un décrochage « [...] *par rapport au travail et par rapport à l'insertion relationnelle* » (Bellot in Laberge, 2000, p. 102). Sans emploi, sans relation, l'individu se retrouve seul, désaffilié, donc fragilisé d'un point de vue identitaire. Ici, le lien social a donc pour mission de préserver la cohésion sociale et l'exclusion signe l'échec de notre société à intégrer tous ses membres. Or, il s'agit moins de problème de désaffiliation réelle, puisque ces jeunes conservent des relations entre eux mais aussi avec des travailleurs sociaux et pour certains avec des membres de leur famille, que d'individualisation déviante (Hurtubise and al, 2001). L'exclusion est dans ce cas à interpréter plus en termes de stigmatisation, d'enfermement dans des rôles sociaux. Il s'agit en outre bien plus d'une négociation entre une représentation qu'on leur renvoie et la propre identité qu'ils se sont créée en réaction mais aussi en amont (Laberge, 2000). Paugam (1996) montre en effet comment des marginaux produisent une identité sociale en dehors des normes qu'on leur impose par l'appropriation ou le dépassement de cette identité attribuée. Le concept de socialisation marginalisée permet de comprendre le processus de marge sociale tout en ne niant pas la place que les jeunes de la rue occupent, contrairement à celui d'exclusion qui laisse à penser que ces derniers n'ont plus rien à voir avec la société, sont coupés de toutes relations (Parazelli, 2002). « *L'exclusion, ce n'est pas d'être d'ailleurs, tel un étranger ; c'est d'être de nulle part [...]* » (Bergier, 1996, p. 100). Les errants existent en rapport avec les autres acteurs sociaux, par la place, le rôle qu'on leur attribue et celui qu'ils endossent. Ils ne vivent pas dans un vide de sens, enfermés sur eux-mêmes. Le concept d'exclusion fréquemment utilisé dans l'analyse de la question SDF ne semble pas correspondre aux situations rencontrées.

Aucun groupe aussi désorganisé qu'il puisse paraître n'est sans structure (Elias Scotson, 1997). Les individus des marges contribuent à l'activité normative tout simplement en incarnant pour certains des anti-modèles permettant de réaffirmer les normes. Ils ne les nient donc pas puisque « [...] *l'anormalité ne prend sens qu'au regard de la normalité.* » (Bergier, 1996, p. 102). Le « a » d'anormalité par ailleurs n'est pas privatif mais vient de *anormalis* en latin qui signifie contraire, différent des normes. De plus, aucun individu ne survit sans un minimum de relation sociale respectant, actualisant certains codes, certaines valeurs. En ce sens le concept de socialisation marginalisée ou de conformisme déviant, semble être plus adapté et souligne le caractère constructif de la marginalité. Il nous pousse ainsi à étudier les trajectoires zonardes sous l'angle de la socialisation et de la déviance. La marge peut être structurante identitairement, intégrante socialement, certes de manière non conventionnelle mais tout de même intégrante en pourvoyant l'acteur statutairement. Une insertion en marge n'est pas une exclusion de la société, « *Les hors-normes, font inévitablement partie du système social.* » (Denis, 2003, p. 102). Tout

individu a une place dans la société et ce qui fait défaut, ce ne sont pas les places en tant que telles mais certaines d'entre elles plus dominantes (Karsz and al, 2004).

À l'opposé de certaines analyses qui considèrent que les stratégies de vie dans la rue sont une fuite de type survie, Hurtubise et Vatz Laaroussi refusent de considérer « *Les stratégies des faibles [...] comme de faibles stratégies* » (2002, p. 96). Les stratégies, les compétences et les savoirs ne sont pas que réactionnels mais aussi créateurs d'identité, d'appartenance.

Le jeune au début de son errance se doit d'apprendre les codes et stratégies de la rue (Côté, 1989). Le travail au noir, le vol, la prostitution, la danse exotique, le deal peuvent être des moyens de survie. L'usage de drogue, loin d'être une autodestruction, est avant tout une activité ludique, un moyen de se connaître soi-même et dans son rapport à autrui (Laberge 2000). Dans ce milieu fort délinquant, rien d'étonnant à ce que la victimation entre pairs soit très fréquente. Le recours à la violence est ainsi une composante de la vie de rue nécessaire à l'affirmation du statut et elle peut être revendiquée en tant que norme. Donc, si la violence constitue une caractéristique identitaire, statutaire, la délinquance, une norme, un moyen de subsistance, il paraît totalement logique de se référer comme le fait C. Bellot (2000) aux concepts de stigmatisation et de labelling pour analyser ce qui est nommé : « l'exclusion ». Cependant, les facteurs structurels ne peuvent être écartés car « *l'exclusion [est] alors le reflet de la construction de rapports sociaux particuliers où l'inégalité forme le socle des interactions, des conditions structurantes de la vie de la personne et de son identité sociale* » (Laberge 2000, p. 106). D'où la nécessité d'analyser les trajectoires objectives c'est-à-dire les conditions structurantes qui profilent les parcours des individus, même si ces derniers en sont aussi acteurs. À cela doit s'ajouter l'analyse des trajectoires subjectives des zonards. « *Ainsi, la succession des places occupées au cours d'une vie n'est pas seulement une série de déplacements objectifs de positions dans l'espace social, mais simultanément un remplacement de l'image de soi exigeant un travail biographique de mise en cohérence des différents aspects du moi.* » (De Queiroz, in Paugam, 1996, p. 297). Il s'agit de prendre donc en compte l'interprétation que l'acteur donne de ses rencontres, de ses interactions. Pour cela il faut récolter « *[...] un récit de soi qui donne l'occasion d'accéder, d'une part, aux significations accordées à un parcours et, d'autre part, aux négociations dont il a fait l'objet.* » (Bellot, 2000 in Laberge, p. 110). Le discours n'est plus alors linéaire et laisse entrevoir des identités distinctes.

L'identité ne peut être envisagée seulement sous l'angle de la socialisation mais provient aussi de phénomènes interactifs divers : labelling, catégorisation, stigmatisation, repli groupal qui influent sur celle-ci. « *Devenir itinérant se comprend aussi à travers des rapports aux institutions sociales ainsi qu'aux représentations collectives qui servent de marqueurs identitaires* » (Laberge, 2000, p. 3). Le recours à l'expérience sociale de F. Dubet (1994) paraît ainsi pertinent.

Ainsi c'est en s'interrogeant sur trois plans : individuel, interactionnel et structurel qu'il sera possible de mieux cerner les parcours de ces jeunes. Il faut ainsi considérer l'errance comme une trajectoire mouvante, évolutive, comme une création identitaire aussi bien

individuelle que collective et interactive, comme un mode de vie avec ses codes, ses normes, ses valeurs et peut-être comme une culture.

En ce sens la sociologie de la déviance, de la socialisation, l'analyse des interactions, débarrassées de toute attente normative permettront de saisir au plus près les motifs, les motivations, les fonctions et les conséquences d'un tel choix de vie.

1. 1. 3. « Street kids », « Young homeless », etc, entre backgrounds et situations

La définition des jeunes de la rue pose également problème chez les auteurs américains. Faut-il prendre en compte les origines de leur vie de rue : fugues, incitation à partir, mise à la porte et donc distinguer les runaways des throwaways, des push-outs ? Les causes économiques que le nom d'outcasts révèle ? Les comprendre dans une population plus vaste que sont les Youth at risk ? Bref les dénominations diverses et variées alliant à la situation de sans domicile une caractéristique, complexifie la définition et la nomination de la population de ces jeunes de la rue. Ils peuvent être issus d'institutions de protection de l'enfance, être de la rue ou dans la rue (ce qui signifie qu'ils n'y vivent pas en totalité mais gagnent de l'argent grâce aux activités qu'ils y réalisent et rentrent dans leur famille la majeure partie du temps pour dormir et se restaurer). Cependant, les jeunes de la rue « street kids », les jeunes sans domicile fixe « homeless youth », se singularisent des autres jeunes des rues par les vies relativement difficiles qu'ils ont vécues auparavant et le refus des foyers d'accueil. Notons, encore une fois, que si la difficile nomination et définition de la population cause de multiples débats entre chercheurs, aucun n'a songé à définir ces jeunes par une endodéfinition. C'est par ce regard de l'intérieur, par le contact tenu toujours entretenu avec *la Zone* que j'espère pouvoir offrir une définition plus ajustée de cette population. Si M. Finkelstein (2005) ou encore Mc Carthy et J. Hagan (1998) ont tenté par un travail ethnographique de saisir le fonctionnement de ces jeunes et leurs interprétations, aucun d'eux ne semble avoir tissé des liens suffisamment longs et profonds pour comprendre réellement leur être au monde et leurs parcours. Il est vrai que le squat observé offre une certaine stabilité géographique et les aides sociales françaises l'accès à la téléphonie mobile. Il est donc plus aisé techniquement de maintenir des relations de longue durée avec certains enquêtés.

1. 1. 3. 1. Familles dysfonctionnelles et apprentissage de la déviance

Dans la recherche des profils familiaux plus susceptibles de connaître un enfant sans domicile, on trouve bien souvent des parents qui rencontrent des périodes fréquentes de chômage, des familles conflictuelles, séparées, souvent monoparentales, des familles recomposées, déviantes voire délinquantes, ayant des troubles mentaux, des jeunes qui vivent dans une institution (Hagan, McCarthy, 1998 ; Fergusson, 2009 ; Tyler, 2006). Ainsi déjà entourés par un environnement déviant, sans support affectif stable, ces enfants

se trouvent placés en dehors du modèle culturel « normal ». « *Des expositions continues à des activités criminelles peuvent envoyer comme message aux jeunes que ce type de comportement est acceptable, ainsi il va peut être y avoir un risque d'imitation du comportement parental, et cela pourra potentiellement affecter leur future trajectoire de vie.* » (Tyler, 2006, p. 1388). La violence omniprésente dans ces familles autorise les enfants à penser ce type d'interaction comme adaptée et normale (Fergusson, 2009, p. 1883). La famille sert alors de base d'entraînement aux comportements antisociaux, augmentant le risque d'affiliation à des pairs déviants (Whitbeck and al, 1997). Le rejet, les négligences éducatives, semblent caractériser d'autres types parentaux potentiellement maltraitants et constituent des facteurs de risque aux fugues, aux retards cognitifs, à l'instabilité émotionnelle, à la dépression, aux désordres d'attachement, aux abus importants de psychotropes, à l'adhésion à des pairs délinquants (Whitbeck and al, 1997). « *De façon notable, les environnements familiaux de ces jeunes étaient largement caractérisés par l'instabilité, incluant un manque de structuration et de protection parentale, un abandon physique et mental des figures parentales, des abus de drogues et d'alcool parmi les éducateurs* » (Fergusson, 2009, p. 1886). Les jeunes SDF fugueurs, moins dotés en capacité de résilience, sont donc plus susceptibles de développer des comportements antisociaux. Ils ne peuvent établir de relations avec des adolescents conventionnels, se trouvent contraints à s'affilier à d'autres déviants (Whitbeck and al, 1997).

La prégnance de la précarité et de l'appartenance aux classes sociales les plus basses des familles des jeunes de la rue laisse penser qu'il existe un lien entre maltraitance, difficulté financière familiale et délinquance des jeunes (Gaetz, O'Grady, 2002). Si, comme l'indiquent un certain nombre d'auteurs, la précarité économique influe sur l'éducation familiale et sa forme violente, incohérente, erratique, que penser alors des conséquences de cette appartenance sociale sur la scolarité et l'insertion professionnelle de ces jeunes ? Cette vision anomique de la famille est-elle vécue de la sorte par les acteurs ou n'est-elle qu'une illusion d'un biais ethnocentrique ?

1. 1. 3. 2. Difficulté scolaire, arrière-plan social et capital criminel

L'influence de l'appartenance sociale opère indirectement sur l'expérience scolaire et le passage à la rue. En effet, dans les milieux précarisés, ni la réussite scolaire, ni la conformité au modèle « middle class » préconisé, ne sont valorisées. Ainsi nombre de ces jeunes quittent le système scolaire relativement tôt, de leur propre initiative. L'école, vécue comme étouffante par ses exigences et ennuyeuse, laisse place à des activités plus déviantes entraînant évidemment des difficultés scolaires supplémentaires et un étiquetage dépréciatif, aggravant ainsi la cassure sociale préexistante avec l'école (Finkelstein, 2005 ; Dubet, 2004). Aux États-Unis et au Canada anglophone, ces jeunes arrêtent l'école vers la 3^{ème} (Hagan, McCarthy, 1998).

Dans le contexte nord-américain, proche il nous semble en ces points de celui de la France, s'ajoute à l'échec scolaire, la transformation du marché de l'emploi qui n'offre que des postes instables aux individus non diplômés. Le public jeune, en pleine transition entre le monde de l'enfance et celui des adultes, occupe le plus souvent ces places. Ce passage va s'avérer d'autant plus problématique que le capital humain ou personnel, comprenant les ressources propres de l'individu (diplômes, compétences), et social sont faibles (le capital social se référant aux relations sociales et aux aides d'autrui éventuellement mobilisables) (Hagan, McCarthy, 1998). Une fois à la rue, les conditions de vie et la précarité des postes de travail accessibles ne motivent pas les jeunes à persévérer dans le modèle d'insertion classique ; ainsi 62 % des jeunes de l'enquête de Hagan et Mc Carthy sont au chômage et leur rémunération moyenne avoisine les quatre dollars de l'heure (1998, p. 50-51). La précarité constitue un facteur favorisant d'affiliation à des pairs déviants en enfermant dans un espace des individus qui, pour pourvoir à leurs besoins, usent d'activités délinquantes (Hagan, Mc Carthy, 1998). Ils communiquent avec eux, sont tutellés dans leur apprentissage de la déviance. L'inscription sociale, forme de capital social, entoure et oriente les individus. Ce capital social, issu de processus sociogénétiques structurellement et culturellement formés par diverses socialisations (familiale, scolaire, religieuse, de pairs), devient source d'informations, de normes, d'obligations, de sanctions, de désirs permettant à l'individu de développer des capacités, des habiletés, des connaissances (capital humain) qu'il engagera dans l'action sociale. Cependant, cette inscription ne sera évidemment pas la même suivant le contexte dans lequel elle se déroule (de déviance ou de réussite sociale). « *Ainsi, ceux qui sont liés à un réseau criminel sévissant, peuvent établir les fondations pour développer un type de capital humain que nous appelons "capital criminel"* » (Hagan, McCarthy, 1998, p. 138). Sans ce capital et cette affiliation au milieu de la rue, les nouveaux jeunes SDF ne sont pas en mesure de capitaliser les opportunités et de s'inscrire réellement dans la délinquance. C'est ce cheminement qui sera décrit plus avant.

Si les vécus infantiles, les facteurs familiaux, scolaires peuvent donc inciter à l'adoption de comportements criminels dans la rue, l'entérinement de la déviance de rue exige l'obédience à cette vie marginale, l'apprentissage avec des pairs expérimentés et des opportunités criminelles. Les motivations qui sous-tendent la vie de rue combinent en définitive divers facteurs : familiaux, éducatifs, scolaires, problèmes d'insertion professionnelle, rencontres avec des pairs de rue (Hagan, McCarthy, 1998). Mais si tous ces facteurs peuvent expliquer que la déviance paraisse ordinaire aux yeux de ces individus, ils n'expliquent en rien le choix de *la Zone* comme mode de déviance. Quantité d'adolescents aux passés similaires s'affilient à des gangs, à des groupes à l'identité de la « cité » qui tentent par des moyens déviants de s'intégrer dans la société, d'autres parviennent à rester liés à la société conventionnelle. Ici il n'en est rien. Le zonard ne chercherait pas à tirer de profits financiers de ses activités déviantes dans le but de participer à la société de consommation.

1. 1. 3. 3. Déviance des jeunes sans domicile : arrière-plans ou situation ?

Les facteurs situationnels et contextuels ne doivent pas être omis dans l'analyse de l'adoption de comportements délinquants. « *Les expériences d'adversité, comme la vie de sans domicile dans la rue, conduisent à une inscription dans des réseaux criminels de la rue et à une exposition à des mentors ou des tuteurs.* » (Hagan, McCarthy, 1998, p. 156). L'une des pratiques déviantes les plus répandues est la prise de stupéfiants (Thomson and al, 2010, p. 233). La drogue est perçue comme ayant une fonction créative, calmante, permettant de supporter la réalité avec plus de facilité. En outre, elle renforce l'estime de soi, mais elle semble aussi être mise en cause dans les difficultés que certains jeunes rencontrent (Thomson and al, 2010). Comme nous l'avons vu si la drogue est « [...] *une activité journalière commune et normative* », il devient nécessaire de s'interroger sur la manière dont « [...] *la culture de la rue encourage et accrédite [...]* » cette pratique (Thomson and al, 2010, p. 250).

Quant à la violence, pour J. Hagan, B. Mc Carthy (1998) ses causes sont ontogénétiques et sociogéniques. « *Il est clair ici, que en tant que groupe, les jeunes de la rue sont plus impliqués dans des événements violents que d'autres jeunes. Comme nous le suggérons [...] les forces ontogénétiques, reflétées dans la violence à l'encontre des parents et persistantes dans des comportements de la vie de tous les jours, peuvent indiquer une continuité entre de tels événements et l'inscription dans une vie de jeune de la rue.* » (Hagan, Mc Carthy, 1998, p. 118). Mais la violence révèle aussi des causes sociogénétiques puisqu'elle permet d'obtenir des ressources, de se défendre ou de punir des attitudes hors normes à leur univers. Elle est aussi un exutoire à des frustrations vécues du fait du contexte de la rue et comme la prostitution, le vol, le deal, une activité de survie. « *Si des facteurs d'arrière-plans sont clairement signifiants dans l'explication de comportements déviants et violents, tout comme pour les expériences de victimations, il faut souligner que cette explication n'est pas suffisante et que d'autres facteurs doivent être pris en compte.* » (Gaetz, 2004, p. 426). Il s'agit en fait de s'intéresser à tous les niveaux qui interagissent pour produire ce phénomène. Nous pensons donc que si les facteurs macrosociologiques influent évidemment sur la destinée des acteurs en limitant dans une certaine mesure leurs décisions et leurs orientations, tous les individus issus d'un milieu précarisé, stigmatisé, ne vivent pourtant pas dans la rue, n'adhèrent pas à une vie déviante. C'est en ce sens qu'il paraît important de retracer la trajectoire des acteurs, en termes de carrière déviante et de s'interroger sur les interactions qui vont susciter et conforter la déviance. Il s'agit de prendre en compte aussi bien l'histoire des individus en amont que leur quotidien. L'entrée sociologique de la déviance permet ainsi de comprendre le mode de vie des jeunes de la rue sans s'arrêter simplement aux causes ontogénétiques de leur vie marginale et de leurs actes déviants.

C'est en étudiant ce mode de vie du point de vue des jeunes eux-mêmes, dans leur univers et non dans des institutions, ni dans le cadre du travail social, qu'il m'est apparu fondamental de ne pas considérer les acteurs comme des victimes à aider, des êtres passifs mais comme des individus actifs, créateurs. Il s'agit ainsi d'analyser cette vie de rue et de

voyage dans la mouvance des contre-cultures, ou du moins d'une culture déviante. Mais cette culture se serait-elle constituée sans interactions avec des *out-groups* ? L'engagement dans la déviance que constituent la vie de rue et sa pérennisation durant quelques années n'exige-t-il pas des formes interactionnelles spécifiques ?

1. 2. Les errants : une appellation, une définition à inventer

1. 2. 1. Le sens des mots

Les "errants" ou "jeunes en errance" comme les nomment les professionnels des CAARUD, des services sociaux et les scientifiques, posent fondamentalement le problème épistémologique de la définition préalable. En effet, outre le nombre réduit de recherches, le terme d'errant est loin de faire l'unanimité dans le monde scientifique et même chez les travailleurs sociaux qui ne savent plus de qui il s'agit.

Jean chef de service, éducateur : « Si, si mais je sais pas ce que les gens entendent par jeunes en errance en fait. »

Pierre, chef de service, assistant social : « Et après sur la question des évolutions tout ça machin, moi j'ai des fois le sentiment de me faire flouer intellectuellement. Le phénomène jeune en errance, c'est quoi ? »

Les individus dont nous parlons ont bien des spécificités qui les différencient des autres SDF (clochards, travailleurs précaires, clandestins...). De plus, la terminologie " errant" renvoie à une forme de fuite de la réalité, de flottement dans la gestion du temps et dans la mobilité spatiale. Comme si totalement hors du monde, ces jeunes, seuls, divagant physiquement et psychologiquement sans but, sans capacité réflexive, sans sens aucun, étaient des fantômes vidés de toute substance. *Errant* vient du latin *errare* « *erre, aller çà et là sans but précis, marcher à l'aventure ; faire fausse route, se tromper* » (CNRTL, 2009). Au cours de l'histoire dans les dictionnaires anciens, il prend deux sens prédominants : celui de vagabond voyageant sans demeure et celui d'homme qui est dans l'erreur en matière de foi (Dictionnaires d'autrefois, Dictionnaire de l'Académie française 1694 ; 1762 ; 1798 ; 1832 ; 1932 ; Dictionnaire critique de la langue française 1787-1788). Actuellement le sens *d'errance* recouvre aussi bien celui de vagabondage, de désordre, de désorganisation, de période sans but que de manque de retenue et de discipline. Ce serait aller de-ci de-là sans direction aucune (CNRTL, 2009). Le petit Robert (2003), sur le terme *d'errant*, adjoint le sens d'égaré, de perdu, de flottant, de fugitif. De même *errer* signifierait s'égarer de la vérité. Deux éléments dans la sémantique de ce mot nous paraissent gênants. D'une part, une valeur de jugement est à noter dans la définition *d'errant* désignant : celui qui s'égare de la vérité, qui est dans l'erreur en matière de foi. D'autre part, ce terme renvoie à un manque de rationalité, de réflexivité et devient synonyme d'anomie : sans direction, perdu, égaré, évoque les notions de désordre, de

désorganisation, de manque de discipline. Or, suivant l'ancrage paradigmatique choisi, nous ne pouvons utiliser un concept qui induit dans son signifié la non-rationalité, la non-réflexivité de l'acteur et qui se pose comme jugeant ce qu'est la vérité et l'erreur d'après une morale. Épistémologiquement, user d'un terme connoté de la sorte nous paraît suspect. En sus de ce problème de sens, le terme d'errant en France est dédié à une population très hétérogène : malades psychiatriques vagabondant, jeunes des banlieues populaires traînant, fugueurs, SDF (Pattegay 2001). Ainsi l'équipe de prévention avec laquelle je m'entretiens donne sa propre définition : « *jeune en errance [...], c'est un cocktail de désocialisation par un contexte qui tend à exclure de plus en plus ces jeunes qui sont livrés à l'abandon, perdus, que l'on retrouve à tenir des murs au quotidien, parce qu'il y a aussi une certaine identité aux yeux de la société, quand on tient les murs, quand on est dans son quartier, on dit pas qu'on est de Paris ou de Norville on appartient à tel quartier. Ça, c'est vraiment un sentiment d'appartenance qui est très très important.* ».

Comme E. Debarbieux le fait remarquer au sujet de la violence, le terme d'errant lui aussi par une : « *[...] trop grande extension rendrait le concept impensable, par confusion lexicale et sémantique.* » (Debarbieux, 2006, p. 123).

Les Québécois lui préfèrent celui d'itinérant, ou utilisent le plus souvent l'expression « jeunes de la rue ». Cette nomination est apparue au Québec en 1987 durant l'année internationale des sans-abri et regroupe toutes les pratiques juvéniles déviantes que constituent : l'itinérance, la prostitution, la fugue, la mendicité et la vente de drogue (Parazelli, 2002). Le flou de la nomination et des critères qui la fondent rendent en sus la quantification de la population difficile. Pour Roy (in Laberge 2000) il est impossible de formuler une définition commune car il n'existe pas de théorie générale du phénomène d'itinérance. Ainsi, les recherches existantes se cantonnent en guise de définition à une description souvent épidémiologique à visée d'intervention sociale (Brannigan, Caputo, 1993). Pour ces auteurs, la différence entre itinérants et jeunes de la rue se mesure à la participation à la culture de la rue. Les jeunes de la rue seraient ainsi plus impliqués. Pour Parazelli le terme itinérant ne qualifie qu'un comportement : le nomadisme. Les nominations *d'itinérants, jeunes de la rue* semblent pouvoir souffrir des mêmes critiques que *jeunes en errance, errants*. Peut-on définir les acteurs par leurs pratiques ? Peut-on les réduire à ce que nous jugeons être des difficultés ? « *Bref, de la même façon qu'on ne peut tout à fait assimiler le phénomène des jeunes de la rue à l'itinérance, on ne peut réduire cette réalité complexe à une seule problématique comme la toxicomanie, la santé mentale, ou la criminalité [...]* » (Parazelli, 2002, p. 42-43).

Il paraît alors primordial de définir enfin la population des jeunes de la rue à travers leur propre vision et de leur donner le nom qu'eux-mêmes utilisent. « *La considération du point de vue des jeunes est capitale dans le développement de la connaissance du phénomène.* » (Hurtubise and al, 2000, p. 183). Pour comprendre, ce pourquoi il est essentiel d'attacher un signifiant spécifique à cette population qui a un signifié singulier, je vais vous narrer la façon dont elle s'est imposée à moi.

Lors d'un travail d'initiation à la recherche en licence 3 (2006), me rendant dans une structure CAARUD afin de réaliser des entretiens sur les pratiques à risque touchant des personnes toxicomanes, je m'aperçois rapidement que de nombreuses personnes qui y ont recours se ressemblent sous d'autres aspects. Toutes revendiquent le nomadisme, une opposition au système politique actuel, des références punk et techno, une idéologie non consumériste antimatérialiste, un rejet de l'individualisme. De fait, se dessinent nettement sous mes yeux les contours d'un groupe d'individus à l'apparence assez marquée que je suppose totalement inconnu. Cependant, je me remémore au long de mon parcours étudiant les nombreuses fois où je rencontre des personnes qui paraissent leur ressembler. Dès 1995, encore lycéenne, mon amie Chantal et son copain Mimine font déjà partie de cette mouvance. Ils écoutent du Punk, lui porte une crête, elle des cheveux rouges, tous deux des piercings et tatouages, vivent dans la rue, à droite à gauche, quelquefois chez moi. Chantal est dans la même classe de Terminale que moi, suit les cours bon an, mal an. Elle a décidé de partir de chez elle à cause de problèmes de maltraitance. Elle est suivie par un éducateur de l'ASE qui au final ne peut pas vraiment l'aider. C'est en rencontrant un jeune homme qu'elle trouve un toit. À l'époque, je pense que sa situation est essentiellement liée à ses difficultés familiales. Malgré tout, elle conserve des liens avec Mimine et d'autres punks qui continuent de vivre dans la rue. Ce groupe de cinq, six individus mendie, se défonce dans cette petite ville de 30 000 habitants. Puis ils s'en vont. Chantal part à l'École des Beaux-arts de Toulouse, moi sur Violet. En 2000 je débute ma carrière d'éducatrice en addictologie et je me souviens maintenant, qu'à cette époque, je vois des jeunes zonards fréquenter le CAARUD dans lequel j'exerce, mais là encore, je ne les perçois non pas comme un groupe social spécifique mais comme des toxicomanes actifs parmi tant d'autres. L'approche éducative basée sur le suivi individuel m'empêche de créer des rapprochements entre les quelques zonards que je rencontre. Pourtant a posteriori, il est évident que leur mobilité, leur fréquentation volatile des structures, leurs revendications idéologiques, leur apparence auraient dû m'alerter. Il faut donc attendre 2006 pour ma part, et 2001 pour les associations en toxicomanie du secteur (Trend, 2001), pour reconnaître le phénomène. Les années suivantes, dans le cadre universitaire, je continue à rencontrer des individus ayant les mêmes attributs physiques et idéologiques, grâce au réseau d'interconnaissance de mon informateur Nia, premier interviewé. Des discussions avec des éducateurs, des infirmiers de CAARUD, valident le constat de l'émergence d'une population singulière depuis le milieu des années 1990 et signalent leur augmentation constante. Leur nombre leur octroie de fait une visibilité. Ni toxicomanes classiques, ni clochards. Qui sont-ils ? Par chance, lors d'un colloque scientifique auquel le laboratoire participe, un des chercheurs présents me met en contact avec un travailleur social qui avait mené des recherches sur cette population — sur demande des villes d'Avignon et D'Arles qui lors des festivals voyaient débarquer des centaines d'individus marginaux en camions, tentes, s'installant à la périphérie des festivités, organisant eux-mêmes un festival off (Chobeaux, 2004). Cette rencontre avec F. Chobeaux ne fait que conforter l'idée qu'il y a bien là une

population distincte de celle des vagabonds classiques, une population ne suscitant pourtant que peu d'engouement scientifique. Pourtant, si ces individus ne semblent pas préoccuper directement les sciences humaines françaises, les riverains, les commerçants des centres-villes, ont conscience en revanche de leur développement ; en témoignent leurs réclamations lors de réunions de quartiers (Oblet, Renouard, 2006). En effet, cette population suscite de nombreuses craintes et des problèmes de cohabitation au quotidien. Les médias eux-aussi commencent à explorer le sujet — surtout depuis la médiatisation des actions des Enfants de Don Quichotte, qui, si elles visent à représenter l'ensemble des SDF, se voient souvent dirigées, dynamisées par de jeunes zonards — en témoigne l'accroissement de reportages sur le sujet : Envoyé spécial sur les jeunes en fugue (« jeunesse en fuite » du 8/01/09), et les jeunes précaires (« une jeunesse sans adresse », 10/01/2008 ; Complément d'enquête sur France 3 du 29/09/08 : « Pourquoi les marginaux nous dérangent ? », « La Tribu des punks à chien » reportage de Clément Castex et Zidène Berkous pour Trax Arte ; TF1, Journal de 13H00, « Exclusion, les SDF sont de plus en plus jeunes ; M6, 66 minutes l'enquête, « SDF à treize ans »).

Ainsi, la nomination et la définition de la population repérée devaient venir du terrain. Cette définition relève donc plus de son caractère opératoire que conceptuel, tel qu'habituellement élaborée. « *Les définitions utiles et utilisables doivent ici organiser un travail de fixation sémantique qui est de l'ordre de l'indication opératoire, en ce sens que le mot défini y devient un index, c'est-à-dire qu'une telle indication est plus générale qu'un nom propre mais moins générique qu'un concept universel.* » (Passeron, 2006, p. 270).

Par conséquent, leur appellation "d'errants", "d'itinérants", de "jeunes en errance" est d'ores et déjà écartée — du fait des arguments avancés plus haut, porosité des concepts "d'errants", "d'itinérants", "de jeunes en errance" et signifié non adapté — au profit d'une endonomination : celle de "zonard" sémantiquement plus proche de cette catégorie singulière de SDF. Elle fut amenée par des enquêtés puis validée par les nouveaux que je rencontrais. Par ailleurs, je ne dissimulerai pas qu'il s'agit d'un hommage. Hommage à un groupe qui bien souvent stigmatisé m'a ouvert ses maisons, son intimité durant six ans. Six années à se "coltiner" la présence d'un chercheur curieux remuant des souvenirs parfois très douloureux, un chercheur témoin par ailleurs d'actes qu'eux-mêmes trouvent peu glorieux, qu'ils ont parfois eu à m'expliquer. Le respect de leur auto-nomination s'imposait donc humainement mais aussi d'un point de vue éthique. Comme le souligne E. Debarbieux en nous remémorant M. Weber (2006, p. 127), « *Le champ sémantique est un champ de pouvoir où la question de la légitimité de la nomination est centrale.* ». Opter pour un signifiant exo-attribué serait, à mon sens, accomplir une fois de plus une violence symbolique qui, si elle n'est pas clairement ethnocentrique, est pour le moins stigmatisante. En ont-ils besoin ? Et en avais-je besoin ? Notre quête d'objectivité, — fantasmée ou non — l'espoir d'apercevoir par notre hauteur la vérité de notre objet, justifient-ils de prétendre et de chercher à se dégager du point de vue des acteurs ? Je n'y crois pas. « *La vérité d'un phénomène social résulte aussi du sens que donnent les sujets*

— en tant que sujets sociaux — aux événements et aux actes » (Debarbieux, 2006, p. 128) et j'ajouterais à leur propre définition statutaire.

Être zonard, c'est faire partie de la "Zone". C'est être autre. C'est être affilié à ce groupe social qu'ils appellent "La Zone", qui est plus plus vaste que celui que j'ai suivi : la "Family". La Zone, c'est aussi l'espace de mendicité, de rencontre que les zonards occupent. La Zone c'est aussi et peut-être surtout pour les acteurs, la liberté. Il s'agit par ailleurs d'une attitude : zoner qui signifie traîner, buller, prendre son temps.

Étymologiquement, il est intéressant de noter que le terme "Zone " désignait les faubourgs parisiens, situés de l'autre côté des fortifications de la ville. Celles-ci furent édifiées par Thiers en vue de se protéger des invasions étrangères mais aussi pour réguler une population rurale pauvre en exode. Il fallait, en effet, se prémunir de cette invasion de miséreux sans éducation, désœuvrés et pouvoir reléguer ceux déjà présents dans la ville. Derrière ce mur, « la zone », une bande de 250 mètres « [...] fut progressivement occupée par une population rejetée du centre, chiffonniers, ouvriers au chômage, groupes marginaux : environ 30 000 personnes dans 12 000 habitations précaires en 1914, des zoniers qu'on appela péjorativement "zonards". » (Philharmonie, 2009). Le nom du lieu, dans ce cas, identifiait l'habitant, comme le nom du territoire de mendicité et de rencontre définit le nom du groupe en premier lieu — « zone » s'emploie en effet bien plus que zonard dans la population étudiée — puis l'individu qui y vit. Il paraît stupéfiant que le nom de « zone » ait été choisi par hasard. Désignant des lieux populaires de relégation, il devient ici une identification sociale pour des individus issus majoritairement des classes populaires, voire précarisées qui eux aussi par ailleurs, vivent cette même injonction d'exclusion pour des raisons identiques : celles d'être des miséreux, de potentiels criminels, qui induisent peut-être autant de peur que de culpabilité. La dissimulation voulue de ces deux populations : zoniers et zonards actuels, par des moyens matériels (édification d'un mur) pour les premiers ou bien pénaux et réglementaires pour les seconds (annexe 4), n'aboutit-elle pas aux mêmes conséquences stigmatisantes ?

1. 2. 2. Le zonard : un autre

Comme nous avons tenté de l'expliquer « À un illusoire espoir d'une définition idéalement parfaite, on opposera la réalisation pragmatique de points de vue partiels qui permettent de préciser peu à peu l'objet des recherches » (Debarbieux, 2006, p. 122). En ce sens le descriptif suivant de la population n'est qu'une vague photographie qui se précisera tout au long de cet écrit. Son utilité se borne à n'être qu'un grossier point de départ mais pourtant inévitable pour que le lecteur se repère, se remémore les potentielles rencontres qu'il a eues avec des zonards.

Ce schéma réalisé se base sur des données recueillies durant six années universitaires. La population de la zone est constituée de jeunes, âgés de quinze à trente ans, sans domicile fixe, toxicomanes actifs pour majorité. Les individus interviewés au CAARUD (2006-2007), ceux rencontrés devant un supermarché et dans les deux squats (2007-2012) ne

sont pour la plupart ni en démarche de soins visant l'arrêt de leurs prises de stupéfiants, ni ne souhaitent se « réinsérer » sociale. Cette population est donc relativement marginalisée. Cette "communauté" violetienne doit compter 300 individus (selon les rapports d'activités d'un CAARUD ; Alamarcha, Bonnet, 2008). Il faut préciser que la population enquêtée est urbaine mais des témoignages indiquent que certains avec leurs enfants s'installeraient dans le monde rural et vivraient dans des maisons rénovées, des yourtes, des caravanes, des tipis ou des mobiles home.

L'enquête menée pour cette thèse s'est centrée sur les habitants d'un squat et leurs amis. Au total j'ai pu observer quarante-deux individus, en interroger dix-neuf. Enclins au nomadisme pour ceux vivant en camion, du moins au semi-nomadisme pour la catégorie vivant en squat, dans la rue mais aussi à la sédentarité pour les acteurs résidant dans des hébergements légaux (foyers, appartements, domicile parental, amical), ces individus bénéficient de ressources issues d'emplois précaires, de la mendicité, d'aides sociales (RMI pour ceux de plus de vingt-cinq ans, indemnités Assedic, d'aides d'urgence du Conseil général et du Centre communal d'action sociale), d'activités illégales et de travaux saisonniers. Les jeunes les plus marginalisés revendiquent l'élection d'un mode de vie précaire comme relevant d'un choix. En effet, l'accès au travail et à un logement stable ne semble pas faire partie des attentes des zonards les plus engagés. S'affiliant au mouvement des Travellers¹², des Punks, ils évoquent une idéologie libertaire et contestent le fonctionnement de notre société actuelle qu'ils pensent basé sur l'individualisme égoïste, le consumérisme, le matérialisme, la coercition des libertés individuelles par l'injonction qui serait faite aux individus d'accepter un modèle d'intégration asservissant, empreint de domination. En ce sens, quasiment rien de leur quotidien n'est programmé d'avance, tout se vit dans l'instant. Par leur apparence singulière, vêtements militaires et de récupération superposés, piercings multiples sur le visage, étendard de leur idéologie, les zonards se rendent très visibles lors de leurs regroupements publics et nous interpellent.

Différents du clochard traditionnel, figure routière de nos cités, ils nous décontenancent, nous rendent difficiles toutes interprétations de leurs rôles et statuts lors d'interactions. L'identité virtuelle oscille alors entre miséreux, toxicomane et délinquant, laissant perplexe et mal à l'aise les autres acteurs (Goffman, 1975). De même, leur apparence et leurs propos font souvent écho à deux cultures : Punk et Techno Travelling liée aux Free Parties.

1. 3. La zone : paradoxe d'un conformisme déviant

Tout d'abord, il est important de signaler que les données de terrain m'ont poussée à puiser mes références et mes réflexions théoriques dans les champs de la déviance, de la

¹² Travellers : individus âgés de dix-huit à trente cinq ans, vivant de façon nomade.

socialisation et de la culture. Nous sommes en effet face à des jeunes individus qui vivent hors des normes de notre société. Nomades, sans emploi, souvent intoxiqués, mendiants, on ne peut nier le caractère déviant de leur mode de vie, ni l'étiquetage qui en découle. Pour autant cette déviance ne semble pas être synonyme de chaos. Au regard du groupe social qu'ils constituent, de son organisation singulière, de ses définitions exogènes et endogènes, des logiques propres qu'ils mettent en œuvre, il semble incontournable de dépasser le cadre de l'analyse individuelle voire psychologique pour lequel certaines études françaises ont opté jusqu'à présent. Le cheminement vers la zone est constitué de diverses socialisations, d'interactions avec des acteurs de cet univers mais aussi avec d'autres. Les théories de la déviance, de la socialisation, de l'ethnicité permettront en effet de comprendre comment les acteurs se sont engagés dans une carrière déviante, se reconnaissent comme zonards, ce qui motive par ailleurs leurs actions délinquantes dans leur quotidien, en quoi leur culture somme toute déviante s'organise autour de règles, de normes, de valeurs, de mœurs plus ou moins éloignées de celles de notre culture légitime et d'identifier les logiques qui confortent un certain retranchement et des pratiques "hors normes".

1. 3. 1. *Déviance : l'évidence*

Le choix du terme déviance que vous verrez employé plus fréquemment que ceux de criminalité, de délinquance ne s'est pas opéré sans réflexion. En effet, sa définition relativement large permet d'englober aussi bien les crimes qui ne sont « [...] *qu'un sous-ensemble de la déviance* » que toutes attitudes non admises par la morale légitime (Cusson, 2011, p. 8). Il semble important de rappeler que « *Le crime est normal parce qu'une société qui en serait exempte est tout à fait impossible* » (Durkheim, 2007, p. 17). Cela ne signifie pas que nous devons accepter ses manifestations mais comprendre que la déviance est un élément contingent à la vie sociale qui impulse des innovations tant dans les pratiques que dans la morale, modernise notre organisation sociale et lui confère donc dans le temps une pérennité. Ainsi les déviations ne sont pas forcément un signe d'anomie et de désorganisation sociale ; le criminel n'est pas un être vil et associable, « [...] *c'est un agent régulier de la vie sociale* » (Durkheim, 2007, p. 9). Le manque d'intégration sociale et surtout de capacités d'intégration ne peut pas être considéré comme une cause unique à la déviance. Chaque groupe développe sa manière d'appréhender le monde et des règles qui lui sont propres. Si les normes globales, les grandes lignes de conduites sont en effet connues de l'ensemble des membres de notre société, elles n'en sont pas pour autant vécues comme légitimes, ni pour autant respectées (Becker, 1985). Nous étudierons ainsi cette distance aux normes chez les acteurs zonards. Malgré le monopole de la maîtrise et de l'usage légitime de la violence physique détenu par l'État, les individus peuvent en effet faire allégeance à d'autres normes contredisant le système normatif global (Weber, 2002). Dans cette optique ce travail tiendra compte des conflits existant entre des systèmes de valeurs concurrents que les divers groupes sociaux produisent, et par conséquent des

remises en cause de la légitimité des normes instituées ainsi que des réactions aux dominations et aux violences symboliques (Bourdieu, Passeron, 1970). Car, « *Au principe de la loi, il n'y a rien d'autre que l'arbitraire (au double sens), la « vérité de l'usurpation », [...] « la violence sans justification [...] »* (Bourdieu, 2003, p. 136). Les actes violents posent « [...] *la question de la justification du pouvoir* » (Bourdieu, 2003, p. 138). Il faudra donc ainsi éclaircir la fonction de la déviance zonarde en tant que rébellion sociale ou comme « [...] *un des effets les plus tragiques de la condition de dominés, l'inclinaison à la violence qu'engendre l'exposition précoce et continue de la violence [...] »* (Bourdieu, 2003, p. 335).

Dans une tradition encore plus critique, représentée par M. Foucault (1993), R. Castel (1976), entre autres, le contrôle social est vu comme un moyen de conserver les hiérarchies sociales par la reproduction des conditions d'exploitation et d'aliénation des classes populaires grâce à l'utilisation de moyens coercitifs. Si jusqu'en 1994, le vagabondage était illégal et si son traitement oscillait entre châtiments corporels, mise à mort, incarcération, rejet de la cité, mise au travail forcé, ou enfermement dans des asiles, aujourd'hui ce sont les institutions éducatives, psychologiques, psychiatriques qui en sont en charge, même si les réglementations municipales et les lois chargent encore la police de s'en occuper. Le brouillage des frontières « [...] *entre l'enfermement, les châtiments judiciaires et les institutions de discipline, tendant à s'effacer pour constituer un grand continuum carcéral [...], diffuse les techniques pénitentiaires jusqu'aux plus innocentes disciplines, transmettent les normes disciplinaires [...], et font peser sur le moindre illégalisme, sur la plus petite irrégularité, [...] la menace de la délinquance.* » (Foucault, 1993, p. 304). Le traitement en direction des vagabonds, dont les zonards font partie est plus doux, plus rationalisé, plus dissimulé qu'antan et par conséquent plus efficace. C'est en ce sens que notre travail se préoccupera du cadre réglementaire et des lois dirigés vers ces jeunes, des prises en charges sanitaires et sociales dont bénéficient les zonards et de leurs conséquences sur leur définition sociale, leurs trajectoires, leurs pratiques.

Cependant, voir la déviance comme un simple épiphénomène de l'ordre social serait passer à côté de logiques groupales, interactionnelles, et individuelles. Si des études nous rappellent que la déviance n'est pas qu'histoire de classes populaires et de précarité mais touche aussi des univers plus aisés, leurs formes en revanche s'ancrent en partie dans ces soubassements (Dagorn, 2005 ; Szabo and all 1995). Les théories culturalistes expliquent que les actions, les comportements d'un individu se réfèrent à un système de valeurs acquis par transmission. Si ce système de valeurs est favorable aux actes déviants, alors, les membres de ce groupe culturel deviendront délinquants. Pour Cohen (1955), la déviance naît d'une adaptation afin de trouver des solutions à des problèmes rencontrés (Cohen, 1955). Nous verrons ainsi que si les zonards connaissent des problèmes d'ajustement, ils sont cependant différents selon le passé des acteurs et la position occupée dans la Zone. Les divers facteurs qui les créent ou les solutionnent proviennent des cadres de référence passés et présents ainsi que des situations que nous mettrons donc en évidence. « *Les faits ne sont jamais une évidence objective. Nous les voyons toujours au*

travers d'un filtre et ce filtre est constitué de nos intérêts, de nos préconceptions, de nos stéréotypes, des valeurs que nous attribuons à une situation donnée. Ce filtre est notre cadre de référence. » (Cohen, 1955, p. 53). Si les solutions, inhérentes à ce cadre, ne sont pas adaptées au problème rencontré, l'individu ressent de la tension et cherche des solutions pour y pallier. Si ses réponses sont hors des normes légitimes, l'individu devient déviant aux yeux de la société et va intégrer un groupe rencontrant les mêmes problèmes d'ajustement pour co-élaborer une nouvelle sous-culture facilitant son existence (Cohen, 1955). À partir donc des concepts de désajustement, de cadre de référence et de sous-culture nous tenterons de mieux saisir ce qui a poussé les zonards rencontrés à s'affilier plus ou moins à la Zone et à développer des normes et des valeurs non conformes. A. K. Cohen (1955) ne se borne pas à expliquer la délinquance seulement comme relevant d'un problème de désajustement ou d'opposition mais il y introduit une dimension structurelle de domination culturelle et d'illusion méritocratique génératrice de frustrations à laquelle nous serons sensibles. Nous prendrons donc en compte le contexte communautaire culturel des zonards et donc les héritages inhérents à leur appartenance sociale initiale. La culture, dans notre propos se définit par son processus d'élaboration. « *Le véritable lieu de la culture ce sont les interactions individuelles* » et intergroupes (Sapir, in Cuche, 2001, p. 49). C'est par ces interactions qu'une exodéfinition et une endodéfinition de la culture se créent. Comme l'explique J. L. Amselle (2009) la production d'une culture nécessite deux faces : l'une interne, l'autre externe. De même, suivant les propos d' E. Thompson « *La classe sociale est une formation sociale et culturelle résultant d'un processus historique* » (in Corcuff, 1995, p. 80). Les classes sociales se créent d'une part, par les interactions qu'elles tissent entre elles, d'autre part, par un processus d'autodéfinition, et se nourrissent d'expériences collectives. À ceux qui objecteraient l'existence d'un système de classe en occident, nous renvoyons à l'article de L. Chauvel (2001) qui démontre que la moyennisation à laquelle certains sociologues croient n'est qu'une illusion. « *Un certain nombre d'arguments permettent donc de parler de maintien, voire de retour, des classes sociales.* » (Chauvel, 2001, p. 350). Cependant, tous les jeunes d'un même milieu (appartenance sociale et écologique) ne versent pas dans la déviance et dans celle-ci plus spécifiquement (Whyte, 2002). Ainsi il devient impératif de saisir pourquoi uniquement quelques acteurs s'inscrivent dans la Zone. Nous convoquerons donc le concept de "l'association différentielle" développé par E. Sutherland, puis par H.S. Becker. L'apprentissage par interactions avec un groupe de proches déviants engendre une initiation à des techniques déviantes, des rationalisations, des motifs, des interprétations et des attitudes. L'intérêt majeur de cette approche réside dans la prise en compte de l'expérience en tant qu'orientation vers une interprétation négative de certaines lois et normes. Cependant, c'est aussi l'étiquetage en tant que déviant qui crée la déviance. « *Le processus de fabrication du criminel est donc un processus d'étiquetage, de désignation, d'identification-assimilation, de ségrégation, de description, d'accentuation, de conscientisation et d'auto-conscientisation.* » (Tannenbaum, 1938, p. 20). Ce labelling véhicule une performativité statutaire et identitaire (Becker, 1985). Les nouveaux arrêts

municipaux de la ville d'enquête sur l'interdiction de regroupement et de consommation d'alcool sur la voie publique soulignent l'avènement de nouvelles normes et dans leurs sillages l'extension et l'intensification de l'étiquetage déviant de comportements, de pratiques que les zonards ne peuvent abandonner et qui participent de leur désignation sociale de déviant. Les normes légitimes sont instituées par certains individus de la société : les entrepreneurs de morale : « [...] ceux qui créent les normes, et ceux qui les font appliquer » (Becker, 1985, p. 171). Ainsi, lors de cette recherche une attention a été portée à entendre certains de ces acteurs. L'audition de réunions de quartiers, de réunions de commerçants et de riverains, d'associations en charge de cette jeunesse, les entretiens avec des professionnels sanitaires et sociaux et des commerçants ainsi que l'étude de la réglementation municipale, de rapports administratifs, de lois m'ont en effet permis de relever la teneur de ce que Becker nomme la « *croisade pour la réforme des mœurs*. » et des conséquences qu'elles peuvent avoir sur la forme culturelle zonarde (Becker, 1985, p. 171).

Les zonards se positionnant différemment par rapport à la déviance et à l'engagement dans la zone imposent par ailleurs de prêter attention à l'attachement à la conformité et aux institutions (Hirshi, 2009).

1. 3. 2. La socialisation : deuxième entrée

Nous venons de parler de déviance alors pourquoi aborder la socialisation ? Si les zonards sont somme toute déviants au regard de la société, ils sont par ailleurs conformes à une manière de vivre, à des normes, ils soutiennent des valeurs groupales et s'inscrivent dans un collectif qui leur transmet en partie leur façon d'appréhender le monde et d'y jouer. Ce "conformisme déviant" s'est évidemment constitué par la rencontre avec le groupe zonard, mais résulterait aussi d'une série de socialisations (Dubet, 1987b).

La constitution de l'homme être social, débute durant sa prime enfance par le processus de socialisation consistant à apprendre un ensemble de règles et de normes régissant la communauté de l'individu. Cette socialisation, consciente dans la conception durkheimienne, vise ainsi l'intégration des agents à leur future place sociale prédéterminée afin de servir au mieux une société préexistante unifiée et stratifiée socialement, liant de manière dépendante les individus qui la constitue. Cette vision d'une socialisation programmée par un éducateur extrêmement rationnel dans ses buts semble somme toute critiquable. L'individu n'est pas conscient de toutes ses transmissions, de tout ce qu'il porte en lui (Giddens, 2005). Les moments eux-mêmes socialisants ne sont pas toujours formels et n'invitent pas forcément des éducateurs (Singly, 2000).

La socialisation est avant tout « [...] un processus continu et diffus, quasiment invisible, « d'influences », qui s'avère très différent de l'activité pédagogique méthodique de l'hypnotiseur (Darmon, 2006, p. 17). Pour reprendre le vocabulaire bourdieusien, les

habitus¹³, principes et résultats de cette socialisation, ne sont que les aboutissements de l'incorporation des conditions sociales, des rapports de forces structurels, des expériences passées, que la famille, en premier lieu, bien souvent lègue et ce, malgré elle, dans l'esprit et dans le corps de ses enfants (Bourdieu, Passeron, 1970). Si l'on ne peut nier que le but de la famille, première instance de socialisation est d'intégrer à son fonctionnement le nouvel arrivant, cette socialisation n'est pas une activité totalement régie par des visées clairement définies mais se fait tout autant par "frottements", en côtoyant tout simplement les mêmes individus dans des pratiques routinières (Singly, 2000). Le processus de socialisation compose autant avec un apprentissage formel, qu'informel, intentionnel que non intentionnel et explicite, qu'implicite.

Pour ma part, il m'a semblé pertinent de conserver la dichotomie socialisations primaires, donc de l'enfance / socialisations secondaires, des mondes adolescents et adultes, mais au pluriel. Premièrement, cette séparation est heuristiquement féconde car elle permet de mieux identifier les bifurcations biographiques, les continuités et les ruptures entre les socialisations primaires des enfants zonards et les secondaires. Deuxièmement, elle reflète les constructions des récits de vie zonards indiquant deux temporalités : l'enfance et la vie adulte. Évidemment, il n'existe pas dans la réalité de rupture réelle entre socialisations primaires et secondaires, mais un glissement progressif d'institutions de socialisations. Cependant, leurs impressions n'ont pas les mêmes impacts déterminants sur le « soi »¹⁴. La famille reste l'institution la plus marquante, celle qui estampille l'individu d'un système de dispositions particulièrement stables, résistantes, jouissant d'une hystérésis¹⁵ de l'habitus que nous retrouverons en partie dans les dispositions zonardes (Bourdieu, 1980). Cependant, ces dispositions dites « irréversibles » pourront lors de l'ouverture de l'individu à d'autres instances de socialisation être réprimées, modifiées grâce à des chocs biographiques ou à des situations particulières qui désintègreront la réalité des premières socialisations. Notre hypothèse des affiliations zonardes se base sur ce modèle.

Cependant, si la socialisation familiale est en effet la première à graver ses dispositions dans l'individu, force est de constater, que très tôt, le jeune enfant se trouve confronté à d'autres institutions (crèche, école) et qu'elle ne s'auto-définit pas elle-même sans appartenance (de classe, communautaire...) (Lahire, 2001). Les formes de socialisations varient évidemment selon l'époque, la classe sociale d'appartenance, la culture et le genre. Les acteurs semblent aussi pouvoir se détacher de leur imprégnation, s'individualiser dans une société où l'identité est affaire de travail sur soi et par soi (Piette, 1996 ; Martuccelli, Singly, 2009). En sus, dans une société plus préfigurative que postfigurative « [...] *dans laquelle les adultes tirent aussi des leçons de leurs enfants.* », le modèle d'une

¹³ Habitus « système de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire an tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et représentations » (Bourdieu, 1980, p. 88).

¹⁴ Le soi entendu comme le soi et le moi de G.H. Mead, donc renvoyant à la subjectivité et l'objectivité de l'identité (G.H. Mead, 2006).

¹⁵ L'hystérésis est un phénomène par lequel les dispositions acquises par la socialisation restent stables dans le temps. Il s'agit d'une forme de résistance de l'habitus aux influences des socialisations postérieures (P. Bourdieu, 1980, p. 104).

socialisation passive, univoque paraît totalement obsolète (Mead, 1979, p. 78). En outre, la socialisation relève d'une coconstruction continue entre différents acteurs, qu'ils soient enfants ou adultes (Berger, Luckmann, 1996). Avec le déclin des institutions « *Nous sommes passés des identités traditionnelles, données, construites dans le temps de la formation et dans le programme institutionnel à des identités acquises, plus fluides, construites tout au long de la vie et dans une multiplicité des rôles, de ruptures et d'expériences* » (Dubet, 2002, p. 71). L'identité devient un travail et doit ainsi s'analyser à l'aune des carrières individuelles en étudiant la construction théorique des acteurs, leurs expériences sociales. La société n'étant plus un système unifié il faut donc prendre en compte l'expérience qui se définit par plusieurs logiques : l'intégration, la subjectivation et la stratégie (Dubet, 1994).

Si les acteurs sont évidemment tentés de perpétuer leur "culture" grâce à la transmission que permet la socialisation, il n'en demeure pas moins qu'ils sont aussi en mesure de s'adapter à divers environnements, situations, afin d'en tirer profit ; ce qui, en retour modifie leur culture ainsi que le fonctionnement groupal et familial (Dubar, 2000). Certaines socialisations postérieures pèsent même plus que des socialisations antérieures dans les pratiques et les interprétations des acteurs (Gaxie, 2002). « *Tout corps plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore* ». (Lahire, 2001, p. 50).

De par la multiplicité des socialisations, je rejoins donc la posture méthodologique et épistémologique de B. Lahire (2001, 2004) prescrivant que l'analyse parte avant tout du terrain. C'est en optant pour une vision microsociologique, biographique que le sociologue peut en effet comprendre l'impact des institutions et repérer les distanciations effectuées par les acteurs dans le processus identitaire, ici, zonard. Néanmoins, je m'écarterai de l'aspect quelque peu déterministe du concept de disposition de B. Lahire pour préférer l'approche de F. Dubet (1994) qui laisse à l'acteur une certaine liberté de choix dans sa construction identitaire. Pour ce faire, nous étudierons les diverses socialisations zonardes (scolaire, familiale, de pairs, d'environnement : "neighborhood"), les tensions contradictoires liées aux diverses socialisations et aux distances critiques, stratégiques que les acteurs effectuent.

L'école et le groupe de pairs enfants, seront par ailleurs investigués puisqu'ils participent des socialisations primaires, imposant des références de classement propres à leurs normes et pouvant à certains moments pour quelques acteurs se poser en concurrents d'autres socialisations. L'école, par ailleurs, retiendra une certaine attention. La durée et la légitimité de cette socialisation scolaire confèrent une force importante à l'école, agissant de façon massive sur le parcours des individus surtout dans le champ professionnel. Sont donc ici considérées comme socialisations primaires, celles qui ont lieu avant l'âge adulte ou plus justement avant l'autonomisation, c'est-à-dire antérieurement au moment où l'acteur s'extrait de lui-même de son groupe familial, et semble pouvoir choisir un primo groupe d'appartenance (en général vers le collège).

Les socialisations secondaires concernent autant le secteur de la vie conjugale, professionnelle, qu'amicale ou scolaire (à partir de l'adolescence). Elles ne se bornent pas toutes à adapter les comportements de l'individu à son nouveau groupe dans un contexte donné, mais transforment, dans certains cas et sous certaines conditions, les interprétations des acteurs sur le monde de manière plus générale, élaborent une nouvelle conception de soi, construisent des typifications institutionnalisées, créent un contrôle social des comportements et génèrent des interactions spécifiques avec les autres catégories d'acteurs (Berger, Luckmann, 1996).

Les trajectoires dépendent donc des conditions d'une part objectives (appartenances de classe, relations structurelles) et d'autre part subjectives des sujets. Ces conditions subjectives sont constituées par les capacités des acteurs à influencer sur le monde objectif, par leurs priorités socialisatrices, par la hiérarchisation, le tri des inculcations qu'ils ont effectuées ainsi que par les influences des autrui avec qui ils partagent leur quotidien.

Ainsi la rationalité et la réflexivité de l'acteur, de ses actes, doit à mon sens s'envisager dans un cadre constitué par les socialisations primaires et secondaires (Berger, Luckmann, 1996). La structure de la société, son histoire et les rapports de force entre classes sociales déterminent en partie un espace dans lequel l'acteur se meut. Sans adhérer totalement au concept d'habitus, un peu trop déterministe, nous pensons en effet que l'individu ne peut se départir totalement des inculcations passées, ni du fonctionnement social qui l'environne, ce qui ne signifie pas qu'il les ignore totalement. Ces inculcations deviennent des références qui dirigent de manière plus ou moins souple ses choix de vie et sa façon d'être selon ses expériences sociales.

Le postulat d'une totale rationalité et réflexivité des acteurs dans le cadre de l'analyse de la déviance et de la socialisation pourrait provoquer la résurgence de certaines croyances sur la nature mauvaise, perverse et malveillante des zonards. En ce sens comme le dit A. Giddens (2005, p. 51), « [...] une personne est un agent qui se donne des buts, [...] qui a des raisons à ses actions, [...], et qui est capable si on lui demande, d'exprimer ses raisons de façon discursive. » mais qui n'a pas, avant d'accomplir certaines actions, en tête, toute l'épaisseur de la réflexivité de l'action engagée. La réflexivité dans cette optique est conscience a posteriori ou au cours de l'action. « *Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé.* » (Marx in Corcuff, 1995, p. 17). Cette conscience se densifie et s'oriente en fonction des expériences sociales des acteurs. Les formes sociales passées sont reproduites, appropriées, déplacées et transformées alors que d'autres sont inventées dans les pratiques et les interactions de la vie quotidienne. Je me rallie donc à la conception dialogique de l'individu dont parle F. Dubet. L'acteur est un être social soumis en partie à un système d'intégration, il est aussi un sujet rationnel, pouvant dans un cadre social calculer ses actions et en connaître les motivations, et par ailleurs, il est éthique, « [...] capable de produire du sens, de construire son monde dans une distance et une tension continues avec la société. » (Dubet, 2005, p. 7).

Chez les zonards, nous verrons ainsi dans quelle mesure l'adhésion aux groupes de pairs négocie avec les socialisations antérieures, fait émerger la capacité rationnelle, et éthique du sujet (Dubet, 2005). C'est en cela que l'approche biographique et microsociologique devient une nécessité. Repérer les autrui significatifs et leurs lègues, les pourvoyeurs d'orientations, les groupes de références et d'appartenance ayant influencé le parcours de chaque acteur permettra peut-être de comprendre les points communs biographiques et de bâtir des catégories heuristiquement indispensables à la compréhension du phénomène identitaire zonard. L'analyse des interactions groupales, quant à elle, permettra de saisir les mécanismes et stratégies du groupe observé en vue d'entretenir leurs pratiques, leurs interprétations perçues comme déviantes. Car, sans cet entretien, leur objectivité singulière du monde ne pourrait se maintenir sous l'influence des pressions extérieures. Cet examen du fonctionnement groupal est par ailleurs inévitable dans la compréhension des dynamiques en jeu dans la nouvelle définition de soi, l'adoption de nouvelles conduites, dans l'apprentissage et la transmission de celles-ci et dans l'acquisition de modèles d'interactions spécifiques avec les *out-groups* (Luckmann, Berger, 1996).

CHAPITRE 2

UNE MÉTHODE D'ENQUÊTE SOUMISE À LA POPULATION

L'enquête réalisée s'est fixé pour objectif premier de découvrir la vision du monde zonarde, et d'identifier les multiples carrières de cette vie marginale en tant qu'expérience en prenant en compte trois logiques d'action : l'intégration, la subjectivation et la stratégie, mais aussi les divers niveaux de socialisations (appartenance de classe, famille, école, pairs...) les interactions internes et externes au groupe qui favoriseraient la création d'identités zonardes (Dubet, 1994). Toutefois, la recherche avançant, et l'approche interactionniste se dessinant comme incontournable, je décide d'ouvrir mon terrain à deux autres populations : des travailleurs sanitaires et sociaux et des commerçants en contact avec les zonards. J'estime en effet que les parcours zonards et leur culture sont influencés par les interactions qu'ils entretiennent aussi en dehors de leur groupe. Quand je débute en 2009, le thème des nuisances perpétuées par les zonards est à l'ordre du jour. Ainsi différents outils sont utilisés dans cette recherche. Pour les zonards, les techniques de recueil de données mises en œuvre sont : l'observation participante de 2008 à 2011, des récits de vie (15), des entretiens compréhensifs (9) des membres de La Family ou apparentés (de 2006-2011), des photographies réalisées par La Family et par moi-même, l'étude de traces (recueil de textes écrits par Yogui, consultation de Facebook, forum de discussion sur le site Mercotribes, emails). Quant au travail d'analyse, une concertation avec les squatteurs s'effectue durant quatre années (2008-2012).

Pour les commerçants (4) et les travailleurs sociaux (10) des entretiens semi-directifs sont réalisés. Deux observations dans le cadre d'une réunion de concertation de la mairie sur l'implantation d'un centre d'hébergement pour jeunes en errance invitant riverains, intervenants sociaux (septembre 2009) et d'une autre réunion d'une association de commerçants (novembre 2010) complètent les entretiens. A cela s'ajoute l'étude des journaux locaux, de la réglementation municipale et des lois. Ainsi j'ai tenté en utilisant différents outils d'avoir une vue d'ensemble du phénomène zonard.

2. 1. Une posture interactionniste mais pas seulement

« [...] Tout savoir sur le monde est médiatisé par des présuppositions paradigmatiques. » (Hammersley, Atkinson, 2010, p. 11). Je ne prétends pas que la rigueur visée écarte tout biais (interprétatifs, de sélection, d'influences sur le terrain). Comme le fait si justement remarquer J. P. Olivier De Sardan « [...] un texte anthropologique ou sociologique se doit d'être rigoureux, car sinon nous renoncerions à toute prétention scientifique, et se situe

pourtant dans un registre de l'approximation, car la véridicité de nos assertions ne peut se prétendre vérité et relève plutôt de la plausibilité. » (2008, p. 7). Ainsi, si je m'écarte du penchant réaliste, positiviste. Si ma posture lors des observations, des entretiens surtout avec les membres de la famille de rue investiguée : *La Family*, n'est en aucun cas extérieure mais impliquée, si je soutiens qu'aucune réalité ne surplombe totalement des agents, jouets de forces indéchiffrables, je ne me rallie pas non plus à un relativisme tel qu'il postule l'impossibilité de comprendre, de décrire et d'expliquer la réalité des acteurs investigués. Je pense que les diverses réalités qui constituent le monde social peuvent être l'objet de connaissances raisonnées et partagées. « *Les sciences sociales se fondent donc sur ce qu'on a appelé parfois « l'hypothèse réaliste », selon laquelle la réalité des autres [...] doit être considérée comme existant per se, non réductible à la subjectivité de celui qui en parle, et pouvant être l'objet d'intelligibilités partageables [...].* » (Olivier De Sardan, 2008, p. 9). Ce positionnement ne doit pas se confondre avec l'illusion réaliste qui soutient que le réel est disponible directement par une objectivité hygiéniste du chercheur. Ainsi, je me situe au carrefour d'une orientation qui tend à l'accessibilité maximum de la réalité du terrain et qui soutient pour y parvenir, l'indispensable requête à une subjectivité analysée du chercheur et à une collaboration avec les acteurs (Olivier de Sardan, 2008 ; Clifford, Marcus, 1986). La rupture épistémologique considérée comme salvatrice est donc bien loin. Le sens commun n'est en aucun cas "une pollution" dont l'intelligence, les connaissances et la haute réflexivité du seul chercheur peuvent se débarrasser. Pourquoi, comme le fait si justement remarquer Olivier Schwartz dans la préface du *Hobo*, « [...] ne pas prendre appui sur le savoir de l'ethnologue indigène, pourquoi ne pas permettre à celui-ci de se faire, dans une certaine mesure au moins, sociologue ? [...] D'irremplaçables réserves d'intelligence sociologique existent en dehors de la sociologie professionnelle, notamment du côté de ceux qui, membres indigènes d'un milieu donné, doivent à la singularité d'une position ou d'une histoire la capacité de regarder avec pénétration leur univers et de communiquer ce qu'ils ont su voir. Jamais la sociologie ne parviendra à se passer d'un tel savoir, et l'on songe à ce qu'elle pourrait être si elle se donnait effectivement les moyens de reconnaître à celui-ci toute sa place. » (Schwartz in Anderson, 1993, p. 43-44). Ce sens commun est avant tout notre terrain, la réalité sur laquelle reposent mes interprétations et mes analyses ; des phénomènes indexicaux à des situations, à des interactions, à des buts et des fins, à des pratiques, à des interprétations, à une société évidemment, à des socialisations bâties en strates qui s'entremêlent, se superposent, et s'entrechoquent (Lahire, 2001, Garfinkel in De Fornel, and al 2001). « *Le réel est ce qui signifie quelque chose de réel* », il n'y a pas de hiatus entre la pensée et le monde (Pierce in Ogien, 2007, p. 107). D'où le recours incontestable à des descriptions usant de termes "indigènes", de mots de *La Family*. En revanche, j'admets que se contenter de décrire ce sens commun et l'enquête elle-même, n'explique en rien les mécanismes sous-jacents à l'objet d'étude : la vie zonarde. "Le sens savant" prend ainsi place entre le sens commun et l'objet, dans cet interstice des logiques qui pour devenir compréhensibles et communicables imposent le recours aux théories scientifiques, aux

concepts sans oublier les acteurs. Le sens savant jouit d'une fonction paradoxale : il est simplificateur de la réalité observée, tout en dévoilant les plus subtiles dynamiques en vue de faire comprendre et connaître le phénomène, ses sources, ses traductions, ses actualisations et ses conséquences. Néanmoins, ce regard savant ne doit pas s'écarter totalement du sens commun sur lequel il se questionne, il doit s'y articuler, l'écouter lorsqu'il prétend comme pour nous se situer dans une sociologie compréhensive et interactionniste de l'individu (Strauss, Glaser, 2010 ; Dubet, 1994). Ainsi un travail collaboratif entrepris avec les membres intéressés de La Family se met alors en œuvre. Il se centre surtout sur la vérification de mes interprétations, la justesse des analyses, des catégories créées avec les investigués. La plausibilité entre théories explicatives et empirie constitue le fer de lance de mon épistémologie (Olivier de Sardan, 2008). Prendre en considération toutes remarques émanant du terrain ne solutionne cependant pas entièrement la question de la véridicité mais permet de s'en approcher. C'est dans ce cadre donnant primauté au terrain que l'observation impliquée et implicite, les récits de vie et les entretiens compréhensifs auprès d'une famille de rue et de ses amis, de commerçants et de travailleurs médico-sociaux s'entreprennent, se réajustent.

La construction de ce travail se situe dans une approche éminemment inductive. D'une part, l'ethnographie se prête à ce positionnement, d'autre part, la méconnaissance même de la population zonarde par la littérature scientifique française me force à créer, à modifier mes questions de départ et à produire, vérifier mes hypothèses par le terrain (Becker, in Cefaï, 2003). C'est ainsi que me questionnant essentiellement sur les carrières déviantes des membres de La Family, je réadapte ma question de départ en y intégrant les diverses socialisations qui structurent leurs orientations et prends par ailleurs en compte la forme particulière que compte leur mode de vie en envisageant ce fait social : "la vie zonarde", comme des accomplissements pratiques, des actions qui objectivent des éléments de leur monde (Garfinkel, 1967). Cette organisation sociale zonarde de La Family doit se considérer « [...] comme une construction aux frontières floues dont la stabilité et le maintien, en tant que cadre de référence à l'action, ne sont assurés que dans la mesure où les différents acteurs engagés dans son établissement en reconstruisent perpétuellement la pertinence. » (Ogien, 2007, p. 61-62). Par les récits de vie et les entretiens compréhensifs, je constate que les sources de l'affiliation zonarde ne peuvent s'inférer à un seul passé proche mais aussi à un autre passé beaucoup plus lointain, comprenant celui de leurs familles ; par les observations menées quotidiennement je saisis que la pérennisation ou la rupture avec la vie zonarde requiert une analyse du présent : des adhésions, des apprentissages, des actions, des sens et pour certains des écarts qu'ils opèrent avec cette culture singulière. Car, si j'admets que les positions sociales concourent à l'élaboration d'un sens particulier, les acteurs sont aussi « [...] à même de conduire des actions indépendamment, voire contre les prescriptions qui se déduisent d'une analyse des positions occupées dans un champ. » (Ogien, 2007, p. 41). L'action en situation pour qu'elle soit compréhensible par ses participants réclame d'une part, une négociation du sens, d'autre part, une compréhension mutuelle préalable à l'action issue

d'un apprentissage des codes du groupe zonard. Les discours des enquêtés dévoilent en effet bien plus qu'une façon d'être zonarde mais une véritable culture contenant des interprétations propres du monde, des motifs d'actions et d'orientations ainsi que des pratiques singulières relativement communes qui ne se réfèrent pas toujours aux positions sociales de leurs familles. La vie du groupe est réglée par le respect de certaines normes, règles soutenues par des valeurs et des interprétations socialement apprises qui se constituent en réaction à des formes de stigmatisations expérimentées postérieurement (passé infantile, adolescent). Cependant, ces normes et ces valeurs s'actualisent aussi dans des actions comprises dans des contextes singuliers et au cours d'interactions avec les autres groupes sociaux. Ces normes, ces valeurs, ces règles s'appuient par moment sur celles légitimes de notre société mais s'en écartent aussi totalement. Un système de sens et une mythologie zonarde les soutiennent. Ces cadres imposent donc qu'on les analyse afin de mieux saisir la densité des interprétations des acteurs et leur rapport au monde et « [...] pour accéder au monde conceptuel dans lequel vivent nos sujets afin de converser avec eux, au sens large du terme » (Geertz, 2003, p. 15). Néanmoins je ne m'arrête pas à cette logique inductive. Le terrain me conduit à opter pour une focale rétrodictive car les unités observées ne sont pas isolées d'unités plus larges (Schwartz, in Anderson, 2011). Les données recueillies sont contingentes — du groupe observé : La Family, de l'époque de l'enquête et des rôles que le chercheur occupe — ceci ne veut pas pour autant dire qu'il faille se contenter de constats valant uniquement pour le petit groupe enquêté. Bien entendu une surinterprétation de type « *Jonesville c'est l'Amérique* », pouvant dans notre cas être traduite par "La Family c'est l'ensemble des Zonards du monde", doit être évitée (Geertz, in Cefaï, 2003). Je ne m'empêche pas de tenter d'alimenter la pensée en sciences sociales et d'imaginer que ce que nous disent et font, les acteurs investigués, reflètent la société globale. Leurs actes sont des réactions aux divers groupes sociaux qui la composent et auxquels les membres de La Family appartiennent ou ont appartenu, se sont opposés et qu'ils ont côtoyé, ignoré, ... (le milieu zonard de la ville investiguée et la Zone française, la société française, le milieu scolaire, familial ...). Bref il devient incontournable d'analyser de manière synchronique et diachronique les diverses socialisations des acteurs dans chaque groupe socialisateur et d'identifier les expériences et les carrières qui s'enchevêtrent. Il faut par ailleurs prendre en compte les positions sociales occupées par ces groupes socialisateurs pour relever les logiques de domination, de stigmatisation, de légitimation et de pouvoir. Une attention aux interactions entre les zonards et les autres groupes sociaux (travailleurs sociaux, magistrats policiers, commerçants ...) qui composent notre système et qu'ils côtoient doit être portée. Pour autant il ne faut pas omettre de relever les facteurs écologiques influents (précarité économique, nomadisme, vie communautaire ...). Cette analyse se doit aussi de donner la primauté aux interprétations des acteurs, à leurs pratiques et à leurs cadres de référence. En pariant sur la spécificité des zonards en tant que groupe social à part entière, je ne peux faire l'impasse d'une analyse culturelle plus descriptive du mode de vie zonard bien que mon attention se concentre sur les trajectoires et les diverses formes "d'être" zonard. « *En*

tant que système imbriqué de signes interprétables [...], la culture n'est pas un pouvoir, une chose à laquelle des événements sociaux, des comportements, des institutions ou des processus peuvent être rapportés de manière causale ; c'est un contexte, quelque chose dans le cadre duquel ces éléments peuvent être décrits avec intelligibilité c'est-à-dire avec "densité". » (Geertz, in Cefaï, 2003, p. 8). Pour éviter les pièges essentialistes je me suis orientée vers une analyse aussi bien interactionnelle de la culture qu'interprétative (Geertz, 2003 ; Barth, 1995 ; Lagrange, 2009).

Ainsi il m'incombe évidemment de prendre en compte le contexte d'enquête qui est le groupe, le squat, et l'impact du chercheur, sans oublier que les connaissances produites ne se limitent, on ne l'espère pas, à une simple description théorisée valant pour elle seule. « *L'objectif est de tirer de larges conclusions à partir de petits faits, dont la texture est dense [...].* » (Geertz, in Cefaï, 2003, p. 17) en tenant compte de tous les niveaux impliqués (individuel, fonctionnel, structurel, interactionnel, historique, écologique) et des sous-mondes sociaux auxquels les acteurs participent et ont participé (école, famille, divers groupes de pairs, professionnel, accompagnement social, vie économique...).

Quant à la manière dont je réalise les analyses, je tente d'être sensible aux similarités mais aussi aux divergences de parcours, de points de vue, de conduites de chaque acteur. Je cherche à identifier si des points-charnières dans chaque trajectoire, une vision relativement proche des rapports humains et du monde actuel sont présents ; si des pratiques et des motifs communs expliquent ce positionnement marginal et si des projections voisines dans une même vie alternative existent. Ce repérage se réalise d'abord de manière diagnostique — chaque enquêté étant étudié pour lui-même en repérant ses singularités et la logique qui prédomine dans son parcours —, grâce aux données des observations et des entretiens, puis il aboutit à la construction de thématiques — identifiées comme récurrentes pour une majorité de zonards rencontrés — que je confronte par la suite à des données opposées. Ce procédé vise à comprendre si des contingences spécifiques expliquent ces écarts. Ainsi, d'un point de vue diachronique, je désire offrir une photographie suffisamment cohérente de ce que peuvent être le cheminement zonard et sa traduction au quotidien dans les pratiques. Toutefois, j'ai pleinement conscience des limites caricaturales, globalisantes, que cette approche génère. Cependant, par l'introduction de narrations et de descriptions issues du travail de terrain et par l'utilisation des paroles propres des acteurs de La Family, j'introduirai de l'incohérence, du réel, pour ne pas oublier que les zonards ne se sont pas désincarnés, ne sont pas des réceptacles de logiques théoriques, ni de représentations. Pour y pallier, les interviewés sont dépeints grâce à des portraits individuels (annexe 1) et lors des descriptions. Si, bien entendu, le travail ethnographique peut être qualifié d'interprétation de deuxième ordre, « *d'explications d'explications* », de lecture de manuscrit étranger dont on ne connaîtrait que partiellement la langue, « *[...] cela n'implique pas qu'automatiquement [nos résultats et nos données] ne représentent ou ne peuvent représenter le phénomène social.* » étudié (Geertz, p. 9 ; Hammersley, in Cefaï, 2003, p. 16). Si les écrits ethnographiques sont des fictions, ce sont des fictions plausibles,

rigoureuses et honnêtes, qui tentent, avec clareté, par l'utilisation de nombreux outils (vérification et collaboration avec le terrain, explicitation et socioanalyse de la position du chercheur et de ses présupposés, de ses attentes...) d'amenuiser, ou plus précisément de composer avec les biais que cette méthode implique. Un des garde-fous les plus efficaces est peut-être le lecteur. Ainsi l'écriture dialogique que cette méthode implique, permet au lecteur d'exercer son sens critique. Elle constitue selon moi l'une des techniques limitant les surinterprétations et les invraisemblances dont nous pouvons, nous, ethnographes, nous rendre coupables malgré nous. Le but est alors de converser avec le lecteur, pour « *faire du lecteur non plus un consommateur, mais un producteur* » (Barthes 1976, p. 10-12). Tâche ô combien complexe dans un exercice de thèse. L'utopie paradigmatique à laquelle je me risque vise au partage de l'autorité scientifique avec les enquêtés qui participent à ce travail mais aussi avec les lecteurs.

2. 2. Quand la monographie impose l'implication...

L'ethnographie coûte en temps mais avant tout humainement. Se couper de son chez-soi, des siens, y revenir sans pour autant pouvoir penser à autre chose qu'aux zonards, être à l'affût du moindre jeune avec un chien même en faisant ses courses au supermarché, épuiser son entourage avec ses réflexions sur la Zone et ses questionnements sur leurs représentations en tant que *normaux*, tout cela constitue une part de mon expérience ethnographique. (Beaud, Weber, 2003). Bref ce n'est pas trois jours par semaine que l'observation prend mais plus de quatre années. Les retours réflexifs qu'elle impose au chercheur (sur lui-même, les rôles qu'ils occupent, voudraient occuper, les changements que le chercheur induit...) peuvent être d'une telle violence que par moments, je pars sur le terrain un nœud au ventre, me demandant alors quelle nouvelle maladresse je vais commettre. Si l'extériorité du terrain de recherche me permet évidemment d'être sensible aux allants-de-soi, dans certaines situations de violences faites aux femmes, elle est un obstacle à l'empathie requise (Bensa, Fassin, 2008). Je ne comprends pas l'agresseur, je prends la défense de la victime.

Le choc : mardi 10 mars, je sorts de mon appartement, me dirige vers les quais, là chargée de son énorme sac à dos, Shanana se retrouve face à moi le visage tuméfié. Elle s'effondre en pleurs, je la prends dans mes bras. Elle me raconte que Yogui « a pété les plombs » qu'il s'est encore imaginé des choses. Pensant qu'elle le trompait avec Joe et Nia, il a commencé à la battre puis a pris la bouteille de gaz en hurlant qu'il allait faire péter tout le squat. Joe et Nia sont alors intervenus, eux aussi se sont fait frapper et sont recouverts de bleus. Ils ont réussi à récupérer les affaires de Shanana et sont tous les trois partis. Elle a peur et en même temps est très attachée à Yogui. Elle ne sait pas quoi faire. Nous nous asseyons au bord des quais et, ADN, Mina et Marlène nous rejoignent. Yogui ne cesse d'envoyer des SMS menaçants à Shanana : « je vais te nicker », « je vais te crever », « je vais te faire brûler » ... et alterne avec des messages l'incitant à revenir. Je sors de ma posture de recherche, je n'arrive pas à accepter et m'engage dans la relation avec Shanana. Je lui fais part de mon expérience d'éducatrice auprès de femmes battues qui accordaient tout le temps une dernière chance à des compagnons qui récidivaient sans cesse. Je lui stipule par ailleurs que, si elle craint

pour sa vie, je peux l'accompagner pour déposer une main courante. Elle refuse et je décide de ne pas insister. Ce soir elle dormira chez Mina puis après chez d'autres amis avant de partir en Belgique rejoindre sa meilleure amie qui organise des soirées techno. Je la conforte dans son choix d'éloignement.

Je reste donc tétanisée, j'observe avec un sérieux qui aurait mis mal à l'aise plus d'une personne, je refuse d'interagir le plus possible, bref j'adopte un rôle totalement artificiel, qui outre une pseudo-neutralité, n'a pour vertu que de susciter une méfiance bien compréhensible. Cette angoisse objectiviste, dont je ris volontiers, est réactivée par mes lectures méthodologiques et épistémologiques que je bannis donc durant un certain temps. L'ethnographie n'est pas un choix arbitraire mais réfléchi. Mes inclinaisons personnelles ne me dictent pas en effet d'opter davantage pour cette approche que celle du questionnaire. Cependant, le choix de la méthode étant lié au phénomène étudié, il impose dans le contexte zonard de recourir à des outils qui :

1. contiennent une grande part d'acceptabilité,
2. permettent d'approcher au plus près les représentations, les interprétations, le quotidien des acteurs,
3. offrent un espace de travail collaboratif avec la population,
4. autorisent à construire des hypothèses de manière inductive.

En effet, bien que facilement approchable, la population des zonards est par ailleurs relativement méfiante. Malgré une entente et une confiance qui s'installent avec Nia depuis 2006, certaines difficultés se posent rapidement quant à mon identité. Les autres membres de *La Family*, au début de mes premières observations en 2008, n'ont aucune foi en moi. Ils me suspectent, pour Yogui, ADN et M. Z, de faire partie de la police, d'enquêter sur le trafic de drogue. Ces tensions que je ressens mais qui ne sont jamais verbalisées catalysent l'attitude que j'évoquais préalablement : je me replie derrière mon statut d'observateur et ne participe que peu. J'aggrave mon cas sans le savoir, je reprends mes armes d'éducatrice en instaurant "une distance professionnelle". Je ne raconte rien de moi. Belle erreur ! Comment peut-on s'imaginer que dans un quotidien partagé où je connaîtrais tout des observés ceux-ci puissent accepter que je ne me livre pas. Donc, mis à part Nia, personne ne m'adresse la parole. Ils me répondent de manière concise. Il faut bien deux mois de présence pour que la situation évolue. Ils ne saisissent pas le but des recherches sociologiques sur leur mode de vie, ne comprennent pas à quoi cela peut bien servir. J'explique alors les éventuelles répercussions positives sur la manière dont les travailleurs sociaux les abordent, sur l'image plus juste que l'opinion publique pourrait se faire d'eux. Cette suspicion quant aux objectifs de ma présence se réactive à chaque rencontre avec un nouvel arrivant du squat. Aucun ne m'en parle frontalement et ce sont ceux avec qui je tisse des liens depuis un certain temps qui m'avertissent. J'adapte ainsi mon rôle à chaque individu, déployant de multiples stratégies de *séduction* pour gagner leur crédit. Il faut dire que les stigmatisations subies depuis l'enfance, les suivis sociaux

éducatifs divers et variés donnent aux zonards la sensation d'être dépossédés de leur trajectoire de vie, de devoir sans cesse livrer leur intimité en pâture à des individus qui rentrés chez eux, n'en font que peu de cas. Leur condition dans la situation d'enquête, même "in vivo", est alors régulièrement comparée à celle de "rats de labo". Ce sentiment dépréciatif, véritable frein à la relation et donc à l'accès à leurs interprétations profondes, m'oblige à me dévoiler personnellement, à exercer une observation qui s'impose comme *implicante* et impliquée. Pour créer une symétrie relationnelle, je m'expose (Beaud, Weber, 2003). Ils me demandent : « *Tu habites où ?* » « *Tu es mariée ?* » « *Pourquoi tu nous étudies ?* » Au départ je reste évasive. Puis je lâche prise. Je donne mon adresse, explique mon parcours et parle de mon conjoint. L'ambiance se détend. Cette posture est délicate. Conditionnée par six années d'éducation spécialisée je dois me départir d'un fonctionnement protecteur. J'entends encore les formateurs de terrain en travail social m'avertir des risques de rapprochement entre usagers et professionnels. Une vanne qui déverserait un flot incontrôlable de répercussions, allant du simple cambriolage de mon logement, à un conflit violent, pourrait s'ouvrir. Le toxicomane est fusionnel ! Je me bats contre toutes ces prénotions. Mais il faut attendre la période séparant les deux vagues d'observation, pour que je décide, avec l'aide des enquêtés, de me rapprocher. Les livres sur la méthode ethnographique parlent souvent de l'effort que le chercheur fait pour tisser des liens avec le terrain, jamais des enquêtés comme pourvoyeurs d'une meilleure méthodologie.

Je suis enceinte et ils le remarquent tout de suite : j'ai arrêté de fumer. C'est à ce moment-là qu'une place appropriée se fixe. Elle m'est attribuée et me convient parfaitement : je deviens un satellite, un "satellite" qu'ils estiment érudit, porteur de leurs paroles, qui ne vit pas comme eux et qui pense aussi parfois comme eux. Je suis acceptée pour ce que je suis. Yogui me demande alors la photographie de ma fille qu'il épingle sur le mur de sa chambre.

De leur côté, les réticences à l'enquête sont pragmatiques. Vivant de larcins et d'autres activités déviantes, consommateurs réguliers de stupéfiants, ils développent stratégiquement, sous couvert d'ouverture, une certaine mise à distance relationnelle avec ceux qu'ils jugent *out-group*. Une discussion de plus d'une heure avec l'un des membres ne signifie pas qu'il baisse sa garde. Survivant psychologiquement et quelquefois même physiquement depuis leur enfance dans des environnements relativement hostiles (carences diverses, maltraitance, monde de la rue, quartier criminel), la logique de protection est de mise. Atteindre la profondeur des convictions, des vécus de chacun, ne peut se faire que sur la durée et qu'avec la proximité qu'autorise l'observation participante (Bourgois, 2001).

L'objet même de cette recherche : la connaissance du mode de vie zonard et les trajectoires y menant, requiert un tact et une intimité que seule l'ethnographie est en mesure d'offrir. Il est en effet peu aisé pour une personne dévalorisée socialement de déclarer des faits qui participent à la définir encore plus négativement que ne le laisse supposer son identité virtuelle ; des faits qui sont bien souvent douloureux de surcroît. En

ce sens, l'observation impliquée, les entretiens, les récits de vie, sont selon moi les outils méthodologiques les plus adaptés. De plus, en tant que néophyte de la Zone je ne connais que peu leur quotidien. Cette approche m'a ainsi permis d'effectuer un travail d'appropriation mutuel, puis exploratoire m'autorisant dans un second temps à poser des hypothèses souples. En cela, je suis partie sur le terrain avec des questionnements que l'on pourrait taxer de naïfs : qui sont les zonards ? Pourquoi devient-on zonard ? Qu'implique ce mode de vie ? Qu'est-ce qu'être zonard ? Quelle vision du monde ont-ils ? Quelles croyances, idéologies développent-ils ? Néanmoins, mon parcours universitaire et d'éducatrice m'avait légué un bagage empirique et analytique permettant de prendre appui. Malgré ma méconnaissance du milieu de la zone, le concept de la *tabula rasa* est de toute évidence indéfendable. Un chercheur, aussi étranger soit-il à son milieu d'enquête est imprégné par ses connaissances savantes, de sens commun et expérientielles qui lui confèrent des savoirs, des interrogations qui, si elles sont subjectives et erronées, sont pourtant là (Clifford, Marcus, 1986). Cette démarche relativement inductive, apparentée à la *Ground Theory*, s'explique de surcroît par le manque de littérature française sur la Zone et ses travers épistémologiques évoqués plus haut (Chapitre 1) (Glaser, Strauss, 2010). La posture que je décide d'adopter depuis quatre ans déjà, qui consiste à tenter de lire par-dessus les épaules des acteurs, me paraît primordiale dans l'appréhension d'un mode de vie déviant et dans la quête compréhensive des trajectoires zonardes (Geertz 1983). Car, si je ne nie pas que des forces structurelles gouvernent en partie les phénomènes sociaux, je pense aussi et, selon moi cela n'est pas incompatible, que les interprétations des acteurs dessinent la réalité en guidant leurs comportements (De Queiroz. J-M, Ziolkovski. M, 1994). En ce sens, cerner cette réalité ne peut se faire sans les outils de l'entretien non-directif, du récit de vie et de l'observation impliquée (Kaufmann, 1996). Le caractère microsociologique de cette enquête contient évidemment ses biais mais aussi ses avantages. L'analyse de la vie de *La Family* et des parcours de ses membres ne peut s'étendre mécaniquement à l'ensemble des zonards. Elle ne vise pas à élaborer des lois de portée générale mais offre un aperçu d'une portion de la Zone et soulève des logiques que l'on pourrait retrouver dans d'autres groupes de jeunes. La monographie de cette famille de rue est une première phase à de nouvelles études sur d'autres familles qui par agglutination offriront une vision plus globale du phénomène zonard. Bien évidemment la triangulation méthodologique avec une approche quantitative serait fortement bénéfique puisqu'elle offrirait une vision globale du phénomène et permettrait d'identifier les spécificités de *La Family*. Ici nous réalisons ensemble les premiers pas exploratoires de ce phénomène zonard. Cependant, si *La Family* constitue un tout petit échantillon de la Zone, un groupe singulier avec ses propres codes et ses individus uniques, son étude intensive et les fortes relations liées avec ses membres ont permis d'observer des interactions de face à face, d'approfondir avec finesse les interprétations de ce groupe, de rentrer dans leur intimité et d'expérimenter, dans certaines limites et avec toutes les réserves à poser (évoquées plus bas), la condition de membre apparenté. En centrant l'immersion sur ce petit univers, sur un temps assez conséquent, il m'a été donné par cette proximité de

mieux appréhender les ressentis, les interprétations, les logiques des enquêtés et de leurs pratiques. Le passage de cette famille à d'autres, pourtant envisagé, n'aurait en effet pas permis de cerner la profondeur de chacun, de leurs liens.

C'est aussi pour lutter contre un misérabilisme sociologique, encore en vogue dans les recherches sur la *pauvreté*¹⁶ qui la voient comme une fatalité imposée à des agents passifs en souffrance, que j'ai pris le parti d'expérimenter réellement une famille de rue. Les études revendiquant un populisme méthodologique tendent à mettre en lumière les pratiques, les stratégies de ceux que l'on ne perçoit que comme des dominés, considérant qu'un *peuple* aussi contraint soit-il par les inégalités sociales, s'organise, développe des modes de pensée, d'actions, qui ne sont pas que des réactions à la situation de domination. Ces actes, ces interprétations sont aussi créateurs et adaptés. Tout comportement est effectivement selon nous rationnel, dans le sens où il est soutenu par un sens commun qui possède des critères pour évaluer sa rationalité (catégorisation, comparaison, choix, stratégie, prédiction), des guides qui indiquent son acceptabilité ou son inacceptabilité. Le sens commun est « *L'unique sens que l'on peut attribuer à la pratique* » (Ogien, 2007, p. 52). C'est dans cette veine et grâce au petit nombre de participants qu'un travail collaboratif a pu être mis en œuvre afin de saisir les procédures d'objectivations et d'ordonnancement qui permettent à l'acteur de se donner une représentation de sa réalité. Tous ont été invités à s'exprimer, à modifier, à contredire, à développer les données et leurs analyses. La lourdeur de mes écrits n'a attiré que peu de collaborateurs (Nia, Mag, Yogui et Poly). Cependant, des discussions sur les sujets qui y étaient abordés ont souvent eu lieu. Par ailleurs, lors de certains entretiens ou de manière informelle, je n'hésitais pas à les interroger sur mes esquisses d'analyse. Ainsi, si l'observation et la passation d'entretiens n'ont duré que douze mois au total, jusqu'à l'écriture finale *La Family* a été sollicitée pour ce travail à hauteur d'une visite tous les mois durant quatre ans. Quelques regrets sur la trop petite place laissée à leurs paroles ; j'aurais évidemment souhaité qu'ils écrivent avec moi mais, ni le temps, ni les compétences scolaires, ni la volonté de certains ne le permirent. Ainsi cette coconstruction reste à mon goût trop limitée.

Pour éviter un populisme idéologique, inutile par ailleurs, pour mieux saisir la réalité du phénomène zonard impliquant de prendre en compte les interprétations des groupes sociaux qu'ils côtoient, une triangulation fut mise en place. Celle-ci consista à enquêter les travailleurs sociaux et les commerçants.

2. 3. Une observation versus adoption

2. 3. 1. Le déroulement de l'observation

L'observation est avant tout une interaction entre les participants et moi-même. Une observation participante qui est par ailleurs une véritable rencontre sociale (Malinowski,

¹⁶ La pauvreté ici s'entend du point de vue économique.

1989), un apprivoisement au fil du temps, de nos différences, de nos identités, de notre être au monde.



La Family se levant entre 14 h 00 et 16 h 00, j'arrive généralement dans ces horaires et pars avant ou après le repas du soir. Si je dois évidemment apprendre à me repérer dans les marques qui jalonnent leur façon de vivre, eux aussi s'adaptent à ma personne, à mes attentes (Malinowski, 1989). La reprise du quotidien réel ne peut se faire en ma présence qu'après un certain laps de temps évalué à un mois et demi, deux mois. Au départ, j'ai la sensation de les voir jouer des rôles qui correspondent à l'idéal qu'ils se font de leur mode de vie, de leurs croyances et moi j'en joue un aussi : celui de la chercheuse détachée, froide, qui n'a peur de rien. Ils désirent en effet m'initier à leur idéalité. En ne me livrant pas, en refusant quelque part d'établir des relations interpersonnelles avec eux, j'alimente cette dynamique. Je connais Nia depuis plus de deux ans déjà. Il ne cesse de m'inviter au squat où il vit. Un peu impressionnée, il faut l'avouer, par un mode de vie psychotropique dépeint par lui-même et par d'autres interviewés comme violent, je prétexte que les entretiens me suffisent pour ne pas m'y rendre. J'ai peur. Pourtant Nia ne me laisse pas insensible. Sa gentillesse et son aide dans le recrutement d'autres participants me touchent et je ne peux m'empêcher à chaque passage devant le supermarché où il fait la manche de jeter un regard. Son absence prolongée me fait souvent craindre un décès ou une incarcération. Mais Nia réapparaît à chaque fois, souriant, blaguant, racontant ses dernières péripéties. La relation en définitive s'intensifie donc après deux ans et permet mon accès au squat, et aux membres de *La Family* l'année qui suit. Cette relation, si facilement tissée avec Nia, tient, je le dis, bien plus à son caractère affiliatif, à notre génération et nos bases culturelles communes qu'à mes capacités d'ethnographe. Tous deux âgés de trente ans, aimons la musique Punk, portons des piercings, lisons les mêmes quotidiens, visionnons les mêmes films. Mon ancien métier d'éducatrice en toxicomanie et les quelques connaissances acquises sur les psychotropes ont par ailleurs facilité notre communication. Beaucoup de choses n'ont en effet, pas besoin de s'expliquer, même si lors des entretiens, je prends soin de les relever pour éviter l'écueil des allants-de-soi. Ce procédé le déstabilise quelque peu.

En octobre 2008, je décide de reprendre contact pour débiter l'observation. Je ne vois plus Nia depuis juin 2008. Est-il parti ? Est-il en prison ? Heureusement, en passant un soir fortuitement dans la Zone, j'aperçois Nia avec un ami : Kundevitch. Là, je l'accoste. Embrumé par l'alcool et autres, Nia ne me voit pas. Je l'accoste. Nia me reconnaît tout de suite. Nous discutons de nos vies, il me demande la note obtenue à mon mémoire. Je lui fais alors part de mon désir de poursuivre le travail de recherche par le biais de l'observation. Il me répond par l'affirmative et me fixe un vague rendez-vous : « *Moi je suis là tous les jours vers 18 h 00.* » Le pacte est simple. Une semaine plus tard, je décide donc de le rejoindre. Devant le supermarché, personne. Je fais le tour du pâté de maisons, personne. J'attends plus de trente minutes et me dirige vers un magasin de disques et de vêtements techno, nommé "*Squat*", dont un ami m'a indiqué comme étant un lieu de rassemblement zonard. Je me présente au gérant comme étudiante réalisant un mémoire sur la culture traveller et lui demande des renseignements. Ce jeune homme d'une trentaine d'années, à l'allure traveller (baggy sombre, sweat kaki avec des inscriptions de sound-system) soulève, l'air gêné, sa casquette ornée de badges et de pointes. Le regard *opiacé*, il roule un joint de façon tout à fait naturelle. Cet ancien zonard réinséré se plaint de la médiocre qualité des quelques manifestations techno underground de la ville. Pour lui, les zonards actuels ne sont que « *de faux voyageurs* », des parasites dont certains « *se la racontent* » en prétendant appartenir au « *Spi* »¹⁷. Il me passe « *du son* ». Il insiste sur la différence existant entre la Hard Tech actuelle qui ne vise qu'à « *se démolir la tronche* » et celle d'une époque où « *la vraie musique indépendante du mouvement* », plus subtile, était un moyen de contestation, d'évasion émancipatrice. Il monologue durant quinze bonnes minutes un historique de la culture techno, corroborant celui de mes recherches documentaires, et semble se sentir important. Je le quitte un peu agacée par son attitude dénigrante et me poste devant le supermarché. Il est 19 h 00, personne, aucun zonard.

2.3.1.1. Première : de l'apprivoisement au ralliement à la cause

Je décide de m'asseoir à la terrasse du bistrot proche du supermarché. Je surveille tous les passants, scrute les chiens. J'ai l'impression d'être un traqueur de zonards, je ne suis pas à mon aise. Nia ne m'a pas vue, il arrive avec quatre compères et ils s'installent non loin de moi. Je l'apostrophe. Je suis surprise de le voir dans un bar ; cela ne fait pas partie des habitudes zonardes. Il me propose de m'asseoir. Il me présente aux autres : Armor, Jenny, Wolfgang, Pierre, Lionel. Ils me scrutent, ne font plus cas, puis remettent en cause l'utilité de ma recherche, soulignent son caractère intrusif et dominant. Je tente une futile défense : « *c'est pour qu'on comprenne mieux ...* ». Ils m'évincent de leur réalité. Seul, Nia et son ami Armor avec qui il vit, me parlent. Nia me donne rendez-vous la semaine d'après. Il veut prévenir ses co-squatteurs de mon arrivée. Nia me griffonne un plan d'accès au squat, m'explique brièvement. Armor me donne son numéro de mobile. Toute la semaine je vais anticiper anxieusement mon arrivée dans ce lieu. J'imagine le squat comme un lieu sale,

¹⁷ Spi : Spirale Tribe

insalubre, froid, à l'ambiance pesante et glauque, aux odeurs putrides. Le sol doit selon moi être jonché de seringues et de bouteilles, de corps inanimés couchés dans les détritiques ; la pièce unique doit être envahie de chiens hagards naviguant au milieu des immondices. Le jour J, je me prépare : jean, basket gros pull, parka kaki, la panoplie de l'aventurier urbain. J'ai parfumé ma manche au cas où les odeurs seraient insupportables : truc d'éducateur. Je monte dans le bus. J'ai pris le soin d'acheter des croissants pour leur réveil. Il est 16 h. J'arrive dans une banlieue de classe moyenne supérieure (Chiffres INSEE 2007) où des maisons du 19^{ème} jouxtent des pavillons datant de 1950 à 1970. L'artère centrale peuplée de magasins, dessert des quartiers résidentiels. Je descends à l'arrêt de bus. Je traverse un ensemble de trois immeubles d'une dizaine d'étages des années soixante pour me retrouver dans une rue bordée de maisons aux petits jardins bien entretenus. Le coin est assez cossu. Je me demande alors où peut bien se trouver le squat. Je remonte la rue, les maisons sont moins jolies, certaines abandonnées, là l'une d'entre elles est taguée, son parvis rempli de vieux vélos, de bouts de ferraille mis en tas : "Le squat". Je frappe au volet de la porte, pas de réponse. Je frappe à la porte du garage, la chambre d'Armor, comme indiqué. Il me répond totalement endormi. Je suis gênée. Il m'ouvre, puis retourne dans sa chambre, revient et me fait visiter le squat. Ève m'accueille, m'offre un café et tente de réveiller Nia qui dort avec ses deux chiens dans un duvet crasseux sur un canapé. Il gémit, se tourne, se retourne. Il a du mal à faire surface. Il se lève, me salue et part chercher une bière forte dans le réfrigérateur. Il s'assoit à mes côtés, allume une cigarette. Le silence est pesant. Je pose les croissants sur une table recouverte de canettes de bière vides, de cendriers pleins de mégots, de *brades*. Sioux arrive, Poly et Kundevitch, Armor M. Z, Antifaf, ADN, et Yogui nous rejoignent et me saluent. Je me présente : « *Je suis Tristana, celle qui vient pour la recherche sur les jeunes de la rue.* » Nia renchérit : « *Je vous avais dit. Vous savez, c'est l'étudiante qui vient voir comment on vit.* » Ils se présentent tous. Personne ne semble intéressé par les viennoiseries, mis à part Sioux qui dévore deux d'entre elles. Je suis quelque peu rassurée, le squat est bien loin de mes représentations premières et malgré le désordre qui y règne, le lieu est assez confortable, les habitants pas encore sous l'emprise de psychotrope. Cependant, bien que trois femmes soient présentes, j'éprouve des craintes sur une potentielle agression. L'apparence punk, traveller, les chiens de taille importante ne me tranquillisent pas. Assez vite, Yogui, par son attitude, annonce son rôle de leader. Il plaisante avec les autres sur des boîtes qui visent à récolter de l'argent pour l'achat de cadeaux de Noël, du repas et pour faire vider la fosse des eaux usées. Volubile, il me charrie d'emblée, me teste en parlant de sexualité : « *Et une petite pipe ça te dit ?* ». Je rétorque du tac au tac : « *Ça, c'est pas dans mes cordes mais si tu veux on peut rajouter une boîte pour te payer une professionnelle !* » Il sourit. J'ai passé le test avec succès. Tous alors me questionnent sur ma vie, la recherche et j'en précise le déroulement, le cadre éthique, évite les questions personnelles. Ni nom réel des squatteurs, ni ceux des chiens des lieux, ne seront mentionnés, tous seront fictifs, ils les choisiront eux-mêmes. Je suis d'ores et déjà dans l'obligation de livrer une bonne part de mon parcours

professionnel et personnel mais j'essaie de rester floue. Je précise que je suis en couple depuis dix ans. Les hommes, en effet, m'abordent sous l'angle de la séduction et je préfère rapidement couper court à ce type de relations. Je comprends donc assez vite que la place des femmes est différente de celle de mon milieu : plutôt soumises, elles parlent peu, restent toujours aux côtés de leur compagnon et ne s'offusquent pas des discours machistes et frustrés sur les rapports sexuels et le rôle des femmes.

J'assiste à une discussion entre hommes sur le viol. Certaines sont en fait consentantes, elles le cherchent, allument et puis se plaignent. Les tournantes ce sont pour celles qui le veulent bien. Elles savent très bien ce qui se passe dans la cave. Ce sont des salopes. Il y a des hommes qui sont en prison alors qu'ils ont été accusés à tort. *Ils ne ressentent pas vraiment mon jugement, tant mieux.* Yogui alors raconte comment il a assisté à un viol et n'a rien fait pour l'arrêter. *Oscillant entre le vrai et le faux viol, façon de rationaliser et de se déculpabiliser dans cette même stratégie il dira : « J'étais défoncé. Le gars il m'impressionné gavé ! C'était un black immense ! J'étais gamin. J'étais défoncé à l'alcool, au shit, au trip et à la coc'. C'était l'époque où j'étais bien polytoxicomane. »*

Mag : *T'es la bonne, t'es l'trou. C'est ça en fait.* **Tristana :** *En groupe vous vous exprimez pas trop ?* **Mag :** *T'as pas l'droit.* **Tristana :** *C'est pa'c'que j'me demandais si c'était moi qui était complètement décalée...* **Mag :** *Non, quand j'ouvre ma gueule je me fais engueuler pa'c' que j'parle trop. »*

Je ne sais pas alors si je vais pouvoir supporter cette condition et m'interroge sur la place que je vais pouvoir négocier. Peu en confiance (eux comme moi), je décide en discutant avec Nia de rester avec lui, de le suivre dans son quotidien. Très prévenant, il me raccompagne tous les soirs à l'arrêt de bus durant plus d'une semaine. À cette époque je préviens mon compagnon à chaque début et fin d'observation, lui aussi est inquiet. Il faudra plus de trois mois pour que je cesse de les craindre et puisse interagir plus naturellement. Je me réfugie derrière mon carnet, note frénétiquement tous les événements, m'axe sur les descriptions des lieux et des acteurs. Mon apparence est calculée : jamais de jupe ni de décolleté, ni de tenues très à la mode. Je me cale sur le style des filles sans pour autant les imiter. Une chance pour moi que ces vêtements fassent partie de ma garde-robe et que cette adaptation ne sonne pas faux. Néanmoins, je me maquille toujours mais moins et au fur et à mesure je réintroduis des éléments vestimentaires plus personnels.

L'apprivoisement dure plus de trois mois, avec des rapprochements, des distanciations, des négociations. Yogui me suspecte d'être un *indic'*. Angoissée par la personnalité de Yogui qui s'était présenté à moi comme un « *Paranoïaque à tendance schizophrénique ultra violente [...], enfermé en HP sous injection retard [...] incarcéré pour séquestration avec actes de barbaries* », je me lance maladroitement dans des justifications. Je décide à ce moment de prévenir Yogui sur son téléphone à chacune de mes visites. J'oscille entre l'envie d'être avec eux quand je n'y suis pas et celle de partir quand j'y suis. Je tergiverse

sans cesse sur leurs conditions. Mes échanges avec mes proches ne tournent plus qu'autour d'eux. Cette obsession à mon sens nécessaire permet de développer une réelle empathie qui, durant les premiers temps, se transforme en sympathie quelque peu militante.

Les trajets en bus, l'attitude des chauffeurs, des passagers, les contrôles d'identité, les regards réprobateurs et dédaigneux que j'expérimente lors de nos sorties en centre-ville, provoquent un ralliement à la cause zonarde. L'identification "punk à chien" dépréciative, la stigmatisation que *les normaux* leur renvoient me sont aussi adressées. Je suis ainsi aux yeux *des autres* devenue une des leurs et en réaction je me comporte d'une manière proche des zonards en me réfugiant dans le groupe et en dénigrant les accusateurs. Je ressens donc une forme de révolte bien évidemment moins importante que celle des zonards expérimentant au quotidien ce type d'interactions. À ce moment-là, je décide de lâcher davantage mon carnet de bord, de vivre simplement les faits, les relations pour m'imprégner plus intensément. D'un point de vue cognitif, ce temps fort d'immersion est indispensable dans la compréhension de la condition zonarde. Cependant, si l'observation participante est avant tout un outil, elle prend une place considérable dans la vie privée (Bourgois, 2001). Comment revenir intacte de ces douze mois passés dans la rue, au squat avec La Family, de ces quatre années de travail collaboratif ? Comment rester la même après avoir fréquenté ces gens qui vivent tout à fond, qui une fois en confiance se donnent sans compter ? Je n'essuie que quatre refus de participation aux entretiens : celui de Poisson pour qui le passé est trop dur à aborder et trois autres qui n'ont juste « *pas envie* ». Aucun n'éluide mes questions, aussi intrusives soient-elles. Prise dans ce tourbillon d'émotions, je m'y perds par moments. Ce fut une observation sous tension, exigeant d'être toujours sur le qui-vive, à observer, noter, tenter de comprendre les valeurs, les règles, éviter les faux-pas interactionnels ... S'intégrer en effet dans ce cas oblige à se conformer a minima aux règles de fonctionnement et surtout à comprendre les valeurs qui sous-tendent leur mode de penser et d'agir... Difficile quelquefois et trop facile par ailleurs.

Prise humainement dans des relations qui, il faut le dire, sont bien souvent teintées d'amitié, d'égards, je ne peux, par moments, m'empêcher de prendre part à leur cause, oubliant durant quelques minutes le but de ma présence. J'accompagne Nia, un après-midi, dans le bureau de tabac de Monique, nommée par la Zone "Tata Monique". Monique est une dame d'une soixantaine d'années, toute pomponnée, qui tisse des relations amicales avec nombre de jeunes de la rue. Ce jour-là, Nia vient promener Muffin, un chien que Tata Monique garde et qui appartient à Fred, un de ses amis zonards. Nous rentrons dans le commerce, petit espace exigü de quinze mètres carrés, bondé par six clients, et attendons Monique. Là, un couple de sexagénaires huppés, vêtus avec ostentation renverse des prospectus laissés à disposition des clients sur le comptoir. Feignant de ne rien voir, après nous avoir jeté un regard dédaigneux, Nia les interpelle, leur fait remarquer l'incident. L'homme mécontent de sa perte de face grommelle en l'ignorant. Nia ramasse les papiers, lui explique sa conception de la politesse. L'homme,

outré, soutenu par sa femme, tente par un mensonge de s'en sortir. Monique, nous fait signe de nous avancer pour récupérer Muffin derrière le comptoir. Les clients commencent à protester pensant que nous leur passons réellement devant. Malgré les tentatives explicatives de Nia les clients campent sur leurs interprétations et se sentent floués. En tête de la contestation, l'homme sexagénaire. Excédée je lance alors : « *Hé bien ! Nous avons là un beau troupeau de connards ! Il en faut du courage pour être commerçant !* » À cette époque, je ne supporte pas que l'on entache l'identité sociale de mon informateur qui à mon égard s'est toujours montré très courtois. Je ressens comme particulièrement injustes les vindictes des clients. Il est peu aisé, lorsque l'on côtoie dans leur intimité des individus dépréciés socialement de manière aussi intensive de ne pas basculer par moments dans une posture de défense de leur cause (Goffman, 1975). Cet épisode me fait réaliser mon manque certain d'objectivité. Ainsi, la façon dont Nia pointe l'erreur du Monsieur, n'est pas étrangère à sa réaction, mais, prise dans un quotidien de dénigrement social permanent, j'ai alors le sentiment de faire en quelque sorte partie de leur communauté. Je développe ainsi des comportements liés à la stigmatisation que génèrent les situations d'observations.

Par ailleurs, mon parcours, mes goûts culturels proches créent une proximité sociale à laquelle il faut prendre garde (Bourdieu, 2003). Je dois ainsi sans cesse veiller à conserver un regard curieux. Les lectures épistémologiques, les échanges avec Éric Debarbieux, des collègues de l'université et mes proches ont permis une prise de conscience de ce militantisme (Bourdieu, and al, 1983 ; Olivier de Sardan, 2008). L'accueil bienveillant des squatteurs n'est évidemment pas dénué de bénéfique, ils estiment en effet que je pourrais défendre leurs intérêts, plaider en leur faveur. Il faudra ainsi, après avoir longuement conversé avec mon directeur de thèse, que j'assoie le réel objectif de ma recherche : comprendre, décrire, théoriser mais non enjoliver. Il n'y a rien de romantique à vivre zonard. Leur quotidien aussi hédoniste soit-il est dur psychologiquement et physiquement. S'ils soutiennent mordicus la forme du choix comme adhésion à cette vie, s'ils prétendent qu'ils ne peuvent être plus heureux que dans les conditions zonardes qu'ils se disent créer, au fil de mes investigations et de nos discussions, des souffrances, des angoisses, des doutes seront dévoilés. **Trash** : « *Ouais ben ouais. La rue c'est pas la cerise sur le gâteau. La rue c'est pas joyeux. Si c'est joyeux ! Ça peut être bien, autant tu peux crever la dalle si tu te bouges pas le cul. C'est pas tous les jours facile. Tu fais la manche, tu te fais cracher à la gueule. Tu es déprimé, ça peut être comme ça aussi.* » Cela ne veut pas dire non plus qu'ils soient plus malheureux que d'autres, conformes à la vie ordinaire, mais, peut-être pas plus heureux non plus. Ils comprennent et acceptent donc mon nouveau positionnement plus critique alors même que je n'y crois pas. Si je contrôle souvent mes comportements, attitudes et paroles, de temps à autre, je me laisse aussi aller, convaincue de la pertinence de cette posture. De l'admiration pour un choix de vie courageux incarnant le libre-arbitre et la contestation révolutionnaire anarchiste de ma primo analyse, j'en suis revenue. Peut-être l'électrochoc du visage tuméfié de Shanana pleurant dans une rue du centre-ville après une énième dispute conjugale ou l'histoire de Poly.

Poly : *C'est qu'y a une gifle, après y avait d'la violence verbale et puis i's'cassait. Des pas d'nouvelles, des insultes, des j'te parle pas, des t'es qu'une pute, c'est d' la violence aussi mais pas physique. [...]. Mais c'était pas pareil pa'c'que là... ouais voilà, i'commençait à péter un plomb, à m' jeter [...], un photophore qu'il avait braqué à P. sur une table et qui m'avait ram'né, i'm'l'a éclaté dessus le truc. Il était en verre, il s'est explosé. Moi j'ai fait : "Ouais c'est bon, j'en ai marre de tes pétages de câbles, j'suis pas là en souffre-douleur, j'suis pas là pour amortir tous tes défauts affectifs, et bordel, truc muche !". J'ai été quand même assez dure dans mes paroles. J'me suis levée, j'suis allée prendre mes affaires, lui il a pas voulu. J'me suis pris j'sais pas trop quoi dans la gueule, j'suis tombée par terre, après une étagère, toute la chambre. Après i'm'a dit : "Tu veux partir !" I'm'a mis toute la chambre dessus, en m'appuyant dessus les bordels, les étagères et moi lui disant : "Vas-y arrête ! Non arrête !" et puis voilà. Et puis des coups, il en profitait à chaque passage pour m'ttre un coup d'pied, un bordel, truc muche, moi j'essayais d'me relever avec toutes les affaires, et puis gros pétage de plombs, à m'choper les ch'veux, à m' frapper la tête contre le sol. J'avais l'portable dans les mains j'essayais d'téléphoner à Inès et sur l'répondeur d'Inès, y avait un message d'une minute, une minute trente où tu m'entendais l'supplier d'arrêter et voilà. [...]. Voilà et puis voilà. Si tu veux j't'emmène le bilan. Ça fait recto, verso avec hématomes, naninana, traumatisme apparent de tant et tant, côté droit traumatisme apparent au crâne, côté gauche traces de strangulation au niveau du cou de tant de centimètres, hématomes... **Tristana :** Tu crois qu'il aurait pu te tuer si tu n'avais pas réussi à te dégager, quoi ? **Poly :** Ouais. J'ai eu une compression du larynx, j'ai un hématome qui était tell'ment gros qu'ça m'comprimait l'larynx. J'ai été pendant deux s'maines sous médicaments pour te dire l'hématome et... , j'arrivais pas à respirer bien tell'ment ça m'faisait mal. »*

S'écarter de cette attitude est impératif, tout d'abord, parce que ces premières conclusions d'un romantisme outrancier ne reflètent pas la réalité que *La Family* m'a donnée à voir et à entendre, deuxièmement parce que pour saisir plus précisément les divers rôles sociaux qu'endossent les acteurs zonards et ce qu'ils génèrent, il faut aussi admettre le caractère moins glorieux de certains comportements et modes de pensée. Le zonard n'est pas un héros, c'est un homme, juste un homme. **Yogui :** « *J'ai autant mes rêves de voyage, de liberté que mes envies de révolution, d'autodestruction, de lâcher l'affaire, de plus avoir envie de se battre, c'est pour ça que je suis un peu bloqué et que j'ai mis du temps à évoluer, quoi.* »

Cet écrit ne prétend pas excuser, plébisciter le mode de vie zonard, il vise simplement à donner un aperçu de ce que j'en comprends dans les contingences socio-psychologiques qui sont les miennes. Il n'affirme pas décrire la réalité zonarde, mais relate une rencontre, les données et analyses qui y sont attachées. La vérité totale n'existe pas, ni dans la perception, la notation des données, encore moins dans l'analyse et le rendu final qui exigent une réduction, des exagérations, une mutilation de la réalité (Debaene, 2005).

Cependant, « *Même si le monde est au sens propre in-connaissable [...] les sciences reposent sur un parti pris, "malgré tout" le monde peut être l'objet d'une certaine connaissance raisonnée, partagée et communicable.* » (Olivier de Sardan, 2008, p. 8). Il est illusoire de penser lever le voile sur une vérité mais bien plus raisonnable de s'axer sur une quête de rigueur, de véridicité, de plausibilité, de créer un « *pacte ethnographique* » comme le souligne Olivier de Sardan (2008) qui permet au lecteur de se faire son opinion sur La Family, son fonctionnement, son histoire et ses motivations. Si le nombre des vérités existantes se réfère aux nombres d'interprétations, de filtres que nous avons chacun, aux divers contextes, situations dans lesquelles l'objet se manifeste, elles ne sont pas pour autant incommunicables, incompatibles. Ces vérités font l'objet d'intelligibilités partageables malgré les constructions de la réalité et sont, dans le cas d'individus se sentant appartenir à un même groupe social, assez proches (Berger, Luckmann, 1996).

2.3.1.2. Seconde : mais où sont les zonards ?

L'observation cesse en mars 2009 par obligations personnelles. Je conserve des liens avec Nia et Yogui ; Nia part en cure de sevrage puis en post-cure en avril. Yogui se séparant de Shanana dans un fracas qui lui est propre tente alors de « *quitter cette vie* » (Yogui 2011). Cet événement m'engage ainsi moralement, humainement à maintenir une relation continue avec certains membres de *La Family* : Poly, Yogui, Nia. De plus, pour réintégrer ultérieurement le squat pour une seconde vague d'observations, je me dois de maintenir la relation. En suivant, courant mai 2009, Yogui condamné à une peine de sursis, est incarcéré pour un vol de muguet. Je passe alors au squat voir si sa nouvelle compagne Mumu s'en sort. J'ai peur que sa situation de femme ayant pour mission de garder le squat lui pose problème. Ainsi, je débute ma correspondance épistolaire avec Yogui après que Mumu m'ait proposé de mettre un mot sur son courrier. Du respect, de l'admiration même et de la confiance se tissent entre nous. Jusqu'à la reprise de la seconde phase d'observation je rencontre régulièrement Yogui, Nia, nous nous appelons. Nous parlons évidemment de leur vie mais travaillons surtout de manière collaborative sur les résultats de la première phase d'observations et de ses conclusions. Une proximité relationnelle est donc indispensable. Yogui et Nia lisent ainsi tout ce que j'ai écrit. Ils font quelques remarques sur mes documents, des modifications sur leurs descriptions et leurs histoires. Cependant Nia, du fait de séjours en postcure est moins facilement joignable et la disponibilité de Yogui nous conduit à travailler tous les deux plus intensément. Nous nous prenons au jeu. **Yogui, 2009** : « *J'aurais fait des études, franchement socio ça m'aurait carrément plus* », « *Ton taf c'est vraiment super.* »

Je reprends l'observation en mai 2010, tout est différent. Je connais les lieux, les chiens, les membres de *La Family*. Ils m'accueillent chaleureusement. Je suis une mère, les choses changent. Néanmoins, si je suis acceptée dans le groupe, si je « *[...] fais partie de La Family* » (**Nia, 2009**), je n'en suis et ne serai jamais un membre. Eux et moi l'avons décidé, admis. Je reprends instinctivement mes vieilles habitudes techniques et je continue

à suivre Nia, trois jours par semaine. Il a réintégré le squat après sa cure et prépare son départ en appartement. Yogui est englué dans des difficultés sentimentales, il ne me semble pas disponible, je ne veux pas l'encombrer. Il jette dehors Kundevitch et Poly qui ne participent pas à l'entretien du squat. Il faut savoir s'effacer quand besoin est, car Yogui est assez impulsif. Forcer la relation n'amène rien de bon, il faut du temps. Yogui est assez paradoxal dans sa relation à l'enquête, il me sollicite pour travailler de manière collaborative sur les interprétations, aime lire les écrits que je produis, me donne tous ses textes de chansons, me fait écouter sa musique mais lorsqu'il s'agit de l'observer, de discuter de sa vie, de le suivre je le sens mal à l'aise. Il désire faire connaître le mouvement zonard dans ces expressions valorisantes et critiquables mais ne veut pas être impliqué personnellement dans les conclusions que je pourrais faire. Il esquivait souvent les situations et prétexte « *qu'il n'y a pas grand chose d'intéressant à voir* »

Nia a totalement changé, « *il est propre sur lui* » (**Yogui**). Il a annoncé à tous ses amis son homosexualité. Il est en couple. Il désire réintégrer *la norme* : prendre un appartement, trouver un travail. Il est épanoui, boit beaucoup moins. Tous sont fiers de lui, l'encouragent. Mi-juin il intègre son appartement. L'observation m'angoisse, rien ne se passe comme prévu : plus de soirée au squat, Nia en appartement..., comment faire ? J'en discute avec Nia, il me présente d'autres zonards, je m'éparpille. Dois-je étendre mon terrain d'enquête en vue d'une représentativité plus accrue, d'un degré de saturation plus satisfaisant ? Je m'interroge. Le nombre de zonards dans les rues a visiblement baissé. Ni les membres de La Family, ni les éducateurs de rue qui les côtoient ne se l'expliquent si ce n'est par l'intensification des contrôles de la police municipale. Ne suis-je pas en train d'observer la fin d'un phénomène ? Je réfléchis et décide de me recentrer sur le squat. J'abandonne toute velléité généraliste sur la Zone au profit d'une étude plus minutieuse sur La Family. Je ne laisse pas pour autant Nia de côté et continue de le rencontrer en ville, chez lui, nous dinons ensemble régulièrement. Je suis curieuse de suivre une sortie de carrière zonarde, surtout la sienne. Pourtant je n'y crois pas vraiment, j'ai des doutes sur le bonheur auquel il croit accéder. En parallèle, je demande à Yogui de le suivre. Au départ, il ne comprend pas vraiment, le degré d'acceptabilité de ma demande est trop faible. Il a sûrement peur que je m'immiscie excessivement dans son intimité. Autant, parler du passé, d'événements douloureux, ne lui pose aucun souci, autant évoquer le présent et assister à des situations qui le dévalorisent à ses yeux, lui est difficile. Il tente alors de me réorienter implicitement vers un autre squat. J'acquiesce à ses stratégies de fuite sans m'en rendre compte. Ce n'est qu'au bout de quinze jours que je saisis le but de la manœuvre : m'éloigner de son quotidien. Jamais il n'opposera un non à mes demandes mais en me présentant Julie avec qui il a flirté, il espère que je passe du temps dans son squat. Elle vit avec un homme âgé d'une trentaine d'années et avec une jeune fille, Cathy. Elles sont amies depuis plus de trois ans. Je me laisse embobiner, réalise une interview récit de vie avec Julie. Je tente de la revoir, elle esquivait. Ces impossibilités de l'enquête, ces refus vont alors me rappeler que si l'on tolère ma présence, si par moments les relations sonnent amicales, je ne suis pas considérée comme une des leurs, ni comme une

amie. Il faut alors que je m'implique plus pour que Yogui accepte lui aussi de se dévoiler. Je lui explique mon désarroi quant à l'observation et précise que c'est leur squat, lui et ses compagnons qui m'intéressent et non pas les zonards en général. Je mets en avant mon désir de raconter réellement la façon dont ils fonctionnent afin de faire connaître leur mode de vie aux néophytes en espérant qu'ils soient ainsi moins stigmatisés. Le but de la recherche présenté de manière plus pragmatique lui semble davantage acceptable. En effet, mes premières présentations de l'enquête, qui mettaient en avant la production d'un écrit scientifique sur leur existence étaient trop floues. Il est évident que lorsqu'une recherche s'intéresse à des personnes déviantes discriminées négativement, il est nécessaire d'évoquer les répercussions possibles d'un tel travail dans leur réalité, leur quotidien. Si j'ai bien entendu fait état de l'anonymation maximale des données, malgré leur indifférence, en soulignant les potentielles difficultés que l'enquête peut engendrer en interrogeant les pratiques délinquantes (judiciaires et dans le milieu de la Zone), je n'ai pas du tout pensé à présenter les conséquences avantageuses éventuelles.

Ainsi Yogui prend le relais, devient mon guide. Le squat se met alors à bouger. De nouveaux arrivants, la saison agricole, relancent la dynamique d'antan. Momo, Chben, Trash et Damien arrivent en camion. Trash les a rencontrés il y a deux mois sur la route : *« Chben, Momo, Jean et moi, voilà, on est partis autour d'ici, à Violet¹⁸, tu vois, pour chercher des saisons. Au début on a bien galéré, on était genre sur Blédoc, tu peux pas prendre des douches tous les jours. Pour poser du son, parce qu'on a un kilo de son dans le camion, le groupe (électrogène), quand on s'installe, voilà, ça fait un petit clan tu vois, les chiens, les gens, les tentures, le son, tu es vite repéré, tu vois. Et voilà, en fin de compte on était en teuf et j'ai revu Yogui quoi. Et voilà on est partis sur Louane, on s'est dit : "Voilà, on galère pour trouver du taf. Bon, ben, on retourne sur Violet, on a la douche, on a besoin de tunes, en attendant pour trouver du taf on peut pas rester dans des villages comme ça." On avait plus rien, on avait plus à bouffer. En fin de compte on est venus ici (au squat). Voilà ici, j'ai vécu cinq ans ici, moi ici je connais tout le monde, voilà, l'ambiance squat. Le squat j'ai débarqué ici : "Surprise !", Yogui : "Wah ! Wah !!!" ». »* (Trash, 20 ans).

Seul Trash reste au squat. Les trois autres partent après y avoir séjourné deux mois. Luc un vieil ami de Yogui, vivant en camion, passe au même moment puis part en Espagne avec Momo. Brade, un ancien co-squatteurs de Yogui, et Dorine sa compagne s'installent au squat après avoir quitté une colocation. Yogui quant à lui rencontre Mag. *« Yogui je l'ai rencontré à une soirée. Une soirée trance, je savais pas qu'il était à la rue. C'était que des tranceux, enfin, c'était que des gens qui étaient pas à la rue. [...] C'est lui qui m'a vendu ma drogue, qui m'a séduite, qui m'a draguée et du coup on est sortis ensemble à la soirée. Et il m'a rappelée le lendemain ou dans la soirée. Comme ça on s'est revus, on est sortis d'abord chez moi et je crois que c'est une semaine après qu'il m'ait amenée au squat. [...] Euhm ... il s'est pas présenté comme un zonard. »* (Mag, dix-neuf ans). Cette jeune fille de milieu bourgeois qui vit en appartement devient sa compagne.

¹⁸ Violet : ville d'enquête.

Mumu : « *Il a dix ans de rue derrière lui et il sort avec une nana qui est une bourgeoise, qui comprend rien à ça parce qu'elle l'a jamais vécu. Moi peut-être que je suis pas de la rue. Ok. Mais j'ai vécu des trucs quand même...[...] Ouais j'ai gardé le squat, mais même avant Yogui j'ai connu le squat enfin je connaissais ce milieu aussi.* »

Il alterne des périodes de couple avec elle et Mumu. Le quotidien du squat est tout de même bien plus paisible qu'au début de mes investigations. Les activités délinquantes, le deal, les soirées arrosées ont aussi considérablement diminué. La majeure partie du temps s'occupe entre bricolage du squat, des camions, courses, jardinage, repas, lecture, jeu et télévision. Poly et Kundevitch reviennent au squat et sont de nouveaux mis à la porte pour des motifs similaires à leur première éviction : ils ne respectent pas les règles du vivre ensemble. Ils se séparent. Poly, avec l'aide d'éducateurs de rue trouve un hébergement géré par une association. Kundevitch est incarcéré pour une histoire de deal qui apparemment ne le concerne pas. À sa sortie il s'installe de nouveau au squat. Durant cette période le squat n'est habité pour l'essentiel que par Yogui, sa compagne, Trash qui va et vient, M. Z, Dorine et Brade qui passent leur temps dans leurs chambres. Mes observations se centrent alors sur une routine que je perçois comme tout à fait ordinaire alors même que l'extraordinaire est là (Beaud, Weber, 2003). Ce que je vis comme un drame ethnographique — peu d'événements, d'activités délinquantes, d'acteurs — autorise à des rapprochements avec les squatteurs, à des discussions plus profondes permettant de mieux saisir leurs parcours, leur façon de l'appréhender. L'essoufflement de la délinquance dû à l'âge est notable. La trentaine arrivant, la carrière de zonard de Yogui l'ultra-violent sent la fin.

En centre-ville, le nombre de zonards est lui aussi toujours faible, même les membres de La Family ne s'y rendent que rarement, craignant les contrôles, les contraventions. J'ouvre l'œil lors de mes déplacements et je m'aperçois avec surprise qu'en milieu rural, des zonards viennent d'arriver. Il y a encore deux ans, je n'en avais jamais vu. Impossible de savoir si la Zone est en déclin, si elle mute.

2. 3. 2. Chercher sa place

2. 3. 2. 1. De la place attribuée à ma place

Je ne suis au début de l'enquête qu'une ancienne éducatrice en addictologie, couplée à une étudiante naïve. Malgré l'image positive que Nia diffuse à mon sujet, les squatteurs ne me prêtent que peu d'attention, mis à part certains hommes qui tentent de me séduire. Qu'ai-je d'intéressant à leur offrir en dehors de ma féminité ? Car s'ils ne m'identifient pas comme réellement proche d'eux, mon apparence (piercing, rangers), laisse penser aux hommes qu'une certaine proximité est possible. Les filles que l'on fréquente « *C'est des filles marginales, qui sont attirées par notre côté marginal, par notre côté anarchiste, après notre côté de la rue. Mais elles ont grandi dans leur famille tout ça et c'est des petites princesses qui se sentent protégées justement par le milieu.* » : **Yogui**. Les zonards aiment à penser qu'ils peuvent, et réussissent à établir des liaisons amoureuses avec des femmes

qui sont quelque peu extérieures à leur univers (Bensa, Fassin, 2008). Je brandis alors l'ancienneté de ma relation de couple comme rempart. Grand bien m'en fait. Ce réflexe de pure protection est indispensable dans ma relation aux hommes. L'inscription dans des rapports de séduction aurait pu m'interdire l'accès à certaines confidences sur la violence dans le couple, la sexualité, mais aussi alimenter des jalousies féminines coupant court à toute possibilité de dialogue avec ces dernières. En effet, je tiens à souligner que si les relations avec les hommes ne sont pas toujours des plus aisées, certains testent ma capacité à entendre des propos misogynes ; avec les femmes, elles requièrent un temps d'apprivoisement plus important. Celles-ci m'accueillent certes, selon les règles ordinaires de bienséance (café, siège), m'interrogent sur mon parcours professionnel mais ne se dévoilent pas. Ma relation à Nia ne joue pas non plus en ma faveur, car, à l'époque, personne n'a connaissance de son homosexualité et l'on s'imagine que nos rapports sont bien plus qu'amicaux. Les premiers temps durant lesquels Yogui et Armor me taquinaient à leurs façons, alimentent l'interprétation de séduction des femmes. Le genre de l'ethnographe n'est pas sans conséquence dans l'acceptation et le rôle que l'on peut lui accorder. Si « *L'existence de l'image stéréotypée de la femme blanche libérée sexuellement renforce encore cette différence de traitement et la peur villageoise de voir ses hommes séduits et détournés de leur communauté par cette étrangère.* » dans des contrées exotiques, chez les zonards, c'est l'image de l'étudiante volage qui m'est attribuée (Bensa, Fassin, 2008, p. 65). Pour m'en départir je m'assois le plus possible aux côtés des femmes, je m'habille en prenant garde à ne pas susciter d'interprétations sexualisées, je les complimente sur leurs vêtements et en achète suivant leurs recommandations. Dès que l'occasion se présente, j'affirme haut et fort ma conception des plus classiques du couple, de la fidélité en exagérant mes valeurs morales, collant ainsi aux normes zonardes.

La proximité culturelle qui existe entre eux et moi, s'avère fort précieuse dans l'exercice de ce que P. Bourdieu nomme la conversion du regard (2003). La dissymétrie sociale existante est amenuisée par des accointances culturelles qui facilitent la prise de contact, l'instauration d'une relation de confiance. Souvent étonnés de nos connaissances musicales et relationnelles communes, il me semble que par cette connivence, les zonards parviennent à me percevoir un peu plus proche d'eux. Affaiblissant ainsi l'écart généré par ma tenue, mon statut d'étudiante, mon habitus, ils se livrent dans nombre de domaines, sans craindre de me heurter, d'être incompris. L'intégration au groupe se fait donc rapidement, ce qui ne signifie pas sans difficulté, ni de manière intégrale. Deux mois après le début de l'observation, j'ai la sensation que la confiance s'est réellement instaurée entre nous. Nia s'injecte maintenant devant moi, je fais partie de l'environnement. Yogui et Poisson m'ont même chahuté physiquement comme ils le font entre hommes (bousculades d'épaules). Ils m'invitent à dîner avec eux un soir par semaine, je ramène des vivres, du vin ou de la bière, respectant leur savoir-vivre. Cependant, durant l'interview Nia me fait part des suspicions de Yogui. **Nia** : « *Parce qu'il y a quelques personnes qui doutent un peu. [...]. Et puis même tu as entendu des conversations de*

biz... ». Inquiet, Yogui, suivant la logique de protection groupale, diffuse ses doutes auprès des autres membres. Nia m'avertit donc tout en me rassurant sur la confiance qu'il m'accorde. Il sait pertinemment que je ne suis pas « *une balance* », voire « *un indic* » de la police. Néanmoins, le groupe se questionne. Malgré tous les soins pris pour rendre la situation d'enquête hors de tout soupçon et intelligible — je les laisse regarder mes notes sur le carnet ethnographique, je m'évertue à leur expliquer l'utilité de l'anonymat en les forçant à changer de pseudonyme malgré leur premier désir de conserver leur surnom de rue — rien n'y fait. Ennuyée et anxieuse de cette situation qui peut mal tourner, je ne sais comment m'en sortir. Par chance, Kundevitch avec qui je discute le lendemain, exprime ses suspicions devant le groupe et je saisis l'occasion au vol. Je leur explique qu'il est difficile de prouver ce que l'on n'est pas, puis je sors la lettre rédigée par le professeur E. Debarbieux — à l'attention des forces de l'ordre, en cas d'éventuelles arrestations — stipulant le caractère scientifique de ma présence. Cependant, malgré leurs propos qui se veulent rassurants, j'ai la sensation que la confiance s'est rompue. Je décide donc de laisser les choses en l'état car mon insistance à me justifier accentue leur méfiance. La soirée se déroule classiquement, ils m'invitent à dîner en signe de réconciliation. Shanana et moi discutons de son désir de devenir organisatrice d'événements culturels entre autres techno, quand elle évoque un ami DJ que je connais. Saisissant l'occasion, je lui explique que je le côtoyais dans une association il y a quelques années. Elle lance alors « *Yogui ! Hé c'est trop bon, elle connaît Pasqual !* ». La situation se désamorce, je m'inclus dans les périphéries de leur entre-soi. Le fait de ne pas vivre en squat, en camion, de ne pas consommer de drogues crée à leurs yeux une distance dont ils se méfient. L'appartenance à la zone se qualifie par l'adoption de pratiques, par la maîtrise de leur réseau d'interconnaissances et leur permet de gérer les relations dans un cadre connu et maîtrisé. Avec des *out-groups* il en va différemment. Bien que connaissant les normes, règles dominantes, ils ont pour les plus chevronnés quelques difficultés à les manipuler. La régulière praxis des leurs, rend moins fluide l'utilisation des autres, crée donc une distance, des entraves à pouvoir évaluer les *outsiders* en tant qu'allié ou opposé. Les pratiques déviantes, ou la participation à leur entre-soi deviennent alors des gages que je ne possède pas a priori.

De la mère à l'intellectuelle, à l'écrivain apprenant

Quatre autres aspects jouent parallèlement dans la constitution de ce qu'est mon rôle, ma place et dans la légitimation de cette recherche. D'une part, ma grossesse débute en pleine observation et dilapide tous doutes quant à une potentielle disponibilité sexuelle, m'offre un statut valorisé (la mère jouit en effet d'une image à la charge fortement positive) d'autre part, mes savoirs et la valeur qu'ils leur accordent, m'octroient une respectabilité et une légitimité. Je n'arrive pas "vierge" de connaissances sur les Free Party, le mouvement punk, et les drogues et celles-ci ne s'apparentent pas non plus à des savoirs d'adeptes. Ainsi ces savoirs me particularisent sans pour autant me séparer. J'accède à une

place d'intellectuelle de leur univers. Cette place aurait pu me desservir en accentuant les différences culturelles, me positionnant comme « dominant culturel ». Elle aurait pu rejouer une fois de plus la domination symbolique qu'ils rejettent. Il n'en est rien. La coconstruction immédiate de ce travail ethnographique permet de distinguer les deux plans de savoir sur lesquels nous nous situons mutuellement sans que l'un ou l'autre apparaisse comme plus légitime (leur savoir expérientiel et réflexif, le mien plus théorique). Je formule d'ailleurs clairement que mon travail ne peut se faire sans eux, que leurs savoirs sont ma base, le squelette qui dirige, supporte toutes mes réflexions et parfois même le cœur. Je suis une apprenante. Par ailleurs, la restitution de la recherche s'effectue tout au long de ma présence sur le terrain puis après, au fur et à mesure de mes avancées. Elle m'autorise à réaffirmer ma place d'écrivain de La Family et à augmenter ma crédibilité. De plus, la pratique de l'éducation spécialisée, qu'ils n'ignorent pas, rend la recherche compréhensible pour les enquêtés. Ils saisissent ainsi aisément le but plus pragmatique de cette dernière : l'amélioration des prises en charge qui leur sont destinées par une connaissance plus accrue de leur mode de vie, de leur vision du monde et de leurs difficultés. Cependant, si la pertinence, les bénéfices de ce travail semblent évidents pour les zonards, l'obstacle de l'héritage académique va se poser (Blondet in Bensa, Fassin, 2008). En effet, jusqu'à présent, les recherches menées sur cette population en France sont colorées par le travail social. La Family elle-même a déjà servi de terrain d'enquête à des futurs travailleurs sociaux dans le cadre de mémoires professionnels débouchant sur des prescriptions d'accompagnements spécifiques et à des travailleurs sociaux engagés dans des recherches actions (TREND, Réseau jeunes en errance). La difficulté de ce legs ne réside pas dans la manière dont ces travaux se sont déroulés (cadre déontologique respecté) mais dans l'extériorité de la posture de l'enquêteur, dans la teneur normative que prennent leurs conclusions et la non-restitution des résultats au terrain. Pour m'en dégager je dois ouvertement mettre en avant mes désaccords méthodologiques en prônant un positionnement compréhensif, symétrique, collaboratif, m'impliquer de manière entière dans la vie communautaire, abattre toutes distances relationnelles. Je formule ainsi une différence notable de regard et de place : « *Je suis ici pour comprendre la façon dont vous vivez et ce qui vous a motivé à vivre ainsi dans le but de produire des connaissances vous reflétant le mieux possible. Je ne suis pas là pour déterminer si telle, ou telle action sociale vous sera bénéfique, ce n'est pas mon travail mais celui des praticiens. Je fais juste un constat théorisé qui pourrait servir. Si vous me dites que ce n'est pas parce que vous avez été malheureux enfant que vous êtes là, j'en tiens compte.* ». Pour accroître l'acceptabilité, il faut donc négocier entre démarcation et affiliation au travail social.

Dissimuler ou tout dire ?

Le dernier facteur fondamental et favorisant de mon insertion dans La Family s'appelle Inès. Inès est animatrice et exerce un "travail de rue" auprès des zonards depuis plus de six ans. Elle les connaît tous et me tuyaute déjà depuis trois ans avant cette enquête. Son

dévouement, sa déontologie, sa rigueur, son ouverture d'esprit et son caractère bien trempé lui confèrent une grande estime dans La Family. Ainsi, par rayonnement, mais aussi par certaines de ses interventions verbales dont je n'aurai connaissance qu'a posteriori, elle légitime ma présence et atteste de ma bonne moralité. Seule ma situation économique et mon appartenance de classe restent dissimulées durant la première phase d'observation. Je n'évoque alors que les éléments jouant en ma faveur : mon habitat rural, mes pratiques écologiques. Les discours à l'encontre des "bourgeois" sont en effet si virulents et ceux sur les étudiants déjà peu gratifiants que je mens souvent par omission. Ce pan de ma vie est divulgué entre les deux vagues d'enquêtes à Nia tout d'abord qui séjourne deux jours chez moi, puis à Yogui au moment où nous nous côtoyons toutes les semaines. L'un et l'autre à ma grande surprise n'émettent aucun jugement négatif à mon encontre, ou du moins frontalement. Ils sont juste étonnés. Si le secret est bien gardé, pourquoi le trahir ? Peut-être par peur qu'ils s'en aperçoivent et se sentent traités comme des cobayes ? Tout simplement, parce qu'il me semble impossible de réaliser un véritable travail ethnographique de profondeur sans une réelle confiance, sans connaissance mutuelle. Parce que le secret qui entoure l'identité du chercheur peut s'interpréter comme une volonté délibérée de créer une dissymétrie relationnelle. Pourquoi les enquêtés parleraient d'eux, de leur vie à quelqu'un qui se protège, qui juge menaçant le fait de se livrer, qui porte en creux dans sa méfiance un regard stigmatisant sur ces enquêtés. Philippe Bourgois dans *Enquête de respect* (2001), s'impliqua entièrement en habitant East Harlem, en présentant sa famille aux enquêtés, en devenant en partie membre de la communauté. Il ouvrit ainsi une fenêtre sensible et relativement fidèle sur le quotidien des Portoricains new-yorkais. Mon ethnographie et ma place s'en inspirent. C'est dans cette optique qu'au cours de la seconde séquence d'observation, je décide d'affirmer plus radicalement qui je suis. Mon apparence se féminise, s'embourgeoise. Bref, une acceptation conjointe naît. « *Pour toi il a gavé de respect.* », me confie Mumu en parlant de Yogui. Nous nous connaissons et n'avons plus besoin de prouver qui nous sommes ou ne sommes pas. Les nouveaux que l'on me présente ne paraissent étrangement pas étonnés des liens amicaux qui m'unissent à certains membres de La Family. Je suis à mon aise, entretenant une véritable relation de travail amicale comme je l'aurais faite avec mes confrères étudiants.

Le chercheur imprimé

La fréquentation assidue du squat, l'agir, l'adoption de pratiques de leur vie quotidienne, l'implication dans certaines tâches comme l'élaboration des repas et les courses, la soumission aux règles du squat, m'intègrent et imprègnent en moi un habitus quelque peu zonard. L'insertion de l'ethnographe ne se fait pas essentiellement par l'esprit, le calcul stratégique mais aussi par le corps sans s'en apercevoir. C'est dans l'après-coup que l'on se surprend à rejouer certaines pratiques de manière instinctive. Dans ce quotidien zonard, je décide d'expérimenter leur place par l'action en m'alignant sur le maximum possible de

pratiques : je partage mes cigarettes, donne de l'argent comme les autres pour la nourriture, fais la manche, les suis dans toutes leurs démarches administratives en me faisant passer pour l'une des leurs auprès des services sociaux. Je saisis vite qu'il est "le chef". Je fais très attention lorsque j'arrive à ne jamais laisser s'échapper les chiens. Le respect de cette règle est décisif, il témoigne de ma déférence à leur endroit. Moi qui n'aime pas les chiens, je les caresse, les tiens en laisse quand nous nous promenons et que les uns et les autres s'absentent (achat dans un magasin, approvisionnement de psychotropes que je ne peux observer à cause de dealer réfractaire). J'en arrive même à les apprécier et à les faire monter dans ma voiture. J'assiste à plusieurs fêtes dans le squat et dans des appartements. Je participe en tant que témoin actif à des vols dans des magasins, dans la rue.

Yogui, Antifaf se rendent au supermarché. Miette, Nia et ADN vont au Virage¹⁹ pour chercher du Sub. En passant devant un tabac, des courses sont laissées là, ils les embarquent en courant (*vol d'opportunité*). Ils me lancent « Cours ! ». Alors que je n'ai absolument rien compris à l'histoire, je me mets donc à les suivre. Nous nous arrêtons 500 mètres plus loin et chacun prend une part du butin. Équipée d'un sac à dos, je me retrouve à transporter les objets volés : des bouteilles de vodka, des gâteaux apéritifs. Nous arrivons chez Antifaf en marchant.

Cette déviance favorise mon affiliation. Ils en rient, ont la sensation de "dévergonder la bourgeoise". Après une période de recherche bibliographique conséquente de plus de dix mois, mon retour sur le terrain se fait plus serein. Je prends enfin le temps de me poser, d'accueillir des questionnements qui d'après Avanza (Bensa, Fassin, 2008, p. 55) ne concernent pas « *Les ethnographes travaillant sur des mouvements avec lesquels ils se sentent en empathie [...] [et qui] ne sont pas contraints de se poser avec la même acuité les questions auxquelles j'ai été confrontée de force : quelle est la nature de mon "alliance" avec mes indigènes ? Qu'attendent-ils de moi ? Pourquoi, en tant qu'ethnologue, ma sympathie leur semble aller de soi ? Quel type d'usage font-ils de mon savoir ? Ces questions sont autant d'interrogations méthodologiques invitant l'ethnologue à objectiver sa position, que de sources de connaissance sur le groupe étudié.* » Pour ma part, je récusé que la sympathie ou la proximité avec les enquêtés n'invitent pas à une remise en cause perpétuelle, bien au contraire. Peut-être mon passé d'éducatrice me lègue cette obligation auto analytique d'interroger justement ce qui paraît évident et agréable. Je me dois de trouver une autre place que celle de représentante universitaire de la cause zonarde. Ainsi, en aidant Mumu dans ses démarches sociales, en écrivant à Yogui lors de l'incarcération et en devenant une future mère, se dessine à mes yeux une place plus juste. Je ne suis ni une femme de la Zone soumise, ni un homme violent, je ne suis pas non plus une *normale* qui les ostracise, qui les ignore, ni une éducatrice à la volonté normalisatrice salvatrice, ni un défenseur des stigmatisés, ni un savant omnipotent, mais un écrivain d'un épisode du squat, d'une réalité observée que je

¹⁹ Petite partie dans le quartier où la Zone est implantée qui accueille des dealers.

tente d'expliquer, d'éclairer par d'autres savoirs. Une ethnographe parfois gênante, intrusive qui accepte les limites qu'on lui pose et qui en impose aussi. L'épistémologie parle souvent de l'adaptation du chercheur, jamais de celle des enquêtés si ce n'est pour l'évincer. Elle craint que les ajustements provoqués par la situation d'enquête ne contaminent "la vraie réalité". Comme si une réalité "naturelle", innée préexistait de manière figée à la recherche. Cet essentialisme du réel cache en creux des considérations critiquables : celles d'acteurs irreflexifs incapables de s'adapter sans s'écarter de ce qu'ils sont et veulent être : bref, des agents. Garfinkel en optant pour le *Breaching* démontre l'utilité de casser les routines en situation d'enquête pour faire émerger les allants-de-soi, les pratiques des acteurs. Cependant, il paraît évident qu'une telle pratique ne peut se faire qu'après un certain laps de temps passé sur un terrain car elle requiert du moins dans le contexte zonard d'avoir une place déjà assise et repérée. Ainsi, j'invite Yogui, Nia et Mumu à la diffusion d'un film sur un groupe de zonards, à son débat au sein d'un bar plutôt Bobo, fréquenté par des étudiants en sciences sociales et des travailleurs sociaux. Instructif de voir comment Nia, pourtant en voie de *réinsertion*, défend la condition zonarde, le droit à vivre différemment et rejette vivement toutes analyses misérabilistes, voyant dans ce mode de vie la conséquence de difficultés cumulatives subies. Ils me bousculent dans mes habitudes, mes attitudes, mes comportements, ma propre vision du monde parce qu'au départ je le souhaite, scientifiquement parlant, voire personnellement. Cependant, je ne suis pas la seule à me décentrer et certains comme Yogui, Nia, Poly, Trash semblent eux aussi en quête de confrontation à l'altérité. Ma place peut donc ainsi se comprendre comme un aller-retour entre une position d'observateur-participant et de participant-observateur, négociée en fonction de mes propres limites personnelles et du cadre de La Family.

2.3.2.2. Entre cadre et hors-cadre

Dans le cadre zonard : l'affiliation et ses limites

Je me demande si mon aversion pour les cadres trop rigides et contraignants de la vie sociale a influencé mon insertion dans le groupe et le déroulement de l'enquête. Le côté tout bonnement contestataire, sans concession des habitants du squat et plus précisément de Yogui m'interpelle en effet tout de suite. Je ne sais si sans m'ennuyer fermement, j'aurais pu réaliser une recherche auprès de cadres managers dans une entreprise. Mises à part certaines soirées de la seconde phase d'observation, où las, ils ne disent mot en regardant un film, la vie du squat est généralement animée de paroles parfois hautes en couleurs. L'impression de ne pas pouvoir prévoir ce qui se produit d'une journée à l'autre, dans les pratiques et surtout dans le discours, voire d'une heure à l'autre exerce une mise en tension qui m'oblige à maintenir une vigilance accrue quant aux propos et aux interactions que le groupe et moi-même échangeons. Bien que les journées soient rythmées par des impératifs routiniers : courses, préparation et prise de repas, démarches

administratives, vétérinaires, allers et venues d'amis dans le squat, réparation du camion, du squat ; les aléas de la vie zonarde font qu'il ne se passe pas une semaine sans qu'un événement que je juge extraordinaire n'advienne. Entre les conflits conjugaux, amicaux, les sautes d'humeurs de Yogui, les règlements de compte, les difficultés judiciaires, les rumeurs du milieu, les activités délinquantes, la survenue du projet de loi Lopsi 2, la situation ethnographique est loin d'être monotone. Néanmoins, les situations de violences ou de pratiques fortement délinquantes sont bien plus évoquées verbalement que données à voir. Je me souviens ainsi de Jeanne Favret Saada (1985) qui évoque la sorcellerie comme fait de langage bien plus que comme une activité palpable, facilement descriptible. La parole ici aussi est un pouvoir, pouvoir de se placer, de s'affilier ou de se désengager, d'entretenir sa position hiérarchique en réaffirmant les compétences qui font d'un zonard un vrai zonard. Ils narrent ainsi autour de la table basse leurs exploits mis en intrigue et fascinent autant l'ethnologue que les néophytes et surtout les jeunes filles.

Au début de mon investigation, j'assiste à des événements que je ne pense pas pouvoir observer : comme un règlement de compte ou certains deals. Certes, des questions légales se posent quant à ma complicité liée à la situation d'observation participante mais se dégager de ces pratiques, qui forment une partie de leur quotidien, serait perçu comme une critique de leurs activités. L'adrénaline ressentie juste par le transport d'objets volés, la sensation de puissance que m'octroie mon amitié à Yogui, perçu comme un leader zonard de grande envergure par son milieu, permettent de saisir le caractère quelque peu jouissif de l'appartenance zonarde à une famille de rue reconnue comme légitime. Il faut que je sois "prise" pour développer une confiance en train de se tisser, pour que la parole me soit adressée (Favret Saada, 1985). Par cette posture de complicité dans l'action, et par mon insertion dans le jeu de paroles, par l'utilisation aussi de mots qui leurs sont spécifiques, par mon implication dans les mythes qu'ils créent, j'accède dans une certaine mesure, au sens des acteurs (Piette, 1996). Je n'hésite pas alors à me convertir à leurs idéaux, à enrichir par certaines connaissances sur l'anarchisme, le primitivisme et la sociologie critique, les discussions politiques. J'acquiesce ainsi du pouvoir, une position dans la hiérarchie se situant entre celles des acteurs en passe de devenir experts et des hommes reconnus. Je me démarque alors des femmes qui se mêlent peu à ce type de discussions. Le fait de participer à la légitimation culturelle, politique de leur positionnement social m'autorise ainsi à m'affilier à ma façon. Je prends ainsi place dans leur univers sémiotique sans pour autant alimenter les thèses "conspirationnistes" que beaucoup partagent. Si je ne critique jamais ces analyses versant vers des approches que je juge irrationnelles, j'acquiesce simplement, je ne veux pas participer à l'édification d'explications paranormales sur le fonctionnement social mais juste indiquer que j'y suis initiée. Je lis ainsi quelques blogs sur les théories du 11 septembre, de la fin du monde de 2012, je visionne les séries "the arrivals" traitant du nouvel ordre mondial. Cette conversion du regard est sûrement la plus difficile pour moi et je l'admets peu aboutie. Je noue en effet une certaine aversion pour les croyances mystiques, les mythes du complot que je conçois comme des endoctrinements. Quelle sottise je suis de ne pas pousser plus loin mes

investigations ? Habitée à percevoir l'adhésion au paranormal, à l'occultisme comme un trait pathologique, comme une fragilité de la personnalité, ou provenant tout bonnement d'un manque de « culture intellectuelle », je deviens ainsi ce que j'exècre : une ethnographe toute-puissante, considérant à l'encontre même du paradigme dans lequel elle s'inscrit, les acteurs comme des imbéciles. Je l'avoue dès à présent, les données zonardes sur ces mythologies restent à mon goût relativement pauvres, d'une part, parce que je n'ai pas cherché à les interroger systématiquement sur ce thème, d'autre part, parce que percevant l'incrédulité que j'essayais de masquer, peut-être se sont-ils tus comme les Normands du Boccage de J. Favret Saada (1985) ? Et pourtant, on peut faire l'hypothèse que ces croyances remplissent une fonction importante pour les membres de La Family. Elles donnent un sens aux histoires familiales, à leurs trajectoires sociales descendantes mais aussi au mode de vie intense et peu projeté dans le temps, elles rationalisent leur déviance et neutralisent leur culpabilité (Matza, Sykes, 1957 ; Becker, 1985).

Dans un univers où je n'étais rien, l'attribution de l'étiquette déviante par contamination (ma proximité relationnelle avec Nia et Yogui), et par actions (de paroles et de comportements) m'offre une place valorisante. À de nombreuses reprises, les autres zonards rencontrés lors de salutations, de soirées, ne savent pas que je ne fais pas partie des squatteurs. Ils me traitent ainsi avec la déférence qu'impose mon appartenance à La Family. Je tente de maintenir autant que possible cette identité sociale dans les situations où des *out-groups* sont présents. Cette posture me permet de tester les biais de cette recherche à découvert et de mettre à jour les interactions naturellement à l'œuvre. Ainsi toutes les démarches administratives, judiciaires et vétérinaires ainsi que les activités de shopping sont réalisées sous ce masque. Avec les membres de la Zone, suivant les conseils de mes informateurs, je jauge. Un soir, Manuel, un grand ami de Yogui reconnu en tant que trafiquant international de stupéfiants, m'amène dans un autre squat assister à un deal de plus grosse envergure que d'ordinaire.

Nous allons alors chez un dealer : Cyril, un zonard qui vit en squat avec sa copine scolarisée en Terminale comptabilité. Elle a vingt et un ans. Le squat est dégueulasse. Nous escaladons le muret en grillage et, sur les conseils de Manuel, je fais attention aux crottes de chien qui jonchent l'allée du jardin. Manuel siffle pour avertir Cyril. Il vient nous ouvrir avec une lampe torche et me regarde méfiant. Manuel m'avait averti : « On dira qu't'es ma copine. » « Tu vas voir le squat c'est pas l'même. Se s'ra bien pour ta thèse. » Dans le noir, nous montons un escalier à l'aide d'une lampe torche. Je ne suis pas rassurée. Ne connaissant que peu Manuel, je me dis que je suis seule et que je pourrais me faire agresser et en même temps je rationalise : c'est un vieil ami de Yogui. Manuel est respecté par ce dernier pour sa morale irréprochable de vieux truand. Trois énormes chiens nous accueillent : un Rottweiler, un Pitbull et un énorme plein de plis. Manuel les chasse en plaisantant. Il me fait rire : « Va t'en le noir ! Et toi le marron, barre-toi ! Elle a peur des chiens. Allez cassez-vous, pchich !!! ». Nous rentrons dans la chambre, la pièce de vie principale, et nous nous asseyons sur une chaise et un tabouret. Manuel sort de la chambre. Deux jeunes hommes sont là : un ancien SDF qui a été hébergé en foyer d'urgence et un autre qui vit en appartement avec un chien. Il paraît trop propre sur lui pour être de la zone. Les trois hommes discutent entre eux sans me prêter attention et dévoilent leurs conditions de vie, leurs parcours tour à tour sans que j'ai besoin d'intervenir. C'est une véritable aubaine.

Lili, la copine de Cyril, emmitouflée dans une couverture crasseuse, dort sur le lit. Ça sent le chien, le tabac froid. Des canettes, des boîtes de méthadone, des vieux verres et des bouteilles d'alcool envahissent une table poussée contre le mur. Cyril est sur le lit en compagnie du Rottweiler. Les deux autres chiens sont par terre dans des paniers. Le parquet est plein de moutons, de poils, de poussières, les murs sont recouverts de mots : "Je t'aime Cyril ne l'oublie jamais", de cœurs, de "Lili". Manuel : "Tu payes ta trace avant qu'y y aille !", "Tu actives, elles m'attendent à 500 mètres les meufs et je dois pointer au com' ; j'ai déjà une heure de retard." Manuel dit que les policiers peuvent l'ennuyer et faire un rapport au juge pour son retard. Il doit en effet pointer tous les soirs au commissariat car il est en liberté surveillée. Cependant, comme la peine se termine dans quinze jours, tout le monde s'en moque. Cyril pile l'héroïne sur un miroir et partage les traces. Il commence par sa copine puis lui et le passe ensuite au premier homme qui me le propose. Je refuse. Manuel : "Non elle tape pas" Cyril : "Ah oui ?". Tristana : "Non j'tape plus." Il se méfie un peu. Je dirai à Manuel que s'il le questionne, il n'a qu'à dire que j'ai arrêté et que je suis sous subutex. Manuel me dit que ce n'est pas bête.

Il décide de m'offrir cette opportunité sous conditions : je ne dois pas dire que je fais une recherche. Le mensonge prend. Le langage de la zone, que je maîtrise de mieux en mieux, ici plus particulièrement des "camés" et la consommation de drogue, servent en effet d'identificateurs à l'affiliation zonarde et peuvent concourir au positionnement des pratiquants. Le recours à des mots spécifiques, leur nombre et leur fréquence permet de repérer le niveau d'engagement de l'acteur dans la Zone. Un expert les utilisera moins et avec une plus grande variété de vocabulaire qu'un novice ou qu'un apparenté en quête de légitimation. De plus, je note que le langage d'une année sur l'autre évolue, et qu'il faut donc y être pour le posséder et l'actualiser pour ne pas se faire déclasser. J'ai par ailleurs "la chance" de souffrir de grosses insomnies qui avantageusement marquent une fatigue sur mon visage, me brouillent le teint, rendent mes yeux plus clos et me rapprochent ainsi des postures corporelles des consommateurs d'opiacés. Je reste tout de même relativement silencieuse, ce qui me permet de ne pas me trahir tout en respectant les codes genrés comportementaux. Les filles en effet ne parlent que très peu lorsqu'elles sont dans un groupe d'hommes.

Ma posture d'observateur caché se justifie pleinement ainsi que le recours au travestissement. Que vient faire un abstinent non dealer dans ce repère de vente ? Mise à part la drogue rien n'invite à s'y rendre en effet sauf le fait d'être un "indic". Dois-je par respect de la déontologie scientifique, au risque d'attirer des ennuis à Manuel, le décrédibiliser dans son milieu ? Je ne le pense pas.

Mon engagement dans l'observation ne m'empêche pas de prendre de la distance et de concevoir ma posture de recherche comme un équilibre entre inclusion et extériorité procédant « [...] *d'un processus prolongé d'émancipation* » (Chapoulie, 1984, p. 597). Je n'encense jamais le vol, la violence des règlements de compte, ou le deal, mais je tente de comprendre les significations qu'ils y attachent, les fonctions que ces actes revêtent. De même, bien que n'ayant jamais fait part de mes opinions à ce sujet, ils savent fort bien que si je ne les juge pas, je ne partage pas tout le temps les mêmes avis. Ainsi, quand Shanana, Nia, Joe sont victimes de la violence de Yogui à laquelle je n'assiste pas, ce dernier ne

s'aventure pas à me présenter la situation comme ordinaire et justifiable mais s'en excuse en me disant : « *Tu sais ma violence c'est ça que je dois régler.* » Je ne peux foncièrement pas connaître son point de vue sur ces événements qu'il élude. Je n'atteins que la surface de son analyse sur sa propension à la violence. Lorsque je l'interroge, il passe à autre chose, fait valoir une soi-disant amnésie et termine ainsi la discussion : « *Je ne veux pas en parler.* » Cette recherche ethnographique est avant tout un apprivoisement réciproque des parties en co-présence : la recherche et la Zone. Les différences, les motifs divers qui nous animent dans ce cadre de cette recherche sont acceptés ; les censures, que nous posons chacun à certains endroits de nos existences, sont respectées.

La restitution de tous les entretiens à chaque participant est essentielle dans la construction d'une confiance mutuelle. Elle permet de reconduire l'exercice avec d'autres. Le bouche-à-oreille constitue en effet un moyen de contrôle et d'évaluation des étrangers chez La Family. Le temps est un facteur crucial d'acceptation des entretiens. Dix zonards de La Family n'ont pas pu participer aux entretiens. Quatre personnes, ne voulant pas divulguer leur intimité ou par peur des représailles judiciaires, ont refusé de participer à des entretiens. Ces motifs me sont exposés lors de la seconde vague d'observation et l'un d'entre eux me propose spontanément de l'entendre durant un entretien de deux heures. Le défaut d'entretiens avec les six enquêtés restant, présents un temps au squat, s'explique par le fait que certains sont tout simplement jetés dehors, ou partent avant que je puisse les entendre. J'ai essayé par ailleurs un refus déguisé. Lors d'une soirée dans le squat, je rencontre en effet Mona, une mère et sa fille Angèle. Je suis intriguée par la présence d'une enfant dans un squat et saute sur l'occasion. Quelques jours plus tard, Mona m'invite à réaliser un entretien chez elle. Je m'y rends mais elle n'est pas là. En retard de plus d'une heure, elle arrive accompagnée de sa fille et de son fils âgé de quatorze ans. La présence des enfants complique quelque peu la situation d'entretien. Vu l'heure prévue ils auraient dû être à l'école. Il me semble peu correct d'aborder certains aspects de la vie de leur mère devant eux. Je demande tout de même à Mona s'il y a une possibilité pour s'isoler mais elle prétexte qu'elle ne peut laisser la petite seule. Bref, l'entretien se focalise sur la vie alternative que les enfants ont pu connaître et sur l'enfance de la mère. Les événements qu'elle juge trop choquants ne sont pas abordés. Je lui propose un autre rendez-vous sans ses enfants mais elle refuse en prétextant un déménagement.

L'observation des pratiques de deal, en dehors des ventes de haschisch et de celles que m'autorisèrent Manuel, Mina, Nia, reste superficielle. Les autres transactions ont cours le plus souvent en Free Party ou à mon insu. Elles se déroulent dans une pièce où seuls les acheteurs et le vendeur sont présents. Les autres zonards sont aussi tenus à l'écart. Si les raisons de ces dissimulations ne sont pas les mêmes pour les membres de La Family (tarifs différenciés suivant les acheteurs, dissimulation de certaines intoxications que le groupe juge nocives, de la quantité que l'acheteur va acheter par sécurité...) et pour moi (peur du jugement moral et de risques pénaux dus à mes prises de notes), la pratique du deal revêt un caractère secret, intime, voire tabou. Je n'assiste pas non plus à de Free Parties. Ce défaut, se justifie au principe de l'enquête par des questions de sécurité (peur de

potentielles violences, insécurité routière). Puis, une fois cette crainte passée, et ce, malgré mes incessantes demandes, je n'essuie pas de refus direct mais La Family oublie de me prévenir, prétexte que celle-ci ou celle-là ne sont pas intéressantes. Je me hasarde alors à m'inscrire sur des forums de "teuf" pour en connaître les lieux et les dates. Je parviens à rencontrer deux adeptes qui se prêtent à des entretiens mais ne réussis pas à me faire convier à ces soirées. Du fait de leur interdiction mais aussi parce qu'elles constituent des zones d'autonomie temporaire pour les participants qui laissent libre cours à leurs désirs, à leurs déviances, à des introspections de façon plus explicites qu'au quotidien, ces Free Parties constituent un entre-soi bien gardé (Pourtau, 2009). La prise de psychotrope plus massive que d'ordinaire, induit, lors de ces événements, un contrôle moindre des comportements et des opinions, un lâcher-prise, et permet l'accès à une intimité qu'ils ne sont pas en mesure de m'offrir. Je le regrette et espère donc au fil du temps pouvoir observer les activités de deal, de consommation, de danse et de création propres à ces événements. De plus, je suppose que l'organisation, les interactions, les hiérarchisations spécifiques au milieu Free party où les participants ne sont pas tous de la Zone (Travellers, étudiants technoïdes, travailleurs, demandeurs d'emploi, Dj ou simples participants nomades ou sédentaires), concourent à la stigmatisation des zonards et constituent des situations d'actualisation importantes de culture.

Dans le cadre du travail social et des revendications riveraines

Quel est l'intérêt heuristique du recours à l'opinion des travailleurs sociaux et des commerçants dans l'analyse des trajectoires zonardes et du mode de vie de La Family ? Au départ, la thèse s'axant sur les trajectoires zonardes, je me contente d'une enquête auprès des seuls zonards. Cependant, les stigmatisations qu'ils éprouvent quotidiennement et les mesures sécuritaires réglementaires qui entravent certaines de leurs pratiques (annexe 4) occupent une place centrale dans leurs discussions et jouent un rôle dans l'actualisation de certaines pratiques, leur interprétation du monde et dans leur inscription déviante. La signification de l'objet est toujours de nature pratique. Ainsi, saisir la réalité, c'est avant tout « *Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous les effets est la conception complète de l'objet.* » (Pierce, in Ogien, 2007, p. 108). Néanmoins, s'entretenir sur les zonards auprès des autres groupes sociaux n'est pas aisé. Les commerçants et riverains ne veulent pas confier une fois de plus leurs impressions à une personne qui de toute évidence n'a aucun pouvoir d'action. Ces derniers, souvent conviés à des réunions de la mairie, de quartier et de l'association des commerçants de l'avenue De Vigny, ont la sensation qu'aucun des élus ou responsables de la sécurité ne les écoute, qu'ils sont perçus comme des fascistes et que ces auditions ne servent en définitive qu'à les apaiser temporairement. Dans ce contexte, la venue d'une ethnographe leur paraît bien futile et l'idée de devoir se replonger dans ce quotidien relativement douloureux pour certains, les fait fuir. Un bijoutier quelques mois auparavant est agressé par des zonards, sa vitrine

souvent vandalisée, son porche squatté toute la journée. Aux dires de son voisin libraire, plus il intervient verbalement et en appelant la police, plus la situation dégénère. Mes observations in situ réalisées lorsque je suis les membres de La Family et des propos recueillis durant les deux réunions permettent donc bien plus que les entretiens avec les commerçants d'appréhender les facteurs interactionnels à l'œuvre. L'obtention d'un accord des commerçants pour s'entretenir est en définitive difficile et les entretiens menés de peu de profondeurs. Je réussis en revanche à être conviée à une réunion de concertation de la mairie au sujet de l'implantation dans le quartier commerçant où les zonards posent quelques soucis, d'un foyer pour jeunes en errance. Les commerçants, et les habitants du quartier y assistent. Face à eux, le maire, son maire-adjoint du quartier De Vigny et des directeurs généraux municipaux spécialisés dans la gestion de la sécurité, de la citoyenneté, de la vie urbaine, du social ainsi que les travailleurs médico-sociaux en charge du projet leurs répondent. M. Rafael maire-adjoint du quartier De Vigny, m'exhorte, lors de ce temps d'échange, à réaliser une sorte d'expertise sociologique des différends qui animent les groupes sociaux en co-présence. Je me dégage rapidement de cette requête.

La seconde réunion à laquelle je participe grâce à l'invitation de M. Durand avec qui je noue de bonnes relations, m'autorise à comprendre à quel point les commerçants se sentent abandonnés par les pouvoirs publics et ont la sensation que malgré certaines rénovations urbaines, rien n'est adapté à leur quotidien ni à celui des riverains. Ils évoquent le fait qu'on leur demande leur avis mais sans en tenir compte. Pour certains le constat est encore plus négatif : peu importe les actions que la mairie et les services de polices déploient, les problèmes liés à la délinquance et aux incivilités du quartier paraissent insurmontables. D'autres font valoir le fait que les commerçants doivent eux-mêmes œuvrer à leur manière pour endiguer le problème. Ma place lors de cette réunion n'est pas bien définie car je laisse M. Durand me présenter en début de séance « *c'est une étudiante qui fait une recherche sur les SDF et la façon dont on gère ça.* ». L'adjoint au maire du quartier ne semble pas particulièrement ravi. On m'oublie assez vite pour lancer diverses réclamations et questionner la mairie sur les avancées de projets urbains. À la fin de la réunion l'adjoint au maire ne me parle pas mais regarde un peu agacé les commerçants qui viennent s'entretenir avec moi. Spontanément une libraire évoque les vols, les dégradations dont elle est victime, sa colère et son désœuvrement. Les autres m'interpellent davantage pour me signaler la construction de relations de solidarité entre commerçants et les moyens qu'ils ont imaginé pour répondre à leurs besoins.

Le défaut de participants aux entretiens commerçants, la quinzaine aurait été en effet souhaitable, et la difficulté à atteindre la profondeur des discours avec des durées trop courtes constituent des lacunes qu'il serait pertinent de combler dans une future recherche. Cependant, ce peu réalisé et les deux réunions observées octroient la possibilité d'échafauder des hypothèses relativement solides sur les logiques à l'œuvre et leurs conséquences pour les zonards.

Quant aux intervenants sociaux, bien qu'en connaissant certains et que La Family identifie pertinemment nos liens, je me dois de les éviter. Je refuse ainsi de mélanger dans un même temps l'enquête des deux terrains et je décide de débiter stratégiquement par la Zone. Je ne veux pas qu'ils m'assimilent davantage aux travailleurs sociaux et je juge plus judicieux de me couper de cet univers. Habités pour certains au protocole de recherche, ils ne m'en tiennent en apparence pas rigueur. Ce n'est qu'après coup que des difficultés se posent. Une fois l'observation formelle terminée auprès de La Family, je commence les entretiens auprès des intervenants. Je remarque alors que ceux que je connais repoussent sans cesse les rendez-vous. Malgré la souplesse de mon agenda, mes quinze relances, il est impossible de les entendre et je le déplore. Car si les autres interviewés sont en contact très réguliers avec les zonards, l'équipe de rue jeunes en errance du SEIA (Inès, Yvon et Jean-Pierre) est certainement la seule à se dédier uniquement à ce public. Elle fait par ailleurs partie d'un réseau de réflexion sur le sujet, mène des recherches actions. Ma première supposition, affirmant que l'enquête se doit de débiter par l'observation des zonards que je pense plus difficile à convaincre que mes confrères travailleurs sociaux, est ainsi mise à mal. L'inévitable suspicion d'une potentielle évaluation de leurs actions joue en arrière-plan. Le malaise dans le travail social fait l'objet de nombreuses recherches qui mettent en avant la difficulté de combiner rentabilité, efficacité quantitative et immédiate avec des résultats qualitatifs à long terme (Autès, 2004). Dans le cas des financements jeunes en errance, soulignons que les budgets alloués existent par les sollicitations, les projets des équipes sanitaires et sociales qui les portent à bout de bras et les font valoir auprès des instances de tutelles²⁰. Ces budgets sont contractuels ce qui explique la crainte des travailleurs sociaux envers la recherche. Ils se prémunissent de toute réutilisation évaluative, argumentative et comptable de résultats de recherches par les tutelles. La confiance dans la recherche est de surcroît peu importante. Ils perçoivent les chercheurs comme des intellectuels inconscients des réalités de terrain.

Je rencontre des difficultés avec trois autres éducateurs. L'un craint qu'en révélant les orientations politiques territoriales qui lui sont assénées, il ne s'expose par la suite à des problèmes de financement, les autres s'inquiètent de ne pas respecter la discrétion professionnelle. Tous, en préambule de l'interview, brandissent l'obligation de garantie d'anonymat des bénéficiaires. Très vite, les travailleurs sociaux se rendent compte que l'entretien ne porte pas sur les individus singuliers mais sur la façon dont ils travaillent avec, les perçoivent et sur les moyens dont ils disposent. Néanmoins, l'explication du protocole d'entretien et du pacte est décisive. L'anonymation, des lieux, des noms, le retour des retranscriptions d'entretiens fait au terrain leur offrent des garanties de contrôle et les rassure. J'entends douze professionnels (six éducateurs, trois responsables de services, une infirmière et deux animatrices), et un bénévole. Une majorité exerce dans deux CAARUD appartenant à deux grosses associations (5) — l'une historiquement tournée vers l'aide humanitaire, l'autre vers les addictions — ou dans des clubs de

²⁰ Conseil général, Agence Régionale de Santé, Direction Régionale de la jeunesse, des sports et de la Cohésion Sociale, Conseil Local de Prévention de la Délinquance.

prévention (6), un seul dans une association gérant l'urgence sociale (habitat temporaire d'urgence, soins médicaux d'urgence). La personne bénévole, Jean-Paul, est président de l'association Révolte Variée qui organise des événements culturels afin de donner une visibilité aux difficultés d'accès au logement et aux conditions des SDF. Montée après le décès d'un SDF il y a quatre ans son président est très impliqué. Il accepte alors facilement de s'entretenir avec moi y voyant l'opportunité de communiquer sur les actions engagées. Son contact m'est donné par une commerçante, Tata Monique. C'est un autre obstacle que je rencontre avec Jean-Paul qui perpétuellement remis en cause par les institutions légitimées du monde social du fait de son passé de SDF, intervient massivement sur ses propos, les corrige après la retranscription d'entretien. Le retour d'enquête ici est particulièrement douloureux pour lui. Lire ses propres mots rédigés tels quels n'est pas forcément aux yeux de certains, très valorisant. Un éducateur de prévention m'adresse tout comme Jean-Paul une réflexion sur la forme des entretiens. Ils ne s'y reconnaissent pas. Néanmoins, les censures et corrections ne modifient pas le sens initial de leurs propos.

2. 4. De l'entretien compréhensif au semi-directif : coq à l'âne méthodologique

2. 4. 1. La schizophrénie méthodologique du tout-terrain

Trois types d'entretiens sont utilisés du fait de la diversité des populations auditionnées et de la récurrence de certains entretiens réalisés avec les mêmes personnes à une année d'intervalle — pour Nia le premier entretien date en effet de 2006, début de mon cursus universitaire. D'une durée de trente-huit minutes, réalisé dans les locaux d'un CAARUD, on peut ainsi le considérer comme essentiellement informatif et relativement superficiel. Néanmoins, comme je l'ai évoqué plus haut, il permet de mettre un pied dans l'univers zonard. En 2009 je continue ainsi à interviewer des zonards mais cette fois-ci dans le cadre de l'observation. Je décide d'orienter mon outil vers des entretiens mêlant le récit de vie et l'entretien compréhensif. Nia répond présent à mon invitation et approfondit alors son histoire en remontant à sa petite enfance. Nia est le seul zonard avec qui j'effectue autant d'entretiens (4), m'offrant ainsi une vision longitudinale de son parcours. Pour les autres, seuls Yogui et Poly acceptent de réaliser deux entretiens à un an de distance. Shanana aurait bien voulu mais le peu de temps qu'elle passe sur Violet ne nous l'autorise pas. Pour les autres zonards, les aléas de la vie du squat, les mésententes, les réconciliations, les va-et-vient, ne facilitent pas la tâche. Ainsi Kundevitch et Joe partent, reviennent, repartent, dans un laps de temps relativement court. Il devient impossible de les joindre. Les autres, Trash, Momo, Monika, Mumu, Mag, Julie, Mina, Laura ne me fréquentent réellement que durant la seconde phase d'observation. Ainsi, l'ensemble des entretiens réalisés avec les zonards comprend pour chaque participant un récit de vie compréhensif (15) et pour trois autres (Nia, Poly, Yogui) se complète par des entretiens

ciblés sur l'évolution de leurs itinéraires respectifs à un an de distance. Des entretiens réalisés entre 2006 et 2008, auprès d'un couple qui habite le squat : Benoît et Charlène, de Carla, de Passe-Muraille qui connaissent Nia, ont été conservés. Les apports de ceux-ci sur les trajectoires des protagonistes et sur leur mode de vie et leur ancienne appartenance ou connaissance de La Family, me conduisent à penser qu'ils sont utiles et en cohérence avec la méthode monographique.

La méthode ainsi employée pour les entretiens avec les zonards tend à une non-directivité optimale autant que les sujets, le contexte et les participants me le consentent. Penser que déroger à la non-directivité revient à influencer de manière importante le discours et les pensées des sujets, c'est nier tout sens critique à nos enquêtés. Ne pas intervenir lorsque les silences sont trop longs c'est aussi laisser autrui dans une situation pesante, artificielle que la discussion ordinaire ne rencontre que rarement, c'est peut-être amener l'enquêté à interrompre l'entretien faute d'interactions, de naturel et rendre la situation incompréhensible. Ainsi la posture de Jean-Claude Kaufmann qui mêle non-directivité maximisée et engagement par ailleurs, qui vise à un échange naturel, me paraît correspondre à la réalité des entretiens effectués avec toutes les populations de cette recherche (Kaufman, 1996).

Le choix du lieu de passation est toujours laissé à l'initiative des participants. C'est ainsi que certains entretiens sont enregistrés dans des bars, dans la rue, d'autres dans le jardin du squat, dans une des chambres, dans le salon ou dans des appartements. Quant à la durée ils oscillent entre une heure et demie et deux heures. Les récits de vie sont ainsi évidemment plus longs que les entretiens complémentaires, les filles, les hommes plus experts plus bavards que les débutants zonards. Chaque conduite d'entretien se doit ainsi de prendre en compte le cadre que les participants déterminent.

Auprès des intervenants sociaux je tente de présenter l'enquête en les impliquant : « *Je voudrais savoir comment se passe la prise en charge des jeunes errances, les difficultés, les facilités, qu'ils posent... Si selon vous, il y a des explications à ce type de marginalisation ?* ». Là, la peur de l'évaluation apparaît, la polémique sur les termes "jeunes en errance" refait surface et enlise la conversation. Du coup, je me décide à présenter un thème plus en accord avec le monde social quand je sens des réticences : « *En fait, je travaille sur la façon dont ces jeunes construisent leur identité de la rue, comment les autres acteurs y concourent. Donc je voulais avoir votre avis sur le sujet.* » et à spécifier mon parcours en faisant valoir mon expérience d'éducatrice. Je leur montre que nous appartenons au même univers, que le but de la recherche est aussi de pouvoir servir aux travailleurs sociaux. Pour certains, le contact est facile, ils me livrent le maximum d'informations possibles. Néanmoins, tous les autres intervenants sociaux ne cessent de m'orienter vers l'équipe de rue, spécialiste des *jeunes en errance*. Cette équipe semble donc la plus légitime à discourir sur ces jeunes. Marie, infirmière dans une association CAARUD : « *Je suis là depuis 2008, donc j'ai une vision... , c'est assez parcellaire en fait.* ». Christian, du SEAS, association nationalement connue pour son travail social et médical innovant, ses recherches actions, n'a qu'à peine besoin que je le lance, tandis que

Michel, cadre d'une structure d'urgence missionnée pour des maraudes et l'accueil de SDF, semble absent de l'entretien. Je lâche au bout de cinq minutes et comprends que les difficultés institutionnelles et les enjeux politiques de l'accueil d'urgence exercent une pression sur Michel. La grande souffrance professionnelle ne permet pas à Michel de se livrer sur sa représentation des zonards. Ainsi les entretiens durent environ une heure et demi. Le contexte me pousse à devenir assez directive.

Les commerçants, eux, sont sur la défensive lorsque je les aborde. Souvent accusés d'étroitesse d'esprit par la mairie et par les travailleurs sociaux à cause des pressions qu'ils exercent pour que l'espace public soit mieux géré, ils refusent de se voir une nouvelle fois décrit de la sorte. Sur les quarante demandes que j'ai effectuées, j'obtiens seulement quatre accords formels et deux informels (ils ne veulent pas réaliser d'entretiens mais discutent plus d'une heure avec moi, je prends donc des notes a posteriori). Deux commerçants refusent avec virulence. Les plus partants sont, bien entendu, ceux qui tissent avec ces jeunes des relations pacifiées et à l'inverse M. Durand, le président de l'association des commerçants de l'avenue De Vigny. Les commerçants refusent la passation des entretiens à domicile ou dans un lieu plus neutre que celui du travail. Les entretiens sont de fait relativement brefs car effectués dans le cadre de leurs journées de travail, au cours de pauses ou entre deux clients, sur le lieu de travail même ou dans un café.

Au départ j'opte pour une conduite d'entretien non-directive et compréhensive, mais je dois rapidement la modifier. Les commerçants ne se livrent pas, ne comprennent pas où je veux en venir ; l'acceptabilité de la situation n'est pas aisée. Je m'engage davantage, je pose des questions claires. Curieusement cette directivité n'entraîne pas d'influence notable puisque les uns et les autres me contredisent, s'opposent ou acquiescent suivant mes propos. Toutefois, cette forme de quasi-questionnaire raccourcit la durée des entrevues et empêche d'atteindre un degré certain de profondeur.

Je compte alors sur les commerçants pour me présenter des riverains mais je suis éconduite. Ainsi les données des habitants que j'obtiens sont issues d'une réunion et des dires de commerçants et de zonards.

Monique, qui tient le bureau de tabac et qui connaît depuis des années la zone, est plus à l'aise face à l'exercice. Nous débutons donc la discussion autour de son chien Muffin. M. Durand, le PDG d'un magasin de bricolage, ne rechigne pas lui non plus. Il a à cœur de faire entendre la voix des commerçants. Je lui demande si le sujet des jeunes SDF fait partie de leurs préoccupations. *« Oui c'est le sujet principal surtout dans le bas de l'avenue. C'est le sujet principal. »* me répond-il. *« Et la mairie elle comprend la demande des commerçants, elle vous écoute ?- Je pense que non. Non. [...] J'ai eu un discours : "L'avenue de Vigny va être dotée d'un ensemble du Palais des sports qui va redevenir un palais des sports qui ne sera plus si vous voulez une zone où il y a de la musique qui est forcément élitiste. "D'accord on revient, c'est un palais des sports, super ! Mais il faut des commerces Avenue De Vigny ! On ne peut pas la couper en deux, avec une zone au Palais*

des sport sans commerce [...] Il faut des commerçants. Et en face vous avez des gens qui vous disent : "Pas de commerces." Ça, c'est une question d'image et c'est propre à la personnalité de notre maire. Tout est fait pour l'image,... c'est une vitrine de l'image de cet homme. ». C'est ainsi que je saisis mieux ce qui freine les commerçants à se livrer. À quoi bon exposer ses difficultés quand les politiques ne les attendent pas. La durée relativement courte des entretiens avec cinq commerçants, la difficulté à obtenir un consentement, laissent penser que l'outil de l'observation, dans le cadre de réunions de quartier, de commerçants et de la mairie, reste le plus approprié. Néanmoins, les hypothèses élaborées sur les enjeux interactionnels entre commerçants et zonards et sur leur perception du monde sont par ailleurs validées par des articles de la presse quotidienne locale se faisant l'écho des riverains, et par les observations in situ effectuées avec La Family. Ainsi si l'outil de l'entretien n'a pas été des plus efficaces avec les commerçants, la triangulation réalisée par l'utilisation de l'observation (réunion et avec les zonards) et de l'étude de traces (dans les quotidiens) confirme que des intérêts, des déférences et des conduites divers conduisent à développer une forme d'hostilité entre ces deux groupes.

2. 4. 2. Distance sociale : quand la proximité n'est pas un gage de réussite

Ce travail ne s'intéresse pas aux pratiques, opinions des commerçants et des travailleurs sociaux dans un cadre personnel mais à leurs perceptions, leurs actions en tant que professionnels et individus dans la sphère publique. Néanmoins, la prise en compte de ma position sociale dans ce contexte d'entretien avec des groupes sociaux non dominés a été requise. Fille d'un professeur d'espagnol en lycée, et d'une mère inspecteur à la DRASS, ayant passé mon enfance en ruralité, ancienne éducatrice, on peut estimer que mon appartenance sociale se rapproche bien plus des travailleurs sociaux que je connais pour certains personnellement que des commerçants. Toutefois, mes grands-parents maternels épiciers et la famille de mon conjoint propriétaire d'un supermarché m'ont transmis quelques notions sur la façon dont les commerçants voient le monde, sur la nature de leurs intérêts et de l'hexis à adopter. Cependant, les commerçants entendus sont forts différents les uns des autres, l'une est pharmacienne donc de milieu plus aisé avec des capitaux scolaires, culturels et économiques importants, l'autre propriétaire d'un magasin de bricolage datant de la fin du XIX^{ème} siècle, issu d'une vieille famille bourgeoise industrielle de la Violet, une autre est propriétaire d'un tabac, et ancienne bistrotière, de culture plutôt populaire et la dernière employée dans un magasin de perles est une ancienne étudiante en sociologie de niveau master. Au regard de la diversité sociale des enquêtés, j'ai à m'adapter à chaque entrevue et je conserve par ailleurs une attitude plus extérieure qu'avec les zonards. Je remarque que les refus essuyés avec leurs semblables ne sont pas liés à une distance sociale particulière entre eux et moi mais peut-être plus, aux dires de ceux qui témoignent, à leur regard acerbe sur la question zonarde ou à des intérêts

commerciaux. En effet, les gérants de deux boutiques qui vendent des vêtements ethniques et de l'encens refusent de participer alors même que leur clientèle compte parmi elle des zonards. Lors de mon démarchage chez les commerçants je prends le parti de m'habiller élégamment, sans ostension, avec un tailleur pantalon sombre, j'ôte mon piercing, je colle aux codes de la bourgeoisie discrète. « *L'effort vestimentaire alors consenti entre dans une stratégie nécessaire de négation ou, du moins, d'euphémisation des distances sociales et donc, aussi, idéologiques.* » (Pinçon, Pinçon-Charlot, 1991, p. 127). Ce travestissement relatif, aisé, est décisif en termes d'acceptation d'entretien surtout pour M. Durand (magasin de bricolage) et la pharmacienne. J'acquiesce à toutes leurs remarques sur l'insécurité. L'image d'une fille étudiante en doctorat, de bonne famille à l'allure droite, mesurant d'un ton calme ses propos, me gage de crédibilité. Je m'intéresse aussi à l'histoire des magasins, des familles, je me laisse porter autant que possible par le discours des enquêtés. M. Durand me raconte alors : « *On peut raconter ce qu'on veut. Il y a des classes sociales qui sont faites par le niveau de richesse généré par le travail. Autrefois c'était par le niveau de richesse transmise, pas forcément celle gagnée ; mais aujourd'hui on vous classe : vous êtes cadre, vous êtes bourgeois.* » J'approfondis : « *Oui tout à fait. Ce n'est pas la même chose d'être issu d'une famille bourgeoise par histoire, d'une famille qui est récemment arrivée à un certain standing.* ». Il reformule : « *C'est la différence entre les riches et les nouveaux riches. [...] Moi, j'y suis sensible par éducation. Moi, je suis fils de grands bourgeois.* ». Nous dissertons ainsi sur l'évolution des familles d'industriels, et du quartier, anciennement très huppé et aujourd'hui populaire. Néanmoins, malgré des atomes crochus, M. Durand m'invite certes à une réunion de l'association dont il est président mais ne me recommande pas auprès d'autres commerçants. Aucun des interviewés ne consent à m'introduire auprès de ses confrères. Il semble ainsi que ce type d'investigation réclame une durée d'immersion relativement importante.

Ma carrière d'éducatrice spécialisée m'a conduite à tisser dans le champ de la toxicomanie un réseau d'interconnaissances assez important. Forte de celui-ci, j'imagine mener des entretiens de manière décontractée avec mes confrères. Entre défections, tensions palpables et écourtement des entretiens, je comprends que j'ai trahi la cause. Je suis passée de l'autre côté du mur, celui *des théoriciens enfermés dans leur tour d'ivoire*, qui, une fois dégagés de la pesanteur du quotidien, des prises en charge éducatives, tirent à balles réelles sur leurs anciens confrères qu'ils jugent inefficaces. Je perçois une tension lorsque, conviée à la mairie pour une réunion je salue Inès et Jean-Pierre déjà présents. Ils ne comprennent pas pourquoi on me sollicite. Les concurrences entre travail social et université sont toujours vivaces. Il est difficile en France de légitimer une posture de recherche lorsque l'on est praticien et la vue de ces universitaires qui déboulent dans un champ que le travail social tente de conquérir pour se légitimer en cette période de malaise, n'arrange pas l'affaire

Si la proximité sociale et relationnelle facilite l'acceptabilité et la confiance, l'appartenance au champ universitaire joue en ma défaveur. Ainsi, outre les influences des

milieux sociaux d'origines, l'appartenance à des champs perçus comme concurrents, ou entretenant des rapports de domination doivent être pris en compte. J'estime que cet obstacle aurait pu se contourner en utilisant une présentation du thème de recherche différente, plus axée sur la pratique, valorisant l'action des intervenants mais surtout en réalisant un travail d'observation préalablement aux entretiens.

2. 4. 3. *L'entretien récit de vie chez La Family : idéologie et intimité*

La technique de l'entretien compréhensif de Kaufmann (1996), employée pour les six premiers entretiens de zonards en 2006-2007, est enrichie par celle du récit de vie ethnosociologique dès 2009. Selon Bertaux (1996, def), tout entretien peut être considéré comme récit de vie « [...] dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue. » Plus spécifiquement, en sciences sociales, « *Le récit de vie résulte d'une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel un chercheur [...] demande à une personne ci-après dénommée « sujet », de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue.* » (Bertaux, 1996, p. 6). Tel est le cas lors de cette recherche, la question de départ étant : « *J'aimerais que tu me racontes ta vie.* » « *Comment tu es arrivé dans la zone ?* ». Proche des analyses de D. Martuccelli, F. De Singly et F. Dubet (1994) mettant en exergue le processus d'individualisation à l'œuvre dans notre société, je ne pouvais en conséquence pas me départir d'une approche par entretien permettant de faire rejaillir les subjectivités, les singularités individuelles, le travail sur soi, la manière dont chaque zonard tisse son récit, agence ses expériences, se donne une cohérence. Il s'agit donc de « [...] créer un espace de réflexivité entre l'analyste et l'acteur. » qui indique les contradictions des enquêtés, leurs doutes, les contraintes qui jalonnent leur marge de manœuvre et les ordonnent (Martuccelli, Singly, 2009, p. 92 ; Lahire, 2001). Si l'entretien n'a pas pour vocation première d'être l'outil d'un travail sur soi, il s'impose cependant. Par sa performativité, l'entretien induit une production de représentations qui ne sont pas forcément conscientisées et des effets sur la construction identitaire. « *Le récit n'est pas l'expression d'un sujet qui lui préexiste intégralement, mais plutôt qui contribue à déterminer l'existence même du "sujet".* » (Leclerc-Olive, 1997, p. 67).

« *L'hypothèse centrale de la perspective ethnosociologique est que les logiques qui régissent l'ensemble d'un monde social ou mésocosme sont également à l'œuvre dans chacun des microcosmes qui le composent [...].* » (D. Bertaux, 1997, p. 14). Ainsi, en recueillant, de façon approfondie, les propos de quelques représentants du mésocosme, il devient possible d'identifier les logiques d'actions individuelles, les mécanismes sociaux, les processus de reproduction et de transformation du groupe investigué. Ici, il s'agit de repérer des trajectoires types menant à cette forme particulière de déviance que sont l'appartenance à la zone et à sa pérennisation, en localisant la communauté et la singularité des vécus, des rationalisations, des actes déviants et des interactions *out-group*.

Pourquoi alors souligner, dans le titre, la différence entre récit de vie et entretien ? La méconnaissance de la technique du récit de vie ethnosociologique peut le faire passer pour un simple recueil de données ne pouvant essentiellement s'intéresser qu'au déroulement de l'existence des enquêtés. À ce titre, par volonté de clarté sémantique, je préfère tout simplement appeler cette technique : *entretien de vie compréhensif*. De plus, très attachée à la conduite d'entretien Kaufmanienne (1996) et à ses ancrages épistémologiques : empathie, engagement, intropathie, non-directivité, compréhension, je tiens à ce que cette influence apparaisse de façon notable.

Le sujet de la déviance et l'histoire propre des acteurs ne sont pas faciles à aborder, surtout dans des contextes de maltraitance infantile. La perception d'un discours implicite sur la maltraitance n'est à mon avis possible que grâce à la non-directivité méthodologique choisie. L'ensemble des entretiens est réalisé après trois mois d'observation, une fois ma place un tant soit peu établie. Pour les habitants en appartement, en camion, les entretiens sont effectués dès que possible. Comme je l'ai dit, le groupe est assez labile du fait de règlements de compte, d'amitiés et d'inimitiés qui se font et se défont, et du fait du nomadisme plus accentué de certains.

Suivant les prérequis épistémologiques et déontologiques expliqués précédemment, quelques éléments des entretiens ont été coupés sur demande des participants, mais ils m'ont autorisée à les utiliser pour l'analyse sans les citer.

2. 4. 4. Le tout-terrain invite à la non-directivité

Cette méthode s'avère l'une des plus adéquates puisque je désire avoir accès à l'interprétation des acteurs concernant leur vécu, leur inscription dans la zone et leurs relations avec les policiers, commerçants et personnes *out-groups*. De plus, cette méthode, souple et adaptable, se prête à merveille à cette de recherche "tout-terrain". Les personnalités diverses, assez tranchées et la façon de vivre singulière qui autorisent les uns et les autres à couper les entretiens me dépossèdent par avance de toute directivité. Ainsi, la population ne supportant qu'avec parcimonie l'autorité et l'intrusion, se méfiant de tout étranger (j'en demeure un malgré tout) impose ce type d'entretien. En dépit de l'absolu méthodologique exigeant que l'entretien ne soit jamais improvisé, dans ce cadre-ci, j'avoue pourtant avoir dû écarter le guide d'entretien au profit d'une importante flexibilité. « *Les principes de l'entretien compréhensif ne sont rien d'autre que la formalisation d'un savoir-faire concret issu du terrain, qui est un savoir-faire personnel.* » (Kaufmann, 1996, p. 9). L'entretien dans ce cadre se conçoit donc comme un bricolage méthodologique dont je ne peux mesurer la validité et les biais qu'a posteriori. D'aucuns critiqueront certainement cette approche qu'ils jugeront inconsistante, légère, facile. Il n'en est rien, et je vous assure que l'improvisation et l'écoute active nécessaire à cet exercice requièrent une concentration intense et longue. « *Sans nier les compétences formelles et informelles de chacun, notre manière de concevoir la pratique du récit de vie implique de reconnaître au narrateur qu'il peut occuper les places d'analyste et d'interprète de son récit.* » (De

Villiers, 2006). En cela, la non directivité est intéressante car elle laisse place à tous types de positionnements et souvent pousse l'enquêté à interpréter ses propos, ses événements de vie.

2. 4. 5. *L'entretien récit de vie une technique de profondeur.*

Je ne reviendrai pas sur l'ancrage épistémologique qui m'habite, il me semble que ce dernier est relativement clair. Cependant, je tiens à souligner que la rationalité et la réflexivité des acteurs, auxquelles je crois, ont animé mes choix méthodologiques. Ainsi la non-directivité de l'entretien compréhensif donne une place prépondérante aux savoirs des acteurs et à leur capacité de description, d'auto-analyse. D'un point de vue déontologique et au vu du sujet de recherche, l'entretien quasi libre marque plus formellement un respect, une sensibilité face aux interviewés et à leur vécu. Cette méthodologie « [...] *s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des porteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus ; elle commence donc par l'intropathie.* » (Kaufmann, 1996, p. 23). L'atteinte de cette intropathie est facilitée par la technique de l'observation participante utilisée en pré-entretien. Le face-à-face et l'absence de contrainte dans la direction des entretiens donnent accès aux logiques réflexives, aux divers degrés d'engagement dans la vie zonarde et à la position que chacun occupe au sein de ce groupe. L'épisode des premiers *entretiens récits de vie* sème un doute chez les enquêtés quant à mes objectifs, mais pérennise aussi nos relations. C'est à son terme, que comme soulagée par le travail accompli, l'observation devient plus légère, les confidences affectives plus poussées. Narrer sa vie lors d'un entretien, crée, évidemment, une proximité avec l'enquêteur. Un écart se dessine alors entre ceux qui participent à ce mode de recueil et les non-participants avec qui la relation s'intensifie moins.

« *La mise en place d'une démarche qui fait appel aux ressources du récit de vie exige que la personne qui a l'initiative de l'offre [...] prenne le temps de créer un lien de confiance suffisante pour que les candidats narrateurs saisissent l'intérêt qu'ils ont à s'y engager* ». (Villiers, 2006). En ce sens, l'observation participante, durant les trois mois précédant les premiers entretiens est essentielle.

L'entretien de vie compréhensif et non-directif offre par ailleurs une perspective diachronique permettant de saisir l'articulation entre le phénomène, les facteurs et les mécanismes. Elle resitue ainsi les événements dans l'historicité du sujet, de son interprétation et de la situation donc dans sa logique propre (Bensa, 1996 ; Martuccelli, Singly, 2009). Cette approche correspond de toute évidence à la grille de lecture choisie : la carrière.

2. 5. L'étude des traces, du Web, des photographies

Je ne m'attarde pas sur cet outil qui en définitive sert davantage à vérifier mes intuitions qu'à livrer des données. Sachant pertinemment que la monographie ne peut prétendre à une représentativité certaine, je ne parviens pourtant pas à y renoncer. Je tente en consultant des forums de camions, de Free Party, de mesurer si les phénomènes observés dans La Family sont partagés par d'autres zonards, voyageurs, si les opinions des travailleurs sociaux, des commerçants relayent celles de la presse et révèlent deux positions du sens commun normé.

Seuls les textes de Yogui, ses chansons, les mails de Miette et de Mag sont donc étudiés comme les entretiens, de manière thématique et sémantique. Les photographies servent d'illustrations surtout pendant les congrès et les colloques. En effet, le public ne sait pas forcément de qui je parle. Ces images autorisent ainsi les auditeurs à identifier rapidement la population.

2. 6. Le retour au terrain et la coconstruction : un échec ?

Tout bon manuel en ethnographie consacre un chapitre sur la restitution de l'enquête aux enquêtés. Dans le contexte d'une co-construction de la recherche avec les enquêtés, ici seulement les zonards — les autres groupes sociaux ne représentant pas le cœur du phénomène mais sa périphérie, il me semble peu pertinent de leur offrir autant de place — la restitution de l'enquête prend une forme particulière. Comme je l'ai évoqué, les membres de La Family ont toujours dans leurs mains les entretiens retranscrits. Très peu effectuent des modifications. Dans le cadre des observations, régulièrement, les uns et les autres consultent mon carnet de bord et leurs entretiens propres. En revanche, peu d'entre eux se penchent sur mes articles, mes contributions pour colloques et mes paragraphes de thèse. Au départ, je leur dissimule mes aversions, mes craintes puis lors de la deuxième phase d'observation j'ouvre entièrement mon carnet de bord. Aucun d'eux ne juge mes ressentis. Ceux-ci deviennent alors une base intéressante de discussions. Ils leur permettent de saisir les impressions qu'ils dégagent auprès des hors groupes dont je fais en quelque sorte partie. Ils apprécient grandement le style "parlé" des retranscriptions d'entretiens, l'attention portée aux onomatopées, aux élisions et rien des fautes commises à l'encontre de certains mots de leur vocabulaire. Les critiques toujours prises en compte entraînent des modifications. Néanmoins, celles-ci concernent plus le déroulement de certains événements que mes interprétations. "Le retour aux enquêtés", c'est-à-dire la restitution de mes conclusions, peut générer des conflits liés à l'écriture et à la susceptibilité des participants (Kobelinsky in Bensa, Fassin, 2008). Un texte trop théorique qui désincarne une existence vécue par les acteurs de manière intense peut induire une lutte de pouvoir, une sensation d'évaluation, de jugement et de décalage. Ici il n'en est rien. Je n'endosse pas le rôle de *décepteur social* que l'ethnographe peut se voir

attribuer en renvoyant une image à laquelle les enquêtés peinent à s'identifier (Kobelinsky in Bensa, Fassin, 2008).

Au vu du peu d'intérêt que suscite ce "pavé" de 400 pages laissé au squat, je décide, lors de discussions informelles, de livrer les données d'observation. Le seul aménagement réalisé lors de ces présentations concerne la dissimulation de morceaux d'entretiens, d'événements narrés, et des surnoms en utilisant les pronoms "il", "elle", ceci afin d'éviter que certaines réflexions ne provoquent des conflits au sein du groupe. L'éthique de l'ethnographe consiste à évaluer les répercussions de son enquête et de sa restitution aussi bien pour le groupe investigué que pour la population plus large à laquelle il appartient.

Ici la difficulté n'est pas tant l'acceptation de l'analyse qui aurait pu être perçue comme extérieure, que l'impact de certains de leurs propos pour la suite de la vie communautaire. Dans tout groupe des dissensions plus ou moins cachées existent et si elles sont intéressantes pour l'ethnographe, elles ne doivent pas être révélées par une monographie. On peut imaginer que, lors d'observations, l'ethnographe se trouve en position d'induire des tensions : en demandant aux membres du groupe leurs positionnements sur un sujet par exemple. Dans ce cas de figure, bien que le chercheur fausse le déroulement naturel de la vie du groupe (mais de toute évidence sa seule présence suffit), le caractère public de la controverse fait qu'elle n'est pas forcément une menace pour le groupe. Or, lorsque sur le ton de la confiance, lors d'une discussion, un acteur vous livre des éléments tabous, intimes ou politiques, l'éthique de la recherche impose de maintenir le secret face aux autres membres du groupe. Car, si l'acteur a consenti à rendre sa parole publique, il n'approuve pas forcément qu'elle soit révélée à ses proches. La forme relativement théorique de mes conclusions constitue une autre difficulté. Cependant, hormis certaines notions, les trois personnes (Yogui, Poly et Nia) qui les lisent, saisissent dans leurs globalités mes analyses. Yogui indique toutefois le recours nécessaire au dictionnaire et la lecture quelque peu fastidieuse. Les autres, peu intéressés, préfèrent que je leur en fasse un compte rendu oral. Ils précisent tous le caractère contingent de mon travail : « *Nous tu sais c'est un groupe spécial [...], un squat de luxe. C'est pas partout pareil.* » : **Trash.**

Une précaution et non des moindres qu'il fallut négocier fut étrangement l'anonymation des noms des participants. Malgré le désir exprimé par La Family de conserver ses surnoms, je m'y refuse et fais valoir que la thèse sera consultable sur Internet et en bibliothèque, qu'il est impossible de savoir qui la lira. La police, la justice pourrait s'en saisir, qui sait ? Il est vrai que l'enquête valorise une part de leur savoir, qu'elle offre une image plus positive que celle habituellement attribuée par la société. Par conséquent, ils voudraient revendiquer cette représentation en y inscrivant leurs noms.

Le rendu provoqué par mes soins, suite au désintérêt que produisent mes écrits laissés au squat (articles, thèses, communications), prend donc la forme de discussions tout le long de l'enquête. En effet comme Chauvier (2003) le souligne, les enquêtés en position de domination jugent qu'il est inintéressant, voire dérisoire d'écrire sur eux et paradoxalement en sont fiers. Néanmoins, ce sentiment n'induit pas de curiosité

particulière sur mes dires. Ils me font confiance, j'ai la place d'écrivain. J'insiste cependant ; sans résultat. Ce qui les interpelle davantage c'est bien plus le résultat académique que j'en tirerai. Ils espèrent ainsi concourir à ma réussite scientifique. Étrange basculement que des individus perçus comme en difficulté se préoccupent de ma réussite professionnelle, eux qui refusent d'y accéder. Je me rappelle alors Philippe Bourgois et ses participants du Barrio qui n'imaginèrent jamais « [...] *qu'ils puissent recevoir quoi que ce soit en retour de ce projet de livre.* » (Bourgois, 2001, p. 78-79). Je me rallie donc au même positionnement, espérant que mon travail participe, à sa modeste mesure, à une meilleure compréhension de ce qu'est la vie zonarde. Seul Yogui s'implique massivement. Il s'attèle à la lecture de tous mes écrits. Il me dira juste cela après que je l'aie interrogé sur la véracité de mes interprétations « *C'est ton regard et c'est ça qu'il faut. Moi ça me fait réfléchir* ». Je n'en saurai jamais plus. Nous projetons de continuer notre collaboration sur un travail plus autobiographique. Yogui a débuté la rédaction mais il meurt. Trash veut que nous réalisions cet ouvrage en son hommage. Il a conservé tous les écrits de Yogui qui m'étaient destinés, des lettres, des mots.

Concernant les travailleurs sociaux et commerçants, le retour sur l'enquête s'effectue de manière plus sommaire : je donne à chacun son entretien et mes coordonnées s'ils en désirent plus... Les commerçants, les travailleurs sociaux ne me contactent pas. J'enverrai en temps voulu des articles moins volumineux, plus acceptables.

2. 7. L'écriture : distance, arrachement, fiction... être au plus proche !

Je m'isole de La Family pendant les phases d'écriture et d'analyse. Je romps, il le faut. Ni appels téléphoniques, ni visites durant plus d'un mois. Je reviens, il le faut. L'angoisse m'envahit. Ai-je commis des erreurs interprétatives ? J'échange des emails avec Miette, Mag, Shanana et Ève. Je téléphone à Poly. Nous nous voyons et discutons des précisions qui me manquent et de mes interprétations. Puis une seconde phase d'isolement s'amorce, celle-là durera trois mois. J'hésite entre le "je" qui s'accorde avec ma posture épistémologique et le "nous" de distanciation qui s'étale malgré moi sur l'écran. Je décide d'alterner pour conférer un statut plus théorique à certaines parties, pour interpeller le lecteur en l'incluant par le "nous", et d'user du "je" pour octroyer à d'autres parties une valeur plus vivante. J'ai, au début de cette aventure scripturale, le désir et l'arrogance de penser pouvoir offrir aux dires des participants la même place que celle que j'accorde aux propos scientifiques. Je n'y parviens pas. Les interprétations s'enchaînent, le volume des pages s'étoffe et je me dois de choisir. Je statue peut-être de manière mégalomane à la faveur du savoir savant. Je me refuse cependant à retirer les portraits, malgré leur longueur, je les place alors en annexe. Je conserve les termes zonards, bien qu'ils imposent au lecteur une lecture plus fastidieuse. Quant à l'écriture plus fictionnelle prônée par le courant rhétorique anthropologique, mes qualités d'écrivain me posèrent des

obstacles que je jugeais insurmontables pour un exercice de thèse et mon désir de justesse, pourtant je le sais illusoire, des barrières scripturales insurmontables (Clifford, Marcus, 1986 ; Debaene, 2005). Les descriptions denses elles-mêmes s'avèrent moins consistantes que prévues et se limitèrent à la description des acteurs et des lieux, à certaines situations. Le sujet peu exploité dévoila ses pièges. Trop de choses à dire. Que choisir ? L'écriture est un renoncement à l'exhaustivité aussi bien en termes de données qu'épistémologiquement. Elle organise un tri, ici sur la base de ce qui me parut le plus logique et le plus pertinent, à savoir répondre aux questions : comment devient-on zonards ? Comment le reste-t-on ou non ? L'histoire de cette thèse que l'on considère souvent comme un achèvement n'est en définitive que le début d'une quête du Graal.

2. 8. Lieux d'enquêtes : dedans / dehors

2. 8. 1. Le squat

Le squat est constitué de deux maisons mitoyennes identiques. (Plan voir annexe 8)



Le premier jour d'enquête, je me trouve donc face à une de ces maisons des années 1950-60, en béton gris délavé, composée d'un bloc orné d'une fenêtre relativement large et carrée, d'une porte vitrée dont les volets en bois vert clair sont fermés et d'un garage dont l'ouverture en bois blanc, usée par le temps, se disloque. L'habitation située face à la rue est entourée d'un jardin relativement étendu. Un grillage fatigué, ployant sous les ans, clos par une relique de portail constituée d'un seul battant, d'une planche et de fils de fer, sépare la rue du parvis lui-même jonché de vieux vélos, de cartons, de vêtements usagés et de morceaux de métaux rouillés. Je pousse le portique, ou plutôt le soulève à deux mains. Je frappe à la porte du garage. Armor, tout endormi, beugle un « *Ouais, j'arrive ! Passe par derrière !* ». Je fais le tour. Là, sous mes yeux, s'étend un vaste jardin, habité par un ancien frigo désossé, des morceaux rouillés de machine à laver, des pneus, des fours électriques dévastés et une carcasse de vélo. Deux, trois arbres en fond de terrain, servent de haies et l'herbe croît péniblement sur un sol de terre noire troué comme un gruyère. Ève, qui avait dû m'entendre, m'ouvre la porte-fenêtre de devant. Le squat dans lequel je rentre est le principal. Il bénéficie d'une cuisine aménagée, d'une salle de bains et de WC ordinairement fonctionnels mais qui à cette époque sont hors d'usage, la fosse étant remplie.



Porte des toilettes



Salle de bains



Cuisine

Le salon se meuble de deux sommiers recouverts par deux matelas et d'un canapé des années 1980, sûrement récupéré dans la rue et dont les coussins s'échappent.

Les murs peints en marron virant vers le rouge, noircis par un ancien incendie, portent de nombreux tags, des phrases, des dessins (des A anarchistes, Liberté, des portraits de punks...).

La télévision à tube cathodique, datant d'au moins quinze ans, repose sur un meuble en bois massif de style rustique. En-dessous, des magazines, des journaux, des livres y sont entreposés. Sur le côté gauche, une table de chevet en pin tient encore par miracle sur ses pieds. Le mur perpendiculaire est revêtu d'une cheminée avec un trumeau décoré d'autocollants SCALP²¹, d'une peinture psychédélique.



²¹ SCALP : section carrément anti le Pen, groupes antifascistes, libertaires présents dans de nombreuses villes.

Entre les trois canapés disposés en "u", trône une petite table basse ronde, aux piètements frêles sur laquelle est disposé un cendrier en coque de noix de coco, des briquets. Dessous, des bouteilles d'eau, de soda et des bongs sont calés. La première impression est paradoxale : Nia vautré sur l'un des matelas, une couette crasseuse sans drap recouvrant son corps entièrement habillé, présage un certain laisser-aller en matière d'hygiène, mais le sol est propre. La cuisine donnant sur le jardin comprend un grand réfrigérateur vieux d'une bonne dizaine d'années, une gazinière, deux réchauds, un four électrique posé sur un meuble en formica blanc, des étagères contenant la vaisselle et des produits d'épicerie. Des canettes de bières à forte teneur d'alcool (8/6, 7/6 etc) recouvrent une veille table de ferme en bois. L'évier, réalisé avec un lavabo et son meuble de salle de bains récupéré, est desservi en eau par un robinet mural trop haut, prolongé en conséquence par un morceau de tuyau d'arrosage. Ce dernier et la gazinière se situent sous une grande hotte. Le plafond, tout comme celui du salon, garde les stigmates d'un ancien incendie ayant eu lieu avant l'installation de La Family. Sur la gauche du salon, un sas distribue la chambre de Yogui, la salle d'eau, et la chambre de Nia désertée pour cause de souris. Ces dernières réalisent de petits tas de sable pouvant atteindre les trente centimètres de haut, sur l'ensemble du sol. Armor et Miette, Joe, Poly et Kundevitch, Trash, Chben et Luc, habitent à tour de rôle le garage aménagé en chambre. Miette réalise une fresque sur un mur et installe une guirlande électrique colorée. Le squat, contrairement à ce que j'imaginai, possède tout le confort nécessaire : chauffage, eau courante, eau chaude, électricité ; bien sûr rien n'est aux normes : le bricolage et la bidouille étant maîtres mots. Ce lieu, pour la notation des observations, se révèle idéal et tous les habitants s'évertuent à me laisser le plus souvent possible une place sur la table basse pour que je puisse écrire sans difficultés. Lorsque nous faisons un barbecue dans le jardin, les canapés et la table sortent eux aussi.



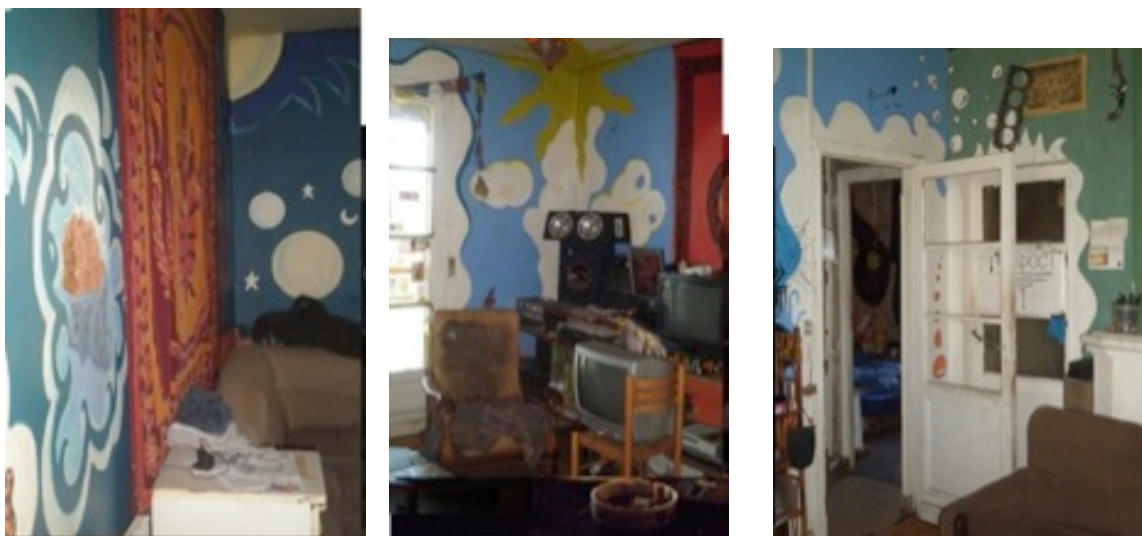
Les zonards habitent en effet l'extérieur comme l'intérieur. Lors de nombreuses soirées, l'une des plus grandes difficultés ethnographiques concerne le nombre de participants qui avoisine la quinzaine sans compter les chiens. Tout ce joyeux monde devient alors quasi-inaudible et la prise de note me demande une forte concentration et m'oblige à élire

certaines situations, discussions plus que d'autres. Ces choix se réalisent par contraintes géographiques (ma position par rapport aux observés) et par topicité plus tard.

Du plexiglas ou des planches de bois remplacent les vitres cassées des fenêtres. Le squat n°2, en meilleur état, réalisé exactement sur le même modèle de construction, est en contrepartie peu fonctionnel : ni cuisine équipée, ni sanitaires en état de marche dans un premier temps. Son jardin, à l'opposé de l'autre, prend l'allure d'une vraie jungle. Les zonards nettoient la maison et le jardin courant 2010, bricolent et équiper la cuisine suite à l'arrivée de Brade et Dorine qui possèdent des appareils électroménagers. Je n'y vais que rarement car cette maison sert de partie privative et les repas continuent à se prendre majoritairement dans le salon du squat 1. Il est investi par Kundevitch, Mr Z, Poly, ADN, Psycho, Jé, Brade et Dorine.

Tous me signalent la rareté de ce type de squat car trouver un lieu non habité jouissant encore de la distribution en énergie s'avère quasi impossible. Les raccordements en eau et électricité sont effectués facilement, de manière illégale. Un très vieux compteur est trafiqué et remis en route, l'une des deux maisons dont l'eau n'a jamais été coupée alimente les deux bâtiments. Des cumulus sont installés, des serrures sur les portes d'entrée sont posées, une terrasse est aménagée avec des pavés, été 2010.

Le squat principal évolue et se modifie dans sa décoration et son aménagement tout au long de l'observation.



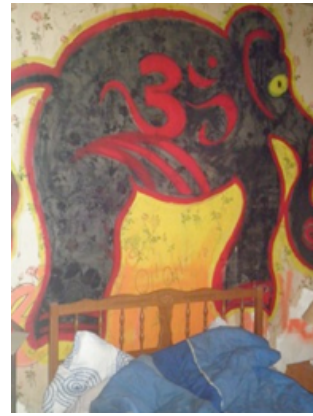
Ils réparent la toiture, décoorent le salon. Tous participent à l'amélioration de l'habitat y compris les amis qui n'y résident pas. Lors de ma première phase d'observation, l'espace extérieur est envahi de carcasses métalliques, que les squatteurs et les habitants du quartier entreposent, assignant ainsi au lieu une fonction de décharge publique. En un week-end, les squatteurs vident les ordures, taillent la haie. Il peut sembler surprenant qu'une population que l'on présente souvent comme déstructurée mentalement puisse s'investir dans des travaux de rénovation et d'entretien. Le fonctionnement paradoxal zonard oscillant entre anarchie et patriarcat autocratique génère une forme d'implication ni

désengagée, ni totale vis-à-vis du squat. Si des travaux sont réalisés, il faut qu'ils soient d'une part peu coûteux en temps et en argent, d'autre part, qu'ils apportent un bénéfice de confort immédiat. La plupart du temps, le leader du squat, Yogui, est à leur initiative. De même, la décoration constituée de graffiti, de tentures, de peintures murales et d'objets de récupération n'est jamais réellement planifiée mais suit les envies du moment. La récupération de meuble, de matériel de cuisine, de construction et d'équipement sanitaire s'ancre dans leurs principes de sous-consommation et n'est pas seulement liée aux contraintes socio-économiques qui encadrent la vie des squatteurs. Ainsi l'habitat précaire n'est pas perçu comme une relégation mais comme une stratégie de vie, un choix. En une journée, je vois le salon du squat 1 se parer d'étoiles, de lunes, de champignons et d'un soleil. L'éléphant, présent dans la chambre du leader, est peint lors d'une soirée sous kétamine. Les drogues rythmant la vie des zonards accompagnent souvent leurs activités artistiques. Les motifs décoratifs se réfèrent pour beaucoup à des univers féeriques, psychédéliques, punk, tribaux ou techno-organiques en accord avec l'idéologie anarcho-primitiviste à laquelle ils semblent adhérer. Amateurs et organisateurs de Free Parties, leurs ancrages culturels s'inspirent des tribus techno alternatives et du punk français. Certains d'entre eux habitent en camion, voyagent et font partie du sous-groupe des voyageurs auquel tous espèrent appartenir.



Camion de Damien

Le squat n'est considéré que comme un passage vers l'achat d'un camion. Néanmoins, nombres de voyageurs, surtout l'hiver, passent de squats en squats et ne vivent dans leur camion que durant les beaux jours. Le squat est divisé en espaces communs et en espaces privés. Ces espaces privés, les chambres, peuvent être partagés, mais la décision revient à celui qui l'occupe en premier. Ceux qui ne restent au squat que quelques semaines investissent cet espace en le décorant, le rangeant.



(Nouvelle chambre de Yogui 2009)

Quand des chambres sont non utilisées, elles se transforment souvent en lieux de stockage.

2. 8. 2. « La rue », la Zone et ses commerces

Le deuxième lieu principal d'enquête : « la rue », permet d'observer les activités de promenades en compagnie des chiens et de rencontre avec la zone, les interactions avec les autres groupes sociaux. L'enquête réalisée aussi bien en hiver qu'en été, prenant en considération les contingences climatiques, indique que les pratiques et leurs fréquences n'ont pas forcément de lien avec la météorologie. Nous nous rendons le plus souvent dans deux supermarchés, dont l'un se situe dans un quartier du centre-ville où la présence des zonards pose problème depuis déjà quelques années, l'autre à proximité du squat, afin de ravitailler la maisonnée en vivres et alcool. Par commodité, les zonards fréquentent davantage le plus central des magasins, Avenue De Vigny. Proche des lieux de deal où certains se ravitaillent en Subutex, d'une association CAARUD délivrant du matériel stérile d'injection, il constitue le point de rendez-vous des zonards. Les boutiques des commerçants enquêtés se situent dans cette avenue et dans une rue piétonne perpendiculaire.

Nous restons donc souvent, lors de nos sorties, à cet endroit. Dès fin 2010, un changement s'opère. Les zonards quittent les lieux. Je ne comprends pas, je questionne Yogui, Nia, Inès, personne ne sait ce qui se passe. Nia et Yogui ne mendient plus depuis plus de six mois : Nia se réinsérant et Yogui trouvant des solutions qu'il estime plus confortables. Je me balade alors dans Violet, cherchant la Zone. Durant quelques mois, ils se retrouvent sur la place de la cathédrale, mais sont moins nombreux qu'avant.



Les associations CAARUD remarquent elles aussi une baisse de leur fréquentation et je me demande alors si le phénomène zonard touche à sa fin. Été 2011, je termine mes observations quand la Zone se réapproprie l'avenue De Vigny. La politique municipale de dissuasion a donc rempli sa mission à court terme durant une année mais les zonards s'y sont accoutumés, les policiers, eux, peut-être, se sont essoufflés.

2. 8. 3. Les appartements

Douze membres de La Family vivent en appartement pendant l'enquête :

1. Deux couples : Antifaf et Mina qui se sépareront, Panawane et Annie
2. Mona et sa fille vivent en HLM dans un quartier populaire
3. Miette et Mag qui partagent leur temps entre le squat et un appartement
4. Manuel, le quarantenaire dealer, qui ne vécut jamais en squat
5. Poly, Kundevitch et Nia qui décident de se faire une place dans la société conventionnelle. Poly et Kundevitch quittent leur appartement au bout de deux mois, réintègrent la vie en squat puis Poly est hébergée par une association dans un logement autonome.

J'entre seulement dans les appartements de Nia, Poly, Mag, Mina, et d'Antifaf. Mis à part certains membres de La Family, les zonards locataires d'appartements ont tendance par peur des nuisances (vols, réflexions du voisinage, bruits...) à ne pas inviter les squatteurs chez eux. Ainsi Nia, partant une seconde fois en cure de sevrage pour l'alcool, prête son logement à Kundevitch et Poly, alors sans toit. Durant leur occupation ils invitent différents membres de la zone et au retour de Nia, ce dernier découvre qu'un potentiel cambriolage organisé par Fabrice se met en branle. Pour l'éviter, il doit donc impressionner celui-ci en le frappant en pleine rue devant d'autres zonards.

Les trois autres appartements où je me rends sont eux aussi, bien entretenus, décorés avec soin. Des tentures africaines et indiennes, des posters de concerts, des flyers de soirées technos ornent les murs. Ces appartements servent donc à leur locataire comme lieu de repos et sont rarement investis pour des soirées, des fêtes. Il s'agit de lieux intimes où l'on se ressource, se protège et où l'on ne convie que les plus proches.

2. 8. 4. Les associations

Les travailleurs sanitaires et sociaux entendus lors des entretiens de recherche sont employés dans trois types de structures : des CAARUD, des clubs de préventions et le SAMU social. Dans l'un des CAARUD appartenant auparavant à une structure humanitaire, je m'entretiens avec Gérard, Sandrine une infirmière arrivée depuis deux ans et Émilie, une animatrice. Le lieu est agréable, décoré avec goût. Ils accueillent tous les après-midi des toxicomanes actifs, les aident dans leurs démarches administratives, de logement, d'emploi et offrent des soins médicaux gratuits, des kits d'injection, d'inhalation pour "sniffer". L'équipe pourtant jeune (entre vingt-cinq et trente-cinq ans) semble quelque peu essoufflée. Pas de rires, de taquineries, contrairement à l'équipe de l'autre CAARUD. Les moyens financiers ne paraissent d'ailleurs pas les mêmes. Si le premier CAARUD, *La maison* compte trois emplois à temps plein et deux autres à temps partiel, l'autre *Le rosier*, est pourvu de plus de six emplois à temps plein et d'un poste à mi-temps de psychologue. Ainsi, outre leurs avantages humains, les locaux signent aussi cette différence. *Le rosier* ressemble à une galerie d'art contemporain : meubles design, sol en béton, grands volumes ; alors que *La maison* occupe une vieille échoppe rénovée plus modeste. L'aura de l'association SEIA²² valorise en effet ses salariés et ses divers services (appartements autonomes, centre de soin, post-cure, service de rue, bus) offrent un panel de solutions aux travailleurs sociaux. Une grande disparité de moyens existe donc entre les diverses institutions visitées et influe sur le moral de ses employés. Ainsi, de la même manière, le club de prévention de Chamaret comptant deux salariés (Hayden et une assistante sociale) dégage une atmosphère plus lourde que celui de d'Anon (en banlieue de Violet) employant six personnes. Accueillie avec chaleur par une équipe boute-en-train, je constate qu'il règne un climat convivial, travailleur, où les échanges verbaux sur les pratiques sont quotidiens. À peine assise, le chef de service me propose des chocolats, un thé, un café. L'ensemble de l'équipe veut participer à l'entretien qui, du coup, mute en entretien collectif alors que je n'avais rendez-vous qu'avec Cédric le plus jeune. Le SAMU social quant à lui, toujours relégué au dernier plan par la très grosse association (le Badon, association historique de Violet qui gère en effet des services d'AEMO, AED, des foyers pour jeunes...) dont il dépend, me paraît particulièrement en difficulté, en souffrance. Les locaux sont vétustes, Michel le sous-directeur, reste comme absent durant tout l'entretien.

Si les structures de type CAARUD et le SAMU social se situent dans le centre-ville de Violet, les clubs de prévention, eux, sont localisés dans la périphérie de Violet et dans la petite ville de Chamaret (30 000 habitants). Le choix de ces institutions sanitaires et sociales ne s'est pas fait par hasard. Les clubs de prévention sollicités font partie d'un réseau sur la jeunesse en errance et leurs localisations en banlieue de Violet pour le premier et en ruralité pour le second me semblent intéressantes. M'étant aperçue que le centre-ville se vide de ses zonards, j'imagine qu'ils investissent alors d'autres lieux

²² SEIA : service d'étude et d'informations sur les addictions.

périurbains. Néanmoins, Hayden, un chef de service, Mathieu, Cédric, Amina, Cathy et Dominique des éducateurs, soulignent la non-présence de zonards en banlieue et la longue tradition de leur implantation dans la ville de Chamaret. « *Je disais souvent dans des réunions qu'ils resteront à Chamaret [...]. Bon, historiquement, au début, peut-être que la première raison c'était le festival (festival d'arts de la rue), deuxième raison c'était peut-être les vendanges, aujourd'hui ceux qui passent, ces jeunes en errance dont on parle, sont pas forcément dans la capacité de faire les vendanges puisqu'ils sont complètement destroys. [...]. Il y a aussi également le train, le TGV qui s'arrête à Chamaret, c'est-à-dire qu'à un moment donné qu'est-ce qu'ils font entre Paris et Violet ? Au lieu de le laisser à Violet [les contrôleurs SNCF] le font descendre à Chamaret. [...].* » (Hayden, éducateur, chef de service du club de prévention de Chamaret). La circulation des zonards, présumée anomique, est en définitive guidée par une histoire commune de la Zone. Cette histoire est construite grâce à la venue de zonards dans certains festivals puis ancrée par la répétition de la fréquentation de ces festivals. Ces villes seraient-elles des étapes d'un parcours que les novices zonards se doivent de fréquenter pour devenir experts ?

Les deux CAARUD participant à l'enquête sont quant à eux sélectionnés tout simplement du fait de leur fréquentation par les zonards de La Family, le SAMU social pour son offre d'hébergements d'urgence. Je veux en effet savoir si les zonards tentent d'obtenir un logement légal, de "s'insérer" et si leur mode de vie en squat, en camion et en tente relève plus d'un choix par défaut que d'un réel engagement. Le sous-directeur me confirme que ces jeunes les sollicitent rarement pour des questions de logements. « *Ils disent pas non, mais ils prétextent, voilà... donc ouais, c'est un travail de longue haleine. [...]. Parce que moi, j'en connais certains des squats de jeunes, c'est tout une organisation, c'est assez fascinant, où chacun à son rôle, comme au sein d'une famille, quand on arrive à s'isoler, bon en tête-à-tête, en sortant du groupe, de cette dynamique, quelquefois on arrive ouais... à faire un véritable travail relationnel, éducatif, on commence à parler de leur souffrance, de choses un petit peu...* » (Michel sous-directeur du Samu social).

2. 9. Photo de famille

La Family ne considère pas uniquement les habitants du squat comme faisant partie de sa famille mais y ajoute les chiens, des amis qu'elle fréquente de longue date.



MZ, Armor, Kundevitch, Dylan, Muerte,
ADN, Mumu, Yogui



Nia et Diesel



Doni, Kundevitch, Poly, Marie durant l'anniversaire
de Kundevitch



Trash, Yogui

Ainsi les membres de ce groupe se classent en deux catégories, en fonction du type de fréquentation qu'ils entretiennent avec le squat : habitants ou juste visiteurs (présentation de chacun mise en annexe 1). Les squatteurs ayant vécu au squat durant l'enquête sont pour les hommes : Yogui, Nia, Kundevitch, Dylan, Brad, M. Z, ADN, Joe, Trash, Psylo, Luc, Momo, Chben, Armor, Damien, Benoît, CC et pour les femmes : Poly, Mumu, Shanana, Miette, Dorine, Sioux, Ève et Roxane. Toutefois, CC, Damien, Luc et Ève, étant propriétaires d'un camion, ne font que passer. Mag et Poisson ont, quant à eux, passé quelques nuits dans le squat mais de manière informelle. Les autres, Mina, Antifaf, Ganache, Antifaf, Mona, Manuel, Panawane et Annie, ne viennent au squat que pour rendre visite à leurs amis squatteurs, s'approvisionner en drogue ou leur en vendre et pour participer à des fêtes. Julie, elle, habite un autre squat. Les zonards en effet entretiennent des relations avec d'autres squatteurs. Le "noyau dur" du squat, les plus présents tout le long de l'enquête, est donc constitué par Yogui, Nia, Kundevitch, Poly, M.Z, Trash, Dorine et Brad.

La Family est un groupe hiérarchisé dont Yogui, le chef, décide de l'acceptation ou non de nouveaux membres, des mises à la porte, de l'organisation quotidienne générale et statue sur les sanctions. Sa position tient aussi bien à sa personnalité charismatique, qu'au fait qu'il y habite depuis plus de six années et qu'il possède un capital criminel important (Hagan, Mc Carty, 1998). Néanmoins, Nia, Brad, M. Z, des experts de la zone, jouissent d'une place importante. S'ils acquiescent aux directives du leader, ils ne sont pas non plus de simples exécutants mais possèdent un capital criminel certain qui entraîne une reconnaissance statutaire zonarde suffisante pour influencer, impulser des décisions afférant à "la communauté". Le terme de communauté est employé par le collectif qui partage le squat pour définir leur forme groupale et souligner leurs liens relationnels (solidarité, entraide, écoute, respect et rappels des règles de vivre ensemble). Les femmes et les plus jeunes sont considérés comme subalternes. Ils ne bénéficient pas de certains savoirs pratiques et idéologiques et d'un réseau d'interconnaissance zonard fiable qui leur confèrent une reconnaissance suffisante. L'expérience de la délinquance, la possession d'une *culture de la terreur* et l'inscription dans un réseau constituent en effet un critère de différenciation hiérarchique que nous détaillerons dans le troisième chapitre (Bourgois, 2001).

CHAPITRE 3

PARCOURS DE ZONE

Nous sommes en fête, comme d'habitude on s'entête à se mettre la tête, on est bien têtue enfant d'la terre nous refusons l'enfer de Babylone. Regarde c'que t'as fait des Hommes Babylone ! Plus sauvages que des loups, autant au pitt que mon chien, plus asocial que des fourmis.

J'ai évolué mais à côté d'elle tout petit. SDF, Squatteur de forêt, j'ai délaissé mes bâtiments d'ma forêt de ciment. J'suis peut-être un con, mais pas un pourri, c'est pour ça que j'me plierai pas à Sarkozy ni a aucun autre président j'préfère m'faire péter toutes les dents

Ça fait partie d'l'éducation dans notre nation la répression c'est l'poison d'notre éducation.

Maintenant j'ai les crocs, alors j'ai dealé du shit, d'la coke, l'erreur d'l'héro. Maintenant j'suis accro, accro à la musique, mais surtout accro à la liberté. Désolé, j'm'enfume, j'respect, j'm'assume, j'suis honnête. Les choix qu't'as fait dans ta vie j'les respecte. Respecte-moi et ma liberté qu't'envies. J'ai toujours su m'débrouiller dans la vie.

Ça fait partie d'mon éducation, le poison c'est la nation, répression d'leur éducation.

[...] Viens voir ma famille, un peu perturbée mais pas illettrée. On veut pas de votre société, on préfère vivre en forêt. On vit à côté de chez vous, pas l'choix : on squatte. C'est nous les anars, n'en fais pas des cauchemars.

On vient pas vider vos placards. On s'met la tête mais on respecte, respecte-nous et nos sales têtes.

Ça c'est notre éducation, le poison c'est la nation, répression d'leur éducation.

Hoffman nous a donné le LSD, des champignons dans les prés, les portes de la perception se sont ouvertes, comme les portes de mon placard où poussent mes bébés verts, tant convoités pas ces connards, ils préfèrent rester bourrés que de fumer un s'bar, connards ! En Asie le pavot, en Amérique la CC ; en Afrique l'iboga, Amazonie l'ayahuasca, chez nous en Europe on fume. Vous nous répréhendez, alors que vous vous avez l'alcool à adorer. Restez bourrés ! Nous traumatisez pas dès l'école. Ça fait partie de l'éducation.

Ça fait partie de l'éducation, dans toutes les nations, ce n'est pas un poison avec plus d'éducation et moins de répression. Ça fait partie de notre éducation, dans notre nation, la répression est l'poison de notre éducation. Mais notre éducation, le poison c'est la nation, répression d'leur éducation. Répression éducative, on est pas victime, notre vie reste festive.

YOGUI XIII NRV (extrait de chanson de Yogui)

Ce chapitre se consacre entièrement à décrire et à théoriser les parcours de vie, antérieurs à la Zone, des membres de La Family. Après avoir analysé individuellement les trajectoires des membres, des divergences et des similitudes ont été repérées et permettent d'établir diverses orientations de vie menant à un engagement spécifique dans l'univers de la Zone. Ce sont des enchaînements, des processus, des expériences, des logiques que j'ai repérés avec les enquêtés qui autorisent à saisir les différentes constructions identitaires zonardes. Pour qu'ils soient compréhensibles, les divers positionnements que ces parcours impliquent dans le monde zonard, ont été purifiés afin de construire des catégories.

Évidemment, ces catégories ne représentent pas la réalité telle que les acteurs la vivent mais sont une construction théorique qui implique une exagération de certains aspects. Ils permettent de comprendre les fonctionnements sous-jacents à l'adhésion totale ou partielle, à l'univers "de la rue". Comme je l'ai déjà soutenu, la seule description ethnographique ne suffit pas, il faut interpréter. Il s'impose donc de conjuguer deux plans de savoirs : celui des acteurs de leur définition des situations et des actions ainsi que celui du chercheur (Gerhardt, 1994). M. Weber distingue ces deux niveaux « [...] *quand il insiste sur l'utilité des concepts scientifiques en tant que construction heuristique* » (Gerhardt, 1994, p. 76). En repérant comment les orientations se dessinent dans la vie sociale, en identifiant les étapes et les dynamiques qui les jalonnent, la méthode par catégorisation permet d'élucider les parcours de vie de manière séquentielle (Gerhardt, 1994). Ainsi quatre types traduisant des constructions identitaires zonardes ont été créés : celui de traveller, de Zonard Expert (ZE), de Zonard Intermittent (ZI), de satellite. Pour les élaborer, je me suis largement inspirée des catégories indigènes zonardes qui classaient déjà les individus en fonction de leur degré d'implication dans l'univers zonard. J'ai ainsi vérifié avec l'aide des enquêtés si ces catégories se basaient sur des critères que j'avais repérés : l'engagement dans la culture zonarde mesurée par le niveau de maîtrise des pratiques, des valeurs, des normes et l'adhésion à l'idéologie, la dépendance au milieu de la zone, le positionnement hiérarchique dans la zone. Ces catégories seront ici exposées de manière figée pour saisir les influences socialisatrices divergentes conduisant aux différents positionnements. L'articulation des différentes socialisations et les expériences²³ rencontrées par les acteurs favorisent selon moi le type d'engagement zonard. Il faut donc analyser d'une part les divers contenus des instances de socialisations influentes mais aussi le sens subjectif que les acteurs octroient à ces transmissions et à leurs parcours. Les concepts de socialisation, d'expérience, de bifurcation sont ainsi susceptibles de répondre à ces exigences (Lahire, 2001 ; Dubet, 1994 ; Grossetti et al, 2010). « *L'étude objective de la subjectivité des acteurs engage un rapport particulier aux individus dès lors que leur sont reconnues certaines capacités, notamment celles de construire leur propre expérience. Cette approche implique donc de concevoir la recherche "comme une forme de débats entre des acteurs et [un] chercheur [...]"*. », comme une clinique sociologique des conduites, des représentations et des problèmes (Dubet, 1994, p. 257).

En effet, si l'adhésion à la Zone se bâtit sous la forme d'une carrière, ainsi que nous le verrons par la suite (Chapitre 4), elle trouve par ailleurs ses sources précocement dans l'enfance. Cette partie sur la famille, l'école et les pairs s'efforce de faire entendre que la construction sociale d'un individu est tout autant liée à des déterminations sociales, qu'à des interactions, qu'à une prise de distance individuelle. La Family n'a pas décidé un beau matin de se marginaliser par pure quête de sensations, d'originalité ou par simple révolte

²³ Au sens de Dubet (1994, p. 93) : l'expérience conjugue une façon d'éprouver, une sorte de représentation du vécu et une activité cognitive, [...] « une manière de construire le réel et surtout de le "vérifier", de *l'expérimenter*. ».

juvénile. La maturation du cheminement zonard prend du temps et s'alimente de divers apports.

Nous verrons aussi qu'outre la dimension de désignation sociale déviante fortement performative, l'inscription dans une telle trajectoire s'opère non seulement synchroniquement mais aussi diachroniquement suivant un modèle séquentiel d'expériences, de motifs et d'engagements impliquant d'autres groupes sociaux (leur famille, l'école, les pairs, les travailleurs sanitaires et sociaux, des patrons) et construisant par conséquent une interprétation, un être au monde déviants spécifiques.

3. 1. Enfance : de l'informel et du formel

Cette partie traite ici des socialisations primaires familiales, scolaires, de pairs qui se jouent durant l'enfance. Elle est subdivisée en sous-parties se référant aux diverses catégories de zonards. Dans un premier temps nous nous intéresserons donc aux familles des quatre catégories, à leurs spécificités et à leurs transmissions. Nous marquerons les éléments qui les distinguent les uns des autres et qui pourraient expliquer les différents degrés d'engagement déviant zonard. Dans un second temps, l'école primaire retiendra notre attention. Nous identifierons ce qui, dans ces expériences scolaires, pour les divers zonards, concourt à alimenter leur parcours déviant.

3. 1. 1. Environnement, famille : transmissions et stigmatisations

Les familles des zonards rencontrées possèdent des caractéristiques communes : elles se composent d'une fratrie souvent supérieure à deux enfants, connaissent des difficultés économiques et ce, même dans celles où l'un des parents occupe un emploi de catégorie supérieure ; elles vivent des conflits ressentis comme importants, des non-dits. Néanmoins, en y regardant de plus près, les expériences des acteurs se diversifient en fonction de ce qu'ils ont retenu de la socialisation intentionnelle parentale. Celle-ci comprend le projet parental de socialisation, la mémoire familiale ainsi que les stratégies parentales préparant les enfants à l'avenir social et à la promotion du groupe familial. « *De parents à enfants, des représentations individuelles de la société et du sens de la vie se jouent ainsi dans les coulisses de la scène sociale, se transmettent et se transforment, se reproduisent et s'inventent.* » (Muxel, 1984, p. 47). Cette socialisation intentionnelle affecte la forme de l'engagement des acteurs dans la Zone, mais elle n'est pas la seule. Des contenus parentaux de socialisation moins conscients, plus diffus, transmis par l'imitation, l'identification, le climat familial impriment indirectement les jeunes (Lahire, 2001). Des expériences et des contextes les influencent par ailleurs (Dubet, 1994).

3. 1. 1. 1. Familles de satellites : du tout venant ?

De l'ascendance à la descente sur pente douce

Les satellites, les zonards les moins engagés, se caractérisent tout d'abord par la diversité sociale de leur familles, et de leur lieux de résidence. Les familles sont implantées aussi bien dans des zones rurales, qu'urbaines (banlieues, centre-ville). Les satellites y portent peu d'importance, n'évoquent pas de pression ou de stigmatisation liées à cet environnement. Chez cette catégorie d'acteurs, d'un point de vue objectif, on retrouve donc en apparence une grande disparité en termes de socialisation. Les PCS²⁴ parentales se situent entre celles d'ouvrier et de profession libérale. Les mères occupent un emploi plus haut placé que les pères. Elles ne connaissent pas, contrairement à eux, de périodes d'inactivité. Les pères entretiennent ainsi un rapport moins engagé au travail malgré des origines sociales plus aisées (PCS 2003, INSEE). **Mina :** « *Il a passé plus de temps au chômage dans sa vie qu'à travailler. Parce qu'il était persuadé que tout lui était dû.* » **Mag :** « *Mon père il a eu son doctorat à quarante-cinq ans alors qu'il a commencé médecine à dix-neuf ans.* ». Les parents eux-mêmes ont connu des pratiques marginales en opposition avec leur famille. N'étant pas repérés socialement, ils évitent l'étiquette de déviant. **Mag :** « *Il ne voulait absolument pas faire médecine, sauf qu'il a été forcé donc du coup il a fait médecine. Et il avait pas trouvé d'appartement et en fait y avait une partie de l'hôpital qui était abandonné et du coup il a squatté pendant six mois, neuf mois dans l'hôpital.* »

Les parents de la catégorie satellite ont suivi des études jusqu'au collège, au lycée, voire supérieures. Certaines mères peu diplômées ont effectué une formation pour gravir les échelons de leurs carrières. Les parents bénéficient donc de capitaux culturels relativement disparates. Néanmoins, un fort désir de réussite sociale est présent chez toutes les mères. Il les conduit à accéder à une mobilité ascendante, à se relever des obstacles qu'elles rencontrent avec plus de force. La mère de Mag, issue d'une famille d'agriculteurs, valide ses études de dentiste avant son père. Elle investit déjà dans l'immobilier lorsqu'elle divorce. Elle se retrouve alors à devoir rembourser, à son mari, sa part de habitat conjoint. À l'époque où le mari de la mère de Mag refuse de lui verser la pension alimentaire des deux enfants et où elle déménage dans une autre ville, elle doit acheter un cabinet et reconstituer sa clientèle. Elle connaît alors des difficultés financières. Elle travaille avec acharnement, se prive et réussit en une dizaine d'années à accéder à un niveau de vie largement supérieur à celui qu'elle avait précédemment. « *Si certains parents « isolés » privilégient des stratégies de revendication, à l'égard de l'ex-conjoint ou de l'aide publique, d'autres développent en priorité des stratégies de restaurations ou d'intensification de leurs capacités professionnelles propres.* » (Lefaucher, 1991, p. 72). Les mères consentant à cette logique, incarnent une forme d'émancipation par rapport aux rôles traditionnels dévolus aux femmes. Elles collent au nouveau modèle de la femme

²⁴ PCS : Professions et catégories socioprofessionnelles (INSEE, 2003).

indépendante, active, adhérant aux buts sociaux de réussite par le travail. Ce type de mère, de *significant other*, imprègne fortement leur enfant dans une direction conforme aux normes de la société surtout en termes de réussite professionnelle. C'est en effet en prenant leur rôle, surtout pour les filles, que l'enfant s'identifie à sa mère (Percheron, 1991 ; Luckmann, Berger, 2008). Les "galères" économiques ne sont pas interprétées comme inhérentes à notre société inégalitaire mais comme résultant des aléas conjugaux. Néanmoins, l'autre *significant other*, le père, bien que moins présent du fait de la garde confiée à la mère et décrit comme démissionnaire, offre une lecture alternative de la réalité. Se dégageant des diktats de réussite sociale il n'hésite pas à critiquer le monde professionnel et la valeur travail. Le père conçoit le travail comme un moyen de subvenir aux besoins, dans un rapport instrumental normalement propre aux classes populaires et non comme un vecteur d'un épanouissement personnel propre aux PCS élevées auxquelles il appartient cependant (Davoine, Meda, 2008). Le père de Mag obtenant son doctorat en médecine à quarante ans passés, n'ouvrira jamais son propre cabinet mais optera pour la Fonction Publique moins contraignante en termes d'heures de travail. Celui de Mina qui hérite pourtant d'un patrimoine économique conséquent, ne parvient pas à maintenir le niveau social parental faute de détermination et d'efforts. **Mina** : « *Des parents riches, donc qui lui donnaient tout, donc euh... Il a eu un magasin, il a eu un magasin. Il voulait une voiture, il avait une voiture. [...] Il a pas compris, il a pas fait d'études, donc euh ... bon bé, t'acquières de l'expérience et après tu vois. Tu t'barres pas quand t'en as marre. Enfin il est tout le temps à râler contre tout mais d'un côté...* ». Les pères de ces jeunes sont ainsi pris dans une logique de mobilité descendante. Fils d'un père chirurgien directeur de clinique, le père de Mag devient médecin en santé publique ; celui de Mina dont le grand-père était cadre, travailleur intérimaire. Pourtant cette génération du baby-boom connaît un contexte fortement favorable à l'ascendance sociale (Peugny 2007). « *Par définition, elle frappe les enfants issus de milieux favorisés puisque pour descendre, il faut venir d'en haut. [...] C'est par la transmission du capital culturel (mesuré par le niveau de diplôme dans ce travail) que s'effectue la reproduction de la position de cadres des ascendants.* » (Peugny, 2007, p. 2). Or, le père de Mag n'accède qu'au niveau de médecine générale (Baccalauréat + 9) alors que son père avait un niveau Baccalauréat + 11, celui de Mina s'arrête au collège et ne parviendra jamais à atteindre le niveau du grand-père, qui par le travail, s'était hissé dans la hiérarchie de son entreprise. La transmission du capital culturel semble alors avoir connu un accident. Selon la typologie de Peugny (2007), le père de Mag, enfant de cadre de "dauphin", pour qui le capital culturel est élevé depuis plusieurs générations, se doit d'atteindre le diplôme de chirurgien mais il désire être architecte. Cependant, son père s'y étant opposé et l'ayant obligé à s'engager dans la voie médicale pousse son fils à refuser d'une certaine manière cette contrainte, l'incite à adopter une stratégie scolaire et professionnelle mêlant médical et déclassement. Ainsi, il ne trahit pas réellement l'histoire sociale de sa lignée, s'absout de tout sentiment d'échec et prend une place de marginale comme il le veut. Le père de Mina, correspond aux enfants de cadres "populaires", un père qui travaille dans un bureau et une

mère au foyer. « [...] *Le second type de cadres est composé des cadres « populaires », issus de milieux modestes qui en dépit d'un diplôme initial peu élevé ont atteint une position de cadre grâce à une mobilité ascendante au cours de la carrière.* » (Peugny 2007, p. 2). Refusant d'adhérer à la norme de l'effort, défendue par son propre père, il dilapide la fortune familiale en montant plusieurs affaires et finit par occuper de petits emplois. À l'opposé de l'expérience du père de Mag vivant sa mobilité descendante comme un choix, une révolte, celui de Mina attribue son échec à un retour à l'histoire "normale", inégalitaire (Peugny 2007). Il retrouve une position de dominé propre à l'histoire sociale familiale de laquelle le grand-père s'était extirpé grâce au travail et à une conjoncture économique favorable. De ce fait, il rationalise cette dynamique en accusant notre société et le patronat. En guise de signe de retour aux souches ouvrières familiales, ce père développe des conduites déviantes qu'il enseigne à sa fille. **Mina** : « *Bé ouais en fait avec mon père quand j'avais à peine dix ans, onze ans, nos après-midi le dimanche c'étaient d'aller voler. Plus on ramenait de trucs, plus ça allait.* ». Le sens de la trajectoire descendante familiale modifie la représentation qu'ont les acteurs de la société et de son fonctionnement. « *En particulier, la combinaison d'une forte hostilité au libéralisme économique et d'une faible préoccupation de redistribution sociale constitue un résultat relativement nouveau pour la science politique.* » (Peugny, 2007, p. 2). Cette transmission historique familiale expérientielle va ainsi colorer le cadre de référence des satellites. Eux-mêmes pris dans cette logique de mobilité descendante, comme Mag devenant infirmière et Mina cumulant périodes de chômage et de travail intérimaire, leur appréhension du monde est d'une part très critique à l'encontre du libéralisme économique et d'autre part sévère à l'encontre des assistés dont les ZE font à leurs yeux partie. Cette forme de transmission de la lignée, non volontaire, plus expérientielle, influe donc considérablement sur l'être au monde des satellites. **Mina** : « *Ah complètement, ils sont contents ils ont le RSA maintenant ou du RMI avant. Et c'est dommage pour eux. Après si ils ont pas assez l'envie de... moi je dis ils se laissent vivre, ils se laissent porter par les jours, par ce qui se passe, c'est pas une envie de se mettre la défonce, ben d'temps en temps, pas tous les jours !* ».

Conformité maternelle, déviance paternelle

La distinction de genre dans le rapport au travail des parents peut s'expliquer d'une part par la prévalence de la monoparentalité maternelle qui impose aux mères de subvenir aux besoins de leurs enfants, d'autre part, historiquement, par l'accès relativement récent des femmes à certains emplois. Elles vivaient le travail comme un atout positif d'émancipation. « *En accédant au travail, elles exprimeraient le désir de réaliser un rêve d'épanouissement global dans lequel le travail signifie indépendance, vie collective, développement de l'individu par le contact avec autrui, recherche de lieux d'expression à la fois chaleureux et valorisants.* » (Galland, Roudet, 2005). On peut émettre alors l'hypothèse, que premièrement, les hommes, habitués à pouvoir théoriquement accéder à

un panel large d'emplois, auraient dépassé cette conception, pour envisager le travail comme une activité moins importante que d'autres, ou au plus équivalente (familiales, de loisir, ...). Deuxièmement, que peu en charge de la famille, suite au divorce, ils se consacraient à leur épanouissement individuel nécessitant moins de revenu (Singly, 2009). Ces familles connaissant des tensions importantes, des divorces, une monoparentalité féminine, imposent aux mères un rôle de femme forte. Elles sont alors tenues de dépasser les difficultés économiques et relationnelles pour préserver l'enfant.

Mina : « *En fait, c'est euh... divorcée d'avec mon père à quatre ans. [...] Et du coup ben, voilà toute seule elle a géré, elle avait pas de voiture, on avait rien à bouffer des fois, c'était le taudis de chez taudis. Mais toute seule elle a réussi à s'élever, elle s'est battue contre son entreprise, ils l'ont gardée, CDI et elle y est toujours. Ah c'était un choix. C'est ma mère qu'a dit : « Fuck off ! ». Donc elle a vraiment tout perdu à ce déménagement mais pour mieux se reconstruire. ».* Ces mères battantes sont vues comme des exemples. Malgré l'admiration qui leur est portée, les garçons plus enclins à l'identification paternelle élisent le modèle du père, s'investissent moins à l'école, dans la vie professionnelle que les filles qui se rallient à la vision maternelle. Elles conjuguent pratiques déviantes et conformistes (Darmon, 2006). Les mères travaillent, veulent réussir, inculquent majoritairement des principes de la classe dominante mais pratiquent pour certaines comme celle de Mina le vol.

Mina : « [...] *[Ma mère] volait gavé.* ». Ces vols sont perçus de manière ludique, comme un encanaillement qui permet à ces actrices de déroger au cadre rigide et conforme qu'elles s'imposent. Ils octroient une certaine humanité à des mères jugées dures, froides et déterminées qui autorise ainsi une identification plus aisée de leur fille. Néanmoins, cette différence liée au genre de l'enfant n'affecte pas réellement son positionnement dans l'espace zonard, mais encourage les garçons à développer des moyens de subsistance plus illégaux que les filles. Poisson, qui travaille de temps à autre, dégage un véritable salaire de sa vente de drogue alors que Mina qui travaille plus régulièrement, ne deale que pour se payer sa propre consommation de drogue et associe les vols qu'elle effectue à un jeu. Mag ne dérobe que des biens alimentaires pour se nourrir. Je pourrais estimer que la différence d'activités délinquantes est inhérente à l'insertion professionnelle des jeunes acteurs mais à mon sens elle se lie davantage aux socialisations genrées différentielles plus ou moins conformisantes (Fillieule, 2001 ; Singly, 2003). L'étude de la valeur travail dans les contenus transmis par les pères et les mères permet d'exemplifier deux types de socialisations à l'intérieur même de la famille : l'une plus conformiste aux valeurs dominantes, celle de la mère, l'autre plus déviante celle du père. Les pères en effet représentent dans le mythe familial des satellites, le marginal, le déviant plus ou moins héroïque (Muxel, 1991). Pour Mag, il véhicule l'image d'un rebelle remettant en cause l'éducation bourgeoise et étriquée. Il n'hésite pas à se dégager de ses privilèges pour vivre chichement dans un squat. Pour Mina, le symbole est moins glorieux. Son père incarne la fainéantise, l'immaturation d'un enfant qui estime qu'il est en droit d'accéder de façon immédiate et sans effort à la réussite.

La socialisation familiale n'est donc pas homogène mais conjugue des principes

contradictoires, deux modèles interprétatifs s'incorporent avec force de par le caractère affectif des relations parents / enfants (Luckmann, Berger, 2008 ; Lahire, 2001). Cette socialisation ambiguë, induit une performativité plus faible des transmissions, des valeurs familiales que dans une famille où les principes sont cohérents (Percheron, 1991). Mina ainsi évoque son signe astral pour expliquer ses oscillations entre désir de travailler / impossibilité à garder sur la durée un même emploi et entre nécessité de l'effort, de la patience / exigence du tout tout de suite. Mag, en école d'infirmière, jongle entre engagements et retraits, mais mesure justement ses écarts pour ne pas être renvoyée. Ses absences scolaires sont toujours reliées à des tentations hédonistes (participation à une fête) ou à sa relation mouvementée avec Yogui. Ces situations réactivent chez elle les schèmes de pensées transmises par son père à l'encontre des études mais aussi ceux de sa mère capable de quitter son cabinet de dentiste d'un jour à l'autre pour pouvoir rompre avec son mari. Si le travail, les études sont considérés comme des atouts indispensables à l'acquisition d'une autonomie économique et à l'épanouissement personnel, face à l'amour, aux distractions, ils s'effacent et laissent place par la suite à la culpabilité. **Mina** : « *Je suis gémeaux. C'est un truc de fou je suis tout le temps en contradiction voilà avec moi-même, donc déjà donc ça c'est un gros problème. Parce que d'un côté je vais me dire : je trouve du boulot super cool, c'est posé, je me lève et tout, et d'un côté j'veis faire : fuck off ça me saoule ! Alors que ça va faire deux mois que je vais chercher un boulot, quoi.* ». Ainsi penchant tantôt vers un conformisme aux attentes maternelles de réussite sociale, tantôt vers une déviance de modèle paternel, les satellites se situent toujours dans cet entre-deux qui perçoit le monde comme en effet critiquable mais auquel ils sont tenus de s'adapter en usant de stratégies légitimes comme l'emploi et la scolarité. Les pratiques illégales sont réalisées dans un but hédoniste, de nécessité, toujours contrôlées pour éviter d'une part l'étiquetage négatif et l'engrenage d'une inscription dans une carrière trop déviante. En effet, les projections de vie se situent dans un cadre conforme : travail, famille mais avec une touche de marginalité socialement tolérée. Mag imagine faire le tour du monde avec sa propre famille en occupant de manière intérimaire des emplois infirmiers.

La vision du couple et de la position féminine est elle aussi ambiguë. Les mères et les pères, malgré leur séparation, se remarient, donnent ainsi à l'enfant l'impression que la seule modalité amoureuse se situe dans un cadre traditionnel et dans un même temps ils n'hésitent pas à briser ces unions lorsqu'ils les jugent néfastes ou rencontrent un nouveau compagnon plus plaisant. Ainsi la fidélité, la longévité de l'engagement conjugal constituent des normes importantes pour cette catégorie d'acteurs, leur permettant de s'affilier amoureusement aux zonards experts porteurs de valeurs conjugales traditionnelles. De plus, ces compagnons ZE incarnent à l'extrême la marginalité, traits présents chez les pères des filles satellites. Néanmoins, des divergences importantes de socialisations liées à des appartenances sociales diverses les condamnent à ne pouvoir maintenir dans le temps leurs relations amoureuses. Les femmes satellites sont encore trop

émancipées du fait du modèle maternel pour accepter la soumission que les ZE réclament d'elles. Outre l'aspect professionnel des mères, c'est surtout la manière dont elles mènent leurs relations amoureuses et c'est surtout leurs attitudes vis-à-vis des hommes qui ancrent chez leurs filles des dispositions contradictoires. En effet, elles se marient, quittent leur conjoint pour un autre, n'hésitent pas à tout abandonner, puis tout recommencer. Elles paraissent ainsi se comporter de la même manière que les hommes, libérées du carcan de la domination masculine mais finissent toujours par se remarier. Elles reviennent inexorablement à la forme traditionnelle conjugale où la femme est un objet, au mieux un symbole constitué en dehors d'elle-même pour conserver ou augmenter le capital symbolique de l'homme (Bourdieu, 1998 ; Delphy, 1991). Elles acquiescent à cette domination masculine jusqu'au moment où son poids trop lourd les pousse à partir. « *Loin d'être les simples produits des incitations-sollicitations parentales, des intentionnalités éducatives adultes, les enfants se construisent souvent entre des injonctions formulées et des contextes plus larges dans lesquels s'énoncent ces injonctions.* » (Lahire, 2001, p. 321). Ces contextes sont des injonctions implicites qui dans notre cas contredisent les énoncés maternels d'émancipations. Les filles satellites reproduisent cette tension entre émancipation et domination qu'elles vivent au quotidien. Elles s'engagent dans plusieurs histoires amoureuses avec des ZE, se détachent, se rattachent à eux. En fonction de ces mouvements elles sont alors plus ou moins critiques à l'encontre du cadre de référence zonard. Les hommes satellites, curieusement ne se nouent pas amoureusement à des ZE, ni à des ZI. Ils s'unissent durant quelques années avec des individus soit satellites ou conformes à la norme, des *normaux*. L'attraction pour l'altérité déviante reste l'apanage des femmes toujours tentées par des durs au cœur tendre, *des bad boy*. « *Le délinquant est un voyou. Sa conduite peut être vue non seulement négativement, [...] mais aussi positivement comme l'utilisation des modes de comportement traditionnellement symboliques de la masculinité libre, qui ont été abandonnés par la culture bourgeoise parce qu'incompatibles avec son but social, mais qui ne manque pas d'une certaine aura sensuelle et romanesque.* » (Cohen, 1955, p. 140). Cet attrait pour cette masculinité exacerbée par rapport à la norme dominante, révèle en creux l'image qu'elles ont de la féminité : fragile, nécessitant la protection masculine dans le cadre intime du couple, mais aussi forte paradoxalement dans l'univers professionnel. Cette vision ambivalente de la femme fait écho aux inculcations volontaires et implicites qu'elles ont vécues avec leurs mères ; si autonomes dans leur carrière et si dépendantes de la vie conjugale ; mais aussi à celles du père, lui même quelque peu *bad boy* (Singly, 2006 ; Maccoby, 1990). La familiarisation du rôle entre parents et enfants du même genre exerce donc une certaine influence dans la formation des comportements genrés *typiques*, traditionnels, même si l'extension du travail des femmes, la transformation de la famille ont conduit à l'affaiblissement de leurs transmissions. « *[...] Mais beaucoup de femmes, même lorsqu'elles travaillent, restent attachées au modèle traditionnel.* » (Percheron, 1991, p. 188). Toutefois, il ne s'agit pas uniquement d'un passé préprogrammé qui agit sur le présent mais bien d'une mobilisation d'un passé incorporé en actualisation dans un

contexte singulier, celui de la Zone. Ce contexte fortement masculin, relevant d'une culture populaire juvénile machiste, réactive en effet les schèmes de dominations masculines incorporés par les filles dans leur famille mais aussi dans d'autres instances de socialisations comme l'école et les groupes de pairs.

Quant à l'éducation familiale, elle se base sur un modèle *contractualiste* où les parents n'interviennent pas dans la vie privée du jeune. La confiance, l'autorégulation, l'autonomie sont valorisées, les rôles parentaux peu différenciés, le contrôle faible laisse place à des stratégies parentales basées sur la motivation. Ces jeunes apprennent ainsi à intérioriser les contraintes légitimes sociales et développent une autodiscipline propre aux socialisations de classes moyennes (Thin, 1998). Néanmoins, à l'opposé du modèle théorique développé par Kellerhals et al (1992), la communication dans la cellule familiale et le soutien sont faibles. Les parents ignorent les difficultés que le jeune rencontre, non qu'ils s'en désintéressent mais le jeune inhibe ses demandes et eux ne perçoivent pas ses besoins. Il faut dire que l'éducation essentiellement assumée par des mères devant reconstruire à plusieurs reprises leur vie, rétablir un équilibre économique, ne laisse que peu de temps à la communication avec leurs enfants et à des activités communes (Kellerhals et al, 1992). La mère de Mag la voyait ainsi une heure par jour, une fois les consultations terminées.

Cependant, si l'entente du jeune avec la famille est cordiale, en cas de détresse, il ne lui demande aucune aide et vit souvent le divorce parental comme un tiraillement où chaque parent tente de le rallier à sa cause. Il a la sensation alors de devoir devenir plus vite adulte qu'il ne le devrait. L'intimité avec les parents, la fraternité est réduite, les gestes affectifs entre mère et enfant peu présents, les confidences entre frères peu fréquentes.

Mina : « *On a dû se prendre quatre, cinq fois dans les bras* ». Les interactions sont souvent dénigrantes à l'encontre du jeune mais toujours excusée « *Après je comprends que ben... , elle m'ait rabaissé pour plein de ... enfin, elle a sûrement pas eu conscience, tout simplement.* ». Elles sont perçues comme des techniques éducatives qui motivent le jeune à réussir socialement. L'image que ses parents, autrui significatifs, lui renvoient n'est donc pas valorisante et détermine en partie son identité d'individu puisque celle-ci se crée dans un double mouvement, d'une part par attribution, d'autre part par appropriation (Luckmann, Berger, 2008). Ainsi Mina est considérée par sa mère comme belle mais inapte à suivre des études à l'opposé de son frère jumeau brillant mais esthétiquement mal doté. Cette identité se généralise par des interactions avec d'autres individus la validant, rendant plus stable l'auto-identification grâce à l'Autrui généralisé. Le rôle de *bon à rien, d'enfant difficile* compose l'identité de l'acteur satellite qui de fait tisse des relations très indépendantes avec sa famille. Pour se dégager de cette identité négative, ces jeunes jouent la carte du faux-semblant. **Mina** : « *Je lui dis toujours que tout va bien. Je veux pas l'inquiéter* ». Pour autant, le vécu infantile n'est pas décrit comme particulièrement traumatisant, ni comme insouciant, seulement comme trop tôt écourté par des situations économiques, relationnelles difficiles et par une éducation où l'individu a la sensation de

s'élever seul. **Mina** : « *Dans la galère, j'y connaissais quelque chose* ». Néanmoins, le contenu de cette éducation est proche du modèle dominant : la violence est rejetée, les consommations de drogues critiquées. Sont tolérées les consommations d'alcool, les sorties tardives, la fréquentation de pairs que les parents ne perçoivent pas comme réellement déviants. Il est alors difficile pour ces acteurs de se départir des inculcations de cette socialisation primaire vécue comme une éducation ordinaire voire exemplaire dans la situation dans laquelle la famille se trouvait, surtout quand on est l'aîné. Les satellites, de par leur place d'aîné, ne bénéficient pas de transmissions horizontales familiales. Ils ne sont donc pas influencés par des frères conformes ou déviants (Mucchielli, Mohammed, 2007). Cette impossible distance au modèle familial relativement conforme explique en partie le non-passage à un engagement zonard plus intense. Les satellites valorisent en effet l'habitat légal sédentaire, ne supportent pas le manque d'hygiène des squats et des squatteurs. **Mag** : « *La première fois que j'ai été dans ses draps [ceux de Yogui], ils étaient dégueulasses ; je suis rentrée chez moi, je me suis lavée ; j'ai tout lavé mes fringues, limite à la poubelle dans un sachet à part. Ah c'est dégueulasse.* ». La zone est, pour ce type, un sas de décompression face aux diktats conformes maternels, une dose d'hédonisme, d'exotisme, de marginalité correspondant aux transmissions que le père a véhiculées. Elle offre par ailleurs une place un peu plus valorisée que celle que la famille a octroyée au jeune mais dans une certaine limite qui lui permet aussi d'être critique vis-à-vis de son fonctionnement. Les satellites ne sont pas réellement des *in-groups* de la zone mais se situent sur la frontière extérieure du groupe. Ils y sont apparentés du fait de leurs goûts culturels communs, des "galères" qu'ils ont vécues mais, leurs aspirations conformistes : travail, famille, maison et acceptation de ses normes, font qu'ils sont aussi considérés comme des « *filis à papa, maman* » appartenant à la société légitime (M. Z.). **Mina** : « *On aime aller en teuf, dans les bois, être en Free et voilà, moi je sais pas ce que pense..., moi j'ai pas d'anarchie, de-ci, de-là. Moi je vis ma vie, la consommation, ouais je consomme, [...]. Ben, voilà, moi j'suis... j'suis pas..., j'ai pas de haine envers qui que ce soit. On est obligé de travailler pour payer les factures et c'est comme ça, c'est la règle du jeu, c'est la vie.* ». Pour les satellites, l'inégalité sociale est abstraite et l'atteinte de nos objectifs ne tient qu'à chacun d'entre nous. La croyance d'une société méritocratique, aidante est donc pour eux toujours d'actualité. Ici, les jeunes quittent leur famille sans heurt, aux environs de dix-huit ans, lorsqu'ils entament leur scolarité au niveau supérieur ou quand ils trouvent un emploi, un compagnon.

3. 1. 1. 2. Familles de ZI, familles de vilains petits canards

Le groupe des ZI est relativement proche de celui des satellites en termes de transmissions familiales. Elles s'inscrivent globalement dans les normes sociales légitimes, bien que les parents appartiennent majoritairement à la base aux milieux populaires et se soient, pour beaucoup, hissés dans la classe moyenne (leurs propres parents sont souvent agriculteurs, ouvriers et eux employés, infirmiers, commerçants, fonctionnaires de catégorie C). **Mumu** : « *[...] Ils sortent du monde ouvrier, de la France normale d'en bas. Tu vois mon*

grand-père il était ouvrier agricole, mon autre grand-père du côté de mon père, il était ouvrier aussi [...]. Deux types de cultures populaires ont été repérés dans ces familles : l'un proche de la bohème populaire, l'autre de l'embourgeoisement (Mauger, 2006).

La bohème parentale / le retour des enfants aux sources populaires

Le premier type est marqué par la participation des parents à des mouvements anarchistes, hippies. Ils ont vécu un temps de manière marginale et le valorisent en partie. Tel que décrit par A. Mauger (2006), ces acteurs s'affilient à la contre-culture des années 1970, prônent le pacifisme, le féminisme et la création. **Mumu** : « *J'ai appris après avoir vécu en squat qu'elle avait vécu en squat. [...].* » ». **Julie** : « *Mon père était déjà parti en Inde pendant six mois, il avait tracé la route, le vrai beatnik, le vrai hippy, quoi* ». Cette période est vécue comme une adhésion juvénile à une contre-culture qui permet de s'opposer à la culture familiale ouvrière et à la posture de leurs parents soumis à leurs conditions de classe. Néanmoins, une fois cette époque juvénile révolue, ils s'insèrent facilement dans le monde du travail, se marient et fondent une famille. Le plein emploi de la conjoncture des années 1970 n'est sûrement pas étranger à cette insertion aisée (Parson, 1955). Ainsi, la sélection de leurs emplois s'est effectuée sur la base des critères de choix de la bohème populaire, c'est-à-dire avoir un travail intéressant et *cool*, peu pénible physiquement, accordant une certaine liberté et correctement rémunéré. Ces parents sont donc employés dans des bureaux, dans le secteur paramédical, de la petite enfance, sont artistes, fonctionnaires de catégorie C, patrons de petites entreprises dans l'artisanat. La force physique caractéristique du capital populaire est pour cette catégorie d'acteurs rejetée au profit de la culture et du savoir qu'ils acquièrent autodidactiquement. La transmission de ceux-ci, souvent orale dans un premier temps, s'organise au cours d'activités de militantisme. La spécificité des contenus de socialisations marginales diverge de ceux des satellites. Ils sont plus politisés, plus théorisés. La culture, le savoir sont pour ces parents des enjeux d'émancipation et représentent le critère d'ordonnement d'un monde social hiérarchisant les acteurs entre deux pôles : savant / ignorant (Mauger, 2006). La bibliothèque parentale de Mumu comprend ainsi des ouvrages sur Louise Michel. Par imprégnations, inculcations, les ZI sont sensibilisés à une vision politique contestataire de tendance gauchiste, anarchiste, expliquant leurs inclinaisons pour le modèle déviant zonard qui s'identifie au mouvement anarchiste en partie. Bien qu'ils ne votent pas, le système de valeurs politiques parental a donc été transmis et joue un rôle non négligeable dans la perception du monde (Percheron, 1991). Ils assistent aux manifestations, se rendent dans des associations militantes, entendent les réflexions parentales devant le journal télévisé et les commentaires à la lecture de la presse quotidienne. Les parents de Mumu sont ainsi érigés en héros contestataires politiques, se sont des intellectuels qui se sont faits eux-mêmes. **Mumu** : « *Ben, ils ont des parts là-bas [dans une association anarchiste auto financée], ils ont milité pendant plus de dix ans là-bas. [...]. [Ma mère], C'est une militante pure et dure mais maintenant elle a trouvé son*

kiff dans le monde du travail donc maintenant elle milite au niveau du travail. [...]. Et donc, ouais voilà, ses idées elles ont pas changé comme mon père qui a été un moment sur les indiens d'Amérique, et maintenant le Chiapas. [...]». Elle poursuit donc dans cette voie autodidactique, érige en mythe le modèle du *self made man anarchiste* de ses parents, s'y inscrit à sa façon. En effet, les transmissions ne se font pas de manière univoque. L'enfant les aménage, n'en retient qu'une partie. En rejoignant la Zone, Mumu adhèrent aux transmissions intentionnelles politiques parentales anarchistes et morales qui exigent que l'épanouissement individuel vienne d'une autoréalisation, d'un refus de tutelle parentale. Pour eux, l'émancipation ne peut prendre corps que dans l'opposition au monde adulte, que dans l'indépendance extrême. Mumu se rallie à la vision émancipatoire aventurière de la vie développée par ses parents, mais dans un sens quelque peu différent. Elle en intensifie l'aspect précarisé du mode de vie, accepte la violence comme inhérente à la nature humaine. Alors que l'héritage parental situait les relations interpersonnelles dans un registre pacifique, Mumu voit la vie comme une jungle, l'homme comme un animal (Percheron, 1991).

Mumu : « *Ma mère elle qualifie ça je sais plus... d'aventurière [...]. C'est que je suis pas la fille d'autres personnes, si je suis leur fille c'est pas... Un moment elle a mis beaucoup de temps à accepter que je prenne ce chemin-là, quoi. Justement c'était pas rassurant pour elle, elle aurait préféré même si elle pas d'accord avec ce monde-là, avec ses idées, elle aurait préféré que je fasse des études, que j'aie un appartement et que je travaille. [...].* ». Pour ses parents, Mumu est sur la route, pas dans la rue. La contre-culture beatnik organise en partie leur grille de lecture de la réalité. Cependant, si Mumu et Julie, aux parcours proches, portent quelques attributs de cette contre-culture, elles s'en démarquent aussi, acceptant le rôle de femme de la zone relativement dominée à l'inverse de celui des femmes beatniks théoriquement libérées (Starer, 2004). Ces enfants remplissent alors les projets parentaux. Ils adoptent un mode de vie alternatif contestataire et s'opposent à certaines valeurs et normes parentales. Ainsi la pratique de la lecture pourtant plébiscitée dans les familles de manière explicite mais aussi implicite de par le temps qui lui est accordé dans les loisirs, ne se transmet qu'à minima. Julie et Mumu lisent un peu, mais bien moins que leurs parents. Le rejet de l'intellectualisme, symbolisé par la non pratique fréquente de la lecture, se justifie par le plus grand pouvoir de connaissance qu'octroient l'expérience, le voyage et la rencontre. Ainsi, ces enfants issues de parents privilégiant le capital culturel au capital viril, rééquilibrent ces capitaux pour leur accorder une même importance. L'ordonnement du monde des ZI de parents bohèmes populaires se fait en distinguant les savants / des ignorants mais aussi les faibles / des forts. **Julie :** « *Moi, je nous compare à une meute de chiens, avec des dominants, des dominés, des bagarres pour qu'il y en ait un qui devienne dominant parce que il veut dominer. [...].* ». Ils reviennent ainsi au principe des capitaux populaires en remettant sur le devant de la scène le capital corporel viril dont leurs parents s'étaient démarqués pour s'affranchir des valeurs de leurs propres parents ouvriers (Mauger, 2006). En répondant

aux injonctions parentales, les ZI finissent pas réinscrire la famille dans le vécu, le passé des grands-parents, faisant de leurs identités populaires un attribut à leurs yeux positif.

L'enrichissement économique ne constitue donc pas une priorité chez ces familles de ZI à l'inverse de l'accès à la culture. La culture familiale bohème populaire inculque la priorité donnée aux relations, à la sociabilité, à la connaissance plutôt qu'à la consommation. Ces normes se retrouvent par ailleurs dans le cadre de référence zonard, qui, plus extrême, prône de maximiser l'anti-consommation.

Les *backgrounds* scolaires parentaux, compris entre le certificat d'étude et un niveau lycée inférieur au baccalauréat, imposent pour accéder aux capitaux culturels désirés le recours à l'autodidaxie, à l'éducation populaire et à des formations pour adultes.

Ainsi, un certain nombre de ces parents ZI passent des concours internes, reprennent des formations à l'âge adulte. **Mumu** : « *Non pas du tout ma mère est aide-soignante elle a passé son diplôme comme moi je suis en train de faire donc un brevet, un truc de... , un BEPA.* »

La distribution des PCS est en revanche plus traditionnelle que pour le type satellite, les pères occupent en effet des postes hiérarchiquement plus élevés ou égaux à ceux des mères. Les transmissions qu'ils effectuent en direction de leurs enfants sont elles aussi ambivalentes. Les transmissions familiales soutiennent la valeur travail, son caractère épanouissant, la propriété, la famille et critiquent les inégalités sociales, le conformisme à outrance, la domination du monde financier. **Julie** : « *Plus gauchos, encore que... ma mère elle a bien changé, tu la verrais tu dirais pas que c'est... , qu'elle a été hippy à une époque ; mon père, il a gardé ce petit truc dans l'âme. [...]. Moi que je vais vivre en camion, que je veuille tracer, voyager, et tout, ça le fait trop kiffer mon père.* » Là encore les jeunes se trouvent tiraillés entre deux systèmes de référence : l'un conforme proche de la culture de la classe moyenne, l'autre alternatif relevant de la bohème populaire. Toutefois, le modèle alternatif parental reste relativement conforme. Aucun des parents n'a adopté de pratiques délinquantes réelles. Le cadre de référence de cette socialisation familiale est donc ancré dans des reliquats culturels de la bohème populaire. Néanmoins, la culture parentale est maintenant davantage conforme à celle de la classe moyenne. Avec le temps elle s'est donc convertie (Mauger, 2006).

Croyance dans la réussite méritocratique et calcul de rentabilité

Pour le second type familial, le « *[...] monde social [est] prioritairement ordonné par la richesse, [...] se divise en riches et pauvres.* », (Mauger, 2006, p. 145). La jeunesse de ces parents ZI est ainsi marquée par un arrêt de la scolarité après le certificat d'étude, un fort engagement dans le travail, peu de périodes d'inactivité et par le goût de l'effort. Ils montent ainsi leur propre affaire dans le secteur de l'artisanat et de la restauration, gravissent les échelons d'une entreprise, se marient avec un partenaire d'une classe sociale

supérieure. L'enrichissement, l'accès à un milieu plus valorisé socialement, sont donc la priorité de ce type de famille tournée vers l'embourgeoisement.

Poly : « *Après ma mère vient pas du même milieu que mon père, aussi. Ma mère vient d'un milieu social beaucoup plus aisé, dirons-nous.* ». Ses parents durant sa petite enfance achètent un restaurant qui dépose le bilan, puis d'autres affaires qui périclitent et ouvrent une biscuiterie encore à l'heure actuelle en difficultés. La maison est toujours hypothéquée, la famille doit faire attention à la moindre dépense mais aussi conserver la face en maintenant un faux-semblant de réussite sociale par l'apparence vestimentaire, la tenue corporelle et l'aménagement de l'habitat. Ils sacrifient alors les études de Poly au profit de celles de son grand frère. Poly, en effet, a besoin d'un accompagnement spécifique et de matériel adapté à son handicap visuel qui coutent en temps et financièrement. Ainsi le frère de Poly paraît, aux yeux de ses parents, plus apte à rentabiliser l'investissement économique scolaire. Les transmissions parentales et les objectifs dessinés pour les enfants correspondent à ceux de notre société. Ces familles *embourgeoisées* s'inscrivent dans des idéologies plutôt conservatrices, croient à la méritocratie. Ils répondent aux principes de réussites sociales conformes : avoir un bon emploi grâce aux études ou être un bon travailleur valeureux si l'on n'est pas diplômé et fonder une famille unie.

Poly : « *Euh..., d'un point d vue politique tout ce qui se passe sur Sarkozy, y a des choses que je suis d'accord et d'autres où je suis pas d'accord. [...]. C'est notre façon de vivre, de réagir et d'être en société. C'est ça qui faut changer, c'est pas forcément changer le gouvernement [...].* »

Pour parvenir aux objectifs éducatifs conventionnels, les parents n'hésitent pas à demander de l'aide aux instances sociales, sanitaires quand besoin est. **Dorine** : « *Tu vois et on est passés devant le juge et elle a sorti des feuilles, elle a sorti un bong, tu vois parce qu'avant j'collais des douilles, donc [...] elle avait tout écrit : toutes les conneries que j'avais fait, toutes les engueulades, machin et tout.* ».

Ces deux styles de familles (bohème et embourgeoisé) lèguent donc à leurs enfants des cadres de références relativement conformes aux normes légitimes, relevant de la classe moyenne, reconnaissent le classement dominant par les capitaux économique ou culturel, proscrivent la violence, les vols, la fainéantise, et prescrivent la bienséance, l'apprentissage, la réussite sociale – évaluée à l'aune de la valeur culturelle pour les familles bohèmes populaires ou de la valeur économique pour les embourgeoisées. Par leur mobilité sociale ascendante, bien qu'elle ne soit pas économiquement payante, ils se sont intégrés à la classe moyenne. Comment alors expliquer le glissement des jeunes vers le zonage intermittent, vers la déviance ?

Les vilains petits canards perdent des plumes

L'expérience, au sens du vécu de leur éducation familiale, est sûrement l'une des clefs.

Bien que propriétaires de leur logement, les familles rencontrent des difficultés financières dont les enfants ont connaissance assez tôt. **Mumu** : « *Si elle [ma mère] galérait au niveau tunc elle me le disait : " j'ai plus d'tunc et voilà. » et ça j'ai toujours été au courant.* ». Ils y sont sensibilisés, doivent agir comme des adultes, raisonner leurs envies. **Mumu** : « *J'étais consciente des choses trop vite et ça m'a cassé un peu ma naïveté, ma pureté et d'ailleurs, c'est souvent ce que j'essaye de retrouver en faisant la fofolle à vingt ans [...].* ». Ils font face aux défaillances économiques familiales, ne disent rien à leurs parents des manques matériels qu'ils rencontrent, et développent pour ce faire, dès l'adolescence, grâce à la fréquentation de pairs déviants, des conduites déviantes pourvoyant à leurs nécessités. **Poly** : « *Parce qu'au collège, le midi j'avais pas forcément de sous sur ma carte de cantine pour manger l'midi parce que ma mère oubliait de mettre des sous et fallait que je mange donc euh... , j'avais des potes un peu, voilà, plus grands qu'moi et qui fumaient [...]. Et avec d'autres potes, voilà, c'est eux qui leur refilaient le truc et moi, j'avais la p'tite pièce, quoi. Nickel, quoi.* ». Ces problèmes d'argent engendrent d'une part des tensions au sein de la famille, et poussent les parents à passer un temps considérable au travail. Les enfants sont alors livrés à eux-mêmes, du moins le vivent tel quel. **Dorine** : « *Parce que ma mère elle est jamais là, elle travaille la semaine sur Paris, donc elle revient le week-end.* ». Après le divorce de ses parents, Dorine et sa mère s'installent dans le centre-ville de Violet. Elle estime que cet emménagement dans un lieu qui offre beaucoup de distractions (cinéma, boîte de nuit...) et l'absence de sa mère, donc de contrôle parental, l'ont conduite à désertier de plus en plus l'école pour préférer s'alcooliser et fumer des joints avec des camarades de classe. Le manque de temps des parents pour l'éducation de leurs enfants constitue pour les acteurs interviewés l'une des causes de leurs premières pratiques déviantes ; en s'écarter des limites, ils espéraient qu'on leur prête attention, plus de temps. Mais lorsque les parents se mobilisent, commencent à s'immiscer dans leur vie, ils ne le font pas de la bonne façon. Dorine avance que ses activités déviantes sont dues à un manque de contrôle maternel mais lorsque sa mère convoque le juge et demande une mesure éducative pour l'aider, Dorine le vit très mal. En effet il ne lui paraît pas légitime qu'une personne extérieure vienne se mêler de sa vie. C'est à sa mère et à elle seule que cette charge incombe. Les attentes de ces jeunes sont donc tournées vers une vraie attention parentale difficilement possible au regard des conditions de travail et économiques des parents. Cependant, tous les enfants de parents consacrant un temps conséquent à leur profession ne s'orientent pas vers la déviance. C'est bien l'expérience de délaissement qu'ont vécu les ZI plus que la situation objective qui est à prendre en compte (Dubet, 1994). Cette expérience d'abandon est d'autant plus vive que dans ce groupe, le divorce parental, mais surtout les tensions familiales, sont prédominantes. Entre conflits opposant les grands-parents, les oncles aux parents, aux jeunes et aux beaux-parents et ceux entre enfants et parents, le quotidien est rythmé par des histoires interpersonnelles envahissantes. La mère de Poly est ainsi reniée par sa famille du fait de son mariage avec un homme de condition plus modeste. **Mumu** : « *Dans la même année on avait pas mal de problèmes avec mes grands-parents [...]. On*

croit que c'est eux avec ma tante qui ont porté plainte à enfance et partage, comme quoi ma mère et moi étions battues par son copain et donc en fait, je me suis coltinée l'assistante sociale. ». Les mésententes entre parents divorcés et ceux n'ayant pas les mêmes points de vue éducatifs placent le jeune dans une expérience de tiraillement, l'incitant à choisir son camp. Bien souvent il navigue d'un bord à l'autre, refusant de se montrer déloyal et se le voit reprocher. Dorine par exemple qui part chez son père du fait des mésententes avec sa mère est convoquée au tribunal sur demande de sa mère quelques mois plus tard. Ceux dont les parents sont séparés passent d'une maison à l'autre en fonction des conflits. Pour eux, trouver une place satisfaisante et claire dans la famille est difficile. **Mumu** : *« Tu vois cette nana (belle mère), je venais tous les quinze jours, une fois je suis arrivée, mon frère était né, mon armoire était vidée ; mon armoire c'était plus mon armoire ; ma chambre, c'était plus ma chambre quoi, c'était à mon petit frère. »*. Les conflits parentaux constituent un facteur de risque à la délinquance (Mucchielli, 2000). Les facteurs de risque sont définis comme étant des caractéristiques qui rendent l'individu plus vulnérable à l'adoption de comportements déviants (Savignac, 2009). Ces facteurs relèvent de plusieurs dimensions : individuelles, familiale, scolaire, de pairs, et de la collectivité (Savignac, 2009). Ce sont leurs accumulations par l'addition de leurs effets et leurs interactions qui augmentent la probabilité que les acteurs commettent des actes délinquants en multipliant les effets de chacun. Ici la précarité économique, les conflits familiaux, l'inattention parentale aux difficultés du jeune, la maltraitance psychologique, la mobilité géographique, la monoparentalité, la présence de jeunes engagés dans la déviance dans l'environnement des ZI — bien qu'ils n'habitent pas de quartiers défavorisés—facilitent le passage vers une socialisation de pairs délinquante (Savignac, 2009). Les facteurs de protection qui pourraient désamorcer les facteurs de risque sont peu nombreux. Les familles ne semblent pas inscrites dans un réseau relationnel de voisinage, ne s'impliquent pas dans la vie de quartier, les relations entre le jeune et ses parents sont tendues où indifférentes.

« Parmi tous ces facteurs, la plupart des études indiquent que les plus importants sont 1) l'existence d'un conflit entre les parents, 2) la qualité des relations que les parents entretiennent individuellement avec leurs enfants. Autrement dit, ce n'est pas la séparation en elle-même qui a des effets mais le fait qu'elle s'accompagne d'un conflit entre les parents ou qu'elle dégrade les relations que l'enfant entretient personnellement avec l'un de ses parents (éventuellement avec les deux). » (Mucchielli, 2001, p. 35).

Soumis aux scènes incessantes, ils décident de désertir la résidence familiale au profit de sorties tardives avec des compères. Ces activités ont évidemment des répercussions sur la scolarité, sur l'attachement à l'école et à la famille, facteurs de protection. Ils tissent des relations avec des pairs livrés aussi à eux-mêmes qui rencontrent des difficultés similaires. La manipulation et la trahison d'un des parents ou des deux lors de conflits conjugaux poussent l'enfant à se détacher de sa famille, à la percevoir comme dangereuse et devient plus enclin à adhérer à un groupe de façon entière et loyale. Aucun des parents, des grands-parents ne paraît pouvoir soutenir les adolescents ZI, entretenir des relations

suffisamment positives et fortes pour les influencer de manière conforme. La dynamique relationnelle est bouleversée aussi bien chez Dorine, que Mumu, les membres de la famille élargie ne sont jamais évoqués comme de potentiels appuis à une résilience (Mucchielli, 2001).

Poly subit par sa mère des maltraitances psychologiques, son père la prend un temps sous son aile « *Moi je suis partie à l'île Maurice avec lui, j'avais dix ans, pendant un mois et demi, deux mois. Lui, il était tout le temps en rendez-vous d'affaire, moi j'étais tout le temps toute seule.* » mais ne s'en occupe pas réellement. S'ils subissent pour peu d'entre eux des mauvais traitements physiques, ils ont le sentiment d'être des fardeaux, d'être rejetés, de manquer d'attention. À cela s'ajoute, la dévalorisation ressentie par le jeune qui ne répond pas aux attentes parentales de réussite sociale. Il développe alors ce que je nomme *le syndrome du vilain petit canard*. Ce syndrome se définit comme une longue expérience douloureuse due à une stigmatisation familiale liée au fait que le jeune s'écarte des projets parentaux. Ce syndrome débouche sur le refus familial d'octroyer une place à l'individu et sur son rejet. Ils connaissent au cours de leur enfance et de leur adolescence des accidents, des drames de vie qui sont soit niés, occultés, interprétés comme relevant du caprice, de la crise d'adolescence, d'une sensiblerie ou pire, les parents leur en attribuent la responsabilité. Ces accidents perturbent le programme parental, l'idée que les parents s'étaient faite de la future vie et de la conduite de leur enfant. Ils ne parviennent pas à réajuster leurs projections et tentent bon an mal an de maintenir le cap initial. Poly handicapée par son amblyopie est dénigrée régulièrement par sa mère qui lui reproche de ne pas convenir à l'image qu'elle s'était faite d'une fille. **Mumu** en dépression attend plus de six mois que sa mère s'en aperçoive avant d'être placée dans un centre pour adolescent ayant des troubles du comportement « *En fait, euh ... j'ai fait une énorme dépression, je faisais n'importe quoi à l'époque, j'étais chez ma mère, j'ai développé gavage de TOC, je faisais de la boulimie, et tout. [...]. Et la première personne à qui j'en ai parlé c'est à mon beau-père, avec qui je m'entendais très bien et en fait lui m'a dit : « t'es juste une adolescente qui cherche à se faire remarquer et qui est en crise d'adolescence. » [...]. Ouais, après je me suis scarifiée, mais après. Mais ma mère elle a mis six mois à s'en rendre compte, quoi.* ». Miette se faisant violer avec sa sœur par le grand-père n'est entendue que partiellement, le grand-père étant malade, la famille étouffe l'affaire. Le maintien à tout prix d'un certain équilibre familial implique alors pour les ZI leur sacrifice ou leur négation.

Miette : « *En 5ème je me suis faite violer par un pote (évidemment j'en ai parlé à personne) [...]. Un jour ma cousine m'a dit qu'elle faisait une thérapie d'hypnose car elle a des troubles comportementaux et se sent mal dans sa tête. [...]. Mais un été ça a éclaté, tout le monde a été au courant qu'il était pédophile sur ses petits-enfants... Je te passe les détails, on a pas porté plainte.* »

D'autres institutions (école, police) ne prêtent pas plus attention que la famille à la

souffrance de ces acteurs et les conduisent ainsi à estimer qu'ils n'ont pas leur place dans la famille mais aussi dans la société conventionnelle. En définitive, ni la famille, ni les institutions sociales, scolaires ne savent comment gérer les émotions, les comportements du jeune. Les adultes semblent dans ces expériences totalement démunis et préfèrent à l'erreur éducative, la politique de l'autruche. Pour l'adolescent en quête de limites, de réactions, donc d'attention, ces non-réponses sont interprétées comme un profond désintérêt pour ce qu'il est et ce qu'il deviendra. « *Plusieurs études récentes ont souligné les effets délétères engendrés par la négligence, la dépréciation des parents ou le rejet parental sur l'ajustement psychologique de l'adolescent.* » et les effets positifs de la sollicitude parentale (Picard et al, 2007, p. 375). Les jeunes se distancient donc pendant un temps de leur foyer, rencontrent une famille de substitution dans la zone où ils ont une place mais ne peuvent pas pour autant rompre totalement les contacts avec leurs parents. Après une rupture familiale durant un temps, les ZI continuent tout de même, à rendre service à leurs parents — Poly remplace ainsi régulièrement sa mère à la biscuiterie familiale sans être rémunérée : « *Ouais, ouais, encore une escroquerie à mes parents.* » — ou encore, les admire comme Mumu — « *Enfin, c'est la personne que j'admire le plus et à qui je veux le plus ressembler dans sa sagesse, dans sa culture, dans plein de choses et je l'aime énormément.* » —, voire accepte que les parents renversent les rôles, comme la mère de Mumu qui lui raconte ses problèmes de couple. Ces jeunes se positionnent souvent empathiquement face à leur parents, excusent et pardonnent leurs attitudes éducatives, ce qui ne les empêche pas pour autant d'évoquer les manques affectifs et d'estime qu'ils éprouvent. Dans la Zone, ceux-ci seront en partie comblés.

L'éducation correspond donc à un style d'apparence plutôt *laxiste*, les enfants gèrent un temps libre conséquent, les échanges affectifs et communicationnels sont peu développés, le contrôle et le soutien des parents sont donc relativement faibles (Kellerhals et al, 1992). Cependant, sous le jour d'un contrôle parental lâche se dissimulent des attentes normatives importantes et des manifestations de sanctions symboliquement marquantes. Ainsi Dorine sera enfermée à clef par sa mère dans sa chambre durant tout un week-end pour ne pas qu'elle sorte ; ou encore Poly qui sera mise dehors durant trois semaines afin de lui faire comprendre que son mode relationnel conflictuel n'est pas admis dans la famille. La discipline paraît alors incohérente. Le contrôle est lâche mais une fois un certain degré de saturation atteint les sanctions tombent brutalement. Le statut des parents prévaut donc dans l'expression de l'autorité plus orientée vers une obéissance des enfants que vers un apprentissage moral, éthique des interdits posés (Kellerhals et al, 1992). Ces familles ont décidé de l'avenir de leurs enfants. Poly doit se contenter d'être employée bénévole dans l'entreprise familiale, Mumu se doit d'accéder à un emploi épanouissant selon les critères parentaux. La conjugaison de l'éducation de type *laxiste* et *statutaire* ne favorise pas une bonne estime de soi, elle empêche la communication entre enfants et parents et elle donne la sensation à l'enfant que s'il ne répond pas aux attentes parentales, il n'est pas reconnu en tant que membre de la famille. Cependant, rien n'est fait pour

l'aider à accéder au rôle qu'on lui a assigné puisque le soutien et le contrôle explicite sont quotidiennement faibles. Il faut donc atteindre un certain seuil de transgression pour que les parents manifestent leur mécontentement sous des jours de surcroît autocratiques. Il n'y a aucune discussion sur les causes des agissements du jeune. Le malaise chez l'acteur adolescent se forme alors. Se sentant repoussé, le jeune s'affilie à un groupe qui lui donne une place valorisée, adopte des comportements déviants, s'écarte de sa famille. Dans ce contexte, les départs du foyer familial prennent deux formes : mise à la porte plus ou moins explicite ou départ volontaire. Entre ces deux pôles, la majorité des ZI se situe soit dans la fugue largement incitée par les attitudes parentales indifférentes ou agressives, soit dans la mise à la porte peu explicite s'argumentant souvent par des problèmes matériels comme pour Mumu qui dort dans le couloir chez son père (l'appartement compte sept pièces et ils ne sont que quatre membres Mumu comprise). Ceux qui connaissent la forme extrême de l'expulsion sont minoritaires dans ce groupe. Ces départs s'expliquent par l'impossibilité des parents à gérer et accepter leurs comportements *de vilains petits canards*, puis leur orientation de vie zonarde dans le cas du modèle familial embourgeoisé, et chez les parents bohèmes populaires par la nécessité d'aguerrir leur enfant à la vie. Néanmoins, ce principe éducatif est totalement implicite puisque les parents bohèmes s'appuient bien plus sur les difficultés comportementales ou scolaires de leurs enfants pour justifier leur départ. **Mumu** : « *Oui, y a quand même une fuite, un refus ; mais moi, je sais que moi, la rue je l'ai vécue comme quand même quelque chose... parce que tu vois, ce que j'essaie de te raconter, c'est que je me sentais pas chez moi chez ma mère, chez mon père ; je me sentais vraiment plus à ma place.* ».

L'autre pôle, celui du départ totalement volontaire, est motivé par le sentiment d'une différence incompressible entre le jeune et les parents qui appartiennent à des univers trop distincts ; ce qui n'empêche pas que l'attachement soit présent mais il est peu souvent communiqué.

Les adolescents sont perçus comme la cause des dysfonctionnements familiaux, des conflits. **Mumu** : « *Moi, j'étais dans une chambre à côté, avec un Placoplatre, on entendait tout et c'était : « Ouais, elle fout la merde dans la maison, elle met une mauvaise ambiance, mais regarde ta fille, nani... ».* Les jeunes qui partent délibérément de chez eux estiment soit vouloir se dégager de la pression familiale pour être libres ou s'assumer, être autonomes, soit se détacher de l'identité dépréciative que la famille leur a imposée, du programme parental auquel ils n'adhèrent pas. Cette catégorie majoritairement féminine quitte ainsi la famille, la fuit, en sautant sur l'occasion d'une relation amoureuse avec un zonard avec lequel elle s'établit. Elle s'engage ainsi très rapidement dans un mode de vie dont elle ne mesure pas toujours les implications au quotidien. **Poly** : « *Donc ça clashait [avec mes parents] et donc plus d'une fois, ils étaient là : « Et bé, si t'es bien avec ton copain, t'as qu'à aller avec lui. », j'ai fait : « Oui, d'accord ». Donc pendant deux, trois semaines, on était à la rue.* » Les hommes, eux, saisiront des opportunités amicales : voyage en camion avec des copains fréquentés depuis

un certain temps, connaissance d'un squat. Le rôle endossé par ces jeunes dans leur famille est donc souvent celui de trouble-fête dont personne ne sait que faire. Stigmatisé par la famille comme *l'empoisonneur de service*, le jeune tente de trouver un groupe qui lui assigne un rôle plus valorisant. Toutefois, la socialisation familiale empreinte de contenus conformes à notre société heurte régulièrement le cadre de référence zonard. Cette socialisation primaire fait que « *L'enfant n'intériorise pas le monde de ses autrui significatifs comme un monde possible. Il l'intériorise comme le monde, le seul existant, convenable, le monde tout court.* ». (Berger, Luckmann, 1996, p. 184-185). Si le monde parental admet certaines déviances (cannabis), autorise par son cadre *laisser-faire*, les sorties tardives, l'alcoolisation, et certaines originalités en termes d'apparence, il se réfère pour une grande partie à des buts sociaux classiques : réussite scolaire, professionnelle, stabilité amoureuse, et aux normes en vigueur : pacifisme, travail, effort. Ainsi les ZI tentés par la Zone ne cessent d'osciller entre déviance zonarde et conformisme sociétal, entre position alternative marginale transformant l'échec en gloire et position consentie d'inférieur dans la société, et innovations aussi bien délinquantes que légales (Dubet, 1987a). La performativité de la socialisation secondaire zonarde risque alors d'être mise à mal. Elle implique une forte participation de l'individu à celle-ci, une charge affective importante et des procédures efficaces de conversion que nous identifierons dans le chapitre 4 (Berger, Luckmann, 1996).

3. 1. 1. 3. Familles de ZE : relégation, stigmatisation et tradition

Quand l'injustice socialise...

Le groupe des ZE est celui pour qui l'engagement dans la zone est le plus intense et extrême. Les familles des ZE sont de milieux plutôt précarisés, culturellement populaires (Mauger, 2006). Les pères rencontrent des périodes de chômage, d'invalidité, changent régulièrement d'emploi, travaillent sous contrats intérimaires (BTP, ouvrier), développent pour certains des activités illégales. Les mères au foyer ont en charge plus de trois enfants. Tous les acteurs ZE évoquent un temps de la petite enfance où leurs parents unis avaient avec eux des relations gratifiantes où le quotidien familial rimait avec bonheur. L'irruption d'événements extérieurs (perte d'emploi du père), de personnes externes à la famille (femmes tentatrices, collègues de travail fêtards qui détournent le père de ses obligations) ou de discordes dans le couple parental font basculer la vie des ZE. La famille se disloque, la précarité économique s'accroît, les accidents de vie s'amoncellent, des tensions liées aux comportements du jeune ZE apparaissent. Les parents tentent de retrouver un équilibre mais l'effet papillon s'emballe. Les facteurs de risque s'accumulent : environnement criminogène, précarité, tensions familiales, déviance parentale, éducation coercitive (Farrington, 1994). Certains éloignent leurs enfants du contexte de souffrance familiale en les confiant à d'autres membres de la famille, d'autres essaient de rebâtir à plusieurs reprises une famille stable avec de nouveaux conjoints. Le

recours à des aides extérieures peut devenir un facteur de protection mais encore faut-il que les suppléants éducatifs remplissent leur rôle "convenablement". La mère de Trash en couple avec un homme dont il croit être le fils, décide, suite à des conflits, de renouer avec le vrai père de Trash, qu'il ne connaît pas. Ils s'installent alors dans une banlieue de la région parisienne, connaissent des périodes où il n'ont pas de domicile fixe. Le père toxicomane et délinquant notoire *du milieu*, leur fait vivre des situations très risquées, les maltraite. La mère décide alors d'éloigner son fils en le confiant à ses grands-parents vivant à la campagne. Néanmoins, Trash ne reproche pas à sa mère ses expériences perturbantes. Il déplore seulement son absence qu'il attribue au manque d'argent. Les attributions causales des expériences de souffrance sont ainsi souvent externes. **Nia** : « *Donc, déjà ce que je sais c'est que mes parents ils ont divorcés quand j'avais deux ans. Mon père a eu la garde. On est allés s'installer chez mes grands-parents.* ». M. Z de même sera confié à la garde de son père. Pour Nia et M. Z, la garde attribuée au père fut douloureuse, vécue comme une sorte d'injustice. Nia et M. Z ont toujours estimé que la décision du tribunal avait été davantage influencée par le réseau social de leurs pères que par leurs compétences parentales. Le père de Nia est en effet policier dans la Brigade Anti Criminalité, celui de M. Z issu d'une famille de militaires reconnue dans le contexte communiste Hongrois. Même si les grands-parents tentent de combler le manque affectif maternel, la situation est vécue comme un déchirement. **Tristana** : « *Et toi tu aurais préféré à l'époque être avec ta mère ?* **M. Z** : *À l'époque ouais.* » Le père qui a alors la garde ne semble pas s'occuper des enfants. M. Z est élevé par sa belle-mère et sa grand-mère, Nia par ses grands-parents. **Nia** : « *Ouais y avait les grands-parents pour faire les parents.* »

Les parents de Yogui acculés par les difficultés, sans cesse accaparés par la recherche de solutions confient leurs enfants à des membres de la famille. Ils expérimenteront avec eux de nouvelles épreuves qui alimenteront un sentiment d'hostilité à l'encontre de la société et désinstitutionnaliseront la famille. Le viol répété de la fratrie de Yogui et de ses cousins par l'oncle en charge du relai éducatif signe le discrédit d'une solidarité familiale établie en mythe. Personne, en effet, ne se rend compte de ce qui se déroule. Ce n'est que trois ans après, qu'un des enfants divulguera les faits. **Yogui** : « *Après on voulait plus y aller sans jamais avoir rien dit, jusqu'à c'que un de nos cousins qui lui était en train d'y passer, a pété un plomb, a craqué, a tout balancé. [...] On va dire que ça mon père..., j'en ai parlé avec ma mère dans la voiture une fois et c'est tout. [...] Donc euh... il a rien eu et tout donc forcément, la haine a commencé à monter, j'ai forcément perdu mon enfance beaucoup trop jeune.* » Cette violence sexuelle intolérable provoque évidemment un sentiment de non-protection. Seul face à la situation, Yogui se doit de se défendre lui-même sans pouvoir compter sur quiconque. Cette expérience décrédibilise le père en charge de ce rôle, lui ôte une grande part de son autorité basée sur son statut de *pater familias* protecteur. Cependant, les adultes pensent que l'enfant oubliera les sévices vécus avec le temps. Yogui n'accuse pas ses parents de ne pas avoir réagi suffisamment mais

retourne sa haine contre la société à laquelle il attribue toutes les responsabilités : « *Mais bon, c'était que la voix d'un mineur donc y avait aucune preuve. Aux yeux d'la loi française, et bé, des enfants ça compte pas.* ».

En étant confié à d'autres membres de la famille, la place des parents ne leur appartient plus. Cette suppléance, temporellement longue, exerce un accroissement de la distance relationnelle des parents à l'enfant. Elle n'est, en effet, pas expliquée à l'enfant ni aménagée. Il se retrouve du jour au lendemain hors de sa famille nucléaire. Ainsi les grands-parents sont très investis affectivement et quand ils viennent à disparaître, c'est l'univers du jeune qui s'effondre. **Nia** : « *Parce que moi quand mon grand-père il est mort c'était mon père qu'était mort, quoi. [...]. C'est ça qui m'a fait partir en vrille en fait.* ».

Très tôt les autres significatifs sont multiples et les images renvoyées contradictoires. Le père de Nia n'est jamais satisfait de lui, le dénigre tandis que son grand-père le valorise tout en l'éduquant à la dure. Une fois le grand-père décédé, il ne reste plus qu'un père renvoyant à Nia une identité peu glorieuse. Les enfants ici n'ont pas de place bien déterminée et sont tenus de s'adapter aux divers intervenants éducatifs qui se relaient. **M. Z** : « *Ma grand-mère j'ai enterré ma famille aussi. Pour moi la famille c'est sans intérêt aucun.* » Ces jeunes expérimentent donc un vécu de la parenté de type souffrance, négligence, confusion et préfèrent s'en détacher.

Les parents sont tellement touchés psychologiquement par leur situation sociale précaire qu'ils n'ont plus les ressources pour développer constamment des modes d'éducation adéquate, un contrôle efficace (Mucchielli, 2000).

Pour certains, la vie dans des quartiers ZUS ou des communes rurales habitées par une population précaire constitue des expériences fondamentales à l'adoption de la vie zonarde (M. Michel, 2006, INSEE, 2001). Le Blédoc, où résident ainsi les familles, de Yogui, Joe, compte 6,9% de bénéficiaires du RMI sur 100 actifs en 2001 contre 2,7 à 3,5 % pour le département en 2005, un taux de chômage oscillant entre 22,9 % à 15,7 %, (INSEE, 2001, 2005) et de nombreux bas salaires (2000). Benoît et ADN ont aussi vécu dans des lieux similaires dont les taux de chômage et d'allocataires du RMI dépassent la moyenne départementale (19,15 % d'allocataires RMI dans ce secteur contre 3,1% dans le département ; INSEE). Ces lieux n'ont rien à envier aux quartiers de relégation urbains tous classés en ZUS où Trash, Brade et Armor ont résidé (taux de chômage de Trappes où Trash a résidé : 15,8 % en 2008, versus 8,3% pour le département). Bien évidemment, si l'aspect purement économique ne joue pas directement sur l'adoption de comportements déviants, néanmoins, les socialisations infantiles des ZE s'inscrivent dans un contexte économique et social particulièrement précarisé qui influe sur leurs expériences. **Trash** : « *En fin de compte, on s'est retrouvés dans une cité à Paris, à Trappes. Je traînais avec les gens de la cité, je rentrais dans le hall d'entrée ; t'avais une douzaine de gars dans le hall d'entrée, tout le temps vingt personnes défoncées.* » Pourquoi prendre en compte ces

données ? On ne peut nier l'influence de l'environnement sur les opportunités délinquantes, l'orientation de vie, la rencontre avec des pairs déviants qui vont donc constituer un capital criminel ou plus justement déviant (Hagan, Mc Carty, 1998 ; Cohen, 1955 ; Bourgois, 2001). Les opportunités déviantes se définissent « *comme des rencontres entre des offenseurs motivés et des victimes potentielles dans des lieux qui ne sont pas supervisés par des agents sociaux de contrôle* » (Hagan, Mc Carty, 1998, p. 145). Dans le cadre de l'environnement ZE, les *contrôles primaires* en milieu rural peuvent être plus efficaces qu'en ville du fait d'une certaine interconnaissance et peuvent éviter le passage à des pratiques déviantes. Cependant, le nombre important de familles en difficulté dans ces lieux et la culture qui s'y rattache le rendent impossible selon les critères légitimes (Shaw, Mc Kay in Fillieule, 2001). Yogui raconte la pauvreté qui l'entourait, les manières de vivre aux références populaires : bagarres, virilité, alcool qui constituaient le quotidien de tous les habitants (Hoggart, 1970). « *Donc après, voilà, rugbyman, Boyac, plein de gitans, plein de rebeux, de fascistes, d'alcool, de défonce, donc violence dans la famille avec mon père, mes frères.* ».

Trash évoque le chômage croissant des jeunes de sa cité, les revenus faciles du deal, du recel, le modèle des *grands frères*, les *lascars*, et la dérive des plus jeunes, les *racailles*, devenus ingérables. Les grands frères chez les ZE jouent en effet un rôle important dans la socialisation déviante, tous inscrits dans un groupe de pairs déviants, ils adoptent des conduites hors-normes, deviennent des tuteurs qui initient les plus jeunes à des pratiques délinquantes (Mohammed, Mucchielli, 2007). **Yogui :** « *En plus, j'avais un grand frère, donc qui était plus évolué que moi et qui a commencé les conneries plus tôt qu'moi, donc moi j'ai enchaîné sur ses conneries.* ». Des événements de vie vont par ailleurs amplifier l'attrait pour la déviance. Le chômage de pères qui se sont donnés sans compter croyant pouvoir réussir à tirer leur épingle du jeu social ainsi que ses conséquences familiales élaborent des interprétations négatives à l'encontre de notre société et de ses normes dominantes. **Yogui :** « *Mon père, il était prothésiste dentaire, tu vois. Il a demandé une augmentation à son patron. Ouh... ça faisait vingt, vingt-cinq ans qu'il travaillait dans cette entreprise, un truc dans l'genre. Deux semaines après, il recevait une lettre de licenciement économique. Donc, on s'est retrouvés plus ou moins à la rue.* » La chute sociale est vécue comme une injustice. Le rapport au travail se colore alors des expériences paternelles inégalitaires. À quoi bon accepter un emploi dans le but de réussir à gravir les échelons, pour accéder à des biens de consommation puisque que la chute est inéluctable. La croyance dans l'effort comme garant de la réussite sociale est ébranlée. Ces expériences parentales alimentent chez les jeunes un rapport instrumental au travail. Bien évidemment, elles ne sont pas la cause unique de cette désaffection pour l'emploi mais ayant ressenti la souffrance de leurs pères se définissant identitairement par leur travail, les ZE se prémunissent en refusant d'accorder autant d'importance à celui-ci. Le travail n'est qu'un moyen comme un autre d'obtenir l'argent nécessaire à ses besoins, il n'est en rien un pourvoyeur de statut. La famille de Yogui qui est ballottée et erre durant plusieurs années en fonction des emplois précaires et dégradants du père dans des lieux

dépréciés, se réinstalle dans le Blédoc. La famille vit un véritable déclassement social, s'installe par obligation chez le grand-père, dans une commune rurale en difficulté, symbole de l'échec professionnel du père. L'expérience est extrêmement douloureuse pour ce père, provoque de la honte, puis de la rage qui se retourne contre sa propre famille qu'il maltraite (Dubet, 1987a). Il veut maintenir son rôle de patriarche, statutairement, il ne lui reste plus que ça. Un père qui « *a dû se décevoir lui-même* » (Yogui), dont l'identité sociale de prothésiste s'est vu ébranlée au profit de celle de *raté* (Goffman, 1975). Il se met à boire. Le retour chez ses propres parents, après avoir fondé une famille, est vécu comme une régression. Le père de Joe, quant à lui, se fait renvoyer de ses différents emplois à cause de son alcoolisme, plongeant la famille dans une précarité de plus en plus intense. **Joe** : « *À l'époque, il était peintre puis après, il a arrêté ; il a continué à travailler un p'tit peu de temps en temps, l'entretien d'espaces verts. Et comme il pitait et bé, les gens ils l'ont vu et ça a pas été et du coup, voilà. [...]. Ah, ouais ça fait longtemps, pour lui c'était une merde, tu vois.* » La perte d'emploi paternel, accompagnée d'une inégalité notable entre personnes fortunées et précarisées de ce canton alimente le sentiment de frustration, d'injustice de ces ZE et génère une dévalorisation du père par la communauté. Cette dépréciation est évidemment vécue par l'ensemble de la famille. « *Sa femme et ses enfants peuvent éprouver de la honte si la position familiale chute à cause du chômage, de l'échec de ses affaires, ou d'autres changements professionnels ou financiers paternels, mais "la faute" va probablement être imputée au père et le fardeau de la culpabilité repose très lourdement sur lui.* » (Cohen, 1955, p. 141). « *Totalement désargenté, il lui semble être devenu moins qu'un homme [...].* » (Hoggart, 1970, p. 95). Le bon père de famille est celui qui subvient aux besoins familiaux. Ainsi celui de Joe se donne la mort. L'honneur masculin s'attache donc à l'activité professionnelle, au rôle de chef de famille pourvoyant financièrement aux obligations du foyer. C'est le respect attaché à la profession du père qui va définir celui accordé à toute la famille (Cohen, 1955). Une fois le statut familial discrédité aux yeux de la société, les enfants de ces familles deviennent beaucoup moins sensibles à son approbation, rejettent ses critères (Cohen, 1955). Ne pouvant accéder à une reconnaissance sociale satisfaisant aux fins dictées par les dominants du fait de l'effondrement statutaire, les jeunes cherchent un groupe leur permettant d'acquérir un statut (Cohen, 1955). **Yogui** : « *Et ouais... T'as ... Non, là-bas, faut savoir que le Blédoc, c'est soit la pauvreté, soit les plus grosses fortunes mondiales... les richesses mondiales, quoi. [...].* » La conscience de l'enfant, quant à son appartenance de classe et à son statut conférés par la famille, est liée à sa connaissance de la stratification sociale. Vers onze, treize ans, à l'école, dans sa famille, par les estimations réalisées entre pairs et les interactions avec les adultes, l'adolescent perçoit les différences existantes entre classes sociales. Cette connaissance lui dicte de se rapprocher d'individus perçus comme semblables (Cohen, 1955). En ce sens, se représentant leur famille comme déclassée, les enfants ne s'autorisent pas à s'affilier à des individus socialement mieux lotis. Ces derniers par ailleurs n'auraient probablement pas non plus accepté cette alliance "contre nature". À cette discrimination s'adjoint une autre forme de stigmatisation liée au

fait d'habiter un canton déclassé. L'environnement est en effet confiné, relégué. Il n'autorise que des interactions entre semblables, d'un côté, les *déclassés, les dégénérés* du Blédoc et de l'autre, les fortunés. Il faut entendre tout ce qui peut se dire sur leurs mœurs rustres, leurs tares. Il y a, dit-on, des ouvriers viticoles qui se font encore payer en vin qu'ils doivent revendre. Les rumeurs de consanguinité alternent avec celles de droit de cuissage encore pratiqué, d'incestes et d'enfants nés de ceux-ci. Ces lieux et leurs habitants jouissent donc d'une image peu glorieuse, difficilement supportable. Les plus aisés ne côtoient les plus pauvres que dans des rapports de domination, en tant qu'employeurs. Les noms des familles des plus grands châteaux viticoles jouxtent ceux bien connus des services sociaux dont les ZE font partie. Suivie par des éducateurs pour des problèmes comportementaux repérés le plus souvent à l'école mais aussi par le voisinage à cause de violence (physiques et/ou psychiques) ou de comportements laissant sous-entendre des carences éducatives, la famille voit alors s'abattre sur elle l'étiquette de déviant (Becker, 1985). Elle n'a rien demandé de l'extérieur et voilà que la société s'immisce dans son espace privé, rend publiques ses difficultés, intervient dans son intimité. Dans des lieux clos où tout le monde se connaît, la rumeur va bon train. Le fait de ne pas pouvoir éduquer correctement ses enfants est considéré comme un manquement grave, touchant la personnalité et l'identité des parents (Peterson, Gist, 1951). Ainsi, leurs familles deviennent ce que l'on nomme des *familles à problèmes*. L'école signale ainsi à l'ASE les *troubles du comportement* de Trash, la fatigue continue de Joe, les maltraitances et violences que subit et met en œuvre Yogui. S'ajoute à ces prises en charge sociale, un étiquetage par contamination. L'alcoolisme du père de Yogui, la pédophilie de son oncle, ainsi que les addictions, le suicide de celui de Joe, les trafics de stupéfiants de celui de Trash, affublent ces acteurs d'une identité sociale de *hors norme*, de déviant. Cette stigmatisation touchant à la base les pères, devient donc *tribale*. Elle « [...] peu[t] se transmettre de génération en génération. » et contaminer tous les membres d'une famille », tant sur le plan de l'identité sociale que du statut des membres de la famille (Goffman, 1975, p. 14). Comme le sens commun l'énonce : « les chiens ne font pas des chats ». Les ZE, étiquetés comme déclassés par leur appartenance géographique, sociale et familiale, se voient, par la suite, stigmatisés, reconnus physiquement et nominalement par le voisinage, les services sociaux, l'école (Thin, 1998). Les institutions sont donc sur-vigilantes puisqu'elles supputent une transmission inévitable des travers parentaux. Elles sur-interprètent alors certains comportements et enferment le jeune dans une identité pathologique. Trash, Yogui sont ainsi internés en service psychiatrique durant leur adolescence.

Comment alors peut-on se sentir appartenir à une communauté qui loin de protéger, désigne, juge par anticipation ? Pourquoi accepter ses normes, ses valeurs, ses règles qui déclassent et jettent l'opprobre sur soi et les siens ? Comment ne pas développer une interprétation défavorable des normes puisque de toute évidence, il semble quasi impossible de s'y conformer (Sutherland, 1966) ? Surtout, lorsqu'à cette dépréciation sociale, s'ajoute l'exercice injuste de la loi, aussi bien lors du procès aux Prud'hommes du

père de Yogui, licencié après avoir demandé une augmentation, que de celui de son oncle, auteur des viols, que du jugement pour la garde de Nia et de M. Z. **Yogui** : « *C'est là où on a été violés à plusieurs reprises, mon frère, moi euh ..., mes frères, moi, mes cousins, par un de nos oncles qui a deux enfants. [...]. Quand tu sais qu'il a même pas pris d'prison.* »

Avoir confiance, dans ces conditions-là, en la loi, dans le système sociétal s'avère difficile. Cette société censée garantir la protection, l'équité, l'égalité de tous n'a pour Yogui, fait qu'entériner une réalité déjà bien dure à vivre, lui apprenant ainsi une des règles principales de sa vie de zonard : *n'aie confiance qu'en toi-même*. Il me la répète souvent pour m'expliquer ses attitudes vis-à-vis des autres et de moi-même. S'étant toujours senti floué par les représentants de notre société ou par une partie de sa famille, Yogui est incapable d'accorder son crédit même à ses vieux amis Shanana et Joe qu'il connaît de longue date. Il en va de même pour M. Z et Nia que le juge pour enfants n'a jamais pris la peine d'entendre. Ils ont connu des maltraitances qui auraient pu être évitées en octroyant la garde à la mère. Ce manque de confiance dans la loi, dans notre système sociétal, dans l'humanité, ce dénigrement et cet étiquetage négatif permanent semblent constituer les premières pierres à l'édifice de l'apprentissage de la déviance des ZE. Ces expériences construisent d'ores et déjà un prisme d'appréhension du monde comme l'énonce Tannenbaum. « *On ne soulignera jamais trop l'importance du fait que pour l'enfant l'ensemble de la situation est devenu différent. Il vit désormais dans un monde différent. Il a été étiqueté. Un nouvel environnement qui n'existait pas auparavant, a été constitué pour lui à l'extérieur* » (in Fillieule, 2001, p. 200). Ainsi Yogui livre-t-il que sa dureté, sa violence ne sont issues que de celles dont il a fait l'expérience. Comment aurait-il pu en être autrement ? **Yogui** : « *Et c'que je suis, je le suis par la violence. [...]. J'le suis en ayant pris des beignes dans la gueule.* » Il lui paraît impossible de s'intégrer à notre système en étant heureux. Le vécu de certains ZE est plein de déshonneurs, de salissures liées à l'image de leur famille, à sa situation économique, à son appartenance géographique et aux expériences vécues. Maintes fois évoquée lors de nos conversations, cette douleur vivace et précocement ressentie, m'était transmise sans artifice, dans toute sa crudité. Elle faisait écho au vécu de mes grands-parents bretons, eux-mêmes humiliés dans les années 1920-1930, comme tous les élèves bretonnants, par une école Républicaine cherchant par l'anéantissement des langues régionales une unité nationale. Ainsi dans les bus était inscrit « il est interdit de parler breton et de cracher par terre » (Hélias, 1995 ; Griffon, 2008). Les désignations péjoratives jouissent en effet d'une force temporelle. La labellisation dénigrante peut influencer des familles entières et meurtrir leur estime de soi sur plusieurs générations. Dans certains cas, impliquant que l'étiquette soit rendue publique, les descendants, les conjoints de la personne stigmatisée en héritent. Comme l'évoque H. S. Becker (1985) le vécu infantile excluant constitue l'une des sources de la carrière déviante qui s'enrichit comme vous le verrez d'expériences avec des pairs. Le processus de labelling de H. S. Becker (1985) était donc en marche ; bien plus tôt encore que ce que j'avais imaginé. Bien avant toute présentation de soi, le seul fait de résider

dans une zone particulière, concourt à attacher une étiquette : ici, celle de pauvre demeuré, dégénéré, de déviant. Il est vrai que les a priori sont nourris par les problèmes familiaux puis par les futurs comportements des ZE. L'engagement envers les normes et les institutions qui les ont trahis, facteurs ordinairement protecteurs des individus non-déviant, ne peut se bâtir assez solidement pour parer à leurs choix déviant (Becker, 1985). D'ordinaire, l'individu conforme a tellement à perdre en transgressant qu'il refuse de prendre ce risque, surtout pour un gain jugé incertain et souvent inférieur au coût du délit (Becker, 1985). Ici qu'ont-ils à perdre ? Déjà catégorisés comme déviant, ils ne risquent pas de se raccrocher à la peur d'être dépossédés de leur réputation, ni même à celle d'entraver des projets futurs de réussite sociale. Rien n'encourage en effet de telles projections, bien au contraire. Et l'on peut même se demander si cette stigmatisation aux effets prophétiques ne favorise pas avec d'autres facteurs le *présentisme* dont parle M. Cusson (2011, p. 89), « [...] c'est-à-dire la tendance à se laisser guider dans l'instant présent, au détriment de l'avenir [...] ».

La réputation familiale et environnementale joue donc son rôle de prédiction. Peut-être faudrait-il la considérer comme un facteur de risque ? Les facteurs de risque souvent objectifs, ne devraient-ils pas s'ouvrir à d'autres plus subjectifs ? La réputation familiale et environnementale enferme ces ZE dans une évolution déviante, pousse à un auto-sacrifice social qui trouve sa source dans l'habitus primaire et le rejet social (Bourdieu, Passeron, 1970). Cette prophétie empêche ainsi les ZE de tisser des liens avec d'autres non-semblables, inhibe tous projets conformes, toutes possibilités de vivre autrement. Cette désignation négative fonctionne comme un rite qui en définissant les frontières sociales et morales d'un groupe, caractérise statutairement l'individu (Ogien, 1995). Une fois le statut de déviant endossé, même par procuration ou contagion, il devient difficile de s'en détacher car ce dernier prime sur tous les autres (Becker, 1985).

À ce mécanisme de désignation, s'ajoute l'existence d'une *tension* entre structure sociale et valeurs culturelles arbitraires. La réussite sociale familiale plébiscitée par les valeurs légitimes, ordonne un emploi paternel socialement valorisé que les familles n'ont pas obtenu. Ainsi l'appartenance à la classe populaire, voire précarisée a eu sûrement tendance à freiner les tentatives du père de Yogui, ne possédant pas les moyens légitimes d'atteindre les buts édictés. Malgré les qualifications de ce père et les opportunités de création d'une entreprise d'artisanat pour celui de Joe, chacun d'eux s'inscrit dans un *ritualisme retraitisme* qui se manifeste par l'alcoolisme et l'acceptation d'emplois précaires (Merton, 1997). Ce *ritualisme retraitisme* est une réaction à la tension issue de l'impossibilité de faire coïncider les moyens disponibles de l'individu avec les buts socialement plébiscités. L'individu développe ce type d'adaptation pour faire face à l'injonction d'enrichissement et de réussite sociale que la société lui dicte et à laquelle il ne peut répondre (Merton, 1997). Cette stratégie adoptée a selon moi concouru à persuader Joe et Yogui de l'impossibilité d'atteindre une quelconque réussite sociale par des buts légitimes. Ainsi imprégnés par le vécu paternel et ses conséquences, et non pas totalement

déterminés, ces deux jeunes gens se détachent au fur et à mesure des engagements sociaux : institutionnels, familiaux et scolaires auxquels ils ne croient plus.

Laxisme / coercition / déviance : une éducation populaire cohérente

Pour Kundevitch, la situation bien que différente produit des effets similaires. Ses parents se séparent à ses vingt ans. La mère quitte son mari et ses enfants. Il connaît les frasques de son père avant le divorce, se sent pris au piège, déloyal vis-à-vis de sa mère à qui il ne peut rien dire. Ici aussi, les parents semblent peu se préoccuper des vécus infantiles même s'ils cherchent des suppléments éducatifs dans la famille. Englués dans leurs intérêts et leurs difficultés personnels, les parents n'offrent que peu de soutien et de contrôle éducatif et mettent en œuvre une éducation de style *désengagé* (Born, 2010). Kundevitch, après que son père l'ait "mis" en appartement, n'assume pas son loyer et se retrouve sans toit. Sa grand-mère l'héberge alors car ni son père, ni sa mère n'acceptent de l'accueillir, puis elle le met à la porte. La mère se sent à cette époque trop faible psychologiquement pour assumer un jeune adulte ayant des comportements déviants et le père, refaisant sa vie avec une nouvelle compagne, se désintéresse de ses enfants. Kundevitch arrive alors dans la rue. Néanmoins, si les relations parentales sont caractérisées par un désengagement, notons qu'elles n'ont pas toujours été ainsi. Les parents de Kundevitch l'ont changé plusieurs fois d'école. Son père, pour lui faire plaisir a expérimenté le surf. Ce n'est qu'à l'âge estimé adulte par ses parents qu'ils ont cessé de s'en occuper.

Pour Nia et M. Z, le désengagement éducatif parental tient d'une part à la décision judiciaire concernant la garde de l'enfant, et d'autre part au modèle éducatif et à la capacité de chacun des pères. Le père de M. Z conçoit ainsi l'éducation de manière traditionnelle : il laisse aux femmes le soin de s'en charger et n'intervient que pour réprimer de manière brutale les comportements jugés particulièrement déviants, le manque de respect à son égard. Ainsi le vol ne constitue selon lui qu'un passage rituel vers le statut adulte d'homme et pas une véritable transgression. **M. Z** : « *Ma belle-mère m'a attrapé jour par jour quelques claques, fait des conneries truc comme ça mais mon père non. Mon père il m'a fait promesse : "Je te tape pas pour les mêmes conneries j'ai fait dans ma jeunesse."*. Alors là, vol de voiture etc, etc. ». Celui de Nia, de même, laisse aux grands-parents la gestion du quotidien et n'intervient que pour administrer des châtiments corporels ou rappeler les obligations scolaires. Les échanges avec ces pères sont donc essentiellement de type remontrances, corrections. Le style éducatif oscille donc entre désengagement et autoritarisme. Cette forme pédagogique est liée aux circonstances conjugales, à la représentation du rôle du père ainsi qu'à la culture populaire de ces familles (Kellerhals et al 1992 ; Hagan, Mc Carty, 1998). Néanmoins, ces expériences familiales sont ressenties comme des abandons. Elles transmettent aux jeunes ZE une image d'eux-mêmes peu valorisante entachant l'estime de soi (Kellerhals et al 1992). Une fois les grands-parents décédés, ces jeunes n'ont alors plus de raison de rester étroitement

liés à leur famille et vont s'associer à des semblables auprès desquels ils trouveront une place valorisante.

La déviance familiale constitue un autre facteur pouvant expliquer l'orientation déviante des jeunes. Les parents de **Kundevitch**, lui lancent un soir : « *Ouais, nana, t'arrêtes pas de faire la fête et tout ! Faudrait que tu arrêtes de boire, nana, tu te calmes !* ». Là, je fais « *Ben, regarde ! J'ai des bons exemples, hein !* » Le père de Kundevitch consommateur occasionnel de cannabis et fêtard invétéré, rentre régulièrement au petit matin après avoir écumé les bars et boîtes de nuit en compagnie de son patron. Kundevitch raconte ses retours fracassants, où titubant, il renverse les objets se trouvant sur son passage. Sa mère se lève alors et le ton monte. Sioux et Wisigoth connaissent une enfance de vagabondage avec des parents eux-mêmes *routards*, souffrant de troubles psychotiques. Tous deux ne s'appesantissent pas mais expliquent en revanche leur choix de vie zonarde par cette initiation parentale. La normalité, pour eux, consiste à vivre sans logement fixe, de façon nomade, tout en ayant pleinement conscience de l'inconformité sociale de ce mode d'existence. Les zonards sont ainsi capables de repérer les normes dominantes de par les socialisations scolaires, de l'Aide Sociale à l'Enfance qu'ils expérimentent dans le même temps et de vivre simultanément selon d'autres critères qui leur sont plus *naturels*, car appris au sein de leur famille. L'histoire de *Trash* peut servir d'exemple extrême. « *Mon père, il se barrait très souvent et il laissait ma mère en galère. Tout l'temps en plan, c'était du genre t'avais des mecs en pleine nuit qui débarquaient à la maison, qui défonçaient la porte, qui disaient : « Ton père, il est où ? ». Que des trucs comme ça tu vois, de toxicomane dealer... [...].* » Ainsi exposé à des pratiques et des modes de pensée déviants, l'enfant se socialise alors sur cette base qu'il estime normale (Hagan, Mc Carty, 1998). Les valeurs, les normes aussi déviantes soient-elles s'imprègnent dans le jeune et constituent son cadre de référence, sorte de grille de lecture et d'orientation de ses actions (Cohen, 1955). Cette socialisation primaire déviante offre donc le premier cadre interprétatif à l'individu qui oriente la forme, les contenus de ses futures interprétations, voire de ses nouveaux cadres s'il s'en constitue. (Darmon, 2006). Ce cadre de référence déviant produit chez l'enfant des comportements déviants lui paraissant acceptables, ordinaires dans son milieu ; il lui ouvre un capital, un capital déviant (Hagan, Mc Carty, 1998). La délinquance parentale constitue pour le jeune en effet un facteur de risque à l'adoption de comportements hors normes (Farrington, 1994). Certains pères apprennent même à leurs fils par familiarisation des techniques servant à mettre en pratique des activités déviantes (Delbos, Jorion, 1984), **M. Z** : « *En fait il m'a appris de conduire j'avais sept ou huit ans. Parce que élevé pas pour faire ami mais tout le monde connaît la famille et c'est un garçon bien ;" il a volé ma voiture ; ben, je préfère qui savait conduire."* [...]. *On est un peu fiers de ça, hein. Même la mère quelque part, elle est fière ; même il est fier le commissariat, quelque chose tu es fier ; "il a des couilles, le garçon !"*. » Ce cadre est d'autant plus influent qu'il se crée lors de la socialisation familiale par la prise de rôle des *autrui significatifs* qui lui sont imposés, à savoir les parents et est relayé dans le cas de M. Z par l'*autrui généralisé* (Berger, Luckmann, 1996).

On comprend ainsi toute l'importance des modèles parentaux, toute l'empreinte considérable que l'éducation familiale pose sur les futures trajectoires de l'enfant. Même si les mères, à l'opposé des pères, ne participent pas activement à la déviance, leur présence ou leur non-opposition signe un acquiescement à ce modèle et laisse penser à l'enfant que la déviance paternelle est somme toute ordinaire, constitue une attitude conforme, valorisante. Le jeune prend alors le rôle du père auquel il s'identifie surtout en tant que garçon (Luckmann, Berger, 2008). Peu de filles s'attardent en effet dans cette position zonarde. Shanana, Sioux sont les seules filles rencontrées ayant atteint ce stade mais elles s'orientent vers la position travellers assez rapidement. Comme dans tout groupe délinquant, une sous représentation féminine est à noter (Mauger, 2006). Elle tient à la culture populaire déviante zonarde relativement virile, au fait que les filles ne peuvent endosser le rôle paternel de manière intégrale de par la différence de genre, et qu'elles n'ont pas, par conséquent, bénéficié d'une initiation à la violence pour marquer leur force, attribut masculin indispensable à la vie de ZE (Luckmann, Berger, 2008).

Une fois les prises de rôles déviants effectuées par le jeune et le retour positif délivré par les parents, l'identité sociale se bâtit (Mead, 2006). L'enfant reproduit ce rôle par son adaptation et les interactions pratiques et internalise les valeurs, le cadre interprétatif de ses autrui significatifs. On comprend donc que Wisigoth et Sioux ressentent leur condition de zonard comme naturelle et que la déviance de leur mode de vie établie par la société ne les touche que très peu. De même pour Trash la consommation de drogue, sa vente, les bagarres et *embrouilles du milieu* de la zone forment des activités totalement banales en miroir de celles mises en œuvre par son père dans le *milieu*. La déviance ici ne trouve pas sa source dans un laxisme parental. Le manque de contrôle ne caractérise pas l'ensemble des périodes éducatives, ni la gestion de toutes les activités des enfants. L'éducation des ZE suit un modèle majoritairement *statutaire* dans l'enfance jusqu'aux environs des quatorze ans. Ce type éducatif se caractérise par « [...] un fort accent sur l'accommodation (se plier aux rythmes et disciplines de l'environnements), les autres valeurs (autorégulation et sensibilité) se situant très en retrait. » (Kellerhals et al, 1992, p. 318). D'un point de vue pédagogique les techniques de contrainte et d'interdiction sont fréquemment utilisées pour enrayer les comportements jugés non appropriés. Ce contrôle éducatif fort peut être exercé de manière violente dans les domaines jugés importants pour la famille : respect des statuts, rôles familiaux. Les rôles parentaux sont nettement distingués : la mère communique, le père sanctionne. L'ouverture sur les relations extérieures est faible, se cantonne à des semblables en termes d'appartenance sociale ou à la famille, à des amis proches. Ainsi les agents de socialisation extérieurs ne sont que peu reconnus. La communication entre parents et enfants n'est pas courante, ni intime, chacun conserve sa place en entretenant une importante distance entre parents et enfants (Kellerhals et al, 1992). Les familles des ZE sont de type bastion ou compagnonnage, c'est-à-dire fusionnelles et plus ou moins refermées sur elles-mêmes. « Ici, le repli sur le groupe est perçu comme souhaitable, les contacts externes vécus comme frustrants ou dangereux. Mais, par contre, les membres du groupe partagent un maximum d'opinions et

d'activités, se vivent comme participant de la même chronique, définissent leur satisfaction l'un par l'autre. » (Kellerhals et al, 1992, p. 316).

Les pratiques de socialisation familiale s'ancrent dans les conditions de vie propres de ces familles connaissant la stigmatisation par des institutions extérieures (ASE, école, voisinage), des histoires familiales singulières (perte de biens durant la décolonisation), une précarité économique (Thin, 1998). L'aspect "laisser-faire" de l'éducation se réfère aux pratiques hédonistes juvéniles. « Il faut que jeunesse se passe », « il faut profiter de sa jeunesse » avant d'être attaché à un emploi qui implique une soumission aux normes légitimes. La période de la jeunesse dans ces familles est donc perçue comme un temps de liberté encore possible à s'accorder. Cette conception explique la tolérance parentale à l'égard des sorties tardives et alcoolisées, des activités délinquantes mineures. La jeunesse est aussi considérée comme un moment d'énergie imposant un défoulement qui ne peut avoir lieu au sein du domicile souvent exigu. De plus, le quartier dans lequel les enfants traînent le soir n'est pas vu comme potentiellement dangereux par les parents, surtout en zone rurale où ils connaissent leurs voisins. Les enfants jouent tous ensemble, les adultes présents se mêlent alors de l'éducation de tous. Cependant, les jeunes sont suffisamment fûtés pour dissimuler à ceux-ci certaines de leurs pratiques répréhensibles. « *Il demeure que la coexistence de règles et de limites très strictes avec une liberté importante constitue un trait commun à un grand nombre de familles populaires.* » (Thin, 1998 p. 106). Ainsi, vis-à-vis des résultats à l'école ou des comportements à adopter envers les adultes, les pratiques éducatives se caractérisent par une forte coercition. L'enfant est considéré dans l'univers populaire comme un être peu raisonnable, irresponsable pouvant prendre une mauvaise voie sous l'influence d'acteurs extérieurs. La crainte que les enfants tournent mal entre en conflit avec la conviction qu'ils ont besoin de prendre du bon temps et qu'ils doivent, à un certain âge, être en mesure de s'assumer. Le grand-père de Nia n'hésite pas à le frapper à la réception du bulletin scolaire dissimulé. Ici deux actions sont sanctionnées, d'une part le mensonge envers l'adulte parent, d'autre part les faibles résultats. L'une comme l'autre pourraient engager Nia sur la mauvaise pente. Cette forme tient au souci parental que leur enfant s'en sorte ou ne se retrouve pas confronté à une situation socialement pire que la leur. Connaissant le chômage, les pères et les mères veulent inculquer une forme de soumission aux diktats scolaires, à la valeur de l'effort, à la hiérarchie. Ils estiment que c'est seulement à ce prix que leurs enfants pourront accéder à un emploi et échapper à la relégation sociale. De fait, les sanctions mises en place au sein de la famille ne sont pas explicitées mais s'attachent aux statuts parentaux comme dans le monde adulte où les dominés doivent allégerance aux dominants dans des situations précises (au travail, dans les instances d'aide sociale). Les punitions corporelles, utilisées dans les cas d'irrespects des statuts parentaux font partie de cette logique. La morale est ici d'ordre pratique et s'exprime par la réprobation d'une action. Elle n'organise pas chez l'enfant d'autocontrôle généralisable. La soumission infantile se lie toujours à la présence parentale physique et ne prend pas la forme d'une autorégulation. Comme dans le monde adulte des ouvriers qui obéissent à leur chef, c'est la contrainte extérieure qui agit sur le

comportement de l'enfant (Willis, 2011). Ainsi lorsqu'une relative autonomie est laissée en dehors des lieux socialement connus et perçus comme sous contrôle par les parents, elle se voit imposer des horaires, un cadre précis auquel il ne s'agit pas de déroger. **Kundevitch** : « *Ouais, ils m'font : "[...]. T'as un temps pour tout. La semaine voilà tu as cours, je veux bien que tu sortes le soir avec tes potes, voilà, tu restes dans le coin là, tu vas avec tes potes au foot. Tu rentres pas trop tard, tu rentres à ... 10 h 00, 11 h 00.* »

La liberté octroyée au fur et à mesure de l'âge de l'enfant serait plus importante dans les classes populaires que dans les milieux bourgeois. Les parents estiment ainsi, en raison de leur propre vécu, qu'aux alentours des quinze seize ans, les garçons, davantage que les filles, sont capables de s'assumer puisqu'eux-mêmes travaillaient à ce même âge (Bidart, 2006a). Cette indépendance familiale laisse place à des soirées entières passées dans la rue avec des compagnons de jeu, parfois plus âgés et déjà engagés pour certains dans la délinquance. À l'opposé des constats de Daniel Thin (1998), bien que les parents se préoccupent des mauvaises fréquentations de leurs enfants et désirent sûrement pouvoir contrôler leurs amitiés dans une direction plus conforme, ils se retrouvent vite dépassés par le contexte social qui les environne. En effet, vivant majoritairement dans des zones de relégations, une part non négligeable des adolescents et jeunes adultes développe des pratiques délinquantes, déviantes et expose les plus jeunes à leur exemple. Ainsi, à moins de confiner son enfant dans le foyer familial, celui-ci est précocement témoin d'activités hors-normes sur lesquelles la communauté adulte n'a pas forcément de prise ou ne juge pas pour certains qu'elles soient foncièrement dangereuses, compromettantes pour l'avenir des jeunes (Hagan, Mc Carty, 1998). Pour les parents, la rue n'est pas représentée comme un espace de circulation publique non investi, un lieu risqué, mais comme un lieu de sociabilité ordinaire juvénile (Willis, 2011). Lors de ces temps, la socialisation entre pairs, et ici de pairs hors-normes compte tenu du contexte écologique, occupe une place conséquente (Cusson, 2011). Mais rien n'est simple, rien n'est absolument hors ou dans les clous des normes légitimes dominantes. Des activités de loisir normées peuvent être par exemple partagées par les parents et les enfants mais leurs pratiques s'accompagnent de conduites hédonistes jugées par la classe moyenne inappropriées pour des enfants, voire irresponsables. Les hommes de la famille de Yogui, ses deux frères, son père et lui, partagent la passion du rugby qu'ils pratiquent tous. Ils assistent au match, participent à la *troisième mi-temps*. Les hommes et les enfants garçons rentrent fin saouls à la maison.

La famille élargie (grands-parents, oncles et tantes) est souvent une ressource pour la famille nucléaire ZE qui rencontre des difficultés. Trash sera confié à ses grands-parents durant plus de deux ans suite aux difficultés financières de sa mère et aux déviances paternelles. Joe, quant à lui, sera embauché par son oncle de temps à autre. Les familles des ZE fonctionnent donc de manière solidaire face à l'adversité et apprennent à leur enfant que chacun a une place et des devoirs qui lui sont attachés. Cette attitude se retrouve ainsi dans le fonctionnement zonard. Ces familles peuvent aussi s'ouvrir à des personnes socialement proches comme dans la famille de **Yogui** : « *Déjà tout petit, y avait*

des gens au moment des vendanges, qui venaient planter la tente ou à qui ma mère donnait une chambre [...]. Donc elle leur disait : « Bé venez, moi j'ai un jardin, naninana, vous pouvez venir vous poser, vous aurez la douche, vous mangerez avec nous le soir ». [...]. » Néanmoins, cette ouverture à l'altérité est contrôlée, elle se conçoit comme une ressource pour le groupe familial et privilégie le consensus, la communauté (Kellerhals et al, 1992). Tout élément extérieur qui générerait des perturbations internes, est automatiquement écarté. Yogui perçoit ainsi les personnes argentées de son village d'origine comme des nantis égoïstes, pourvoyeurs de frustrations et de domination. Les expériences de stigmatisations de ces familles, les vécus d'injustices, de conflits liés à la décolonisation pour les parents de Shanana, expliquent en effet leur méfiance face à l'extérieur. Ce manque de confiance en l'autre socialement distinct s'est tissé au fur et à mesure des expériences sociales familiales (licenciement sans raison, dévalorisation par l'ASE, perte de biens durant la décolonisation...) et détermine, en partie et de manière protectionniste, les relations des zonards du squat avec les autres groupes sociaux.

L'éducation assez *autocratique*, est soutenue par des techniques disciplinaires qui d'un point de vue extérieur peuvent être qualifiées de maltraitances (Kellerhals et al, 1992). Les ZE eux-mêmes estiment que certaines sanctions ne se portent pas toujours sur des actions qui le méritent, que les châtiments corporels peuvent être utilisés mais dans certaines circonstances. Une distinction s'opère donc chez les acteurs entre violence légitime et mauvais traitements. **Nia :** « *Mon grand-père [...]. Il a voulu me montrer comment c'était la vie, en fait il a voulu m'endurcir. [...].* »

Kundevitch et Shanana défendent leurs parents quant aux attitudes qu'ils savent condamnées socialement mais les justifient en invoquant les valeurs éducatives traditionnelles populaires (Hoggart, 1970). Shanana, durant sa petite enfance, se doit d'être couchée, la maison rangée quand son père rentre du travail, sous peine de recevoir des coups de martinet, des fessées et pour sa mère d'être d'injuriée. Elle qualifie cette éducation de traditionnellement "macho". Le terme de "macho" semble ici renvoyer à une forme de violence qu'elle attribue à la virilité, au statut de chef de famille. Qualité critiquée et en même temps valorisée. Car « *Celui qui secoue sa femme est aussi capable de la défendre à l'occasion. [...] C'est pourquoi on admire le[] « dur[] », ce[lui] qui n'hésit[e] pas à « taper ». »*. « *On dit de lui qu'il est un « homme vrai ».* » (Hoggart, 1970, p. 93). Être un homme dans ce milieu consiste à faire preuve d'une certaine rudesse et parfois de brutalité. Tout bon père de famille doit être capable de pourvoir par sa force physique aux besoins de sa famille et à sa protection. De plus, dans la culture populaire le châtiment corporel dans une certaine mesure, correspond à un type conforme de punition et de technique éducative, un moyen de transmettre certaines normes et valeurs (Hoggart, 1970 ; Cohen, 1955). « *Il reste dans les relations du père avec les membres de la maisonnée quelque chose de la dureté, de la brutalité paysanne [...].* » (Hoggart, 1970, p. 93). Comment différencier la maltraitance d'une norme culturelle ? Comment, en tant que chercheur, ne pas verser dans un relativisme outrancier ou dans l'ethnocentrisme (Thin, 1998) ? Les acteurs savent fort bien que ces attitudes ne sont pas admises par la norme

légitime mais continuent d'y adhérer du fait du caractère affectif de la socialisation primaire et des socialisations secondaires qui confortent ce point de vue (Luckmann, Berger, 2008). La violence fait partie des attitudes, des normes familiales, elle est aussi un jeu "la bagarre" qui permet au père d'exprimer son affection sans le déposséder de son autorité (Thin, 1998). **Yogui** : « *Ma violence, elle est innée, elle est dans mes gènes [...].* ». Ainsi cette violence éducative légitimée par les acteurs et la manière de l'utiliser s'étend par la suite à la vie communautaire zonarde. Elle est aussi amusements, moyen d'échanges affectifs et de sanctions. Les interdits renvoient à des conséquences pratiques et immédiates, à des règles importantes pour le maintien d'un vivre ensemble. Toute violation est alors punie dans l'instant. Les bagarres entre pairs sont considérées en tant qu'événements ordinaires réglant les conflits et les transgressions sur le même modèle éducatif que celui qu'ils ont connu enfant. Les interactions abruptes entre acteurs de milieux populaires caractérisent la forme de leurs communications, servent à défendre les normes, les valeurs, signent l'accession au statut d'Homme. Les bagarres, les alcoolisations, sont perçues comme inhérentes à l'adolescence des garçons, des signes de leur virilité, de leur force physique et ne sont par conséquent pas sanctionnées. Elles font sourire (Mauger, 2006 ; Hoggart, 1970). Ces comportements se rapprochent de ceux de certains parents, eux même consommateurs, bagarreurs durant leur jeunesse ou encore actuellement. La première *cuite* balise même l'appartenance à la communauté, un passage rituel vers la vie d'adulte, l'alcool faisant partie des sociabilités des milieux populaires (Mauger, 2006). « *L'alcool, c'est ... dans le Blédoc, c'est bien plus que ça, c'est l'éducation, quoi.* » **Yogui**.

Devrais-je considérer que ces entorses importantes aux normes sociétales (pacification, prévention sanitaire) et relativement graves pour la santé des adolescents, surignent a minima une éducation *inadaptée* ? Pour ces parents, la discipline s'applique à un autre cadre : celui du respect de l'ordre familial, de certaines pratiques domestiques (Hoggart, 1970). **Yogui** : « *On était en train de manger des œufs à la coque et je beurrerais mon bout de pain pour le tremper dans mes œufs à la coque et ma mère m'a fait une réflexion à la con. [...]. Étant assez con, assez rebelle, à cet âge-là, « maman, j'ai quinze ans, je suis tout à fait capable de me beurrer mes tartines tout seul.* ». *Mon père étant con, comme d'habitude, plus que moi, s'est levé et m'a mis une droite.* »

On voit dans ces modèles familiaux s'alterner des exigences d'obéissance à certaines règles de façon draconienne et un certain laisser faire en matière de loisirs, de sorties, de consommations d'alcool, de cigarettes, de drogues et de comportements violents.

Je pourrais en conclure que nous sommes face à des éducations erratiques, désorganisées, incohérentes (Cusson, 2011). Néanmoins, ce type d'analyse me semble souffrir d'ethnocentrisme car il refuse d'entendre que d'autres formes éducatives cohérentes existent en dehors d'un modèle dominant, aussi critiquables soient-elles. L'approche par facteurs de risque objectifs bien que pertinente, explique-t-elle réellement les mécanismes de glissement entre ces facteurs et une délinquance actuelle ? Ne faudrait-il pas l'accompagner d'un décryptage des subjectivités ? Bien entendu les ZE cumulent un

environnement défavorisé, une précarité économique familiale, une éducation "incohérente", des maltraitances, des tensions familiales, une déviance parentale, ..., cependant, ces éléments doivent être resitués dans la subjectivité des acteurs ? Car c'est elle qui guide aussi la façon dont leur avenir se bâtit (Luckmann, Berger, 2008). « *La violence physique dans les relations entre parents et enfants n'est pas un dérèglement ou n'est un dérèglement que si on la compare au mode de relations dominant et légitime qui exclut l'usage de la force entre enfants et adultes, et entre individus en général.* » (Thin, 1998, p. 119). Cette violence est mobilisée lorsque le jeune transgresse des interdits jugés fondamentaux, dans l'immédiateté pour stopper le comportement proscrit, sans qu'il y ait de visée sur le long terme pour développer une autocensure. Elle s'attache souvent à défendre l'autorité statutaire parentale ou advient dans des situations de crise comme lorsque Kundevitch, suite au divorce parental, arrive ivre au domicile alors que son père l'avait averti de la venue d'acheteurs potentiels ; ou pour rappeler le devoir de participation de chacun à certaines tâches scolaires, à l'entretien ménager. Les interdits, les priorités éducatives ne se posent donc pas aux mêmes endroits que dans la classe moyenne. La primauté du respect des hiérarchies et de l'organisation familiales sur les interdictions de sorties tardives ou de consommations de psychotropes se retrouve par ailleurs dans les fondements de la zone, mais de manière transformée puisque la drogue est clairement au cœur des pratiques. De plus, les relations entre les ZE et leurs parents perdurent, s'entretiennent à leur façon. Rares sont ceux qui passent Noël au squat. La thèse de la rupture familiale totale ne peut donc être retenue pour notre groupe (Chobeaux, 1996, Le Rest, 2006). Bien évidemment les relations ne sont pas toujours aisées, ni linéaires (des ruptures surviennent puis après quelque temps le contact est repris) mais le sont-elles pour les acteurs *normaux* ? Elles sont colorées par des principes de forte indépendance, de pudeur, une certaine brutalité. Les enfants savent rarement ce qui attriste leurs parents, même une fois adultes, et réciproquement, ne font que peu part de leurs malheurs. La distance entre les parents et les enfants les empêche de communiquer sur leurs affects (Kellerhals et al, 1992). **Momo** : « *Non. Mes parents je sais qu'ils m'aiment mais ils savent rien sur moi quoi en gros. Ils savent pas qui je suis, comment je vis, euh...* ». Est-ce à dire que l'attachement à la famille est faible (Hirshi, 2009) ? Je ne le pense pas au regard des discussions émouvantes échangées sur le sujet. Tous les ans, à la même date, Yogui retourne chez son père pour évoquer le décès de sa mère, en son honneur. Elle a caché son cancer à ses enfants durant le maximum de temps, s'est battue sans jamais se plaindre. Les parents de Yogui paient à ses dix-sept ans les dommages et intérêts, et la contravention contractés pour un de ses délits sans rien lui dire, lui évitant ainsi la prison. Nia secourt sa sœur financièrement. L'attachement, les liens au sein des familles des ZE sont pour moi atypiques mais existants. Ils sont frustrés, ne souffrent pas de sentimentalisme et de psychologisme. Chacun à une place, un rôle distinct en fonction de son statut : le père est peu présent dans les interactions quotidiennes. Il se manifeste pour réaffirmer son autorité et les règles. La mère pourvoit aux soins des enfants. L'enfant ne sait pas et n'a pas à savoir. La fratrie s'entraide à sa manière (Kellerhals et al, 1992).

Yogui se battra avec son frère qui replonge dans l'héroïne, non par déception mais pour créer un électrochoc, pour qu'il se ressaisisse, qu'il assume son rôle de père de famille. Le fonctionnement, les comportements, les goûts, les activités familiales s'ancrent bien dans la culture populaire. Ainsi le choix de vie zonard, les pratiques qui y sont attachées, ne paraissent pas choquer outre mesure les familles. Le capital corporel propre à ce milieu est prédominant, autant dans les activités de loisir : rugby, football, boxe, skateboard, surf, que dans la sociabilité entre membres de la famille : bagarres entre frères, punitions corporelles parentales que dans leur univers professionnel (Mauger, 2006). Les pères sont en effet tous ouvriers, dealers dans le milieu. Le capital de la force est primordial dans les secteurs d'activités occupés, (viticulture, maçonnerie, magasinier, peintre en bâtiment), le travail (légal ou illégal) et fondamental dans l'identité de ceux-ci. Ce capital de force, corporel, est ainsi transmis au fils qui ne s'orientant pas vers les voies conformes, l'adapte à des pratiques déviantes et le transforme en capital antagoniste (Mauger, 2006).

Les couples parentaux sont mariés ou divorcés, ne se séparent qu'après de multiples tentatives de réconciliation, et ce malgré des maltraitances conjugales, de fréquents conflits, modèle familial traditionnel oblige. Les ZE eux-mêmes sont très attachés à la vie de couple, à la forme de fidélité androcentrée inculquée par la socialisation parentale (adultère masculin toléré et fortement réprimé pour les femmes). Les rôles, les rapports entre genres de la Zone reprennent les formes de cette culture populaire. Les femmes sont assignées à un rôle de soutien et les hommes à un rôle de protection. Ces dernières sont soumises aux décisions masculines. Sur le pan économique, des pratiques spécifiques ont été repérées (Hoggart, 1970). Le père de Kundevitch par exemple, une fois licencié de l'entreprise de vente de peinture s'est vu quelque peu en difficulté, il n'avait pas mis d'argent de côté. Ce type d'attitude économique, au jour le jour, dépeint un comportement fort répandu dans les milieux populaires soumis aux fluctuations du marché de l'emploi (Hoggart, 1970). Les familles sont ainsi capables de dépenser une grosse somme d'argent pour une nouvelle télévision alors même qu'elles ont des difficultés à "boucler les fins de mois". *« Cette vie au jour le jour caractéristique des classes populaires, a quelque chose d'un hédonisme qui incline à accepter sa condition, à oublier ses soucis [...] à prendre du bon temps. Mais ce n'est qu'un hédonisme de surface, parce que les gens du peuple savent au fond d'eux-mêmes que les satisfactions les plus pleines, qui supposent la maîtrise de l'avenir » ne sont pas pour eux. »* (Hoggart, 1970, p. 186). Cette attitude économique est justifiée par les expériences sociales de chômage, de conflits conjugaux, d'instabilité que vivent déjà enfants les ZE (licenciement brutal du père de Yogui, le déménagement inattendu de la mère de Trash). Il faut se centrer sur l'instant, mettre de côté toute préoccupation liée au futur, pour vivre, juste vivre. Cette gestion financière à court terme est une caractéristique des ZE qui s'amplifie par ailleurs par des conditions de vie encore plus précaires. Ne pas avoir de logement stable, ne pas avoir de revenu régulier, s'inscrire dans une communauté délinquante conditionnent le fait de profiter des opportunités immédiates pour se faire plaisir. *« Qui sait si demain je serai encore là ? »*. Cette relation au temps est de surcroît alimentée par le décès chez de nombreux ZE d'un de leurs

parents. Nia perd son grand-père, Yogui sa mère, Jo son père, M. Z sa grand-mère et sa mère. Il importe ainsi de profiter du présent car l'avenir paraît bien incertain. Yogui qui veut acheter un nouveau camion depuis plus d'un an part travailler en saison, *fait un gros coup* (il vend une quantité plus importante de drogue). L'anniversaire de sa nièce, Noël, approchent. Un mois plus tard, je le questionne sur l'acquisition de son véhicule. « *Tu comprends avec Noël, l'anniv' de ma nièce, j'avais envie de faire plaisir et de me faire plaisir, alors j'ai acheté des cadeaux, j'ai payé des coups [...]. J'ai tout craqué.* ». Les transmissions familiales ne sont donc pas essentiellement déviantes, du moins suivant l'interprétation des acteurs. Elles font partie du mode de vie parental, s'inscrivent dans une culture populaire vivace.

Une originalité dans les transmissions : voyage, lecture, musique...

Malgré une forme de fermeture sur l'extérieur, les familles sont décrites comme relativement curieuses des autres. Cet aspect constitue d'ailleurs une transmission importante pour les ZE. Le goût des découvertes, du voyage, de la musique, de l'aventure fait en effet partie des inculcations parentales qui sensibilisent le jeune. Si les capitaux culturels familiaux ne s'apparentent pas à la culture légitime du fait du niveau scolaire des parents et de leur appartenance sociale, les familles des ZE sont loin des clichés que la doxa véhicule sur les loisirs populaires essentiellement télévisuels de type divertissement et confinés dans leurs lieux de résidences (Thin, 1998). Tous savent skier, connaissent le littoral depuis leur enfance. Les grands-parents de Nia, agriculteurs, lui ont inculqué le goût de la nature, des animaux ; les parents de Yogui, lecteurs de romans, n'hésitent pas à se saisir du dictionnaire ; ceux de Trash musiciens l'ont incité à apprendre la guitare, le piano. Ces empreintes culturelles se révèlent dans la vie du squat qui compte une petite bibliothèque avec différents livres allant de Castaneda à Molière, un potager. Les journées sont toujours rythmées par de la musique que certains composent ou écoutent. La télévision n'est regardée qu'en fonction de programmes pré-choisis : des films, des mangas, des reportages "anthropologiques". Les parents de **Yogui**, Kundevitch écoutent du « *Hard-rock. Sépultura, Iron Maiden, Metallica... Ouais tous les trucs comme ça. J'ai été élevé avec ça, moi, Metallica.* ». **Kundevitch** : « *Mon père pareil, chez mon père, on a une collection de ce qu'on écoutait avec mon grand frère au début. Une collection de métal, ...* ». Ce goût pour des musiques dites « hard » se retrouve dans le choix de la hard tech propre à la zone. La mère de Trash était chanteuse punk, son père guitariste. Il baigne lui aussi dans un environnement musical favorisant son goût pour la techno alternative. Certains punks s'orientèrent en effet vers la Free Party après l'institutionnalisation du mouvement punk (Tessier, 2003).

Les voyages, bien que peu courants, chez une majorité de ZE, constituent des événements marquants ou des projets familiaux rêvés, idéalisés. Ceux qui n'ont pas vraiment voyagé pour le loisir ont l'habitude de changer régulièrement d'environnement comme Trash qui déménage plus de dix fois dans son enfance. Loin d'être une transmission d'instabilité, ces

expériences leur permettent de développer des capacités d'adaptation et un attrait pour les rencontres, la diversité.

Si les banlieues rouges, la solidarité de classe ne sont plus d'actualité, les valeurs, les normes des milieux populaires perdurent malgré la massification scolaire qui, en réalité, n'a pas nivelé foncièrement les divergences culturelles (Chauvel, 2001). Elles orientent les actions, les interprétations et ne sont sûrement pas anodines dans l'élection de la vie zonarde. Toutefois, cette culture et les transmissions déviantes parentales ne sont pas suffisantes pour comprendre l'enrôlement intense des ZE dans la zone. Il faut faire appel aux expériences sociales des acteurs et prendre en compte l'écologie du foyer familial (Dubet, 1994). Se dessinent donc divers parcours familiaux chez les ZE permettant de comprendre l'orientation zonarde. Certains rencontrent de nombreuses difficultés qui se sédimentent et qui finissent par provoquer un rejet total du modèle de vie conforme. Yogui, Trash et Joe en sont les exemples les plus criants. D'autres bénéficient uniquement d'initiations déviantes parentales, de transmissions culturelles populaires et de types éducatifs plébiscitant ou du moins ne décourageant pas certaines conduites hors-normes, se sentent délaissés et recherchent un groupe d'appartenance pouvant se substituer à leur famille. Nombreux sont ceux qui doivent grandir vite, trop vite. La conscience précoce des problèmes d'adultes chez ces acteurs ne leur donne-t-elle pas l'envie de se dégager du mode de vie normé ? La sur-responsabilisation de ces jeunes n'a-t-elle pas pour effet de créer le besoin de vivre pleinement une époque hédoniste où le plaisir et la liberté constituent les seuls impératifs ? Toujours est-il que le départ des familles s'effectue aux alentours des quatorze, dix-huit ans, souvent à l'initiative du jeune. Pour certains, les fugues se multiplient et finissent par aboutir à l'installation dans la rue. Pour d'autres, l'âge adulte étant atteint, ils décident de s'installer en appartement, expérimentent brièvement un emploi, perdent ou lâchent tout.

Ainsi, pour résumer, la socialisation familiale ZE comporte, d'une part par des caractéristiques objectives : l'appartenance au milieu populaire qui valorise la force physique, certaines conduites déviantes, le contexte d'habitation plutôt précarisé, la déviance des contenus transmis par certains pères ; d'autre part par des éléments subjectifs attachés à des événements de vie douloureux, des stigmatisations qui décrédibilisent l'aide potentielle du système conforme et la possible accession à la réussite normée. Les expériences des acteurs potentialisent les contenus déviants de cette socialisation, provoquent une opposition à la norme perçue comme injuste, discriminante ; et certaines transmissions offrent les primo outils au développement d'un *capital criminel* (Hagan, Mc Carty, 1998).

3. 1. 1. 4. Les travellers : un regard serein sur leurs vécus familiaux

Dot plus légitime

Les socialisations familiales des Travellers sont quelque peu différentes de celles des ZE. Shanana, Sioux après un positionnement ZE de deux, trois ans s'orientent vers le mode de vie traveller. Ce passage qui n'est pas automatique dans la carrière zonarde, qui sera exposé dans la partie traitant spécifiquement de la carrière zonarde, peut s'expliquer en partie par une socialisation familiale particulière. Les arrières-plans culturels familiaux divergent de ceux des ZE. Dotés en capitaux culturels plus légitimes, les travellers sont souvent issus de famille dont l'un des parents a obtenu au moins un baccalauréat, ou a bénéficié d'une mobilité professionnelle par expérience et concours internes ou est artiste. S'ils adoptent un style éducatif proche de celui des parents de ZE et qu'ils usent de châtiments corporels pour maintenir les interdits et les normes, le contrôle est tout de même moins fort, le soutien plus présent, l'autocontrainte, l'autodiscipline sont inculquées. Le type éducatif est ici un hybride des modèles statuaire et contractualiste. Ainsi, les transmissions quant à une violence légitime et nécessaire ne paraissent pas avoir eu lieu ou avoir fonctionné. Dans leur quotidien, les futurs travellers aussi bien enfants, qu'adolescents ou adultes sont moins enclins aux comportements violents et soutiennent une idéologie plus pacifiste. Les expériences familiales sont assez différentes d'un individu à l'autre. Sioux est élevée en partie par des parents artistes et atteints de schizophrénie qui l'éduquent sur la route. La mère lors de ses crises délirantes la maltraite mais Sioux dit avoir saisi la cause pathologique de ses comportements lui permettant ainsi de dépasser ces expériences douloureuses. Un relais est pris mais est-ce par d'autres membres de la famille ou par l'ASE, je ne le saurai pas puisqu'elle quitte le squat avant que nous ne réalisions l'entretien prévu. Néanmoins, malgré ses consommations de drogues et son mode de vie alternatif, Sioux est une jeune fille lucide, capable de décrocher son BEP de stylisme en vivant dans un squat. Elle se questionne aussi sur la potentialité d'être elle-même schizophrène et prend un rendez-vous chez un psychiatre pour une évaluation. Les relations entre les jeunes travellers et leur famille paraissent du point de vue des acteurs moins pénibles que celles des ZE, du moins le sens qu'ils attribuent à ces relations est subjectivement apaisé. Ils sont ainsi capables de revenir passer plusieurs jours dans le foyer familial comme Shanana qui y réside deux mois avant de partir à Bruxelles. Ils sont financièrement aidés pour le permis de conduire et lors du premier achat de véhicule même s'ils ne demandent rien. L'orientation vers la zone n'est pas perçue par la famille comme une forme d'exclusion sociale, un échec à l'opposé des familles de ZI qui ne la comprennent pas. Il n'y a ainsi pas de tensions particulières entre ces familles et les travellers même si une certaine distance définit leurs relations. Les familles, selon les acteurs, pensent cette existence comme un prolongement de leurs transmissions, comme une adaptation aux contingences sociales actuelles et la soutiennent. Pour Shanana, le voyage, la découverte encouragés par ses parents la conduisent à devenir nomade. Pour Sioux, il s'agit d'une prolongation du mode de vie

parental. Les départs du foyer familial ou éducatif pour Sioux, s'organisent donc plus tard que chez les ZE (entre dix-huit et vingt-trois ans), dans un climat plus serein. Souvent, les jeunes ont expérimenté la vie sédentaire en appartement, en tant qu'étudiants ou travailleurs classiques, avant de devenir ZE puis voyageurs. Le choix du nomadisme s'effectue ainsi de manière réfléchie après avoir expérimenté la conformité et pour certains le squat. Loin d'être interprétée comme une impulsion juvénile, les parents traduisent cette décision comme étant un réel choix d'adulte. Les voyageurs négocient par ailleurs de façon consciente la présentation qu'ils leur font de leur mode de vie. Ils n'évoquent pas vraiment leurs addictions, ni la violence qui régit une partie des rapports à la zone, ni la dureté par moment qu'implique cette existence. Ils se présentent juste comme des individus inscrits dans une contre-culture.

Des vécus plus pacifiés mais toujours engagés

Les familles de Shanana et Sioux y trouvent ainsi leur compte puisqu'elles-mêmes sont porteuses de valeurs culturelles proches : elles critiquent notre système basé essentiellement sur l'argent, mettent en avant l'art, le voyage, la rencontre, les relations interpersonnelles, l'aventure. Ainsi, ces jeunes pratiquent d'avantage et plus intensivement des modes d'expressions artistiques que les ZE : musiques, vidéo, graphisme, stylisme, conception de bijoux, voyagent plus et plus loin et possèdent des compétences leur permettant de trouver facilement un emploi. CC qui a obtenu un baccalauréat professionnel dans le secteur mécanique, a continuellement travaillé aussi bien dans le tourisme qu'en milieu agricole. Il n'a ainsi jamais eu recours aux aides sociales. Leur autonomie en termes de subsistance par rapport à leur famille et à la société, leur vécu infantile non stigmatisant d'un point de vue subjectif, collaborent à les définir de manière plus positive que les expériences ZE, à bâtir un cadre de référence plus paisible, moins oppositionnel (Cohen, 1955). Ici l'expérience sociale semble donc moins douloureuse et autorise l'acteur à se créer une identité beaucoup moins subie, moins réactionnelle. Le rejet, la sensation de ne pas avoir sa place au sein de la famille ne caractérisent pas la socialisation familiale, même si pour Sioux les maltraitances et les carences éducatives sont avérées. Néanmoins, comme elle les interprète d'un point de vue psychopathologique, elle n'en attribue la responsabilité ni à elle-même, ni au système sociétal, ni à ses parents mais à leurs maladies. Le sentiment d'injustice, d'inégalité par rapport à la société n'est pas éprouvé de l'intérieur même si les acteurs demeurent critiques vis-à-vis du fonctionnement économique et social actuel. Les critiques sociales sont assez idéologiques, théorisées et ne se réfèrent pas à des expériences infantiles personnelles. Elles se basent sur un mythe familial rebelle qui oriente les membres vers une certaine insoumission sociale. **Shanana** : « *Mon père est pied-noir d'Algérie de famille espagnole catalane et ma mère est... , enfin, pied-noir du Maroc mais euh. C'est parce qu'oui, ils se sont installés là-bas. Mais c'est pas des raisons politiques. [...]. C'est lui qu'a voulu y aller mais ma grand-mère est catholique, issue de la haute noblesse*

*française. C'était justement un mariage euh... Mes arrières grands-parents, ils ont été collabos et... Ma grand-mère elle s'est un peu mariée avec un Juif, un peu un pied de nez à la famille, quoi. **Tristana** : Y a déjà un peu de rébellion. (Nous rions toutes les deux). **Shanana** : Déjà chez les grands-parents ! »*

Ici pas de haine, pas de sentiment de galère mais une envie de construction alternative, de positionnement marginal à l'encontre de normes, de valeurs sociales qu'ils ne trouvent pas pertinentes (Dubet, 1987a).

Majoritairement, les familles des travailleurs de La Family se préoccupent beaucoup de la réussite scolaire qu'elles définissent par sa durée, à l'opposé de celle des ZE pour qui l'essentiel est que les études puissent octroyer un emploi. Ainsi même si Sioux habite en squat depuis ses dix-huit ans, sa mère l'appelle régulièrement et la questionne sur ses résultats, la façon dont se déroulent ses études, la pousse à poursuivre. Les travailleurs répondent par ailleurs à ces attentes parentales, ce qui laisse penser aux parents que leurs enfants vont bien et s'en sortiront. Malgré certaines difficultés financières, la maladie de quelques parents, la confiance, l'espoir dans l'avenir, semblent avoir ainsi teinté leur socialisation familiale. Cette croyance dans un futur meilleur, dans leurs enfants comme acteurs aptes à s'accommoder de toutes situations a sûrement concouru au positionnement travailler moins belliqueux et moins revendicatif que celui des ZE. Par ailleurs, les travailleurs n'évoquent aucunement des frustrations infantiles, des discriminations liées à leur famille, ni à leurs origines. Bien que désirant être différents assez jeunes, de familles non exemptes de soucis économiques, ils n'ont pas eu la sensation d'être relégués, dominés. Cette analyse perdure dans le présent travailler.

Les différences de socialisation familiale ont donc produit chez les catégories d'acteurs de La Family des engagements plus ou moins impliqués dans la zone, en développant des attributs spécifiquement liés d'une part à des caractéristiques objectives : appartenance sociale, capitaux parentaux ; mais aussi et peut-être surtout à des aspects subjectifs : mémoire familiale, expériences sociales ; qui modèlent leurs premières interprétations, leur façon d'être au monde plus ou moins conforme et la forme de leur déviance. Néanmoins, ces premières empreintes ne forment que les plis initiaux d'une trajectoire identitaire, qui doit prendre en compte d'autres influences socialisatrices. Ainsi, l'école constitue l'une des institutions extérieures à l'univers familial qui marque fortement les individus.

3. 1. 2. École : étiquetage déviant et inégalité

L'individu grâce aux normes et aux règles que lui inculque l'école devrait trouver une place de membre autonome et conforme dans la société (Durkheim, 1992). En quoi, alors, l'école concourt-elle à l'orientation plus ou moins déviant des acteurs ? Quelles sont les transmissions morales, culturelles qui n'ont pas fonctionné ? Quelles expériences scolaires ont été vécues et quelles en sont les conséquences ? Quelles interactions entre la famille,

le milieu social des enfants et l'école expliquent les différentes positions face à l'école ? Car si pour les ZE, l'échec scolaire ou l'arrêt précoce de la scolarité peut sans aucun doute s'analyser en partie par la théorie de la reproduction Bourdieusienne, ce seul modèle ne suffit plus. L'acteur plus informé par différents canaux, plus individualisé, plus réflexif, oriente aussi ses choix de manière stratégique et éthique (Martuccelli, Singly, 2009). Dans ce cadre, faire l'impasse des apports de l'approche sur le métier d'élève, sur le sens que les acteurs octroient à l'école et sur leurs stratégies, devient impossible (Sirota, 1993 ; Perrenoud, 2010 ; Boudon, 2011 ; Charlot, 2001). Comment expliquer qu'à capitaux économiques et culturels égaux certains réussissent mieux que d'autres ?

L'importance de l'école en tant qu'institution socialisatrice réside tout d'abord dans son principe combinatoire socialisateur — elle inculque évidemment des principes conformes à notre société, évalue ceux de la famille, articule diverses formes de socialisation, met aussi en relation les enfants (socialisation culturelle par les pairs) — et dans la sélection qu'elle produit (Darmon, 2006). Le temps relativement long passé à l'école et la précocité de sa fréquentation (entre deux et quatre ans) contribuent à lui conférer une force socialisatrice notable. L'école transmet évidemment des savoirs et compétences explicitement scolaires rompant avec le mode de socialisation pratique, plus implicite de la vie privée mais aussi des contenus tacites, diffus : un rapport au temps, à l'espace, un usage du corps, une organisation, des normes et des valeurs dominantes. La légitimité de sa fonction socialisatrice est d'autant plus grande que son rapport à l'enfance et ses pratiques socialisatrices sont considérées comme des références. Le contrôle par une socialisation parentale s'étiole en partie et la famille doit composer avec les influences scolaires. Cependant, des résistances se déploient chez certains acteurs et des stratégies parentales tendant à reprendre le contrôle des contenus de socialisation sont mises en œuvre.

L'expérience scolaire pour tous les membres de La Family débute en première section maternelle. De cette période les acteurs ne conservent aucun souvenir direct, ni même rapporté par leurs parents. Ce n'est qu'à partir du CE1, CE2, que les zonards se remémorent leurs expériences scolaires. Celles-ci diffèrent évidemment suivant l'appartenance sociale des jeunes, l'emploi, le diplôme des parents, leurs propres vécus scolaires et la mobilité sociale familiale. Les catégories de zonards construites permettent de comprendre ces divergences.

3. 1. 2. 1. L'école primaire chez les ZE : des expériences diverses

Capitaux mais encore...

Pour mieux saisir le parcours scolaires des ZE, il fallait avant tout connaître le niveau de diplôme des parents puisque celui-ci constitue un indicateur pertinent des chances scolaires (Queiroz in Singly, 1991). Comme spécifié plus haut dans le descriptif des familles des ZE, hormis la mère de M. Z, médecin en Hongrie, fille d'un obstétricien et

celle de Kundevitch qui parvient jusqu'au lycée, le niveau de diplôme parental est assez homogène. Il est compris entre l'absence de diplôme et le baccalauréat, avec une majorité de certificat d'étude, de brevet d'études générales pour une génération née entre les années 1955 et 1970, ayant donc connu la massification scolaire. Seuls deux parents ont obtenu un baccalauréat et uniquement les parents de Momo ne sont pas diplômés. Le collègue unique, né en 1975, a ainsi permis à certains d'accéder au niveau brevet des collèges (Prost, 2004). Quant aux grands-parents des ZE, ils sont majoritairement agriculteurs, ouvriers, n'ont pas bénéficié d'une scolarité supérieure au niveau primaire. Le *capital culturel socialement rentable* de ces familles est donc relativement bas. Bien que certains parents cultivent un capital culturel, comme ceux de Yogui grands lecteurs, il n'est pas forcément en accord avec celui de l'école. Dès l'école primaire des difficultés scolaires se posent en termes d'apprentissage, de comportements, d'intérêts pour les contenus, de relation aux adultes et aux élèves. **M. Z** : « *Toutes mes profs, dans l'école maternelle je supportais pas mes profs et ça s'voit mes profs non plus ne me supportaient pas.* ».

La différence entre les principes, contenus familiaux et scolaires afférant aussi bien à la tenue corporelle, qu'à la déférence, qu'aux normes relationnelles interpersonnelles, culturelles, langagières, crée quelques tensions entre le jeune et l'école. Les comportements de virilité, propres aux milieux populaires ou à une socialisation parentale délinquante, mis en scène dans les bagarres ainsi que dans le rapport frontal aux adultes, ne sont pas toujours compris comme un habitus de classe, surtout dans les écoles où les professeurs sont issus de la classe moyenne, mais sont interprétés comme un déficit éducatif familial ou une pathologie (Charles, Cibois, 2010 ; Thin, 1998). Les relations entre équipe éducative et famille peuvent alors se raidir. Si pour certains, comme Yogui, les acquisitions ne posent pas de souci, les techniques brutales de résolution de conflit propres à sa famille et à son milieu social ne sont pas acceptées par les représentants scolaires enclins aux normes dominantes de pacification des mœurs. Cette violence comportementale génère des discriminations et une remise en cause des capacités de l'enfant et de sa famille (Thin, 1998). **Yogui** : « *J'ai redoublé mon CM2 à cause du comportement, j'avais douze de moyenne.* ». Pour d'autres comme **Kundevitch**, l'apprentissage dès le CM2 devient difficile : « *J'ai fait des études moi un peu, mais après j'ai redoublé, j'ai redoublé... le CM2 et après j'ai redoublé ma 6^{ème} aussi en enchaînant, et après j'ai fait 6^{ème}, 5^{ème}, 4^{ème}, 3^{ème}.* ». Ils estiment que la faiblesse de leurs résultats scolaires est imputable au manque d'intérêt pour les connaissances académiques et à leur trop grand attrait pour des loisirs auxquels ils dédient un temps conséquent, empiétant alors sur le temps d'apprentissage périscolaire. **Nia** : « *J'avais des mauvaises notes, t'sais j'étais là... [...]. Tu sais à la campagne. T'sais tu préfères, t'sais, ... y a les vaches, y a les chèvres, y a les moutons, tu t'fais tes cabanes, t'as tes potes, ils sont dans l'même délire que toi... et tout.* ». Cependant, ce type d'explications émiques cache en creux d'une part, un processus défensif visant à atténuer le sentiment de honte lié aux résultats scolaires médiocres et d'autre part, des enjeux structurels propres à la reproduction des inégalités sociales (Broccolichi, Ben Ayed, 2011 ; Bourdieu, Passeron, 1970). Si l'école n'est pas un

outil de reproduction consciente de la domination sociale, elle classe les élèves en fonction du degré d'accointance avec sa culture proche de celle des dominants. L'efficacité de cette sélection tient au fait que d'une part tous les acteurs reconnaissent sa légitimité (enseignants, élèves, parents) et que d'autre part elle joue sur les conditions sociales de manière implicite (ethos, habitus). L'imposition de la norme culturelle dominante est ainsi tacite, et n'apparaît pas de manière frontale aux acteurs (Bourdieu, Passeron, 1970). Le corps enseignant est donc peu lucide quant à la fonction sociale qu'il remplit. En sus, les élèves, leurs familles adhèrent eux-mêmes directement ou indirectement au tri scolaire en faisant valoir qu'il est justifié par le manque de travail, d'intelligence des acteurs, en élisant des orientations scolaires spécifiques, stratégiquement peu promouvantes (filières techniques, professionnelles, de relégation) et en s'auto-éliminant. Ils reconnaissent la légitimité de la culture dominante, intériorisent une discipline, une censure, développent une espérance subjective scolaire en accord avec leur appartenance sociale (Bourdieu, Passeron, 1970). Par l'idéologie de la réussite grâce au travail et au mérite, l'école donne à croire à une égalité de potentialité face à la réussite scolaire et dissimule la violence symbolique qu'elle inflige. L'école apparaît aussi comme étant l'unique moyen de gravir la hiérarchie sociale (Bourdieu, Passeron, 1970). Les ZE possèdent des habitus populaires difficilement transposables à ceux de l'école, relativement éloignés de ceux de la culture légitime. La force de cet habitus tient à la forme de cette socialisation primaire familiale très affective et à son relais dans l'environnement quotidien des ZE (pairs, voisins) (Berger, Luckmann, 1996 ; Lahire, 2001). Or, la productivité du travail pédagogique scolaire qui est le secondaire dépend de la distance entre l'habitus à inculquer et l'habitus acquis par le travail pédagogique primaire, familial (Bourdieu, Passeron, 1970). Ainsi les habitus familiaux des ZE relativement populaires et déviants ne semblent pas constituer un terreau favorable à ceux de l'institution scolaire. Néanmoins, malgré les écarts culturels, la scolarisation en école élémentaire ne met pas encore à jour d'échec insurmontable. B. Charlot souligne qu'outre la fonction scolaire de reproduction des inégalités, il faut aussi s'attarder sur le sens que l'apprentissage scolaire a pour les jeunes afin de mieux saisir leurs résultats. « *Mais l'enfant ne peut se former, acquérir ces savoirs, réussir, que s'il travaille à l'école. Et il n'y travaillera que si l'école et le fait d'apprendre font sens pour lui.* » (Charlot, 1992, p. 122). Ce sens varie selon les expériences accumulées directement par lui-même ou indirectement par sa famille, en fonction des contextes et du genre.

*Emmener l'école à la campagne*²⁵

En ruralité, les relations entre les enseignants et les familles sont bonnes, ils font partie d'un même univers rural, d'une communauté²⁶. Tous habitent dans le même village et les enseignants sont pour certains issus du même milieu. Les parents croient en l'école, en

²⁵ Expression populaire qui signifie mystifier.

²⁶ L'époque de scolarisation des ZE se réfère à la période 1984-90.

tant qu'institution capable d'offrir une égalité des chances à tous, et poursuivent à leur manière le travail scolaire à la maison (Van Zanten, 1985). Ils exigent un temps de travail personnel après l'école, vérifient que les devoirs donnés soient réalisés. Les professeurs sont perçus comme des hommes de savoir impliqués et aidants, à qui l'on fait confiance. Malgré un certain désintérêt des ZE pour l'apprentissage scolaire et le faible niveau d'études parental, l'école primaire n'est pas rejetée par les acteurs. Ils la considèrent comme une institution missionnée pour émanciper et développer les compétences personnelles, qui offre des services culturels auxquels ils ne peuvent accéder seuls (Dubet, 2002). Ainsi les voyages scolaires, les diverses sorties constituent pour ces familles des bénéfices non négligeables qui contribuent à la bonne image de l'école (Alpe, 2006). Bien qu'éloignés de la ville, les élèves ne sont pas pour autant relégués par le système scolaire. La proximité culturelle entre l'équipe éducative et les familles entraîne une compréhension mutuelle, une collaboration pour essayer ensemble de tirer le jeune au plus haut de ses capacités sans que les actions pédagogiques n'aboutissent à une stigmatisation (Thin, 1998). Nia crée ainsi des liens avec son professeur de CM1 qui organise un voyage en Tunisie pour toute la classe. L'admiration qu'il a pour lui, le pousse à se comporter correctement dans l'établissement. Ce lien de proximité affective et sociale, caractéristique d'une certaine époque, permet à Nia d'adhérer plus facilement aux apprentissages. Intégré totalement à la communauté, le professeur est reconnu comme un personnage dévoué, important du village, statutairement élevé et pourtant accessible culturellement. Il passe de maison en maison tenant au courant les parents des difficultés qu'il rencontre avec leurs enfants, travaillant ainsi main dans la main avec les familles. *« Il nous semble par exemple que l'échec scolaire entraîne en milieu rural et surtout dans les petites communes beaucoup moins qu'ailleurs de rejet de l'école ou de l'enfant, un sentiment d'échec parental. Parfois, les parents dont les enfants sont le plus en échec sont ceux qui se déclarent les plus satisfaits de l'école ou ceux qui participent le plus activement aux réunions et à l'organisation des fêtes et sorties. »* (Van Zanten, 1985, p. 46). **Nia** : *« Mais en fait, vu t'sais qu'j'ai grandi à la campagne c'était une école de campagne. Donc c'était, tu vois, toutes les classes réunies, d'la maternelle... Y avait qu'un seul professeur [...]. Euh ... Super génial. Et i' nous a... , i' nous a fait découvrir pas mal de trucs, quoi. »*.

Pour Yogui et Momo l'expérience scolaire élémentaire diffère. La discrimination, l'étiquetage de Yogui en tant que petit dur commence tôt du fait de son comportement et de la réputation familiale (Becker, 1985). Son grand frère qui a eu des problèmes de comportements et qui a fréquenté la même classe, participe par un processus de contamination stigmatique à définir négativement les futures conduites de Yogui (Goffman, 1975). La famille elle-même, connue comme à problèmes car secondée par les services sociaux concourt aussi aux représentations attachées à leurs enfants. Ils sont d'emblée considérés comme des élèves turbulents et en échec. Malgré le secours d'une enseignante que Yogui estime beaucoup, l'image de l'école se ternit. **Yogui** : *« Parce*

qu'en fait, la première école où j'étais, et ben la prof au lieu de m'aider, alors que j'étais en CE1, qu'en cours élémentaire, elle m'envoyait au fond de la classe. Et elle faisait chanter par exemple à toute la classe, en CE1 : « Yogui, Yogui, Yogui, le méchant homme qui a mangé des milliards d'hommes », quand je faisais des conneries. ».

Au CP une enseignante "raciste" fait subir à Momo, ainsi qu'à trois autres camarades des brimades. Tous les parents réagissent. « *Après elle s'est fait virer pa'ce que les parents i'z'ont app'lé l'Académie.* ». Les parents se sont donc impliqués autant que possible, ont relevé la souffrance et l'outrage envers les leurs. Toutefois, cette reconnaissance de victimisation ne suffit pas à Momo pour retrouver la foi dans l'institution scolaire. **Momo** : « *Mais à partir du CP, l'école c'est plus ça, quoi.* ». Non que ses notes chutent mais le mythe d'une école égalitaire pour tous est rompu.

La rencontre de Yogui avec une institutrice engagée, appliquant les mêmes formes de sanctions physiques que sa famille et accréditée par ses parents, l'autorise à établir temporairement un rapport à l'école plus pacifié et plus studieux. Ainsi il n'existe pas d'écart important entre les pratiques et contenus de socialisations scolaires et familiales mais plutôt une certaine cohérence. Celle-ci évite de placer Yogui en porte-à-faux avec sa socialisation primaire. Il n'a nul besoin de faire un choix entre l'école et sa famille et reste ainsi loyal à son appartenance familiale. Cette symétrie entre école et famille évacue le sentiment de domination parfois ressenti par les familles populaires et offre un espace propice aux apprentissages. Ainsi Yogui, Nia, Joe développent une logique d'apprentissage relationnelle efficace : « On travaille pour le professeur » (Dubet and al, 1991). **Yogui** : « *La prof de primaire, elle était super. Elle, elle avait pas peur de me mettre des paires de claques [...]. Et mes parents allaient la voir et la félicitaient.* ».

Seul Momo reste braqué et ne maintient ses résultats que pour plaire à ses parents.

Aucun d'eux n'évoque l'aspect intéressant des enseignements, l'attrait pour une discipline, la présence des copains, le plaisir de la récréation comme élément de motivation à la scolarité. Seul Joe mentionne les résultats, le classement scolaire comme élément moteur (Leroy-Ardouin, Piquée, 2004).

Quand on arrive en ville...

Dans le milieu urbain, les acteurs vivent l'école primaire différemment. De plus grande taille et pour beaucoup classées en ZEP, le turnover du personnel important, les rapports entre l'enseignant et les enfants sont donc plus anonymes. Les comportements agressifs s'affirment plus facilement pour Trash qui n'a aucune attache avec l'institution. **Trash** : « *Des profs, j'm'en battais les couilles avant.* ». Ses résultats sont faibles car il ne se mobilise pas scolairement du fait des difficultés familiales qui s'amoncellent et des multiples changements de cadre de vie (Charlot, 1992). De sa naissance à ses quatre ans il vit avec un beau-père dont il pense être le fils puis : **Trash** : « *Bon et du jour au lendemain elle m'a dit : "C'est pas ton père, tu vas rencontrer ton vrai père."* ». La

famille s'installe à Trappes jusqu'à ses huit ans. Entre maltraitance conjugale et activités illégales du père, le quotidien est agité. Trash pense plus à sa survie et à celle de sa mère qu'aux apprentissages scolaires, à son avenir. Tout se vit dans l'instant, dans l'urgence. Il part chez ses grands-parents durant deux ans, sans sa mère. **Trash** : « *Deux ans, j'ai pas vu ma mère quoi. [...] Voilà ça m'a fait bizarre.* ». La séparation est dure. L'école dans ce contexte est vite reléguée au profit de préoccupations plus importantes. Le rapport au savoir et à la scolarité n'ont absolument pas de sens. L'école devient ainsi plus une arène exutoire aux frustrations, au stress, à la reproduction des comportements paternels qu'un lieu d'apprentissage et même de sociabilité juvénile. Trash n'entretient pas de relation avec ses camarades. **Trash** : « *J'avais pas d'potes.* ». Ce défaut d'attachement et le regard négatif qu'il porte sur son école et son quartier exercent une influence négative sur ses résultats (Fleury-Bahi, 2009). Les parents eux-mêmes ne paraissent pas bâtir de quelconque projet scolaire et professionnel pour Trash. Les acteurs sont ici englués dans un présent sous tension perpétuelle qui les empêche de se projeter et d'investir l'avenir de leur enfant. L'institution scolaire y réagit, alerte les services sociaux, le psychologue scolaire. **Trash** : « *Ouais c'est ça des éduc's qui sont venus chez moi. [...]. Ah ouais d'abord par l'école, j'étais perturbé, turbulent, violent... Toute façon, j'ai toujours vu des pysys depuis tout petit. [...].* **Tristana** : *Ta famille aussi, ta mère, tu penses qu'elle était étiquetée par les voisins ?* **Trash** : *Ah ouais, peut-être pas par les voisins, ..., si ouais. Surtout par les profs, quoi. "Sa mère elle s'occupe pas d'lui." Alors que ma mère, elle faisait tout pour, elle faisait tout pour moi, quoi.* ». En remettant en cause les capacités maternelles de parentalité, en lui assignant l'étiquette de fou, l'école devient aux yeux de Trash un ennemi et non l'allié qui lui aurait permis de s'extirper de cette histoire familiale lourde (Anaut, 2006). La labellisation négative familiale produit un repli, enferme Trash dans l'évitement, dans des interactions provocatrices qu'il met en scène afin de défendre l'honneur de sa mère (Becker, 1985). Il surinterprète tous les comportements d'aide de la communauté scolaire (Goffman, 1975). Ce sont des attaques. L'expérience scolaire se voulant aidante devient subjectivement pour Trash un nouvel obstacle à surmonter, une maltraitance supplémentaire. Il l'aborde ainsi comme une contrainte sociale, un temps qu'il doit occuper en attendant la fin de l'obligation de scolaire. Aucun espoir de mobilité sociale, de réussite scolaire n'est palpable (Dubet and al, 1991).

En outre, le contexte environnemental, c'est-à-dire "le voisinage" comme le nomment les recherches américaines, participe négativement aux résultats scolaires (Ainsworth, 2002). "Les effets de quartier" jouent sur la réussite des élèves. La précarité économique des habitants, leurs statuts sociaux relativement faibles, l'homogénéité sociale, le chômage important, l'instabilité des résidents qui tentent de s'échapper dès que possible de ces quartiers, constituent des facteurs de risque à une scolarité médiocre (Savignac, 2009 ; Hagan, Mc Carty, 1998). Ces facteurs impactent négativement sur la cohésion sociale, donc sur le contrôle informel des habitants, sur leurs capitaux socio-économiques et sur leur interprétation du monde. Dans ce cadre de vie désorganisé, comment entretenir un rapport positif à la société et à ses normes, et par extension à l'école qui la représente,

puisqu'elle exclut de fait tout un pan de population (Ainsworth, 2002) ? La non mixité sociale agit par ailleurs comme un frein. Les enfants ne fréquentant que des semblables ne sont pas motivés par l'adhésion aux normes scolaires et légitimes mais plutôt par celles relevant du système de valeurs de leur voisinage, en l'occurrence délinquant. **Trash** : « *J' faisais du vélo, j' trainais avec les gens d' la cité, j' rentrais dans le hall d' entrée t' avais une douzaine de gars dans le hall d' entrée, tout l' temps vingt personnes défoncées. [...]. C' était une cité chaude, quand même.* ». Ils restent confinés dans un fonctionnement déviant, adoptent des comportements inadaptés à l'école mais cohérents avec le quartier, endossent un rôle conforme à celui prescrit par le voisinage. « *Les théories de la contagion avancent l'idée selon laquelle, vivre dans un quartier dont le niveau socio-culturel mesuré est faible peut être un frein à la réussite scolaire et plus largement à l'acquisition de capital humain.* » (Issehnane and al, 2010, p. 6). À cette contagion s'ajoute un contrôle social moindre des adultes qui ne permet pas aux enfants d'intégrer, de se lier suffisamment aux normes sociales légitimes pour ne pas les transgresser. Ces adultes, sortes d'épouvantails aux aspirations légitimes, porteurs de statuts sociaux dévalués, de capitaux culturels dénigrés et de rêves déçus incitent peu les enfants à croire dans une réussite sociale conventionnelle et donc à accroître leurs chances d'y parvenir (Issehnane and al, 2010).

Kundevitch, quant à lui, se désintéresse d'autant plus des acquisitions que la relation aux pairs prime sur la reconnaissance de l'instituteur. Ici le voisinage est relativement mixte malgré une proportion plus importante de personnes de milieux populaires. Il se peut ainsi que les aspirations de ses compagnons de jeu relativement proches socialement ne l'aient pas enjoint à s'améliorer scolairement, la réussite scolaire ne faisant pas partie des critères populaires de valorisation juvénile. Peut-être qu'un effet établissement participe de ce désintérêt pour la scolarité. Le manque de données ne permet pas de tirer de conclusions affirmées. Dans les écoles urbaines, ou dans celles qui comptent un nombre important d'inscrits, les relations personnalisées entre les élèves et les professeurs sont plus difficiles à tisser (Van Zanten, 1985). S'ajoute à cela le fait que l'origine sociale de l'enseignant citadin est généralement plus distante des classes populaires qu'en ruralité (Van Zanten, 1985). Les résultats scolaires pour les ZE sont ainsi supérieurs en ruralité à appartenance sociale égale (Alpe, 2006). Néanmoins, cet avantage ne perdure pas et le déclin s'amorce dès la 6^{ème}. Cette différence s'explique d'une part par la proximité famille / équipe éducative, d'autre part par l'effet de voisinage qui bien que peu favorable dans certains lieux ruraux (Le Blédoc notamment) reste marqué soit par une petite mixité sociale, soit par un contrôle informel efficient.

3. 1. 2. 2. Les satellites et les ZI : des élèves ordinaires

L'expérience scolaire primaire pour les ZI et les satellites ne paraît poser en apparence aucun souci particulier. Issus de familles mieux dotées que les ZE en capitaux légitimes, résidant dans des lieux où le voisinage stable et mixte socialement appartient

majoritairement à la classe moyenne, ces enfants jouissent d'une part d'un bagage culturel plus adapté à l'école et d'un effet environnemental positif (sauf pour Poisson). Ils réalisent ainsi un parcours quasiment sans faute jusqu'en 6^{ème}. Les écoles fréquentées hormis celle de Poisson accueillent des enfants de milieux divers et sont majoritairement rurales. Le rapport des enseignants aux élèves, aux familles, encore individualisé et proche, permet un accès à l'apprentissage pour tous, y compris pour ceux dont les familles sont moins bien pourvues en capitaux légitimes (Charlot, 2001). Les notes ne sont pas toujours excellentes mais suffisantes pour passer au niveau supérieur. Mag, Mumu, Miette et Julie sont des élèves brillantes. Le professeur de Mag et ses parents hésitent même à lui faire sauter une classe. Plus proches de la culture scolaire par leur appartenance sociale (moyenne et supérieure), par les cursus scolaires et de formation parentaux, jouissant d'une mobilité ascendante, ces filles n'ont aucun mal à tisser un rapport conforme à l'école. **Miette** : « *Ma scolarité était tout à fait normale, et ma vie familiale aussi, on a fait beaucoup de sorties de voyages d'activités, en fait j'étais plutôt chanceuse.* ». Le savoir a un sens, il permet de comprendre le monde, de le construire. Ce sens est véhiculé par les transmissions familiales se référant à la classe moyenne, voire supérieure pour Mag et aux contenus culturels bohèmes autodidactes plaçant le savoir comme capital essentiel. Les filles de ces catégories se mobilisent dans les activités d'apprentissage où le savoir est perçu comme central sans pour autant s'en rendre esclaves (Perrenoud, 2010). Elles évoquent ainsi leur facilité d'acquisition et le peu de travail à fournir, du moins le vécu positif du travail scolaire leur donne la sensation de lui consacrer peu de temps.

Des filles mieux préparées au métier d'élève

Les filles sont plus investies que les garçons et obtiennent de meilleurs résultats rejoignant les conclusions des enquêtes PISA²⁷. **Mumu** : « *En fait moi, j'étais... jusqu'en 6^{ème} ça a super bien marché.* ». « *Pour les filles davantage que pour les garçons, l'école appartient au champ de la valorisation personnelle et du monde apaisé.* » (Charlot, 2001, p. 335). Ainsi malgré les difficultés familiales de Mumu, les fausses accusations maternelles d'agressions sexuelles à l'encontre de son père, et celles proférées par sa grand-mère au sujet de maltraitances du beau-père, elle investit d'autant plus sa scolarité que son enseignant la protège des stigmatisations de l'ASE et lui permet de trouver en lui un point de résilience (Anaut, 2006). Il endosse un rôle de protecteur, de tuteur de résilience, l'aide à supporter sa douleur en la valorisant sur ses acquisitions, sa réussite, ce qui autorise Mumu à se centrer sur des choses positives, à souffler.

Mumu : « *Mais sinon, d'ailleurs à cette époque-là dans la même année on avait pas mal de problèmes [...] je me suis coltinée l'assistante sociale alors que j'en avais pas du tout besoin, j'étais trop les plombs, je chialais tout le temps. [...]. Et ils étaient venus dans ma classe quoi. Et le professeur les avait envoyés bouler. [...]. "Mais qu'est-ce que vous*

²⁷ PISA, Programme for International Student Assessment, 2003, 2006, 2009.

dites ? Mumu, elle va très, très bien. Elle est dans les premières de sa classe, vous servez vraiment à rien, ... » ». L'école, loin d'être vectrice de stigmatisations, est au contraire un lieu de paix, de résilience, éloigné des conflits familiaux.

Mag, Miette, Mumu, Dorine, Julie, en accord avec le modèle de leurs mères actives, investissent l'école, veulent honorer leurs demandes et répondent à leurs enjeux d'émancipation féminine (Terrail, 1992).

De plus le suivi scolaire, incombant majoritairement aux mères, ne fait que renforcer les transmissions implicites de réussite scolaire (Baudelot, Establet, 2007). À cela s'ajoute le contrôle plus grand sur l'activité extérieure des filles qui les amène à être plus présentes au sein du foyer familial et donc à consacrer plus de temps aux tâches scolaires (Baudelot, Establet, 2007).

Mag : « *Ma mère me cadrait beaucoup, pas le droit de sortir le soir, seulement des copines à la maison. Pas le droit de découcher.* »

Se greffe à ce phénomène, le fait que la reconnaissance sociale des filles, à l'opposé des garçons, se joue plus dans l'école qu'auprès de leur famille ou du quartier. Les filles soumises à "la sollicitude inquiète" des parents envers une société qui accorde de moins en moins d'emploi aux moins diplômés et encore moins aux femmes, fréquentent moins les espaces de pairs, le quartier que les garçons (Charlot, 2001 ; Terrail, 1992). La famille contrôle leurs activités extérieures, les confine implicitement au foyer, s'implique massivement dans leur scolarité. Cependant, « *Une chose est sûre, en effet : la préoccupation des parents, leur implication pratique dans la scolarité de l'enfant, ne sont pas la cause de sa réussite ; celle-ci suppose l'action autonome de l'intéressé, sa détermination propre.* » (Terrail, 1992, p. 80). Les filles passent ainsi plus temps à travailler, sont de fait moins influencées par l'extérieur. Cette socialisation genrée entraîne par ailleurs une plus grande « *docilité* » envers les contraintes du monde scolaire (Baudelot, Establet, 2007). Cette obéissance construite par l'éducation parentale genrée ne jouerait-elle pas, par ailleurs, dans l'acceptation d'une domination masculine très forte propre à la Zone ? Cette inculcation serait ainsi renforcée par la socialisation scolaire imposant que les élèves se subordonnent aux professeurs. « *La prime éducation des filles qui se déroule, pour l'essentiel, dans l'espace clos de la maison prépare la future élève à l'univers de la classe.* » (Baudelot, Establet, 2007, p. 97). De par les contenus genrés de la socialisation familiale puis scolaires, les filles sont donc plus familiarisées avec le métier d'élève que les garçons. Elles savent se tenir, respectent l'adulte. Néanmoins, la "docilité" féminine n'est pas le seul vecteur de la réussite des filles. La confiance accordée aux filles dans la gestion autonome du travail scolaire influe de façon positive sur leur réussite (Baudelot, Establet, 2007). De plus, le climat plus pacifié de leurs rapports au monde — la société, à l'opposé des ZE, est rarement l'objet d'attaque, les causes identifiées de leur difficultés infantiles sont imputées à certains individus de leur

entourage —, permet à celles-ci d'être plus adaptées à la culture de l'école prônant elle aussi une vision du monde apaisé (Charlot, 2001). Ce rapport au monde plus prégnant chez les filles tient à leurs socialisations familiale et sociétale féminines qui inculquent des compétences relationnelles et réflexives plus importantes que chez les garçons. Cette conception du monde moins conflictuelle trouve sa source d'une part dans les bons rapports qu'elles entretiennent aux adultes en général et d'autre part dans la représentation positive qu'elles en ont. L'enseignant est vu comme un individu aidant, un pédagogue. Toutes à l'heure durant leur scolarisation primaire, elles se réfèrent davantage au processus d'appropriation de savoir pour qualifier le rôle de l'élève que les garçons qui y voient surtout une obligation (Terrail, 1992). Leur relation à l'école est colorée par une dimension de plaisir qui les pousse à passer plus de temps à étudier. C'est donc bien leur engagement subjectif qui paraît jouer un rôle positif. Cet engagement chez Mag est largement lié au fait que pour les enfants de cadre, ici de profession libérale médicale, la réussite scolaire fait partie de l'identité sociale dont elle dispose depuis sa naissance. Ses parents médecins, son grand-père chirurgien ont balisé la voie scolaire familiale vers les études supérieures. Impensable, pour cette famille et donc pour Mag d'ambitionner un parcours différent. Ces filles prolongent donc d'un côté les aspirations d'émancipation et de réussite sociale maternelle, d'autres part, l'héritage paternel qu'il soit lui-même autodidactique ou hérité.

Les exceptions féminines

Cependant, dans certain cas, le crédit accordé aux capacités d'organisation autonome des filles vis-à-vis du travail scolaire et l'attente parentale, mais surtout maternelle forte, vis-à-vis de la réussite scolaire peuvent jouer en leur défaveur (Charlot, 2001). Mina qui n'y répond pas et pour qui « *la honte c'était d'ouvrir un cahier, jamais tu m'auras vu faire de devoirs* » se socialise alors sur un versant plus masculin du rapport à l'école. Elle se tourne davantage vers les copains, la vie de quartier, la famille et délaisse l'école qu'elle ne vit pas comme potentiellement valorisante.

Tristana : « *Et toi tes parents quand à l'école tu ramais qu'est-ce qu'ils t'disaient ?*

Mina : *Ah bé moi j'avais un jumeau en fait, donc mon jumeau, il était bon et moi j'étais la mauvaise. ».*

La mère exerce alors un contrôle coercitif sur Mina qu'elle dévalorise en espérant la motiver. Elle accorde à l'opposé au frère jumeau de Mina une plus grande autonomie, favorisant sa réussite. Puis les parents se font une raison. Se pose alors un calcul rationnel de l'investissement scolaire comme chez Poly. Un seul des enfants peut poursuivre une scolarité longue, ce sera celui qui est jugé le plus apte, qui obtient les meilleurs résultats.

Bien que les projets scolaires pour les enfants ne soient pas formulés clairement dès l'école primaire, mais principalement vers le collège, les parents expriment implicitement la vision qu'ils se sont forgée de leur avenir. Ainsi Mina sait bien qu'on ne la destine pas à des études supérieures, ni à une carrière professionnelle enviable. Pourquoi alors s'investir

dans l'univers scolaire ? Bien que la mère soit engagée dans la scolarité de Mina, la forme de son implication dessert donc plus sa fille qu'elle ne la sert. Le niveau scolaire maternelle BEPC et ses intérêts culturels populaires ont sûrement participé à la déficience de culture légitime de Mina et à la construction d'un rapport au savoir sans sens. Il semble que Mina n'ait pas réussi à élaborer subjectivement un attrait pour les études, une ambition particulière. Elle vise simplement l'accès au même niveau de profession que sa mère, employée chez France télécom.

En sus, aucun professeur n'établit de relation suffisamment proche pour que Mina s'engage scolairement. Mina se rend à l'école mais sans prêter vraiment attention aux enseignants, aux disciplines, se centre sur les copains. Le rapport au savoir est ici bien plus source de dénigrement, de contraintes, qu'outil de construction d'un avenir, d'ouverture et de compréhension du monde (Charlot, 2001 ; Terrail, 1992). Elle tente malgré tout de répondre lors des temps scolaires aux consignes.

Elle a très vite la sensation de ne pas avoir les capacités de retenir ce qu'énoncent les enseignants, de ne pas être faite pour ça, comme si son programme génétique la destinait à l'échec scolaire. Elle s'inscrit alors dans une stratégie scolaire qui revendique son incompetence (Perrenoud, 2010). « [...] *les élèves qui attribuent leurs échecs à des facteurs invariants ou incontrôlables (aptitude) ont tendance à être affaiblis par la difficulté [...]* » (Duru-Bellat, 1994, p. 129). Ainsi, bien plus que son niveau réel et que ses conditions sociales objectives, c'est l'interprétation de Mina et de ses parents qui concourent à la baisse de ses résultats et qui la démotive. La responsabilité dont elle se charge n'est pas étrangère à sa condition de petite fille. Socialisée par la famille, la société qui préparent les filles vers un rôle défini avant tout comme relationnel, elle s'écarte d'un positionnement individualiste de réussite plus propre au garçon et bâtit donc des attributions causales internes en cas d'échec. Elle résiste donc moins bien à la pression vers la conformité et se juge avec sévérité. À l'opposé de ce que l'on pourrait penser la trop grande sensibilité à la conformité peut, par un effet de culpabilisation entachant l'estime de soi, entraver justement l'adhésion à celle-ci.

Une distance entre l'univers scolaire et Mina s'érige et renforce son attrait pour les activités avec les copains qui empiètent de plus en plus sur le temps devant être accordé à ses devoirs. Un autosacrifice rationalisé par l'idéologie du don se met doucement en branle (Bourdieu, Passeron, 1970). La mère se résigne, investit son fils, délaisse au fur et à mesure la scolarité de sa fille. L'engagement de l'enfant favorise en effet l'implication des parents qui en retour stimule l'engagement scolaire de l'enfant. La négative ici paraît fonctionner (Terrail, 1992). Mina se tourne de plus en plus vers les tâches domestiques du foyer familial. Celles-ci grignotent, au fur et à mesure de son avancée en âge, le temps de travail scolaire mais contribuent par ailleurs à la valoriser (Terrail, 1992). Elle me parle souvent durant nos rencontres de ses compétences acquises, depuis ses six ans, en matière de ménage et de la satisfaction qu'elle en dégage. L'univers du foyer est pour Mina fort important. Elle le décore, le brique. Jamais un appartement ne me parut si apprêté. Il semble que l'expérience scolaire qui s'est dessinée à cette époque ait coloré ses

projections, son rapport à l'emploi. Le travail n'a pour objet que de répondre à des besoins matériels de lui conférer un statut bien qu'elle ne le choisisse pas. Elle estime en effet, qu'elle ne peut se permettre vu son niveau scolaire de faire la fine bouche. Elle s'accommode de tous types d'emplois et tente d'en tirer identitairement partie. Si Mina était encore en couple peut-être se serait-elle mariée et serait-elle à l'heure actuelle femme au foyer ? Mina renoue alors avec la vision traditionnelle de la femme au foyer, ne désire pas se différencier de sa mère en développant une aspiration existentielle plus carriériste ou une existence alternative.

Le père concourt lui aussi au désengagement de Mina. Lui-même, ayant noué avec l'école des relations de rejet, catalyse l'expérience scolaire de Mina, délégitime le rapport au savoir scolaire. **Mina :** « *Non alors lui, mon père c'était un combat perpétuel de « t'y arriv'ras pas. ».* « *Ces élèves qui n'ont plus rien à espérer d'une école qui, de bout en bout, n'a fait que les dévaloriser, dévalorisent à leur tour l'école et lui opposent la vraie vie* » (Charlot, 2001, p. 88). Mina alors ne se rend pas compte des implications de son positionnement et se désengage progressivement de l'institution qui a concouru à la rabaisser.

Pour Poly, la résignation maternelle advient bien plus tôt dès la découverte de son handicap. Sa mère accepte mal le fait qu'elle ne collera jamais à la projection de la petite fille modèle du milieu bourgeois dont elle est issue. Bien que sollicitant les instances en charge de mettre en place une aide individualisée et des outils ergonomiques spécifiques pour pallier son amblyopie, elle n'imagine pas pour Poly un avenir scolaire gratifiant. Toutefois, l'école primaire offrant une attention plus soutenue à l'élève de par sa forme (un seul enseignant en charge d'une seule classe) permet à Poly de suivre une scolarité élémentaire sans accro.

Des garçons tournés vers les copains ?

Poisson, lors de discussions informelles, aborde sa scolarité élémentaire comme une récréation. Les disciplines, les enseignants, le cadre scolaire ne sont que rarement évoqués, sauf pour raconter les chahuts auxquels il participe. Tout tourne autour des copains, des jeux, du quartier. L'affirmation positive de soi et réflexive se fait majoritairement dans le quartier, avec les copains (Charlot, 2001). Seul l'apprentissage de la lecture qu'il perd par manque de pratique après le collège est abordé. Il s'agit d'une véritable souffrance, d'un stigmate de plus à assumer actuellement. Il réussit tout de même à se hisser jusqu'en CM2, puis redouble à l'opposé de sa sœur qui parvient jusqu'en première année de licence en médecine. Pour lui, l'école n'est qu'une obligation sociale imposée à tout enfant. Face à ces contraintes, Poisson use sûrement alors de diverses ruses pour abaisser les exigences scolaires, il se contente du minimum, de stratégies défensives pour se prémunir contre les remarques liées à son inactivité (Charlot, 2001 ; Perrenoud, 2010). Il ne mentionne pas davantage la pression parentale, les remontrances, les

encouragements. Comme l'évoque B. Charlot (2001), pour les garçons l'école comprend moins de promesses de valorisation que d'efforts de contrôle.

Les satellites et les ZI connaissent donc au cours de leur scolarité élémentaire des expériences diverses. Souvent liées à leur appartenance sociale, elles sont assez disparates, recouvrent autant des réalités de franches réussites que les prémices de futurs échecs scolaires. Cependant, à la différence du vécu des ZE aucun problème de comportements, de stigmatisation par contamination familiale n'a été relevé ; il semble donc que le rapport à l'école primaire de ces jeunes soit plus pacifié que celui des ZE, voire pour Mumu une source de résilience durant son enfance. Cela ne veut pas dire qu'il soit plus efficace. Des stratégies d'évitement des tâches scolaires sont déjà mises en œuvre chez certains mais elles s'affairent à botter en touche et non à s'opposer, comme chez les ZE. L'éducation, l'implication familiale moins populaire et plus proche de celle de l'école impactent donc positivement sur l'expérience en école primaire. Le rapport au monde plus pacifié des ZI et des satellites, qui n'interprètent pas les problèmes familiaux comme relevant d'une domination, a une résonance sur leur rapport à l'école, lui-même plus paisible. L'école n'incarne ni l'institution sacrée, ni l'emblème des dominants mais est considérée comme prestataire de services. Elle est aussi un moyen de prolonger l'émancipation féminine importante des mères des satellites et de leurs filles. Les parents sont ici des consommateurs d'école usant de stratégies (Ballion, 1982).

3. 1. 2. 3. Les voyageurs : l'école de la prolongation familiale

Pour Shanana, l'expérience scolaire est différente des filles ZI. Elle se corréle au statut du père auquel elle s'identifie. **Shanana** : « *Vu qu'j'faisais des armes martiaux j'pleurais jamais. [...]. C'était parce qu'mon père en avait fait donc j'voulais qu'i' soit fier de sa fille ; après j'ai adoré donc j'en ai fait à haut niveau. J'étais à fond dedans.* ». Issue d'une famille dotée en capital culturel légitime, le père ayant obtenu un diplôme de maître d'œuvre, les aspirations sont d'emblée élevées et visent l'accession aux études supérieures. Aînée d'une fratrie comprenant pourtant un garçon, elle paraît avoir endossé le rôle d'héritier durant un temps. Bonne élève en école élémentaire, elle décrit logiquement cette époque comme joyeuse (Leroy-Audouin, Piquée, 2004). Les parents ne surinvestissent pas la scolarité, laissent à Shanana le soin d'aménager ses apprentissages de manière autonome. Ce type d'implication parentale et la réussite de Shanana concourent à entretenir une vision positive de l'école et de bons résultats (Terrail, 1992). Par l'accès au savoir, Shanana veut se distinguer des autres en étant la meilleure, cherche une reconnaissance, à se détacher du lot. Sa stratégie d'élève fait ainsi penser à celle que Perrenoud nomme "faire cavalier seul". Elle se centre chez elle par la mise en place d'objectifs propres bien au delà de ceux qu'impose le système éducatif (2010). Le savoir ici acquiert un sens particulier, il devient pouvoir de distinction donc de réussite scolaire, sociale postérieure (Bourdieu, 1979). La mobilisation à l'école et sur l'école est forte. « *La*

mobilisation à l'école est investissement dans le travail scolaire. La mobilisation sur l'école est investissement dans le fait scolaire lui-même. Elle implique que l'on attribue du sens au fait même d'aller à l'école et d'y apprendre des choses. » (Charlot, 2001, p. 132). Le fait scolaire pour la famille de Shanana et elle-même devient un outil de reconnaissance dans un contexte professionnel et familial complexe. Les entreprises familiales se succèdent sans succès, ses parents tombent malades et sont alors contraints de tout arrêter. La reconnaissance sociale volée aux parents par un malheureux destin peut enfin être récupérée par le biais de l'école. Le travail scolaire dans leurs représentations ne peut être vecteur que de réussite sociale.

Pour les garçons, Damien, Chben et CC pour Sioux et Ève les autres filles, le rapport à l'école est moins enclin à un mythe de reconquête sociale. Ils ne brillent pas particulièrement mais ne sont pas non plus à la traîne. Les objectifs scolaires sont clairs : maintenir une position sociale acceptable correspondant à la possibilité d'acquérir ultérieurement un emploi durable. Dans cette optique les jeunes se contentent de faire ce qu'il faut sans pour autant travailler d'arrache-pied. Damien, issu d'un milieu plutôt favorisé intellectuellement, ne fournit pas beaucoup d'efforts du fait des inculcations légitimes familiales. Les rapports à l'école primaire comme au monde, aux enseignants et aux camarades sont donc apparemment relativement sereins, les résultats corrects.

3. 1. 3. Pour y voir clair dans les socialisations primaires et leurs impacts

Les socialisations primaires des acteurs permettent de comprendre que par empilements et par froissements d'expériences, de transmissions se créent trois grands types d'interprétation et de relation au monde dès l'enfance :

1. celui des ZI et des satellites, naviguant entre déviance et conformité aux normes sociales légitimes dans un rapport au monde encore paisible,
2. celui des ZE, beaucoup plus déviant et douloureux, empreint de stigmatisations, de rancunes envers la société,
3. et celui des Travellers, conforme, pacifié mais néanmoins intellectuellement critique (Lahire, 2001 ; Luckmann, Berger, 1996).

Les satellites et les ZI relativement proches en termes de transmissions familiales, jouissent de capitaux culturels et économiques plus favorables que les ZE, d'exemples maternels prônant la réussite sociale, de pères qui, s'ils ne sont pas toujours investis dans une carrière professionnelle brillante, arrivent à s'en accommoder et ne la vivent pas comme une relégation. Leurs socialisations familiales, scolaires ne sont pas cohérentes et oscillent entre légère déviance et conformisme aux normes sociétales, entre tradition et *modernisme*. La différence majeure entre les ZI et les satellites réside dans le vécu du syndrome du vilain petit canard qui crée une distance plus importante avec les institutions familiales et scolaires incapables de les soutenir lors d'accidents de vie et dans le modèle

éducatif plus *laxiste voire* indifférent à leurs ressentis. Cette distanciation face à la famille et à l'école va entraîner chez ces acteurs ZI une posture de contre-pied vis-à-vis de certaines transmissions. Ainsi, les transmissions de réussite par l'argent ou d'obligatoire acquisition de biens culturels, de type diplôme, ne vont pas fonctionner. L'hystérésis des habitus familiaux est donc mis à mal par des chocs biographiques, et des influences de pairs qui répondent favorablement aux attentes des acteurs (Bourdieu, 1980 ; Berger, Luckmann, 1996). Les satellites sont bien plus proches du modèle éducatif contractualiste. Poussés à l'autonomie, à l'autocontrainte, ils développent lors de la socialisation secondaire une réflexivité individuelle importante quant à leur avenir et des projections plus conformes. Les ZI en revanche vont se réfugier dans un mode de fonctionnement collectif et s'aligner sur des pairs qui leur attribuent un statut valorisant longtemps recherché. Néanmoins, les différences sont assez minimes et le genre joue un rôle fondamental dans les orientations futures. Les pratiques délinquantes et déviantes sont en effet bien plus présentes chez les garçons que chez les filles, leur rapport au monde plus conflictuel, quoique moins agressif que celui des ZE du fait d'expériences moins humiliantes (Charlot, 2001, Fillieule, 2001).

Les ZE, quant à eux, cumulent des bagages peu propices à la conformité légitime : héritage populaire non adapté aux normes légitimes et, pour certains, déviant ; éducation autocratique usant de châtiments corporels, expériences de stigmatisation précoce liées à la famille et à l'habitat ; capitaux culturels légitimes et économiques faibles ; injustice sociale, environnement délinquant, fonctionnement familial de protection et donc de clôture face aux non-semblables (Berger, Luckmann, 1996 ; Weber, 2002 ; Bourdieu, 1980). Ils sont de plus très ancrés de par leur caractères affectifs, leurs hystérésis. Ces éléments construisent un bain spécifique qui favorise une socialisation bien plus communautaire que sociétaire — sans pour autant se référer à une culture de classe mais bien plus à une appartenance à un groupe social dénigré, précarisé — liée à des interactions spécifiques où les objectifs essentiels sont de défendre les siens, ses valeurs, ses coutumes en réaction à une domination ressentie (Dubar, 2000 ; Singly, 2000 ; Amselle, 2009). Les agents de socialisations conformes, autres que la famille et les semblables, n'ont pas pu influencer les ZE du fait du nombre d'expériences blessantes vécues. Ces expériences les conduisent plutôt à s'ancrer dans cette logique impulsée par leurs proches (Lahire, 2001). Ainsi, la construction d'un rapport au monde conflictuel, dur, dans lequel les acteurs luttent contre un adversaire incarné par ce qui est considéré à leurs yeux comme légitimement conforme et disqualifiant, apparaît comme logique, bien loin des descriptions d'anomie que certains auteurs prêtent aux pratiques déviantes actuelles (Dubet, 1989 ; Chobeaux, 1996).

Maintenant il s'agit de repérer ce qui, dans les socialisations secondaires, diverge ou confirme les tendances repérées dans les socialisations primaires.

3. 2. Adolescence, jeune adulte : quête et aboutissement d'une trajectoire

Nous traiterons ici des socialisations secondaires entendues comme celles s'organisant à partir de l'adolescence, période où l'individu commence à émettre un regard plus autonome sur lui-même et sur le monde. Ces socialisations prennent place à l'école, au collège et au lycée ainsi que dans l'univers professionnel. Une attention à celle inhérente aux pairs a bien évidemment été portée.

3. 2. 1. *Les satellites et les ZI : le lycée de tous les dangers*

3. 2. 1. 1. *Le collègue : de l'intello, au SES²⁸, au chahuteur, au déserteur...*

L'expérience du collège traduit trois rapports à celui-ci et ce, indépendamment de la catégorie ZI ou Satellite : un rapport « adapté » où les acteurs continuent leur métier d'élève de manière efficiente et s'ajustent de manière conforme aux buts et moyens légitimes, un rapport de type « botte en touche » où des difficultés d'acquisitions entraînent un désinvestissement et un dernier plus conflictuel qui s'oppose par des comportements aux normes scolaires (Willis, 2011 ; Merton, 1997). Ce rapport antagoniste tient autant aux faibles résultats des acteurs qui se désengagent faute de réussite qu'à la vacuité de sens que recouvre l'école pour eux, qu'à un rapport au monde relativement tendu (Charlot, 2001). La distribution de ces trois rapports joue d'une part avec le genre, avec le background scolaire élémentaire, avec l'appartenance sociale des familles, avec la mobilité sociale, avec les stigmatisations, avec l'environnement social de l'habitat et des établissements scolaires. Ainsi, ceux développant un rapport efficient aux normes légitimes scolaires sont majoritairement des filles issues de milieux plus favorisés voire aisés, scolarisées dans des collèges dont la mixité sociale est plus importante ou accueillant des élèves d'appartenance sociale mieux dotée. À l'autre pôle, les ZI et satellites *rebelle*s sont des garçons de familles populaires.

Adapté oui, conforme non

Miette, Mag, Mumu, représentent donc le premier cas de figure. **Mumu** : « *Moi j'ai toujours été glandeuse mais discrète quoi. J'disais rien, j'fermais ma gueule, elle [ma copine] elle ouvrait gavé sa gueule, [...] c'est vrai qu'elle se faisait gavé remarquer et qu'ils la voulaient plus, quoi. [...].* » Même si Mumu s'affilie à d'autres filles dont le rapport à l'école se colore d'opposition, elle garde son cap, négocie entre conformisme aux attentes scolaires et légères déviances. Elle dose savamment ses transgressions pour ne pas se faire remarquer et étiqueter aussi bien par l'institution que par ses camarades. Ainsi, elle ménage son avenir tout en ne revêtant pas le costume de bonne élève

²⁸ Section d'enseignement spécialisée.

"bouffonne" qui trahirait la cause du groupe classe. Si elle prenait cette place, elle serait en effet peu appréciée, ostracisée, voire victimisée par les autres camarades (Passérieux, 2008). Mumu ne fréquente pas, un collège que l'on pourrait qualifier de relégation, mais celui-ci ne se situe pas pour autant dans un environnement habité par les classes sociales moyennes et supérieures. Collège rural, il accueille des enfants d'agriculteurs, de commerçants, de parents sans emploi, d'employés, de quelques cadres (INSEE Commune). La culture des élèves de cette école est ainsi fortement imprégnée par celle des milieux populaires et moyens. Il faut ainsi composer entre conformisme à la réussite scolaire et insoumission à ses normes. Julie, en revanche d'origine jurassienne, fréquente un collège classé ZEP. Néanmoins, bien que se comportant de manière déviante, elle aussi se place dans un entre-deux. **Julie** : « *Et là j' suis passée d'la p'tite miss qui sort avec des cailles, à la p'tite métaleuse skateuse vers seize ans, et à 17 ans j'ai rencontré des garçons qui m'ont am'né en teuf.* » Malgré ses fréquentations qu'elle qualifie de "racailles" qui consomment du cannabis et s'opposent aux codes scolaires, elle parvient en classe de Seconde Générale dans un lycée lui aussi classé ZEP. Ses résultats sous-entendent donc qu'elle a d'une part réussi son brevet des collèges et d'autre part, que si elle n'a pas été orientée en filière professionnelle c'est qu'elle a donc eu des résultats suffisants et des comportements adaptés. Elle aussi sans se confondre avec "la bouffonne" qui réussit scolairement mais qui par son attitude trop conforme toise les autres élèves plus déviants, ne se laisse pas non plus piéger dans une place de cancre. Mumu et Julie, stratégiquement négocient donc entre les attentes de la sociabilité juvénile de leurs univers et celles de l'école.

Mag, quant à elle, inscrite dans un établissement dont le taux de réussite au brevet dépasse la moyenne départementale (84 %²⁹), implanté dans une ville côtière dont le niveau de vie des habitants se situe au dessus de la médiane supérieure française (22000 euros contre 20 360, source INSEE) peut être considérée comme le modèle même de l'enfant de parents de professions intellectuelles et supérieures. Son collège peut ainsi être désigné comme un établissement favorisé de par la population qui le fréquente (Dagorn, dèf). Elle s'inscrit dans le club lecture, suit une scolarité ordinaire, ne brille pas non plus par ses résultats, intègre une Seconde Générale puis un BEP qu'elle investit et rebascule vers une filière générale par le biais d'une première d'adaptation. Elle relate, malgré la belle façade de son collège, une expérience scolaire quelquefois douloureuse, où, se distinguant de ses camarades par ses vêtements bons marchés et trop petits, son caractère "intello", elle se faisait railler. Mag, en effet, bien qu'étant fille de médecins, ne jouit pas pour autant d'un confort matériel permettant de satisfaire aux standards vestimentaires du collège. Ainsi, elle a le sentiment d'être reléguée, dédaignée. Ce n'est qu'en 4^{ème} que rencontrant « *le bad boy du collège* », elle s'intègre aux formes de sociabilité juvénile. Le collège refuse son orientation en parcours européen. Elle fréquente des garçons, commence à fumer des cigarettes.

²⁹ Les statistiques viennent du site france-examen.com dont les chiffres sont transmis par les rectorats et les inspections académiques.

Ces filles conjuguent donc d'une part un rapport au savoir et à l'école conforme aux attentes de l'institution scolaire, d'autre part des comportements légèrement déviants leur permettant de s'inscrire dans un groupe de pairs, d'être identifiées non pas comme des "bouffonnes" mais comme des camarades ordinaires. La dynamique impulsée par leur réussite scolaire qui en font des élèves à l'heure jusqu'au lycée leur permet de percevoir l'école non comme une simple obligation sociale juvénile mais aussi comme un lieu d'appropriation de savoirs qui légitime leur statut d'élève (Terrail, 1992). Leurs vécus moins compétitifs, moins conflictuels que celui ordinaire des garçons autorisent par ailleurs une expérience plus apaisée de la scolarité. Mumu, Julie, Mag, Miette oscillent donc entre un rapport au savoir scolaire compris entre plaisir et acceptation satisfaite de leur condition d'élève (Terrail, 1992). En effet, la réussite scolaire s'accompagnant d'envie de réussir constitue une forte motivation. À cette époque la relation à leurs parents peut être qualifiée de positive. La confiance, le dialogue semblent ainsi présents. Ils octroient en miroir des rapports pacifiés avec les enseignants et laissent à ces jeunes filles suffisamment d'espace pour se mobiliser personnellement dans leur étude (Terrail, 1992). Leurs ambitions scolaires se réfèrent évidemment à leur genre féminin qui les pousse à vouloir s'émanciper par le biais de l'école, à leur socialisation genrée facilitant leur adaptation aux règles scolaires mais aussi à leur appartenance sociale dont nous avons vu que la dote culturelle était plus légitime que pour les autres acteurs satellites et ZI (Terrail, 1992). Leurs appétences scolaires se règlent bien évidemment sur l'activité professionnelles de leurs mères, sur leur mobilité ascendante et sur leur rapport à la scolarité. La mère de Mag a fréquenté la faculté et les autres ont suivi au cours de leurs vies d'adultes des formations (Terrail, 1992). L'école est ainsi un sujet qui se dialogue avec les mères. Ces échanges permettent aux filles d'une part de se projeter dans les études, d'éviter les redoublements, d'entretenir une vision positive de l'activité scolaire, de s'investir dans son travail hors-temps d'école et d'autre part de se représenter les professeurs comme des adultes plus aidants que censeurs. Un facteur extra-scolaire vient aussi jouer un rôle important dans leur réussite au collège : les activités sportives et culturelles. Mag pratique la gym, l'équitation, Miette la peinture et toutes ont un accès soit limité voire inexistant à la télévision indiquant la prévalence d'activités autres, sûrement plus efficaces dans la réussite scolaire. C'est la conjonction des facteurs sociaux-culturels, de l'engagement parental, du modèle maternel, d'un climat familial relativement pacifié et de l'implication de ces actrices qui leur ont permis de réussir au collège. Néanmoins, les quelques différences d'appartenance sociale chez ces filles modulent par la suite leurs trajectoires scolaires.

Botte en touche scolaire et intégration à un groupe de pairs déviants

Poly et Dorine, quant à elles, tissent un rapport à l'école particulier. Bien que ne posant aucun problème de comportement, les résultats au collège chutent de plus en plus.

Poly : « À St Nicolas, eux i'voyaient que j'commençais à avoir un retard dans les cours normales, que j'avais les notes qui chutaient [...]. Ils s 'sont dits elle est un peu débile, quoi. Ils m'ont fait redoubler la 5^{ème}. I'm'ont fait redoubler la 3^{ème}. ». Poly accumule donc des retards dans les acquisitions qu'elle impute à son handicap mais aussi aux formes collégiennes de sociabilité imposant que l'on ne soit pas positionné volontairement proche des professeurs et par conséquent du tableau. Sensible à l'opinion de ses pairs dont elle a subi le rejet antérieurement, elle préfère alors sacrifier sa réussite scolaire au profit de ses relations aux autres. **Poly** : « Pa'c'qu'au collège pour te mettre devant c'est un peu difficile et surtout quand t'as une classe qui t'montre du doigt ; ça t'fait chier. ». Le temps passé avec ses copains empiète sur le travail scolaire, le rôle de cancre l'enferme dans un positionnement qui l'empêche de récupérer le retard d'acquisitions accumulé (Charlot, 2001). Prise dans une logique d'échec, elle se désintéresse de plus en plus des savoirs scolaires (Terrail, 1992). Poly ne remet jamais en cause dans son discours l'institution, les enseignants, qui, soumis selon elle à des contraintes matérielles et de temps, se trouvent dans l'impossibilité de l'accompagner efficacement. **Poly** : « C'est même pas qu'ça..., t'as un professeur il a je sais trop combien de classes à gérer, à penser et qu'au final c'est : "Oh ! Merde j't'ai oublié.", et voilà, t'as j'sais pas combien d'classes à gérer d'étudiants et penser à la petite spécificité de chacun, au final t'oublies et... ». Elle attribue cette responsabilité donc d'une part à la politique scolaire qui n'offre pas les moyens aux professeurs d'individualiser leur pédagogie, d'autre part aux réactions exaspérées de l'élève handicapé qui génèrent chez les enseignants d'autant plus de rejet que ceux-ci ne sont absolument pas secondés par des assistants spécialisés. Poly en veut ainsi bien plus au centre en charge de son amblyopie, censé l'aider, aux politiques en faveur des enfants handicapés, qu'à l'école elle-même. Ayant bien intégré que le handicap en France se traite de manière différentialiste et non sur un modèle intégrationniste comme au Québec, elle se vit comme prise au piège d'un handicap qui au delà même des symptômes qu'il produit se répercute sur son accès au droit au commun et sur sa vie familiale (Monceau, 2001). **Poly** : « Quand j'avais quatorze, seize ans et qu'il [le centre amblyope] m'faisait chier, j'leur demandais et qui m'disais « ah bé non fallait rentrer dans l'école [celle que le centre détenait spécialisée pour les malvoyants] et tout. » [Pour les aides adaptées en milieu ordinaire je n'y avais pas droit] pa'c'qu'mes parents i'z'avaient des difficultés financières [...]. Et vu qu'ils z'étaient dans la classe moyenne ils voulaient pas m'attribuer les financ'ment pour m'ach'ter l'matériel, et puis eux i'... des tarés totales. Au final, à seize ans, i'z'ont dit que j'étais ... j'sais pas trop quoi : nanana et qui fallait que j'entre dans un centre spécialisé pour problèmes psychologiques, défaut d'intégration sociale. Tout ça pa'c'que j'ai dit à la meuf que c'était une connasse quand elle m'a dit : "Alors qu'est 'c' que ça vous fait de pas avoir de matériel ?" ». Le rapport à l'école de Poly se trouve donc préservé en partie du fait qu'elle attribue la cause de ses mauvais résultats et de l'injustice de traitement aux services sociaux en charge de l'aide aux personnes handicapées. Elle ne rejette donc pas l'école frontalement en adoptant des comportements oppositionnels, mais, comme Dorine, se positionne dans une acceptation

résignée de son échec scolaire. En effet, cumulant de mauvaises notes, les deux actrices se démobilisent, réduisent leurs espérances scolaires voire n'en ont plus (Terrail, 1992). L'école ici n'est vue que comme une contrainte à laquelle il faut se plier, démotivant alors tout investissement. La famille par l'image qu'elle confère à Poly ne fait que réaffirmer cette logique d'échec scolaire en train de se dessiner. La mère déjà déçue par sa fille qui ne colle pas au stéréotype de son milieu bourgeois, se résigne bien avant Poly. Prise dans de faibles aspirations parentales qui relaient ses mauvais résultats, dans un destin que ses parents ont tracé pour elle (travailler dans l'entreprise familiale), et dans une représentation améritocratique du travail (les sociétés familiales ayant toutes périclité), il devient difficile pour elle d'espérer accéder à une position sociale enviable. L'école perd alors son sens heuristique, d'ascenseur social, pour gagner un sens tourné vers le relationnel avec les pairs. À quoi bon, selon elle, mobiliser une énergie considérable pour lutter contre ses difficultés et l'étiquette d'handicapée qui la confine à un avenir professionnel déclassé, alors même que personne n'y croit et que les efforts parentaux se sont avérés inefficaces. Poly développe ainsi un rapport au monde empreint de fatalisme, de renoncement. Elle sait qu'elle n'a pas les moyens légitimes d'atteindre les buts sociaux édictés par la société (Merton, 1997). La mère absente de son poste de travail dans l'entreprise familiale, pour des causes de mal-être psychologique, ne l'incite par ailleurs pas à développer un rapport pugnace, résilient au travail. Elle donne une représentation de l'emploi de type contrainte bien loin de l'aspect émancipateur des mères de Mumu, Mag et Julie (Terrail, 1992).

Dorine vit différemment cette époque. Son vécu scolaire n'est pas marqué par une quelconque stigmatisation de ses camarades ou de l'institution mais par le divorce de ses parents. B. Charlot (2001) évoque ces accidents de parcours qui déstabilisent l'élève dans son rapport au savoir et à l'école en créant une rupture. Bien qu'ayant des exemples parentaux professionnels de relative réussite qui servent normalement de repères à sa construction, que le niveau et le mode de vie soient conformes aux normes de la classe moyenne, Dorine s'en démarque (Charlot, 2001). Dorine perd ainsi ses marques, attribue son désengagement scolaire à une cause externe relevant de l'échec des modèles parentaux amoureux et remet en cause par extension les projections de ces derniers quant à sa future vie. Pour Dorine l'opposition à la décision parentale relative à leur divorce se traduit ici par une démobilisation scolaire prenant la forme d'absences de plus en plus répétées, puis d'un décrochage en classe de Troisième. Durant cette période où sa mère a sa garde, Dorine investit de plus en plus un groupe de copains avec qui elle sort le soir en boîte de nuit sans son accord. Dorine s'alcoolise, consomme et deale du cannabis puis se tourne vers d'autres psychotropes qu'elle utilise de façon extrême. **Dorine.** : « *Bé j'ai pas fini ma Troisième, j'ai arrêté genre, j'allais plus en cours six mois avant la Troisième, mais déjà en 4^{ème} je séchais mais j'ai fait vraiment stop six mois avant la fin d'la Troisième, un truc comme ça.* ». Elle s'adapte à son environnement en usant d'un positionnement de type évasion (Merton, 1997). Dorine n'évoque jamais les réactions de l'institution scolaire face à ses écarts, comme si elles n'avaient eu aucune portée.

L'attachement à l'école ne s'est donc pas créé. Il n'a pu servir de facteur de protection à l'adoption d'un mode de vie délinquant (Hirshi, 2009). Dorine n'a ainsi rien à perdre ni l'estime de ses professeurs, ni celle de sa mère qu'elle désavoue. Le modèle classique d'une vie professionnelle acquise grâce au diplôme n'est pas envisagé. Rien par ailleurs n'est anticipé. Dorine est prise dans des difficultés familiales trop difficiles à assumer affectivement. Elle cherche alors un sens à son existence par le biais de pairs déviants en consommant des drogues, refuse de se référer à ses parents et balaie ainsi toutes les aspirations scolaires chères à sa mère (Charlot, 2001). Elle se lie tout d'abord avec des skateurs qui ne transgressent que moyennement les normes sociétales et scolaires. Ces derniers se cantonnent en effet à fumer des joints et à s'alcooliser. Puis Dorine s'oriente avec sa meilleure amie vers d'autres pairs qui, plus âgés et inscrits dans le milieu techno alternatif sont engagés dans une carrière délinquante plus amorcée. Ses projets de vie, sa construction personnelle se font ainsi en dehors du système scolaire. Toutefois, elle ne développe pas d'hostilité à l'égard de l'école. Le rapport au monde de Dorine est ainsi relativement pacifié, malgré l'expérience douloureuse du divorce, comme distancié. La vie coule sur Dorine. Pour Poly et Dorine, l'expérience scolaire ne fait que confirmer le désir de se démarquer des projections parentales, des institutions familiales et scolaires, des diktats conformes. Néanmoins, en utilisant la stratégie "botte en touche", elles ménagent quelque peu un possible étiquetage trop déviant, trop délinquant et se voient attribuer une place d'enfant en difficulté psychologique qu'il faut aider (Perrenoud, 2010). Cependant, si à cette heure de la scolarité et de leur vie, ces actrices convergent vers une même voie, Poly plus sensible, par son expérience de personne handicapée, à la conformité à laquelle elle ne peut renoncer, réussit au prix d'efforts conséquents à se hisser en Seconde Générale. Prise entre deux logiques adaptatives, celle de l'innovation déviante et celle de la revanche conforme en réponse à sa stigmatisation, Poly trouve dans cette épreuve des motivations suffisantes pour plus tard se raccrocher à la vie conventionnelle. Elle décroche son brevet des collèges malgré une faible moyenne, dépose des demandes dans des lycées généraux et professionnels (345 au total) qui la refusent à cause de son handicap. Ses parents sous sa pression décident alors de cacher sa maladie et l'inscrivent dans un lycée général privé où elle est acceptée.

Trouver sa place en accédant à la culture anti-école

Les stratégies parentales ou l'implication des parents ne semblent pas expliquer de manière univoque le rapport à l'école de Mina, Poisson, ni leurs résultats. La subjectivité en revanche et l'expérience scolaire de ces jeunes les influencent bien plus. Néanmoins, cette subjectivité est aussi corrélée à leur appartenance sociale, au genre puisque ce sont les garçons les moins dotés qui développent le plus de difficultés et se rallient avec plus de fougue à la culture anti-école. Ainsi Mina, malgré son comportement provocateur, son manque d'implication dans le travail scolaire, s'oriente en BEP en maintenant un niveau minimum. **Mina** : « *J'avais au collège euh... normal, un peu mauvaise, un peu caractère*

de merde quoi on va dire. Genre j'ai découvert l'collège, c'est la teuf, genre j'pouvais répondre aux profs, c'est parti avertissement de comportement et ça y allait, ça y allait. ». La période du collège, pour les trois acteurs, est vécue principalement comme un apprentissage avant tout relationnel avec les pairs, un moment de fête, de partage plus que comme une préparation à une vie d'adulte projetée. Aucune référence à un métier ou à une mobilité ascendante ne jalonne leurs rapports au collège. L'expérience scolaire confine les espérances de Mina au niveau professionnel de sa mère qu'elle juge suffisant. Pour Poisson, ses aspirations s'anéantissent après son orientation en classe SES. Les sections d'éducation spécialisées sont en effet appréhendées par cet acteur comme une filière pour les débilés auxquels il se trouve associé. Poisson s'absente de plus en plus de l'école, stoppe alors ses études au niveau 4^{ème}, rejette tout savoir académique au point qu'il devient illettré. Il développe grâce à des pairs de son quartier, déjà déviants, des moyens non légitimes d'enrichissement, s'adapte donc à son échec scolaire en recourant à d'autres moyens pour "réussir". Il innove par la délinquance (Merton, 1957). Il m'explique ainsi qu'après l'école, durant au moins deux ans, il n'utilisera ni la lecture, ni l'écriture. La rencontre avec Yogui modifie par la suite son rapport au français. Curieusement, c'est en fréquentant des pairs étiquetés comme foncièrement déviants, aux expériences scolaires pourtant extrêmement douloureuses, que Poisson se rabiboche avec ces compétences scolaires. La maîtrise des symboles (lecture et écriture) constitue en effet pour les zonards rencontrés un pouvoir important, le seul peut-être leur permettant d'accéder d'eux-mêmes à des savoirs, d'agir sur le monde au travers de tracts, de chansons qu'ils créent (Amselle, 2009 ; Clifford, Marcus, 1986). Yogui se charge ainsi d'enseigner les bases de lecture et d'écriture à Poisson. Au cours des quatre années de fréquentation du squat, je noterai une nette progression des capacités de Poisson qui parvient alors seul à rédiger un petit courrier administratif. Lui, qui se refusait même à écrire des SMS, ne communique actuellement que majoritairement grâce à eux.

Mina, elle aussi, vit l'orientation en BEP comme une relégation. Cette expérience crée ainsi une blessure narcissique (Charlot, 2001). L'école, en sus, pour les filles, constitue un lieu privilégié d'apprentissage, de valorisation sociale potentielle. Il est donc d'autant plus dur pour Mina de se sentir écartée de la filière générale. Elle investit par conséquent des relations avec des camarades perturbateurs qu'ils lui permettent d'accéder à un statut, qui, s'il n'est pas valorisé par l'école, l'est du moins dans le groupe de copains. Mina perd pied dès l'école primaire et s'inscrit dans une trajectoire de type dérive, redouble sa 6^{ème} et vit mal ce redoublement. Elle qui devait entrer en 5^{ème} se retrouve « *avec les p'tits sixièmes* » qui plus est « *[...]. Pour retourner à mon ancien collège. [...]. Et c'qui fallait s'dire c'est que tu retournais. Et qu't'es potes i'z'étaient dans la classe au d'ssus* ». La chute est dure à accepter. L'humiliation par l'institution est ainsi stratégiquement enrayée par le privilège accordé à la fréquentation des pairs. Mina se trouve prise dans une spirale où les mauvais résultats entraînent des jugements peu gratifiants de la part des adultes, des conflits entre elle et les adultes scolaires et favorisent ainsi l'investissement vers les copains davantage

que vers la scolarité. Or, B. Charlot (2001) le démontre bien, si un élève désire réussir, il se doit à un moment de renoncer en partie à certains comportements, de limiter le temps consacré à la sociabilité juvénile.

Cette expérience d'échec en 5^{ème} colore ainsi ses espérances. « *Les espérances s'avèrent fortement modulées par l'expérience passée des échecs et redoublements.* » et s'ajustent ainsi aux chances objectives influencées par son appartenance populaire et à la mobilité descendante de son père (Charlot, 2001 ; Terrail, 1992, p. 69). Le collègue l'oriente ainsi en BEP comptabilité, ce qui ne la séduit pas du tout. Cette deuxième expérience est aussi vécue comme une preuve de son manque d'intelligence, d'autant plus que ses camarades partent tous en Seconde Générale. **Mina** : « *Moi en plus j'étais la seule à partir en LEP, de tous mes potes.* » En dehors de ce qui se déroule proprement à l'école, la vie familiale et amoureuse de Mina est assez mouvementée. Les déménagements se succèdent, Mina quitte plusieurs fois ses amis d'école. **Mina** : « *Et du coup elle l'a quitté ... et on a eu une maison. Alors là truc de ouf, construction d'maison et en fait on y est resté qu'un an donc du coup j'ai même pas eu l'temps d'voir la maison finie, ni même un arbre dans l'jardin.* ». Elle se met en couple avec un garçon, JD, qui lui brise le cœur et occupe alors toutes ses préoccupations. Ces séparations douloureuses, géographiques, amicales et amoureuses, lui font perdre ses repères, lui imposent de se centrer sur sa survie émotionnelle et concourent à former une rupture avec l'école. L'école n'est pas pour elle la vraie vie, ne l'y prépare pas puisqu'elle écarte tout aspect émotionnel, relationnel pour favoriser l'acquisition du savoir. Or, dans le vécu de ces jeunes, l'émotion et la relation aux autres sont cruciales ; elles définissent le sens même de l'existence. « *Ce sont les gens, la vie qui structurent leur univers plus qu'un Je réflexif dont la tâche principale serait de s'affirmer lui-même* » (Charlot, 2001, p. 23). Le monde de Mina est collectif, relationnel. Ce qui compte c'est donc davantage d'être accepté, aimé par ses pairs à défaut des adultes et de l'institution scolaire, bien plus que de se projeter dans un futur de type réussite sociale. Elle se centre donc sur ses relations amoureuses, d'amitiés, familiales qui empiètent sur sa propre construction individuelle.

« *Être quelqu'un, n'être personne : tel est finalement l'enjeu fondamental du problème. On ne peut entrer à l'école que si l'on y trouve une place, qui permet de devenir quelqu'un, une place comme sujet épistémique, une place dans ses relations aux autres, une place dans le regard des professeurs, des parents et des copains, une place pour l'avenir, une place que l'on occupe aussi de l'intérieur, dans sa tête.* » (Charlot, 2001, p. 152). Pour Mina, toutes ces places sont, au fur et à mesure de sa scolarité, remises en cause, d'une part par les aléas de la vie familiale, amoureuse, d'autre part par son expérience même de l'école. Toutefois, l'arrivée en lycée professionnel, au départ blessante, devient grâce à un enseignant une expérience gratifiante qui lui permet de renouer avec l'école, de tisser un rapport au savoir un peu plus efficace et d'entrer dans une spirale de remobilisation (Charlot, 2001). Mina se raccroche à une attitude conforme. Cependant, les blessures narcissiques antérieurement ressenties ne s'effacent pas.

Le collège, donc, chez Mina est utilisée pour ses fins de mise en relation juvénile. Le savoir n'a pas sa place et le principal objectif consiste à tisser des relations avec les pairs pour ne pas se sentir seule dans sa vie plutôt que d'y préparer son avenir professionnel (Charlot, 2001). Même si le père de Mina n'a pas une opinion positive du monde scolaire et adhère lui-même à des pratiques déviantes, pour elle, le développement d'une culture anti-école ne se base pas que sur des héritages culturels familiaux. Cette adhésion à une culture anti-école est surtout liée à ses expériences scolaires dévalorisantes qui la persuadent qu'elle ne peut atteindre les buts sociaux légitimes par les moyens légaux disponibles.

Mina, Poisson s'enrôlent sans en avoir conscience dans une culture anti-école qui, si elle offre un statut vécu comme valorisant, ne concourt, de part les comportements déviants qu'ils adoptent (chahut, agressivité, consommation de drogue, d'alcool), qu'à les exclure de la société conventionnelle. L'étiquetage social, déjà esquissé par l'école primaire, par la famille pour Mina et par la société pour Poisson qui est identifié à la ZUS dans laquelle il habite, se renforce (Becker, 1985). Les difficultés scolaires, elles-mêmes accentuées par les expériences scolaires, les amènent à se tourner de plus en plus vers un groupe d'amis ayant des pratiques hors normes. Ces difficultés catalysent ainsi leur propre déviance.

3. 2. 1. 2. Le lycée : tous en teuf, abandons, et rares survies scolaires

Le lycée devient chez certains le lieu de confirmation des parcours antérieurs et met à jour, chez les acteurs dont les familles sont déstabilisées, des difficultés qui sont encore pour quelques-uns dissimulées. La rencontre avec l'univers des *teufs*, entre quatorze et seize ans, le plus fréquemment en classe de seconde ou de 1^{ère} année de BEP, révèle l'attrait pour des activités déviantes, un désintérêt pour les apprentissages scolaires et la sociabilité de l'école (Barrère, 2011). Les jeunes se construisent alors en dehors de l'école avec des objectifs de vie en décalage avec ceux prônés par la société "conventionnelle".

Tentatives de remobilisation

Mina et Poly obtiennent leur brevet des collèges mais les résultats trop faibles entravent leur acceptation en classe de Seconde Générale. Pour la première, la comptabilité n'est absolument pas un choix. **Mina** : « *Écoute bien Mina, t'auras jamais accès au lycée général ! [...]. J'étais la meilleure en arts plastiques, quoi. Là on m'a exposé tous mes trucs, j'étais la meilleure j'avais dix-huit moyenne donc euh... Pour ça on aurait pu m'dire... , ma meilleure amie elle s'est barrée en arts appliqués elle, en lycée général.* ». Elle vit donc cela comme une véritable relégation qui entérine toutes les opinions et les étiquetages négatifs à son encontre. Ne sachant pas vraiment quoi faire, son désir de devenir coiffeuse ne pouvant se réaliser, n'ayant aucun guide parental pour se projeter de manière satisfaisante, elle accepte son sort avec amertume.

Néanmoins, contre toute attente, la rencontre avec une professeure du lycée la réconcilie avec l'école. **Tristana** : « *T'aimais pas trop l'bahut et tout ?* **Mina** : *Si pa'c'que j'me suis découvert en comptabilité, j'ai trop kiffé, j'étais gavé bonne. En comportement j'étais vraiment super bonne, tout c'qui est logique j'adore.* ». La valorisation de cette enseignante entraîne ainsi une remobilisation, de bons résultats, entrave ses comportements anti-scolaires et contribue à sa réussite malgré un arrêt de sa scolarité avant l'obtention de son BEP (Charlot, 2001). Ce changement de cap s'explique d'une part par son genre féminin qui la pousse à entretenir une certaine ambition dont elle n'avait à l'époque du collège aucune conscience, d'autre part par les interactions de sa professeure de comptabilité qui l'aide à se penser comme capable d'obtenir de bons résultats, la pousse à faire le deuil du lycée général et à bâtir un engagement subjectif plus efficient (Terrail, 1992). Elle trouve du plaisir à apprendre, demande de l'aide, se voit récompensée par ses bons résultats et s' imagine même passer un baccalauréat professionnel et obtenir un BTS. Des objectifs scolaires et de vie se dessinent ainsi avec plus de précision. De plus, elle accepte de se positionner en accord avec ses chances objectives de réussite. Sa mère l'encourage et les échanges sur sa scolarité deviennent plus positifs. L'engagement de Mina entraîne donc une modification de l'implication maternelle qui devient plus valorisante, plus conséquente (Terrail, 1992). L'image qu'elle a de sa scolarité en lycée professionnel se transforme en seconde chance. Toutefois, Mina n'arrive pas à se distancier de ses difficultés personnelles et reste dans un rapport au savoir de type imitation. Elle colle aux énoncés, ses comportements à l'école se régulent. Elle distingue deux pans dans son existence : l'école et la vraie vie, conserve ses blessures narcissiques dues à ses expériences scolaires et familiales antérieures (Charlot, 2001). Le milieu de la *teuf* que Mina rencontre alors avec JD, lui permet d'oublier sa condition en la distrayant. La consommation de psychotropes qui débute après leur rupture amoureuse s'intensifie et remplit d'une part la fonction de consolatrice amoureuse, d'autre part lui permet de supporter sa condition sociale. Elle ne peut mettre à distance de manière suffisante sa vie quotidienne de ses activités d'apprentissages. À ses yeux sa vie affective prévaut sur le reste. Grâce aux acquis réalisés antérieurement, à sa volonté d'achever ce qu'elle a entrepris et à cette expérience scolaire qui lui a offert des possibilités de valorisation, Mina qui ne suit pourtant plus les cours, obtient un BEP en candidate libre. En revanche, elle ne voudra jamais s'engager dans un emploi relevant de la comptabilité, signe que cette activité n'était pas vraiment envisagée comme un choix professionnel réel (Charlot, 2001). Elle regrette après coup « [...] *qu'à l'époque y avait pas de stages assez, on est beaucoup trop con et jeune pour se dire : « tient d'tout ça dépend ma vie. ».* Si j'avais su, ouais si j'avais su, j'me s'rais appliquée en cours. J'aurais continué à êt' con mais plus assidue quand même, à essayer d'comprendre les choses quand même et euh... au moins à aller en général et m'dire la fac. ». Mina a donc bien intégré les critères qui déterminent la répartition des places les plus reconnues socialement et celles qui lui étaient allouées ; encore doute-t-elle d'y accéder un jour au regard des conditions économiques actuelles. Cette vision désenchantée du monde du travail la conduit ainsi à adopter une

attitude incertaine face à l'emploi et à fréquenter des zonards avec qui elle partage ses échecs professionnels. Elle se présente à des entretiens d'embauche, se voit acceptée pour remplir des postes toujours précaires avec des patrons, des collègues peu scrupuleux qui la démotivent. Suite à des conflits ouverts, elle finit toujours par partir, espace sa présence ou commet des vols. Cependant, encore actuellement, et ce malgré ses douloureuses expériences, Mina continue de croire en sa bonne étoile, en la méritocratie sociétale et en la valeur travail.

Poly qui se voit refuser l'accès au lycée par de nombreux établissements ne baisse pas les bras. Elle décide de s'inscrire dans un lycée général privé en filière arts appliqués et leur cache volontairement sa maladie. Ce lycée Mayol est curieusement fréquenté par deux personnes de l'enquête, toutes en filières arts appliqués : Roxane et Poly. Faisant un tour sur Internet, le résultat des admis au baccalauréat est relativement faible comparé à ceux du département puisqu'il se situe à la 37^{ème} place sur 40, à la 1880^{ème} place sur 1935 au plan national. Seul 1 % des élèves accède à une mention très bien et 45 % des élèves présents en classe de Seconde parviendront à obtenir le baccalauréat. Rien d'étonnant alors qu'elles n'aient pas obtenu le baccalauréat. Le recours au secteur privé est assez fréquent chez tous les zonards (10 acteurs sur les 19 dont je connais les établissements fréquentés ont été élèves dans le secteur privé). L'implication parentale n'est donc pas à remettre en cause dans la scolarité zonarde au vu des sacrifices que l'inscription dans les écoles privées requiert. Pour saisir alors ce qui n'a pas fonctionné dans les tentatives parentales de mobilisation de leurs enfants, il faut se centrer d'une part sur le sens subjectif que les acteurs dévouent aux études et à leurs expériences lycéennes, d'autre part sur le fonctionnement même de l'école. Pour Poly, les choses sont simples : ses résultats sont très faibles au lycée. Le corps éducatif s'aperçoit de son handicap et ne veut pas s'adapter. Elle change alors de lycée en Terminale pour intégrer un établissement public renommé où elle rencontre Miette. Elle tente trois fois d'obtenir son baccalauréat et échoue. Elle arrête ainsi sa scolarité en Terminale et s'investit plus avant dans la Zone qu'elle côtoie depuis ses quatorze ans. Elle dort alors durant sa scolarité lycéenne en partie chez ses parents, des amis et dans des squats. Ses parents ne lui posent aucune question sur ses nuits passées hors du domicile. Aucun d'eux ne s'aperçoit ou ne veut voir que Poly, malgré sa mobilisation, lâche au fur et à mesure l'école, qu'elle se décourage. Aucune aide aux devoirs n'est réalisée par ses parents ou par des intervenants extérieurs. En difficultés financières depuis les douze ans de Poly, après avoir connu l'opulence et une position sociale enviable, (son père en effet, connut une ascension sociale importante, de balayeur il devient responsable d'une entreprise puis intègre la mairie en tant que conseiller municipal), sa mère atteinte de graves troubles psychologiques et physiques, les parents ne peuvent consacrer ni temps, ni argent supplémentaires à la scolarité de Poly. En sus, sa famille estime que son frère, l'aîné, constitue la priorité éducative. C'est à lui qu'incombe de modifier la réputation familiale en déclin. Ainsi les moments que sa mère peut accorder au travail scolaire de ses enfants sont dédiés à son frère. Pourtant, cette mère

ayant fréquenté durant une année l'université de psychologie aurait eu les ressources culturelles pour accompagner de manière efficace sa fille. Cependant le refus du handicap de Poly et ses problèmes de santé entravent toute implication à l'égard de sa fille (Terrail, 1992). Stigmatisée tant dans l'institution scolaire qu'elle vit comme rejetante que dans sa famille qui ne lui porte pas l'attention dont elle a besoin et refusant cet attribut, ne désirant pas entrer dans un établissement spécialisé, Poly ne sait plus quelle place occuper. Elle entretient ainsi plusieurs relations amoureuses avec des *teufeurs*, puis un zonard nommé Mick qui l'initie de plus en plus à l'univers de la zone. Déjà en contact avec les drogues, Poly se met à consommer de l'héroïne, des hallucinogènes et de la cocaïne. À ses vingt et un ans elle s'installe avec Kundevitch au squat. L'adoption d'une identité zonarde permet ainsi à Poly de dépasser les discriminations, la perte d'estime d'elle-même et de trouver une place qui la satisfait.

Pour Roxane, ses fréquentations de la Zone, ses problèmes "psychologiques" se voient gérés par l'institution de manière autoritaire. Le lycée Mayol estime que ses amis sont la cause de son mal-être et veut l'en éloigner. Le proviseur fait alors pression sur ses parents qui l'internent en hôpital spécialisé, puis il la renvoie de l'établissement. L'implication de l'équipe éducative dans la vie de Roxane est vécue plus comme une ingérence, une stigmatisation, que comme une aide. Sous des dehors de lycée expérimental démocratique respectant le temps des adolescents, la pédagogie conserve des traits plutôt traditionnels. Du fait de son apparence vestimentaire jugée inadaptée, Roxane est renvoyée à plusieurs reprises chez elle. À l'époque elle avait les cheveux teints en rose, des locks, des piercings, s'habillait déjà selon les codes zonards. Elle réintègre alors son ancien lycée classé ZEP mais le rythme de la vie en squat, dans lequel elle s'installe après son hospitalisation, peu en accord avec celui de l'école génère des absences qui influent sur sa motivation. De plus, l'écart entre ses camarades de style "racailles" et sa propre culture juvénile zonarde ne lui permet pas d'investir un groupe de jeunes au sein de l'école capable de la motiver, bien au contraire elle ressent des discriminations importantes de la part de tous les acteurs de ce lycée et s'en éloigne par conséquent de plus en plus (Charlot, 2001). **Roxane :** « *Après j'essaye d'y aller un peu plus mais c'est vrai qu'c'est chaud quand y a pas une seule personne qui t'parle euh... voilà qu't'es un objet bizarre, tu l' sais aussi, t' sais. Même les profs, j'le vois, j'le sens, t' sais, i'font une différence. Et j'suis pas dans l'moule. [...].* ». Malgré tout, Roxane a des projets professionnels, elle veut être styliste. Acceptée en école de stylisme sous condition d'obtention du baccalauréat, elle s'acharne à négocier entre sa vie de zone et l'école une position adéquate à ces contraintes scolaires, zonardes et à ses envies. Il paraît évident que le fait d'avoir un objectif clair chez les acteurs en termes de carrière professionnelle leur permet de se raccrocher au monde conforme, de sacrifier des moments de sociabilité zonarde. Pour ces actrices inscrites précocement et plus intensivement dans l'univers zonard connu par l'intermédiaire d'un petit ami, La Family outre son fonctionnement difficilement compatible avec le temps scolaire et ses pratiques, pousse les individus encore scolarisés à

se rendre et à travailler à l'école. Toutefois, si le message verbal explicite enjoint à la fréquenter, les discours implicites, qui relatent les déviances scolaires comme des combats gagnés et qui qualifient les savoirs scolaires d'inutiles en comparaison aux vrais apprentissages de la vie, créent des injonctions paradoxales. Ceci sans compter le bain idéologique zonard qui ne cesse de mettre en évidence l'aliénation dont sont responsables le travail et la vie ordinaire. Pour ces deux ZI vivant au squat il est donc nécessaire de s'armer de stratégies pour concilier les deux univers afin de parvenir à leurs objectifs. Ainsi l'évocation du stylisme, des arts plastiques comme professions sont toujours mises en lien avec une activité alternative de commerce de vêtements, d'accessoires faits main vendus en Free Parties ou sur les marchés pour stipuler leurs liens avec la culture zonarde. Toutefois, pour ceux qui ne veulent pas abandonner l'école, la vie en squat incompatible avec le travail scolaire implique au bout d'un certain temps le retour dans un logement fixe et l'éloignement de La Family.

Durant les vacances d'été, avant son entrée en Seconde, Mag débute ses premières expériences déviantes, des consommations de cigarettes, de cannabis, d'alcool. Mag entre en Seconde dans un lycée privé. Elle est hébergée par son père suite à des différends importants avec sa mère. Tenue par une mère aux mains de fer, elle acquiert d'un seul coup une liberté totale. Elle vole, fume et boit de plus en plus. Elle perd pied, ses résultats chutent. Mag se désintéresse totalement de l'école au profit des copains, des fêtes. Elle se fâche avec sa mère, se retrouve livrée à elle-même dans un climat familial difficile. Le père est remarié, il ne porte que peu attention à elle et elle doit faire face à une belle-mère psychologiquement maltraitante. Ses comportements scolaires sont alors qualifiés d'insolents. Une réorientation en BEP sanitaire et social se décide en fin de Seconde. Sa mère vit très mal cette décision, la « *renie, le BEP c'est pour les neuneu* » **Mag**. Durant cette année en lycée professionnel elle prend son premier trip avec son petit ami. Ne se faisant aucun ami dans ce lycée elle s'investit alors dans les apprentissages. Elle est en effet identifiée « *aux roots* », à la culture baba cool, alors que les filles de sa classe se rapprochent plus des modèles conventionnels féminins juvéniles que Mag nomme « *pute à frange* ». Cette inadéquation de rapport au monde lui permet de s'axer sur son travail scolaire et d'intégrer une Première d'adaptation qui débouche sur une Première scientifique. Cherchant à plaire à sa mère elle s'y engage massivement et d'autant plus que la différence de niveau entre la Première qu'elle a effectuée et la Terminale S est grande. Toutefois, la pression démesurément forte de cette mère joue en sa défaveur.

Mag « *Je suis devenue un exemple à suivre après avoir été une moins que rien, future femme de ménage qui fait un BEP.* ».

Se sentant plus aimée pour ce qu'elle représente que ce qu'elle est, Mag cherche alors des acteurs qui lui renverront une image positive d'elle-même. Elle rencontre la zone par le biais de Free Parties, prend régulièrement des psychotropes, se fait renvoyer de plusieurs lycées mais finit par obtenir son baccalauréat. Lorsque je la rencontre elle est inscrite en

première année de sociologie à l'université mais ne s'y rend plus. Elle vit de temps à autre dans le squat en attendant que l'appartement réservé et payé par ses parents soit libéré par l'ancien locataire. Elle fréquente Yogui. L'objectif de Mag est d'intégrer une école d'éducateur spécialisé ou d'infirmière. Elle passe des concours, entame sa formation d'infirmière l'année qui suit et s'installe définitivement dans son appartement.

Fin de parcours

Dorine, Poisson, Antifaf, arrêtent l'école en Troisième et s'engagent dans des groupes de pairs déviants. Dorine, dès le collège, côtoie des adolescents skateurs qui se droguent de manière plutôt festive et occasionnelle. Toutefois, cela ne lui suffit pas, Dorine est en quête d'expériences de plus en plus extrêmes avec les drogues et se rend alors fréquemment en Free Parties où elle rencontre des semblables en lesquels elle se reconnaît. Ils sont eux aussi en échec scolaire, connaissent des problèmes familiaux, sont attirés par les drogues et aspirent à l'autonomie, à la fête. La fin de sa scolarité, la mise à la porte du domicile maternel, le manque d'implication éducative de son père ainsi que le refus de sa belle-mère de l'accueillir chez eux, la poussent, dès ses quinze ans, à habiter chez ses différents copains, puis à s'installer en collocation. À trois ils sous-louent un appartement à « [...] un gars d'trente trois ans, un schizo qui est parti en saison. ». À cette époque, elle consomme de plus en plus intensément des stupéfiants, surtout de la cocaïne et des ecstasys qu'elle deale par ailleurs avec ses amis. Elle vole aussi pour se nourrir dans les magasins. La cohabitation n'est pas aisée, les histoires de chacun, la drogue entraînent des conflits. Tous commencent à fréquenter des zonards. L'occupation de ce logement se fait sur le même mode de fonctionnement qu'un squat, personne ne se sent réellement locataire du lieu. Les allées et venues de tout un tas d'individus plus ou moins équilibrés créent une ambiance particulière entre fêtes et désœuvrement. Elle rencontre avec sa meilleure amie deux garçons avec qui elles se mettent en couple puis louent une grande maison avec d'autres. Là encore le mode d'habiter ressemble plus à celui d'un squat. Il y avait tellement de chiens et de passage, de dégradations matérielles que la caution n'a pas pu être récupérée. Elle et son copain partent durant cette époque en camion faire des saisons, les *teufs*. Ils se rendent en Bretagne récolter des échalotes et perdent plus d'argent qu'ils n'en gagnent. Dorine oscille alors entre vie en camion, en squat et en appartement, sans jamais réussir à déterminer son orientation de vie. Elle se laisse porter par ses rencontres et aligne son comportement, ses projets sur ceux de ses camarades et surtout sur ceux de son petit ami.

Poisson et Antifaf quant à eux, ne s'affilient pas tout de suite à la Zone. Ils expérimentent des groupes de jeunes aux pratiques déviantes et continuent à vivre dans un premier temps chez leurs parents. Poisson vivant dans une cité populaire adhère au mode de vie et à la présentation de soi des jeunes de banlieue. Il consomme du cannabis, en vend, vole des mobylettes, des vélos, des voitures. Il se rend par la suite en Free Party à la base pour vendre des drogues aux *teufeurs*, rencontre Yogui et toute La Family. Les relations tout

d'abord commerciales deviennent amicales. Il est alors initié à la prise de substances plus dures. Ce glissement d'appartenance sociale du milieu "racaille / lascar" à celui de la zone se fera en deux ans, sous mes yeux. Il intègre ainsi le squat au bout d'une année durant quelques mois en faisant des va-et-vient. Suite à des abus de substances qui le conduisent en hôpital spécialisé pour des troubles anxieux, il retourne chez ses grands-parents. Antifaf en revanche, débute sa carrière déviante dès le collège en consommant massivement des stupéfiants. Mis à part ses beaux-parents, ni l'école, ni ses parents ne s'en aperçoivent. Il rencontre par la suite des redskins dont les activités principales consistent à se saouler, affronter physiquement des skins "fascistes", puis des punks. Il s'installe alors en squat durant quatre années avant d'intégrer un appartement et un emploi trouvé par sa mère.

Pour Mumu et Julie, le décrochage scolaire s'organise plus progressivement et se trouve corrélé à des accidents de trajectoires qui produisent des désajustements (Lahire, 2001). Mumu intègre après son collège un lycée de campagne où elle fréquente des amis en difficultés psychologiques. **Mumu** : « *En rencontrant mes potes du lycée, qui avaient, elles, redoublé leur Seconde et c'est comme ça qu'on les a rencontrées et qu'on s'est retrouvées dans la même classe.* ». Le groupe constitué de cinq filles s'enferme dans un fonctionnement morbide : consomme beaucoup de cannabis, d'alcool, se coupe des autres et développe des troubles psychologiques. Mumu et une de ses amies sont alors internées dans des services spécialistes des troubles du comportement adolescent. **Mumu** : « [...] *Fin, on était toutes un peu en dépression.* ». Durant cette période elle fréquente Joachim qui lui fait connaître les Free Parties. Après son hospitalisation, elle intègre un lycée situé en centre-ville de Violet connu pour sa population favorisée. **Mumu** : « [...] *Donc je sortais d'un lycée où y avait 600 élèves à un lycée où y avait 2 000 élèves, où c'est que des petits bourgeois, des petits fils à papa, maman, une future élite tu vois, en fait. Tu vois finalement dans le fond, j'y suis rentrée pa'c'que mon père habitait dans la même rue et qu'il y avait option arts plastiques et puis voilà, mais euh... voilà je me suis retrouvée avec des gens qui étaient pas du tout dans le même délire que moi.* ». Étrangère à cet univers social, elle perd pied (Charlot, 2001). Le choix de l'établissement s'effectue par défaut puisqu'il est le seul possédant une filière arts plastiques à même de l'accepter suivant les critères de la carte scolaire. Ces parents se saisissent de cette orientation chère à Mumu pour la remobiliser. Aucun lycée proche du foyer maternel rural ne possède cette spécificité, seul le lycée Montaigne proche de l'appartement de son père la dispense. Mumu vit alors cette expérience comme une véritable rupture relationnelle avec ses amies, comme une contradiction culturelle : sa socialisation inscrit en l'occurrence le savoir dans un rapport émancipateur, voire transgressif à l'inverse de son école encline à un rapport conformiste ayant pour objectif la création d'une élite. Mumu ne se reconnaît pas dans ces visées et accumule de surcroît des problèmes relationnels familiaux qui ne l'encouragent pas à s'adapter. Elle ne se fait pas d'amis et regrette son ancien établissement : « [...] *un petit lycée de campagne où j'avais tout mon groupe d'amis, [les élèves de Montaigne] étaient vachement superficiels, vachement naïfs, fin, moi tu vois je sortais de l'hôpital*

Amandi³⁰, je sortais d'une grosse dépression, voilà tu vois, voilà tu vois déjà que plus jeune j'étais déjà mature, ça m'a fait plus mûrir et je me retrouvais avec des gens qui avaient un an de moins que moi, complètement gamins ... ». Mumu cherche alors à l'extérieur des amis et rencontre « un mec qui était devant le Monoprix, la plupart du temps, [...] ... après je sais pas en fait si j'aurais pu rentrer chez mon père mais d'un côté je dormais dans le couloir et donc finalement je me suis retrouvée à dormir dans le parking avec lui et voilà en tant que pote. ». Elle côtoie un zonard nommé Anthony, se rend de plus en plus en *Free*. L'univers de la zone lui offre à elle aussi une place plus valorisée que celles données par ses expériences scolaires et familiales. Mise à la porte par sa mère et dormant dans le couloir chez son père, Mumu décide de prendre un appartement en colocation. Celle-ci s'achève au bout de deux mois. Elle repart chez sa mère, travaille durant l'été, repart chez son père mais préfère vivre « [...] chez ma pote Anne-Marie où c'est le gros squat et tout ça, plutôt que chez mon père. [...] C'était pas un squat mais c'était une première expérience de vivre en communauté et c'est avec cette expérience que j'ai rencontré mes purs potes. ». L'ambiance de la famille paternelle recomposée n'est pas des plus accueillantes, sa belle-mère n'accepte pas Mumu, son père ne la défend pas. Mumu débute ses consommations d'héroïne, se rend au squat de Sénac, y rencontre Yogui, se met en couple avec lui et s'y installe. Elle a dix-huit ans à l'époque.

Julie part elle aussi dans un lycée mais classé ZEP, fréquente différents groupes de pairs aux pratiques de plus en plus déviantes. À seize ans, une rupture biographique renverse son positionnement plutôt conforme à l'univers scolaire. Violée et enceinte par ce fait, elle décide de cacher sa grossesse à ses parents et accouche sous X. L'infirmière du lycée les prévient contre l'avis de Julie qui vit alors cet acte comme une trahison. **Julie** : « Ça a été super dur pa'c'que... il a fall ... En fait j'l'avais pas dit à mes parents, qu'j'avais été violée et juste j'ai commencé à plus aller en cours, voilà tout c'qui peut arriver quand tu... Et un jour en fait, l'infirmière... elle... , j'arrive à l'infirmerie : "J'veux rentrer." "Julie, y a des limites, tu rentres une fois par semaine, voire plus, qu'est c'qui t'arrives ?" J'fais : "J'me suis fait violer, j'ai pas envie d'en parler, j'veux rentrer." Et c'te pouffiasse elle a app'lé ma mère ! ». L'école devient alors un symbole d'inquisition, et non une épaule sur laquelle se pencher. Elle décide de porter plainte contre son agresseur. Les policiers qui l'auditionnent ne font preuve d'aucun tact, bien au contraire. **Julie** : « Et i'm'ont traitée comme une merde. « Mais putain ça ça colle pas là, ça ça colle pas là, vas-y comment il a pu faire ça c'est pas possible ! Techniqu'ement c'est pas possible. ». Julie se sent alors traitée comme la coupable. Au même moment elle entame des démarches pour intégrer un foyer de jeunes en difficulté, histoire de s'éloigner de cet environnement qui lui remémore son viol mais aussi pour se faire aider. Depuis cette agression, Julie adopte en effet des comportements jugés inadaptés qui seront par la suite diagnostiqués comme des symptômes d'un trouble bipolaire. Elle se rétracte et choisit de rester finalement dans la ville de ses parents. **Julie** : « J'avais dix-sept ans, c'est-à-dire

³⁰ Centre pour adolescents d'un CHU spécialisé dans les troubles alimentaires et suicidaires.

qu'en fait j'avais toute une bande de potes avec qui j'étais souvent où c'était bédots, alcool, bédots, alcool, bédots, alcool. Et là j'ai rencontré deux gars, un super cool qui m'emmenait en teuf, où j'ai mangé mes premiers tazs, tapé mon premier speed, tapé ma première coc'. ». Julie arrête alors le lycée s'installe dans la famille de son copain. Il est DJ dans des *Free* et déjà alcoolique, toxicomane à seize ans. **Julie** : « *J'veux dire à seize ans i'buvait quand même une bouteille de pastis par jour. Et tout en allant travailler et Il était milieu teuf, enfin un p'tit kepun qui f'sait la teuf, quoi.* ». Julie débute sa carrière zonarde, comme son style en témoigne. « *À l'époque j'avais les dreads, j'avais la moitié d'la tête avec des dreads, j'étais rasée, j'avais une demi crête, des atébas qui pendaient d'partout, j'avais des piercings plein la gueule, j'avais d'jà l' style.* ». L'ambiance est tendue chez son ami et Julie décide de partir. Elle rencontre alors Romain avec qui elle part en caravane. Elle suit les technivals, puis arrivant sur Violet, quitte ce garçon. Elle diversifie ses consommations psychotropiques et s'enrôle dans l'héroïne.

Réussites avortées sous influences

Miette obtient son baccalauréat sans difficulté malgré ses consommations de cannabis, d'alcool. Durant sa Terminale elle devient amie avec Poly qui lui fait connaître la Zone. Elle intègre l'école des Beaux-arts, vit avec sa sœur. Elle valide sa première année, rencontre Max un satellite déjà engagé dans la zone. Poly l'emmène au squat où elle tombe amoureuse d'Armor. Au vu de ses désaccords avec sa sœur, les membres de La Family la poussent à s'installer au squat. Ils l'encouragent malgré ce mode de vie à se rendre à l'école dont elle s'absente de plus en plus. Ses parents, commerçants, pourvoient financièrement à ses besoins. Elle n'est pas à son aise dans cette école des Beaux-arts et n'a pas vraiment tissé de lien avec les camarades de sa classe qu'elle perçoit comme trop différents d'elle. Les jugeant snobs, "fashions", elle se sent étrangère à leur univers, elle, une fille plutôt effacée en pantalon indien, récupérant le plus souvent ses vêtements à droite, à gauche. Miette éprouve des difficultés à trouver sa place dans une école où tout semble se jouer bien plus sur une présentation de soi extravagante et conforme par ailleurs aux modes de ce lieu, que sur une réelle implication artistique. Miette ne saisit pas ces jeux d'apparences. Pour elle l'art est un médium servant à exprimer ses plus profondes expériences et non un faire-valoir. Anonyme dans la foule des "m'as-tu-vu artys", personne ne se rend compte de son désinvestissement. Miette arrête alors son parcours scolaire. Armor s'évanouit dans la nature suite à des problèmes de dettes de drogue. Elle se retrouve seule, n'a pas encore acquis sa place au sein de La Family, commet quelques erreurs en dérogeant aux normes définissant les femmes zonardes. Miette s'engage alors dans une trajectoire de toxicomane, de "tox" comme disent les zonards. Si elle paraît proche de la voie zonarde, ces deux chemins de vie sont en réalité divergents. En couple avec Michel qui l'initie à l'héroïne, Miette devient totalement dépendante en quelques mois, n'organise sa vie qu'en fonction de l'héroïne.

3. 2. 1. 3. Le travail un peu mais pas trop

Les satellites, et les ZI ont travaillé pour beaucoup l'été, dans le milieu agricole, de la restauration, dans des bureaux mais n'ont cependant jamais gardé réellement d'emploi mis à part Mina caissière durant plus d'un an. Outre le manque de diplômes supérieurs et de réseau social, c'est le rapport au travail souvent ambivalent ainsi que les expériences qu'ils en retirent qui freinent les acteurs (Hagan, Mc Carty, 1998). Julie ainsi ne supporte pas les rapports d'autorité inhérents à toute activité professionnelle. Elle accumule de petits emplois dans des entreprises peu scrupuleuses payant à la commission, arnaquant les clients, ou dans des secteurs robotisants. Elle travaille dans la téléprospection où chaque employé doit en un temps limité débiter les mêmes phrases toute la journée pour espérer convaincre des consommateurs déjà saturés par d'autres démarcheurs téléphoniques. En matière d'emploi, du fait de la conjoncture actuelle, les managers dans ces secteurs sont d'autant plus agressifs que les sièges sont fortement éjectables, les employés faciles à recruter. Une de ses responsables n'hésite pas à la harceler : « *Le jour de mon anniversaire [...] elle me dit : « Alors Julie t'es fraîche t'as pris ta douche ? », là j'ai péti un plomb, j'me suis barrée j' suis rentrée en stop.* ». Le dénigrement social déjà vécu antérieurement est réactivé dans les postes que Julie est en mesure d'obtenir. Refusant de le subir une nouvelle fois, elle quitte ainsi de nombreux emplois préférant conserver une image d'elle-même suffisamment bonne. Paradoxalement l'inactivité aussi entache son identité sociale. Embauchée par une ONG, Julie trouve un sens à cet emploi qui colle à ses convictions, à son goût pour l'altérité. Elle a la sensation de servir à quelque chose sans pour autant alimenter un système sociétal qu'elle critique. **Julie :** « *J'ai fait Handicap ça c'est super bien passé [...].* ». Néanmoins, l'affectivité qu'elle engage vis-à-vis de ses collègues et les problèmes liés à la vie de rue, entravent la poursuite de ce travail. **Julie :** « *J'fais la mission et au même moment Lino [son ex petit ami incarcéré pour violences aggravées suite à la plainte de Julie] m'avait rappelé depuis sa prison, m'avait harcelé, m'avait envoyé des courriers, [...], j'étais pas bien dans ma tête, j'm'en prenais à tout l'monde. J'ai super mal fini ma mission.* ». Poisson quant à lui explique différemment sa situation. Sans diplôme il n'accède qu'à des emplois qui ne l'intéressent pas, pénibles, routiniers : comme le travail à la chaîne dans une usine de peinture, de manœuvre dans une entreprise de BTP ou encore d'employé sur une chaîne de tri dans une déchetterie. Il garde plus de six mois son premier emploi d'ouvrier puis rencontre la Zone et le quitte. Par la suite Poisson travaille le strict minimum lorsqu'il est obligé de trouver l'argent nécessaire à la relance de son "business" ou à son permis de conduire. Pour lui, le travail n'a rien d'épanouissant, c'est une contrainte au même titre que l'école. Mumu, Julie et Dorine, partagent une conception proche du travail, jugé de manière positive. Les ZI et les satellites, y compris ceux qui n'ont jamais travaillé, ne peuvent en effet imaginer leur vie sans activité professionnelle, bien que chez les ZI cette conclusion n'émerge pas tout de suite. Chez les ZI, les activités en plein air de type agriculture, le travail sanitaire et social ou requérant une forte autonomie d'action comme le transport de marchandise en camion, sont fortement valorisées. **Julie :** « *J'ai fait la*

brande. [...] C'est bien t'as tous les gens, toute la Zone. [...]. Donc avec mon mec on était tous les jours dans les bois, avec Simon (son chien) qui courait partout, on était là on coupait la brande, on f'sait nos p'tites pauses quand on voulait, on fumait nos clopes, donc bon après on a été exploités comme des tarés. ».

Ces emplois laissent une part de liberté à ces acteurs qui en ont particulièrement besoin. Tous lieux enfermant et gestes répétitifs sont perçus comme une véritable domination, une aliénation. **Julie** : « *Mais j'suis pas contre le fait de travailler, d'avoir des boulots moi y a plein d'boulots qui m'plairaient trop. Regarde, moi j'aim'rais bien être routière, [...], euh. moi j'aim'rais bien passer mon BAFA, m'occuper d'enfants, j'ai plein d'petits projets comme ça. ».*

Poly, de par son classement adulte handicapé, diverge de cette posture. Elle qui n'a pas accès normalement aux emplois conventionnels, les trouve tous intéressants, voire émancipateurs. « *Ouais, c'est une question de droit en fait. Surtout. C'est pa'c'qu'on m'dit euh... En fait, j'travaille pas, pas pour un salaire quoi, en fait. 'Fin un salaire c'est bien. [...]. J'travaille pour ma liberté d'esprit pour pas rester dans une chambre eu ... , enfermée, à dire : "J'suis qu'une pauvre malade qui arriv'ra jamais à rien.".* ». Le travail devient pour Poly un moyen de revendiquer ses capacités, de s'affranchir de son stigmaté. Les expériences dénigrantes passées de sa scolarité n'ont pas entamé sa volonté d'accéder un jour aux mêmes droits que les *normaux*. Néanmoins, si elle affirme pouvoir occuper n'importe quel emploi, elle les choisit dans le secteur social ou environnemental. Seuls les satellites se préoccupent peu du type de poste occupé. L'important pour ces jeunes est d'obtenir de quoi vivre, de participer à la société conforme.

Bien que les emplois occupés soient précaires et les conditions de travail peu satisfaisantes, les expériences de travail plus fréquentes chez ces acteurs concourent à développer un capital humain et social déjà plus important et accroît leurs chances d'employabilité (Hagan, Mc Carty, 1998). Ainsi, une fois la carrière ZI et satellite en déclin, leur réinsertion sur le marché de travail ne paraît pas poser de difficulté particulière. Mina actuellement réalise un stage dans une boutique de cosmétiques artisanaux qui devrait se transformer en CDD, voire en CDI. Poly, quant à elle réalise une formation d'AMP, Mumu de maraîcher, Mag d'infirmière. Julie a monter son entreprise itinérante de fabrication de bijoux qui lui rapporte un revenu complémentaire à sa prestation AAH. Poisson et Miette, bien qu'ils stationnent dans les positions ZI et satellite moins engagées dans la Zone que celle de ZE sont encore trop actifs pour bâtir un projet professionnel.

3. 2. 2. Les ZE : de l'échec, à la relégation, à la réappropriation

3. 2 . 2. 1. Collège : l'améritocratie conscientisée ?

Contextes inégalitaires

Nia, Yogui, Jo et Kundevitch, ADN, Trash et M. Z, poursuivent leur scolarité au collège. Pour certains les difficultés de comportement, présentes déjà à l'école primaire, se durcissent. Les résultats s'affaiblissent, le désintérêt s'accroît. D'autres rencontrent une rupture biographique qui les fait basculer. Quelques-uns par la fréquentation de l'école prennent davantage conscience des inégalités sociales de traitement. Plusieurs maintiennent un équilibre entre déviance tolérable et résultats suffisants. L'organisation plus anonyme, les rapports avec les professeurs moins proches, la distance sociale et culturelle peut-être plus grande entre leurs familles et les professeurs, ne répondent pas aux besoins d'encadrement formel et informel, ni aux principes d'organisation connus antérieurement, ainsi qu'à l'attention relationnelle dont ils ont besoin (Charlot, 2001). Les professeurs sont multiples, ils n'habitent pas dans les mêmes lieux que les élèves et ne vivent pas du tout de la même façon qu'eux (Charlot, 1992 ; Debarbieux, 1996 ; Van Zanten, 1985). Cet ensemble de facteurs ne permet pas que s'établisse rapidement une proximité relationnelle. Or, le rapport au savoir des ZE ruraux se lie étroitement avec cette dimension. L'équilibre antérieur est donc déstabilisé, désorganisé (Whyte, 2002). **Joe :** « *Après, arrivé en 6^{ème}, ça a commencé à un p'tit peu à dégringoler.* ». Le passage du primaire au collège implique une désocialisation, une resocialisation et génère des tensions chez les élèves (Debarbieux, 1996 ; Whyte, 2002). Ces tensions sont plus difficilement surmontables lorsque les nouvelles normes scolaires sont éloignées de celles de la famille et de celles connues à l'école primaire (Debarbieux, 1996). L'adaptation est donc difficile pour ces jeunes qui ne saisissent pas le métier d'élève qu'ils doivent exercer pour réussir. Du fait d'un autosacrifice social, du contexte de chômage et des expériences familiales vécues, l'apprentissage des règles du jeu scolaire est, si ce n'est difficile, du moins repoussé par les jeunes pour qui cet enjeu ne revêt aucun sens. Le conformisme qui caractérise la posture du métier d'élève est ainsi rapidement écarté au profit d'attitudes déviantes dépréciées scolairement mais valorisées aux yeux des pairs. **Yogui :** « *Donc déjà je lisais pas mal de livres comme ça.* **Tristana :** *Tu devais être bon à l'école du coup, non ?* **Yogui :** *Non. Parce que j'ai toujours appréhendé... Enfin, j'ai toujours rejeté l'autorité, donc forcément avec mes potes en dictée, tu vois, par exemple, c'était pas à celui qui avait la meilleure note, c'était à celui là qui faisait le plus de fautes.* ». Au lieu de vouloir endosser l'identité de bon élève, les ZE qui perçoivent l'école comme une entrave à leur liberté, préfèrent s'y opposer, la provoquer en jouant le rôle de cancre. À cela s'ajoute chez Yogui et Momo une interprétation des rapports sociaux en termes de domination. Ce positionnement extrême de Yogui fait écho au vécu familial professionnel. Le père jouant pleinement le jeu social qui devait être récompensé, s'est vu relégué. Yogui interprète cette expérience comme le signe de l'hypocrisie sociale à laquelle l'école

participe. « *Leur sens de l'injustice provient de l'échec du système à satisfaire les attentes.* » (Cloward, Ohlin, 1966, p. 117). La démocratisation de la société et de l'école a conduit à augmenter les espérances de tous les acteurs et le niveau d'instruction requis pour accéder aux positions sociales les plus enviées, le nombre de postulants et par conséquent la compétition. Ainsi les seuls critères d'évaluation formelle, objective, ne suffisent plus à trier les individus adéquats ou inaptes. Les acteurs en capacité sont devenus trop nombreux. Ce contexte implique alors la création d'autres critères opérationnels qui heurtent les premiers. La proximité de l'habitus, la connaissance des orientations scolaires, les manœuvres parentales jouent ici un rôle majeur. Cette divergence entre ces deux types critères (formelles, informelles) de sélection inhérente au système démocratique et méritocratique, conduit les acteurs non couronnés à développer un vif sentiment d'injustice. La ségrégation sociale dans l'école est donc rapidement perçue par Yogui. La conscience d'une *améritocratie* héritée de l'expérience professionnelle paternelle se voit relayée dès l'école élémentaire par une expérience scolaire discriminante puis par celle du collège privé séparant en classes distinctes les élèves suivant leurs origines sociales. Ne pouvant accéder aux signes extérieurs de richesse qui permettent de se sentir à égalité avec certains de ses camarades, Yogui s'engage dans des vols, tente par cette stratégie de pallier le défaut de capitaux économique, symbolique familiaux. La résultante est bien loin d'être efficace. Les parents avec l'accord des jeunes recourent aux institutions privées pour enrayer l'échec scolaire et leurs comportements déviants. L'école, marché de biens scolaires, au vu de la quantité de monnaie d'échange que possèdent les ZÉ, n'offre alors que peu d'alternatives (Boudon, 2011). Ils ne choisissent pas les établissements les mieux dotés du fait d'un manque d'argent, d'information, de réseau social, mais ceux qui leur sont familiers. Les consommateurs d'école ici sont bien loin des fins connaisseurs stratèges et tacticiens du contournement de la carte scolaire (Ballion, 1982). Eux-mêmes, peu coutumiers de l'école, n'ont pas perçu toutes les différences entre établissements. Ils estiment simplement que l'école privée, plus cadrante, proche de leur conception éducative statutaire, répondra aux besoins de discipline de leurs enfants. **Tristana** : « *Tes parents i'z'ont voulu bien faire en t'mettant là ...* **Yogui** : *Donc, euh... ouais mais on y était tous, d'toute manière, c'est un peu un collège familial.* ». Le recours au transfert dans le secteur privé pour pallier l'échec scolaire des enfants est ainsi mobilisé par les familles de Yogui, Kundevitch, Momo et Trash (Langouet, Leger, 1991). Elles espèrent que la pédagogie plus stricte réfrènera les comportements déviants de leurs enfants, les incitera à réinvestir l'apprentissage scolaire et les éloignera de leurs mauvaises fréquentations. Cette "navigation à vue", réponse immédiate à la situation d'échec scolaire de ces jeunes, n'est pas réellement stratégique puisqu'elle ne se départit pas des influences liées à l'appartenance sociale populaire et n'anticipe pas l'avenir. Elle ne fait que répliquer à des difficultés d'ores et déjà présentes par le biais de décisions déjà contenues dans un habitus familial (Langouet, Leger, 1991). Les parents de Yogui, dès la scolarisation de l'aîné au collège, privilégient un établissement privé. Bien que cette réponse s'avère peu efficiente,

ils la conservent pour leurs deux autres fils. La confrontation dans cet établissement à d'autres jeunes beaucoup plus aisés ne fait qu'accentuer la perception des inégalités sociales et leur rage vis-à-vis du système sociétal dont l'école et l'un des représentants. Ces enfants se retrouvent avec des semblables transférés eux aussi pour les mêmes raisons dans des classes où la mixité sociale n'est pas de mise (Debarbieux, 2011). « *Les résultats montrent la grande importance du groupement des élèves dans des classes dites de niveau : c'est un des facteurs les plus puissants pour expliquer les différences de victimation dans les écoles.* » (Debarbieux, 2011, p. 20). Rien d'étonnant alors que leur confinement dans ces classes de seconde zone génère un vécu discriminatoire et pousse certains comme Yogui, Trash, Kundevitch à développer une culture anti-scolaire se traduisant par des absences répétées, un désengagement total face aux apprentissages, des pratiques violentes et addictives.

Pour Momo, l'analyse de ses comportements anti-école doit compter avec les discriminations ethniques vécues. Les notes chutent de plus en plus, les comportements deviennent agressifs. « *À partir du CP l'école c'est plus ça, quoi, donc automatiquement en 6^{ème} j'commence à être un bon minot bien con, donc j'foutais la merde. Donc j'me suis fait virer, j'ai été en internat en Vendée. J'y suis resté trois ans, j'ai pété un câble, j'me suis refait virer. Ensuite j'suis allé dans un collège qu'était à côté d'chez moi pa'c'que à la base, en 6^{ème}, j'suis allé dans un collège privé. Pa'c'qu'ma mère croyait qu'c'était mieux et tout. La grosse daube, c'est c'qu'on croit. J'y suis resté trois mois et ensuite j'suis allé sur Paris pour faire ma troisième 3^{ème}.* ». La discrimination vécue en CP et le manque de camarades de jeu, contribuent à bâtir chez lui une interprétation hostile du monde. Il pense qu'au regard de ses origines et du contexte social raciste, dominateur, de l'expérience professionnelle coûteuse de ses parents confinés dans des emplois qu'il estime subalternes, il ne pourra de toute évidence pas exaucer leurs vœux. Cette vision inégalitaire du monde, associée à la forte pression parentale de réussite sociale, concourt à positionner l'univers scolaire comme un ennemi à abattre. Il détruit le matériel scolaire, insulte les enseignants, se trouve proche d'un passage à l'acte violent vis-à-vis d'un directeur de collège. Pour lui l'école n'a aucun sens, si ce n'est celui de trieur social, ethnique entérinant les inégalités déjà présentes. S'acharner à jouer un faux-semblant basé sur la croyance dans le système scolaire en espérant tirer une petite épingle de ce jeu lui est insupportable. Quitte à être considéré comme un inférieur, autant se démarquer. Momo se rebelle (Merton, 1997). La hargne qui l'habite le pousse logiquement à s'affilier à des camarades semblables avec lesquels il expérimente des pratiques déviantes : bagarres, consommations de drogue, absentéisme, provocations de tout type envers les représentants de l'école. Il préfère ainsi s'adapter à cette situation en occupant la place de rebelle plutôt que celle de soumis qui de toute évidence ne portera pas ses fruits. Le plus troublant dans le rapport au monde conflictuel de Momo est qu'il ne se bâtit pas sur des transmissions familiales hostiles à la société ou enclines à la plainte et la victimisation mais sur un vécu scolaire qui lève le voile sur ce qu'est la société réellement, à savoir : « *La société en général, mondiale, c'est d 'la grosse merde, c'est tout, c'est juste du contrôle mental pour*

avoir des sous pa'c' que les mecs i'veulent du pouvoir, c'est tout. [...]. Les gens i'pensent qu'à leur gueule alors qu'i' vivent grâce à tous les autres petites gens, et ça, i'z'en prennent pas conscience.» (Momo). Ainsi le savoir enseigné par l'école n'est que manipulation mentale servant les intérêts des dominants, l'ordre scolaire le reflet de la domination sociétale. Le vécu de colonisation de sa famille ayant immigré dans les années 1960 n'est peut-être pas étranger à cette interprétation de l'école (Bruneaud, 2003). *« Ainsi, la nature des relations inter-ethniques entre une partie du personnel scolaire et des élèves / parents issus de l'immigration trouve partiellement sa source dans un modèle colonialiste où se mélangent paternalisme, domination et coercition. »* (Bruneaud, 2003, p. 373). Évidemment ce modèle provoque des conflits, ici plus larvés qu'assumés, puisque les parents de Momo espèrent le hisser en haut de la hiérarchie sociale grâce à l'école, entretiennent donc des rapports courtois avec les représentants de l'institution scolaire et réagissent au même moment aux discriminations qu'il rencontre. Momo devient donc le porte-parole familial, sans que cette position, ce passé lourd de domination et de discrimination présentes soient conscientisés par lui et sa famille, de son traitement ethnicisé inégalitaire. Todd met en exergue le fait qu'un grand nombre de sondages d'opinion *« [...] concordent pour révéler une formidable agressivité de la population française vis-à-vis du groupe maghrébin, que l'on doit interpréter comme une hostilité à un système de mœurs et non à une race définie par des critères biologiques. »* (Todd, 1994, p. 307). À l'école, si l'agressivité n'est pas forcément récurrente envers Momo, les discriminations peuvent néanmoins s'actualiser au travers de formes moins décelables comme l'orientation plus fréquente à niveau égal vers des filières professionnelles ou dans des classes confinant les "mauvais élèves" entre eux (Bruneaud, 2003 ; Debarbieux, 1996). Cette ségrégation entraîne des comportements violents chez Momo. Pour contrer ce phénomène, certains parents, comme ceux de Momo, vont alors décider d'inscrire leurs enfants dans un collège privé. Pour J. F. Bruneaud (2003), l'inscription dans des établissements privés, les stratégies d'évitement de la carte scolaire des familles maghrébines sont autant d'indices de leur discrimination. Les multiples changements d'établissement que Momo impute à son comportement mais aussi aux interprétations des adultes de l'école ne font qu'accentuer son inscription dans une culture anti-école. A. Van- Zanten (2001) souligne ainsi les stéréotypes négatifs attachés aux garçons maghrébins à l'école, dont Momo a lui aussi fait les frais. Comment alors se comporter autrement que par ce qui est attendu de lui ? Malgré les fortes aspirations parentales de réussite et leur croyance en l'institution scolaire Momo n'arrive pas à se départir des rôles scolaires distribués d'avance. Se rejetant "la patate chaude" Momo, les établissements scolaires se désacralisent alors de plus en plus à ses yeux et à ceux de ses parents. Ces derniers concevaient l'école comme un ascenseur social mais semblent avoir toujours entretenu une certaine méfiance quant à sa capacité éducative (Bruneaud, 2003). Cette incertitude quant aux capacités éducatives de l'école s'explique sûrement par ses accointances historiques coloniales. Suite aux expériences collégiennes de Momo, c'est aussi la foi dans le rôle émancipateur et égalitaire de l'école qui est balayée. *« Loin*

d'obtenir de la part de l'école une réponse à la hauteur de leurs espérances, ces parents se voient, à travers les comportements déviants de leurs enfants, mis en cause dans leur propre rôle d'éducateur. Du coup, une fracture souvent basée sur des considérations ethniques s'établit entre l'institution scolaire et les parents. » (Bruneaud, 2003, def). Cette désillusion entraîne une interprétation de type domination, racisme du traitement scolaire. Cette analyse des situations scolaires provoque en retour des attitudes agressives qui viennent par un effet de boomerang confirmer les a priori du corps enseignant. La culture anti-scolaire de Momo se nourrit ainsi de l'histoire coloniale parentale, de leur désillusion quant aux services scolaires, des ségrégations vécues majoritairement de façon implicite et participe à une cassure entre des "eux", les dominants incarnés par les représentants du monde scolaire, et les "nous", ceux qui en font les frais (Bruneaud, 2003).

On ne peut imputer aux seuls manques de connaissance légitime parentale la responsabilité de l'échec scolaire de Momo. L'analphabétisme maternel n'a pas entravé sa mobilisation et la recherche de solutions pour améliorer les résultats scolaires de Momo. *« Parfois, les parents de ces élèves comprennent que leur enfant est en train de plonger, tentent de réagir, de stopper le processus. Le plus souvent, ils utilisent les possibilités de passage entre l'enseignement public et l'enseignement privé et vice-versa. »* (Charlot, 2001, p. 161). L'inscription dans une école privée constitue pour ces acteurs, aux emplois faiblement rémunérés, un investissement conséquent. Cette famille, relativement stable, *« [...] dont la configuration permet un mode de vie "équilibré". »* tente de se saisir des modes d'action auquel elle a accès pour endiguer les difficultés de Momo (Bruneaud, 2003, p. 398). Cependant, si les parents sont investis, leur mobilisation n'est pas pour autant efficiente et l'aide éducative qu'ils peuvent apporter à Momo, pas pour autant la plus adaptée à la culture scolaire légitime (Bourdieu, Passeron, 1970). Les expériences négatives s'amoncellent chez Momo, il ne cède pas à la pression conformiste parentale, ni scolaire, ne parvient pas à modifier son rapport au monde et à l'école qui reste optionnel. Il conserve un profond ressentiment à l'égard de ce qu'il vit comme des violences symboliques, comme une atteinte à sa dignité et à son honneur (Bruneaud, 2003).

Ainsi, cette institution majeure qu'est l'école censée créer des liens entre l'enfant et la société, n'a pu répondre à cette mission avec les zonards du squat. Or, plus un adolescent est attaché à son école, moins il commettra d'actes délinquants (Fillieule, 2001). Selon Hirshi, cette difficulté d'attachement serait issue des faibles compétences scolaires des enfants ayant pour conséquence, de faibles résultats puis un rejet de l'autorité scolaire. **Yogui :** *« J'ai redoublé en 5^{ème} à cause de mon comportement. Jamais à cause des notes. »*. Pour ma part, il me semble plus judicieux de comprendre que l'institution scolaire perd toute légitimité aux yeux de ces acteurs du fait du mensonge méritocratique qu'elle ne cesse de soutenir, mensonge de surcroît rapidement mis à jour par ces élèves en difficultés. De plus, Mc Dermott explique fort bien que *« L'échec est l'une des nécessités culturelles de la scène scolaire Américaine. »* (1987, p. 363). En France il en va de même, pas de réussite sans échec, pas d'engagement des élèves sans ces réussites et la peur de

l'échec. Ces deux pôles (désir de réussite / peur de l'échec) balisent le métier d'élève relativement conforme. Or, ici, l'échec n'est plus craint, il est déjà ressenti. Les acteurs s'y sont résignés du fait des expériences professionnelles chaotiques parentales, de celles scolaires de leurs frères aînés, de leurs cousins et de celles rencontrées à l'école primaire. Ces expériences sociales ont anesthésié le ressenti négatif face à l'échec scolaire. D'autre part la réussite n'est absolument pas envisagée comme possible dans un environnement où peu d'adolescents la symbolisent (Ogbu, 1992). Dans cette configuration les ZE entretiennent avec l'école des rapports plus ou moins déviants. Les expériences discriminatoires par un processus de *labelling* et celles d'indifférences plombent toutes deux l'estime de soi des jeunes. Ainsi les influences écologiques des quartiers de résidences offrant des exemples d'échecs scolaires et sociaux par la voie légitime et des exemples de réussites par la délinquance, se sédimentent pour favoriser le détachement vis-à-vis de l'école et le passage vers la déviance (Becker, 1985). N'oublions pas par ailleurs, que les acteurs engrangent par le contact avec d'autres jeunes déviants des gains surtout statutaires qui viennent pallier ceux difficilement atteignables de manière conforme. Les facteurs sont ici multiples : interactionnels, écologiques, structureaux et expérientiels. La sociabilité avec des pairs semblables trouve alors un terrain favorable. Le glissement se fait ainsi au fur et à mesure du temps passé au collège. Le jeune se désinvestit scolairement au profit d'apprentissages déviants avec ses copains.

Les adultes de l'institution deviennent des outsiders dont il faut se protéger, voire attaquer pour confirmer son statut dans le groupe de jeunes déviants. *Yogui* : « *Qu'on vive pas sur la répression, qu'on vit pas sous l'interdiction, que à l'école on nous apprenne nos droits et pas nos interdictions.* ». L'école devient uniquement la représentante d'un ordre social imposant bien plus de contraintes, maintenant des inégalités, une domination que défendant le droit et émancipant les dominés. L'école devient l'arène des réactions aux inégalités mais aussi celle de l'affiliation à un groupe déviant. Des tensions se cristallisent du fait des différences de destins sociaux alloués aux ZE et aux plus favorisés. Les ZE s'aperçoivent donc que leur futur n'est pas envisagé de la même façon que pour les plus aisés et qu'on les enjoint à s'y résigner. Baignant dans un environnement écologique et familial plus ou moins déviant, le calcul d'une résolution de cette tension amène les acteurs à penser le recours à la déviance comme une solution soutenable (Cohen, 1955). La loi du plus fort s'impose par la situation de domination à laquelle les acteurs tentent de répondre en modifiant les normes de hiérarchisation. En faisant de l'endurance, de l'extrémisme corporel les critères valorisants, à l'encontre de ceux de l'école basés sur le savoir et le contrôle du corps, les jeunes bâtissent un nouveau cadre de référence adapté à leurs conditions, donnent naissance à une culture juvénile antagoniste (Cohen, 1955 ; Mauger, 2006 ; Willis, 2011). Cette loi du plus fort trouve par ailleurs sa source dans la prégnance importante d'une déviance environnementale qui accorde aux acteurs un statut valorisé dans leurs groupes de pairs à l'école et qui est peu critiquée car considérée comme ordinaire dans le passage à la vie adulte dans leur milieu d'appartenance populaire (Rubi, 2005). Le discrédit de l'institution elle-même concourt à diriger les acteurs vers la

voie plus familière de la déviance et les amènent à se détacher de plus en plus des normes scolaires voire à les contrer sous forme de jeu (Willis, 2011). L'autorité et la légitimité de l'école, définies par les ZE comme la possibilité de pouvoir se départir des déterminants sociaux, sont balayées, raillées. Aucun d'eux n'y croit plus. Les acteurs inversent les critères de hiérarchisation scolaire pour considérer comme valorisant l'échec scolaire. Le rapport à l'école basé sur l'émancipation potentielle du milieu d'origine et l'ascension sociale perd son sens pour laisser place à un processus de différenciation (Willis, 2011). Cette différenciation repose sur une opposition à l'institution en se référant aux thèmes, enjeux de la culture populaire. La virilité, la force donc la violence, l'hédonisme et le rejet de ce qui est considéré comme de l'intellectualisme, posture extérieure à la "vraie vie" sont des principes de la culture populaire. La vraie vie est celle des adultes luttant pour la survie familiale par un travail physique pénible et s'oppose à celle de l'école, la fausse vie, qui n'a que peu d'impacts dans la réalité quotidienne populaire. Ces principes populaires se manifestent par des comportements déviants à l'encontre de l'école : absentéisme, alcoolisations et prises de drogues, refus d'accomplir les tâches scolaires et d'adopter les règles de déférence et de conduite conforme à l'institution (Charlot, 2001 ; Willis, 1977 ; Goffman, 1973a, 1973b). En s'opposant aux élèves conformes et en adoptant des pratiques d'adultes populaires, ces attitudes traduisent un désir de prise de pouvoir, de séparation de l'institution. Les ZE expriment ainsi leur vision de "la vraie vie", celle des adultes de leur milieu et l'opposent à celle de l'école : " la fausse vie". **Yogui :** « *Qu'on nous apprenne ce qu'il y a dans la vraie vie et pas qu'on nous apprenne des... , j'sais pas.* ». L'école ne prépare en effet pas à l'univers du travail, ni à la situation de domination encore plus évidente dans ce secteur. « [...] Ces élèves, qui n'ont plus rien à espérer d'une école qui, de bout en bout, n'a fait que les dévaloriser, dévalorisent à leur tour l'école et lui opposent la "vraie vie". » (Charlot, 2001, p. 88). Le professeur n'incarne plus l'autorité légitime étant donné que les bases morales sur lesquelles elle se fonde ne sont plus acceptées par les ZE ; le cadre qui permet l'échange entre l'enseignant et les ZE est vu comme une répression et non comme un moyen nécessaire à la transmission de savoirs. « *Dans un système où l'échange de savoir et le paradigme pédagogique sont utilisés comme une forme de contrôle social, le déni du savoir et le refus de son « équivalence » éducative, le respect, peuvent être utilisés comme un obstacle au contrôle.* ». (Willis, 2011, p. 131). Une culture anti-école se bâtit au fur et à mesure, en interaction avec leur groupe social d'appartenance et l'école. La violence et sa maîtrise, deviennent des principes de classification chez les ZE à l'opposé du savoir dans l'univers scolaire. Elle offre un prestige et affirme la capacité des acteurs à se prendre en main, à être capables d'affronter la "vraie vie". La violence utilisée à ces fins aussi bien à l'intérieur de l'école que dans des activités parascolaires et dans le quartier, la famille, acquiert une importance fondamentale dans le processus de construction statutaire et identitaire de ces jeunes. **Yogui :** « *Trois rugbymen avec un père assez violent ... dans une éducation violente : entre le collège, le rugby, les quartiers pauvres, les quartiers riches ça c'est qu'on était quand même à Pognac donc c'est [...] soit des pauvres, soit des très riches*

même. ».Yogui pourrait en effet tenter de tirer son épingle du jeu en acceptant le destin scolaire peu glorieux qui lui est affecté mais l'auto-élimination par provocation lui semble plus judicieuse quant à ses priorités : conserver la face, l'honneur des siens. Être un voyou qui s'assume et qui le choisit et non un élève peu intelligent paraît à ses yeux et à ceux de sa famille plus valorisant (Willis, 2011). En récusant les normes scolaires, lui et Trash écartent la définition stigmatisante scolaire pour se construire identitairement en dehors. L'école est pour Yogui une instance d'évaluation dont les dés sont pipés, pour Trash elle ne revêt aucun sens. Les espérances en matière d'emploi, dont leurs pères et mères constituent des exemples, sont faibles dans la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent (Ogbu, 1992). Ce qu'explique Ogbu pour les noirs américains semble ici valide pour des blancs de milieux sociaux précarisés. Si les acteurs ne doivent pas jouer le rôle "du bon Oncle Tom ", ils doivent allégeance au patron, pour Yogui et Joe, aux groupes sociaux dominants du Blédoc. Cette région viticole est connue en effet pour ses exploitants coutumiers d'un certain esclavagisme à l'égard de leurs employés. Pour Trash qui habite dans une cité populaire, il doit se résigner à accepter sa place de disqualifié social. La région viticole dans laquelle Yogui réside, et le quartier où Trash vit, sont connus pour que se tisse ce type de rapport de domination. « [...] *Ce type de traitement ou d'attente ten [d] à frustrer [ces acteurs] à les rendre amers et nourrir leur ressentiment ; cela les a forcés à chercher d'autres stratégies pour subsister et améliorer leur condition et à se battre en permanence contre le système.* » (Ogbu, 1992, p. 13). Ne croyant pas pouvoir progresser par la voie ordinaire en adoptant la culture et les pratiques culturelles légitimes, les groupes dominés développent un sentiment de discrimination institutionnalisée. Plutôt que d'y participer, Yogui, Trash préfèrent alors s'en détacher, s'en moquer, résoudre le conflit culturel existant entre l'école, la société et leur famille par un tour de passe-passe. Non, ils ne sont pas en échec scolaire, mais ils décident de mettre l'école elle-même en échec. « *Par conséquent, les minorités³¹ consacrent une grande partie de leur temps et de leurs efforts à contourner les règles du comportement de réussite ou les critères de sélection pour les emplois et autres positions sociales qui sont définis par [les dominants].* » (Ogbu, 1992, p. 13).

La distance sociale, culturelle entre ces familles et les professeurs, entrave toute communication et la mise en place d'une réponse globale aux difficultés scolaires des jeunes. Au contraire, l'école stigmatise les familles, leur attribue la responsabilité de cet échec. **Trash** : « *Surtout par les profs, quoi. "Sa mère elle s'occupe pas d'lui."* ». Cette stigmatisation concourt au rejet de l'école et à la protection de la famille par le jeune qui ne cesse de revendiquer alors l'inutilité de la scolarité dans son propre cadre social populaire.

³¹ Minorité s'emploie ici dans le sens de dominés et ne se réfère pas à une caractéristique numérique.

Les parcours de Trash et Yogui constituent le pôle le plus extrême de l'expérience zonarde scolaire puisqu'ils rejettent la hiérarchisation, l'organisation, la culture scolaire puis par extension celles de notre société (Willis, 2011). La conscience des filières de relégation est bien présente malgré leur présentation sous le jour de la dernière chance éducative. Ni Trash, ni Yogui ne sont dupes de leurs orientations scolaires qu'ils n'investissent donc pas. **Trash** : « *Du coup, je me suis fait renvoyer ; en fin de compte, je suis allé avec les Troisièmes en Troisième de LIAS en MFR. MFR, j'sais pas si tu connais ? En gros c'est pour tous les cas sociaux quoi, pour tous les délinquants, tous les jeunes délinquants.* ». Comme toute minorité involontaire, qui n'a pas choisi son implantation géographique mais qui y a été contrainte, les familles de ces ZE développent, aux cours des expériences sociales dépréciatives qui s'amoncellent, un système culturel qui n'octroie aucune confiance aux institutions et ne croit plus dans la réussite sociale conventionnelle. Nous l'avons vu, les déménagements des familles sont bien causés par des difficultés économiques, familiales, par le chômage. Donc les transmissions de ces familles corroborées par les propres expériences des ZE favorisent l'élection d'un cadre de référence oppositionnel (Ogbu, 1992).

Ceux comme Trash, que le système scolaire, la famille, bien que peu crédule, tentent de maintenir à l'école par des jeux d'orientation en 3^{ème} PVP³² et MFR³³, puis en apprentissage, dépassent même l'inscription dans une culture anti-école. Ils sont d'ores et déjà hors l'école. Trash ne tisse pas de liens avec ses camarades, même ceux qui sont stigmatisés comme lui en tant qu'irrécupérables. Il préfère faire sa vie ailleurs, dans la rue, et ce, dès ses quatorze ans. Il se rend ainsi à l'école uniquement par obligation légale afin d'éviter des ennuis à sa mère. Même s'il ne s'affilie pas réellement aux autres élèves déjà déviants, Trash trouve, dans leur fréquentation au quotidien, un climat propice à son parcours déviant. N'étant pas eux-mêmes attachés à l'école, ils ne peuvent exercer d'influence conforme aux attentes de l'école, le remettre en cause (Charlot, 2001 ; Baudelot, Establet, 2009). Les comportements de Trash ne sont même pas de l'ordre de la provocation pure, d'une simple culture anti-école partagée avec d'autres mais sont le reflet par ailleurs de ce qu'il vit hors école, dans la zone : "sa vraie vie". Les fugues s'intensifient, les *teufs* aussi. Trash consomme tous types de stupéfiants qui le conduisent à être interné dans un hôpital psychiatrique. **Trash** : « *J'étais jeune mais j'paraissais plus vieux tu vois, voilà j'avais ram'né des trips et des tazs (Inaudible), j'te dis pas l'état, j'me prenais pour un oiseau, j' jouais aux jeux vidéo. Tu vois, Doom ? [...]. C'était impossible d'me maîtriser, (inaudible), trois, quatre pompiers i'z'ont mis un quart d'heure pour m'retenir [...]. Heureus'ment qu'i'z'ont ap'lé ma mère cash quoi, et la i'm'ont envoyé cash à l'hôpital psychiatrique [...]. J'ai fait plus d'un mois d'hôpital psychiatrique et le*

³² PVP : préparation à la voie professionnelle.

³³ MFR : Maison familiale et rurale. Structure associative de formation par l'alternance subventionnée par l'État pouvant accueillir des élèves dès la 4^{ème} jusqu'aux études supérieures.

reste j'l'ai fini en hôpital pédopsychiatrique. [...] Toute façon, j'ai toujours vu des psys depuis tout p'tit. ». Pour Trash et ses parents, l'école n'a jamais eu de sens. Ils ne sont jamais entrés dans sa logique. Happé par les déménagements fréquents, les changements de familles (grands-parents, deux beaux-pères, un père qui revient dans sa vie...), les activités délinquantes et la violence de son père, Trash n'a comme modèle de projection que celui de la déviance ou des emplois précaires de sa mère qui lutte pour survivre. Son dernier beau-père, malgré tout, l'influence un certain temps de manière conforme à la société, mais les expériences antérieures trop marquantes délégitiment l'intervention de cet adulte qui n'est pas son père. **Trash :** *« J'ai rencontré mon beau-père, quoi. [...] J'étais trop heureux, au bout de deux semaines j'l'ai appelé Papa, tu vois y avait trop, y avait un manque, quoi. [...] En fin d compte j'ai commencé à m'rebeller vers treize, quatorze ans. J'ai commencé à faire des fugues, il voulait trop m' serrer la vis, et s'prenait vraiment pour mon père, quoi ! [...] Bé à la fin j'me battais avec mon beau-père et tout, j'l'ai même buté à coup d'pioche, à coup d'couteau, j'avais quatorze ans, tu vois j'supportais pas l'autorité, quoi. ».* Malgré les mains tendues de sa mère et de son beau-père, personne n'arrive à entraver le chemin déviant que trace Trash. Il est comme enragé, ne supporte pas le monde adulte et leurs directives. Les expériences douloureuses de son enfance lui laissent penser qu'il ne peut avoir réellement confiance en eux, que leur univers est totalement pourri, les buts fixés par la société et les moyens d'y arriver obsolètes. Il se rebelle (Merton, 1997). Face à cette désorganisation sociale, Trash tente de trouver un groupe offrant des repères, des normes, des règles, une solidarité, une place stable dont il possède déjà certaines pratiques. Il s'insère de plus en plus dans un autre monde organisé, pour se construire lui-même. Il veut remplacer l'ordre social existant par celui de la Zone. Cependant, cette désorganisation sociale qu'il ressent, à l'opposé de Yogui par exemple, n'est pas subjectivement la même. Il se moque de ne pas pouvoir atteindre, de sa place, par des moyens légitimes, les buts sociaux plébiscités par notre société (Merton, 1997). Il n'en a ni l'envie, n'a même pas imaginé pouvoir se positionner dans le sens d'une réussite sociale conforme. Trash souffre sûrement plus d'un manque de direction claire que d'un état de tension dû aux inégalités sociales. Cette absence de projection de vie n'est-elle pas causée par le fonctionnement post-moderne qui pousse chacun à se définir par soi-même, culpabilise les individus en cas d'échec, affaiblit la solidarité intra-classe sociale, délite les identités "prolétaires" (Ehrenberg, 1995) ? Ainsi la privatisation de la vie, prenant le pas sur les solidarités collectives de classes, laisse aux familles malmenées par diverses ruptures (économiques, sentimentales, etc) une charge parfois trop importante pour qu'elles puissent y faire face efficacement (Ehrenberg, 1995). Trash, en pleine quête identitaire, cherche qui il est dans ses expériences, une place sociale, un monde à sa convenance. Les fugues se rapprochent, sa mère les déclare à chaque fois à la police, rien n'y fait, Trash continue.

En allant vers le pôle plus conforme du rapport à l'école des ZE, oscillant entre conformisme économe et déviance peu grave de sociabilité juvénile, le métier d'élève se conçoit comme un saut d'obstacles pour tenter d'atteindre un niveau minimum sans pour autant déployer une énergie et un temps trop importants au travail scolaire, le loisir primant sur l'école et l'espérance de réussite étant ici aussi limitée (Perrenoud, 2010). Kundevitch et Joe durant la période du collège se désintéressent de plus en plus de la scolarité et des apprentissages, tout en réussissant à passer de classe en classe sans être orientés vers des sections de relégations. Ils s'associent aux cancre de la classe, s'investissent en partie dans une culture anti-école où la priorité est d'être intégré à un groupe de garçons, de prouver sa valeur au travers de comportements déviants consistant à boire de l'alcool, fumer des joints, faire l'école buissonnière. Devenir quelqu'un chez ces acteurs signifie devenir un homme, avoir une place au sein de ses semblables et non se projeter réellement vers un avenir professionnel requérant des diplômes (Charlot, 2001). Tout cela est bien trop flou pour des jeunes dont les familles n'accordent au travail qu'une valeur instrumentale pourvoyant aux besoins financiers et qui de surcroît pour celle de Joe connaît le chômage de longue durée. Difficile de s'investir dans un monde perçu comme ne pouvant offrir que rarement des satisfactions par les voies légitimes. Ils se laissent alors entraîner par leurs amis dont les relations sont jugées plus importantes que les apprentissages (Charlot, 2001). Cette prégnance du relationnel amical et son apprentissage occultent celui du savoir scolaire, vu comme secondaire. **Kundevitch** : « *Au primaire tu peux pas sécher, mais au collège des fois tu... tu commences à sécher au collège. Ouais c'est bon tu vas pas en cours l'après-midi, tu finis chez des potes, tu commences à "Ah... on va aller boire des bières. Oh, putain, on va fumer des pétards. Allez!"* ». Le contrôle informel réalisé dans l'école primaire, par l'ancrage affectif fort lié à la situation d'enseignement d'un seul adulte durant toute l'année, entrave en effet le passage vers certaines activités déviantes. Le collège plus anonyme et l'adolescence moins encline à l'approbation des adultes favorisent en revanche le détachement de l'école et l'implication dans une vie plus extérieure à l'école. Passant plus de temps dans leur quartier où la délinquance est présente, les pratiques qu'ils acquièrent avec des copains sont bien évidemment elles aussi hors-la-loi. Ces amis, qu'ils soient encore à l'école pour majorité ou désinscrits pour les plus âgés, les initient à fumer des cigarettes, des joints. **Joe** : « *Ouais voilà, j'ai commencé à fumer des cigarettes, après 5^{ème} à fumer un peu les pétards, après on a bu des coups et tout pa'c'que j'étais avec des amis avec qui voilà on buvait, quoi, on aimait bien aller s'ach'ter un p'tit pack de bières. Et en fait, j'avais un oncle aussi qui, bé qui, m' faisait boire.* ». Pour certains les membres même de la famille participent à leur désengagement scolaire et à leur ralliement à une culture anti-école. Tous fréquentent ou constituent des groupes de jeunes déviants aux cultures diverses : "racailles", "skateurs", "roots".

Le personnel du collège n'est pas toujours aveugle aux difficultés rencontrées par les élèves. Les interventions d'adultes du collège, du psychologue scolaire auprès des services sociaux permettent à Joe dès la 3^{ème} d'être épaulé par une éducatrice qui le dirige dans un lycée éloigné du Blédoc. Il souffle au moins l'espace du temps scolaire, loin de son père alcoolique et des conflits familiaux et se recentre sur ses apprentissages.

Nia, dont le saut d'obstacles scolaires est davantage conforme, ne développe des comportements déviants qu'à compter de la 4^{ème} lorsque son grand-père décède. Attaché à réussir à minima sa scolarité pour lui faire plaisir, il se maintient en termes de résultats, ne déborde pas du cadre scolaire.

Le collège permet de souligner deux grands rapports à l'école chez les ZE, l'un de type optionnel qui donne corps à une culture anti-école ou hors l'école, ancrée dans une appartenance sociale familiale plutôt populaire, l'autre proche du saut d'obstacle consistant à obtenir le brevet des collèges tout en continuant à être intégré à une sociabilité adolescente frisant avec la déviance. Le collège a en effet désorganisé la vie des jeunes en imposant une hiérarchisation, des valeurs, des normes différentes de celles de leur famille, de faux espoirs. Sa réorganisation passe ainsi pour les ZE par une posture déviante s'inspirant de leur socialisation familiale tout en s'en distanciant. L'attitude et les valeurs, les normes familiales sont en effet analysées par les acteurs comme un renoncement, une capitulation face à la domination (Whyte, 2002). Dans le cadre du premier rapport à l'école, l'institution scolaire est perçue comme une représentante de la société affirmant la ségrégation sociale. L'améritocratie déjà vécue par les acteurs aux cours d'expériences familiales contribue ainsi à alimenter un rapport au monde conflictuel, à induire un détachement vis-à-vis de la conformité pour trouver une place dans un jeu social dégagé d'une hiérarchisation basée sur les capitaux culturels, économiques et symboliques légitimes (Cohen, 1955). C'est par la fréquentation de divers groupes de pairs, que les ZE les plus hors l'école vont se bâtir un rôle en adéquation avec leurs expériences sociales, leur milieu social d'origine (Cohen, 1955). Ce groupe répond aux attentes de ces jeunes qui, ne trouvant de valorisation et ne pouvant participer à notre système conforme, sont alors contraints stratégiquement de s'adapter (Cohen, 1955). L'école alors renforce l'étiquette sociale de déviant déjà endossée depuis l'enfance en leur attribuant le rôle de mauvais élève mal éduqué et participe à leur trajectoire déviante sans le vouloir (Becker, 1985). Son incapacité ou son impuissance à tisser des liens suffisamment forts avec les ZE et l'impossibilité de l'institution à se dégager de sa participation à la reproduction des inégalités sociales confirment que le choix de la déviance est, pour ces jeunes, le seul moyen disponible de se sentir *Acteurs*. La priorité des ZE est en effet de ne plus subir, comme dans leur enfance, les expériences sociales. La déviance leur offre cette sensation de choix et d'action sur le monde (Cohen, 1955). Pour le second rapport à l'école, plus conforme, les pratiques déviantes sont un jeu. Elles appartiennent à la sociabilité juvénile populaire et traduisent une forme de fatalisme social ou d'insouciance propre à leur appartenance de classe.

3. 2. 2. 2. Lycée économe et travail décevant

Nia qui jusque-là n'investissait pas plus que cela l'école mais maintenait un niveau moyen et ne faisait pas preuve de comportements clairement anti-école, perd son grand-père à quatorze ans. « *Déjà pendant six mois, j'ai pas été à l'école.* ». Il commence à fumer du cannabis, cherche dans les stupéfiants une manière d'adoucir sa peine. Il se désintéresse de l'école, fréquente des gens de la rue, mais parvient en hommage à son grand-père à obtenir son baccalauréat. **Nia** : « *J'me mettais la race, tu vois mais... mais j'ai eu mon Bac. [...]. Mais mon grand-père il voulait vraiment qu'je l'aie, tu vois. Il était là : "ton bac ça t'servira." J'l'ai fait vraiment pour lui.* ». La loyauté familiale constitue ainsi un moteur important de réussite scolaire. Nia est en effet le seul à décrocher son baccalauréat mais aussi l'unique ZE dont la famille insistera autant sur la nécessité de son obtention. Nia travaille juste ce qu'il faut, sans projet futur, ni réel désir d'ascension sociale. Cet apparent succès scolaire cache l'inclinaison déviante zonarde de Nia. Celle-ci se dessine dès le collège. Il fréquente de jeunes SDF. Ces ZE, conçoivent les diplômes comme un présent qu'ils doivent à des parents qui se sont donnés pour leur réussite. Ils symbolisent le couronnement des efforts de toute la famille. **Nia** : « *Ouais mon grand-père je pense qu'il a plus euh... c'était un... quelqu'un en or, quoi... [...]. Mais mon grand-père il voulait vraiment que je l'ai, tu vois.* ». Le baccalauréat, pour Nia, constitue une forme de contre don à ce que son grand-père lui a apporté durant sa jeunesse : de l'amour, de l'attention et de la valorisation (Mauss, 2004). Ce grand-père, déçu par son propre fils, investit Nia en tant qu'héritier de la lignée se devant de pérenniser après lui les valeurs qu'il juge fondamentales : l'honnêteté, le travail et l'honneur. L'école pour lui est ainsi une des seules institutions sociales capables de reconnaître socialement les efforts engagés par la famille pour se hisser socialement. Les acteurs inscrits dans ce type de relation sont engagés totalement, c'est-à-dire subjectivement, socialement, symboliquement et affectivement (Mauss, 2004). Nia accepte le rôle attribué et parvient à écartier suffisamment son désir de marginalisation, ses sentiments de domination, pour répondre à la demande de son grand-père. De cet échange Nia en tire de la fierté. En sacrifiant partiellement ses penchants pour des activités plus ludiques (drogues, fêtes ...) et en défendant l'honneur des siens, il préserve le lien familial et construit sa dignité, une identité valorisante. Néanmoins, la blessure infligée par la perte de ce grand-père, l'incapacité éducative paternelle et le manque maternel incitent Nia à se contenter de répondre à la demande explicite du grand-père. Après le baccalauréat, il décide d'entrer dans la vie active, travaille dans une usine, se met en couple. Le quotidien peu amusant et la rupture amoureuse fracassante, l'amènent à quitter du jour au lendemain cette vie pour prendre la route. Son grand-père n'est plus là pour le retenir. La conformité aux buts sociaux légitimes est remise en cause au profit de nouveaux objectifs et de moyens corollaires évidemment déviants mais plus plaisants à ses yeux. Nia sillonne alors la France, l'Europe en compagnie d'autres zonards et s'investit totalement dans cette

existence, dans les valeurs, les normes et les projections qu'elle sous-tend (Merton, 1997).
Nia : « *Moi à dix-huit ans j'ai fait mon service militaire. À dix-neuf plus rien à faire, j'ai fait : "vas-y relou !" . J'avais bossé trois mois à l'usine, c'est pas pour moi, j'avais l'goût d'voyage, j'avais l'goût d'voir plein d'choses, pas bosser la semaine et faire un truc le week-end, aller en boîte le week-end, s'éclater. Ha ! Ha ! Supereuh!!! [...]. Les mecs, ils rentrent à l'usine à vingt ans, ils en ressortent à soixante ans, va 's'y touche ta ret'raite on t'redonne ton cerveau en même temps, voilà mais c'est tu t'fais chier huit heures devant une machine à faire le même truc quoi, ... » . Ainsi par extension le rapport superficiellement conforme à l'école et la non-acceptation de ses normes et de ses valeurs, s'étend à la société. Nia ne veut ni travailler, ni être sédentaire. Cette vie ordinaire lui paraît fade, déprimante, dénuée de sens.*

Momo, quant à lui, continue à diversifier les écoles, monte sur Paris, redescend chez ses parents. « *J'ai dû aller en internat encore, c'qui m'a encore bien fait péter un câble. À la base j'voulais faire un apprentissage, mes parents voulaient pas parce qu'i'croyaient qu'j'allais être manoeuvre, genre qu'j'allais passer l'balai, qu'le diplôme il était pas équivalent si tu faisais un apprentissage ou si tu étais en lycée technique. N'importe quoi encore pa'c'que les gens disent, quoi. Et ... j'me suis fait virer pa'c'que j'ai pété un câble et après... [...]. Taper un peu partout, s'barrer, ... » . Momo devient totalement allergique à l'école classique, à son cadre trop rigide qui empêche toute proximité relationnelle avec les adultes de l'institution. Il se sent incompris, vit le rappel aux règles institutionnelles comme des agressions non légitimes, des injustices. Il étouffe. Il pense que le système de l'apprentissage plus ancré dans la "vraie vie" lui permettrait de donner un sens aux savoirs scolaires, de s'inscrire dans un projet d'avenir plus concret. Ses parents refusent et tentent de le maintenir en vain au lycée. Il arrête en Première. Depuis sa Troisième Momo écoute de la musique techno, chatte sur des forums affiliés. Au lycée, il se rend à sa première *Free*. **Momo** : « *Ça devait être en 2004, y avait Narcotek juste à côté d'chez ma sœur. [...]. Donc j'suis arrivé tout seul, habillé en p'tite racaille, le jean, ... et j'ai bien kiffé, les gens étaient super aimables. Super sympas i't'regardaient pas mal, i't'jugent pas et c'est là où j'ai accroché quoi, vraiment. Vu qu't'as beau êt' comme t'es, ben... les gens i't'acceptent quoi. » . Pour une fois Momo a la sensation qu'on le voit et l'admet tel qu'il est. Pas de stéréotype négatif, pas de stigmatisation, de racisme, de jugement basé sur la perception d'une hiérarchie sociale. L'identité sociale réelle telle que Momo veut la donner à voir ne s'entache pas d'une identité virtuelle incompatible (Goffman, 1975). À ses dix-huit ans, âge adulte qui l'autorise à quitter sa famille sans qu'elle ne s'inquiète trop d'après lui, Momo prend son sac et quitte la maison pour enfin vivre comme il le désire. Il passe plus de quatre mois sur la route et arrive donc au squat de Sénac en compagnie de Trash, Chben et Damien.**

La famille de Trash, quant à elle, s'éloigne de Violet, s'installe à la campagne sûrement afin de faciliter la rupture entre Trash et ses mauvaises fréquentations. Elle l'inscrit en MFR sur conseil du collègue. En quelques semaines, Trash connaît déjà « *tous les*

délinquants du [coin]. ». L'éloignement de ses copains encourage le passage à la rue de Trash qui veut les rejoindre. Les pratiques déviantes zonardes acquises précocement le détournent de toute affiliation possible à d'autres jeunes plus conformes. Le deal, sa toxicomanie le conduisent à se faire renvoyer au bout de deux mois de son CAP cuisine. À seize ans, il débute vraiment la vie de rue après avoir fréquenté les *teufs* depuis ses quatorze ans. « *En fin d' compte j'ai commencé à faire mes premières teufs, à découvrir c' que c'était des camions, voilà, les chiens, tout ça. J'kiffais trop, j'ai trop kiffé, quoi. [...]. La liberté, un peu l'mouv'ment rebelle.* ». Trash trouve sa place, se sent bien dans cet univers apparemment sans contrainte.

« *On m'appelle Trash depuis qu'j'ai treize ans.* ». C'est dire que son identité déviante était très tôt mobilisée. Il rencontre Yogui qui devient l'un de ses "pères de rue". Jamais Trash n'évoquera le monde du travail autrement que dans un rapport intermittent de saisonnier. Ces emplois lui permettent d'obtenir un peu d'argent tout en profitant de la sociabilité des employés eux aussi souvent zonards et travailleurs. **Nia** : « *Faire les saisons et tout, faire des frites trucs comme ça tu t'éclates tu rencontres du monde, généralement qui c'est qui fait les saisons c'est le SDF, donc tu vois c'est les gens qui sont du même milieu qu'toi, t'sais tu l' dialogue.* »

Yogui, après l'obtention de son brevet des collèges, malgré de faibles résultats au contrôle continu, imagine s'orienter vers la minéralogie donc des études supérieures. Cependant, son niveau scolaire mais surtout ses problèmes de conduite lui interdisent l'entrée en Seconde Générale. « *J'ai fait pas mal de Rugby, j'avais été sélectionné en côte d'argent, côte d'argent, équipe de France junior et tout, j'ai commencé à vouloir faire un sport étude, pareil ils m'ont recalé à cause du comportement. Trop défoncé, trop drogué, trop d'"business", trop de bagarres, trop défoncé.* ». Ce second projet échoue aussi. Yogui accepte de faire un apprentissage dans la taille de pierre. L'expérience peu concluante, bien au contraire, entérine son analyse d'un monde basé sur l'exploitation et la domination. **Yogui** : « *J' travaillais à J chez un patron [...]. J'ai une sableuse qui m'a explosé à la gueule donc je suis resté sourd et aveugle pendant presque quarante-huit heures j'ai... , je suis tombé d'un échafaudage, bé c'est là où j'me suis éclaté les couilles, d'ailleurs. [...]. Et à la fin d'l'année, le patron m'a donné deux bouteilles de vin blanc, enfin de vin rouge. J'ai pas touché une tune pendant toute l'année alors qu'sur l'contrat y avait marqué que moi j'étais là pour apprendre.* ». La tension est trop grande entre le désir de devenir minéralogiste, l'acceptation finalement d'un déclassement et cette expérience où le patron ne reconnaît pas son travail. Yogui décide alors de s'éloigner de la conformité, renie l'emploi comme vecteur d'épanouissement, renverse les valeurs et les normes légitimes (Cohen, 1955). La réussite sociale, mesurée à l'aune des richesses accumulées, devient ainsi synonyme d'embourgeoisement. Selon les représentations zonardes le bourgeois adopte une attitude individualiste égoïste, n'est pas préoccupé par le bien de tous et symbolise la domination. Cette réussite bourgeoise n'a donc à leurs yeux aucune valeur et se constitue en déviance. **Yogui** : « *Deux choses qui gouvernent le monde. L'argent et la peur. [...]. C'est les bourgeois, c'est eux qui s'permet'tent d'aller s'*

prélasser au soleil [...]. Tout c'qui font [...] c'est détruire, construire encore plus de merdes dans les endroits où i'z'aiment aller, pour faire rentrer encore plus de blé [...]. C'est eux qui construisent la folie, qui construisent les guerres. C'est... c'est... c'est... On nous dit de pas êt' violent, mais c'est eux les plus violents, merde. C'est eux qui tiennent le peuple par les couilles, par la peur. ».

Kundevitch et Joe suivent un autre type de parcours. Bien que Kundevitch n'obtienne pas son brevet, il est admis en lycée professionnel filière : maintenance des systèmes mécaniques automatisés (MSMA), Joe en 1^{ère} année de BEP en comptabilité. Ils se remobilisent malgré un discours de façade grâce à des camarades et à des professeurs (Charlot, 2001). **Joe** : *« J'suis tombé déjà sur un lycée qui avait beaucoup moins d'élèves [...], donc au lieu d'être en comptabilité matière principale au lieu d'être à trente on était à douze, donc euh... ça change. Pa'c'que voilà déjà, tu peux te faire..., la professeure a beaucoup plus de temps pour chaque personne, et comme c'était assez droit, pas strict je veux dire, mais droit, euh...voilà, les professeurs étaient des bons professeurs qui permettaient de pouvoir parler avec eux et de t'intéresser aux cours. ».* Joe se trouve encadré dans un système plus relationnel, communautaire, trouve une place. Enfin des adultes s'intéressent à lui. Il s'investit donc dans un rapport au savoir plus efficace mais selon lui pas encore optimal et éprouve des difficultés à se projeter professionnellement. **Joe** : *« J'me levais très tôt l'matin, voilà j'mangeais pas forcément bien pa'c'que ma mère elle avait pas d'argent donc le midi, j'avais une carte que j'rechargeais et j'mangeais pas grand-chose. Les cours, puis même chez moi, c'était particulier donc j'étais pêt' pas au top de ma forme pour apprendre et ça fait qu'en fait, j'arrivais en cours, là, j'étais fatigué, j'en avais rien à branler, j'suivais jamais les cours, j'dormais à moitié, machin et tout... Et en fait eu final, voilà, à la fin d'l'année j'ai quand même eu le BEP. ».* La situation de précarité sociale ici joue un rôle majeur d'entrave à la scolarité. Comment en effet étudier lorsqu'on a faim, peu dormi et assisté à des scènes entre ses parents qui accaparent tout l'esprit ? **Joe** : *« Après par contre, j'ai eu un super prof de compta qui sans lui j'n'aurais jamais eu l'BEP pa'c'que lui, a su m'intéresser et ça fait que moi, quand j'y allais, j'avais compris une chose, c'est que quand tu t'intéresses au cours et que tu parlais, voilà, ben, ça passait beaucoup plus vite, que quand tu dormais donc avec certains profs ça s'passait très bien et ça allait très bien, par contre sur certaines matières j'étais toujours aussi fatigué, machin. ».* Joe, malgré tout, trouve dans un professeur un appui résilient qui fonctionne l'espace d'une année puis décide de partir lui aussi, de s'inscrire dans un apprentissage en taille de pierre (Anaut, 2006).

Le groupe de pairs à l'école, bien que réalisant des pratiques déviantes, sert ici de moteur au réinvestissement scolaire de Kundevitch et de Joe. Leur déviance se cantonne à des transgressions propres à la sociabilité juvénile, sans empiéter massivement sur l'apprentissage et permet de limiter chez Joe les consommations trop abusives. **Kundevitch** : *« Ça s'est bien passé et tout, j'suis passé en seconde année à l'aise. [...]Voilà une bonne classe de... une bonne classe de fous, aussi là. [...] Ah, non, non,*

c'est mes potes, là, tout ça, non, non, tout cela... cela i'sont arrêtés plus à la fumette... ». Contre toute attente, le lycée semble avoir aussi amenuisé certaines pratiques déviantes en termes de consommations psychotropiques, surtout pour Joe qui déjà stigmatisé par l'alcoolisme de son père saisit l'occasion scolaire pour tenter de défaire sa famille de cette identité sociale. En se confrontant à une institution dont le jugement social importe dans notre société, Joe prouve par ses comportements conformes qu'il se différencie de l'étiquette de cas social attribuée.

Kundevitch, après une année en MSMA, décroche, grâce à un bon dossier, une place en classe de BEP d'agent de prévention de sécurité incendie, place qu'il n'avait pas obtenue après le collège. Il y passe deux années, valide son BEP. Durant cette période il fréquente de plus en plus le milieu Free Party avec des camarades de classe, consomme des drogues variées mais seulement lors des temps libres. Il commence à travailler mais n'est pas satisfait. Il désire devenir pompier. Impossible, sa vue trop faible l'en empêche. Il enchaîne divers emplois, prend un appartement qu'il n'arrive pas à payer, part chez sa grand-mère qui le met dehors. Kundevitch déjà initié à la Zone par ses fréquentations des Free Party et ses consommations de drogues ne tarde pas à s'installer sur invitation dans un squat. *« Les teufs j'les f'sais en fait c'était sur la route de L, P, et j'avais seize ans, dix-sept ans et y a dix ans d'ça, neuf ans, dix ans. ».*

L'éducatrice de Joe lui trouve une formation, lui obtient une chambre en ville sous tutelle éducative. Joe débute son apprentissage chez un patron qui l'escroque au final. Puis Joe saisit le tribunal des Prudhommes, gagne et perçoit une grosse somme d'argent. Déjà consommateur occasionnel de drogues autres que le cannabis, il dépense une bonne partie de celle-ci dans les stupéfiants : *« Et voilà, j'avais déjà commencé la drogue un p'tit peu avant et j'm'en suis mis encore plus dans la gueule avec cet argent-là. Et ça ça a été une erreur. ».* Sur Violet depuis quelque temps, Joe rencontre de plus en plus de zonards, consomme de plus en plus de drogues. Joe retrouve du travail dans le secteur de la taille de pierres mais là encore l'entreprise ne le rémunère pas. **Joe :** *« Et en fait depuis c'temps là, en fait, moi je veux pas r'tourner dans le bâtiment puisque dans la taille de pierres c'est vach'ment bien et tout, mais y a pas de taille, en fait, i'font que des raval'ments d'façades et moi ça m'intéresse pas. Moi c'que j'aime c'est l'artistique, c'est la taille, tout ça. ».* L'expérience d'abus de confiance renouvelée deux fois, l'inadéquation entre son désir d'être tailleur de pierre et le travail réel plus proche de celui de maçon décrédibilise sa vision première du monde du travail. Il abaisse ses projets à des emplois qui sur le plan de l'ambiance sont agréables et rassemblent des zonards, des travailleurs, des saisonniers : des semblables. **Joe :** *« Donc j'ai commencé dans la vigne et en fait, j'étais entre la vigne à Violet, j'traînais, machin, j'ai rencontré des gens avec qui j' m'entendais super bien, avec qui ça passait génial et... ».* Tourné vers les mêmes intérêts culturels, impliqué dans le milieu *Teuf* depuis ses dix-sept ans, fréquentant les festivals dès ses treize ans, Joe s'engage de plus en plus dans le mode de vie zonard, lâche son appartement, vit chez des amis, dans des squats. N'ayant pas assez d'argent pour passer son permis, le camion qu'il a acheté reste garé chez sa mère.

Le capital humain légitime peu enrichi par une scolarité suffisamment diplômante, le support familial non efficient dans la mise en relation avec des emplois potentiels, le taux important de chômage des jeunes, les expériences négatives de travail ainsi que la présentation de soi zonarde qui les étiquette comme déviant, concourent à maintenir les ZE hors du circuit de l'emploi. Ces facteurs encouragent la transition vers une vie de jeune adulte basée sur un modèle zonard.

M. Cusson (2011) nous éclaire sur les orientations professionnelles hâtives de ces jeunes, leurs brèves durées d'études et leurs précoces entrées sur le marché de l'emploi grâce au concept de présentisme. En effet, tous ont débuté leur vie active de salarié entre seize et vingt et un ans. Pour les ZE, l'école inflige de telles contraintes totalement extérieures à ce qu'ils estiment être "la vraie vie", une routine si insupportable exigeant de si nombreux efforts, un sentiment de ségrégation sociale si fort, que l'entrée sur le marché du travail leur semble répondre plus adéquatement à leurs besoins. *« L'école représente tout le contraire de ce qui intéresse le jeune délinquant à en juger par les fins qu'il poursuit. Le délinquant aime l'action ; il y trouve la passivité. Il aime l'excitation ; il y trouve la routine. Il aime le jeu ; il y trouve le travail. »* (Cusson in Fillieule, 2001, p. 141). On peut donc comprendre aisément que les zonards déjà peu attachés à l'école, se projetant dans l'avenir difficilement, préfèrent un emploi lucratif leur permettant de répondre à leurs besoins et les dégageant de tout sentiment de relégation. Ouvriers comme les autres, les ZE pensent en effet qu'en étant avec des semblables, le vécu de la domination sociale sera atténué. De plus, l'histoire des familles populaires compose avec la notion de survie. Les parents furent eux-mêmes poussés assez jeunes au travail pour aider leur famille (Cloward, Ohlin, 1966). L'analyse de l'arrêt de l'école ne peut donc pas se baser uniquement sur le constat d'un simple rejet de celle-ci mais doit aussi considérer les conditions historico-sociales des classes populaires (Cloward, Ohlin, 1966).

« Ce que nous suggérons c'est que les attitudes de la classe populaire envers l'éducation sont adaptatives ; les espoirs sont compris dans une échelle réduite pour s'accorder de manière réaliste aux limites d'accès d'opportunités éducatives. La réussite scolaire et les formes d'ambition sont donc évitées pas tellement parce qu'ils sont en soi dévalués du fait de leur accès relativement restreint. Bien que ces orientations culturelles, une fois cristallisées, persistent comme des obstacles majeurs dans la mobilisation d'opportunités, il devrait être rappelé qu'elles sont apparues initialement comme des réponses adaptatives à des privations socialement structurées. » (Cloward, Ohlin, 1966, p. 103).

Le travail est donc plus un choix par défaut, compris dans une réalité construite et objectivée, même si les acteurs le rationalisent en prétendant se désintéresser des études. Comment expliquer en effet que le désir d'orientation scolaire supérieure de Yogui voulant être minéralogiste se transforme en apprentissage de taille de pierres ? Ici, la rationalité et la réflexivité des acteurs butent sur des habitus, des capitaux non adaptés ou non présents, sur des effets structuraux de reproduction des hiérarchies sociales et d'affaiblissement des solidarités de classes (Lipovetsky, 1993 ; Bourdieu, Passeron, 1970).

En effet, dans la configuration d'une société cohérente Durkheimienne, avec un chômage bas, où les classes sociales maintenaient de forts liens internes, le capital social de chacune, évidemment corrélatif à leur position dans la hiérarchie sociale, autorisait souvent les plus âgés à tuteller les plus jeunes dans un emploi (Astier, 2010). Ici, il n'en est rien. D'une part le taux d'employabilité français a baissé surtout pour les non diplômés, d'autre part l'individualisation, la réflexivité plus importantes des acteurs actuels, les ont ouvert à des désirs qu'ils n'avaient pas auparavant, à une certaine conscience de leur condition sociale (Mazari and al, 2011 ; Le Rhun, Polet, 2011 ; Singly, Martuccelli, Singly, 2009). Cette conscience chez les acteurs adolescents semble se vivre dans leur présent bien plus comme une souffrance et ne sera interprétée théoriquement en tant que domination qu'a posteriori. Cette réflexivité et cette rationalité non absolues et limitées³⁴ ne permettent donc pas aux acteurs de se départir, au moment charnière qu'est la scolarité, des déterminants sociaux de classe car d'une part leur conscience dans l'action est limitée, d'autre part ils ne maîtrisent pas les stratégies, n'ont pas les informations leur permettant, d'autant plus que l'institution scolaire, un des seuls outils actuels à leur émancipation de classe, est un organisme fort complexe (Chanut, 2011). Néanmoins, au fil du temps, cette domination pressentie, devient pour les ZE plus évidente et oriente les choix des acteurs de manière réactionnelle en partie.

Les expériences de travail se succédant, révèlent une continuité de celles éprouvées durant la scolarité. Elles confirment une fois de plus pour les acteurs interprétant la réalité sous le jour de domination : que les bas morceaux sont laissés aux plus pauvres contraints de s'y résigner et de remercier qui de droit pour cette faveur.

D'un point de vue plus macro-social, la situation économique française et le marché du travail ne facilitent guère les expériences positives de jeunes faiblement ou non diplômés dont le réseau social ne permet pas de cooptation (Roux, Gasquet, 2006). Proche des États-Unis, la France subit de plein fouet l'évolution décrite par Hagan et Mc Carty (1998), qui sanctionne massivement les jeunes en passe d'accéder à une vie autonome d'adulte. « *Les changements d'opportunités d'emplois structurels récents et l'augmentation de la domination du secteur tertiaire avec ces emplois peu rémunérés et instables rendent cette transition spécialement problématique pour des jeunes qui ont un capital humain et social limité.* » (Hagan, Mc Carty, 1998, p. 200). Ce passage de la vie d'adolescent à celle d'adulte devient ainsi problématique chez les ZE, du fait de capitaux légitimes sociaux et humain bas (compétences, expériences et savoirs) qui ne leur permettent pas d'accéder à un statut valorisant socialement. Un désajustement est alors à l'œuvre. Si auparavant, jusqu'aux années 1970, une nette rupture existait entre école et emploi, un « [...] "*cela-va-de soi*" [...] réglait l'existence antérieure, [...] faisait par exemple qu'un fils d'ouvrier allait se faire embaucher à l'usine comme son père sans se demander s'il pourrait ne pas y aller, par l'effet d'une sorte de soumission anticipée au destin objectivement inscrit dans ses conditions d'existence. », aujourd'hui tout est flou (Pialoux, 1979, p. 34 ; Cohen, 1955). L'institution scolaire prétend être le seul rempart

³⁴ Au sens de Simon (1955) elle désigne des limitations cognitives qui pèsent sur les décisions des acteurs.

aux emplois précaires, donner un accès égal à tous, offrir les conditions nécessaires d'émancipation des déterminants structurels. Or, les enfants de milieux défavorisés savent bien qu'ils ne parviendront pas à décrocher de diplômes suffisamment cotés pour obtenir l'emploi qu'ils souhaitent ou la vie dont ils rêvent. Les moins dotés en certification se retrouvent donc comme les ZE à devoir se contenter de ce qui reste. Et le restant, n'est pas évidemment le plus attrayant, le plus valorisé socialement. Si les ZE sont influencés par la culture populaire familiale, il n'en demeure pas moins qu'ils ont par ailleurs intégré les normes, les espérances de la culture légitime. En sus, d'être physiquement difficiles, ces emplois souffrent d'illégalités, de problèmes organisationnels. Dans un marché de l'emploi dévasté, "marche ou crève" devient l'unique consigne perçue par les ZE. Les ZE refusent de marcher, s'assoient. Notre société française, qui prétend donner à tous les mêmes opportunités, dévoile en définitive une inégalité sociale irréductible. Le désajustement, la frustration créés par le rêve méritocratique, les chances objectives d'atteindre ce dernier et les expériences familiales douloureuses, ne peuvent être résolus par le cadre de référence acquis par les socialisations infantiles ou par l'adoption d'un cadre légitime (Cohen, 1955). L'acceptation parentale des conditions de vie imposées par leur appartenance sociale populaire a prouvé son inefficacité puisque les parents sont encore à l'heure actuelle en difficultés et en souffrent. Les ZE comprennent ainsi que ce cadre de référence ne leur permet pas de s'épanouir, de s'adapter de manière satisfaisante aux contraintes sociales telles que la société le prétend (Cohen, 1955). En effet, l'acceptation de la domination sociale ne peut se faire que si les acteurs entrevoient la possibilité d'y échapper sous certaines conditions. Le mythe méritocratique d'une possible ascension sociale s'est évanoui dans les affres des crises économiques, des orientations politiques auxquelles plus personne ne croit, laissant les acteurs de ces milieux fragilisés économiquement face à deux choix : travailler dans des conditions précaires ou vivre des aides sociales en étant disqualifié socialement (Paugam, 1996). Après avoir expérimenté la première solution (le travail précaire) de façon peu efficiente, les ZE qui rencontrent adolescents la Zone, rassemblant d'autres individus ayant connu la même situation, s'y rallient, refusent alors en bloc les deux choix disponibles. Pour s'ajuster, ils construisent un nouveau cadre de référence davantage en accord avec leur vision de l'épanouissement (Cohen, 1955). Ce cadre ne se défait pourtant pas des influences socialisatrices infantiles populaires déjà en opposition avec certaines normes, valeurs de la culture légitime. Il s'en inspire tout en élargissant et en polarisation cette discordance à un ensemble plus vaste. Les ZE refusent de négocier avec la culture légitime et organisent leur propre système culturel en s'inspirant de leur groupe de référence : les travailleurs. (Cohen, 1955).

Pour ceux moins conscients des inégalités sociales à l'œuvre dans leur parcours, c'est surtout l'ennui lié à l'activité salariale, le manque d'épanouissement personnel, la précarité des emplois qui les poussent à effectuer un calcul rationnel des coûts et des bénéfices du positionnement conforme et déviant. Le calcul les conduit vers une vie déviante, puis à préférer la voie "ludique" de la Zone. En effet, les actions et réadaptations

entreprises par Kundevitch et Joe pour accéder à un travail jugé intéressant n'aboutissent pas au succès escompté, mais au contraire, à une situation qui laisse l'acteur aux prises de tensions non résolues, de conséquences non envisagées. Elles créent ainsi de nouveaux problèmes (Cohen, 1955). Parvenant à obtenir des emplois qui ne les contentent pas, consommant alors des stupéfiants pour y pallier, se lançant dans la location d'un appartement, ils accumulent des dettes qui les conduisent à une précarité économique certaine et à perdre leur logement. Ni leurs études insuffisamment diplômées, ni leur réseau social, ni leur cadre de référence bâti durant leurs socialisations ne leur offrent les ressources nécessaires pour rebondir sur des projets conformes. La vie conforme est alors vécue comme une série de contraintes sans contre partie et se délégitime, laissant au cadre de référence zonard la possibilité d'occuper la place laissée vacante.

3. 2. 3. Les travailleurs : diplômés et travel way of life

Mis à part Shanana, Sioux et Damien qui poursuivent leurs études au collège sans difficultés, Chben et CC se contentent quant à eux de passer de classes en classes et s'investissent davantage dans la sociabilité juvénile que dans l'apprentissage scolaire. Néanmoins et ce malgré les discriminations vécues par Chben qui quitte sa Belgique natale pour la France, tous obtiennent à l'heure leur brevet des collèges. Chben se voit souvent raillé par ses camarades français du fait de ses origines belges. Il se dirige alors vers un CAP de marin pêcheur, CC vers un CAP mécanique, Sioux vers un BEP de stylisme, Shanana et Damien partent en lycée général. Leurs vécus scolaires peu abordés du fait des difficultés méthodologiques évoquées précédemment ne permettent pas d'en dire plus. Il semble cependant que pour trois d'entre eux l'obtention du baccalauréat général ou professionnel puisse laisser entendre que l'expérience scolaire fut relativement bien perçue. Toutefois, des activités déviantes se mettent en place dès le lycée : prises de cannabis, Free Party, propos rebelles à l'encontre des professeurs. Sioux conjugue ainsi dès ses seize ans vie en squat et parcours scolaire. Elle parviendra tout de même dans ces difficiles conditions en Terminale Générale. Pour ce faire, elle quitte le squat après l'obtention de son BEP, s'installe en appartement mais abandonne le lycée au bout de deux ans et prend la route. Il faudra souvent attendre l'entrée dans la vie active pour que l'inscription travailler voie le jour. L'école entrave en effet le nomadisme qu'implique la vie de traveller. Shanana débute ainsi une première année de psychologie à l'université. Ses parents culturellement dotés mais économiquement en difficulté ne peuvent la financer. Elle travaille ainsi dans un fast-food pour subvenir à ses besoins. « *En fait j'bossais au Mac Do pour m'payer mes études de psycho. Et euh... j'm' occupais souvent du drive. Et en fait, y a la Zone qui f'sait la manche devant, donc moi, je leur donnais gavé à bouffé en fait. [...]. Et après y a eu une compétition entre plusieurs gars à savoir à qui j'donnais plus de sandwiches et tout, qui c'est qui allait avoir mon numéro et là y a est arrivé Deuf, mon ex, avec qui j'suis restée cinq ans.* » Ils passent une soirée ensemble. Shanana prend son premier ecstasy. Deuf s'installe dans l'appartement de Shanana avec

d'autres zonards « *donc, ça était ouais, un gros squat pendant deux ans, c'était un peu l'orgie c't'appartement. [...]. Et euh... pendant deux ans on est restés à l'appart' et après pour moi franchement être SDF c'était sans difficulté financière. Parce que franchement j'voyais mes potes, i'z'avaient leur tune sans bosser... [...]. Après voilà j'aimais bien tracer déjà, j'voyageais gavé, quoi. J'ai toujours voyagé même toute seule avant, avec mon sac à dos. [...]. Et donc en fait, avec Deuf on a vachement voyagé.* ». Ils s'établissent en squat puis voyagent. Au fur et à mesure Shanana consomme des drogues, adhère au mode de vie zonard, tout en travaillant et abandonne ses études. Elle se sent tellement différente des autres étudiants. L'horizon bouché de ses études supérieures imposant de surcroît des efforts trop importants, semble ne pas pouvoir répondre à ses projections d'avenir. Prise entre deux univers, Shanana décide d'opter pour celui de la zone plus en accord avec son analyse critique du monde. Ses parents qui ont tout donné pour réussir de manière légitime, se sont davantage usés la santé qu'ils n'ont accédé à un statut social aisé. Ces expériences familiales couplées aux siennes et à la rencontre de la Zone, conduisent Shanana à se détacher progressivement des buts de réussite sociale conventionnelle. Le travail la pousse à s'intoxiquer de plus en plus pour s'anesthésier, elle ne le supporte plus. Le rapport au travail est ainsi très ambivalent. Même si l'occupation professionnelle lui permet de ne pas se sentir déclassée, elle commence à en percevoir les limites. Les interprétations en termes de domination, d'aliénation affleurent. **Shanana :** « *J'ai souvent bossé mais c'est c'qui m'a sauvé aussi, quoi. J'm'en suis rendue compte, même quand j'me suis mis dans la came et tout, j'ai continué à travailler, alors après j'me suis mis d'dans à cause du boulot parce qu'i' fallait j'sois tout l'temps bien donc après ça a été un peu l'cercle vicieux.* ». Les emplois précaires pèsent sur son moral et la fréquentation de la Zone lui donne à voir un autre modèle. **Shanana :** « *Moi je me suis dit j'vais essayer de me réintégrer dans la société pour me payer mes rêves et tout, et non en fait. Plus j'gagne d'argent plus j'dois en donner, donc forcément je suis encore plus enchaînée.* ». Le deal, le système D, lui paraissent alors tout autant répondre à ses besoins économiques sans que ces occupations, contrairement au travail, soient vécues comme des contraintes. Le désajustement lié à ses représentations des chances objectives de parvenir aux fonctions de psychologue, son expérience professionnelle et celles de ses parents vécues comme une aliénation et la pratique de solutions déviantes zonardes plus efficaces, conduisent Shanana à modifier son cadre de référence initial plutôt conforme à la culture légitime (Cohen, 1955). Ce nouveau cadre de référence évolue durant son parcours zonard. Tout d'abord extrême dans la polarisation de ses normes, il devient plus politique³⁵, se réajuste entre ses socialisations infantiles et sa socialisation zonarde, négocie avec les normes légitimes au fur et à mesure de son orientation vers la vie de travailler. Le travail alors écarté durant un temps et réinvesti mais uniquement dans le secteur saisonnier. L'activité saisonnière lui laisse ainsi suffisamment d'autonomie, de liberté pour rester détachée des diktats sociaux « *Au fond, travailler en fonction des temps de travail qu'offrent les saisons agricoles, [touristiques,] c'est-à-dire en intermittence, est*

³⁵ Au sens de politikos.

un moyen économique et idéologique choisi. » (Angera, 2012, p118). Pas de profit, les objectifs économiques sont bornés aux besoins vitaux (nourriture, essence, hygiène, entretien du camion, des chiens) et à certains plaisirs hédonistes qui ne doivent pas empiéter sur la liberté de circulation et de gestion du temps. Les emplois sont qualitativement choisis avec pour déterminant la possibilité de voyager, d'y passer un temps limité (Angera, 2012). « *Le travail, de ce fait, est peu intensif, intermittent, et tout lui est prétexte à s'interrompre : n'importe quelle activité ou empêchements culturels, depuis le rituel le plus pesant jusqu'à l'averse la plus légère.* » (Sahlins, 1976, p. 130). ***Shanana*** : « *Comment dire ? Ben disons que voilà tu passes ton temps au boulot, donc le boulot moi non, quoi. Même si je m'investis vachement, j'fais bien mon taf et tout, mais bon je fais ça pour un connard à chaque fois. [...]. J'rentre le soir i' faut qu'j'fasse ceci, cela, j'ai pas l'temps d'vivre. J'ai pas l'temps d'vivre, quoi.* ». Le temps de vivre constitue l'une des priorités des zonards les plus engagés dans ce mode de vie. Ce temps renvoyé à celui de la vie, si court, dont beaucoup ont fait l'expérience par la perte d'amis, de membres de la famille, devient plus important qu'une quelconque réussite sociale. Son compagnon CC, quant à lui, débute sa carrière de mécanicien automobile en sortant du lycée professionnel. Passionné par la mécanique mais écoeuré de sa pratique productiviste dans le cadre professionnel, déjà habitué à la Zone depuis le lycée, CC achète un camion avec ses économies et l'aide de ses parents puis part sur la route. Chben, à l'opposé des deux autres, fréquente une école de marins-pêcheurs mais ne s'y sent pas à son aise. Il en sort sans diplôme, ses parents ne peuvent l'accueillir et il n'en a pas particulièrement envie. Sa mère alcoolique et son père "nationaliste", lui pèsent plus qu'autre chose. Livré à lui-même, dans la rue, sans hébergement, il rencontre des zonards, fréquente divers squats. De squats de "crevards"³⁶ en squats militants, Chben se forge un réseau relationnel, des convictions politiques. Il fait alors des travaux saisonniers, s'achète un camion et part avec sa compagne voyager en Russie, Roumanie, Suède où il continue cette activité professionnelle. Ainsi dans ce contexte familial et scolaire peu propice à l'épanouissement de Chben, ne peut-on pas se demander si la vie de travailler ne relèverait pas plus d'une construction positive, d'une forme de résilience que d'une forme d'exclusion, de disqualification sociale ?

3. 2. 4. De réajustements en bifurcations : être autre qu'un agent

Les histoires des membres de La Family sont aussi singulières que leurs personnalités. Est-ce à dire qu'une compréhension sociologique de leur cheminement est impossible ? Il n'en est rien et si les catégories réalisées évoquent des socialisations diverses à l'intérieur même de celles-ci, des dynamiques communes sont à l'œuvre. Ainsi, les engagements, les bifurcations des acteurs dans leur trajectoire, les conservations d'acquis de socialisations vont être ici exposés. Un épurement sera ainsi encore réalisé pour mieux identifier les

³⁶ Crevards est employé dans la Zone pour qualifier des individus sans foi, ni loi et souvent des toxicomanes à l'héroïne ayant une très forte dépendance qui ne font rien d'autre de la journée que de s'intoxiquer.

logiques majeures à l'œuvre, les temporalités biographiques criantes dans l'orientation zonarde (Mazade, 2011).

3. 2. 4. 1. Les satellites et les ZI : de la crise naît le compromis

La vie des satellites et des ZI débute classiquement. Les parents travaillent alors dans des emplois stables socialement bien considérés voire valorisés, sont propriétaires de leur logement, ne connaissent pas de difficultés financières. Les mères travaillent en accord avec l'image de la femme émancipée de l'époque.

Bifurcations familiales et quête identitaire ambivalente

Pour les satellites, la première bifurcation identifiée peut être reliée à la séparation du couple parental. Elle est passive, vécue comme imprévisible autant dans son annonce que dans ses conséquences et ressentie négativement car n'offrant pas d'amélioration à leur situation, au contraire (Grossetti et al, 2010). Les conditions de vie pour les mères ayant la garde deviennent plus difficiles. Les jeunes sont assez rapidement autonomisés de par le manque de temps maternel. Les tensions entre les parents tiraillent l'enfant. Ils reçoivent du côté maternel une éducation plutôt conforme aux normes sociales légitimes auxquels ils se plient relativement jusqu'à la fin de collège et du côté du père des transmissions allant de la simple déviance idéologique : une forme de rébellion au carcan familial, à l'apprentissage d'actes délinquants. Toutefois, les acteurs sont alors engagés dans un mode de vie conforme avec des projections de réussite sociale ordinaire et intériorisent l'autocontrainte légitime de par l'éducation relativement contractualiste reçue. Ils attribuent ainsi à la famille la responsabilité de leurs fêlures infantiles qui entraînent selon eux, un attrait pour la déviance. La rencontre avec d'autres adolescents, au collège, ayant des sentiments comparables, soulève alors une crise. Déjà traversés par des tensions inhérentes à la transition adolescente, les jeunes dans cette quête identitaire vont se démarquer du programme parental convenu (Mazade, 2011). Les parents, *significant others* face au désajustement de leurs espoirs, des chances et des objectifs atteints par leurs enfants leur attribuent la place d'enfant difficile à laquelle les jeunes s'auto-identifient un temps (Luckmann, Berger, 2008). En effet, l'identité attribuée se lie avec celle appropriée. L'école renchérit en les orientant dans des filières de relégation. Pris entre le désir de répondre aux injonctions conformes maternelles de réussite et celles plus déviantes du père et des pairs, les satellites filles se remobilisent scolairement tout en pratiquant des activités déviantes. Si comme l'affirme B. Lahire (2001) les socialisations produisent majoritairement des schèmes souvent contradictoires et si cette hétérogénéité n'est pas forcément vécue comme une souffrance, ici il en va autrement. La bascule d'un bord à l'autre signe l'élection d'une loyauté plus favorable à un parent qu'à l'autre, et traduit les effets à long terme de la séparation conflictuelle parentale. Le jeune se sent ainsi

identitairement perdu à une époque de sa vie où socialement la transition statutaire entre enfance et vie adulte n'est pas facile à gérer (Grossetti, 2006). Il n'a pas accès à une illusion de cohérence de soi car il est soumis dès son jeune âge à une double contrainte dans un même univers : sa famille (Lahire, 2001). Cependant, ces jeunes bricolent de manière efficace un nouvel ajustement à ce désajustement, en clivant temps d'école où l'identité sociale est celle d'un élève relativement conforme, et temps de loisir qui permet de s'adonner à des pratiques de sociabilité juvéniles déviantes (fumer, boire de l'alcool, voler). Cette adaptation des satellites filles tient à leur socialisation sociétale genrée confinant les filles à des attitudes plus paisibles, à leur socialisation familiale les engageant à réussir socialement, et à leur socialisation scolaire qui par l'intermédiaire de professeurs et de camarades ont permis un réinvestissement durant le lycée, mais aussi au fait que, pour les jeunes filles, la seule instance possible de reconnaissance sociale est l'école (Charlot, 2001 ; Duru-Bellat, 1994). Chez les garçons, une nette prise de partie en faveur de la déviance et de l'échec scolaire s'opère dès le primaire et permet de ne pas se sentir clivé. Cet ajustement tient au fait que, d'une part, les garçons trouvent dans leur quartier, auprès de copains, une valorisation statutairement suffisante, d'autre part, que leurs propres pères (autrui significatifs plus influents du fait du genre identique), peu scolarisés, ne les ont pas encouragés vers la voie conforme et dans certains cas, les ont même incités implicitement à la déviance avec des tirades comme : « *moi aussi j'étais nul à l'école, je faisais le con mais tu vois tu n'as pas besoin d'aller à l'école pour réussir.* » (Charlot, 2001 ; Willis, 2011). Néanmoins, les filles restent tributaires de l'héritage déviant paternel et collectionnent les petits amis plus ou moins délinquants, en suivant les schèmes amoureux maternels jusqu'à la rencontre avec un garçon affilié à la Zone. L'un des tournants biographiques se situe à cet endroit. Abbott (2010, p. 207) définit ces tournants comme « [...] *des changements courts, ayant des conséquences, qui réorientent un processus. Le concept est inévitablement narratif, puisqu'un tournant ne peut être conçu sans que l'on puisse établir une nouvelle réalité ou direction, ce qui implique au moins deux observations séparées dans le temps. Tous les changements soudains ne sont pas des tournants, seulement ceux qui débouchent sur une période caractérisée par un nouveau régime* ». Ces compagnons leur font connaître les *teufs*, le milieu de la Zone, les drogues. Elles s'engagent dans ces pratiques massivement au départ, puis ralentissent, mais ne sautent pas le pas de la vie en squat, si ce n'est sur de très courtes périodes. Les relations amoureuses de ce type sont peu durables et ces filles cherchent après quelques expériences des conjoints plus conformes qui ne leur correspondent pas non plus. Une période moratoire, définie comme une « [...] *suspension du temps de déroulement d'un processus* » d'engagement, située dans les cinq années de fréquentation de la Zone, prend place avant de décider de leur future orientation de vie généralement conforme (Coninck, Godard, 1989, p. 37). Pour les garçons, c'est la fréquentation de copains déviants, des pratiques déviantes déjà acquises auprès d'autres qui les conduisent à rencontrer la Zone et à y trouver ce qu'ils recherchaient : un statut valorisé. Toutefois les satellites restent relativement conformes quant à leur mode de vie : appartement, travail, formation, tout en

adoptant des attributs zonards (chien, certains vêtements, piercings). Pour conclure, si le cheminement satellite prolonge quelque peu les transmissions de l'école et des parents, les ruptures biographiques causées par la gestion conflictuelle parentale de leur divorce, mais aussi pour les filles par les transplantations subies d'un univers à d'autres (plus de dix déménagements pour Mina, quatre lycées pour Mag) ont provoqué des désajustements, une perte de repères que la Zone vient combler par son aspect solidaire, clos et sélectif (Lahire, 2001). Toutefois, les satellites continuent de croire en la méritocratie, et ce malgré leurs expériences scolaires et professionnelles, en la valeur travail, en la nécessité de l'argent, ne remettent pas en cause la consommation de biens, ni ne relèvent une quelconque domination sociale. Leur rapport au monde est dénué de conflits, d'engagements politiques collectifs. Il se traduit par un modèle de type individualisation post-moderne qui pousse chacun à se définir, s'épanouir sans se préoccuper de sa classe sociale d'appartenance, ni des enjeux sociaux. Ici l'acteur rationnel prime, sa définition propre découle de ses expériences individuelles mais surtout des calculs qu'il met en œuvre (Dubet, 2005). C'est un papillon hédoniste qui s'invite de temps à autres chez les ZE pour le plaisir de la fête, des profits pécuniaires mais qui ne bâtit pas son identité, sa conscience de soi dans cette seule appartenance (Touraine, 1995). Elle n'est qu'un décorum. L'âge avançant, la conformité aux principes de réussite sociale prend ainsi le pas sur la déviance à tendance zonarde. Ils investissent la Zone comme la déviance adolescente, durant des moments de loisir et comme un loisir. En cela la socialisation zonarde secondaire ne parvient pas à poser puissamment son sceau sur des bases de socialisations conformes bien ancrées (Luckmann, Berger, 2008). Bien que difficilement vécues, les expériences scolaires et de travail ne conduisent jamais au rejet de ces institutions. Les acteurs s'attribuent leurs échecs ou l'imputent à d'autres individus dans une analyse réflexive très inter et intra-personnelle, caractéristique du paradigme de la postmodernité (Ehrenberg, 1995 ; Lyotard, 1979 ; Lipovetsky, 1993). Les crises que les institutions ont pu susciter n'ont pas ébranlé les fondements de la réalité subjective des socialisations primaires, sûrement du fait des attributions causales plus internes qu'externes. L'interprétation de la réalité satellite relativement conforme n'a pu par les contacts trop sporadiques avec la Zone et par le maintien des liens avec des individus hors-zone réaffirmant cette réalité conventionnelle, être remise en cause fondamentalement. « *Cela veut dire que l'individu aime que son identité soit confirmée* » (Luckmann, Berger, 1996, p. 206). Pour ce faire, les satellites entretiennent une distance à la Zone qui leur octroie en retour une position et une identité de *in /out group* mais aussi une attache assez lâche avec les *normaux*. Cette posture leur permet de réaffirmer et de donner consistance à leur identité.

Les ZI : turning-points, accidents biographiques et quête de soi

Pour les ZI, l'éloignement de leurs parents de leurs origines familiales populaires par le recours à l'autodidaxie, à la réussite économique et à une forme d'ascension sociale ont produit chez les acteurs des transmissions conformes au modèle de la classe moyenne et aux institutions légitimes. Les ZI sont alors, durant leur enfance et le début de leur adolescence, des jeunes qui s'investissent dans leur scolarité, sans difficultés de comportement. Les établissements scolaires et l'habitat familial jouissent d'une certaine mixité sociale. Les jeunes s'épanouissent dans un climat relativement serein. Toutefois, les accidents biographiques produisent un désajustement entre les projets de vie imaginés par les parents et une nouvelle perception du monde que ces crises ont provoquée. Les socialisations continues et cohérentes qui agissaient sur les acteurs deviennent paradoxales, entretiennent les ruptures biographiques. Les ZI se tournent vers des explications internes au fonctionnement familial et propres aux institutions scolaires, médicales, psychologiques, sociales qu'ils rencontrent. Ils souffrent plus particulièrement de manques de considération, d'attention des éducateurs et affectifs de leur famille, qu'ils interprètent comme un rejet. Ces situations créent des crises identitaires qui interrogent la définition de soi et d'autrui (Mazade, 2011). Elles sont d'autant plus déstabilisantes pour les acteurs qu'elles ne peuvent être prévisibles et que l'entourage trop déstabilisé ne peut s'y adapter comme les jeunes le souhaiteraient. Leurs critiques, pourtant, ne s'étendent pas de manière mécanique à l'ensemble de notre société mais restent circonscrites aux établissements scolaires fréquentés par les ZI, à leur famille. Ainsi les attitudes à l'égard de l'école demeurent pacifiées et leur vision du monde peu hostile. La valeur travail, le rôle de l'école en tant que lieu d'accès au savoir sont préservés, des normes de la culture populaire écartées par les familles sont réappropriées. La plupart, cependant, obtiennent un diplôme supérieur, voire équivalent au parent le mieux doté. D'un point de vue plus structurel, on peut se questionner sur l'impact de l'environnement économique et social français sur l'ajustement effectué par les acteurs. Ont-ils conscientisé que les conditions actuelles de chômage ne leur permettraient pas d'obtenir, avec le niveau acquis scolairement, les places "enviables" de notre société ? Actuellement si les enquêtés perçoivent que les chances objectives auxquelles ils ont accès limitent leurs choix professionnels en direction d'emplois "subalternes", à l'époque leurs interprétations se bornaient à un mal-être qu'il fallait solutionner et qui impliquait de quitter l'école pour rejoindre la Zone. Ainsi en adhérant à la Zone, de manière plus ou moins engagée selon les périodes, en s'évadant grâce à la musique, aux Free Parties et aux drogues, ces jeunes répondent à leur perception de désorganisation plus personnelle, familiale que sociale (Merton, 1997). Les socialisations primaires ne sont pas pour autant totalement évincées mais réaménagées par les socialisations secondaires déviantes.

L'objectif est donc d'allier existence alternative avec conformité. L'emploi se doit d'être épanouissant personnellement et l'aspect économique ne rentre pas du tout en ligne de compte. Les parents bohèmes populaires se calaient eux-mêmes sur ces critères qu'ils ont délaissés au fil du temps au profit d'un certain confort de vie (Mauger, 2006). Ils alternent périodes d'inactivité en squat et de travail en appartement. Pour les jeunes issus de

familles populaires embourgeoisées, une cassure plus nette s'opère avec la socialisation familiale et scolaire. L'engagement dans la Zone prend donc, chez ces acteurs, un sens plus oppositionnel vis-à-vis de leurs socialisations infantiles, mais ils conservent tout de même l'envie de travailler. Le désajustement vécu par ces acteurs est avant tout familial. L'enjeu est, pour les ZI, de trouver une place, d'appartenir à un groupe de semblables qui comprennent leurs difficultés du fait de leurs vécus similaires et qui leur permettent de s'y insérer. La déviance est ici une adaptation par évasion mais aussi une quête identitaire qui compose avec les accidents de vie. Cette recherche identitaire ne remet pas en cause les principes des socialisations infantiles que sont le travail et la sédentarité mais contredit en revanche l'individualisme outrancier de la vie conforme, le primat donné à la réussite sociale plutôt qu'à la solidarité et aux relations interpersonnelles. La famille naturelle est alors remplacée par une famille de rue dans laquelle ils occupent une place d'enfant à la recherche d'une identité valorisée. Cette famille est en accord avec leurs expériences sociales douloureuses puisque ses membres en ont eux-mêmes vécues. Cependant, leur rapport au monde ne peut pas toujours confirmer sur le long terme la direction donnée par leurs pourvoyeurs d'orientation zonards. Les ZI se démarquent des satellites dans leur posture de type moins rationnelle, plus éthique mais peu communautaire (Dubet, 2005). Leur engagement zonard est donc avant tout une quête identitaire pour soi, un passage vers une maturité où enfin la plénitude de savoir qui l'on est, d'être reconnu tel quel, leur permettra d'être sujets, de renforcer leur individualité (Touraine, 1995). « *Contre la communauté comme contre le marché se [fait] entendre l'appel à l'individu pour lui même, sa volonté d'être acteur.* » (Touraine, 1995, p. 34). L'engagement zonard intermittent, cette bifurcation active est donc bien plus une action pour soi que pour la société ou son groupe d'appartenance initial (Grossetti et al, 2010).

3. 2. 4. 2. Les ZE, les travailleurs : continuités et ruptures

Vers une nouvelle place, la déviance ZE comme adaptation

L'appartenance sociale joue ici pleinement son rôle de distributeur des possibles chez les acteurs. Si, petits, ces jeunes vivent dans l'insouciance infantile d'une vie pleine de promesse, le chômage des pères et sa répercussion sur la famille les conduisent à se désillusionner. La croyance méritocratique dans le programme institutionnel qui perdure alors se voit ébranlée par ces expériences et la confrontation à d'autres individus plus nantis (Dubet, 1994 ; Cloward, Ohlin, 1966). De familles précarisées populaires, implantées dans un environnement criminogène rassemblant les laissés pour compte d'une société "d'exclusion", les ZE perçoivent vite l'inégalité sociale structurelle. Les expériences de stigmatisation s'enchaînent, les accidents de vie s'amoncellent et ne font qu'entériner le vécu familial de ségrégation, d'injustice sociale. Les jeunes accusent alors notre système sociétal et ses représentants (l'école, les services d'aide sociale). Les comportements anti-école apparaissent, la légitimité scolaire s'effondre. Les quelques

espoirs, que certains ont pu préserver, sont vite anéantis par les premières expériences de travail. Seule compensation dans cet univers, la solidarité familiale, qui donne par la suite forme au mode de fonctionnement zonard très communautaire. Pour lutter contre un environnement perçu comme hostile, il faut se regrouper, faire front aux outsiders menaçants. Le rapport au monde ZE est donc avant tout une lutte pour une reconnaissance sociale de ce qu'ils sont : des membres de milieux populaires et une protection contre les influences des dominants jugées néfastes car dévalorisantes (With, 1931). Leur positionnement d'acteur dans la société est donc avant tout celui de représentant d'une communauté à laquelle ils se sentent avoir appartenu enfants (Weber, 1971 ; With, 1931). Relégués entre semblables dans des territoires spécifiques, les ZE, malgré la désorganisation sociale de certains lieux de vie, ont eu majoritairement le sentiment d'appartenir à un groupe rencontrant des difficultés similaires et partageant certaines valeurs, traditions et us. Les relations de *communalisation* expérimentées jeunes dans leurs quartiers, du fait des discriminations sociales, des difficultés financières, d'emplois et des pratiques spécifiques pour y faire face, sont basées sur une rationalité qui, en finalité, vise l'accès à une égalité sociale. Ces relations reposent sur un socle objectif : les acteurs rencontrent la même situation de domination sociale et leurs comportements sont fortement influencés par leur appartenance sociale populaire qui fait naître un sentiment subjectif d'appartenance à une communauté (Weber, 1971 ; Whyte, 2002). Pour certains en zone rurale, la *communalisation* prend une forme achevée, elle regroupe des principes objectifs et subjectifs d'appartenance (même situation sociale, même valeurs, normes, comportements proches, et attachement affectif) et des interactions réelles. Deux types de fonctionnement cohabitent dans ces lieux : déviant et conforme. La population déviante de ces lieux que l'on peut qualifier d'intégrée — il existe des relations, des interactions proches entre les porteurs d'une culture déviante et d'une culture conforme — ne se cantonne pas à une participation unique à la sphère déviante mais navigue entre les deux. Ainsi les délinquants se rendent aux matchs de rugby, aux fêtes locales ... Ils ne sont donc pas coupés de par leur déviance des autres membres de leur quartier même si leurs attitudes sont perçues par les plus conformes comme des violations de la loi (Cloward, Ohlin, 1966). En milieu urbain, les relations sociales de types communalisation se bornent aux critères objectifs et subjectifs sans pour autant développer de manière aussi évidente de fortes relations sociales. En effet, la juxtaposition de diverses populations mouvantes, les lieux d'habitation plus étendue, ne sont pas toujours des éléments favorisant les interactions entre individus, même si les jeunes s'en accommodent et tissent entre eux des relations (Lagrange, 2009). Ces territoires sont donc désorganisés, ou on préférera dire : organisés de manière complexe, dans le sens où les habitants conformes aux normes légitimes et ceux déviants ne tissent pas de lien entre eux ; bien au contraire, une rupture interactionnelle s'est installée (chaque groupe vaque à ses occupations sans prêter cas à l'autre). En outre, les porteurs des deux modèles déviants / conformes ne sont pas mobilisés, organisés. Les activités adultes criminelles ne sont ainsi pas stables même si certains adultes commettent des infractions. Les services institutionnels conventionnels

sont soit absents, soit peu influents (Cloward, Ohlin, 1966). Néanmoins, un sentiment d'appartenance existe de par la rencontre avec l'altérité, avec d'autres populations hors quartier (Weber, 1971). L'école, la ville sont donc des terrains privilégiés de cette conscientisation d'une appartenance spécifique et de la découpe d'un monde social en diverses communautés. Ce positionnement communautaire face à la société va être enrichi par une posture éthique et critique qui transporte le sentiment d'appartenance à une classe populaire défavorisée et reléguée, à l'univers de la Zone. Cet univers s'ancre toujours dans des valeurs, des normes de la culture populaire. Ainsi même si Cloward et Ohlin (1966, p. 158) soutiennent que « *Les opportunités illégales ont tendance à émerger seulement quand il y a des séries d'accommodation stables entre des adultes porteurs de valeurs conventionnelles et d'autres de valeurs déviantes.* » donc uniquement dans des quartiers définis comme intégrés, l'exemple des banlieues populaires des ZE infirme cette proposition. Nul besoin d'un consensus communautaire pour que la déviance se transmette, s'organise ; des liens ténus entre habitants peuvent aussi favoriser l'émergence de sous-cultures déviantes du fait d'un contrôle informel faible et d'opportunités délinquantes non contrecarrées (Hirshi, 2009). Ainsi, de notre point de vue, les opportunités d'inscription dans la déviance des ZE sont catalysées par des territoires qui abritent soit une population acceptant la déviance comme ordinaire ou composant avec (quartier intégré) et ce, malgré un contrôle informel fort (qui ne se base pas alors sur des critères légitimes) ; soit des habitants qui, n'interagissant que peu entre eux, laissent l'espace libre aux activités de délinquances (quartier organisé dichotomiquement, manque de contrôle social informel) et donc à l'auto-organisation déviante de type sous-culture (Bourgois, 2001 ; Sampson and al, 1997 ; Cloward, Ohlin, 1966 ; Debarbieux and al, 2002). La participation à des institutions conventionnelles, comme les clubs de sport ou de loisirs, n'empêche pas les jeunes, baignant dans un environnement tolérant la déviance, de s'inscrire dans un groupe déviant. De même, la fracture entre déviants et conformes n'est pas un gage de protection pour des jeunes qui se côtoient, en bas des tours, sans contrôle social fort (Whyte, 2002 ; Hirshi, 2009).

L'environnement d'apparente désorganisation sociale³⁷ pour les urbains, et intégré pour les ruraux, a, en définitive, produit un resserrement des liens entre semblables de conditions modestes et a accru le sentiment d'exploitation (Cohen, 1955). La réussite scolaire des élèves d'écoles primaires rurales, bien que pouvant être qualifiée de moyenne, permet d'affirmer qu'un environnement aux contrôles sociaux informels encore existants, canalisent leur déviance, la limitent et préservent d'un sentiment trop fort d'altérité. Ce contrôle existe grâce à la survivance dans la population d'une homogénéité culturelle populaire et grâce au resserrement des adultes autour des jeunes. Cette forme de communauté modère donc la déviance mais seulement à l'aune évidemment de ses principes culturels en vigueur. En limitant le sentiment de discrimination sociale et de

³⁷ La désorganisation sociale n'est qu'apparente dans le sens où des agencements de relations spécifiques sont toujours mis en œuvre par les acteurs même si d'un point de vue normatif ils peuvent sembler incohérents (Whyte, 2002). La rupture entre deux visions du monde : conforme et déviante et la séparation interactionnelle de leurs membres ne stipule pas une désorganisation mais une organisation dichotomisée.

stigmatisation par son attitude peu éloignée culturellement des familles, l'école, a ainsi pu éviter le conflit culturel qui aurait opposé l'école et la famille (With, 1931). Ainsi elle a participé à ralentir l'inscription déviante de ces jeunes. En ville, la répartition culturellement disparate, l'immigration, le confinement des plus précaires dans des lieux de résidence particuliers dont les ZE urbains font partie, engendrent une organisation sociale dichotomisée poussant à la construction d'une culture déviante juvénile (Shaw, Mc Kay, 1969 ; Lagrange, 2002). Peu contrôlés par les adultes qui n'entretiennent pas forcément de liens de voisinage, par des parents peu disponibles de par l'occupation professionnelle ou les difficultés économiques auxquelles ils doivent faire face, les jeunes prennent le pouvoir du quartier, développent une culture de rue dans laquelle les acteurs s'engagent pour parvenir à leurs fins (Cohen, 1966 ; Debarbieux, 2002).

« Si les voies traditionnelles d'ascendance sociale comme l'éducation sont réduites pour une importante part de cette population, les pressions pour l'utilisation de routes alternatives vont augmenter. [...] Quand les pressions issues des aspirations frustrées et des opportunités bloquées deviennent suffisamment intenses, beaucoup de jeunes de classe populaire se détournent des voies légitimes, adoptent d'autres moyens, au-delà des mœurs conventionnels. Ces moyens peuvent offrir une voie d'accès possible aux objectifs de réussites. » (Cloward, Ohlin, 1966, p. 104-105).

La déviance ici est tout d'abord *innovation*. Elle vise à atteindre les buts sociaux plébiscités : disposer d'argent et de biens de consommations offrant une image de soi socialement valorisée, mais elle est aussi, au sens Mertonien, de type *évasion*. En utilisant des stupéfiants les acteurs rendent par ailleurs cette existence plus douce (Merton, 1997). Elle se transforme par la suite en rébellion avec la conscientisation des inégalités sociales. La culture familiale et environnementale relativement déviante d'un point de vue normatif légitime inculque des savoir-faire et des savoir-être, peu compatibles avec ceux des dominants. Les acteurs ne manquent pas de quelque chose, ne sont pas des handicapés sociaux, culturels, ils connaissent par l'école et les autres instances de socialisations (services sociaux, loisirs...) et même leur famille, les normes et les pratiques légitimes ; mais ils sont avant tout, comme les *Corner boys*, les membres d'une certaine "communauté" dont ils n'ont pas envie de se démarquer (With, 1931 ; Whyte, 2002). Ils ne croient plus en la possibilité de s'affranchir, de manière légale, des déterminants sociaux qui les conditionnent, entravent leur quête d'argent et de respect. Ils ne veulent pas non plus se résigner à occuper les places que le système leur affecte (Cloward, Ohlin, 1966). Déjà étiquetés enfants, pour les plus revendicatifs, et adolescents, pour les autres, leur destin de délinquant se trace alors (Miller et al, 1959). Néanmoins, dans cette continuité de crises qui devient leur vie ordinaire, les acteurs ne s'engagent pas dans une déviance classique, proche des premiers groupes déviants qu'ils fréquentent (jeunes de quartier). Ils ne visent pas une potentielle richesse par le recours à des moyens illégaux mais contredisent les normes et les valeurs de notre société en s'inscrivant dans une déviance spécifique : la Zone. Si la majeure partie des activités déviantes débute durant la transition adolescente, ce turning point, rituel de notre société, n'est pourtant pas abordé

comme une crise par les acteurs qui la conçoivent comme prévisible (Abbott, 2010 ; Cloward, Ohlin, 1966). Leurs grands frères, les voisins jeunes adultes ont connu cette étape de vie et les plus jeunes, par frottements, s'y sont accommodés (Singly, 2000). La bifurcation la plus importante vers la Zone est temporellement localisée après l'arrêt de la scolarité et lors de l'occupation d'un premier emploi. **Kundevitch** : « *J'ai été récupéré chez ma grand-mère, au début, vite fait, et après, j'me suis retrouvé à la rue.* ». **Joe** : « *Et euh... ouais, ça c'était après le lycée, en fait, après le BEP. C't'à dire après que j'ai commencé à travailler, c'est tombé en même temps qu'ça [...]. J'aimais vivre et en même temps je bossais. Et euh... après en fait, quand tout s'est cassé la gueule, justement à cause de mon patron qui faisait d'la merde, [...], Moi j'me suis cassé. Après, j'ai pas fait grand-chose et, bon, j'ai travaillé un peu dans la vigne, j'ai galéré pendant pas mal de temps, et en fait, le fait d'galérer et bé, j'allais voir des gens, et comme j'étais bien avec eux, pa'c'que c'est des gens i'vont en festivals, en teuf et puis moi, j'adore ça, tu vois. C'est vraiment des... T'sais, c'est une bonne ambiance et tout, c'est bon enfant. C'est hyper bien et tout ça et... donc c'est comme ça qu' j'ai un p'tit peu... rentré là d'dans et euh... voilà, j'ai commencé à me droguer un p'tit peu, voilà, tout ça.* ». C'est à ce moment-là que les ZE abandonnent toute velléité de projet conforme à notre société et s'engagent dans un mode de vie hors norme (Grossetti et al, 2010). Ils fréquentent depuis un certain temps des zonards avant d'accomplir cette *bifurcation active* vers la Zone. Celle-ci se traduit par une rupture avec une situation d'emplois insatisfaisants, une vie ressentie comme pesante et monotone dans laquelle les Free Parties, les drogues prennent de plus en plus de place (Grossetti et al, 2010). Cette cassure décidée par les acteurs aboutit à leur installation en squats, en tentes, à l'arrêt du travail, à l'extension de leurs activités délinquantes de subsistance (vols, deal), de protection (violence) et de leurs pratiques hédonistes (drogues, alcool, Free Party). Ainsi, la bifurcation d'abord centrée sur le travail se déploie par contamination sur d'autres sphères : l'habitat (conséquence qui n'est pas toujours envisagée par tous les acteurs), le mode d'interaction (envers les *in* et les *out-groups*), les loisirs (les ZE abandonnent la pratique du sport pour se centrer sur les Free Party, la drogue ...), la famille (les ZE se coupent de leurs proches durant les premiers temps de la conversion), la consommation de biens (récupérer autant que possible et réduire les achats aux seuls besoins et non au superflu). « *Le changement est perceptible dans d'autres domaines, dans lesquels il s'impose également.* » (Grossetti et al, 2010, p. 219). M. Grossetti (2010) estime que les bifurcations individuelles et macrosociales sont liées et se nourrissent dialectiquement. En effet, n'assistons-nous pas actuellement à des revendications anti-travail, sous-consommatrices (partisans de la décroissance, militants du temps libre : Dorival, 2011) ? La conversion Zonarde et certaines formes de critiques sociales semblent ainsi prendre racine dans un contexte global, économique, écologique, interprété comme en crise par des acteurs qui n'en identifient pas les issues (Cloward, Ohlin, 1966). Les directions politiques antérieures postulant que la croissance économique corrélée à la production permettrait à tous d'obtenir une place acceptable, voire satisfaisante, que les inégalités sociales seraient

enrayées, se sont vues mises à mal par un contexte "de crise" qui ne paraît pas se dissiper (Astier, 2010). L'ancien modèle paraît alors se fissurer et doit céder le pas mais à quoi ? Les contestations sociales prennent ainsi diverses formes : des black block, aux altermondialistes en passant par les Anonymous, ATTAC, les groupes de transition et sûrement bien d'autres qui revendiquent le droit à la liberté, à l'habitat, à l'écologie, qui contestent les lois du marché économique actuel, bref qui enjoignent à repenser les priorités humaines au plus près de nos besoins fondamentaux : respirer, se nourrir, tisser des relations harmonieuses, se protéger des intempéries et à se délester de ceux créés par un monde économique-spéculatif vu comme superficiel (Dupuis-Deri, 2004 ; Sommier, 2003). Un point commun les unit : leur modèle mondialisé de contestation, leurs réseaux transnationaux et les thèmes (Sommier, 2003). Les zonards eux-mêmes fonctionnent sur le modèle du réseau international. Ils partent en camion dans un lieu avec certaines personnes puis reviennent mais avec d'autres, débarquent dans un lieu inconnu et retrouvent des semblables, se font héberger dans des squats aussi bien en Espagne, en Italie, que dans l'Europe de l'Est. La Zone s'étend alors à perte de vue. Le monde est à eux, enfin, appartient à tous d'après eux. Néanmoins, si La Family s'inscrit dans la majeure partie de ces principes, elle ne se mobilise pas en mettant en œuvre des actions organisées et médiatisées. L'acte est quotidien, routinier. Le squat n'a rien d'un lieu engagé politiquement comme ceux que l'on trouve en Angleterre, en Espagne ou en Allemagne. Toutefois, des valeurs et des normes à tendance anarchistes, communistes, primitivistes, gouvernent sa gestion et les relations entre cosquatteurs.

Bien que les crises aient marqué la socialisation ZE, que leurs fréquences soient devenues une habitude, l'extension de celles-ci, dans le temps, à tous les contextes y compris à celui de la transition adulte, a concouru à saturer les acteurs de tensions (Abbott, 2010 ; Cloward, Ohlin, 1966). Les ressources disponibles dans l'environnement des ZE s'avèrent pour eux inefficaces étant donné qu'ils se retrouvent toujours face aux mêmes difficultés inégalitaires. Un ajustement doit donc se produire pour retrouver un statut valorisant et pour pouvoir conserver les grandes valeurs transmises par leur milieu d'appartenance (Cohen, 1955 ; Cloward, Ohlin, 1966). Les ZE côtoient ainsi plusieurs groupes déviants avant de trouver le ou les pourvoyeurs d'orientation zonards qui modèleront alors leur perspective cognitive du monde, de soi et d'autrui, et avec qui la communication permettra d'élaborer, de maintenir et de modifier leur image de soi et leur cadre de référence (De Queiroz, Ziolkovski, 1994 ; Cohen, 1955). Une conversion est en marche sans pour autant écarter leur sentiment d'appartenance à une communauté populaire. En effet l'identité se recompose, se négocie au fil des interactions sociales : stigmatisation par les dominants, impuissance des proches et valorisation par les zonards (De Queiroz, Ziolkovski, 1994). Les rôles et les statuts occupés auparavant qui ont constitué des cadres de conception de soi dépréciatifs, sont écartés pour en créer de nouveaux plus en accord avec les valeurs et les aspirations des ZE. Le compromis entre les idéaux initiaux des ZE et les images de leurs conduites, dans des situations réelles, n'ont pas permis une conception satisfaisante d'eux-mêmes. Ce self concept dépendant de la perception que l'acteur a des

comportements d'autrui, dirige alors ses propres attitudes, qui, en retour, agissent sur celles d'autrui. Ainsi ce self concept, pour devenir plus positif chez les ZE, nécessite de s'écarter des situations de stigmatisations, donc de fuir les acteurs perçus comme appartenant aux dominants, pour ne s'entourer que de semblables (De Queiroz, Ziolkovski, 1994). La Zone regroupe alors des jeunes qui « [...] *nourriss[ent] une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitus extérieur, ou des moeurs, ou des deus, ou sur des souvenirs* [d'une domination, d'une ségrégation sociale].» (Weber, 1971, p. 130). N'ayant pas appartenu à la même communauté réelle d'origine, c'est une communauté d'origine fictionnelle, voire allégorique qu'ils créent (Weber, 1971). Ce sentiment d'une origine commune s'enracine chez les ZE dans les confrontations quotidiennes à l'altérité — travailleurs sanitaires et sociaux, commerçants, *normaux* — qui entérinent leur identité zonarde par un effet d'étiquetage, d'imputation et d'auto-imputation statutaire révélant des marqueurs symboliques d'appartenance (Becker, 1985 ; Barth, 1995).

Les expériences sociales ont en définitive influencé leurs interprétations de notre société, maintenant identifiée comme un ennemi. Les valeurs, les normes qui en découlent sont ainsi rejetées et celles de la Zone s'élaborent ainsi en négatif (Cohen, 1955). La perspective des acteurs sur leur existence change alors par la fréquentation de zonards déjà engagés. Les ZE ne veulent plus participer de manière conforme à un système jugé inégal et injuste et trouvent dans la culture traveller venue d'Angleterre un guide pour un nouveau mode de vie pouvant se lier en partie avec certaines transmissions familiales et de classe, jugées fondamentales (Cloward, Ohlin, 1966). Les travellers deviennent ainsi le groupe de référence pour ces acteurs (De Queiroz, Ziolkovski, 1994). L'étiquette de déviant est d'abord attribuée lors de l'enfance par contamination stigmatique et l'on peut l'analyser comme une "bifurcation passive". Cette étiquette est ensuite endossée à l'école durant la période adolescente puis contrée sans succès lors d'une tentative de bifurcation échouée vers la conformité, ce que révèlent les parcours scolaires, de formation et professionnels non satisfaisants. Alors les acteurs re-bifurquent vers la déviance, cette fois activement. Ils s'approprient leur étiquette, exercent un retournement stigmatique et élaborent une culture propre (Becker, 1985 ; Poussou-Plesse in Grossetti, 2010 ; Goffman, 1975 ; Cohen, 1955). Ces bifurcations trouvent ainsi leur origine dans les conditions sociales inégalitaires que les acteurs ont connues mais c'est conditions sont-elles suffisantes à la conversion identitaire des ZE ? (Poussou-Plesse in Grossetti, 2010).

Les travellers : bifurcations actives de jeunes adultes

Bien que les vécus familiaux et scolaires soient disparates, une constante d'un rapport au monde plutôt pacifié semble apparaître sans pour autant écarter une interprétation des rapports sociaux sous le joug de la domination. Hormis Shanana qui aspire plus jeune à une vie professionnelle reconnue socialement, les autres acteurs y accordent peu d'importance, le tout étant d'exercer un travail plaisant, répondant à leurs centres

d'intérêts respectifs. Expérimentant son difficile accès, les voyageurs de La Family, entre dix-huit et vingt-huit ans bifurquent activement (Grossetti et al, 2010). Ce changement de cap est avant tout lié à une inadéquation entre les désirs des acteurs, compris dans une promesse sociale répétée toute leur vie, et les chances objectives d'y parvenir. Ce désajustement ne va pas comme chez les *Delinquent boys* de Cohen (1955) produire des ajustements illégaux pour atteindre les objectifs voulus, mais changer les buts eux-mêmes à atteindre. La vision de leur avenir est reconsidérée totalement. Cette posture de rébellion n'est pourtant pas réellement mise en scène par des comportements antisociaux, si ce n'est par l'apparence physique spécifique des voyageurs (Merton, 1997). **Yogui** : « *Alors que les voyageurs ils sont moins ancrés sur une drogue de base, quotidienne, et i'z'ont plus l'amour du voyage, l'amour de travailler dans l'agriculture ; ça les dérange pas d'travailler, c'est... d'faire les saisons, d'travailler c'est un bien grand mot mais tu vois faire les saisons [...].* ». Leur rapport au monde apaisé et critique leur permet de gérer leur quotidien de manière moins urgente que les ZE, de se projeter, de consommer des psychotropes de manière plus raisonnée. L'âge, par ailleurs, plus élevé des voyageurs, encourage sûrement ce type d'attitude (Fillieule, 2001). Si une conscience politique est présente chez ces acteurs, et provient pour une majorité d'entre eux d'une éducation relativement critique à l'encontre de notre société, aucune revendication par le biais de journaux, aucune réunion, manifestation ne la ponctue. Seules des actions au quotidien, l'adhésion à des associations permettent de se sentir en adéquation avec un idéal de société fondé sur une anarchie socialiste primitiviste qui lutte contre tout type de domination (hormis féminine). Cette filiation politique n'est pas réellement connue par les acteurs qui l'identifient davantage à l'anarchie. C'est en cherchant des définitions claires sur cet idéal d'organisation sociale que j'ai découvert cette branche singulière collant aux propos des enquêtés. Le travail comme émancipateur, l'appartement spacieux, le bonheur par l'accumulation de richesses sont abandonnés au profit d'une vie où le sentiment de liberté, le voyage, la musique, la fête, les relations sociales priment. Ils passent tous par la case squat avant d'acquérir un camion ou de se mettre en couple avec un voyageur. Tous aspirent dès la fréquentation de Free Parties au nomadisme voyageur. Ceux qui accèdent rapidement au mode de vie voyageur sont semble-t-il souvent aidés financièrement dans l'achat du premier véhicule par la famille, les autres doivent eux-mêmes trouver les moyens d'y parvenir et mettent ainsi plus de temps, parfois se découragent et se cantonnent à la vie de squat de manière itinérante (passage de squat en squat). Le nomadisme techno n'est pas qu'histoire d'acteurs peu engagés, surfant sur les vagues d'un hédonisme sociétal et communiant le temps d'une soirée avec d'autres dans un objectif narcissique, investissant diverses tribus et multipliant les identifications. Il requiert une idéologie singulière, un engagement entier, une vision du monde et de la vie propre, capable d'aider à supporter un quotidien physiquement difficile (Angeras, 2012). Il ne s'agit pas de « *recherche de passions 'papillonnes', toutes choses qui se vivent d'une manière cyclique, avec d'autant plus d'intensité que l'on sait l'aspect éphémère du cycle* » (Maffesoli, 200, p 60). Ce ne sont donc pas des consommateurs répondant à des besoins

individuels en s'affiliant à plusieurs tribus de façon éphémère mais des acteurs engagés par ailleurs idéologiquement, corporellement et dans le temps (Angeras, 2012 ; Spault, 2007 ; Mousty, 2003; Maffesoli, 2000). La seule quête de l'ego et de son intérêt propre ne paraît pas caractériser la position voyageurs dans son rapport au monde même si son indépendance à l'égard de la Zone la définit en partie et si la recherche de soi est inhérente à toute personne. Les voyageurs en refusant la consommation de masse, en maintenant à distance la société conforme et les informations des médias légitimes, en vivant dans des camps auto-organisés, en travaillant ensemble, en sillonnant les routes en convoi, remettent justement en cause la posture individualiste au profit d'une plus communautaire mais néanmoins indépendante. La posture voyager se différencie de celle tribale post-moderne avancée par M. Maffesoli dans le sens où son engagement n'est pas éphémère, ne se départit pas totalement des socialisations premières et va plus loin que l'hédonisme, la quête de soi (Cova, 2002). L'identité voyager est ainsi politique dans le sens où ces personnes se créent un nouveau modèle de vivre ensemble, l'argumentent en faisant valoir le bien-être collectif, prônent des valeurs aussi bien écologiques de respect de la nature (sous consommation, produits biologiques achetés dès que possible), qu'anarchistes socialistes (responsabilité individuelle, autogestion, solidarité, révolution, économie basée sur le besoin, collectivisation volontaire, suppression de l'argent), que primitivistes (retour aux formes tribales de vie, rejet du tout technologique). Bien que leurs actions soient confinées à leur quotidien, un désir de modifier le monde, pas seulement pour eux mais pour tous, serait présent. *Shanana* : « *Ouais, bé, ouais, moi aussi j'trouve ça super intéressant parce que pour plein d'choses on est comme des animaux. Après, on a des réactions... Qui n'a pas eu envie de foutre une claque à quelqu'un quoi. Donc voilà c'est naturel. C'est clair, c'est naturel. Après c'est parce que c'est naturel que ça excuse l'acte.* ». Ainsi, si la violence n'est pas plébiscitée comme moyen, elle est néanmoins considérée comme inhérente à notre condition d'animaux. La distinction entre humains et animaux n'existe pas vraiment chez les ZE et les voyageurs. Le mythe du bon sauvage, le retour à l'état de nature, vue comme une condition pure, traversent leur idéologie. Cet état de nature n'est pas considéré comme un chaos, un état de violence incompatible avec l'existence humaine comme Hobbes le pensait, mais comme un état de perfection originelle qui accepte le recours à la violence dans certaines situations (Grell, Michel, 1988). Le primitivisme ZE et voyageurs se rapproche de celui de David Watson qui « *implique avant tout la célébration de la manière de vivre de façon "soutenable" et préindustrielle (mais pas nécessairement préagricole) de nombreux peuples, qui, d'après lui, sont bien plus centrés sur des cultures tribales (en particulier les religions tribales) et des outils et techniques conviviaux* » et celui de Bob Black pour qui le travail n'est qu'aliénation et souffrance et l'État inutile (Bob Black, def). « *Comme la mécanisation a pris les commandes, l'humanité fut perçue fondamentalement comme un outil à utiliser, un homo Haber.* » « *Ce qui résulte c'est une forme d'organisation sociale — une interconnexion et une stratification des tâches et une commande autoritaire nécessitées par l'énormité et la complexité du système technologique moderne dans toutes les*

activités. [...] C'est "la convergence... d'une pluralité, pas de techniques, mais de systèmes ou de complexes de techniques. Le résultat est un totalitarisme opérationnel ; il n'y a plus nulle part d'homme libre et indépendant de ces techniques." (Davidson, 1997, in L'en Dehors). Pour eux, toutes organisations et sociétés importantes imposent un impérialisme, un esclavage et doivent donc être rejetées. Ce n'est pas le capitalisme lui-même qui est remis en cause mais la forme de notre civilisation. **Yogui** : « *Tout c'qu'i'veulent faire en allant en Irak et tout, c'est [...] aller les dépouiller d leur biens. C'est du néo esclavagisme. [...]. Pa'c'que malgré tout, y a l'illusion, y a le fait que voilà, t'es en sécurité dans tes murs, y a d plus en plus de technologies, les gens i'sont bien, i'rencontre plus personne, ou si ils s'rencontre... c'est par Internet. [...]. On a des putains d'paysages ! On est trop bien, on a des forêts, on a des rivières. Et non, y a toujours c'te putain d'société qui vient pourrir tout !* ». Revenir à l'essentiel, se détacher de toute domination y compris psychotropique semble un idéal à atteindre. **Passe-Murail** : « *On va s'poser sûrement en Espagne un truc comme ça, dans les bois et quitte à vivre comme un hippy c'est-à-dire à cultiver, chasser, tout ça, quoi, j'm'en bats les couilles ; ça m'plait à la base, j'suis punk anarchiste, moi. Quitte à vivre comme un hippy, les hippy sont plus anarchistes que nous, i' z' achètent pas d'alcool quoi, si quand même la drogue aussi mais tout ça i' vont pas l'acheter pour s'attaquer plus à l'État. Moi tout ça, c'est que j'kifferais faire, quitte même à arrêter la drogue franchement, j'kifferais* ». La bifurcation traveller est donc au départ éthique. Les acteurs cherchent à accorder leurs envies d'épanouissement personnel avec un idéal de société. Ce positionnement devient par la suite communautaire : les acteurs se sentent appartenir aux travellers, tissent avec leurs semblables des relations d'entraides, d'amitiés, adoptent une esthétique propre ; il repose sur un processus de désindividualisation mais qui à l'opposé de ce que décrit M. Maffesoli, n'est pas sporadique temporellement et ne se caractérise pas par la versatilité des individus élisant à un moment un groupe puis un autre suivant leurs besoins (Maffesoli, 2000). Les relations se confinent en effet à la Zone. Pour mieux saisir ce mode de vie et d'être il faut avant tout savoir que les travellers sont issus historiquement de la rencontre entre des nomades irlandais (tribus nomadisées depuis le XVI^{ème}) et des jeunes issus de la contre-culture des années 1970 qui deviennent en adoptant le nomadisme les New-Age Travellers (Frediani, 2009). Suite à des politiques répressives à l'encontre des squats, des post-punks, des individus rejoignent les New-Age Traveller et adoptent certains idéaux de l'époque sixties (Mousty, 2003). « *Beaucoup d'entre eux sont tout de noir vêtu [...], le crâne rasé ponctué de dreadlocks [...]. Ce look codifié leur a valu le nom de crusties que l'on peut traduire en français par « jeune crado* ». » (Mousty, 2003). Les travellers évoluent, leur esprit festif plutôt *happy* devient contestataire suite à des affrontements policiers lors du festival de Beanfield. Vers le début des années 1990, une nouvelle alliance se produit avec des adeptes de la techno, eux-mêmes évincés des centres-villes par le gouvernement britannique. Le mythe raconte que la Spiral Tribe, premier sound system acid core traveller, après sa rencontre avec les New-Age Traveller durant le festival de Longstock, modifia son orientation idéologique et son look : « *Des*

membres avait changé : tous avaient le crâne rasé, des habits noirs et des treillis militaires. Ils y ont trouvé un but, une « mission » : voyager, sept jour sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, vivre la vibration techno au rythme des enceintes, « to make some fucking noise ... » (faire du bruit). » (Mousty, 2003). Le son produit par le sound system ne devait plus s'arrêter et imposait alors le recours à l'itinérance. Mais une scission éclata entre les voyageurs techno et les New-Age Travellers dont les références culturelles musicales dissemblables rendaient leur cohabitation difficile. La traque policière et judiciaire britannique acheva la séparation des groupes et poussa la Spiral Tribe à s'exiler en France durant le solstice d'été 1992. « C'était le bon moment pour l'exil. » (Mark Harrison) (Mousty, 2003). La France connaît alors une déferlante de Free Parties à partir de cette époque et des adeptes se convertissent au mode de vie techno traveller. Si les acteurs connaissent la filiation à la Spiral Tribe et leur biographie, en revanche ils n'ont jamais eu connaissance de l'histoire propre des voyageurs, de toutes les influences ayant enrichi cette culture, entre autres, des apports idéologiques Punks et de la contre-culture des années 1970. Néanmoins, les enquêtés supposent ces connections.

Après avoir abordé le point de vue des socialisations passées primaires et secondaires, le chapitre suivant s'intéressera à la carrière spécifiquement zonarde et aux interactions tissées avec les *out-groups*. Ce choix de séparer la carrière zonarde des socialisations antérieures s'est effectué au regard de la présentation biographique des enquêtés dans leurs récits de vie. Eux-mêmes effectuent en effet une cassure à ce moment de leur histoire. Bien évidemment la carrière zonarde fait intégralement partie des socialisations secondaires mais la présenter à part avec les interactions quotidiennes zonardes, paraît lui donner, lors de la lecture, un poids supplémentaire. Maintenant entrons plus profondément dans la Zone.

CHAPITRE 4

LA ZONE AU PRÉSENT : SA CARRIÈRE, SON QUOTIDIEN

Conjuguer carrière zonarde et analyse des interactions *out-groups* dans une même partie peut, somme toute, paraître curieux. Premièrement, l'étiquetage zonard ayant cours durant la carrière justifie ce parti pris et explique l'avancée de celle-ci. Deuxièmement, les interactions et les représentations des *out-groups* à l'encontre des zonards semblent collaborer à la pérennisation de l'identité zonarde, voire accentueraient certains traits et pratiques qui deviendraient culturels. Il fallait donc les prendre en compte pour saisir au mieux ce qui participe de l'identité zonarde et alimente le positionnement déviant.

4. 1. De la Free Party à la famille de rue : la carrière zonarde

Ici la présentation des catégories zonardes prendra une allure dynamique. Si certains acteurs s'y installent volontairement, ou du moins n'émettent pas le souhait de passer dans une autre catégorie, la trajectoire de traveller idéale débute nécessairement par un positionnement de satellite, puis de ZI, de ZE pour aboutir à celui de traveller. La carrière type zonarde est donc progressive et comporte, avant de devenir traveller, des passages obligés par des positions intermédiaires. Ceux qui s'inscrivent alors dans des positions ultérieures sont nécessairement passés par celles antérieures. Ainsi les descriptions des backgrounds auparavant évoqués ne doivent s'entendre que dans le cadre de la dernière étape atteinte par l'acteur. Un ZE qui a parcouru l'étape satellite et ZI possède donc les caractéristiques de socialisations infantiles et adolescentes ZE et non celles des satellites et des ZI. Néanmoins, l'utilisation des mêmes appellations pour les catégories servant à désigner les séquences de carrières, les positions dans la Zone et la diversité des socialisations passées, m'a paru judicieuse car elles permettent de saisir que malgré des bagages divers des acquisitions et des expériences sociales au sein de la Zone, dans le passé proche et le présent sont identiques. Elles divergent simplement d'intensité et leurs extensions sont plus ou moins limitées suivant l'engagement dans la carrière et les socialisations passées qui les freinent ou les encouragent. Ici nous utiliserons donc le modèle séquentiel de carrière de H.S. Becker (1985) pour analyser les étapes qui mènent à l'engagement le plus massif dans la Zone et à la fin de carrière. Les ZE subissent depuis longtemps un étiquetage social déviant, toutefois, celui propre à la Zone apparaît au cours de la carrière zonarde. Le choix des théories de la déviance et surtout le concept de carrière se justifie pleinement d'une part, car le mode de vie zonard quel qu'il soit est toujours déviant au regard des normes légitimes et des acteurs qui les soutiennent, d'autre

part, la performativité, la longévité et la force de la déviance tiennent tout d'abord à des transgressions des normes légitimes, à l'étiquetage déviant des acteurs et à l'apprentissage de motifs socialement appris, qui, partagés, conduisent à la création d'une culture déviance (Becker, 1985 ; Cohen, 1955). Le concept de carrière se définit par les passages qu'un acteur effectue d'une position à l'autre. Dans ce cadre nous nous devons de décrire les facteurs à même de les favoriser. Cette façon d'exister conjugue en effet plusieurs comportements jugés déviant qui « [...] *se développent* selon une séquence ordonnée. [...]. L'explication de chaque phase constitue donc un élément de l'explication du comportement final. » (Becker, 1985, p. 46). La déviance s'entend donc ici comme une insubordination aux normes sociales légitimes en vigueur et comme un processus de désignation sociale (Becker, 1985). « *Bref, le caractère déviant, ou non, d'un acte donné dépend en partie de la nature de l'acte (c'est-à-dire de ce qu'il transgresse ou non une norme) et en partie de ce que les autres en font.* » (Becker, 1985, p. 37).

4. 1. 2. Ça commence comme ça : tâtonnements hédonistes des satellites

4. 1. 2. 1. Quitter sa famille pour être soi

À l'époque de l'entrée au collège, même ceux qui sont déjà étiquetés par une appartenance familiale et géographique dénigrante tentent de maintenir une image d'eux-mêmes encore en accord avec les normes légitimes. Engagés envers l'institution scolaire ils essaient majoritairement de coller aux règles conventionnelles avec plus ou moins d'implication, ce qui entrave l'inscription dans des pratiques jugées trop délinquantes. Ils estiment en effet qu'ils ont plus à perdre en devenant délinquant qu'en restant dans une certaine normalité. La peur de décevoir des parents, pour certains conformes aux règles sociétales, constitue un facteur de protection de la délinquance encore assez puissant (Hirshi, 2009). **Trash :** « *Ouais. Voilà ouais l'bédot j'ai commencé jeune. J'fumais j'avais onze, douze ans, ma mère... Ah non, elle disait pas rien, c'était carrément con au début, j'me cachais, j'me cachais même pour fumer des clopes.* ».

Les projections de vie, encore conformes, contribuent à cette dynamique. Ceux en revanche qui vivent avec des familles, elles-mêmes déviantes, ne bénéficient pas d'un fort contrôle interne. Cependant, ils ont toujours dans leur entourage proche des individus qui sont porteurs d'aspirations conformes.

Les liens entre les familles et les jeunes adolescents, le statut d'enfant encore palpable font que l'intérêt des jeunes acteurs ne se porte pas tout à fait sur leur propre construction identitaire. Un basculement de perspective s'opère ainsi vers treize, quatorze ans. Ils commencent à chahuter dans la classe, pour les garçons, se battent avec sérieux et transgressent les lois (vols, consommations de cannabis). « [...] *Les conduites adolescentes peuvent être analysées comme essentiellement déterminées par l'émergence d'une "subjectivité", c'est-à-dire par un processus d'autonomisation de l'acteur par rapport aux contraintes sociales primaires* » (Cuin, 2011, p. 74). Le jeune passe ainsi de

l'état d'objet totalement dépendant de sa famille à celui de sujet qui a la capacité subjective de poursuivre des buts qui lui sont propres. L'adolescence combine deux logiques, l'une d'intégration : imposant l'acquisition des normes et valeurs propres à l'entérinement de l'appartenance à une communauté, l'autre stratégique : visant à maximiser les intérêts des acteurs. Ces logiques confèrent respectivement au jeune un statut d'agent et d'acteur. Pour éprouver ses capacités stratégiques, l'adolescent recourt à des conduites quelquefois déviantes « [...] procédant d'une démarche quasiment expérimentale mettant en oeuvre une logique d'« essais et erreurs », et dont la fameuse "provocation" adolescente peut constituer un instrument opportun. » (Cuin, 2011, p. 76). Sans pour autant rompre avec les ressources familiales, l'intégration met en oeuvre un processus de subjectivation qui vise l'accès à une appartenance sociale autre que celle de la famille. Le jeune tente d'une part, d'échapper aux contraintes de l'appartenance familiale, d'autre part, de diversifier les ressources affectées à l'intégration sociale et à sa reconnaissance identitaire. L'ambivalence de l'adolescence entre loyauté à la famille et aux pairs s'entend donc aisément. C'est dans cette période de détermination trouble que les zonards s'écartent majoritairement de la conformité, commettent des violations aux normes et rejoignent des camarades déviants. Dès le collège, comme évoqué dans les socialisations passées des différents groupes (Chapitre 3.2.1.1), les acteurs recourent à des pratiques déviantes (vol, consommation de cannabis, violence) apprises par fréquentations. **Poly** : « *Le shit, la beu, un an avant. À treize ans, j'avais commencé, voilà. Normal. [...].* ».

Cette première étape franchie de transgression initiale n'explique cependant en rien la poursuite de la carrière déviante. C'est l'acquisition de motifs socialement appris qui engendrent la continuité des activités déviantes et leur extension (Becker, 1985). Fumer du cannabis, voler n'engagent évidemment pas les acteurs dans une carrière déviante, encore moins dans une carrière spécifiquement Zonarde. Ces pratiques sont en effet courantes dans les cultures déviantes juvéniles. Néanmoins, ces premières activités déviantes les amènent à rencontrer des jeunes qui les mettent en relation avec la Zone. La fréquentation plus assidue des pairs déviants et la mise à distance de la famille permet que l'apprentissage des premiers actes déviants s'effectue. Cette exploration déviante s'élabore tout d'abord dans un environnement proche, expliquant ainsi les inclinaisons de Yogui pour ses copains de quartier et de rugby, puis de manière de plus en plus éloignée de son lieu de résidence familiale (Cuin, 2011). **Yogui** : « *Donc j'ai commencé à fumer l'shit très jeune, j'ai commencé à m'foncer la gueule très jeune, étant rugbyman dans l'M, l'alcool, c'est la coutume, c'est l'éducation.* ».

Dorine, Mina et Mag fréquentent des "skateurs", Poly des "babas cool", Mumu des "weich-weichs", Poisson et Yogui des "racailles", tous élèves dans les mêmes établissements scolaires qu'eux.

Mina : *Ouais carrément au Lycée. Au skate-parc. On avait rencontré nos potes. [...].*

Cependant, les zonards ne stoppent pas leurs investigations relationnelles. Les centres d'intérêts mûrissent par la rencontre de divers groupes. **Yogui** rejoint des Redskins, mais

le mouvement s'essouffle. Il s'associe à des punks. « *Puis après, petit à p'tit les fascistes on les voyait plus, d'une, et puis de deux, on voyait plus personne. Du coup, du coup, après les gens, c'est comme si on avait gagné la guerre et qu'y avait plus rien à faire.* ». Yogui continue, cherche alors, tout comme Antifaf, ADN, Joe, Trash, Shanana, Chben, Sioux, CC, Momo et Nia, un groupe à même de répondre à son désir de contestation sociale, Mag, des pairs lui permettant de se dégager de la pression maternelle sur sa réussite sociale ; Mumu et Poly un entourage affectif *suffisamment bon* ; Mina, Poly, Antifaf, Annie et Panawane, un milieu les valorisant statutairement, un sas de décompression.

Suivant le degré de contrôle parental et d'attachement aux institutions conventionnelles, la rencontre avec la Zone par l'intermédiaire d'un deal ou de Free Parties se fait plus ou moins tôt (Hirshi, 2009). Du fait de la déviance de son père et de son expérience scolaire, Trash dont les liens avec la société conventionnelle sont assez lâches, se rend, vers treize ans, en *teuf*. Par l'intermédiaire de jeunes SDF connus durant ses fugues, il se retrouve donc en Free parties, puis s'affilie directement avec la Zone. Shanana, à l'inverse, fortement engagée dans sa scolarité et dans sa famille, attend ses dix-huit ans et la rencontre avec un petit ami zonard pour y participer. Grâce au deal et malgré les premiers stéréotypes qu'il porte sur les zonards (saleté des lieux et des habitants, folie, déchéance), Poisson, affilié aux "racailles", se lie d'amitié avec Yogui. Un jour, cherchant du cannabis, il se rend au squat puis devient un de leurs dealeurs grossistes. La Family le conduit dans des Free Parties, l'initie aux drogues hallucinogènes et excitantes. Poisson qui souffre d'une maladie le condamnant à conserver un physique adolescent, se sent mieux accepté dans ce groupe que dans celui de la cité où il habite. Il lâche prise par rapport à ses attentes de réussite sociale qui génèrent trop de tensions. Bien que relativement machiste, la valeur d'un homme dans la Zone, à l'inverse de celle de son groupe du quartier "racaille", ne se base pas sur des critères physiques de virilité (barbe, muscles) mais bien plus sur le courage, la capacité à rentrer dans le combat, le respect des accords pour le "business" et la solidarité dont les membres doivent faire preuve envers leur famille de rue. Les acteurs cherchent dans ces expérimentations relationnelles une reconnaissance sociale que l'école, la famille, le monde professionnel, les groupes de pairs antérieurs, ne peuvent octroyer (Cuin, 2011). Les inégalités sociales, la responsabilisation précoce, les tensions familiales, l'inattention et la forte attente parentale, relayées par l'attitude des acteurs scolaires peu à même de répondre à leurs besoins, produisent des tensions chez l'ensemble des acteurs auxquelles, ils tentent de répondre par la fréquentation de groupes déviants (Merton, 1997). Comme Becker le souligne, le vécu excluant infantile constitue la première pierre à l'édifice de la carrière déviante. Qu'il soit analysé par les satellites et les ZI comme provenant de la famille ou par les ZE et les travailleurs comme inhérent à la société, que ce vécu soit justifié par des attributions causales internes ou externes, il n'en demeure pas moins que ces jeunes se sentent rejetés à un moment de leur adolescence et éprouvent des difficultés à savoir qui ils veulent être ou sont. Tous aspirent à trouver une place valorisante, une identité qui leur convient, du moins tentent de se dégager de la

pression sociétale et familiale. L'élection d'une affiliation à la Zone remplit ces fonctions en s'appuyant sur les expériences sociales et sur des dispositions déviantes, alternatives issues des socialisations familiales et scolaires. Ce n'est souvent qu'en fin de scolarité que le début de la carrière zonarde voit le jour (entre quinze et dix-huit ans suivant les parcours). La rencontre avec des jeunes, souvent plus âgés qui fréquentent déjà les Free Parties et la connaissance de la musique techno souvent antérieure, participent à leur implication dans ces fêtes, première étape de la carrière zonarde. **Trash** : « *C'était pas que pour ça, mais j'ai commencé à rencontrer des teufeurs, des potes, des grands un peu qui f'saient des teufs et tout. En fin d'compte j'ai commencé à faire mes premières teufs, à découvrir c'que c'était des camions, voilà, les chiens, tout ça. J'kiffais trop, j'ai trop kiffé, quoi.* ».

Ces personnes plus âgées, plus expertes, rencontrées par l'intermédiaire de pairs du même âge, les conduisent ainsi dans leur véhicule en *teuf*. Déjà aguerris au cannabis, à l'alcool, pour certains aux ecstasys avec des pairs antérieurement fréquentés, amateurs de musique techno connue par le biais d'Internet ou d'amis, les jeunes zonards ne peinent pas à s'acclimater aux pratiques toxicomaniaques, musicales et de danse. Guidés par des utilisateurs plus experts, ils ont en effet déjà appris à consommer certains stupéfiants. **Julie** : « *Et eux, i'm'ont vraiment initiée... faire ça, pas faire ça, ça va t'faire ça, tu dis si machin on va t'faire une p'tite trace, on va t'faire goûter un p'tit taz. Tu vois ça, j'ai été assez initiée. Après la kéta pareil, j'étais partie en technival en Italie, quelques mois après tu vois, et là pareil : "on va t'faire taper d'la kéta", j'pense que, à part pour la came, on m'a initiée à tous les produits [...].* »

4. 1. 2. 2. Du mythe de la Spiral Tribe aux teufeurs

La *teuf* est donc la première marche d'accès à la Zone. Ainsi, la performativité du positionnement satellite requiert en définitive des connaissances dans deux secteurs : la musique et la drogue. L'adhésion à une conception de l'être ensemble constitue un autre impératif permettant de s'intégrer à la Zone. **Mina** : « *J'ai envie d'dire tu dissocieras pas la tawa des prods.* ». Pour être satellite, il faut être "Teufeur" c'est-à-dire amateur de Free Parties, de musique techno alternative et partager un certain état d'esprit : être libre, ouvert aux autres, tolérant, capable de fonctionner en communauté, respecter la nature, ne pas se rendre en *teuf* uniquement pour se droguer ou vendre des stupéfiants (Mabillon-Bonfils, 2004 ; Mousty, 2003). Ce mode de pensée s'acquiert par la fréquentation d'un petit groupe d'adeptes qui l'enseigne aux novices. Les liens entre la Zone et l'univers techno alternatif sont ténus et les univers se confondent. Les mémoires universitaires sur les Free Parties, les Sound-systems parlent des mêmes lieux de fêtes, voire de vie, d'habitudes que mes enquêtés (Mousty, 2003 ; Lequet, 2020 ; Diotalvi, 2009). Les acteurs apprennent une histoire du mouvement techno alternatif qu'ils relient à celle de la Spiral Tribe, Sound-system Britannique réfugié en France suite à la répression des gouvernements de Margaret Thatcher et de John Major (Racine, 2002). **Benoît** : « *Tu sais qu'en France le mouvement*

comme ça c'est arrivé en 91, tu vois, un peu les styles comme nous. Traveler et tout, c'est arrivé en 91. C'est arrivé d'Angleterre pac' qui s'sont fait virer d'chez eux là-bas. I'sont v'nus en France. [...]. Et ça v'nait des Spiral tribes qu'étaient r'cherchés par Interpol et tout, pour euh ... trafic de LSD, machin. C'étaient des marginaux, quoi. Comme chez eux on les a pas acceptés, i'sont v'nus en France, i'z'ont lancé l'mouv'ment, et voilà, quoi. Et les gens s'sont identifiés quoi. Moi j'me suis identifié à ça. ». Chben, Benoît, Nia et Yogui me parlent du livre Technomades (Colombié, 2001) qui traite d'une partie de la Spiral Tribe renommée Soon conspiracy, de la vidéo World travel aventure sur les voyages de la Spiral Tribe, des Soon conspiracy. Je lis l'ouvrage, je visionne le film pour mieux comprendre la place héroïque que semblent occuper les *Spi*. À partir d'une histoire orale sur la Spiral Tribe, le mythe d'une errance politique traveller se construit, conjuguant des paradoxes évidents : la fugacité / la longévité, la fuite et la résistance ; l'individualité et le communautaire, l'évasion / l'engagement politique, la jouissance / l'introspection et la compréhension du monde, la technologie / la nature, l'autonomie / l'interdépendance, l'exclusion / l'élection ; le rejet de la domination / l'organisation communautaire ; le libertaire / le socialisme. « C'est seulement à la condition de prendre conscience de cette antinomie fondamentale, qui relève de la nature du mythe, qu'on peut espérer la résoudre. » (Lévi-Strauss, 1955, p. 429). Cette mythologie traveller s'inspire des racines même du mouvement Techno traveller à savoir les celles des New-Age Travellers, eux-mêmes contraints du fait de leur idéologie contre culturelle au nomadisme et se réfère à diverses tribus irlandaises existant depuis le XVI^{ème} siècle, forcées à la mobilité par des famines, des réquisition de terres (Frediani, 2009). La filiation est intéressante car elle met en scène des individus précarisés, exclus, dépossédés de leurs droits du fait de leurs différences culturelles mais pour la dernière partie historique celle des New-Age Travellers et des travellers techno, s'ajoutent des inspirations liées à la beat-génération, au New-Age, promouvant la liberté, la découverte, la spiritualité (Frediani, 2009 ; Kerouac, 1973 ; Burroughs, 2008 ; Huxley, 2001).

Le récit des origines des travellers techno met en scène des individus désirant au commencement diffuser leur musique et profiter d'un temps de fête gratuit pour s'ouvrir à l'altérité et se départir d'une société étouffante, mercantile, qui impose de monnayer jusqu'aux temps de fête. Bannis et traqués par un système politique inégalitaire et intolérant, plus soucieux de l'économie que de l'humain, les *Spi* deviennent des fugitifs exilés de plus en plus conscients des travers de notre société « *individualiste technocratique* » (World Travel Aventure). L'expulsion implicite de la Spiral Tribe de Grande-Bretagne, suite à des déboires policiers, judiciaires, devient l'un des évènements fondateurs du mythe zonard. Le voyage sous forme de *mission civilisatrice* est un des autres thèmes majeurs du mythe. Il impose à ceux qui ont compris l'enfer de ce monde, les travellers technoïdes, de se faire les porte-paroles, au travers des Free Parties et d'actions humanitaires dans des pays en voie de développement ou en reconstruction suite à une guerre, d'une façon d'être au monde plus soucieuse de l'humain, concevant l'altérité comme une richesse. Cette conception de la socialité souligne la possibilité, grâce aux

Zones d'Autonomie Temporaire³⁸, d'établir des relations plus humaines, plus *naturelles* et des échanges culturels. Une partie de la Spiral Tribe se rend alors à Sarajevo après les accords de Dayton pour unir les Serbes, les Croates et les musulmans autour de la musique techno, une autre en Afrique, en Inde, puis en Mongolie pour réaliser un projet humanitaire en lien avec une ONG. L'énonciation de ce mythe en direction des novices, prend place dans un contexte de chômage, de représentation négative de la jeunesse, d'interrogations écologiques, de remise en cause du modèle de réussite proche de "l'américain way of life", de fermeture des frontières à l'immigration, de mondialisation aussi bien économique, qu'informatique, idéologique (Verdrager, 2011 ; Astier, 2010 ; Beck, 2003 ; Mucchielli, 1999 ; Helly, 2000). Il donne ainsi un sens à ceux qui ne se sentent pas en accord ou acceptés par une société de la réussite matérielle, de la *méritocratie*, qui ne veulent pas d'une culture globale basée sur la possession, qui ne se pensent pas comme citoyens d'un État mais plutôt membre de l'humanité. Ce mythe offre ainsi un modèle de vie à des jeunes en quête d'autre chose. Les mythes « [...] signifient l'esprit, qui les élabore au moyen du monde dont il fait lui-même partie. Ainsi peuvent être simultanément engendrés, les mythes eux-mêmes par l'esprit qui les cause, et par les mythes, une image du monde déjà inscrite dans l'architecture de l'esprit » (Lévi-Strauss 1964, p. 346). La mythologie exemplifie ainsi les valeurs premières du cadre de référence élaboré par les acteurs (Cohen, 1955). Le mythe permet aussi une cohésion groupale en rassemblant les membres autour d'une même image (Lévi-Strauss, 1964). (Voir annexe 2 : présentation idéologique de la Spirale Tribe).

L'exil de la Spiral Tribe et leurs fêtes s'édifient donc en mythe et sont considérés comme vrais par les technoïdes qui, pour accéder au stade d'initiés, doivent le connaître. Les narrateurs exagèrent certains aspects de ces aventures : pour les zonards, l'épisode de Sarajevo raconte que les *Spi*, au cours de la *Free*, auraient été pris sous des tirs de snipers mais auraient continué à jouer. Ils deviennent les héros d'une lutte contre l'inhumanité, les inégalités, les dominations géopolitiques, le conservatisme, la religion. L'extension du mythe Spiral Tribe tient au fait que ce collectif était ouvert à tout nouvel adhérent, qu'il disposait de symboles graphiques reconnaissables, entretenait une forme de mystère autour des symboles 23³⁹, de la spirale, et de ses membres (Mousty, 2003). De surcroît la communauté techno fonctionne comme un réseau efficace de communication (Racine, 2002). Les premiers *Spi* érigés en « [...] ancêtres étaient d'une autre nature que les hommes contemporains : ceux-là furent des créateurs, ceux-ci des copistes [...] » (Lévi-Strauss, 1962, p. 282). Ils incarnent l'aboutissement d'un parcours initiatique menant à un

³⁸ Zone d'Autonomie Temporaire appelée ZAT, est un concept inventé par Hakim Bey, philosophe de la contre-culture, repris par Lionel Pourtau (2009). Elle se définit comme une action de rébellion temporaire et non directe contre l'État.

³⁹ La symbolologie du 23 dans des écrits relevant plus de l'ésotérisme, du paranormal que de théories anthropologiques est souvent mise en correspondance avec le nombre de paires de chromosomes humains, le rythme biologique humain : 23 jours ; l'âge de diminution des cellules nerveuses chez l'homme : 23 ans ; l'axe de la rotation de la terre 23°, c'est aussi pour Burroughs le nombre de la mort, etc. (<http://membre.oricom.ca/sdesr/nb23.htm> ; <http://symbolisme.joueb.com/news/le-nombre-23>; <http://rosamystica.kazeo.com/les-nombres-symbolisme-et-proprietes/les-nombres-symbolisme-et-proprietes.r249470.html> ; <http://mysteriaaa.skyrock.com/2618071756-le-nombre-23.html>)

nouvel homme. Cette quête part d'un fort désir de jouissance et de quête de liberté individuelle pour s'achever sur une ouverture au monde, à l'altérité, à autrui et sur la formation d'une conscience supérieure, d'une super-conscience. Ce parcours quasi mystique se retrouve ainsi dans le déroulement de la carrière zonarde. Tout d'abord hédoniste, cette quête devient sociale, affective, prend place dans un petit groupe, une famille créée, puis s'en détache pour revenir autre dans le monde. Le mythe Spiral Tribe s'apparente aux mythes totémiques, décrits par C. Lévi-Strauss (1962), dans le sens où il narre un itinéraire qui les fait naître tels qu'ils sont aujourd'hui présentés. Inclus dans une société puis rejetés, l'errance forcée les conduit à ouvrir les yeux sur le monde, ses richesses et leur pouvoir d'action. Le totem ici n'est ni végétal, ni animal, c'est une spirale. *« D'après l'un des membres, le nom de la tribu lui a été inspiré par un poster affiché dans un bureau où il travaillait, représentant une coquille d'ammonite composée d'une spirale dont tous les points la composant sont interconnectés. »* (Wikipédia Spiral Tribe). Là encore un mystère. La spirale contiendrait de nombreux points d'interconnexions et partirait du centre pour s'éloigner vers l'extérieur, vers l'altérité, la super-conscience. On peut penser qu'elle symbolise ici le passage du fonctionnement individuel, égoïste, vers un fonctionnement ouvert sur l'extérieur, les autres, le monde voire les mondes. La forme de la spirale indique que cette ouverture ne se fait pas sans relation à autrui, mais qu'elle est soumise au principe d'interdépendance, principe très important pour la Spiral Tribe et dans le bouddhisme. Comme évoqué les techno travellers ont en effet fréquenté les New-Age Travellers adeptes des idéologies New-Age. On peut donc imaginer qu'ils s'en sont inspirés. La spirale recouvre ainsi dans cette optique l'évolution cyclique (Ferreux, 2003). La mythologie de la Spiral Tribe s'inscrit bien dans cette logique de développement personnel postmoderne qui mêle plusieurs influences. Cependant, elle vise non pas en s'introspectant à se sentir égoïstement bien mais à se rendre meilleur pour le monde et par le monde.

Le disquaire techno, que je rencontre en 2009, confirme les écrits de Renaud Mousty (2003) en m'expliquant que tout le monde prétend dans le milieu avoir fait partie des *Spi*. *« Il n'est pas compliqué de comprendre cette situation lorsque l'on sait que les membres de la Spiral Tribe criaient à tout bout de champ "Si tu viens dans la tribu, tu es un Spiral Tribe". Ainsi, tous les DJs qui ont participé à l'expérience 23⁴⁰ sur un temps plus ou moins long, ont été pris pour des membres de la "tribu" (ce qui n'est pas tout à fait faux, dans un sens) et ont favorisé la diffusion d'un mythe non pas tourné autour du techno travelling, comme le souhaitait la Spiral Tribe, mais autour de celle-ci. »* (Mousty, 2003, def). En définitive, si le mythe conservé par les technoïdes sédentaires se cantonne à déifier la tribu Spiral Tribe au rang de précurseurs de la musique Hard Teck, il reste que pour les ZE et les travellers, le voyage, l'altérité, la rencontre, le nomadisme, l'exil et la conscience du monde occupent une place importante dans la mythologie zonarde. Celle-ci trouve donc sa source dans le mythe Spiral Tribe. Le mythe a toujours besoin d'être incarné par un ou des

⁴⁰ Expérience 23 : désigne l'expérience en lien avec les Spiral Tribe. Le chiffre 23 est le symbole numérique de la Spiral Tribe, son choix, son sens reste un mystère.

être(s) mais qui sont quasi irréels, souvent difficilement palpables. Il ne peut se baser sur une abstraction, une pratique comme la techno travelling⁴¹ (Lévi-Strauss, 1962). Pour cette raison les symboles de la Spiral Tribe, ainsi que la composition et l'identité des "vrais" membres de la tribu⁴², restent obscurs.

Nombreux sont les mythes étiologiques évoquant le passage de la nature à la culture ; ici, le rapport semble au premier abord s'inverser (Leavitt, 2005). Les *Spi* se débarrassent de leur vie de citoyen, se cantonnent à consommer le strict minimum pour revenir à un état plus proche de la nature, à des relations interpersonnelles plus "vraies". Cependant, on peut se questionner aisément sur la définition de la nature dans le cadre techno travelling. La nature ne définit-elle pas ici davantage l'état antérieur des héros de la *Spi*, caractérisé par une jouissance sans contrainte, un mode de consommation tous azimuts, une aliénation exercée par une société de domination et de biens matériels ? La culture ne peut-elle pas justement se rapprocher d'une conscience du monde et de l'Autre acquise grâce au parcours initiatique ? Tout est affaire de point de vue mais nos enquêtés préfèrent la seconde interprétation. Pour eux, l'État de culture se définit donc comme l'accès à la super-conscience, l'acceptation du dénuement, le retour à l'essentiel : le relationnel vrai, privé des artifices statutaires que la société technologique libérale a créés.

Les satellites deviennent ainsi des initiés d'une des formes du mythe de la Spiral Tribe, mais à l'opposé des ZE, ils ne s'y identifient pas. En revanche ils connaissent tous les sous-styles musicaux technos : Harteck, Hard core, Tribe, Drum & bass, Transcore, Acid-core... et divers Sound-systems : les Hérétiques, Aracknids, Les Nomades, TNT, Cristal distorsion... **Yogui** : « *Tu vois tous i'se sont mis à faire ça, poser en légal : Arachnide, K, tous, tous les Hérétiques et Epileptiques, tout ça i's's'ont tous mis à poser en légal, y a que Mino du Fuck System qui a changé d'nom et qui a continué à poser avec Totem, les Évadés, des trucs comme ça. Et pourtant ça été l'premier à s'faire saisir, et détruire devant sa gueule ses cinq kilos d' son qu'il avait ach'té d'sa poche, quoi.* ». Les acteurs sont désignés, se vivent comme les élus du milieu Free Party. En effet, de par sa forme illégale, pour se prémunir de toutes interventions policières, la Free Party impose un tri de ces participants et les organisateurs déploient de nombreuses techniques pour que ne soient présents que des individus considérés comme appartenant à un entre-soi. Les technoïdes sont informés par un bouche-à-oreille efficace mais sélectif, des sites Internet dont il faut connaître les noms car les moteurs de recherches peinent à les trouver. Toutefois, la connaissance des dates d'une Free Party ne garantit pas de savoir où elle se déroulera, il faut encore obtenir le numéro info line, son code secret pour savoir où se situe le point de rendez-vous. À partir de celui-ci, des organisateurs proposent aux futurs participants de les suivre en véhicule jusqu'au lieu réel de la soirée (Racine, 2002). Cette

⁴¹ Techno travelling : mode de vie nomade des technoïdes travellers.

⁴² Wikipédia Spiral Tribe, <http://unitewFree.wordpress.com/spiral-tribe/> sont les seuls sites trouvés qui établissent une liste.

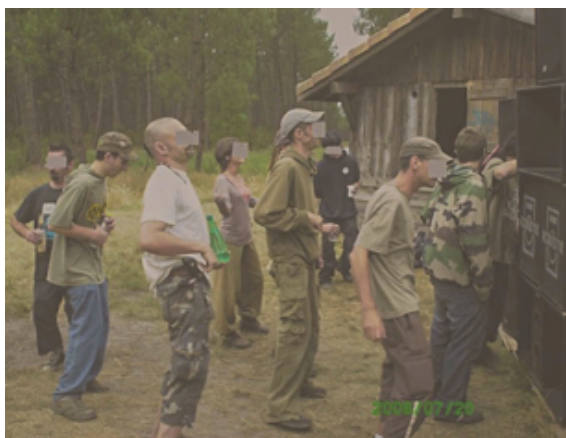
élection confère donc aux acteurs satellites un sentiment de valorisation comblant leurs attentes.

Les savoirs musicaux, quant à eux, deviennent d'autant plus accessibles qu'une vague importante de Free Parties, de Technivals déferle, qu'Internet se développe et qu'une institutionnalisation de cette musique est en marche depuis la fin des années 1990 suite au durcissement de la législation⁴³, à l'engouement juvénile et à l'intérêt économique qu'elle génère (Racine, 2002). **Momo** : « *Non, c'est d'abord sur le net, quoi, j'ai commencé à attendre, vu qu'j'écoute de tout et n'importe quoi, la musique c'est assez variée, j'ai commencé à écouter du son d'teuf et j'ai bien accroché et puis ensuite j'ai fait des teufs.* ». Les festivals musicaux conventionnels programment de la techno, de grandes Majors (Virgin, Sony, Universal...) produisent certains artistes. Sur Violet des DJ diffusent leur son dans des lieux légaux (Racine, 2002 ; Tessier, 2003).

L'exposition de ces connaissances lors d'interactions avec d'autres *teufeurs* hiérarchise les participants en les plaçant proches du pôle débutant ou averti. Ces interactions se déroulent généralement au sein d'un petit groupe de proches. En effet, les individus se rendent en Free Parties avec un groupe affinitaire. « *Chaque teufeur a donc son cercle d'amis dans le milieu et va, la plupart du temps en teuf avec celui-ci. Cependant, les interactions dans une teuf ne s'arrêtent pas à ce groupe de proches. On fait des rencontres que l'on revoit de teuf en teuf.* » (Lequet, 2010, p. def). La musique en dehors de sa fonction première hédoniste individuelle est aussi un outil de sociabilité pour les zonards, un liant entre les participants (Racine, 2002). Écouter de la techno dans sa chambre n'a rien à voir avec la participation à une *Free*. La communion groupale, le partage de l'expérience sont essentiels. Les participants se trouvent plongés hors du temps, dans une fête qui peut durer plusieurs jours sans qu'aucun d'eux ne se soucie du jour ou de la nuit. Cette rupture temporelle, socialement organisée, déclenche une mise à distance de l'univers quotidien et du mode de pensée routinier (Fontaine et Fontana, 1996). Les Free Parties sont ainsi considérées par certains sociologues comme des Zones d'Autonomie Temporaire (Racine, 2002 ; Pourtau, 2009). La *Temporary Autonomous Zone* est un concept inventé par Hakim Bey, philosophe de la contre-culture. Il la définit comme une action d'insurrection éphémère non-directe contre l'État qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) des rapports de domination, de toute force étatique et commerciale, puis se dissout, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace (Bey, 2000). Ainsi, « *La ZAT est une expression de la prise de conscience de l'impossibilité d'une révolution sociale.* » et aussi un moyen d'affirmer son désaccord social, de se libérer des tensions inhérentes à une société difficilement transformable (Pourtau, 2005, p. 83). Chez les satellites peu engagés encore dans la culture techno et zonarde, ces Zones festives servent en définitive d'exutoire à des frustrations, à des tensions générées par la famille, l'école, le monde du travail. L'initiation aux Free Parties comprend par ailleurs, celle de la danse,

⁴³ Article 53 de la loi du 15 novembre 2001 qui complète celle du 21 janvier 1995. - Article 23-1 de la loi du 21 janvier 1995 - Décret du 3 mai 2002 modifié par le décret n°2006-334 du 21 mars 2006, en application de l'article 23-1 de la loi du 21 janvier 1995. - Arrêté du 3 mai 2002. - Circulaire du 24 juillet 2002 du ministère de l'intérieur, de la sécurité intérieure et des libertés locales.

sorte de transe où les corps laissent libre cours à leurs impulsions en suivant des rythmes percutants. « *La culture techno permet de bouger sans se demander si cela correspond à un modèle ou à un code. Cela renvoie à une autonomie individuelle* » (Une fenêtre sur le monde).



Free Party

Les danseurs se défoulent expulsent les pressions, les insatisfactions accumulées dans leur quotidien (Vaudrin, 2004). Libérés du regard d'autrui, des contraintes sociales, les participants ressentent une sorte de communion avec les autres et une introspection accentuée par les prises de drogues hallucinogènes inhérentes à ces fêtes (Racine, 2002). La techno alternative influencée en Angleterre par le mouvement Punk incite aussi à être soi-même, à s'émanciper de toute domination, ici du culte de l'apparat et de la bonne tenue (O'Hara, 1995). Seules obligations : le respect d'autrui et de soi. L'idéologie véhiculée par cette culture techno alternative prône le rapprochement avec la nature, le droit de faire la fête, l'autogestion, la fête ininterrompue, la jouissance, le vivre à fond, et s'affilie au psychédéisme hippie, à sa quête d'autres mondes au travers d'un éveil des sens que les drogues provoquent (Mousty, 2003). "*You had to live it twenty four hours a day*", "*Make some fucking noise*", "*Do it your self*" deviennent les slogans de la Spiral Tribe et des adeptes techno. La culture techno critique par ailleurs le monde industriel déshumanisé, invite à se centrer sur soi et sur le rapport aux autres dans une quête spirituelle. Dans ce cadre, la drogue est plébiscitée pour ses vertus d'éveil et d'ouverture au monde. Elle est perçue comme naturelle, comme répondant à un besoin. Les sweat-shirts des membres de La Family ornés de propos en leur faveur, leurs écrans d'ordinateurs affichant des champignons hallucinogènes, des plaques de LSD prises en photo en témoignent. Sur les écrans de veille d'ordinateurs, les bouddhas qui tirent la langue se mélangent aux motifs psychédéliques, aux femmes cybernétiques à l'oké façon Giger⁴⁴. L'humour et l'esthétique zonards reflètent ainsi un système de valeurs bien engagé. Le renversement du système sémiotique qu'ils utilisent dans les décorations, leurs

⁴⁴ Giger est un artiste biomécanique, concepteur du monstre Alien et des décors du film éponyme de Ridley Scott.

vêtements confère à leur culture une fonction de critique sociale (Thibault, 2005). Les habits de travail, militaires portés trop grands, accrochés uniquement d'un côté sont superposés à d'autres, tagués, ornés de badges provocateurs. La pacification se voit railler au même titre que le progrès biotechnologique au travers d'images d'hommes bioniques rastafari en position de yoga dressant le majeur face au monde ou d'araignées métalliques se mêlant à des cranes. Les masques à gaz, les symboles liés à la mort sont souvent présents sur les flyers. Ils utilisent aussi des références au film Matrix. L'homme alors parfait et perfectible, productif et rentable se rebelle contre les directives imposées, l'aliénation (rentabilité, perfection, assiduité, endurance) (Meidani, 2007 ; Detrez, 2002). Néanmoins, les satellites n'y accordent que peu d'importance et utilisent uniquement les Free Parties dans un premier temps pour s'amuser, tisser des liens amicaux, se sentir reconnus, différents des *normaux*. Les valeurs et les croyances zonardes ne sont qu'adoptées superficiellement et requièrent des acteurs un engagement plus profond que l'étiquetage de la seconde séquence encouragera.

4. 1. 2. 3. Drogues paradoxales : distinction, introspection, (in)dépendance

L'ingestion de drogues organisée en Free Parties n'est ainsi au départ qu'un moyen de se tester et de s'intégrer au groupe dans une logique de transition adolescente puis devient un plaisir. « *Avant de se livrer à ces activités avec plus ou moins de régularité, la personne n'a aucune idée des plaisirs qu'elle peut en retirer : c'est au cours des interactions avec des déviants plus expérimentés qu'elle apprend à prendre conscience de nouveaux types d'expériences et à les considérer comme agréables.* » (Becker, 1985, p. 53). **Nia** : « *Le problème, c'est qu'ça m'a plu, et donc voilà après... Après, tu vois ben... en zonant, tu rencontres des gens. Après, i t'disent tiens tu veux aller à une teuf et tout ?* »

Miette me fait ainsi part de sa première aventure sous LSD. Elle insiste sur les conditions nécessaires à l'acquisition du plaisir, *du délire* qu'il faut donc connaître. Elles impliquent de réitérer les expériences, d'être entouré de personnes de confiance, de pourvoyeurs d'orientation et de vivre cette expérience dans une Free Party se déroulant en pleine nature (De Queiroz, Ziolkovski, 1994). La multiplication des usages de LSD affine par la suite la maîtrise des effets et dirige *le délire* vers le sens souhaité. L'utilisation massive et encouragée du LSD, des champignons hallucinogènes, de la Kétamine, indique un attrait pour les voyages intérieurs, l'auto-thérapie, voire l'éveil. Identique à celui des Dandy du XIX^{ème} siècle, ces consommations de drogues visent à ressentir des sensations pures, à mettre sa singularité à l'épreuve, à dépasser ses limites, à se connaître soi-même et à comprendre le monde (Vigarello et al, 2005 ; Bachman, Coppel, 1989). **Yogui** : « *La drogue apporte pas forcément que du plaisir. La drogue, elle apporte plus. La drogue, elle apporte presque un 6^{ème} sens, je dirais, quoi. Presque l'explo... , une nouvelle compréhension, une nouvelle vision de la chose hum... , une vision plus naturelle de c'qu'on est.* ».

Tout expert qui accompagne un novice lui apprend au départ, si ce n'est pas les effets au moins des bases de sécurité. **Mina** : « *Moi c'que j'fais quand, si j'initie entre guill'mets, si j'ai quelqu'un à côté d'moi qui a jamais pris genre les champis. Moi c'que j'ai fait, c'est surtout pas dire c'qu'il allait faire, c'est surtout ça juste pour les champis pa'c'que c'est hyper psychologique. J'lui ai dit : si ça ne va pas, tu prends du jus d'orange, du jus d'orange ça va t'stopper net l'effet. [...]. Euh la came la dernière fois on en a fait taper à un gars, qu'est c'que j'lui ai dit, j'lui ai dit... ben voilà, j'lui ai dit, juste les trucs à pas faire, quoi. J'lui ai dit : « n'augmente jamais tes traces [...] ! »*. Après l'expérience, des discussions sur les ressentis ont souvent lieu et permettent à l'initié de comprendre ce qu'il a vécu et de valoriser l'expérience.

Je note d'emblée que le sens, les motifs évoqués pour expliquer l'intérêt de consommer des drogues sont totalement en opposition avec la pensée dominante qui voit dans cette pratique un asservissement, un vice, une dégénérescence, un manque de volonté. (Ehrenberg, 2008). Qui des professionnels en addictologie, des politiques expriment ou pensent que la drogue puisse être un médium thérapeutique, une ouverture au monde, un aiguiseur de conscience ? Personne en effet. Tous voient dans son usage un enfermement dans la sphère privée, le symptôme d'une pathologie mentale ou d'anciens traumatismes (Ehrenberg, 2008 ; Valleur, 1989 ; Assedo, 1990). Or, ici la drogue est lien : lien avec une communauté de semblables, plaisir aussi bien individuel que collectif.

L'imprégnation psychotropique est aussi un outil permettant de s'éloigner du monde sociétal, d'éviter ainsi d'y être totalement intégré. Grâce à ses apports réflexifs, mais aussi au sentiment de répulsion qu'elle inspire chez les *out-groups*, elle exerce une mise à distance facilitant la critique de notre système. Sans elle, la vie normée happe l'individu, l'aliène, le prend au piège. Cet écart construit et conscientisé, est une façon d'échapper au mode de pensée dominant, souvent aussi à celui de leurs parents, une façon de se construire et de supporter la réalité. Bien que certains ne remettent pas en cause le fonctionnement sociétal, aucun désir d'ascension sociale n'a pu être noté et l'activité de travail est toujours perçue comme une contrainte à laquelle tous les individus sont tenus. Le travail est chez les satellites un moyen comme un autre d'obtenir des ressources, d'acquérir une place minimum dans la société mais en aucun cas un moyen de gravir les échelons de la hiérarchie sociale légitime, de s'épanouir. Même si une fraction des enquêtés continue à croire en la méritocratie, la richesse et le pouvoir ne sont pas souhaités ; seul un emploi octroyant un revenu suffisant pour se sentir à l'aise est recherché. Les satellites aspirent essentiellement au respect, au prestige et à la déférence des leurs (zonards et familles). Le positionnement satellite permet à des acteurs engagés dans un parcours professionnel peu clément, dans une formation choisie par défaut, de se dégager d'un échec vécu comme personnel, sans pour autant accuser, répudier le système dominant (Cloward, Ohlin, 1966). La performativité de la position satellite ne requiert pas une idéologie oppositionnelle mais simplement un sentiment de bien-être, d'appartenance, de reconnaissance, de jouissance dans les activités zonardes ainsi que la pratique de la

Free Party, la maîtrise des règles de consommation, d'achat ou de vente de drogue et des rites d'interactions proprement zonards. En effet, acheteurs à leur début, certains satellites, se sentant après quelques temps acceptés par la Zone, passent à la vente de stupéfiants pour s'offrir leurs propres consommations, pour arrondir les fins de mois souvent difficiles, pour accéder à un statut et éprouver un certain plaisir (Cusson, 2011). **Mina :** « *C'est bien d'dealer, c'est tout un... C'est gavé classe.* ». Être dealer procure en effet un positionnement plus enviable dans le monde satellite et une reconnaissance, reconnaissance qu'ils acquièrent difficilement dans la société conventionnelle et leurs familles. Le désajustement vécu par les satellites, se traduisant par une inadéquation entre un statut valorisé souhaité et le manque de moyens disponibles légitimes pour y parvenir, favorise l'inscription satellite. Elle devient une réponse à ce problème (Cohen, 1955). Le satellite qui vend de la drogue se rapproche en effet des ZE par le courage nécessairement attaché à cette activité et par sa connaissance du *milieu*. Car même si la Zone ne fait absolument pas partie du *milieu*, ces deux univers sont liés par leurs échanges commerciaux (drogues, recel, vols,...). Le satellite vendeur, en sus de son prestige, gagne un pouvoir sur les autres qui attendent sa livraison de stupéfiants. Il devient pour une fois le maître. Il a le pouvoir de combler ou non le manque, ou la grande envie de ses acheteurs. Le deal s'apprend par la fréquentation de vendeurs, de squats où les futurs dealers, encore acheteurs à ce moment-là, observent les transactions et sont même coachés. Poisson qui ne vend que du cannabis à ses débuts sera vite instruit par Yogui qui lui apprendra les codes du deal (la répartition en paquets de la cocaïne, de l'héroïne se fait avant de voir les acheteurs ; le découpage et la pesée du cannabis face à eux), le mettra en garde contre des mauvais payeurs et lui présentera des grossistes de cocaïne et de stupéfiants hallucinogènes. Il l'accompagne ainsi récupérer l'argent de dettes de consommateurs, lui montre comment procéder pour se faire respecter en lui expliquant les règles de tenue et de déférence à adopter (Goffman, 1974). Le torse bombé, le regard noir et décidé, le créancier demande tout d'abord sèchement son remboursement, puis se met par la suite à s'agiter, insulte le créancier et si besoin finit par le frapper. Le but étant de lui faire perdre la face pour qu'il se sente inférieur aussi bien physiquement que moralement. Le vendeur ne doit en effet jamais douter, compatir. Il doit être sûr de lui, de son bon droit et le faire apparaître dans son rite de présentation qui « *comprend tous les actes spécifiques par lesquels l'individu fait savoir au bénéficiaire comment il le considère et comment il le traitera au cours de l'interaction à venir.* » (Goffman, 1974, p. 63). Déjà consommateurs nécessairement aguerris, les apprentis dealers connaissent les tarifs, la qualité des produits et en partie les rites interactionnels à l'œuvre dans ces situations (mais dans la peau de l'acheteur et non du vendeur), les règles et détiennent un réseau d'acheteurs dans leur environnement proche. La mise en œuvre de cette pratique est donc aisée techniquement mais requiert une tenue spécifique, une connaissance de la Zone que seuls les experts peuvent transmettre. L'enseignement de la tenue et de la déférence inhérente au dealer dans la situation de vente n'implique pas forcément un mode verbale de transmission. L'imitation de l'enseignant par l'initié suffit souvent à lui faire

comprendre ce qu'il doit faire dans l'interaction et le rôle qu'il se doit de tenir au quotidien dans la Zone. Car une fois dealer, la tenue et de la déférence jouée en situation de vente doit se maintenir donc s'étendre à d'autres situations : discussion sur les drogues, rencontre avec des nouveaux, conflit d'idées. Le dealer doit en effet toujours paraître sûr de lui, supérieur aux autres. Il conjugue dans son attitude physique dureté et détente, dans sa communication : humour et phrases assassines.

« *Mais bon après comme j'te disais, quand tu fais du "business" que t'es une meuf, il vaut mieux soit avoir des amis qui t'protègent, soit avoir une grande gueule, soit savoir te protéger toute seule.* », mais l'appartement de **Julie** se fait cambrioler et ses stupéfiants volés par une personne la connaissant certainement. Pour les filles, la tenue et la déférence à adopter sont difficilement compatibles avec les socialisations genrées et imposent donc l'intervention d'un entourage jouant dans leur présentation. Des copains, un petit ami "dur à cuire" sont ainsi essentiels pour ne pas être dupée.

Il s'opère une distinction entre mauvaises et bonnes drogues. L'héroïne est vectrice de vices du fait de la dépendance physique qu'elle génère, ses adeptes sont "des camés", des personnes de peu de confiance. À l'opposé, la cocaïne, les ecstasys, le LSD, les champignons, la kétamine sont considérés comme des pourvoyeuses de plaisir, comme des médias de la sociabilité zonarde et de la connaissance de soi. **Mumu** : « *Moi je l'ai vue en festival, elle était éclatée, elle couchait avec n'importe qui, elle était là : "Moi je prends de l'héroïne, nani.", un truc de ouf. Moi à l'époque j'en prenais pas, j'étais là mais "t'es une tarée". Moi, j'prenais des trips, des trucs roots, 'fin, pas roots mais pour moi c'était des bons trucs pas des mauvaises drogues en fait.* ». Le cannabis n'est pas considéré comme une drogue mais occupe la même place que le tabac. Des savoirs sur la réglementation de la prise de drogue sont par ailleurs essentiels à l'intégration dans la Zone. Si les conduites extrêmes ne sont ni plébiscitées, ni condamnées, elles constituent cependant un moyen permettant aux acteurs d'être reconnus comme étant "un dingue" au sens positif, une personne valeureuse. Toutefois, ces comportements doivent être gérés par l'individu sous peine d'être raillés, d'être considérés comme immatures. **Benoît** : « *Moi, j'aime tester mes limites sur certains trucs, pas sur tout. [...]. Euh ... j'sais pas ... dans l'sens ou j'vais pêt' provoquer un peu pour savoir jusqu'ou j'peux aller ou ... Bè, après c'est à moi d'gérer, après par contre.* ».

Le consommateur d'héroïne doit ainsi être discret, se refuser à passer ses journées vautré sur un matelas à moins d'accepter la catégorisation de camé, très dénigrante. Une tenue spécifique lui est ici encore demandée **Yogui** : « *ADN c'est un sale camé de mort donc forcément on l'voit beaucoup moins, vu que moi j'ai dit qu'j'voulais plus voir de came ici.* ». Le partage des psychotropes avec ses amis zonards, quand un individu en possède suffisamment, est également important. Une personne qui n'en donne jamais est en effet vite écartée, taxée de profiteuse. Les dons et contre dons en matière de stupéfiants offrent un moyen de maintenir le lien, créent une interdépendance nécessaire à la survie du groupe (Mauss, 2004). Ainsi, pour la vente et l'achat de drogues, des règles doivent être respectées. Les zonards se doivent de vendre des produits de bonne qualité et à des prix

corrects à leurs compagnons ; ce qui participe de la déférence, stipule le respect de l'appartenance à la communauté zonarde. De même, les acheteurs sont tenus de les payer rapidement ou de les prévenir d'éventuels retard. Tout individu qui y déroge, peut selon la gravité et la répétition des transgressions être taxé de "baltringues" et écarté du groupe après avoir subi une perte de face et une correction physique. Le mot baltringue signe la perte de face dans les situations de dette, de lâcheté. « *Tristana* : « *Et l'problème quand on t'dit que quelqu'un c'est une baltringue, c'est pa'c'qu'il entube du pognon ou c'est pa'c'qu'il sait pas s'défendre et qu'i'fait l'canard ?* *Nia* : *Ben, un peu des deux, quoi. [...].* *Fin, c'est plus quand i't'encule au niveau du pognon, t'sais, c'est un enculé, quoi.* ». Pour être totalement acceptés les satellites doivent par ailleurs comprendre qu'ils font partie d'une communauté à protéger. Ils doivent ainsi dissocier les *in-groups* des *out groups* en se basant sur leurs apparences et interagir en conséquence. Les piercings, les tatouages, scarifications, la coiffure (locks, partie de chevelure rasée), les vêtements (chaussures de skate, rangers, doc Martens, sarouel, treillis, parka kaki, vêtements de travail, militaires) constituent des marqueurs d'appartenance et des marqueurs identitaires qu'ils reconnaissent et adoptent plus ou moins suivant leur engagement. Ils transforment leur apparence. *Mina* : « *Et du coup, ben voilà, j'ai changé d'style pa'c'que d'un côté, j'ai eu des pertes de poids donc j'ai aucun pantalon qu'i'm'vont et puis, j'ai aimé ce style* ». Je verrais ainsi Poisson se faire une crête, un tatouage avec un A d'anarchie. Le degré d'affiliation se mesure ainsi au nombre d'attributs physiques zonards que l'acteur endosse (Barth, 1995). Chez les satellites, ces signes restent relativement minimes, empêchant un étiquetage social zonard trop marqué. Ils sont interprétés par l'extérieur comme les marques d'une marginalité ordinaire juvénile concourant à la quête identitaire de cette période de transition qu'est l'adolescence. La nécessité d'une reconnaissance intragroupe faisant appel à des signes visuels vite repérables vient aussi en partie du traitement social répressif qui leur est accordé. Les autorités municipales, préfectorales et étatiques tentent en effet de gérer leur implantation et leurs exactions par des actions policières. Pour ne pas se faire avoir par un policier infiltré, ces codes de l'apparence, ces marqueurs d'appartenance vont être utilisés comme des révélateurs permettant de repérer qui en est de qui n'en est pas. Les arrêtés appliqués par la police de Violet et la lutte contre les stupéfiants de divers services de police poussent ces acteurs à se méfier des autres et donc à créer des signes de reconnaissance. Ils s'y réfèrent pour savoir si les nouvelles connaissances rencontrées leurs sont apparentées. *Clara* : « *Dans la rue y a plusieurs ... , y a les cailles aussi, les zonards, on est en groupe, rien que physiquement ça se reconnaît [...]* ».

4. 1. 2. 4. Zone réglée

Cette protection des membres implique, par ailleurs, la réglementation de la fréquentation des squats. Personne ne peut, en effet, amener un ami dans un squat sans l'accord de ses habitants. La peur de "l'indic", de la "balance", de l'infiltration policière est en effet omniprésente. Le satellite apprend ainsi rapidement qu'il doit démontrer sa loyauté, sa

fiabilité en s'y pliant, en acceptant les rites d'interaction zonards (Goffman, 1974). Il fait ainsi preuve dans les interactions avec des ZE d'une tenue relativement dure, d'une déférence loyale sans faille. À l'inverse, avec les policiers, la tenue est provocatrice, la déférence manquante. Dans ce climat protectionniste, dans cet univers où les rumeurs vont bon train et où la force physique constitue un critère de distinction, cette démonstration de fidélité par le biais des interactions s'avère essentielle (Bourdieu, 1979). Un acteur peut être en effet taxé rapidement de "balance" si certains indices l'accusent de non fiabilité. Cet étiquetage ne tient pas forcément à une réelle coopération avec la police mais peut survenir si un individu possède des attitudes jugées peu franches et qu'il se retrouve dans une situation d'arrestation ou assiste à des deals amenant son auteur à être inculpé ou si tout bonnement des rumeurs courent à ce sujet. S'il est étiqueté de *balance*, suivant l'évolution de la situation (s'il arrive à faire preuve de sa bonne foi ou non), l'individu perd son appartenance à son micro groupe, voire à la Zone de façon définitive ou temporaire. Il devient un outsider (Becker, 1985). Il peut par ailleurs faire les frais de la violence des ZE de la famille de rue dont il a, supposément, trahi l'un des leurs. **Mina** : « *Ben, c'est après l'histoire de J qu'est tombé en prison. [...]. Et que J parlait très explicitement et moi j'ai dit à J en sortant d'garde à vu, et j'l'ai vu en fait, j'ai trouvé l'moyen d'le retrouvé et, j'd'lui dire de s'barrer d'sur Violet avant qu'il le chope [...]. Et donc moi, j'ai fait tant pis moi, j'vais affronter Yogui. [...]. I'm'dit : « J'dis pas bonjour aux balances. »*. Bé j'lui fais : « *Moi, j'aim'rais bien parler avant qu'tu m'traites. »* »

J'assiste ainsi, à de nombreuses reprises, à des discussions de type rumeur du milieu qu'ils nomment "radio Zone" et à la condamnation des balances : Mina, Kundevitch, Antifaf et d'autres que je ne connais pas. Cette communication tient au fait que la communauté de la Zone cherche à se protéger de l'extérieur et vit souvent en vase clos. La tenue et la déférence de présentation dans le quotidien zonard se doivent d'être maîtrisées par les hommes. S'ils doivent se montrer durs en optant pour une stature physique assez droite lors d'échanges animés, ils doivent aussi avoir l'air "cool" lorsque les situations sont détendues. Affalés dans des fauteuils les jambes écartés, le joint aux lèvres, ou debout, les mains dans les poches, les jambes légèrement pliées, mais le buste droit, ou marchant nonchalamment en faisant traîner leurs pieds et en ondulant de manière saccadée leur bassin, ils indiquent dans ces contextes ordinaires leur posture assurée d'homme de la Zone. Le satellite novice se doit donc d'apprendre cet ensemble de règles, de rites d'interaction, de normes pour s'intégrer et éviter les faux pas (Becker, 1985 ; Goffman, 1974).

Pour les filles, c'est à d'autres normes qu'elles doivent se plier. L'univers plutôt patriarcal où la domination masculine est de mise autant dans le commerce des drogues que dans l'organisation des Free Parties (DJ essentiellement hommes), impose une tenue corporelle et vestimentaire correcte (Goffman, 1974 ; Finley, 2010). Le moindre vêtement court, moulant, décolleté ou dénudé, devient un stigmaté, indique une situation de séduction et entache l'identité sociale de la femme (Goffman, 1975). **Poly** : « *Bé comme partout, attends en teuf, t'en as qui viennent en mini jupe pour s'faire troncher, hein. Mais après...*

[...]. » L'apparence trop sexy révèle un caractère infidèle, profiteur, des mœurs légères. Suivant le but assigné à leurs tenues, elles sont soit taxées de *pounaches* lorsqu'elles se cantonnent à séduire, soit de *Putes à prod'* lorsqu'on les suspecte d'user de leurs charmes pour obtenir des stupéfiants. **Mag** : « *Y a les putes à came les vraies celles qui sont là pour la drogue et y a celles qui sont amoureuses mais qui sont à fond dedans.* ». Ces étiquettes impliquent des interactions spécifiques envers elles. Les autres femmes se refusent à les fréquenter par peur d'une contamination stigmatique, les hommes profitent d'elles pour assouvir leurs fantasmes sexuels sans donner suite à ces aventures (Goffman, 1975). Plus personne ne fait preuve de déférence à leur égard. Au contraire des interactions d'outrage visant à les souiller socialement, à leur faire perdre la face, sont mises en place : remarques en public sur la légèreté de leur mœurs, sur leur apparence "putassière", publicisation par la parole auprès du groupe des rapports sexuels qu'elles ont eu, rapports sexuels avec plusieurs partenaires au même moment, ton agressif et dominateur lors d'interactions banales (Goffman, 1973b ; 1974). **Mina** : « *Ah Eve ! Eve elle s'est fait troncher par Nia en même temps, non attends, [...]. On l'app'lait raclette 2000. Ah ouais. Pa'c'qu'elle met les dents, apparemment. C'est quoi ça ? C'est un déchet.* ». Elles sont considérées par les zonards plus comme des objets que des sujets voire comme des sous-hommes. Les autres zonards dans l'interaction ne les aident pas à sauver leur face et même estiment qu'ils ne leur doivent aucune procédure apte à conserver leur face. La face est « *la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adopté au cours d'un contact particulier* » (Goffman, 1974, p. 9). Comme elles dérogent aux attributs balisant cette face zonarde dans la situation de relation amoureuse homme-femme, elles ne peuvent prétendre à ce que les membres de La Family cherchent, en s'ajustant, à sauver leur face par ce que Goffman nomme la figuration. Cette figuration consisterait à éviter la situation, leur rencontre, la discussion sur le sujet, en déniait ou excusant l'événement ; ou à réparer la perte de face en minimisant l'incident (Goffman, 1974). Bien au contraire elles sont totalement défigurées par des insultes, des surnoms. Ainsi l'infidélité féminine ou sa simple suspicion, totalement condamnée, génère des sanctions physiques et sociales acceptées par les femmes elles-mêmes. À l'inverse, la tromperie conjugale masculine est tolérée voire source de plaisanterie et de valorisation entre hommes. Celui qui a de nombreuses conquêtes est vu comme un homme, un vrai. **Poly** : « *Quand l'mec est bien et qu'la meuf le trompe ... Ben, général'ment c'est dit, répété, et après c'est au mec à gérer, quoi. Ou alors [...] j'ai entendu dire que si ça s'passait dans le cercle, avec quelqu'un du cercle, la tromp'rie, ça va accepter la tromp'rie mais, à la fin d'la tromp'rie, ça va ram'ner la meuf à poil à son homme, hein.* **Tristana** : *D'accord. Ouais donc y a une forme de punition, quand même en fait ? [...].* **Poly** : *Je sais même pas si j'la laisse pas partir à poil, quoi. J'lui file pêt' une culotte, voilà et un T-shirt, mais rien d'plus, quoi.* »

La trahison conjugale féminine est d'autant plus considérée comme déviante par les zonards qu'elle entache le statut, la face de l'homme zonard bafoué (Cohen, 1955 ;

Goffman, 1974). *Shanana* : « *Y a pas d'famille, y a rien donc faut qu'ta femme ce soit ta femme et j'comprends qu'i'z'aient b'soin d'ce repère, quoi.* ». Les femmes Satellites en couple avec un zonard doivent porter une attention particulière aux critères de bienséance féminine pour préserver l'identité sociale de leur petit ami. Elles constituent en quelque sorte un attributs statutaire positif pour leur compagnon, lorsque, suivant les codes de tenues zonards attachés aux femmes, elles font preuve de déférence (Goffman, 1974). Elles ne doivent ainsi pas passer trop de temps avec un autre homme, doivent informer leur petit ami de leurs emplois du temps, s'habiller correctement et se comporter avec décence (éviter de glousser, ou d'adopter toutes attitudes pouvant être interprétées comme séductrices), ne pas le contredire en public, éviter d'imposer ses vues aux hommes. « *Le délinquant est un voyou. Sa conduite peut être vue non seulement négativement, en tant que dispositif d'attaque et de dévalorisation de la culture respectable ; mais aussi positivement comme l'utilisation des modes de comportement traditionnellement symbolique de la masculinité libre, qui ont été abandonnés par la culture bourgeoise parce qu'incompatibles avec son but social, mais qui ne manque pas d'une certaine aura sensuelle et romanesque.* » (Cohen, 1955, p. 140). Ainsi, les hommes zonards les plus convoités dans La Family sont ceux qui font preuve pourtant de violences envers leur compagne. En s'unissant à eux, elles jouissent par aura interposée, d'un statut valorisé. À l'inverse, une femme qui fréquente un baltringue est souvent moins respectée. En couple, les partenaires se définissent donc mutuellement aux yeux du groupe. La perte de face de l'un entache celle de l'autre (Goffman, 1974). Les femmes célibataires ne sont pas exemptes des critères évoqués précédemment pour conserver leurs faces : pas de sexualité débridée, de tenue aguicheuse, d'attitudes féministes. Une soumission à l'ordre patriarcal est donc nécessaire. Aucune femme ne prend seule des décisions pour le collectif du squat qu'il s'agisse de sorties en Free, de prises de drogues, des menus de dîners, à l'inverse des hommes qui, pour certains, imposent leurs choix. Libres alors aux autres membres d'accepter ou non. Bref, aucune activité quotidienne pour le groupe ne peut être déterminée par une femme. Elle peut, en revanche, si elle n'est pas en couple, faire ce qu'elle désire dans la limite des règles de bienséance féminine évoquées. Ainsi, Mag qui veut aller dans une *soirée trance* doit avant tout convaincre Yogui, en lui faisant percevoir l'utilité de cette activité et en lui permettant de s'attribuer cette décision. Elle lui en parle puis s'efface, fait valoir que la vente de drogue sera plus lucrative dans cette soirée que dans d'autres. Quelques heures plus tard, Yogui informe le groupe de sa décision de se rendre à la *soirée trance* et la rationalise en invoquant les motifs que Mag lui a soumis. Les autres membres de La Family se rangent à ses projets. Mag ne dit rien et laisse le groupe penser que Yogui a tout prévu seul.

Pour les hommes, en dehors des connaissances musicales et en matière de stupéfiants, la virilité mesurée à l'aune de leur courage lors de conflits physiques, de leurs actes pour se faire respecter et faire respecter les leurs, aussi bien auprès d'autres zonards que *d'out-groups*, la droiture morale incarnée par l'attention portée aux règles de deal et au mode de

consommations psychotropiques ainsi que l'idéologie anti-policière, déterminent l'accès au statut de satellite. L'adhésion à la Zone en position satellite se fait donc toujours par l'intermédiaire de pairs qui initient les novices à la musique, aux Free Parties, aux drogues dites "dures" et aux règles encadrant leur consommation, leur vente ainsi qu'à la tenue et la déférence. **Mumu** : « *J'étais déjà allée en teuf avant une ou deux fois en fait avec mon ancien copain, avec qui j'étais depuis un an et demi ; j'avais seize ans.* ». L'existence de difficultés statutaires et d'ajustements communs, mais, cependant, différentes suivant les socialisations passées, encourage le recours à des actes déviants pour les solutionner et incite à trouver un groupe en accord avec leurs primo déviances. Toutefois, s'ils s'inscrivent dans ce groupe, ils ne sont qu'à sa lisière et refusent encore d'adopter toute l'idéologie zonarde, tous les attributs de ce mode de vie, toutes les règles encadrant la tenue et la déférence zonarde. Les emprunts qu'ils y effectuent ne servent généralement qu'à rationaliser leurs conduites déviantes en vue d'abaisser les tensions inhérentes à la dérogation des règles conformes à notre société ou qu'à être acceptés par La Family (Matza, Sykes, 1957). Non labellisés zonards par les entrepreneurs de morale : la justice, la police, les services sociaux, ni par leurs familles ; leurs interactions positives encore possibles dans l'univers social légitime et l'indépendance consécutive qui caractérise leur relation à la Zone, font qu'ils ne s'inscrivent pas réellement dans la culture zonarde. Ils utilisent juste les principes qui les intéressent, de manière instable dans le temps, et paradoxale en valeur, et ne renoncent pas à une vie ordinaire. Cette adhésion superficielle à la Zone est liée à la difficulté d'accès à un emploi stable et aux pressions dues à leur désir de participation, d'inscription sociale légitime. La fréquentation de plus en plus régulière de Free Parties les éloigne quelque peu de leurs objectifs et, pour certains, survient un basculement dans les séquences de carrière zonardes ultérieures.

4. 1. 3. Et puis ça continue : quand le ZI trouve une famille de rue

Les zonards Satellites se rendent donc tous les week-ends en Free Parties, fréquentent des squats le temps d'une soirée, pour voir des amis qui y résident, consomment de manière experte des drogues, en vendent pour certains, connaissent les règles de la Zone, les faux pas à éviter. Cependant, ils restent étrangers à certaines pratiques, valeurs et croyances des plus impliqués, et refusent de vivre en squat. Leur socialisation secondaire zonarde est instable, peu consistante, mal gravée et peut à tout moment être suppléée par une autre répondant mieux à leur intérêts (Berger, Luckmann, 2008). Le passage vers la séquence ZI imprime donc plus intensément certaines caractéristiques et requiert l'installation en squat (Becker, 1985 ; Berger, Luckmann, 2008).

4. 1. 3. 1. De l'étiquetage familial à la nouvelle Family

Mumu : « *Moi à la base, je me suis retrouvée à Sénac pa'cqu'en fait moi j'avais eu un appartement pendant deux mois et ça avait pas marché. [...]. En fait, à l'époque, moi*

[...], j'suis allée chercher un demi de came à Sénac. En fait, là j'ai rencontré Sioux qui m'a fait : « ouais et tout pareil », tu vois, on s'est trouvées des points communs, deux nanas, on était toutes les deux dans la merde. J'raconte un p'tit peu c'qui s'passait en ce moment : « ouais j'ai rien il faut absolument que je trouve un appart et tout » ; elle me dit : « Écoute, si tu veux, tu peux rester et on peut s'prendre une chambre toutes les deux. ». Donc le premier soir, on a dormi dans la chambre à Yogui. Et après en fait, je suis sortie avec lui, quoi. »

Ce passage en squat se fait par obligation. Les membres de La Family sont soit jetés hors de chez leurs parents, soit décident de partir du fait de tensions importantes (Parazelli, 2002 ; Hagan, Mc Carty, 1998). La transgression de certaines normes telles que l'usage de stupéfiants, l'adoption d'une apparence zonarde, d'un chien, les nuits passées dehors, chez des amis, dans des squats, l'abandon des études font que pour de nombreux parents, leur enfant, encore satellite, est discrédité à leurs yeux. Labellisé comme enfant difficile, ne répondant pas aux attentes parentales, ils sont alors désignés par leur famille comme des parias (Becker, 1985). Ce premier étiquetage familial conduit les parents à adopter des interactions dénigrantes, infantilissantes envers ces jeunes. Telle une prophétie, cette labélisation ne laisse pas aux jeunes de possibilités de s'en dégager. Ainsi les parents de Miette demandent à sa sœur, pourtant anorexique, de surveiller Miette, de leur faire un compte rendu de ses activités, puis lui coupent les vivres et l'obligent plusieurs fois à réintégrer de force le domicile familial. Pour Kundevitch, Poly, Mumu et Yogui, la famille se désengage aussi bien financièrement que moralement.

S'ils les voient quand ils le désirent, ils n'ont pourtant pas le droit de vivre avec eux et pour certains ne sont absolument pas autorisés à dormir chez eux. Pour d'autres, le départ s'organise sans heurt car ils dissimulent leur déviance. Shanana et CC sont de ceux là. Ils savent pertinemment que si leurs parents comprennent et soutiennent leur choix de vie alternatif, ils refuseraient pour autant d'accréditer certaines de leurs pratiques s'ils en avaient connaissance (mendicité, intoxication, vols). Ici, l'étiquetage est implicite, lié à une éducation où l'autocontrôle bien inculqué implique une censure de certaines pratiques devant la famille et leur départ. Ces acteurs ont intériorisé la potentielle accusation de leurs parents à leur encontre. Ainsi, que l'étiquetage soit explicite ou attaché à de supposées réactions de la famille, il devient performatif d'un point de vue identitaire. Les jeunes mis à l'écart de la famille, sans logement, avec peu de revenus sont donc obligés d'intégrer un squat pour vivre selon leurs envies. **Yogui** : « J'me suis barré, j'ai vécu ma vie de cambriolages, d'arnaques, de deals, de vols, de conn'ries, de merdes, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. De chambres en ville en chambres en ville puisqu'i'z'ont voulu m'mettre en foyer. [...]. Et j'zonais, j'travaillais pas, j'faisais rien donc i'm'ont mis en appart tout seul. Et donc, du coup, après j'me suis fait serrer, on était huit à dormir dans mon p'tit studio. Tous enfumés avec des brades partout. Et puis, le lendemain qu'je m'sois fait serrer, j'me suis fait serrer par les condés dans une voiture volée après une grosse course

poursuite. [...] I'z'ont fait : « C'est bon t'as dix-sept ans, va t'faire enculer ! On veut plus t'voir au foyer, on veut plus t'voir en chambre en ville, on veut plus rien de toi. ». À dix-sept ans a commencé la vraie rue en ville. Le punk, la teuf, la drogue dure, les "business" de drogues dures. »

Invités par des zonards qu'ils connaissent directement ou indirectement par le biais de *teufeurs*, ils s'installent et acquièrent les règles, les normes qui régissent la vie en squat. Les filles, souvent, se mettent en couple avec un squatteur et accèdent ainsi à cet hébergement ; les garçons, quant à eux, tissent des amitiés avec des squatteurs qui leur proposent de les rejoindre. Pour quelques-uns, la vie en squat advient après avoir tenté de trouver d'autres solutions qui n'ont pas abouti.

Une fois en squat, ceux qui travaillent arrêtent alors, décident de caler leurs comportements sur leurs compagnons. Baignant dans une culture zonarde où le travail est davantage perçu comme une aliénation que comme un mode d'épanouissement, les acteurs se questionnent, oscillent entre un rapport au travail conforme et son rejet total. L'affectivité importante qui règne entre les membres de La Family, l'intimité partagée, les temps collectifs conséquents favorisent l'inculcation des valeurs déviantes zonardes. Les filles en couple et les garçons souvent sous la coupe d'un zonard expert, "un père de rue", apprennent grâce à ces pourvoyeurs d'orientation à découvrir leur « *soi intime* », les techniques d'obtention d'argent, de nourriture, de biens matériels, de consommation d'opiacé, d'ouverture et de gestion d'un squat, de rationalisations ainsi que les règles de vie dans cette communauté (Caradec, 2003 ; De Queiroz, Ziolkowski, 1994). **Poly :** « *Pa'c'qu'on a repéré la maison, pa'c'qu'on a changé l' verrou et que il faut attendre quelque temps de voir s'il se fait pas sauter. Faut êt' sûr qu'elle est abandonnée, pas habitée de temps en temps. Et oui, c'est pas si facile que ça d'ouvrir un squat surtout, si tu veux qu'il dure. »*

Ces relations assez exclusives, bien que multiples dans le temps, qu'il s'agisse d'amour ou d'amitié, permettent aux jeunes évincés de leur famille, d'une part, de façon utilitariste de ne plus être seuls, de se sentir compris par un semblable ayant un vécu proche, d'être protégés dans un univers que le nouveau ne maîtrise pas encore, d'autre part « [...] *de provoquer une transformation du Soi intime : les grandes amours « sont des moments d'enthousiasme au cours desquels l'individu se transforme, subit une mutation intérieure » ; l'ami, quant à lui, « peut nous révéler un de nos possibles dans lequel nous nous reconnaissons »* (Alberoni in Caradec, 2003, p. 100).

Tristana : *T'as un plus âgé qui t'as un peu coaché au départ ?*

Trash : *Yogui, quoi. Yogui entre guill'mets. Ouais, Yogui i'm'a connu j'étais minot, j'avais quinze, seize ans moi ; j'avais quinze, seize ans. [...]. Ouais carrément. Après, j'avais pas qu'lui. J'en ai eu plein des pères de rue. P'tit Punk, Estelle. [...]. I' m'a connu, j'avais quoi ? quatorze ans. [...]. En fin d' compte après, i'm' protégeaient quoi. [...]. »*
Grâce à ses relations, le nouveau membre de La Family a donc la sensation de savoir enfin

qui il est et de trouver enfin une place dans une famille, une famille de recombinaison (Parazelli, 2009 ; Finkelstein, 2005). Chaque squatteur a en effet un rôle : Nia, Shanana s'occupent le plus souvent de la cuisine, des courses, des relations extérieures ; Yogui, M. Z, protègent la communauté, se battent pour l'honneur de leurs compagnons, maintiennent fermement les règles du vivre ensemble ; les plus jeunes exécutent leurs ordres. Ces rôles peuvent s'inverser suivant les nécessités mais incombent majoritairement aux plus anciens. La première scène de protection communautaire à laquelle j'assiste concerne Miette, son ex petit copain Max et Nia. Miette avait prêté quelque 200 euros à Max. Le couple séparé depuis deux mois, elle lui réclamait le remboursement de la dette régulièrement. L'argent avait servi pour que Max achète des drogues et les revende. Or, il avait dilapidé l'argent et la marchandise. Excédé par les appels téléphoniques incessants de Miette, Max clame qu'elle peut s'« *asseoir dessus* ! ». Miette en parle à son petit copain Armor qui, avec Nia dont il est proche, promettent d'intercéder pour récupérer son dû. Nia remonté par une consommation d'alcool importante décide de se rendre chez Max. Je les accompagne. Arrivés en bas de l'immeuble, une voisine sort, nous tient la porte, nous entrons. Nia et Miette se motivent en rationalisant le bien-fondé de leur acte. Nia considère que s'en prendre à une fille est bien lâche et que Max n'est qu'une *baltringue*. Il rationalise ses futurs actes en rappelant le cadre de référence zonard et en intervertissant les rôles : la victime devient le coupable et l'agresseur la victime (Matza, Sykes, 1957). Ici, « *le préjudice, peut-on soutenir, n'en est pas un ; il est plutôt une forme juste de représailles ou de châtement.* », ce sont « *des dommages infligés à quelqu'un qui a transgressé des usages* » (Becker, 1985, p. 52). Nia n'a de cesse de me répéter qu'il n'est pas violent mais que dans cette situation, il n'a pas le choix. Il s'agit d'une affaire de justice, d'honneur et de solidarité familiale. **Nia** : « *La Family on y touche pas* ». De fait il est vrai que les règles sont claires. Moi-même, dès le premier jour, je comprends que le *carottage*, comme ils nomment le vol entre zonards, est considéré comme un manquement grave. Ces histoires de règlement de compte sont narrées tous les jours. Elles alertent tous nouveaux venus du cadre à respecter et le rappellent par ailleurs aux autres.

La porte s'ouvre, Max surpris, reste sans voix mais saisit vite. Miette lui demande poliment son argent. Max répond dédaigneusement qu'il ne peut la rembourser. Nia enferme les chiens dans la salle de bains pour éviter qu'ils n'attaquent et hausse le ton. Max se victimise, rejette la faute sur Miette. Nia, exaspéré, débute sa leçon de morale par une tape sur la tête. S'ensuivent quelques claques, des remontrances qui s'alternent en fonction de l'attitude de Max. Quand celui-ci tente de se rebeller, Nia lui inflige une tape en lui disant : « *Tu sais à qui tu parles là ! Putain, mais t'es vraiment une merde ! T'as pas honte ! [...] faire ça à une meuf, c'est tellement facile ! [...] On touche pas à La Family ! Putain !* ». Max ne bronche plus, Nia son aîné lui inspire de la crainte et le force au respect par ses dix années de rue. Nia prend son ordinateur en caution. Le deal est simple : une fois le remboursement de la dette effectué, l'ordinateur lui sera redonné. Fin de l'action punitive.

Nia m'explique qu'outre l'interdiction de voler son prochain, s'en prendre à une femme constitue un facteur aggravant. Nia endosse ici le rôle de père en charge de la protection

de la famille, reproduisant ainsi le rôle masculin attaché au père populaire de sa socialisation familiale (Hoggart, 1970). Il initie par ailleurs Miette au fonctionnement solidaire, familial de la Zone et aux règles à respecter par cette démonstration de violence.

Nia, Shanana, M. Z et Yogui les plus anciens incarnent généralement pour les deux premiers, la figure maternelle et pour les deux autres, la figure paternelle. Les autres habitants sont placés comme des enfants en devenir adultes. Tout nouvel habitant est explicitement mis au courant des règles en vigueur : chaque squatteur est tenu de participer à l'entretien ménager du squat et, en fonction de leurs moyens, à l'approvisionnement en nourriture et en drogues. Aucun vol, ni insulte, ni rumeur entachant la réputation des autres ne sont acceptés. Aucun mauvais traitement vis-à-vis des chiens n'est toléré, notamment le manque de nourriture, la volontaire intoxication de l'animal par des drogues. La transgression de ces règles provoque des sanctions immédiatement prononcées par les experts. Elles s'échelonnent de la remontrance sous forme de *jettes*⁴⁵, à la réquisition de biens matériels, du chien, jusqu'au lynchage, la mise à la porte pour les actes les plus répréhensibles ou les récidives trop fréquentes. Poly et Kundevitch sont ainsi expulsés deux fois par Yogui du fait de leur non-participation aux tâches ménagères et aux approvisionnement alimentaires de la *communauté*. Psylo qui vit dans une chambre crasseuse, avachi sur son lit toute la journée sous l'emprise de l'héroïne, ne collabore à aucune activité commune et maltraite sa chienne. Il est alors battu par Yogui, Nia et M. Z qui lui confisque sa chienne, ses affaires et le renvoie. La chienne est alors confiée à Poisson, jugé plus apte à l'éduquer. Une fois le zonard désigné de *camé*, ou de *baltringue* par le repérage de manquements aux règles zonardes, son identité est dépréciée par l'attribution d'un stigmate. L'identité sociale virtuelle, imputation d'un caractère à autrui, devient dépréciative et entache alors toute l'identité de l'acteur. Elle ne se cantonne pas à estimer que Psylo ne peut prendre soin de son chien, de sa chambre et de lui-même mais, met aussi en doute sa capacité à respecter autrui (Goffman, 1975). Elle ne touche donc pas uniquement les secteurs qu'il a transgressés et qui ont été repérés par le groupe mais, s'étend à toute l'identité sociale et discrédite ainsi globalement l'individu stigmatisé qui sera alors refoulé du groupe. Ainsi, tous comportements se rapportant à la saleté, à la non-participation à la vie collective constituent des stigmates dans La Family. Ces stigmates révèlent une potentielle incapacité du stigmatisé à faire société. Leurs accumulations signent réellement la stigmatisation des acteurs et leur éviction.

4. 1. 3. 2. « SYSTM D »

Pour subvenir aux besoins communautaires, ceux qui ne bénéficient pas du RSA, se doivent d'obtenir le peu d'aides sociales accordées aux moins de vingt-cinq ans, de mendier, d'utiliser les invendus des magasins, de dealer, de voler, bref d'user de ce qu'ils nomment le *système D*. Les connaissances nécessaires à l'obtention des aides et à la bonne pratique de ces activités sont transmises par les aînés (Finkelstein, 2005).

⁴⁵ Jettes : formes verbales humoristiques ayant un fond de rappel à l'ordre.

Comme convenu, je retrouve Kundevitch à Sénac Centre pour que nous fassions la manche. Je lui ai demandé s'il pouvait me montrer comment ça se passe.

Kundevitch arrive avec Urka, sa chienne, nous *traçons* à pied à peu près quinze minutes vers une boulangerie de la banlieue de Violet. Elle est située dans un quartier style HLM, proche d'un discount. Le quartier semble relativement populaire. Kundevitch m'explique qu'il fait la manche ici car cela fonctionne bien : il y a beaucoup de passage et les gens ne sont pas autant sollicités qu'à Violet et sont donc plus généreux.

Il sort sa coupelle met deux pièces de 1 centime et une de 5, « *pour appeler l'argent* ». Les passants, en voyant cela, croient que quelqu'un a déjà donné, signe que le mendiant est reconnu comme bon bougre. Il m'apprend les bases. Il faut être très poli, s'avancer physiquement vers le donneur potentiel mais ne pas être lourd. Kundevitch s'avance, sourit : « *Bonjour Monsieur, vous auriez pas un peu d'monnaie ? Merci bonne journée.* ». Je dis rapidement bonjour pour ne pas que cela semble curieux et que Kundevitch récolte l'argent escompté. Il me dit que généralement, il fait entre dix et vingt euros de l'heure. Poly nous rejoint, elle se met en retrait derrière le mur du magasin car, explique-t-elle, si nous sommes trop nombreux les gens ne donnent pas.

Des règles encadrent la mendicité. Elles sont apprises lors de temps initiateurs et de discussions. Le premier mendiant arrivé conserve son territoire. Si un nouveau, qui ne fait pas partie de la famille de rue du zonard, désire s'installer, il doit alors se tenir à une certaine distance pour ne pas prendre le gain potentiel du premier. Dans le cas de connaissances zonardes qui s'apprécient, la mendicité peut se réaliser en groupe. Les comportements de l'individu qui arrive en dernier doivent être convenables pour ne pas souiller l'image des autres membres du groupe et permettre une quête efficiente. Déférence et tenue adaptées à la situation sont requises : la politesse est obligatoire, aucun signe de richesse matérielle et d'agressivité ne sont admis. Les arrêtés anti-mendicité, malgré leurs abrogations et leur remplacement par l'interdiction de consommation d'alcool et de regroupement sur la voie publique, ont par ailleurs altéré la façon dont les acteurs procèdent. **M. Durand** (commerçant) : « *Pa'c'qu'vous vous prenez cinq contrôles dans la journée, ça vous fait cinq heures c'est quand même un peu lourd. C'est du psychologique après.* ».

Auparavant en groupe, buvant et rigolant avec une meute de chiens dissipés, les zonards actuels préfèrent être seuls ou à deux. Ils cachent les canettes de bière derrière leur dos, tiennent leur chien en laisse et sont moins intoxiqués, plus passifs. Davantage assis que debout, ils se contentent de dire bonjour alors qu'en 2006, époque où je rencontre Nia, les blagues, voire les provocations, lors de la manche, faisaient partie d'un *habitus* zonard. Les interactions ont donc évolué ainsi que les règles qui les encadrent. Une adaptation aux *normaux*, à leur déférence, à ce qu'ils attendent de l'identité virtuelle zonarde et à leur tenue, s'est produite (Goffman, 1974). Ce changement est évidemment lié à ce que les zonards perçoivent des représentations des *out-groups*, stipulées d'une part, dans l'interaction et d'autre part, au travers des arrêtés municipaux dictés par les entrepreneurs de morale. Trash mendie en marchant dans une rue piétonne commerçante, évitant ainsi d'être contrôlé par la police municipale et d'être rabroué par des commerçants. Les lieux

ont aussi évolué. Essentiellement situés en centre-ville quand je commence à faire mes recherches universitaires (2006-2008), ils s'excentrent aujourd'hui pour fuir la répression. Néanmoins, le choix d'un territoire de mendicité reste marqué par son potentiel financier. Certains lieux sont en effet plus propices aux dons bien qu'ils ne puissent être identifiés comme accueillant une population plus fortunée. Les jeunes, les femmes, les adultes avec enfants, les classes moyennes et modestes sont ainsi perçus comme les catégories d'individus plus susceptibles de donner. Peut-être leur moindre distance sociale fait qu'ils compatissent plus aisément à une situation qu'ils pensent pouvoir connaître. Ces informations sont délivrées au novice qui sous la supervision d'un ancien expérimente la *cheum*. L'expert reprend les erreurs, indique les améliorations à apporter. Il délivre, par ailleurs, son carnet d'adresse en matière d'aides sociales. **Sandrine (infirmière CAARUD)** : « *Fin l réseau, oui, non mais les sociaux, tout c'qui est aides sociales même nous on s'y perd mais, eux i'sont bien calés.* »

Les activités visant à subvenir aux besoins ne sont pas irraisonnées, impulsives mais s'enrichissent des erreurs et des réussites précédentes de l'individu lui-même et de ses compagnons, démontrant une rationalité et une réflexivité certaine. Durant cette phase, le ZI qui a souvent quelques connaissances en matière d'actes délinquants, les approfondit et les étend souvent par nécessité mais aussi par choix. En revanche, il apprend intégralement à recourir au système d'aides sociales. Les vols se dirigent vers des produits alimentaires, d'hygiène. Ils se déroulent généralement dans des supermarchés autres que ceux dans lesquels ils se rendent fréquemment, afin de ne pas être repérés et de préserver une vie quotidienne sereine. C'est seulement en cas d'urgence, lorsqu'il ne reste aucune croquette pour les chiens, qu'ils n'ont pas réussi à obtenir d'argent par d'autres moyens, qu'ils peuvent décider d'outrepasser cette règle. L'objectif d'appropriation développé dans cette pratique relève essentiellement de l'expédient et jamais de l'accumulation de richesse (Fillieule, 2001). Les objets volés sont toujours utilisés dans l'instant et répondent à un besoin précis. Le vol ne vise jamais l'ostentation. Mag vole sous mon regard un miroir de poche afin de remplacer le rétroviseur cassé du camion de Yogui qui doit partir dans les Pyrénées. Les vols doivent ainsi respecter les valeurs zonardes de sous-consommation, de détachement matériel. Ainsi, seuls certains peu engagés se permettent sur la durée de voler dans un but de recherche « *d'actions* », de plaisir (Cusson, 2011). Durant cette phase ZI, les garçons qui n'ont jamais commis de cambriolage avec des groupes antérieurs de pairs déviants peuvent y être initiés. Ces larcins répondent à trois fins différentes : d'appropriation expédiente, de supplément, ou d'action (Cusson, 2011). Ce type d'acte leur procure des montées d'adrénaline comparables aux sensations de certains psychotropes. Le peu de biens qu'ils en retirent (matériel hi-fi, vidéo) est revendu par l'intermédiaire de magasins de reventes d'objets d'occasions dont ils transmettent l'adresse aux nouveaux. Les ordinateurs ne sont pas vendus du fait de numéros de série mais s'échangent dans la Zone contre d'autres biens (argent, drogue, téléphone). Les novices apprennent les temps plus propices au vol, à repérer l'activité des habitants, des

commerçants et les critères de sélection des victimes. **Trash** : « *Plus les cambriolages. [...]. Moi j' préfère la journée perso. La nuit, t'as les gens i' sont dans la maison, tu sais jamais sur qui tu peux tomber. [...]. Ouais, ouais j' passe la veille, la journée j' repère les quartiers, j' repère là où j' vais pouvoir passer, après l' truc faut essayer d' rien niker, d' pas faire d' effraction, pas péter d' fenêtres, faut faire ça bien, sinon tu t' fais vite niker, mett' des gants. » ». Les revenus de ce type d' action sont maigres malgré un coût pénal important. Le gain, lié plus au plaisir qu' au profit, fait que dans le temps le zonard expert abandonne cette pratique.*

Les vols de vélos servent, par le biais des magasins de seconde main, à obtenir un revenu supplémentaire. Les voitures, quant à elles, sont empruntées pour se déplacer et quelquefois, après utilisation, retournent à leur emplacement initial. Des divergences d' éthique sur ces vols sont notables dans le groupe. Voyant dans le vol de particuliers une réelle atteinte à la personne, certains ne s' autorisent qu' à dépouiller des maisons abandonnées afin de revendre des objets dont plus personne ne se préoccupe.

Outre les techniques de vols enseignées, l' apprentissage se dirige aussi vers un mode de pensée anarcho-primitiviste et socialiste qui soutient et rationalise une majorité des pratiques zonardes. L' idéologie zonarde empreinte à ces doctrines, pourtant méconnues par les acteurs, des valeurs qui règlementent, justifient autant les activités de subsistance que les interactions dans le groupe. Le choix de ne pas impacter sur l' environnement par une surconsommation tient autant à des choix politiques qu' aux contraintes de précarité que connaissent les acteurs de par leur situation sociale (Finkelstein, 2005). En effet, quelques groupes déviants qui vivent dans une certaine pauvreté tentent de la dépasser par des activités délinquantes de grande envergure. Les jeunes filles de quartiers populaires décrites par S. Rubi (2005) ne se contentent pas de voler pour se nourrir, se vêtir mais aspirent à donner une image d' elles-mêmes en accord avec les normes de réussite sociale qui promeuvent l' affichage d' une richesse matérielle. Les vêtements de marque, les bijoux ostentatoires des membres des gangs portoricains décrits par P. Bourgois (2001) en témoignent. Ici, rien de tel. L' affiliation de la culture zonarde à la culture punk, techno travelling et la diffusion de la pensée écologique font que les zonards aspirent à vivre plus proches de la nature, débarrassés des artifices de la société de consommation. **Momo** : « *Les fringues, la plupart des trucs que j' ai c' est... j' les ai récupérés. Et que les chaussures, c' est... [...].* »

« *Pense par toi-même, sois toi-même, ne te contente pas de ce que la société te donne, crée tes propres règles, vis ta propre vie.* » Mark Andersen in (O'Hara, 1995, p. 22). Voici ce que prône l' idéologie punk et zonarde. Être différent n' est pas la préoccupation principale des punks, comme des zonards ce qui compte, c' est d' être soi, d' être unique, d' être conscient de soi et de ses actes pour ne pas faire le jeu d' une société de masse conformisante (Kidd, Davidson, 2007). **Mumu** : « *Je suis tout le temps en train de remettre en question, de tout remettre en question, d' analyser pourquoi ça c' est passé*

comme ça et comment, et d'en tirer des conclusions. J'essaie d'en tirer des conclusions positives et que ça me fasse avancer. ».

Chez les ZI la critique sociale s'arrête là, l'image d'un autre monde se dessine sans précision en voulant améliorer l'existant. La valeur travail n'est pas vraiment remise en cause, le fonctionnement démocratique non plus. Ils aspirent à une société plus égalitaire, plus solidaire, plus communautaire. **Poly** : « *Moi c'est l'individualité que j'critique. [...]. Et ça les gens sont trop butés dans leur... : « Moi, c'est comme ça et pas autrement » ; et ils sont trop individualistes. Ils ne pensent pas au bien de la société. Ils pensent à leur bien en premier. ».*

À ce stade l'engagement subjectif des zonards dans la culture n'est pas total. « *Le terme d'engagement renvoie au processus par lequel divers types d'intérêts sont progressivement investis dans l'adoption de certaines lignes de conduites avec lesquelles ils ne semblent pas avoir de rapports directs.* » (Becker, 1985, p. 50).

4. 1. 3. 3. Étiquettes supplémentaires et rite de l'« héros »

L'étiquetage de zonard tombe fréquemment après l'installation en tente ou en squat, l'adoption de pratiques zonardes dans l'espace public et la fréquentation de services médico-sociaux (Becker, 1985). Désignés par les autres groupes sociaux comme "punks à chien", "jeunes SDF" ou en "errance", leur identité s'en trouve marquée. Le statut assigné de déviant a en effet « *[...] des conséquences importantes sur la participation ultérieure à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi de l'individu. La conséquence principale est un changement dans l'identité de l'individu aux yeux des autres* ». Ce changement identitaire restreint les interactions possibles avec des acteurs conformes et rend difficile une future réinscription dans le monde conforme (Becker, 1985, p. 55). S'écartant de leur famille ou ne désirant pas la solliciter pour obtenir des moyens de survie, les ZI de La Family sont obligés de solliciter les aides sociales existantes (le fond d'aide aux jeunes, les aides financières des CCAS, la CMU, ...) et recourent parallèlement à des services de soins spécialisés dans les conduites addictives. En effet, le passage du stade satellites au stade ZI s'organise aussi au travers des consommations d'opiacés devenues plus régulières et de la dépendance physique qu'elles créent. **Julie** : « *La came, la coc' oh la, la ! Après les festivaliers, ils sont pas trop came, i kiffent plutôt les trips, les champignons... [...]. J'avais un p'tit ami qui tapait d'la came et shootait, j'avais goûté la came mais vite fait, et c'est après, quand j'suis v'nue à Violet et que... j'ai rencontré mon ex Nico, j'lui ai fait croire que j'tapais d'jà d'la came et que je me shootais déjà. Et c'est lui qui m'a fait mes premiers shoots. [...]. »*

L'un des paradoxes majeurs de la relation aux drogues concerne l'héroïne. **Julie** : « *La came c'est perçu comme la drogue, pas la drogue festive, la drogue tu tombes plus bas qu'terre. [...]. Ça t'rend con, ça t'rend voleur...* **Tristana** : *Mais en même temps, tout*

l'monde en tape. Julie : C'est ça. ». Il semble, en effet, que bien que mal perçue, il s'impose à tous vrais zonards de l'avoir au moins testée suffisamment pour la critiquer ; ce qui implique une dépendance. Ainsi, la seule personne rencontrée qui n'en ait jamais usé, Mag, accède difficilement à une reconnaissance intra-groupe même en tant que satellite. Les satellites rencontrés ont en effet testé l'héroïne même s'ils ne l'utilisent que sporadiquement "en descente de trip", pour aménager les effets secondaires de certaines drogues durant les Free parties. Ils sont bien moins dépendants et n'abordent pas leur consommation de la même manière, elle ne recouvre pas la même fonction. Mina consommatrice n'en a jamais pris pour s'affilier à la Zone mais pour être plus en phase avec son ex petit ami lui-même héroïnoman. Ainsi Mag, cumulant des origines familiales aisées et un rejet total autant dans la parole que dans les actes pour l'héroïne, semble aux yeux de la Zone encore trop conforme. Fonctionnant comme une part d'un rite d'initiation permettant l'accès au statut ZI, la prise d'héroïne pourtant connotée négativement, assigne au nouvel adepte la qualité d'initié aux drogues et lui offre une meilleure reconnaissance, une place plus importante dans la Zone. Tabou, cette initiation ne m'est que rarement comptée (seulement en entretien) et je n'assisterai à aucun échange sur ces expériences entre membres de La Family. La performativité de celle-ci ne tient-elle pas aussi à son caractère secret qui fait de ces expérimentateurs des élus dans la confiance ? L'héroïne est en définitive, considérée comme "La drogue", celle qui requiert, de par ses propriétés addictives, un engagement tout entier de l'individu. Celui qui s'engouffre dans son utilisation démontre son obéissance à la vie en marge, prouve l'adoption d'un positionnement déviant. L'utilisation de l'héroïne est une sorte d'attestation par la pratique de sa loyauté envers la Zone. Le ZI ne peut plus ainsi trahir les siens, il est lui-même pris dans cette dépendance psychotrope, dans la communauté et dans une transgression de la loi qui peut lui valoir une condamnation judiciaire. L'individu est pris, ici, non par les sorts comme les paysans de Jeanne Favret-Saada (1985), mais par l'héroïne. Il partage, sous le sceau de non-dits, les mêmes expériences d'exploration de sa subjectivité, de la souffrance corporelle. Si les premières prises provoquent chez de nombreux utilisateurs des vomissements et le manque physique des crampes, diarrhées, courbatures, frissons ..., l'accoutumance à l'héroïne engage le corps tout entier. *« Tous les groupes confient au corps, traité comme une mémoire, leurs dépôts les plus précieux. Et l'utilisation que les rites d'initiation font, en toute société, de la souffrance infligée au corps se comprend si l'on sait que, comme nombre d'expériences psychologiques l'ont montré, les gens adhèrent d'autant plus fortement à une institution que les rites initiatiques qu'elle leur a imposés ont été plus sévères et plus douloureux. »* (Bourdieu, 1982, p. 60). Ce marquage dans le corps se poursuit aussi par des tatouages, des piercings, des écarteurs, des scarifications plus nombreux réalisés par des zonards et dont les motifs, les emplacements sont communs et relativement spécifiques à la Zone. Les piercings sont pointus, localisés sur le pourtour des lèvres, entre les yeux, la langue, au travers du nez, les tatouages racontent des histoires personnelles, mettent en scène des lutins, des symboles mystiques ; les scarifications sont des éclairs, des A d'anarchie, des symboles de révoltes...

Nul besoin que la personne rende public ses essais d'héroïne, l'information circule rapidement dans tout le milieu zonard. Dans cette expérience le novice est instruit par un expert qui lui prépare un trait ou une seringue d'héroïne qu'il injectera et lui évoque les sensations qu'il va ressentir — en effet le nouvel utilisateur ne connaît pas les doses. L'injection nécessite de bonnes connaissances en anatomie et ne se fait seul qu'après avoir été piqué plusieurs fois par un expert. La prise par intraveineuse s'organise par ailleurs souvent après avoir inhalé des rails durant un certain temps. Rares sont ceux qui débutent directement par l'injection. Cette expérience héroïnomaniaque concorde avec l'étape liminaire de l'idéal type des rites de passage de Van Gennep (2011). Le rite intervient pour Berger et Luckmann (1996) dans la transition entre une socialisation primaire et secondaire qui amène à une autre réalité. Ici, il intervient au moment où se pose la question de savoir si l'individu préfère conserver ses bases de socialisations antérieures (primaires et secondaires) où s'il désire se convertir à une autre socialisation. Ayant réalisé le rite préliminaire de séparation du monde antérieur par la fréquentation de Free Parties, ZAT, en s'écartant de leurs familles, de leurs amis hors-Zone, les acteurs en s'engageant dans cette seconde étape liminaire se coupent totalement du monde pour revenir différents (Van Gennep, 2011). L'héroïne autorise ce retranchement en plongeant l'acteur dans son propre monde interne, annulant toutes stimulations externes parasites. Il revient par la suite dans un univers nouveau, celui des semblables qui ont vécu la même expérience, dans lequel il trouve place, achevant ainsi le rite d'institution lui accordant un nouveau statut (Bourdieu, 1982). « *On peut en effet se demander si, en mettant l'accent sur le passage temporel — de l'enfance à l'âge adulte par exemple —, cette théorie ne masque pas un des effets essentiels du rite, à savoir de séparer ceux qui l'ont subi non de ceux qui ne l'ont pas encore subi, mais de ceux qui ne le subiront en aucune façon et d'instituer ainsi une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas.* » (Bourdieu, 1982, p. 58). P. Bourdieu se questionne sur la fonction même du rite : en tant qu'instrument de distinction de ceux qui sont et de ceux qui ne sont pas. Comme évoqué, le fait même de ne pas consommer d'héroïne fait que je ne suis pas et ne serai jamais de la Zone tout comme Mag. Le rite de l'héroïne consacre donc celui qui peut être, de celui qui ne sera pas un zonard quelque peu engagé, « *C'est signifier à quelqu'un ce qu'il est et lui signifier qu'il a à se conduire en conséquence.* » (Bourdieu, 1982, p. 60). Ce rite impose une identité par désignation sociale rendue publique par un bouche-à-oreille discret. J'apprends ainsi par Poly, Yogui, Nia et Kundevitch qui m'en parlent à tour de rôle que Miette s'injecte de l'héroïne depuis qu'elle fréquente Manu son petit ami de l'époque. Considérée avant comme une étudiante désertant capricieusement sa famille, ne consommant pas d'alcool mais uniquement des drogues hallucinogènes pour des fêtes, Miette accède à la légitimité zonarde grâce à ses consommations d'héroïne, tout en étant critiquée.

L'héroïnomane zonard confirme alors son désir de quête de soi, d'introspection chère à la culture zonarde. Il valide son statut d'*in-group*, ratifié par celui de délinquant attribué par les *out-groups*, sans qu'il soit encore pour l'instant sanctionné totalement socialement. Le

seul fait de savoir qu'un nouveau ZI peut être inculpé pour des pratiques délinquantes dont il ne peut se passer, rassure les membres de La Family sur l'authenticité de son engagement. L'héroïne occupe, ainsi, au sein du groupe une fonction de marqueur d'appartenance, de lien, permet de se prémunir de trahisons en devenant une caution. Toutefois sa représentation négative impose la gestion de son utilisation. De manière contradictoire, il faut ainsi y être dépendant tout en étant indépendant. Les zonards pour tenter de répondre à cette injonction paradoxale développent diverses stratégies : mise en œuvre de périodes d'abstinence, utilisation de médicaments de substitution tout d'abord non prescrits puis obtenus légalement par le biais d'associations en addictologie. L'étiquetage social de "jeunes en errance" prend ainsi place dans ce recours aux structures d'aide. Car, si les satellites les sollicitent aussi ils ne bénéficient pas du même traitement. Les satellites sont considérés comme des travailleurs précaires par les institutions sociales, des toxicomanes pour certains, mais sans que leur soit apposé le label de "très en difficulté", de "polyconsommateurs" « *en situation de grande précarité (vivant dans la rue ou dans des squats), quelquefois associé à une comorbidité psychiatrique [...]* » propres aux ZI et ZE (Trend, 2001, p. 29).

Tristana : « *Punk à chien par exemple. Gérard (Chef de service CAARUD) : Ouais, mais si, Mina elle est pas dans ce truc-là, ben pour nous, elle est pas... Gérard : I suffit d'un treillis et d'un clébard pour être jeune en errance.* ». Gérard considère ainsi que Mina, pourtant dépendante à l'héroïne, dealeuse et demandant des aides financières, ne correspond pas au type *punk à chien* puisqu'elle vit en appartement et travaille régulièrement. **Christian** (éducateur en CAARUD) : « *Dans l' langage d'ici, c'qu'on range dedans c'est les punks à chien en gros. On s'limite à ça, et ceux qui sont habillés normés, on va pas les considérer comme jeunes en errance.* ».

Tristana : « *Et vous dans la population en errance vous mettez quoi ?*

M. Michel (chef de service d'un Accueil d'urgence SDF) : *Bé y a les jeunes qui voilà, je sais pas comment on les appelle, ceux qui tracent, qui font le tour de France, ou ceux qui sont en squat.* ». Cette désignation de "jeunes en errance" par les travailleurs socio-médicaux, et "de punks à chien" par les commerçants, les riverains s'élaborent principalement sur des critères visuels — vêtements kakis, ethniques, militaires, chiens — sur le mode d'habiter — nomadisme, squat, camion, tente — sur la tenue corporelle, le langage et sur la pratique de la mendicité davantage que sur la réalité des comportements toxicomaniaques. Ils deviennent des stigmates (Goffman, 1975). Comme l'explique H.S. Becker (1985), la labellisation déviante tient plus au jugement social qu'aux attitudes réellement hors normes de l'individu. Ainsi Poly qui ne consomme que rarement de l'héroïne est pourtant perçue comme "très en difficulté" par l'équipe d'éducateurs de rue que La Family côtoie. De jeune fille handicapée considérée avec une forme de compassion, Poly devient *une punk à chien, une jeune en errance, une toxicomane délinquante* totalement déboussolée et ce, malgré le fait qu'elle n'adopte pas de conduites

addictives. « *Les individus possèdent souvent la caractéristique principale sans posséder les caractéristiques accessoires attendues de manière informelle [...]* » (Becker, 1985, p. 55). Ceci n'empêche pas les gens de supposer qu'à partir d'un trait déviant — l'habitat en squat, la fréquentation de zonards, l'apparence physique — l'individu détient d'autres caractéristiques pensées comme "naturellement" associées. Le squat, le chien, l'apparence ont, en effet, de par leur cumulation, une valeur symbolique générale qui conduit les *out-groups* à classer tout individu la possédant comme *punk à chien*. Ce classement est aussi recherché par ces acteurs qui ne se sentent pas appartenir aux membres *normaux* de la société, sans toutefois réellement désirer supporter les stigmates qui lui sont attachés. Être zonard est en effet valorisant pour ces jeunes qui entendent cette identification, contrairement au sens commun, non pas comme révélatrice d'une perte de repères, comme le symbole de difficultés psychiques ou comme une accusation de leur condition de "jeunes paumés" mais, comme une façon de faire société, de se construire.

Les interactions de type "patate chaude" avec les services sociaux catalysent aussi, l'identité jeune en errance attribuée et risque d'aider à la réalisation de la prophétie énoncée. **Gérard** : « *C'est vrai qu'il n'est pas un public facile à placer, [...]. Violet a monté ses seuils d'accès au logement, j crois que les structures ont monté aussi, hein. Donc ceux qui restent en bas, i restent en bas. [...]. Et quelqu'un qui a moins d vingt-cinq ans, une crête, pas d revenu, va lui trouver un appart si c'est ce qu'elle veut ! Ça va prendre des années.* ». Stigmatisés par la demande d'aide sociale en tant "qu'exclus", le rejet de surcroît d'un certain nombre d'associations oriente, malgré eux, les zonards vers des structures spécialisées en addictologie de type bas seuil, prévues pour accueillir les toxicomanes les plus désinsérés (Trend 2001). Au label SDF, s'ajoute celui de toxicomane singulier : polytoxicomane, en rupture de liens familiaux, issu d'une lignée très précarisée, handicapé culturellement et identitairement. Le jeune en errance est donc un jeune perturbé, désocialisé, vivant dans un univers violent n'ayant pas de sens. Frappé d'infamie, le zonard se retranche de plus en plus des *out-groups* ou tisse avec les services sociaux des relations purement utilitaires (Becker, 1985).

La mendicité quotidienne des ZI souvent âgés de moins de vingt-cinq ans concourt par ailleurs à leur étiquetage social de *punk à chien* (Kidd, 2007 ; Becker, 1985). Les ZI à l'apparence souvent plus marquée que les ZE, par désir d'intégration au groupe, se servant de celle-ci pour affirmer leur appartenance, leur obédience à la Zone de manière exagérée, caricaturent surtout face aux autres groupes sociaux, la tenue zonarde (Goffman, 1974). Ils adoptent un chien qui, donné par un autre zonard, leur octroie le statut ZI. Les coupes de cheveux encore plus extravagantes, les multiples piercings sur le visage, les vêtements plus excentriques, les présentent aux yeux des *normaux* comme des jeunes punks potentiellement dangereux. **Julie** : « *Y a plein d 'gens d'ailleurs qu'i m' disent : " Pourquoi tu retournes pas chez tes parents ?". Des gens d'la rue, pas des gens d'la rue, mais quand j'fais la manche, i m' disent : "Et tes parents ?".*

Ils subissent des insultes, se sentent ostraciser et se réfugient davantage auprès de leur famille de rue. *Trash* : « *Tu fais la manche, tu t'fais cracher à la gueule.* ». Accusés d'être là par choix, d'être dangereux, les ZI ne tardent pas à considérer les *out-groups* comme des outsiders, ce qui renforce encore plus leurs liens avec leur famille de rue et la Zone en général (Becker, 1985 ; Parazelli, 2002).

4. 1. 3. 4. Socialisation ZI : préparation d'une métamorphose ?

Cependant, si les relations du jeune avec La Family se resserrent, au fil du temps, les stigmatisations, la reprise de contact avec leur famille au bout de quelques mois viennent semer le trouble. Pas totalement convaincus par un mode de vie dur, violent dans ses sanctions, les ZI se réfugient lors de crises chez leurs parents quand ils le peuvent, ou chez des amis en appartement. L'idéologie non investie intégralement ne peut rationaliser toutes les difficultés auxquelles ce mode d'existence expose, surtout la violence conjugale relativement courante⁴⁶ dans La Family. L'empreinte des socialisations plus conformes se révèle dans ces moments de crises et remet en cause l'engagement zonard. Les échanges avec des travailleurs sociaux ont également un impact. Si les éducateurs saisissent l'opportunité d'une crise, l'individu risque de basculer vers un retour à la norme légitime. Ce retour ne se fait, évidemment pas de but en blanc, mais par des allers-retours de plus en plus fréquents entre le squat et un hébergement légal (familial, amical). Le problème de cette socialisation zonarde réside dans « *Le fait que les processus de socialisation secondaire ne présupposent pas un haut degré d'identification et que le contenu ne possède pas de caractère d'inévitabilité [...]. Mais dans la mesure où les contenus de ce type d'intériorisation possèdent une réalité subjective fragile et peu stable en comparaison aux intériorisations de la socialisation primaire, dans certains cas des techniques spéciales doivent être développées de façon à produire l'identification et l'inévitabilité nécessaires.* » (Berger, Luckmann, 2008, p. 244). Pour que la socialisation secondaire zonarde fonctionne et que le ZI devienne ZE, il faut que l'individu s'investisse personnellement et activement, que le changement de socialisation réponde à une nécessité pour l'acteur et (ou) que son background contienne des éléments communs à la culture zonarde. En effet « *Dans la mesure où la socialisation n'est jamais complète et où les contenus qu'elle intériorise affrontent continuellement la menace pesant sur la réalité subjective, chaque société viable doit développer des procédures de maintenance de la réalité de façon à sauvegarder une certaine symétrie entre la réalité objective et la réalité subjective.* » (Berger, Luckmann, 2008, p. 248). Pour le dire autrement, afin que la mutation de socialisation réussisse et qu'elle devienne autre chose qu'une bifurcation transitoire adolescente, il faut que la socialisation zonarde prenne les traits d'une

⁴⁶ Le propos n'est pas de prétendre que la Zone est un univers social où la violence conjugale est plus importante qu'ailleurs ; seule une recherche quantitative comparatiste pourrait nous le dire. Cependant, une certaine domination masculine est notable et aucune femme en couple rencontrée (6 au total) n'échappe à ce type d'interaction brutale.

socialisation primaire par un processus d'alternation (Grossetti et al, 2010 ; Berger, Luckmann, 1996). Les expériences sociales des ZE, détaillées dans les parties 3. 1, 3. 2, autorisent ce changement car elles contrent suffisamment les éléments de la socialisation primaire qui s'opposeraient à la socialisation zonarde. En revanche, pour les ZI restant à cette étape, l'interprétation de celles-ci, leurs contextes et leurs natures ne sont pas assez appropriés. De plus les allants-de-soi de la culture zonarde sont jugés déviants par la société, leur assimilation et leur pérennisation dans le temps constituent donc un défi important, surtout lorsque les ZI sont marqués par une socialisation relativement conforme à la culture légitime et donc opposée à celle de la Zone. Pour y parvenir, ces acteurs doivent réaliser une conversion profonde conduisant à ce que Berger et Luckmann nomment « l'alternation ». « [...] Il existe des cas de transformation qui apparaissent totaux si on les compare à des modifications moindres. De telles transformations seront qualifiées d'alternations. » (Berger, Luckmann, 2008, p. 261). Pour ce faire, la socialisation zonarde doit posséder un fort degré de persistance de sa réalité et ses contenus répondre efficacement aux situations limites vécues par les ZI. Ainsi, elle se doit de déployer des techniques pédagogiques instruisant les nouveaux adeptes sur cette réalité et des techniques de conservation maintenant la réalité zonarde.

La base très affective entretenue dans La Family, l'intimité close entre membres, la fermeture partielle aux interactions amicales avec des *out-groups*, l'initiation méthodique aux croyances, aux valeurs, aux normes et aux pratiques, collaborent à l'efficacité des techniques pédagogiques et peuvent transformer la base de la socialisation primaire des acteurs, voire peuvent la remplacer par le cadre de référence zonard. Une fois acquis, deux types de maintenance de la réalité sont mis en œuvre pour asseoir cette socialisation : la routine et la crise. « La première est tenue de maintenir la réalité intériorisée dans la vie quotidienne, la seconde la réalité intériorisée au cours de situations de crise. » (Berger, Luckmann, 2008, p. 250). La routine permet par les interactions nombreuses, affectives, confinées au groupe, par la vie communautaire dans un même lieu : le squat, de conserver cette nouvelle réalité de manière efficace grâce au quotidien (Berger, Luckmann, 2008). La compétition dans la définition de la réalité doit, pour être gagnante pour la Zone, décrédibiliser celle antérieure plus légitime socialement. Les discriminations des outsiders à La Family et les stigmatisations qu'ils subissent sont ainsi des facteurs propices à la délégitimation de la réalité des socialisations antérieures. Les ZI intronisent les ZE pères de rue ou compagnons amoureux au rang d'autrui significatifs dépassant le positionnement initial de pourvoyeurs d'orientation, s'identifient fortement à eux du fait d'une structure de plausibilité efficace. Cette structure est incarnée par le groupe, qui, comprenant des ZE occupant le rôle de personnel de resocialisation et mettant en œuvre des interactions nombreuses et chargées affectivement, permet ainsi une identification efficiente. « Le monde de l'individu trouve maintenant son centre affectif et cognitif dans la structure de plausibilité en question. » (Berger, Luckmann, 2008, p. 262). Une puissante dépendance émotionnelle se crée entre ces autrui significatifs reproduisant ainsi les expériences infantiles de socialisation. Il devient alors aisé de saisir pourquoi les

femmes ZI maltraitées par leurs conjoints ne parviennent pas à s'en détacher, pourquoi les garçons ZI raillés par moment et considérés comme subalternes acquiescent à ce traitement. La socialisation zonarde prend les traits d'une socialisation primaire. Un des indices de cette alternation est le changement de nom que les acteurs opèrent lorsqu'ils passent à la séquence ultérieure de la carrière. Guillaume devient Yogui ; Johan : Nia ; Martin : Muerte ; Séverine : Sioux ; Christophe : CC ; Bastien : Brade ; Renault : Chben : comme si une nouvelle filiation s'établissait.

« En fait, c'est d'ordinaire le nom qui représente l'élément critique, car, de tous les porte-identité, il est, semble-t-il, le plus généralement utilisé en même temps que le plus aisé à falsifier d'une certaine façon. [...]. Quoi qu'il en soit, chaque fois qu'une activité entraîne un changement de nom, consigné ou non, c'est le signe certain d'une brèche entre l'individu et son ancien monde. » (Goffman, 1975, p. 76-77).

Cette modification du nom sert aussi à éviter l'identification trop rapide des policiers. Connus dans la Zone uniquement sous leurs surnoms, aucune *balance* n'est alors capable de les identifier auprès des forces de l'ordre. Mais cette transformation nominative est aussi une modification de l'identité sociale, signant l'appartenance aux ZE. Chez les zonards, ils s'agit du [...] "*blase* [...]" *c'est-à-dire le surnom reçu au sein de la communauté délinquante et conservé pour la vie, dont l'emploi est strictement réservé aux membres de cette communauté et aux initiés.* » (Goffman, 1975, p. 76).

Les acteurs experts répondent efficacement par l'idéologie qui donne sens — qui sera exposée plus en détail dans la partie qui suit — et par l'affectivité, aux difficultés et aux rejets vécus durant l'enfance et adolescence. *« Les autres significatifs sont, dans la vie de l'individu, les agents principaux de la maintenance de sa réalité subjective. »* (Berger, Luckmann, 2008, p. 253). Composés par des pères de rue, des petits amis et des ZE charismatiques et reconnus dans le milieu (Nia, Yogui, Shanana), ils sont relayés par un Chorus, les autres membres de La Family, qui réaffirment leur réalité grâce à une socialisation par frottements issue de la forme relativement fusionnelle de la vie en squat (Singly, 2000). Celle-ci encourage donc les échanges aussi bien verbaux que non-verbaux. De plus, l'inactivité professionnelle incite à passer un temps conséquent entre squatteurs. La revendication d'une vie solidaire, communautaire et la précarité économique, la discrimination sociale enjoignent à se déplacer à plusieurs pour toutes démarches extérieures, à se rendre en groupe en Free Parties, à dîner tous ensemble, bref, à faire le maximum d'activités collectivement. Les situations de crises provoquées par l'interférence de travailleurs sociaux auprès de certains membres de La Family, les stigmatisations sociales des *normaux*, les tentatives familiales de renouement conduisent à devoir confirmer la réalité de manière explicite et intensive. *« Fréquemment des techniques rituelles sont mises en jeu. »* (Berger, Luckmann, 2008, p. 360). La fréquentation tous les week-ends des Free Parties, l'utilisation régulière des psychotropes en font partie. Le dénigrement des outsiders (éducateurs, famille) et la remémoration de leurs fautes contrebalancent leurs tentatives d'influences et répondent ainsi aux crises

qu'ils causent. Nia, un soir, alors que la famille de Miette tente une nouvelle fois de faire pression en la menaçant de ne plus lui donner d'argent et de ne plus payer son école des Beaux-arts, lui propose que le groupe se cotise pour y pallier. Le groupe, chorus, accrédite alors cette proposition et Nia remémore les manquements de ses parents réaffirmant ainsi leur inutilité et les avantages de la communauté zonarde, plus solidaire, plus à l'écoute. De même, quand Mumu hébergée en foyer pour jeunes se plaint des conditions d'accueil, des entraves réglementaires à sa liberté de circuler, les habitants du squat n'hésitent pas à lui proposer de revenir s'y installer en lui exposant ses avantages. Quant aux situations de crise constituées par le manque financier, les réponses en termes de solidarité et de partage des biens alimentaires, vestimentaires et d'hygiène neutralisent en grande partie les tentatives de réinsertion professionnelle et le retour à la socialisation initiale. Les violences conjugales, formant les crises les plus difficilement désamorçables chez les filles, sont endiguées par des rationalisations transformant l'agresseur conjoint en victime, en le dédouanant de ses responsabilités, en invoquant ses intoxications, son passé affectif et en les rendant banales (Matza, Sykes, 1957). Les autrui significatifs médiatisent une structure de plausibilité et un nouvel univers dans lesquels le nouvel habitant « [...] *trouve son centre affectif et cognitif.* » (Berger, Luckmann, 2008, p. 262). Néanmoins, la conservation du sens de la plausibilité de l'alternation à la socialisation zonarde ne va pas de soi et le temps joue semble-t-il en sa défaveur pour un certain nombre de membres de La Family. Pour plusieurs jeunes filles de La Family, même si la structure de plausibilité zonarde fut leur monde durant un moment, sa supériorité face aux mondes antérieurement connus a des difficultés à se maintenir. La ségrégation des outsiders qu'il impose est, pour elles, difficilement tenable sur la durée d'autant plus qu'elles souffrent des privations matérielles caractéristiques de la vie zonarde, de violence et qu'elles renoncent difficilement à la valeur travail, à la pacification des mœurs et à leurs liens familiaux naturels aussi meurtrissants soient-ils. Pour d'autres, surtout des hommes, le renoncement aux relations externes, passées, ne posent aucun souci. Ils restent entre eux, ne fréquentent que des semblables ou cantonnent leurs interactions à des individus différents, à des échanges utilitaristes privés de toute charge émotionnelle. Ainsi, les éducateurs de rue aussi bien avec Trash, Brade, Shanana que Yogui, rencontrent les mêmes difficultés que moi dans l'établissement de la relation. Il leur faut se rallier à leur réalité sans jamais la contredire pour, par la suite, pouvoir en discuter. Il faut par ailleurs acquiescer à "l'appareil légitimant" les séquences de transformation conduisant à l'adoption de la réalité zonarde, c'est-à-dire à la culture, à l'organisation groupale, aux modes d'interactions. La subjectivation des récits de vie reconstruits postérieurement et expliquant l'arrivée dans la Zone de manière linéaire ainsi que la subjectivation des narrations des actions individuelles actuelles comme découlant de cette affiliation, conduisent à une clôture de l'interaction et de la relation, à une réaffirmation de la réalité zonarde (Berger, Luckmann, 2008). Ces reconstructions constituent l'une des sous étapes de la séquence ZE que nous allons maintenant expliquer.

4. 1. 3. *J'y suis, j'y reste : le « vrai » zonard, un expert*

4. 1. 3. 1. **Début du ZE**

Certains stoppent donc leur carrière au stade ZI mais pour d'autres, le chemin se poursuit. La mise en œuvre de l'ouverture d'un squat constitue souvent le signe indiquant le passage réussi vers la position ZE, une véritable bifurcation. Stagnant durant quelque temps avec un père de rue, le zonard homme le quitte une fois les bases principales acquises. Ce départ à l'initiative du ZE débutant est souvent incité par les anciens qui, saturant de ses erreurs, le poussent par des interactions d'agacement à s'éprouver lui-même. Cette phase correspond au préliminaire du rite qui fait que le ZE en devenir quitte son statut de ZI protégé (Van Gennep, 2011). Il prend son envol en voyageant avec d'autres comparses en camion, seul à pied, en train, en s'installant dans un autre squat. Trash quitte Violet, s'installe à Talmouse, repart en camion avec des voyageurs puis revient au bout de deux années au squat de Sénac. Cette période d'instabilité géographique, d'habitat, l'amène à devoir se débrouiller et à s'éprouver. Il entre dans la phase liminaire du rite (Van Gennep, 2011). Il endosse le rôle d'expert, bien qu'il ne le soit pas encore et doit donc faire bonne figure, démontrer qu'il mérite cette position dans les nouveaux groupes qu'il rencontre. Il endosse son rôle de ZE (Goffman, 1974). Un nouveau rite de passage se met en place comme dans l'éducation des Spartes, l'agôgè. Le rite de la Cryptie dirigé vers les jeunes adultes hommes a pour fonction de leur accorder un statut de citoyen et de guerrier (Vernant, Naquet, 1992 ; Van Gennep, 2011). Livrés à eux-mêmes, peu vêtus, sans nourriture, les hoplites Spartes loin des leurs, doivent survivre seuls, sans aide, se cacher pour prouver ainsi leur valeur (Ducat, 1997). Les ZE en devenir, loin de "leur famille de rue d'origine", apprennent à travers l'utilisation des pratiques transmises au stade ZI (vols, mendicité, aides sociales, deal, bagarre) à endurcir leur résistance physique et psychologique sans le soutien de leur père de rue. Ils sont catapultés dans un monde qui, s'il n'est pas réellement nouveau de par les initiations réalisées dans la période ZI, l'est de fait par la solitude dans laquelle les nouveaux ZE sont plongés. Ils doivent maintenant pourvoir seuls à leurs besoins et participer plus activement à ceux des nouveaux groupes qu'ils fréquentent. Néanmoins, à la différence des hoplites Spartes, ils sont souvent affiliés à des groupes. Cependant, ces groupes n'ont pas pour fonction de les protéger comme des enfants, ni de leur enseigner quoi que ce soit. Les futurs ZE doivent donc se faire une place et occuper celle de ZE. Ils ne sont plus considérés comme des enfants à aider, à éduquer mais comme des ZE ayant toutes leurs capacités. Ils doivent être capables de mendier, voler, se battre, ouvrir un squat comme un "Homme". Ils savent bien avant d'intégrer cette séquence de la carrière que la violence fait partie du fonctionnement zonard ; certains en ont déjà fait les frais, mais ils n'ont pas encore eu à décider seuls de son utilisation, n'ont pas été obligés de s'en servir pour asseoir leur position dans la hiérarchie de la Zone, ni pour se faire respecter et conserver l'honneur des leurs. En effet, la Zone exige rarement d'un satellite ou d'un ZI qu'il recourt à l'affrontement physique pour protéger La Family si d'autres ZE peuvent le faire. Il incombe, en effet, aux experts

de s'en charger. Les ZI et satellites se doivent simplement d'en user quand ils sont personnellement attaqués — eux ou leurs compagnes — ou quand personne ne peut défendre un ZE agressé, lui-même en difficulté. Toutefois, généralement, ils sont accompagnés d'experts. Là, il en va autrement. Le ZE est tenu de défendre son honneur et pour ce faire peut être contraint d'initier une agression comme dans le cas de Nia vis-à-vis de Max. Ce rite d'institution permet ainsi au nouveau ZE d'une part, d'asseoir les inculcations reçues durant la période ZI, de démontrer sa maturité pour acquérir son statut d'adulte de la Zone et d'autre part, d'affirmer par son courage, la violence dont il fait preuve, sa légitimité à être considéré du point de vue genré comme un homme et de maintenir la réalité subjective de sa socialisation zonarde par son engagement dans des pratiques zonardes (Bourdieu, 1982 ; Berger, Luckmann, 2008). Il est maintenant devenu un « Zonard », revient dans la Zone différent, entre dans la phase post-liminaire du rite. La clôture de ce rite n'est pas symbolisée comme dans certaines cultures par une fête spécifique, le don d'un objet ou toute autre démonstration collective. Sa mise en œuvre, de même, n'est pas socialement signifiée. Tout se passe comme si le rite faisait partie d'une continuité ordinaire. Sa réussite ne peut s'évaluer ainsi, que dans l'interaction avec d'autres ZE, par les comportements, les discours, la tenue de l'intéressé. C'est en effet dans l'interaction, par la posture qu'adopte l'acteur que les autres savent s'il est ou non institué et ratifient en retour son positionnement. Le torse haut, bombé, l'allure décontractée, la démarche nonchalante, le langage zonard et de l'humour sous forme de joutes verbales, la "grande gueule", la consommation d'alcool dès le réveil, la connaissance des valeurs, des croyances, de l'idéologie zonarde, les cicatrices issues de combats, l'aisance et la fermeté dans l'éducation du chien sont autant de signes permettant aux autres membres de La Family de penser que l'individu est maintenant un vrai ZE, un homme. Sa tenue zonarde experte et sa présentation de soi est ainsi réaffirmée dans l'interaction par les autres membres qui prennent au sérieux l'impression qu'il produit, le rôle qu'il joue. Il est considéré maintenant comme un ZE, ses compagnons règlent alors leurs interactions sur ce statut : attendent de lui bien plus que d'un ZI et lui octroient un respect plus important. Comme dans la culture populaire, l'acquisition d'un certain capital corporel et sa démonstration au travers d'activités comme l'alcoolisation, la prise de drogue, la bagarre, constitue une marque de virilité (Mauger, 2006). La force est un des éléments essentiels à l'évaluation de l'homme ZE, qui pour ce faire se doit de la mettre en évidence par des tenues corporelles et des pratiques rendues publiques. Souvent torses nus dès que le printemps débute, les corps menus, secs mais musclés, soulèvent des sacs de croquettes pour chiens de plus 10 kg avec une facilité déconcertante, des parpaings comme s'il s'agissait de petites briques. Ils se couvrent peu, même en hiver et sont capables de rester des heures dehors avec un T-shirt et un sweat alors même que j'ai besoin d'un pull, d'un t-shirt et d'une parka doublée. *« Les rites contemporains ne sont pas faciles à saisir, à comprendre, parce que nos théories pour les comprendre viennent du monde traditionnel explicitement religieux. Pour analyser le rite contemporain, le chercheur doit bien sûr recourir aux notions des traditions anthropologiques et*

religieuses, mais il doit également les affiner, souvent les transgresser afin de bien saisir ce qu'il s'y joue. » (Goguel D'allondans, 2002, p. 64). Ainsi les rites d'institution zonards sont étalés dans les séquences satellites, ZI et ZE. Ils se composent toujours de la même structure repérée par Van Gennep (2011), une phase préliminaire où l'acteur se défait de son statut, une phase liminaire de retranchement du monde, puis post-liminaire de réagrégation à la communauté. À chaque séquence de la carrière zonarde engagée, les individus passent par elles. Cependant, ces phases ne sont pas marquées de manière aussi évidentes que dans certaines pratiques comme le baptême, le deuil... et sont semblent-ils assez poreuses entre elles. Le rite d'institution ou de passage ZE n'est pas irréversible contrairement aux rites classiques et un ZE manquant à ses obligations peut se voir conduit à l'effectuer de nouveau, voire à le repasser dans un autre lieu où les ZE ne le connaissent pas. Le rite n'est pas non plus conscientisé par les acteurs comme signifiant une rupture entre un avant et un après mais fait partie des allants-de-soi de la vie zonarde.

Pour les femmes en devenir ZE, il est intéressant de noter qu'il existe un rite proche de celui des femmes athéniennes de l'Antiquité se mariant. Elles accèdent en effet à leur statut d'adulte athénien, ou de ZE dans le cas zonard, en se travestissant en homme durant un temps afin de faire valoir leur genre grâce à cette inversion (Vernant, Vidal Naquet, 1992). Pour elles, le départ du groupe d'origine n'est pas requis. Elles se rasent les cheveux ou revêtent une coupe plutôt masculine (loks sur une partie de la tête et zone rasée, crête) adoptent une apparence masculine respectant une « loi de l'inversion symétrique » (treillis, sarouel, basquet, rangers). La future épouse athénienne « [...] *était remise aux mains d'une femme appelée nympheutria*⁴⁷, qui lui coupait les cheveux à ras, l'affublait d'un habit et de chaussure d'homme [...]. » (Vernant, Vidal-Naquet, 1992, p. 134). **Trash** : « Non elle a les chiens Parano et Skyzo. Elle est grande, cueusse, un chignon sur la tête avec des atébas, une grande gueule, des chaînes, des rangeos... **Tristana** : Elle est assez masculine ? **Trash** : Ah oui, ouais, carrément. Tu vois qui c'est... ». De la même manière, les transformations physiques sont guidées par des femmes zonardes ZE vivant avec la nouvelle ZE. Elle se débarrasse ainsi de son apparence guidée par les normes légitimes féminines pour devenir une zonarde qui rejette la superficialité des attributs de la féminité de la société dominante. En effet, pour parvenir à des relations humaines débarrassées de séduction, comportement jugé néfaste car soumis aux diktats de la domination masculine légitime, la jeune ZE se doit d'abandonner tout artifice féminin outrancier de séduction.

Les hommes de La Family échangent ensuite sur les filles qui s'habillent sexy. Autant ils semblent apprécier les punkettes en résilles mais critiquent l'utilisation des femmes et de leur corps dans les médias. « Main'tant i' prennent même des mannequins pour faire la météo. ». Yogui.

⁴⁷ Voisine ou parente chargée de l'assister pendant les cérémonies du mariage.

Par cette transformation de l'apparence, la jeune zonarde prouve son obédience profonde aux valeurs zonardes expertes : rejet du matérialisme, de l'artifice relationnel, retour à des relations "naturelles", fidélité et acquiescement à une domination masculine zonarde. Ce n'est qu'une fois identifiée comme vraie zonarde qu'elle retrouve des attributs féminins dans son apparence. Elle a montré sa loyauté, sa valeur et peut se parer de nouveau de maquillage, de T-shirt à dos nu... sans pour autant revêtir de mini jupe, de décolleté trop profond. Ici la phase préliminaire du rite de passage consiste en l'installation totale en squat qui lui fait quitter son statut ZI. La phase suivante liminaire n'a rien de la réclusion mais se symbolise par le renoncement au féminin et la dernière, post liminaire, par le retour de la féminité dans l'apparence de la jeune fille devenue une "femme" zonarde (Van Gennep, 2011).

4. 1. 3. 2. ZE Intronisés et chef(s) de famille

Les ZE hommes intronisés, institués par la maîtrise de l'univers zonard, de ses pratiques et par les démêlés judiciaires connus dans la Zone, reviennent dans leur famille d'origine ou restent dans l'un des groupes qu'ils ont fréquentés durant leur période d'initiation ZE. Certains forment un autre groupe, suivant leur inclinaison plus ou moins importante à être leader et d'autres, encore, poursuivent leur chemin, seuls (Bourdieu, 1982). Comme énoncé dans la partie 3.3.2, chez les garçons, la sous-période ZE en devenir se caractérise par une activité délinquante forte et diversifiée (vol, deal, agression). Apogée de ces pratiques, cette sous-séquence permet au ZE de mieux les maîtriser et de se faire une place valorisante dans la Zone. Il est donc logique que la multiplication de ces actes délictueux entraîne un repérage et des condamnations judiciaires. Ainsi, tous les ZE hommes de La Family ont connu des sanctions judiciaires allant des travaux d'intérêts généraux jusqu'à l'incarcération. Yogui va ainsi en prison quatre fois, Nia au moins trois fois. Cet étiquetage social que confère le traitement judiciaire renforce évidemment l'identité zonarde et le rejet de la société conventionnelle (Becker, 1985). Du fait du stigmate carcéral, des interactions qui se cantonnent majoritairement aux semblables, le retour à la vie socialement conforme devient de plus en plus difficile. Les individus ordinaires ne désirent pas tisser de liens avec des ex-détenus et les zonards se prémunissent des stigmatisations quotidiennes en se retranchant des *normaux*. De plus, l'expérience traumatisante de la prison ne fait qu'alimenter le cadre de référence oppositionnel zonard et leur rejet de la société conforme. Cette étiquette sociale dénigrante est renversée dans la communauté zonarde qui accorde un statut plus valeureux à ceux qui ont fréquenté régulièrement la prison. Isolés en milieu hostile durant leur initiation, ils sont revenus endurcis, plus impliqués dans la culture zonarde. Ils sont parvenus à conserver les valeurs zonardes et les revendiquent. Au cours de cette crise initiatique, le maintien de la réalité subjective zonarde s'est affirmée avec vigueur et imprègne l'acteur avec plus de poids (Berger, Luckmann, 2008). Le degré de virilité incarné par la mobilisation de leur force, aussi bien physique que psychique dans cet univers carcéral ennemi, constitue l'un des

critères de classement hiérarchique principal intra ZE de La Family. À celui-ci s'ajoutent le charisme, les talents oratoires, les connaissances politiques, spirituelles proprement zonardes. Dans La Family, Yogui répondant à ces critères est ainsi élevé au rang de chef. Il est autant craint qu'admiré pour sa résistance au "système", ses connaissances, sa maîtrise de la violence que pour son autorité charismatique. **Yogui** : « *On était partis en convoi, quatre camions, et i'z'ont fait, j'sais plus : "Hé, on suit l'chef!" J'étais là : "Mais arrêtez, quoi. " I'm'font : " Mais si et tout, c'est toi qui gère. T'es celui qui parle en notre nom à tous, quoi. ».*

Yogui qui est dans la cuisine en train de nettoyer le sol pendant que Shanana fait la vaisselle. Il est exaspéré par le fait que ceux du squat n°2 s'invitent chez eux quand ils ne sont pas là et ramènent du monde. « C'est chez moi, et Nia, et Joe, si on est pas là ils ont rien à foutre ici ! » « I'z'ont qu'à aller chez eux, putain ! ». [...] Les chiens aboient, commencent à s'agiter, Doudou grogne après Piment, montre les dents de façon très agressive. [...] Doudou montre les dents à Yogui, qui, déjà tendu, explose de colère. Lui, se faire dominer par un chien ? Jamais, personne ne domine Yogui et surtout pas un animal. Shanana veut calmer le chien et le punir mais Yogui trop en colère a déjà bondi sur le chien. [...] Yogui serre la tête du chien entre ses jambes et lui maintient la gueule fermée en gueulant pour qu'il comprenne où est sa place. Le chien ne se laisse pas faire et Yogui s'énerve de plus en plus. Il mord le chien qui refuse de se soumettre. Il le jette vers la porte et lui donne un grand coup de pied comme s'il lui écrasait l'arrière-train. [...] Yogui est très rapide, je ne l'ai pas vu prendre un couteau. Kundevitch, Poisson, Poly, Joe, Annie et Jérôme ne bougent pas et ne disent rien comme si il était dangereux d'agir quand Yogui et les chiens sont dans cet état. Shanana part avec Yogui dans la chambre et Yogui crie, elle fait ses bagages et ne répond que très peu et elle pleure en silence.

Yogui régule la communauté et fait que le maintien, le rappel des règles permettent de vivre ensemble. Le groupe est donc hiérarchisé mais le plus étonnant est qu'aucun des jeunes ZE n'essaie de prendre la place de Yogui. Bien évidemment la peur qu'il inspire par ses actes et par le mythe qui lui est attaché et qu'il entretient, concourent à préserver sa place. Il évoque de temps à autre son incarcération pour violence et actes de barbarie sur un zonard porteur d'une hépatite C qui l'avait piqué avec une seringue. L'homme nu, attaché à une chaise, avait été roué de coups, puis Yogui avec M. Z, avait simulé la potentielle utilisation d'un marteau, de tournevis pour le torturer jusqu'à ce qu'il se défèque dessus. Finalement, il l'avait mis dehors tout nu.

La légitimité de l'autorité de Yogui est triple. Elle repose sur une légitimité légale justifiée par un statut de chef et par des compétences que son expérience de rue lui a permis d'acquérir. Cette légitimité est de surcroît charismatique liée à sa personnalité, à sa capacité à manipuler et à diriger les autres, à sa reconnaissance sociale par tout le milieu zonard de Violet. Les membres de La Family le voient ainsi comme un personnage exceptionnel, un zonard supérieur. Son autorité bénéficie par ailleurs d'une dimension traditionnelle que ses dix ans de rue, ses incarcérations, ses connaissances politiques spirituelles lui octroient. La coutume zonarde veut en effet que les aînés courageux soient positionnés comme des leaders. Son savoir, ses interprétations conspirationnistes de notre société, vues comme des signes de clairvoyance, font de lui un aîné "Sage" (Weber, 2002).

4. 1. 3. 3. Idéologie : domination, conspiration, épanouissement

Yogui et Nia, qui le relaye, sont très actifs dans la propagation des valeurs zonardes, des idées politiques. Une de leur fonction est d'instruire les novices qui, s'ils veulent devenir des ZE se doivent de les adopter.

La critique de l'aliénation du travail renvoyant l'homme à un état de machine, lui ôtant tout sens critique est récurrente dans leurs discours. Cette analyse de la fonction du travail en tant qu'esclavage et instrument de contrôle social, s'explique en partie par les expériences professionnelles vécues négativement et par une conjoncture sociétale peu favorable à l'emploi de jeunes peu diplômés. Son rejet et la préférence accordée au travail agricole lorsqu'il s'impose pour des motifs économiques de survie, obligent à considérer qu'une idéologie se bâtit. Elle trouve sûrement sa source dans les conditions sociales objectives et économiques précaires des enquêtés et dans les transmissions familiales, expérientielles mais prend aussi sens grâce à un certain esprit critique alimenté par les cultures techno et punk. Le travail, en effet, tel que proposé par notre société, constitue pour les punks une domination. Il permet aux dominants de s'enrichir sur le dos des plus pauvres contraints à travailler pour survivre. Ainsi, ce n'est pas le travail en tant qu'effort qui est rejeté mais le fait que la force de travail des travailleurs soit monnayée de manière dérisoire comparativement aux énormes profits que les dominants réalisent grâce à elle. Le travail saisonnier agricole dans des propriétés familiales est donc accepté et valorisé à l'opposé des autres emplois non qualifiés (travail d'usine, BTP), tout simplement parce qu'il ne profite pas de façon démesurée à un patronat s'enrichissant au détriment des salariés. De plus, l'agriculture vise à pourvoir aux besoins alimentaires humains et non à des besoins futiles créés par la société de consommation. Dans la nature, que les zonards affectionnent, elle offre par ailleurs un cadre de travail plaisant, s'accorde en partie avec l'utopie anarcho-primitiviste sociétale du retour à la vie tribale naturelle.

L'analyse de l'organisation politique de notre société par les zonards se rapproche de celles des punks : les gouvernements se moquent de l'équité sociale au contraire ils servent des dominants et creusent les écarts, accentuent les dominations. Cependant, les zonards versent dans des idées conspirationnistes. **Momo en passe de devenir ZE :** « *Alors qu'la société c'est t'forcer, entre parenthèses, quoi, on t'force dès petit, à en faire partie, mais toi en gros t'en fais partie, juste t'es un pion pour d'aut' personnes. T'es un pion pour les... , pas pour les riches mais... 'Fin, moi, après dans... je sais qu'j'ai un pote, son beau-père était franc-maçon, donc on en a discuté pendant pas mal de temps, que comme quoi on est contrôlés. [...] Ouais t'as les trente-trois degrés chez les francs-maçons et après, t'as trente-trois autres degrés et les francs-maçons c'est un d'ces degrés. [...]. Et les plus hauts, c'est les Illuminati, les personnes les plus riches, qui sont ensemble, qui veulent du pouvoir. Et comme la reine d'Angleterre, elle en fait partie et si*

tu regardes le sigle de la... si t'as Internet t'iras voir *Les arrivés*⁴⁸ sur You Tube ou Daily motion. [...]. Et tout ça en gros, c'est pour contrôler l'monde et en gros les francs-maçons c'qu'ils veulent faire, en fait, c'est faire venir l'antéchrist, enfin délivrer l'antéchrist le fils du diable. [...]. [...]. Lui, c'qui veut c'est détruire la terre, 'fin l'humain, pa'c'que en vérité, l'humain est une merde. L'humain, qu'est c'que ça fait : la guerre, ça veut du pouvoir, enfin pas tous mais... la majorité, c'est ça ; d'où le monde actuel. [...]. Qu'est c'qu'i' fait ? I' détruit la planète, i'fout la merde, i'découpe les forêts, i'tue les animaux, la plupart t'en as qui les tuent pour pas les bouffer, voilà. L'humain i'sert à rien à part à lui seul. L'humain sur la planète, j'vois pas à quoi i'sert à part tout défoncer... ». La thèse du complot mondial d'un nouvel ordre mondial est courante dans les discours de La Family. Elle se réfère sans le savoir aux idées d'Henri Coston qui avançait que les financiers juifs mènent le monde et que « [...] les gouvernements sont soumis à la franc-maçonnerie et aux lobbys pro-sionistes. » (Kreis, 2009, p. 287). Créant le Bilderberg Group sous la présidence du prince Bernhard de Lippe des Pays-Bas, sous l'influence de David Rockefeller, et de la commission Trilatérale, les personnes les plus fortunées voudraient créer un *nouvel ordre mondial*, une sorte de dictature (Kreis, 2009). « *Les pamphlétaires d'extrême droite s'emparent du sujet pour dénoncer la conspiration visant à instaurer un gouvernement mondial aux mains des "financiers internationaux" et "des élites mondialisées". Ils seront suivis par certains militants d'extrême gauche qui reprennent l'expression pour stigmatiser un monde unipolaire dominé par les États-Unis.* » (Kreis, 2009, p. 297). Se lient dans ces idées conspirationnistes, les thèmes classiques de la théorie du complot, de l'illuminisme, de la franc-maçonnerie, des sociétés occultes : comme les Skull and Bones (confrérie universitaire de Yale dont George W Bush et son père, Rockefeller, John Kerry, et de nombreux industriels ou financiers font partie), le satanisme et une propagande antisémite recyclée sous le jour d'un "antisionisme", anti-américanisme. La série "The arrivals", conseillée par Momo, Chben, Trash et Yogui, dépeint un monde gouverné par des dirigeants, des financiers francs-maçons (Rothschild est souvent cité). Historiquement affiliés aux templiers, ils auraient appris la magie juive auprès de juifs eux-mêmes initiés par des pharaons. Le but : faire venir l'Antéchrist. Aujourd'hui la traduction du phénomène serait incarnée par le nouvel ordre mondial présent dans les discours des dirigeants politiques. Ce nouvel ordre prépare les fondations à la venue de Satan. Se greffe en plus des Illuminati, la royauté britannique. Des symboles de la domination satanistes sont perçus aussi bien sur des paquets de cigarettes, les bouteilles d'alcool que dans l'architecture, etc. Toutes les guerres, épidémies, bref les malheurs qui frappent l'humanité seraient dus à ces dévots de Satan. Le système du complot est donc complexe mais converge à désigner les puissants comme étant les responsables de toutes les crises mondiales. En tout état de cause, cette représentation de la gestion du monde concourt à maintenir chez les acteurs leurs interprétations zonardes de la réalité. La croyance dans ce type d'interprétations est

⁴⁸*Les arrivés, The arrivals*, est une série diffusée sur le net qui postule l'existence de l'Antéchrist et l'obédience des grandes fortunes et des puissants à celui-ci. Site : <http://www.arrivals.technocrazed.com/>

cependant variable selon les membres de La Family. Elle se heurte aussi à des croyances plus spirituelles relevant du développement personnel, du New-Age, de l'ésotérisme shamanique (Ruiz, 2005 ; Redfield, 2003). Les croyances conspirationnistes et spirituelles contribuent, malgré leurs divergences, toutes deux au maintien de la réalité zonarde. Les préceptes spirituels incitent les individus à atteindre la plénitude intérieure, la liberté, à travailler sur soi-même pour devenir bénéfiques aussi bien pour soi que pour les autres. « *J'aimerais que vous oubliiez tout ce que vous avez appris au cours de votre existence. Ici commence une nouvelle compréhension, un nouveau rêve. Le rêve que vous vivez est votre propre création. [...] Vous avez le pouvoir de créer l'enfer, comme vous pouvez créer le paradis. [...] Imaginez que vous avez la permission d'être heureux et de jouir pleinement de votre vie. Votre existence est libre de tout conflit avec vous-même et avec autrui.* » (Ruiz, 2005, p. 109-110). Se confrontent alors deux êtres au monde : l'un conflictuel percevant l'injustice, la domination comme des éléments à combattre frontalement, l'autre apaisé cherchant, en soi et par les autres, à se dépasser pour faire le bien autour de soi. L'évolution dans la séquence ZE semble tout d'abord nécessiter le passage par le premier rapport au monde conflictuel pour parvenir ensuite au second. L'âge ne jouerait-il pas dans cette évolution ?

La vision zonarde d'une société idéale s'oppose à celle des punks anarchistes qui pensent qu'une société sans aucune coercition peut fonctionner grâce à la responsabilisation, l'autocontrôle et la réflexivité de ses membres. « *Tout gouvernement est indésirable et inutile. Il n'y a aucun service rendu par l'État qu'une communauté ne serait en mesure de fournir elle-même. Nous n'avons pas besoin que quelqu'un nous dise ce que nous devons faire, essaie de diriger nos vies, nous assène de taxes, de règles, de règlements et vivre de la sueur de notre travail.* » (Anarchist Youth Federation, O'Hara, 1995, p. 56). Pour les zonards, ces conceptions sont totalement utopiques. L'homme du fait de sa nature humaine irraisonnable ne peut se passer d'un chef. Les zonards ne remettent pas en cause les conclusions sur l'inutilité des gouvernements, mais croient, tout de même, à l'obligation d'un leadership. Toutefois l'organisation sociétale idéalisée ne prend pas une forme nationale ou mondiale mais locale. Ils imaginent que sous la forme tribale, qu'ils expérimentent au quotidien dans le squat, avec la nomination d'un chef choisi pour ses qualités humaines, un fonctionnement communautaire harmonieux pourrait exister. L'usage de la violence, réglementée par le chef et les règles, permettrait de garantir la protection et la solidarité de la tribu. Cette violence pratiquée dans le squat produit en effet une certaine cohésion groupale et protègent les habitants. Ce fonctionnement solidaire autorise les membres de La Family à entretenir efficacement, de par l'intimité et la quotidienneté des relations, leur réalité zonarde (Berger, Luckmann, 2008)

Ce n'est pas tant le respect de la planète, le respect d'autrui tel que nous l'entendons en tant que normaux qui est revendiqué qu'une société libérée de tout artifice, une société où la nature reprendrait ses droits. **Yogui** : « *Plus qu'écolo, on va dire naturel. [...], nous on*

veut revivre comme avant, quoi. ». En ce sens, les membres de La Family sans le savoir s'accordent avec certains aspects de la pensée anarcho-primitiviste qui soutient le retour nécessaire à une époque où l'homme se contentait des ressources naturelles et qui récuse que le progrès technologique puisse être un progrès pour l'humanité, bien au contraire.

Nia : « *On est des putains d'parasites, tu t'rends compte de toute la sauvagerie qu'y a eu depuis qu'l'être humain est là ! [...]. L'progrès ! L'progrès! Ben ouais, l'progrès ok. Voilà mais faut p't'être arrêter ! T'imagines, dans cinquante ans y aura plus d'pétrole. Tant mieux d'ailleurs ! Au moins, on s'bougera not cul, tu vois.* ». Le progrès est vu comme la source d'une conformisation de tous à un même modèle, comme une aliénation, une perte. Les zonards, malgré leur désir communautaire, donnent ainsi primauté à l'individuation, à l'accomplissement personnel pour devenir réellement ce que l'on est. Il faut être soi en communauté. Les zonards, tout comme les punks, voient la société comme une machine qui déshumanise, qui formate les individus sur modèle utile aux dominants. (O'Hara, 1995). (Voir annexe 7) À eux alors de ne pas s'y plier, se savoir qui ils sont et d'inventer un autre façon de faire société.

La démonstration Punk et zonarde de l'inefficacité et du caractère néfaste du système capitaliste s'appuie sur deux constats :

- D'une part, la croyance qui consistait à penser qu'un travailleur honnête et endurant atteindrait la fortune, a été totalement ébranlée par le fait même que les classes les plus basses, qui assurent le travail le plus pénible, sont les plus pauvres. (C. O'Hara, 1995).

Benoît : « *On s'sert de toi pour faire du fric quoi. [...] Pour ceux qu'ont des apparts : paye l'appart ! Paye la bouffe ! Paye machin ! Et pis, il leur reste rien du tout. [...]. J'vois pas l'intérêt de s'tuer au travail pour ça quoi.* ».

- D'autre part, mesurer le bonheur à l'aune seulement des richesses accumulées paraît dangereux, car si chacun devait maximiser son propre profit, sa consommation, l'impact environnemental serait désastreux. Ce fonctionnement de plus, entraîne des guerres où les individus eux-mêmes sont considérés comme des biens matériels. « [...] *Le capitalisme est un cannibalisme.* » (O'Hara, 1995, p. 59).

Yogui : « *Et alors que les gars i'z'ont 60 ans, i'touchent des millions, des millions, à rien branler, les doigts d'pieds en éventail au soleil, alors qu'ils en ont rien à branler. Tout c'qu'i' font c'est détruire les endroits où ils aiment aller. C'est détruire, construire encore plus de merde dans les endroits où i'z'aiment aller, pour faire rentrer encore plus de blé.* ».

Ainsi par moments, les vols en magasins répondent à une logique d'agression envers la société ou envers leurs employés aux comportements jugés incorrects. Il s'agit d'une logique justicière, d'une critique sociale de la société occidentale, *Babylone*. Les critiques sur le matérialisme, la décadence, la corruption et la perte de spiritualité que les *Rastafari* rapportent à la société occidentale en la nommant "Babylone" sont ici réinvestis. Le mythe rastafari raconte que l'homme, pour se protéger de la nature et pour échapper à Dieu, aurait construit Babylone. Babylone devient un lieu de perdition, de vices où l'homme exerce sur l'homme sa puissance, sa domination. Cette ville symbolise ainsi l'oppression que la cupidité, le vice, le désir de pouvoir et de gloire humains peuvent entraîner. On retrouve dans la vidéo de la Spirale Tribe, « World Travel adventure », cette évocation de Babylone comme symbole d'une société déshumanisée, coercitive, esclavagiste, mercantile qu'il faut combattre par la musique, la mise en œuvre de ZAT. « *Fight politic with politic is like fighting fire with fire. We have to fight with creativity.* » (World Travel Adventure). Chez les penseurs anarcho-primitivistes, elle est aussi citée en tant que symbole d'une société industrielle source d'aliénation et de destruction (Pereira & Vitorino, 2010 ; L'en dehors, def).

Nous sommes en fêtes, comme d'habitude on s'entête à s'en mettre la tête, on est bien têtue enfant d'la terre nous refusons l'enfer de Babylon, regarde c'que t'as fait des Hommes Babylon, plus sauvage que des loups, autant au pitié que mon chien plus asocial que des fourmis, évolués mais à côté d'elle tout petit. Extrait de chanson de Yogui.

4. 1. 3. 4. Les ZE aguerris, des guides moins délinquant

Une fois l'idéologie acquise, la maîtrise des techniques de survie et l'utilisation des drogues maîtrisée, les ZE peuvent à leur tour devenir des pourvoyeurs d'orientation, voire des autres significatifs pour les nouveaux adeptes zonards. En même temps qu'ils ont appris tous ces procédés et adhéré à l'idéologie, ils ont, au travers des socialisations, et surtout de la socialisation propre à la Zone, réalisé un travail de reconstruction biographique qui donne sens à leur parcours de vie et leur permet de devenir à leur tour un modèle. Pour ce faire, ils narrent aux novices leur histoire construite en intrigue. Pour devenir à son tour un pourvoyeur d'orientation, voire un autre significatif, il faut avoir effectué un retraitement biographique. Celui-ci participe à l'incorporation consistante et stable de la réalité zonarde. La nouvelle interprétation zonarde de la réalité, en effet, ne se porte pas uniquement sur le présent mais retravaille aussi le passé. Cet aménagement biographique ajoute un degré de performativité à l'interprétation zonarde de la réalité. L'objectivation du passé des acteurs, par le retour qu'ils effectuent auprès du chercheur, et des membres de La Family, se trouve donc colorée par la subjectivité zonarde. « *Tout ce qui précède l'alternation est maintenant perçu comme menant à elle [...], et tout ce qui la suit comme découlant de sa nouvelle réalité.* » (Berger, Luckmann, 2008, p. 266). Cette réinterprétation de la biographie est palpable dans les récits de vie. *Yogui* « À dix-sept ans,

j'avais compris. J'ai juste continué à comprendre, sans changer, juste en continuant ma soif d'apprendre, ma soif de savoir, ma soif de donner mon savoir, et d'aller voir plus loin et tout ça, mais sans évoluer, en restant moi-même. [...]. » Yogui souligne ainsi que s'il savait, il ne savait pas de façon claire que son histoire, sa réalité, étaient gouvernées par la domination sociale et qu'il devait se départir du modèle conforme sociétal. Il pressentait cette domination mais n'en avait pas vraiment conscience. Comprendre pour lui signifie aussi endiguer certains comportements pour parvenir à s'émanciper aussi bien de ses chaînes personnelles que sociales. Cette compréhension lui permettrait ainsi de mettre en pratique les préceptes anarcho-primitiviste et sous-consommateurs. Une rupture s'effectue donc entre un passé où la conscience des forces de domination et leurs conséquences n'étaient que partielles et un présent où les connaissances sont plus complètes. L'acteur réinterprète ainsi les événements, les personnes, voire en invente pour harmoniser la mémoire et le passé réinterprété. Ce n'est pas un mensonge en tant que tel car « [...] *subjectivement, il ne raconte pas de mensonges à propos du passé mais le met en accord avec la vérité qui englobe nécessairement le présent et le passé.* » (Berger, Luckmann, 2008, p. 267). Néanmoins, pour une majorité de ZE, la réinterprétation du passé dans le processus de resocialisation n'est pas si extrême que Luckmann et Berger (2008) le soutiennent. Si, en effet, la socialisation zonarde s'apparente à une resocialisation, à une conversion, une alternation sous certains aspects, il n'en demeure pas moins qu'elle aménage aussi son présent en accord avec un certain passé pour maintenir une continuité. Des attributs culturels familiaux populaires tels la force physique, la violence, l'importance des statuts, la forme communautaire de vie, le rapport utilitariste au travail... sont maintenus dans la réalité zonarde, tandis que d'autres comme la résignation, la soumission à la hiérarchie, le rapport au travail comme pourvoyeur de statut social, le désir d'accéder à une certaine richesse matérielle... sont abandonnés. Ainsi, bien que la socialisation secondaire zonarde mute en socialisation primaire par le fait que les pourvoyeurs d'orientation acquièrent une place d'autrui significatifs dans un contexte d'intimité, d'affectivité forte et de fusion groupale poussant à une identification importante, à une création d'une parenté fictive (« pères de rue » dont ils ont conscience évidemment qu'ils ne sont pas leurs pères), que les rites de passages d'une position zonarde à une autre entérinent, renforcent la réalité zonarde, que des modes de maintenance de la réalité de type crise, routine soient efficaces et que les acteurs bâtissent un passé commun fictionnel (basé sur une souffrance liée aux inégalités sociales et sur l'identification à la Spiral Tribe), elle ne se départit pas totalement des inculcations des socialisations primaires familiales et surtout de classe qui continuent à jouer un rôle dans la réalité zonarde actuelle. Néanmoins, le tri, l'assemblage réalisés entre les éléments de socialisations passées et ceux de la socialisation zonarde sont suffisamment cohérents, peu contradictoires pour ne pas faire échouer rapidement le maintien de l'interprétation de la réalité zonarde et pour que la socialisation zonarde devienne une vraie conversion (Darmon, 2011).

L'apprentissage ZE est donc fortement orienté vers les croyances, les interprétations et les valeurs zonardes car ce sont elles qui donnent consistance à la vie de la Zone, qui rationalisent, guident ses pratiques et orientent les formes des interactions. Ces pratiques et ces interactions, en retour, maintiennent la validité de la réalité zonarde (Berger, Luckmann, 2008). Les croyances, les valeurs jouent, par ailleurs, un rôle important dans le maintien de la socialisation zonarde en la justifiant mais plaident aussi contradictoirement en sa défaveur en prônant l'indépendance, l'autodéfinition de soi et la liberté totale contraire à la forme fusionnelle de la communauté. Une négociation s'opère alors dans le quotidien : les ZE font individuellement ce qu'ils veulent tant que leurs actions ne portent pas atteinte aux autres, mais doivent cependant participer a minima à la vie collective ; ils s'individualisent mais dans les limites des normes zonardes et surtout dans l'opposition à la société conforme. Ainsi, durant la journée, chacun vaque à ses occupations et le soir, tout le monde se retrouve autour du dîner. Cela n'empêche nullement certains de partir quelques jours seuls, mais la plupart du temps, tout le monde est au courant. **Yogui** : « *Moi mon chien j'ai appris à être respectueux ; je lui ai pas appris à faire c'qui veut ; j' lui ai appris à vivre libre tout en lui sachant qu' sa liberté s'arrête là où commence celle des autres, tu vois. »*

Suivant la logique de la carrière, les plus âgés des ZE sont bien entendus ceux qui connaissent de façon approfondie les drogues, le deal, le vol, la mendicité mais aussi ceux qui les pratiquent plus raisonnablement voire, qui arrêtent. Yogui au cours des quatre années de travail sur cette thèse s'affranchira de l'héroïne, de la cocaïne, cessera le deal de stupéfiants dits durs, le vol. **Yogui** : « *2010, voilà, ça va aller mieux. Déjà, l'arrêt de la défonce quotidienne, de tout j'parle aussi bien l'alcool. L'alcool, la fume, la came, tout. Tout a été terminé, que ce soit comme avant plus festif. Le côté plus festif, quoi. [...]. Mais j'ai plus d'shit, j'en achète plus, quoi. [...]. Si, si ça m'va très bien. C'est... c'est juste que j'ai plus envie. **Tristana** : Tu crois qu'c'est l'âge ? **Yogui** : Non, j' crois qu'c'est ma philosophie. J'ai envie d'êt' libre. Toujours pareil. [...]. Libre de c't'état, libre de moi-même, libre des dépendances, de la drogue. »* La baisse des pratiques délinquantes peut donc s'expliquer par la combinaison de facteurs. L'âge, la longueur de la carrière qui entraîne une certaine lassitude, une certaine maturité réflexive et les paradoxes idéologiques qui traversent les acteurs zonards et leur culture, les poussent à choisir l'une des voies, souvent la plus pacifiée (Fillieule, 2005). « *Ce funeste penchant semble se développer en raison de l'intensité de la force physique et des passions de l'homme ; il atteint son maximum vers l'âge de vingt-cinq ans⁴⁹, époque où le développement physique est à peu près terminé. Le développement intellectuel et moral qui s'opère avec plus de lenteur amortit ensuite le penchant au crime qui diminue encore plus tard par l'affaiblissement de la force physique et des passions. »* (Quételet in Cusson, 1990, p. 41). L'énergie, déployée fortement durant la vie d'adolescent et de jeune adulte, s'épuise et

⁴⁹ Vingt-cinq ans au XIXème siècle mais aujourd'hui, l'âge de culmination délinquante est autour de dix-sept ans (Cusson, 1990, p. 42).

incite la personne adulte à reconsidérer ses choix au profit d'un plus grand confort psychique, physique et d'une liberté dont elle a par moments été privée. Ainsi Nia, l'aîné, cesse, lors de ma première période d'observation, de consommer trop fréquemment des hallucinogènes pour en prendre uniquement durant les fêtes. Il n'apprécie leurs effets qu'à condition que soit respecté un certain espacement entre les prises. Trop de consommation rend le produit banal et ses effets routiniers. Ce mode de prise révèle une rationalité du consommateur et révoque le principe scientifiquement classique de compulsion inhérent à la toxicomanie (Olievenstein, 1982). Durant la seconde période d'observation, Nia arrête toutes drogues pour se contenter de l'alcool, moins risqué pénalement et tente de s'en sevrer en réalisant plusieurs séjours à l'hôpital. Comme évoqué, la vie relativement dure de zonard, l'énergie requise dans les activités délinquantes, le coût physique et psychique de cette culture optionnelle délinquante font que l'âge avançant, les membres de La Family se doivent de trouver un style de vie plus apaisé. La vie en squat devient donc difficile car les habitants ne sont jamais à l'abri d'une expulsion. Plus matures, fatigués, les acteurs bifurquent plus ou moins tôt (entre vingt-quatre et trente ans), suivant leurs socialisations infantiles et adolescentes (parties 3.1, 3.2), vers d'autres styles d'existence et d'habitat (Cusson, 1990).

4. 1. 4. *La Zone, je m'en détache ou j'y reste ?*

Je le souligne d'emblée la vie dans la rue, l'utilisation régulière de drogues, le manque de soins médicaux, la précarité peuvent avoir de graves conséquences. Ainsi au cours d'une promenade, je vois Nia, Yogui et Trash jeter, en signe d'hommage, de la bière sur l'asphalte. La première fois, je les questionne sur la signification de cette pratique. *Nia* : « *c'est pour des amis morts ; dans le mois y en a eu un par OD dans une cave.* ». Joe qui avec nous, rajoute : "*C'est une coutume*". Benjamin, une connaissance de la rue, se suicidera durant l'enquête à l'âge de vingt-huit ans, Jacques mourra de froid à trente-cinq ans et Yogui « *se donnera la mort*⁵⁰ » au moment où j'écris, juste avant ses trente ans. Sur le plan physique, les abus d'alcool, de drogues, les pratiques d'échanges de seringues et de pailles qui avaient cours, il y a encore quelques années (aujourd'hui la prévention semble avoir fonctionné, dans le squat, les pailles et seringues ne se prêtent pas et sont jetées précautionneusement à la poubelle, voire dans des containers fournis par les associations en addictologie), peuvent entraver l'élection de la vie traveller. Nia proche de la cirrhose, atteint par une hépatite ne peut raisonnablement plus ni vivre en squat, ni espérer vivre en camion.

Six mois après la fin de l'observation, je passe au squat discuter de mes analyses. Trash en béquilles, couvert de bleus, me salue. Il vient de se battre avec un usager du tramway qui l'a fait tomber entre les rails et le trottoir au moment où le tramway arrivait. Il me montre alors la fracture ouverte de sa jambe. La plaie suinte, le pansement est noir. Je lui demande

⁵⁰ Cette expression nous avait valu à Yogui et moi une longue discussion. Il préférerait en effet celle-ci au mot "suicide", sûrement pour réaffirmer la dimension du choix du sujet.

alors s'il le fait changer tous les jours par un infirmier. Il me répond qu'il a appelé les coordonnées que l'hôpital lui a fournies mais que les infirmiers refusent de venir au squat. Ne pouvant se déplacer, personne ne possède de véhicule à ce moment-là, il n'a donc rien fait. Inquiète, quant à une potentielle gangrène, je le somme de téléphoner aux éducateurs de rue qui, je le sais, l'aideront et lui propose aussi de le déposer à l'hôpital. Dylan arrive au squat en voiture. Il a un rendez-vous avec un médecin et propose alors de l'emmener. Les conditions d'hygiène du squat bien qu'entretenu, l'endurcissement des acteurs face à la douleur de par leur mode de vie, les valeurs viriles de la Zone font que les acteurs de La Family ont tendance à se soigner au dernier moment. Ce manque de soin somatique conduit certains à être physiquement diminués, voire à décéder et empêche alors la poursuite de la vie de zonard de manière impliquée.

4. 1. 4. 1. Traveller : le but est atteint

La séquence traveller caractérise donc autant l'aboutissement idéalisé de la carrière zonarde, qu'une forme de sortie, une nouvelle bifurcation. Magnifié par tous les autres zonards, le traveller se situe pourtant sur la frontière extérieure à la Zone puisqu'il s'affranchit, en partie, de certaines pratiques (baisse de la violence, des vols, consommations de stupéfiants), et s'autonomise des autres zonards dont il est moins dépendant. Ces idées évoluent, se pacifient, le travail reprend une place mais son engagement dans une pensée alternative est toujours aussi vivace.

La décision et le degré de réussite de cette séquence impliquent plusieurs facteurs. D'une part, les acteurs qui y parviennent doivent être physiquement et psychologiquement aptes à assumer une vie en camion, d'autre part, ils doivent avoir acquis des connaissances, l'argent, le permis de conduire nécessaires à l'achat et à l'entretien d'un véhicule.

Une formation partiellement antérieure

Le glissement du statut de ZE à traveller se fait donc progressivement. Cette évolution implique l'achat, l'aménagement d'un camion, le départ et se ratifie dans l'interaction. Avant d'y parvenir, les ZE jouissent généralement d'une connaissance importante de ce mode de vie puisqu'ils ont bénéficié des transmissions de voyageurs rencontrés dans la Zone et parce qu'ils se sont aussi embarqués avec certains durant un temps. Je rencontre Trash pour la première fois lorsqu'il arrive avec Damien le propriétaire d'un camion. Ils sont accompagnés de Chben, Momo et de deux personnes qui repartent vers le Nord. Le camion de Damien est un vieux camping-car dont la porte arrière est ornée d'un mur d'escalade. Il ne semble pas particulièrement aménagé pour y vivre toute l'année : ni douche, ni cuisine à l'inverse de celui de CC et Shanana. Les trois hommes y ont vécu deux mois. Yogui, quant à lui, a souvent bénéficié de l'expérience de vie en camion grâce à une ex petite amie, à des amis et au fait que le sound-system auquel il appartenait en ait eu un. Ainsi avant d'acquérir personnellement un camion, les voyageurs en devenir

saisissent ce qu'implique cette vie : se cacher, bricoler, se débrouiller seuls. Le camping sauvage n'est, en effet, pas toujours autorisé suivant les PLU⁵¹ et en général peu apprécié aussi bien par les riverains que par les municipalités. Les techniques de dissimulation consistent à mettre en place une bâche de camouflage militaire sur le camion, à s'isoler le plus possible des habitations, des lieux de passage pour ne pas être repéré. *Yogui* : « *C'est pas pour rien que les trois-quarts des vrais voyageurs, ont tous un filet de camouflage, des bâches camouflages et tout, c'est pour pouvoir mieux s'dissimuler.* »

Pour se prémunir du froid et pour bien entretenir son véhicule, la maîtrise du bricolage est indispensable. Il faut en effet aménager le camion, l'isoler pour ne pas retrouver comme Yogui des stalactites sur le plafond du camion. La méconnaissance de la mécanique génère des frais supplémentaires que les voyageurs n'ont pas les moyens de régler. Ainsi, s'ils ne possèdent pas un minimum de compétences en mécanique et en bricolage, ou s'ils ne partagent pas le camion avec une personne qui en a, ils abandonnent ce mode de vie après quelque temps.

Ève qui voyage avec un véhicule des années 1980, vendu par Armor a, malgré ses connaissances mécaniques, décidé de s'en séparer. Seule, ce mode de vie est devenu trop dur. Les filles voyageurs rencontrées sont en effet fréquemment en couple et très peu possèdent un permis poids lourd. Shanana est l'unique voyageuse rencontrée à l'avoir obtenu.

L'approvisionnement en diesel par siphonage constitue une pratique déjà acquise par la fréquentation d'amis en camion. Des initiations au mode de vie voyager s'effectuent donc bien avant que le ZE décide de l'adopter. Ils aident leurs amis à réparer le camion lors de périples, jouant le rôle d'assistant, les observent lors des siphonages de réservoirs de poids lourds appartenant à des entreprises. Ils apprennent ainsi que le vol de carburant doit rarement toucher les particuliers, les agriculteurs, qu'il n'est toléré qu'en cas d'urgence. Les normes ZE et voyager du vol sont identiques. Les magasins, les entreprises, symboles de la société de consommation inégalitaire, doivent être les cibles privilégiées.

Après avoir acheté leur propre véhicule, durant la période de remise en état, les nouveaux voyageurs se perfectionnent en mécanique. Le choix du camion est gouverné par des critères comme la marque (Ford, Mercedes, Citroën, etc.) qui atteste de la solidité du véhicule, le gabarit — choisi en fonction du permis obtenu ou visé (poids lourd, véhicule léger) —, l'espace habitable disponible, les aménagements existants, le moteur diesel et le budget. Généralement, un voyager ou un ZE connaisseur en mécanique accompagne l'acheteur pour l'aider dans son choix.

La connaissance par ailleurs d'un réseau d'embauche saisonnier est indispensable pour que le voyager puisse subvenir à ses besoins et que son mode de vie perdure. Un capital social acquis par la fréquentation et la transmission de pairs est ainsi indispensable. En effet, lorsque Damien, Chben et Trash se rendent sur Violet pour trouver un emploi dans les vignes, la situation est critique, aucun d'eux ne connaît d'employeur dans le secteur et

⁵¹ Plans Locaux d'urbanisme.

les squatteurs, peu enclins au travail, ne sont pas les meilleurs guides. Ils décideront alors de se rendre dans un département voisin où ils connaissent quelques agriculteurs.

Une place à entretenir

Ainsi Yogui achète un camion avec M. Z au cours de l'enquête. Fatigué par les histoires de la Zone, les rumeurs, il aspire à vivre plus paisiblement et à s'approcher de son idéal de vie plus primitiviste. M. Z le conseille, répare et lui apprend à réparer son camion. Pour acheter de nouvelles pièces, remplaçant celles qui sont défectueuses, Yogui réalise les vendanges, se fait embaucher dans la culture du maïs, des prunes, des kiwis. **Yogui :** « *Non mais travailler là, j'aim'rais bien travailler jusqu'à fin juillet, s'rait pas mal. Pour faire du pognon pour l'camion. [...]. J'ai quelque... un peu d'mécanique à faire, le remettre en état vite fait. [...]. Et bé soit tu l'fais toi même, soit moi j'ai trouvé peut-être un plan qu'i' faut qu'j'aille voir dans deux s'maines où y a un camping car épave où y a tout l'intérieur qu'est en bon état où j'vais essayer d'voir pour récupérer tout ça. [...]. J'préfère payer 350 euros pour mon camion, mon aménagement, mon entretien, mon gasoil que de payer 300 euros pour un propriétaire, vivre toujours au même endroit dans un truc minable, en ville. Alors qu'là, je sais que tous les matins j'ouvrirai la porte, je sais que les chiens i'z'auront un jardin énorme, où on s'ra posés...* ». Il réalise, par ailleurs, quelques deals plus importants mais ne parvient pas à économiser suffisamment pour remettre son camion en bon état. Il se servira alors de son véhicule uniquement pour aller en Free Parties ou rendre visite à Deuf dans les Pyrénées. Avant qu'il ne disparaisse, il cherchait à obtenir les moyens financiers nécessaires à l'achat d'un nouveau camion plus à même de répondre aux impératifs de vie traveller. Ainsi, l'accès au statut traveller ne comprend pas uniquement l'acquisition d'un véhicule mais impose que celui-ci soit bien équipé (douche, chauffage, cuisine) et puisse fonctionner relativement bien. Le voyage ne doit pas se transformer en calvaire jalonné par des pannes, des frais importants. Ainsi, ceux qui y parviennent bénéficient soit d'aides de la famille comme CC, Damien, Julie et, ou, ont pu épargner assez d'argent en travaillant, en dealant. La validité du statut traveller n'est donc jamais vraiment achevée puisqu'un événement fortuit peut tout remettre en cause.

Les ruptures biographiques, des crises comme les difficultés mécaniques, financières peuvent remettre en cause toute la construction identitaire et existentielle réalisée (Lahire, 2001 ; Berger, Luckmann, 2008). Ainsi, Sdibi, un Rasta d'une trentaine d'année qui vit avec Julie dans son squat, est arrivé un jour pour pouvoir prendre le temps de réparer son camion, ne l'a jamais fait et n'est plus reparti. Il passe ses journées, seul, enfermé dans sa chambre au squat à fumer et à boire ou à mendier devant un supermarché. Vivant de manière moins communautaire, la maintenance de la réalité traveller par une intimité quotidienne est moins performative que celle des ZE. Lors de crises, le traveller peut se retrouver seul à devoir maintenir sa réalité alors même que la situation vécue lui indique de renoncer à son mode de vie (Berger, Luckmann, 2008). Se retrouver seul, éloigné de

tout, en panne, dans le froid, peut en effet décourager la poursuite de la vie en camion. Les autres significatifs sont loin. Ils perdent leur importance de la même façon que les parents lorsque les enfants atteignent le statut d'adulte. C'est pourquoi le maintien de la réalité travailler nécessite des visites en squat auprès d'amis qui reconnaissent les acteurs comme des références auxquelles ils aspirent, et implique, en sus, que les saisonniers en camion se retrouvent sur un terrain collectif afin de conserver, grâce au quotidien, une même interprétation de la réalité (Berger, Luckmann, 2008). Ces stratégies permettent ainsi à la vie travailler de ne pas être remise en cause par une réalité légitime acquise antérieurement. À celles-ci, s'ajoute un calcul rationnel dans la gestion de leur quotidien permettant cette préservation. Le travail régulier, la débrouille leur permettent de ne pas solliciter les services d'aides sociales, d'être moins influencés par une réalité légitime portée par les travailleurs sociaux. Ils conservent les habitudes interactionnelles prises durant la phase ZE qu'ils accentuent, en se protégeant des outsiders avec qui ils n'entretiennent que des rapports instrumentaux. Ainsi mis à part certains employeurs en agriculture biologique proches de leurs conceptions, ils ne tissent que peu de rapports amicaux avec les autres. Les relations extérieures se situent sur un plan purement professionnel. S'implantant en ruralité dans des espaces le plus souvent inhabités, si ce n'est par des semblables, ils sont, par ailleurs, moins souvent l'objet d'interactions avec des *out-groups*. La gestion de leur habitat mobile constitue un moyen de préserver leur style de vie. Un plan de financement, de vente et d'achat de camions doit être pensé pour ne pas se retrouver avec un véhicule vétuste et onéreux d'entretien.

CC est en couple avec Shanana depuis moins d'un an et revend des camions qu'il répare. Il voyage beaucoup et n'aime pas rester sur Violet. Il a obtenu depuis peu son permis poids lourd grâce à une formation payée par le Pôle emploi et vient de rénover, d'aménager un poids lourd.

CC débute sa carrière travailler par l'acquisition d'un petit camion qu'il rénove. Il le revend et achète un nouveau, ainsi de suite durant quelques années. Lors de l'enquête il finalise son objectif : posséder un poids lourd.





Un des anciens camions de CC



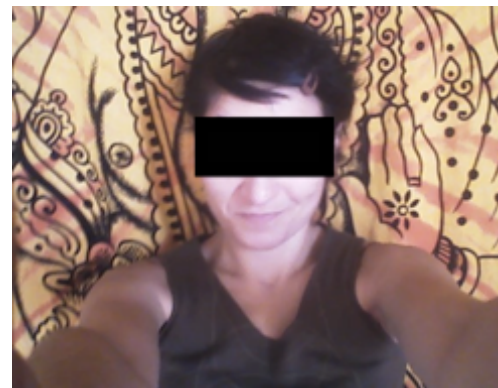
Le dernier camion de CC

Les squatteurs m'expliquent ainsi que CC, judicieusement, investit puis aménage un véhicule qu'il revend pour en acquérir un plus récent et plus spacieux. La vie au jour le jour des ZE laisse place à une existence plus programmée, règlementée par la pérennisation du nomadisme en camion. Travailler, entretenir le véhicule, vendre, investir, rien de tout cela ne ressemble au quotidien ZE.

Beaucoup moins revendicatifs que les ZE, ils ne s'habillent plus aussi excentriquement, banalisent leur apparence pour trouver plus facilement un emploi et échapper aux contrôles policiers.



Shanana en période ZE



Shanana actuellement en séquence travailler

Apaisés, autonomes mais critiques et solidaires

Le cadre de référence des travailleurs de La Family abandonne toute velléité d'opposition frontale à la société. La contestation se traduit par une manière de vivre "soutenable" où la décroissance est une pratique. Elle pourrait se traduire de la sorte : « *Pour être libre, soyons plus démunis matériellement* ». Le monde financier est néanmoins toujours critiqué, l'idéologie anarcho-primitiviste toujours vivace.

Image sur le facebook de Shanana



L'âge et la moindre stigmatisation des acteurs vivant principalement en ruralité et travaillant chez des agriculteurs expliquent sûrement la modification de la forme contestataire. Intégrés, le temps d'une saison, dans un espace où les habitants sont habitués maintenant à recourir à leurs services, bien perçus car travailleurs, les travailleurs se sentent acceptés même s'ils ne s'intègrent pas réellement (Angeras, 2012). Quelquefois en accord avec leurs employeurs tournés vers la culture écologique, la décroissance, ils nouent des relations amicales. Il n'est pas rare que d'une année sur l'autre, ils retournent travailler dans la même exploitation (Angeras, 2012). De plus, la faible promiscuité (importante dans le squat) permet à chacun de s'isoler si besoin. Les acteurs peuvent soit s'enfermer dans leur camion ou même le déplacer en cas de nécessités (Angeras, 2012). Ainsi, en cas de discorde, le recours à la violence peut être facilement évité. Ne vivant pas en communauté fermée, la dépendance entre membres plus faible produit des relations moins fusionnelles, ce qui ne veut pas dire moins solidaires, ni même remettant en cause un sentiment d'unicité. Les travailleurs sont, en effet, dépendants de la Zone mais seulement en termes de références identitaires, tandis que les ZE nouent une dépendance à la Zone de type survie et orientation de vie ; ils ont besoin des autres membres pour pouvoir vivre en squat sans travailler, pour ne pas être contraints à une précarité invivable ou à devoir accepter un mode d'existence classique. Les travailleurs, quant à eux, tiennent à s'aider les uns les autres mais ne veulent pas renoncer à leur autonomie, à une individualité qui s'affirme davantage l'âge avançant (Angeras, 2012). Ils connaissent des moments de sociabilité : mangent ensemble lorsqu'ils sont à plusieurs camions sur une même aire, organisent des fêtes, mais sont moins contraints qu'en squat à devoir être souvent réunis. De même la relation à la Zone se distend. Les travailleurs rendent visite aux squatteurs de La Family tous les trois, quatre mois environ, peuvent séjourner aux abords du squat durant 1 mois mais ont aussi les moyens de s'en aller quand bon leur semble. Shanana et CC qui s'entend moyennement avec Brade, ne resteront que quinze jours au squat lors d'une de leur visite. Consommateurs plus occasionnels de stupéfiants, l'ambiance de la Zone et ses règlements de compte finissent par les lasser. Ils préfèrent ainsi se retrouver entre travailleurs ou avec des amis très proches comme Yogui, pour Shanana. Quand elle revient sur Violet, Shanana se contente de rendre visite au squat de Sénac et à des amis vivant en appartement mais refuse de traîner, sauf en cas de besoin, dans les lieux de Zone qu'elle fréquentait antérieurement.

Les pratiques sous-consommatrices persistent malgré une aisance financière plus importante que le travail agricole octroie. L'espace exigü du camion entrave toute volonté d'accumulation aussi bien vestimentaire qu'électroménagère. Pas de télévision, de réfrigérateur, d'aspirateur, de machine à laver. Un téléphone et un ordinateur portables, quatre pantalons, trois pulls, cinq tee-shirts, deux casseroles, une poêle et trois assiettes suffisent. À ce facteur situationnel s'ajoutent les convictions idéologiques toujours vivaces. Bien que travaillant davantage, l'emploi n'occupe pas le même temps que chez un travailleur conforme à la norme légitime. Il se règle sur la nature, le temps et répond aux besoins envisagés (Angeras, 2012).

Stéphane revêt une veste Adidas bleu marine des années 70, 80, un jean large, tennis de skate, des loks ramenés en palmier au-dessus de la tête ; trente ans, un visage fin, de stature moyenne, mince, les yeux commencent à se marquer. Il refuse de bénéficier du RSA, de la Sécurité sociale, vit de travaux saisonniers, mange ce qu'il trouve dans les poubelles quand il n'a pas d'argent, demande les invendus aux magasins et vit dans son camion. Pour l'essence, il la vole aux poids lourds sur les aires d'autoroutes.

Les courses se font au jour le jour, suivant les besoins, rien n'est jeté. Le linge est lavé en Lavomatic, chez des amis, des agriculteurs employeurs. La consommation d'eau est rationnée. Il faut trouver un point d'eau accessible et remplir des bidons, la réserve. Les WC sont dans la nature et n'utilisent pas d'eau.

La vie de traveller requiert aussi une certaine maturité affective. En effet, si la vie en squat est collective, peut fournir un étayage affectif, social, économique, en camion il en va autrement (Finkelstein, 2005). Bien que les voyageurs se regroupent de temps en temps en camps, surtout durant les périodes d'emplois saisonniers, ou se déplacent pour certains en convoi de plusieurs véhicules, de nombreux moments sont vécus seuls (Angeras, 2012). Sur la route qui mène à un festival, à un emploi, à une réunion d'amis, les voyageurs sont seuls. Les incidents mécaniques, les problèmes de santé peuvent alors devenir assez éprouvants. Une force mentale et de solides connaissances en mécanique s'imposent. La solidité morale déjà mise à l'épreuve durant la séquence ZE doit mûrir. Celle-ci va être exercée en partie lors de l'aménagement du camion et des premiers voyages qui constituent une sorte d'épreuve, un nouveau rite. Ceux qui parviendront à maintenir un mode de vie satisfaisant plus d'une année continueront généralement, les autres abandonneront souvent pour se tourner vers une vie plus conforme. Le maintien de la réalité traveller dépend donc du vécu de ce rite de passage (Van Gennep, 2011 ; Berger, Luckmann, 2008). Les ZE reconnaissent souvent avant même que les individus aient rencontré des difficultés, ceux qui pourront les surmonter de ceux qui n'y arriveront pas. Ainsi, les camions trop bariolés, peu équipés, trop vieux, les comportements addictifs trop importants sont, selon les membres de La Family des signes d'échec. Ces marqueurs indiquent que l'acteur ne saisit pas en quoi consiste la vie de traveller. Son immaturité lui fait percevoir celle-ci comme une aventure essentiellement hédoniste : jalonnée par les fêtes, la drogue et la liberté sans contrepartie. Rien de tel en effet qu'un camion décoré

avec des spirales pour se faire contrôler par la police. Ainsi les Travellers rencontrés au squat sont âgés en moyenne de 22 ans lorsqu'ils accèdent à leur premier camion. Leurs conduites addictives sont plus raisonnées qu'à une certaine période de leur jeunesse. Plus raisonnables, l'âge jouant, ils paraissent aussi plus apaisés, moins enclins aux comportements violents et délinquants (Cusson, 1990). Contemplatifs de la nature, ils bâtissent des projets de voyage, de travail (artisanat et vente sur les marchés), d'amélioration de leurs conditions d'existence nomade (douche solaire, poêle à bois), s'inscrivent dans des associations de protection de l'environnement. La validité du statut traveller implique par ailleurs la reconnaissance des autres travellers mais aussi des ZE. Celui qui vit souvent en squat et ne se sert de son camion que comme véhicule pour aller en *teuf* n'est ainsi pas considéré comme tel. De même pour celui qui n'a jamais franchi une certaine distance. Voyager en France, en Espagne ne permet pas d'être reconnu, il faut au minimum s'être rendu en Europe de l'Est, le plus glorieux étant d'avoir traversé quelques pays d'Afrique ou d'Asie.

Il existe une différence notable entre le mythe des technos travellers et la réalité traveller des membres de La Family. D'une part, aucun d'eux n'est organisateur de Free Parties, ne produit de la musique, d'autre part, les voyages se cantonnent souvent à l'Europe. Ils sont ainsi très proches des travailleurs saisonniers en camion observés par A. Angeras (2012), même si ces derniers sont peu friands des Free Parties. Chez les enquêtés, l'influence punk que remarque A. Angeras (2012) est notable dans leurs goûts musicaux (Sales majesté, La Souris déglinguée), vestimentaires et comme évoqué, dans leur idéologie. Les ZAT mises en place par les travellers de La Family se traduisent davantage par un quotidien, une organisation de leur vie privée en marge de la société que par des concerts, des missions culturelles techno comme les Heretiks et la Spiral Tribe pouvaient le faire. Il semble, par ailleurs, que le mouvement techno travelling s'essouffle sur Violet. En définitive, les personnes rencontrées qui participent ou ont participé à des Free Parties en tant que Dj ou organisateurs habitent dans des squats, des appartements. Ils font donc partie des Satellites et des ZE ou n'ont rien avoir avec le milieu de la Zone. Les deux participants de Free Parties interviewés stipulent ainsi que les sound-system tels qu'Araignée, Dpravés, Cadmium, ne vivent pas en camion mais en appartement, qu'ils occupent un emploi de manière conventionnelle.

Laurent (bénévole dans une association de lutte contre le sida et ancien amateur techno) :
« Soit le camion ils le sortent que le week-end, et la semaine ils ont un appart', soit, peut être y a quelques-uns qui tracent qui ont leur camion un peu tout le temps mais euh [...]. Effectivement à Paris, j'ai l'impression que y a encore des sons urbains, i' vivent en squat, en communauté, j'ai vraiment l'impression d'ça. Ici à part de la colloc', ici t'as des gens qui sont en collocation. [...]. [les Dpravés] Eux, c'est l'image d'Épinal de la communauté qui est en camion ; l'hiver, ils trouvent une maison rurale, l'été, i' partent. Moi, j'ai jamais vu ça. [...]. Araignée, ils sont tous ingénieurs. Ils ont tous une vie de famille. [...].

Moi, je me suis toujours dit : tant que la Free Party représentait vraiment une alternative effectiv'ement politique, militante, euh... quelque chose de novateur aussi bien artistiqu'ement que dans la forme, oui là, t'avais des, là, t'avais des punks, t'avais des squatteurs, t'avais des Travellers. Faut pas rêver maintenant la Free Party, à part le fait qu'ils squattent un champ, bon euh ... ; le truc est d'venu euh... c'est festif, c'est purement festif... »

Une mutation de cette forme contre-culturelle semble peut-être se dessiner mais n'est-ce pas là le propre de ces cultures contestataires que de se modifier sous l'influence d'une institutionnalisation et de facteurs exogènes ?

En tout état de cause, la vie en camion paraît recueillir un certain succès et ne semble pas souffrir du déclin alternatif des Free Parties. Elle est une nouvelle façon d'« *habiter le nomadisme* » comme le souligne le titre d'A. Angeras (2012), de le réinstaurer, d'habiter aussi tout court dans un contexte de précarité sociale juvénile. Néanmoins, elle n'est pas qu'une stratégie adaptative de survie, c'est une mise en pratique de principes politiques alternatifs actuels (décroissance, soutenabilité, anarcho-primitivisme) conscientisés ou non. Elle participe, par ailleurs, d'une construction identitaire initiative d'acteurs qui loin de se laisser guider par des déterminismes biographiques, désirent prendre les rênes de leur vie.

4. 1. 4. 2. Sorties de route

Si la séquence *traveller* signe en quelque sorte la fin de la carrière *zonarde*, d'autres formes de réorientation ont été observées.

Certains dès la séquence *ZI* se redirigent vers une vie conventionnelle. Mumu et Poly s'installent après leur rupture avec Yogui et Kundevitch en appartement et débutent une formation. Aidée par une association d'insertion pour jeunes, Poly obtient un logement en sous location qu'elle quitte actuellement pour un hébergement classique. Soutenue par les éducateurs de rue, elle réalise un service civil puis suit actuellement une formation d'aide médico-psychologique. Mumu, quant à elle, aidée par son père qui lui loue son appartement à prix réduit, débute une formation en maraîchage qu'elle ne termine pas. Des difficultés relationnelles avec un enseignant et des stigmatisations l'ont dissuadée de la poursuivre. Actuellement elle recherche un emploi, ne veut plus vivre en squat mais fréquente un *traveller* depuis six mois.

Nia, fatigué par la vie *ZE* après plus de treize années de rue, se décide sous la pression de ses amis de *La Family*, des éducateurs de rue, à faire une cure de sevrage alcoolique et aux opiacés puis une postcure. Affaibli physiquement par une cirrhose, une hépatite C, un système veineux détérioré par des années d'injections, Yogui ne cesse de l'inciter à se soigner. *Nia* : « *Si i'z'avaient pas été là j'en s'rais pas là maint'nant. Voilà j'ai toujours dit : Yogui, M. Z, jamais j'les remercierai assez.* ». Une fois sorti, après quelques mois vécus au squat, épaulé par les éducateurs de rue, il aménage dans un studio, perçoit

l'AAH, tente de trouver un emploi. Il a changé d'apparence. Plus rien du zonard, c'est un individu "ordinaire". Il a repris son vrai prénom et me donne son nom de famille, jusque là ignoré.

Nia : « Maint'ant quand j'me présente c'est Johan. [...]. Ben, je recrée mon identité. Pa'c'que disons, c'est un peu difficile à vivre, je repars en arrière ; je r'pars sur c'qu'on m'a appris, c'qu'on m'a inculqué ; avant y a ..., là d'dans y a des valeurs qu'j'aime pas et euh... Faut qu'j'apprenne à faire un mixe des deux, pour euh... , pour pas perdre c'que j'ai été dans la rue, et accepter c'que j'vais dev'nir hors de la rue. ». Le premier changement de nom, porte-identité, à l'entrée dans la Zone, formé à partir de son vrai prénom mais en changeant la sonorité, la longueur et le sens, mettait en évidence une brèche entre Nia et son ancien monde, celui des conformes, tout en conservant une attache à son identité pour soi, le retour à son prénom d'origine signe alors un nouvel écart mais cette fois avec la Zone (Goffman, 1975).

Les deux socialisations s'entrechoquent. La première qui revient sur le devant de la scène sociale doit s'accommoder des inculcations de la socialisation secondaire imprégnée avec la force ordinairement connue à la socialisation primaire (Berger, Luckmann, 2008). La rupture des formes de maintien de la réalité zonarde comme le partage du quotidien devient indispensable. De même, lors des crises qu'il rencontre, Nia évite de solliciter La Family. Il appelle son ami, les éducateurs, consomme des médicaments, de l'alcool. Une négociation entre toutes les transmissions et un accord avec les projections d'avenir de Nia doit se produire pour ne plus être en souffrance identitaire. Les débuts sont durs. Nia, s'il veut réintégrer le monde des normaux doit user de faux-semblants. Cependant, il se trouve tiraillé de par la distance qu'il éprouve avec son nouveau groupe, et le sentiment d'être déloyal vis-à-vis de sa catégorie d'origine, les zonards. De plus, le stigmatisé qu'il fut et le discréditable qu'il est, doivent toujours faire attention à la situation qui risque de lever le voile sur le passé stigmatisant de Nia. *« C'est ainsi qu'un individu discréditable en vient à "vivre en laisse" — à présenter le syndrome de Cendrillon —, en sorte qu'il reste toujours à proximité d'une retraite où il peut défriper son déguisement et se reposer de l'obligation de le porter, qu'il s'en éloigne jamais tant qu'il ne saurait y revenir en empêchant l'information de filtrer à son propos [...]. »* (Goffman, 1975, p. 109-110).

L'appartement est quasi vide, impersonnel quand il s'y installe.



Cela fait treize ans qu'il n'a plus vécu seul, ses amis lui manquent. **Nia** : « *C'est... voilà... ça a été que du bonheur, après j'aurai pêté pas dérivé autant dans l'alcool à sentir que ma santé partait en couille, j's'rais pêté encore... j'aurai pêté pas fait cette cure, j's'rais pêté encore en squat.* » La conversion est difficile du fait de la forme de la socialisation zonard de type *alternation familiale*. Il replonge dans l'alcool mais pas le Subutex sans pour autant revenir au squat. Il a mis des distances en espérant se protéger de ses addictions et fréquente une personne qui ne fait pas du tout partie de cet univers. Il s'agit d'un homme d'une cinquantaine d'année, chef d'entreprise. Il connaît son parcours, a même été au squat mais il ne s'y sent pas à son aise. Nia suit son traitement de méthadone à la lettre, voit une psychologue. Le processus de soin est bien entamé. Il repart cependant en cure de sevrage ; trop de consommation d'alcool. Il ressort fortement médicamenté. Toujours ensuqué quand je le vois, souvent triste ou en colère, je me demande alors s'il n'était pas plus heureux avant. Où est le Nia farceur, provocateur que j'ai connu ? Yogui lui a quelques doutes : fallait-il qu'il parte du squat ? N'était-il pas plus heureux avant ?

Si Nia ne renie pas son passé et le voit même de manière positive, il n'imagine plus se retrouver en squat, ni se rendre en Free Party. **Nia** : « Ça m' a apporté de « *Dev'nir un homme, assumer, être entier, le respect des autres.* **Négatif** : *y en pas tant qu'ça en fait.* »

Un changement de réalité subjective s'est opéré. **Nia** : « *C'est, j'ai plus la même vision quand tu prends du recul, tu vois les choses différemment. C'est pareil quand tu pars en cure, j'suis pas sorti pendant un mois, quand j'suis r'venu l'week-end, j'me sentais vach'ment décalé. J'vais l'impression d'pas être à ma place, quoi. [...].* »

Les projets de vie évoluent : plus de camion, de communauté, comme évoqué dans les entretiens antérieurs, Nia veut juste un travail plaisant, un appartement avec son compagnon, avoir assez d'argent pour vivre. **Nia** : « *Vivre, vivre bien, pouvoir partir en vacances quand t'en as envie mais sans... sans c'la péter en BM ou en machin. Une vie simple, une vie très simple qui qui euh... Ouais puis euh... j'm'engagerai dans la politique.* ». La quête de réussite sociale, l'accumulation de biens matériels, ne sont néanmoins pas à l'ordre du jour. La contestation politique perdure mais d'une autre façon, de manière plus légitime. **Tristana** : « *Comment tu vas t'engager ?* **Nia** : *Mouv'ment anarchiste hein, d'toute façon... Ouais si en f'sant en m'inscrivant dans un groupe politique, faire des choses, faire des choses pour euh... distribuer des prospectus, j'sais pas, passer un peu d'temps qu'j'ai pour aider des gens.* »

Depuis, Nia a fait trois cures de sevrages supplémentaires en hôpital à cause de l'alcool, a été placé sous surveillance électronique pour une peine prononcée, il y a deux ans de cela, et vit toujours en appartement. Il s'est engagé en tant que bénévole dans diverses associations de lutte contre le sida, de dons alimentaires. Mais la Zone le rattrape tant au niveau judiciaire (il doit encore effectuer des peines de délits réalisés il y a de ça cinq ans), que sur le plan quotidien (un ancien zonard ennemi a tenté de le cambrioler). S'en détachera-t-il ? Le processus est en marche mais la re-socialisation conforme à un cadre légitime n'est pas encore suffisamment engagée, les techniques de maintien de cette réalité pas encore performantes (Berger, Luckmann, 2008). Sans emploi, sans lien social avec des

normaux, hors son ami avec qui il ne vit pas, la routine qui entretient sa nouvelle interprétation légitime de la réalité est fragile. Les crises auxquelles son nouveau cadre de référence a du mal à répondre, peuvent le faire alors basculer de nouveau dans la Zone. Seul rempart efficace, si ce n'est sa volonté, son homosexualité aujourd'hui assumée qui le décourage par avance d'intégrer de nouveau un univers patriarcal relativement homophobe.

Poly moins engagée dans la Zone semble en sortir avec plus d'aisance. Les craintes sont toutefois les mêmes. Lors d'une discussion sur l'analyse de cette thèse, elle me confie ne plus savoir qui elle est, se sentir perdue, ne pas supporter d'être seule dans son appartement. L'orientation vers une vie normée requiert une socialisation nouvelle s'appuyant sur les bases de la socialisation primaire mais qui ne peut gommer l'influence de celle de la Zone du fait de la forte affectivité tissée avec les pourvoyeurs d'orientation. Mumu, bien qu'en appartement, oscille dans ses projets, continue à se droguer, se rend en Free Parties, l'histoire de la Zone ne paraît pas encore achevée mais peut-être se tourne-t-elle vers un rôle plus proche des satellites, une séquence antérieure.

Viking passe par des institutions : prison, cure, postcure, psychiatrie. L'errance peut-être, ici, aurait tout son sens. Elle prendrait la forme d'une errance institutionnelle encadrée par des structures aussi bien sociales, sanitaires, que pénitentiaires. Viking est en effet totalement perdu et sans l'intervention de ces institutions il divague psychologiquement, se met en danger. Psylo quant à lui s'est clochardisé. Il vit sur un trottoir, ne se lave plus. Ces deux formes de sorties sont souvent liées à des troubles psychiques que la vie de rue, par sa dureté, a pu peut-être déclencher.

Une étude longitudinale plus vaste serait fortement intéressante pour saisir les processus de sortie de la Zone et les facteurs les favorisant.

4. 2. Outsiders' family : les frontières s'érigent

Ainsi, les seules carrières et socialisations passées ne peuvent totalement expliquer le maintien dans le temps des acteurs dans ce mode de vie et de sa forme culturelle, ni la déviance de ses contenus. Nous pensons qu'en effet des interactions quotidiennes, entre La Family et *les normaux* dans un quartier d'implantation zonard, ainsi qu'avec les professionnels sanitaires et sociaux, entretiennent des représentations clivant les acteurs en deux groupes : les zonards et les *normaux*. Ces interactions empêchent que se tissent entre eux des rapports "ordinaires" et ne font que polariser la déviance des pratiques zonardes et les représentations et attitudes des *normaux*. Ici, il sera donc question de comprendre comment ces interactions jouent dans la trajectoire zonarde. Nous n'évoquerons donc plus les satellites, les ZI qui s'orientent vers une vie moins marginale mais les acteurs zonards qui s'engagent pleinement dans la Zone et qui s'identifient à l'identité zonarde. Ici nous nous focaliserons donc sur ceux qui s'évertuent malgré les discriminations et les stigmatisations à revendiquer leur appartenance à la Zone et qui vivent ou ont vécu

l'intégration zonarde comme une socialisation quasi primaire en étudiant les rapports entre zonards et *normaux*, en prenant en compte le contexte écologique du quartier de la Zone et celui du travail social actuel (Luckmann, Berger, 2008).

4. 2. 1. *Insécurité, mauvais pauvre et compassion*

Divers facteurs participant dialectiquement à l'élaboration de frontières intergroupes entre *normaux* et zonards ont été identifiés. Les pratiques, la présentation de soi déviantes des zonards dans l'espace public encouragent les représentations négatives à leur rencontre (délinquantes ou compassionnelles), induisent des interactions spécifiques : stigmatisation, répression, indifférence, charité de la part des *normaux* et provocations, interactions utilitaristes, comportements délinquants, occupation de l'espace public de la part des zonards. De plus, une nette différence de définition de la déférence a été repérée. Ces interactions finissent alors par entacher la face des acteurs, produisent un malaise qui durcit le positionnement clos des deux parties et leurs représentations dépréciatives. De plus l'écologie du quartier où la Zone se réunit, par son caractère hétérogène, instable et délabré contribue à amplifier le phénomène.

4. 2. 1. 1. Quartier en voie de désorganisation ?

(Plan du lieu voir annexe 3)

La Zone se situe sur une aire à cheval sur plusieurs quartiers de Violet (Gabriel, Lila, Nicolas, Libération, de la Cathédrale) faisant actuellement l'objet de rénovations urbaines. Ce lieu sert autant d'espace de mendicité que d'agora de La Zone. De par son occupation régulière, le nombre de zonards et les fonctions qui s'y attachent, ce lieu est leur territoire diurne. En effet, les zonards de La Family privilégient certains commerces de vêtements, un bureau de tabac, une viennoiserie du secteur plus que d'autres se situant pourtant beaucoup plus près du squat. La Family aime y acquérir des vêtements car ils correspondent à leur esthétique, leur idéologie (sportwear, ethniques) mais aussi parce qu'ils nouent avec les patrons et les employés des rapports cordiaux. De même, ils préfèrent acheter leurs cigarettes chez "Tata Monique" plutôt que de donner de l'argent à un buraliste « *mal aimable* ». La sortie dans ces lieux devint donc une sorte de pèlerinage. Nia me présente à tous les protagonistes (commerçants et zonards) qui participent à mon travail. Les zonards, dès que le soleil pointe, déambulent dans les rues accompagnés des chiens durant de longs moments (entre deux et trois heures), rencontrant ainsi leurs semblables avant de se poser sur des marches, un pas de porte ou un banc pour siroter une bière. Les sorties du supermarché constituent le lieu de mendicité privilégié. Ces deux sorties donnent sur la rue Ste-Marie, rue piétonne commerçante et sur l'Avenue De Vigny. Les zonards sont souvent entre cinq et dix avec leurs chiens à s'y stationner au début de l'enquête. La rue Ste-Marie accueille la bijouterie d'un commerçant agressé par un zonard, le magasin de perles, aujourd'hui liquidé où travaille l'étudiante en sociologie questionnée, des magasins de vêtements bon marché en provenance de Chine, de la

restauration rapide type kebab, et des boutiques de vêtements anciennement implantées, plutôt haut de gamme, qui ferment peu à peu leurs portes. En quelques années l'identité du lieu s'est modifiée. Au départ, quand je m'installe sur Violet (1998), les coiffeurs franchisés, les boutiques de vêtements multimarques, de maroquineries, un magasin de design occupent cette portion de la rue. Ces commerces laisseront place, au fur et à mesure, à d'autres plus "bas de gamme". L'ambiance commerçante s'en ressent. Les discours sur l'invasion chinoise et maghrébine, les propos racistes, discriminatoires affleurent, touchent toutes les populations considérées comme hors normes (commerçants d'origines étrangères, jeunes SDF, toxicomanes, jeunes des quartiers). Ils sont rendus responsables de la dévaluation du quartier. **Marie employée à la Collietterie** : « *L'autre jour, on a eu un mec de l'immobilier, il venait là en repérage pour un client qui veut une boutique au centre de Violet et il est passé nous voir, voir si on connaissait des locaux libres. Et, il a vu notre vitrine taguée, et il a dit : "Oui en même temps je ne suis pas sûr que ce soit ce que recherche mon client, etc."* ». Les locaux commerciaux vacants s'accroissent. On retrouve ainsi la dynamique identifiée par Michel Wieviorka (1992) : les habitants d'un quartier dévalorisé socialement attribuent aux immigrés la responsabilité de leur chute sociale (fermeture des commerces, baisse du chiffre d'affaires). Un racisme différentialiste apparaît naissant d'un sentiment de déstructuration du quartier, de perte de son ancienne identité. Le quartier n'appartient plus aux riverains traditionnels mais aux Chinois qui s'implantent massivement, empêchant la venue de boutiques plus chics (en effet une dizaine de boutiques de ce type se sont installées dans cette rue depuis 2005). Les commerçants estiment que par leurs marchandises bon marché, les commerçants chinois et ceux des kebab drainent des populations économiquement plus modestes. Ne s'investissant pas dans la vie traditionnelle du quartier, peuples de cultures perçues comme irréductiblement différentes, n'ayant comme intérêt que le gain financier, ils favorisent l'installation d'individus louches et ne participent pas au maintien du contrôle social informel. Ils n'incarnent aucunement les valeurs morales classiques et participent de l'identité négative, désorganisée du quartier. Aucun d'eux ne fait partie des associations commerçantes et riveraines. Ils sont vécus comme une menace identitaire, ils incarnent le libéralisme sans éthique, appuient chez les commerçants traditionnels le sentiment, déjà présent, d'un abandon de l'État. **M. Durand** : « *Y a plusieurs frontières à Violet, comme ça, dans la ville. Avenue de Verdun, y a une partie de la population qui dit : " de l'autre côté de l'Avenue de Verdun, c'est l'Afrique. J'y vais pas."*. Et conseillers municipales, maires de quartier, premiers, à dire ça, je l'ai entendu dire à une réunion devant moi. ». Le jeu de l'économie de marché laissée à sa seule logique semble menacer l'identité bourgeoise violetienne des commerçants et le côté populaire franco-français du quartier. **Marie** me confie les propos qu'elle entend tous les matins : « [...] *Quand on ouvre la boutique on discute entre commerçants, y en a beaucoup qui disent que la plupart des clients sont plutôt vers l'autre partie de la rue Ste-Marie et ne dépassent pas l'avenue de Vigny. Cette partie-là de la rue est vraiment délaissée [...]. Bon déjà, la plupart des commerçants de la rue Ste-Marie sont contre les commençants chinois, même les kebab*

c'est limite toléré et qu'ils veulent pas non plus qu'il y ait des jeunes qui fassent la manche etc. ...». Les préoccupations politiques locales sont, d'après les acteurs, plus centrées sur l'apparat de la ville rayonnant sur l'image politique du maire que sur le vivre ensemble des concitoyens.

Avenue De Vigny, la politique urbaine est encore différente. Le quartier, serait, d'après les commerçants, dans l'avenir, dédié uniquement au logement. Plus de vie commerçante, plus d'âme dans un quartier déjà instable qui peine à trouver son identité depuis déjà un certain temps. M. Durand dont la famille est propriétaire de son magasin depuis le 19^{ème} siècle connaît bien l'histoire du quartier : *« C'est pour ça que ce quartier est devenu l'un des plus pauvres de Violet pa'c'que les riches familles propriétaires ne pouvaient plus les entretenir, aller dans des maisons. [...]. Ce sont les mouvements migratoires comme ici. [...]. Maintenant, c'est les commerces maghrébins qui ferment. [...]. Et puis ça ferme pa'c'que le quartier évolue et il trouve pas ça stabilité, c'est-à-dire que les loyers deviennent très chers, dans un quartier où les gens sont pas... donc vous pouvez pas ouvrir de commerces de luxe, [...], c'est quand même un lieu de passage incroyable, sauf qu'il n'y a pas d'enseigne moteur. Le moteur aujourd'hui de l'Avenue De Vigny c'est Bricodispo mais ça ne déplace pas les foules de l'extérieur. Tati déplaçait beaucoup de monde, sauf que Tati, ils sont partis. (...) Et nous, on en profitait le panier moyen. Pendant ce temps-là, on a perdu en nombre de clients, en fréquentation, mais on a augmenté le panier moyen. ».*

La mairie et une société d'économie mixte (dont les actionnaires majoritaires sont la mairie, la communauté urbaine) missionnée pour la rénovation urbaine sont accusées de faire pression sur les commerçants maghrébins pour qu'ils vendent leurs locaux insalubres dont ils ne peuvent payer les travaux de mise en conformité. Une fois en vente, la mairie pourrait alors les préempter et réaliser des logements, dont les loyers trop élevés pour la population, la dissuaderaient de s'y installer. La gentrification en cours et la désertion des populations maghrébines commerçantes qui donnent encore un soupçon d'identité au quartier Gabriel, laissent place à un vide. L'Avenue De Vigny se dépeuple de ses commerces populaires non remplacés, se sépare en trois espaces. **M. Durand** : *« C'est un des problèmes de l'avenue De Vigny, c'est qu'on a beaucoup de mal à fédérer ce cours puisqu'il est très long et qu'entre le haut et le bas, y a trois mondes. Y a les restaurateurs du bout, et puis le milieu du cours qui était commerçant et qui aujourd'hui n'est plus commerçant, c'est le problème, et puis le bas de l'avenue qui est très Afrique du Nord. »* Cette avenue est en outre notoirement connue par tous les Violetiens et pour plusieurs raisons. Premièrement, quiconque cherche à se procurer des stupéfiants la connaît. Deuxièmement, toute la population de la cité, les policiers, les éducateurs repèrent cet espace comme celui des jeunes SDF mendiant, buvant en groupe, accompagnés de leurs chiens, des prostituées, des dealers caribéens, turcs, des clochards, comme l'une des rues les plus en difficulté, la moins sécurisée du centre-ville. **Habitant 1** : *« Il faut une mixité dans d'autres quartiers. [...]. On recueille tous les pauvres dans un même territoire. [...]. Il y a une instabilité permanente dans ce quartier. »*

Pour les uns, ce regroupement d'individus marginaux se révèle pratique. Les travailleurs sociaux trouvent facilement les zonards. Les consommateurs de stupéfiants s'y rendent sûrs de trouver leur bonheur. Pour d'autres, problématique. Les citadins vivent, en effet, ce lieu comme désorganisé, souillé, où l'on a obligatoirement affaire à des mendiants pas toujours polis. Cependant, il n'est pas évident à contourner. C'est un carrefour et une voie de circulation très empruntés, qui desservent trois quartiers du centre-ville :

1. Libération, un haut lieu des fêtes étudiantes où sont implantés de nombreux bars, des dealers de cannabis, l'Université des Sciences Humaines,
2. Gabriel, un quartier populaire multiculturel en voie de gentrification,
3. Nicolas en gentrification plus avancée ,
4. Clémentin qui est réputé pour son passé sulfureux en matière de trafics de stupéfiants et qui est reconverti en lieux commerçants, artistiques et festifs.

Aujourd'hui cette aire ne jouit pas d'une identité particulièrement marquée, outre celle véhiculée par les populations marginales, mais se trouve de fait très fréquentée par la plupart des citadins contraints de l'emprunter de par sa fonction de transition entre différents pôles de la ville. De plus, le supermarché implanté détient, en partie, le monopole de la grande distribution du centre-ville. Malgré la création en amont de plusieurs brasseries et les tentatives de valorisation de l'espace par la rénovation récente des luminaires et des trottoirs (2005-2007), cet espace n'est donc pas réellement investi. En aval du cours, aucun bar, aucun restaurant, aucune terrasse n'a su prendre place en dépit de la largeur des trottoirs. Nombre de boutiques ferment, leurs façades sont taguées, blanchies et pour certaines, les vitrines brisées. Les quelques magasins ouverts relativement délabrés, en fouillis, alternent entre épiceries de quartier nord-africaines, turques, coiffeurs et perruquiers afro, boutiques de vêtements très bon marché dont les marchandises s'entassent sur des portants à même le trottoir, et des sandwicheries désertes. Une démarcation se note pourtant durant mes années d'observations. L'avenue rénovée (éclairage designs et pavés contemporains), une frontière s'est établie entre le haut de l'avenue plus cossue et le bas plus détérioré. Non que les travaux d'urbanisation fussent différents, mais l'investissement des lieux par la population s'est fait de manière hétéroclite. La saleté des trottoirs en bas de l'avenue en témoigne et indique la séparation de ces deux mondes. Le magasin de bricolage de M. Durand prend place à cette frontière, le bureau de tabac de Monique et la pharmacie juste avant, dans la partie la plus propre. M. Durand estime d'ailleurs qu'il en est le bâtisseur. Grâce à ses interventions de type dissuasion verbale et physique, des négociations avec certains, peu de jeunes mendent devant sa porte et se retrouvent poussés vers le bas de la rue. La boutique de M. Durand, déménageant au profit d'un emplacement situé plus haut, laisse derrière elle les bas-côtés souillés par les déchets et les excréments de chiens qui renforcent l'atmosphère de désordre, d'abandon. Le supermarché par des mesures d'intimidation se défait lui aussi de la vingtaine d'indigents qui stagne devant sa porte pour n'en conserver, lors des jours de clémence, qu'un ou deux. Néanmoins, si cette situation se poursuit durant deux années,

poussant une partie de la Zone vers la cathédrale, depuis peu, un retour des jeunes SDF se dessine, bien que leur nombre soit plus restreint. Les mesures pour les repousser semblent ainsi ne fonctionner que partiellement. L'occupation régulière par des cars de CRS, les policiers municipaux, nationaux et la Brigade Anti Criminalité traversant à toute allure, gyrophares hurlant, le cours principal, accentuent la sensation de désorganisation. Les réactions policières, comme préconisées par Wilson et Kelling (1982), pourtant fréquentes et parfois musclées, n'exercent, dans un premier temps, aucune influence sur les comportements et la présence zonarde. Ainsi, malgré des contraventions pour incivilités (alcool et présence sur la voie publique), des gardes à vue (pour insultes, bagarres), des arrestations, des incarcérations régulières (pour violence, deal), les actes déviants zonards se poursuivent et la population riveraine n'est pas plus rassurée. Je m'interroge alors sur la représentation dégagée par cette sur-présence policière. Selon Goffman, les apparences normales sont conservées grâce au contrôle social. Quand un événement inconvenant survient, les acteurs vont alors anticiper l'apparition de nouveaux cas. Les quelques agressions zonardes ou d'autres populations interprétées comme alarmantes déteignent sur l'interprétation des normaux à l'encontre de ces individus déviants, de la présence policière mais aussi sur la représentation du lieu (Goffman, 1973b). Les policiers, davantage perçus comme des émetteurs de signes alarmants que comme des signaux d'alarmes permettant aux individus de s'ajuster, ajoutent ainsi une dose supplémentaire de peur chez les habitants et participent à l'insécurité ambiante (Goffman, 1973b). **Marion :** « *Justement on en discutait quand on avait les CRS devant la boutique. Les gens nous disaient : "Fermez la porte et tout." Les gens ont vraiment peur, quoi.* ».

Le sentiment d'insécurité que les zonards, ainsi que toutes les populations marginales de l'avenue génèrent, n'est pas lié qu'au nombre d'exactions qu'ils commettent mais aussi à l'identité des lieux. **M. Durand :** « *Ils étaient jamais méchants, jamais agressifs, mais au bout d'un moment ça fait un verrou et il faut que ça s'arrête.* ». En effet, bien que commettant des actes délinquants, les zonards, suffisamment experts, évitent de les réaliser aux yeux de tous. La peur engendrée par leur présence dans l'espace public ne peut donc se relier uniquement à de nombreuses victimations pénalement catégorisées, mais est consécutive entre autres à l'ambiance, à la réputation du quartier et aux incivilités perpétuées. Comme l'explique Wilson et Kelling (1982), les désordres matériels, comme les ordures qui jonchent le sol, le regroupement de personnes déviantes suffisent à inquiéter les habitants car ils signalent un affaiblissement du contrôle social. L'occupation par diverses populations déviantes entache l'image du quartier. Cette avenue a donc vu sa population évoluer au fil du temps. Il y a quelques dizaines d'années, les habitants étaient des immigrés espagnols, portugais, d'Afrique du nord qui tenaient des commerces, le climat somme toute populaire n'inspirait pas la désorganisation actuelle. Le départ de nombre d'entre eux laisse place à des emplacements vacants et à l'installation plus massive des populations marginales citées ci-dessus. Ainsi la présence d'individus déviants, la dégradation des trottoirs jonchés par endroits d'urine humaine et animale, de

bière, de mégots, laissent suspecter aux riverains une hausse des comportements criminels (Wilson, Kelling, 1982). Les passants fuient donc cet espace, les habitants se retranchent dans leur logement, évitent d'emprunter cette voie au profit de rues annexes. Le désinvestissement progressif et l'abandon de ces lieux aux individus déviants facilitent l'installation plus avant de toutes les populations marginales dont les zonards (Wilson, Kelling, 1982). Les entrepreneurs de morale, « [...] ceux qui créent les normes et ceux qui les font appliquer. » et ceux qui militent et poussent à leur création — les habitants, les commerçants réunis en associations — s'en plaignent lors d'une réunion à la mairie (Becker, 1985, p. 171). **Habitant 5** : « *Passé l'Avenue de Vigny, il y a un tel climat d'insécurité qu'on ne peut plus venir. [...]. Il n'y a plus un chat le soir* ». **Habitant 6** : « *le climat s'est dégradé* ». Le sentiment d'abandon politique de la population ordinaire, évoqué par Wilson et Kelling (1982), est clair lors de ces rencontres. Très en colère, lorsqu'ils apprennent la possible implantation d'un foyer pour jeunes en errance, allant à l'encontre de leurs intérêts, sans qu'on les ait concertés, les paroles vont très loin et le maire est pris à partie. **Habitant 7** : « *Moi, je les enverrais par-dessus bord, dans la rivière !* ». Selon eux, personne n'agit vraiment, si ce n'est pour regrouper dans un même territoire toutes les difficultés. Ici pas de « [...] repli sur la sphère privée, là où les relations sont principalement affectives et refus de prise en charge de "l'ordre public". », l'heure est au conflit (Debarbieux, 1996, p. 171). Les habitants se fédèrent en associations de riverains, de commerçants pour faire pression sur la mairie. Néanmoins, cette sensation de capitulation des autorités locales ne se réfèrent étrangement pas à un manque de présence policière. **M. Durand** : « *Et il y avait la police municipale, la police nationale qui faisaient entre cinq et dix contrôles d'identité par jour à raison d'une heure de contrôle d'identité, vous imaginez ça leur fout pas la paix longtemps.* ».

La demande se situe donc ailleurs, dans la mise en place d'une gouvernance de proximité, d'une collaboration avec les politiques locales afin d'améliorer le vivre ensemble quotidien d'un quartier qui doit se reconstruire identitairement sans devenir pour autant un lieu "bobo" comme le quartier Clémentin, ni une terre d'accueil pour tous les publics précarisés. Le quartier est ainsi de plus en plus identifié à une zone si ce n'est dangereuse du moins très déplaisante car offrant l'opportunité de se faire importuner, insulter.

4. 2. 1. 2. Du mauvais indigent au pauvre jeune

À ce climat territorial particulier s'ajoutent des représentations qui alimentent et sont aussi issues d'interactions spécifiques avec les zonards. Ainsi, « *On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes et les transformations sociales* » (Jodelet, 1994, p. 36-37). Les représentations sont, par ailleurs, dépendantes des

contextes et des interactions dans lesquels elles s'organisent (Jodelet, 1984 ; Pekarek Doehler, 2000).

Les représentations commerçantes s'axent avant tout sur le caractère toxicomane, alcoolique, sans domicile de ces jeunes. Leur présence ayant baissé depuis la mise en place d'arrêtés municipaux, des lois relatives aux chiens, les commerçants se seraient apaisés (voir annexe 4). Bref, à Violet c'est un arsenal juridique, traduisant une réelle opposition à ce mode de vie et aux nuisances publiques, protégeant l'intérêt des commerçants et des riverains, par des entrepreneurs de morales relevant autant de la municipalité que des ministères, qui se met en branle et tente de gérer, sans le dire, l'occupation massive de certains espaces publics par les zonards. En légiférant sur les pratiques zonardes, les autorités, sous couvert du droit commun, peuvent ainsi s'attaquer pénalement au problème zonard. Si l'on peut penser que la réglementation municipale vise à répondre aux demandes de ses habitants et suit donc un modèle remontant, en est-il autant de celle décidée par le gouvernement ? Le rapport Bonnemaïson (1983) semble en effet nous l'indiquer puisque, datant de 1983, il est le premier à souligner la dangerosité des jeunes SDF en faisant entendre la voix de maires et sera suivi malgré une dépénalisation de la mendicité en 1994, d'autres textes de lois répressifs mais visant davantage les zonards que les SDF classiques (loi de sécurité intérieure 2003). Ici, c'est donc, davantage, la population qui se mobilise et se fait entendre par le politique, qu'une campagne gouvernementale cherchant à convaincre l'opinion publique (Becker, 1985). Néanmoins, la réticence du sens commun envers les zonards est aussi liée aux discours anti-drogue, sur les toxicomanes et sur les jeunes en difficultés stigmatisés comme dangereux. La loi de 1970, relative aux stupéfiants, incarne cette pensée d'un consommateur de drogue irraisonné capable de tout pour s'en procurer, lui conférant un statut de délinquant et de malade. Les vifs débats de l'Assemblée nationale sur les shooting room, malgré des recherches abondant dans leur sens et l'ouverture d'une mission parlementaire sur cette question en 2010, et la difficulté à faire accepter les traitements de substitution à l'héroïne comme partie intégrante du soin au toxicomane⁵², le rapport Cabal (2002) relatif à la toxicité neurologique des drogues, indiquent un modèle de gestion encore prohibitionniste en matière de stupéfiants tendant malgré tout à s'assouplir (Bachman, Coppel, 1989; Bergeron, 2009 ; Riposseau, 2004 ; Cabal, 2002 ; Inserm, 2010).

M. Patrick Romestaing à propos des salles d'injection : « *Autoriser ces centres, c'est en effet ouvrir la porte à d'autres pratiques, encore plus contestables. L'ordre croit en la force des interdits [...].* » (Compte rendu du Sénat, 09/03/2011).

La peur de la contamination des pratiques toxicomaniaques peuple donc, dès 1970 et encore aujourd'hui, les représentations qu'a le sens commun du toxicomane (Bachman,

⁵² Autorisation en 1995, Circulaire DGS/DH n° 96-239 du 3 avril 1996 en France, aux États-Unis elle date de 1970.

Coppel, 1989 ; Riposseau, 2004). **Habitante 4** : « *Ce qui m'inquiète c'est la présence d'un tel projet à côté d'un lycée* ». **Habitant 1** : « *Ma fille s'est droguée à cause de zonards qui l'ont entraînée. [...]. J'ai eu très peur durant une année et je voudrais pas que cela se répercute avec d'autres familles.* ».

Les représentations des zonards trouvent leurs sources, d'une part, dans les interactions quotidiennes entre riverains et zonards, dans la présence assidue de ces groupes de jeunes qui effraient et, d'autre part, dans les images associées à la drogue. Comme Becker (1985, p. 173) le souligne « *Les croisés de la morale, s'intéressent moins aux moyens qu'aux fins.* ». En effet si les habitants, les commerçants ne s'inscrivent pas dans une pensée ségrégative, de criminalisation de la pauvreté, ils estiment, néanmoins, que pour parer aux désagréments causés par les zonards et à l'extension de la délinquance, de la toxicomanie, les solutions les plus avantageuses sont l'action policière, l'agressivité et la relégation des centres pour jeunes en errance dans des espaces éloignés de leur quartier (Wacquant, def). Ils déplorent en effet une politique urbaine jugée inégalitaire qui privilégie les quartiers chics au détriment du leur, toujours assigné à recevoir les infrastructures sociales et donc des populations en difficulté.

Issus des classes dominantes, ils protègent leurs intérêts (le prix de leurs biens immobiliers, de leur fonds de commerce, leur chiffre d'affaires, leur tranquillité) et pensent qu'une dissuasion basée sur la répression sera plus efficace pour éviter ou stopper les conduites toxicomaniaques et délinquantes. **Commerçant n°1** : « *C'est les commerçants et les riverains qui se sont débrouillés pour que la place soit saine comme elle est.* ». **Commerçant N°6** : « *Il faut les harceler pour les dégager.* »

La pression importante de l'association de riverains de Violet présidée par un professeur de science politique, maniant avec dextérité la législation, l'oraison et un carnet d'adresse fourni, et de l'association des commerçants ayant à leur tête M. Durand, exercée sur la mairie par voie de presse, de courriers, de rendez-vous, oblige la municipalité à régler en leur faveur et à renoncer dans un premier temps à l'implantation d'un centre pour jeunes en errance. Celui-ci ouvrira ses portes mais sur un autre emplacement faisant toujours autant de bruit (voir annexe 6). La mairie est, en effet, prise en otage. Inscrite dans une politique répressive envers les zonards, elle se trouve obligée d'apporter par ailleurs une réponse sociale au problème. Exclure les zonards de ce quartier ne peut se faire sans prévoir des lieux susceptibles de les accueillir. La mairie opte ainsi pour un contrôle social implicite relevant de l'aide aux jeunes en errance et explicite, par l'action de la police (Foucault, 1993).

Contrôlés fréquemment, soumis à des contraventions régulièrement, les zonards se lassent au fil du temps et finissent pas se disperser dans les pourtours de la ville, partent. Yogui et Nia se rendent moins qu'avant en centre-ville, laissent souvent les chiens au squat ou respectent à leur façon les directives. Yogui met ainsi une muselière à Zeus mais ne la ferme pas. Il le détache dès qu'il s'écarte des voies les plus fréquentées par la police. Nia en fait de même. Les zonards opèrent une négociation entre ce qui leur est imposé et ce

qu'ils estiment soutenable. La liberté des animaux normalement fondamentale, puisqu'ils les considèrent comme leur égal, n'est qu'en partie limitée, du moins suffisamment pour ne pas être sanctionnée. Pour l'alcool, il en va de même, Nia cache sa canette de bière dans les grandes poches de son pantalon dès qu'un policier approche. Ainsi, les commerçants se sentent bien moins sollicités par ces jeunes qu'à une certaine époque. **Pharmacienne** : « Ça dépendait des moments, par périodes on avait des groupes qui étaient assez agressifs, c'était surtout vers le soir quand ils étaient bien alcoolisés ou autre... parfois y en a qui sont sympas. ». Cependant, l'arrivée de l'été draine d'autres zonards. **Pharmacienne** : « Là on arrive en hiver mais, cet été y en avait quand même pas mal. ». Ceux-ci, en transit, cherchent des emplois saisonniers, le soleil et la plage. Ils s'arrêtent à la gare importante de Violet puis après quelques jours partent vers les proches stations balnéaires.

Nommés "jeunes de la rue", "dans la rue", "à la rue" où "SDF" par les commerçants, les riverains, ils sont aussi appelés "punks à chien" mais de manière plus discrète, dans un cadre plus intime. En effet, lors des entretiens et des réunions auxquels j'assiste, personne n'utilise ce vocable qui pourtant est bien courant. Ainsi lorsqu'à l'université, auprès de mon entourage, des travailleurs sociaux, je tente d'expliquer à qui s'intéresse cette étude, le recours à la terminologie "punk à chien" semble éclairer l'auditoire davantage que "jeunes SDF" ou "en errance". **Tristana** : « Et donc, moi, le public que j'étudie, c'est les jeunes qui sont toujours dans la rue, qui vivent en squat quoi... mais ici sur Norville ce type de public... qu'on appelle punks à chien ... **Cédric** : Complètement vrai. ». Connotée péjorativement, cette expression n'est pas utilisée par les enquêtés par peur de me présenter, je suppose, un visage quelque peu discriminant. La face est maintenue (Goffman, 1974). Chez des acteurs commerçants dont le travail consiste à se montrer sous le meilleur jour, l'entretien simple ne permet pas de lever le voile sur leur représentation profonde et surtout négative. Cependant, par une analyse fine du sens des propos, l'utilisation des expressions "gens" ou "jeunes de la", "à la", "dans la", "rue" et de "SDF" permet de signifier une forme de déclassement social du moins un a priori de déprivation. Le manque de logement et l'attribution de la rue indiquent une dichotomie entre ceux qui possèdent ou non un toit, un espace privé ; ceux qui sont ou non "dans", "de", "à la rue". "De la rue" implique une origine géographique comme si cette rue octroyait une nationalité au rabais. "Être À la rue" signifie dans le langage populaire être déconnecté de la réalité et "dans la rue", l'occupation de l'espace public. Une distinction *eux / nous* s'opère à l'évidence (Barth, 1995). Pour obtenir une vision plus globale du sens commun, j'effectue une recherche par mots clefs auprès de l'AFP⁵³ pour identifier les noms que la presse leur attribue. L'emploi de "jeunes SDF" dépasse largement tous les autres [204 documents], puis viennent jeunes en errance [31] et enfin zonards [13]. "SDF" sert à souligner, dans ces articles mais aussi pour les commerçants, le caractère subit d'une pauvreté imputée à notre société, à attirer la compassion ; "jeune en errance" à distinguer

⁵³ Agence France Presse.

cette population des clochards, des beatniks en relevant l'aspect pathologique de leur mode de vie ; "zonard" se cantonne à décrire des individus ayant commis des actes délinquants, ou s'utilise pour décrire des mesures sécuritaires. Le zonard est par ailleurs pleinement responsable de sa vie de rue. « *Pour être dans la rue dans ces conditions (avec autant de foyers d'hébergement), il faut vraiment le faire exprès* » (M. Mollard, responsable de la police)⁵⁴. C'est un mauvais pauvre (Vexliard, 2000). L'expression "punk à chien" [PAC], trouvée aussi sur le net, dans un livre sur la mode juvénile, désigne un jeune « *zonard, squatteur et anarchiste, un nomade révolté [...] soumis à la mendicité, [...] entouré de son fidèle compagnon et de ses semblables, [...] [qui] a adopté le style guérilla urbaine : treillis, marcel, rangers.* » (De Margerie, 2001). L'oscillation entre contre-culture et épiphénomène sociétal caractérise donc ces représentations médiatiques, à l'inverse des blogs qui soulignent l'aspect désocialisé. « *Le punk-à-chien est plus proche du clochard que du punk ...* » (Désencyclopédie). On rit, ici, de son pseudo engagement idéologique, l'image d'un jeune désœuvré ignare se déploie. L'adjonction du mot "chien" dans "PAC" ne tient pas qu'au fait qu'ils en soient possesseurs mais entache leur identité sociale en signalant la limite de leur appartenance au monde de la culture (Goffman, 1975). « *Dans la littérature anthropologique, le concept "chien" représente souvent la limite – à la fois dedans et dehors –, participant tantôt au monde de la nature, tantôt à celui de la culture* » (Couroucli, 2005, p. 227). Ainsi, affleurent de nombreuses remarques sur leur impossibilité à entretenir des relations humaines normales : « *Le chien protège le PAC des autres PAC car dans le monde des PAC, c'est Mad Max...* », l'anomie de leurs rapports où la violence instinctive, irraisonnée prédomine (Désencyclopédie). Dans de nombreux contextes socioculturels, la sémantique du mot "chien" évoque la souillure et est ici employée pour évoquer la dégénérescence de ces jeunes (Couroucli, 2005). « *Chaque vêtement sera personnalisé par des dessins originaux et des taches de boue [...] et ne parlons pas des diverses odeurs !* » (El-provocator). Celui qui est traité de "chien" est en sus, un exclu de la société. « *Dans ces usages, l'insulte établit la différence et légitime la violence, déshumanise la personne et l'exclut de la société, l'état d'anomie étant justement l'Autre de la société, tout comme "chien" est l'Autre de l'homme.* ». (Couroucli, 2005, p. 248). L'Autre, le PAC, est donc l'Outsider, qui envahit l'espace public, voire l'espace privé (Becker, 1985). « *En France dès le retour des beaux jours, ils sont plus de 100 000 à envahir les rues des grandes villes* » (Tracks). Le thème de l'invasion, de la meute, s'adjoint à celui des chiens. Les diverses sources mettent en avant l'aspect difficilement supportable d'une jeunesse, fainéante, irrespectueuse, dangereuse, le caractère désorganisé, puéril d'un mode de vie pseudo contestataire. Ainsi, l'emploi du terme "chien" permet à leurs utilisateurs de créer une distinction entre *Eux* : les impurs, les désocialisés, les gueux barbares et *Nous* : les purs, les socialisés et élabore une frontière (Couroucli, 2005). Une réelle représentation stigmatisante de ces jeunes, basée sur des critères d'apparence physique donc de tenue, est présente dans notre société et chez nos voisins européens : en Italie les termes "Punkabbestia", en Allemagne "Hund Punker", en

⁵⁴ Dépêche AFP 12/07/1995, 15 : 56 Ville mendicité interdite à la rochelle, p. 1

Espagne "Perros Punk" sont utilisés de la même façon, en Angleterre "Crusties", signifie croûteux (Wikipédia ; Blanchard, 2009 ; Goffman, 1975). Elle contient des images de salissure, d'animalité, considère ces individus plus proches de l'état de nature que de culture et capables d'agresser les *normaux* pour obtenir l'argent nécessaire à leur approvisionnement de drogue (Bachman, Coppel, 1989 ; Goffman, 1973b). L'alcool, les chiens, leurs attroupements, la mendicité, leurs manières d'interagir dérangent et inquiètent. **Cédric** : « *Les gens, ils en ont marre de se faire racketter, ils peuvent pas rentrer dans un commerce « vous n'avez pas une p'tite pièce ?* ». Les rassemblements, leurs quêtes pèsent et induisent un sentiment d'oppression quotidienne, de prise de pouvoir sur un territoire, interférant avec les activités commerçantes (Debarbieux, 2006). L'occupation de l'espace mais aussi les dégradations (canettes de bières jetées au sol, odeur d'urine) concourent également à un marquage territorial et entravent la circulation de la clientèle. L'insécurité ne naît pas uniquement des délits référencés par la loi mais aussi des incivilités. Ce concept d'incivilité « [...] a permis d'échapper aux apories du fantasme d'insécurité qui bloquaient la recherche en se centrant exclusivement sur les crimes de sang, et qui démontraient alors aisément que la montée du "sentiment d'insécurité" accompagnait en fait une diminution de la violence (Chesnais, 1981 ; Dulong, Papermann, 1992). » (Debarbieux, 2004, p 51). Donc, tous comportements interférant dans l'ordre ordinaire public sont considérés comme incivils (Roché, 2002). Ces faits ne sont généralement pas jugés graves en eux-mêmes, ni pénalement répréhensibles, ce qui les rend difficilement condamnables et ne légitime pas la mobilisation policière pour leur faire face. Le vécu victimaire, emprunt de souffrances de certains habitants et commerçants, s'explique par le lien existant entre incivilité et harcèlement. Ces petits actes, inconvenants, récurrents vont faire vivre aux offensés « [...] la répétition oppressive qui fonde la domination. » (Debarbieux, 2002, p 41). Si les incivilités ne sont pas inéluctablement signe de prédélinquance, le harcèlement se caractérise par le désir de prises de pouvoir sur autrui— qu'il s'agisse de pairs, de personnes plus vulnérables— dans le but d'asseoir sa réputation dans le lieu où elles exercent et de s'approprier un espace despotiquement (Debarbieux, 2002). Enserré, entre actes incivils réels, supposés et attendus, le quotidien des riverains devient épuisant, orienté en bonne partie par la méfiance, la préservation. Les réactions des offensés (défection, rétractation, agression) participent de plus, à la construction du problème de l'insécurité. En laissant l'espace public vacant ou en surajoutant au caractère insécure déjà présent, leurs propres violences réactives, les commerçants et riverains ne font qu'étiqueter davantage ce lieu. Ce contexte oppressif, de lutte, teinte alors les représentations. Ni SDF classiques en posture de soumission, sur lesquels la vie coule, ni jeunes des cités identifiés comme délinquants, ils agacent surtout, font peur parfois, dérangent par leurs aspects provocateurs, leur résistance, rendent leur lecture sociale difficile. Qui sont-ils ? Des jeunes désœuvrés issus de famille en difficulté ? Des adolescents rebelles ? Oscillant entre l'image du bon pauvre qui n'a pas choisi sa situation, qui tente de s'en sortir dans une société n'offrant aucune aide valable, qui nous renvoie par ailleurs notre incapacité à

pouvoir l'aider, et qui incarne aussi l'anti-modèle dans lequel on craint de se métamorphoser du jour au lendemain ; et l'image d'un mauvais pauvre ayant choisi la rue par vice, fainéantise, qui maltraite son chien, sans foi ni loi, sale, shooté ; les représentations chez les commerçants interrogés ne sont jamais univoques (Ehrenberg, 1995). Les deux tendances se mélangent, comme si acculés par leur présence et leurs sollicitations, la plus clémente laissait place, par effet de contexte, à la seconde. **Mme Rebatte** : « *Ils font mal au cœur, ils font mal au cœur. J'en ai un ou deux, ils venaient chercher leur produit tous les jours pa'c'que quand ils vont dans les foyers, ils se font piquer leurs affaires. [...]. Dites-leur ! Dites-leur ! Pa'c'qu'ils ont besoin qu'on... On sait pas quoi faire pour eux.* »

Leur gestion quotidienne et les déceptions de certains commerçants, plutôt bienveillants au départ mais se faisant flouer par certains zonards, finissent par engendrer des représentations hostiles. **Monique** : « *J'ai gardé leurs affaires, je sais pas, peut-être plus d'un an dans le couloir, le couloir par lequel nous rentrons et nous sortons, hein. [...]. Alors attendez, tous les soirs ils venaient, ils squattaient partout, ils ont même dormi à la banque à côté. [...]. Y avait des fois où j'en pouvais plus. Et puis, j'ai failli avoir des problèmes avec la banque, pa'c'qu'ils savaient que je gardais leurs affaires. Un soir, vous allez voir, je sors d'ici, devant la banque une flaque de sang énorme. Là, je me dis ça y est, ils étaient plus dans la banque ; je me dis, il a dû se battre pa'c'que lui, il était quand même bien con. Et puis pas du tout. Il s'était tellement piqué, j'en sais rien que... j'en sais rien, que le sang avait giclé, une veine pétée. [...].* ». Malgré tout Monique se refuse à signer les pétitions, à rejoindre l'association des commerçants. Elle refuse de se positionner sur un versant répressif. Son empathie la pousse même à prendre leur défense, lorsque mendiant devant sa boutique, les forces de l'ordre tentent de les déloger. **Monique** : « *Les gens sont très méchants avec eux, bon pas tout le monde. [...]. Moi, j'en ai une au-dessus, elle habite au deuxième ou troisième étage, je peux pas vous dire, elle appelle régulièrement les flics ; si jamais c'est Yo qui vient avec son chien et puis d'autres, les flics vont venir.* ».

Dans un contexte macro-social de crise économique, de chômage croissant, les SDF sont alors perçus comme des hommes plus à plaindre qu'à blâmer, mais la jeunesse des zonards, les enferme dans l'appartenance à une classe dangereuse et leur mobilité géographique, leur toxicomanie, empêchent la pleine identification à ce modèle. (Astier, 2010 ; Galland, 2009). « *Les vagabonds peuplent, dans les représentations communes, l'antichambre de toute criminalité.* », les jeunes celles de la révolte et le toxicomane celle de la déchéance, de la perte de volonté (Mucchielli, 2002, p 121 ; Bergeron, 2009).

4. 2. 1. 3. Interactions : divergences de définition

Stigmate, visibilité, importunité

Dans le quotidien social, ordinairement, les individus se croisent sans prêter attention aux autres et c'est lorsqu'un étranger⁵⁵ se présente à nous que nous tentons de lui assigner la catégorie que nous présumons être la sienne. Et l'étranger est le zonard. Cette catégorisation sociale liée à un besoin de compréhension du monde social est inhérente à chaque individu. C'est par les attributs de l'outsider que les autres personnes tentent de lui attacher une identité sociale. « *Nous appuyant alors sur ces anticipations, nous les transformons en attentes normatives, en exigences présentées de bon droit.* » (Goffman, 1975, p. 12). Ces attentes doivent alors se vérifier et forment l'identité virtuelle de l'inconnu ainsi classé. Quand cet individu ne correspond pas aux critères ordinaires et qu'il possède des attributs dissemblables, moins attrayants, ceux-ci vont faire de lui un individu intégralement mauvais, dangereux. « *Ainsi diminué à nos yeux, il cesse d'être pour nous une personne accomplie et ordinaire, et tombe sous le rang d'individu vicié, amputé. Un tel attribut constitue un stigmate, surtout si le discrédit qu'il entraîne est très large [...].* » (Goffman, 1975, p. 12). Pour les zonards, les qualités les définissant comme stigmatisés, êtres vils et dangereux sont perceptibles dans l'apparence physique, leurs pratiques publiques et leurs comportements. La visibilité, par ailleurs, est un facteur crucial, car le stigmate d'autrui se manifeste à nous par son intermédiaire, jouant ainsi un rôle fondamental dans le processus cognitif de reconnaissance (perception) et de reconnaissance sociale (attribution d'un rôle dans l'interaction) (Goffman, 1975). Ces caractéristiques interpellent à la fois le sens visuel, auditif leur conférant par ce fait une importante perceptibilité dans l'univers social. Ces signes sont des informations sociales, des symboles stigmatiques qui attirent l'attention des *normaux* sur une faille de l'identité (Goffman, 1975). Chez les zonards, l'apparence, la mendicité, les vols réalisés dans les supermarchés, les visages blafards aux yeux hagards dus à l'absorption de psychotropes, génèrent une identification immédiate au statut de SDF drogué, agressif, ayant de graves problèmes psychologiques. Accompagnés de chiens, en groupe, les canettes de bières jonchant le sol, en situation de dépendance financière à l'égard des passants, sous-entendant, qu'ils n'ont plus d'amour-propre, le tableau de la mauvaise misère se construit (Vexliard, 2000). Les *normaux* se sentent menacés par cet aspect du miséreux malsain pour qui rien n'est possible et qui, de surcroît, est responsable de sa situation (Coppel, Bachmann, 1989, Vexliard, 2000).

Le stigmate renvoie ainsi à des tares affectant leur caractère et s'étend à toute l'identité. Le manque d'honnêteté, de volonté, leur dangerosité supposée par les normaux, en font alors des sous-hommes à la limite de l'animalité ; ce dont témoigne l'exonimation "*punk à chien*". Pour discréditer l'humanité du stigmatisé, pour rationaliser leur animosité, les discriminer, les *normaux* bâtissent une idéologie, leur attribuent un nom : "*punk à*

⁵⁵ Au sens de Becker (1985.)

chien" (Goffman, 1975). Tout jeune zonard entrant dans un magasin est observé attentivement, voire suivi pour vérifier qu'il ne vole rien. En postulant que les punks à chiens sont des parias, l'individu ordinaire justifie son traitement différentialiste à leur égard. Il feint de ne pas les voir, refuse toute courtoisie à son égard, se méfie, adopte des mouvements de recul. Les commerçants peuvent ainsi à loisir faire appel aux forces de l'ordre pour évacuer ces fauteurs de troubles. Les policiers municipaux arrivent alors, dégainant leur carnet de contraventions, et distribuent leurs petits papiers à ceux qui leur semblent les plus récalcitrants. Devant le bureau de tabac de Monique, j'assiste à un épisode de la sorte. Le cabinet d'avocat installé au-dessus s'était plaint comme à l'accoutumée des nuisances sonores dues aux zonards. Deux policiers, l'un peu commode, l'autre plus compréhensif, les somment de déguerpir. La façon de s'adresser aux jeunes gens est somme toute relativement triviale et liée à leur identité virtuelle. Les policiers forcés de tenir leur rôle en étant peu aimables dans la situation de contrôle entretiennent aussi celui des zonards. Ainsi, les zonards confortés dans leur rôle de déviant deviennent provocateurs, ironiques. *Nia* : « Ah ouais ? Ben y a eu euh... un article de fait justement dans l'Sud-ouest sur la Zone, comme quoi euh, t'as plein d'commerçants qu'ont porté plainte et tout cont' nous parce qu'on était nuisible à leurs affaires et tout. ». Le stigmatisé ne bénéficie pas de la considération, ni du respect des *normaux* (Goffman, 1975). Il est considéré comme inférieur et pour les zonards comme responsable de sa propre déchéance. Les problèmes de drogues renvoyant à un manque de volonté, à une faute contre soi et contre la société, la saleté à l'animalité, et la pauvreté au manque de performance, le zonard voit alors son statut d'humain muter en celui d'animal sauvage, non éduqué, inéducable et incontrôlable (Ehrenberg, 1995 ; Ory, in Courbin et al, 2006 ; Detrez, 2002).

De plus, toute action servant à se défendre du stigmate est interprétée comme une preuve directe de sa défaillance (Goffman, 1975). Ainsi, *Nia*, lorsqu'il se rend au supermarché proche de son domicile se voit davantage suspecté par le vigile parce qu'il montre l'intérieur de son sac à dos, voulant pourtant indiquer son honnêteté, son innocuité, que s'il ne l'avait pas fait. J'expérimente la chose et vis la même situation. Ce gros bonhomme peu aimable nous suit alors durant tout le temps de nos achats. En voulant expliquer ce qui fait leurs spécificités, leur choix de vie et prouver leurs valeurs humaines, les zonards accentuent leurs attributs, les rendent plus visibles aux yeux des *normaux* et par conséquent n'apportent que plus d'eau au moulin de leur discrimination. *Les normaux* en retour s'appuient sur leurs propos, leurs attitudes, pour justifier de manière encore plus argumentée leurs réactions vis-à-vis d'eux.

Des interactions perdent les faces

Le zonard est alors affublé d'un stigmate lié au rôle de SDF, de jeune délinquant et de toxicomane qu'on lui impute et aux situations dans lesquelles il côtoie les *normaux* (mendicité, attroupement, vol), situations qui colorent l'interprétation des *normaux* dans le

même sens. Il est ainsi discrédité symboliquement mais aussi dans l'interaction de face à face car « [...] *l'attitude la plus fréquente consiste à ne pas reconnaître ouvertement ce qui en lui le discrédite, en un effort attentif d'indifférence qui s'accompagne souvent d'une tension, d'une incertitude et d'une ambiguïté ressenties par tous les participants, et surtout le stigmatisé.* » (Goffman, 1975, p. 57). Le stigmaté se définit comme une caractéristique perçue et signifiée socialement comme discréditant son porteur. Cet attribut est donc relatif à la société dans laquelle il se manifeste et implique des interactions le performant. On peut ainsi s'imaginer que dans une société où la drogue fait partie des usages quotidiens, les traces corporelles de son utilisation ne conféreront pas à l'individu un rôle de stigmatisé et ne dirigeront pas les interactions dans un sens discriminant ni insécure. Les normes sociales et la représentation dont jouissent les zonards leur imposent une place, mais à la différence de nombre de stigmatisés, les zonards sont conscients avant d'adopter ce rôle qu'ils feront l'objet de discriminations et d'interprétations sociales négatives. L'itinéraire moral classique du stigmatisé qui intègre dans une phase première le point de vue des normaux, l'image de lui-même renvoyée par la société et les conséquences de la possession d'un stigmaté, puis dans une seconde phase apprend qu'il le possède, ne semble pas ici valable. Les jeunes avant de s'engager dans la Zone ont pleinement connaissance du rôle social qu'ils vont devoir endosser puisque, dans la phase satellite, ils ont pu le remarquer chez leurs confrères experts. Toutefois, ils ont persévéré dans cette voie. Leurs attitudes, alors, vis-à-vis du stigmaté ne se situent pas dans son camouflage ou le faux-semblant mais dans son assumption par retournement, voire sa revendication (Goffman, 1975). La distance qu'il octroie vis-à-vis des normaux est en définitive recherchée. Faire peur, attirer la pitié, c'est exister socialement. Les commerçants, les riverains les évitent, les rabrouent ; d'autres font preuve de charité, plus rarement appellent les forces de l'ordre, engagent des vigiles et se mobilisent pour s'en débarrasser. *Pharmacienne* : « *Moins, moi, je ne sais pas ; bon plusieurs fois ils ont été délogés par la police donc voilà. Donc ils ont fait du ménage pour les gens de la rue. [...]. L'association du cours a fait, a essayé de faire un peu de nettoyage aussi. Ça peut s'entendre aussi. [...]. Les gens qui résident dans les appartements ou autres, c'est pas non plus très agréable d'avoir tout ça, quoi. [...]. Maintenant y en a moins, je pense que le fait du supermarché [qui a changé de propriétaire], je pense que ça a aidé aussi euh... ils ont dû plusieurs fois, les vigiles ils sont intervenus, ils ont appelé la police plusieurs fois.* ». La stigmatisation, qu'elle soit liée à des interactions de négation, d'aide, d'agression, de dépréciation basée sur une idéologie du stigmaté (choix, fainéantise, tare, inégalités sociales, problèmes familiaux, toxicomanie), confine l'individu dans son rôle de stigmatisé ; ce qui à la longue, semble pesant pour les zonards (Goffman, 1975). Si au départ, le stigmaté est recherché car valorisé au sein du groupe de pairs et permettant de signifier un désaccord profond avec le destin social qui leur était tracé par leurs socialisations passées, il s'avère par la suite handicapant et plus dépréciatif que ces jeunes ne l'avaient imaginé. Si revêtir l'habit de rebelle, de "blouson noir" du XXI^{ème} siècle plaît, celui de délinquant et de drogué en revanche est plus difficilement supporté.

Le stigmate réel heurte le stigmate virtuel que ces jeunes avaient envisagé. Les normaux eux-mêmes peinant à savoir comment réagir face à ces individus se trouvent déstabilisés. Les deux parties, prises dans l'incertitude des interprétations de l'autre, ne savent plus comment réagir, une gêne s'installe. Traité différemment, le zonard ne peut se vivre qu'exclu des dits *normaux* d'une façon qu'il n'a sûrement pas anticipée. Son identité virtuelle attendue ne s'ajustant pas à son identité réelle, il se défend alors souvent par la provocation, par l'agressivité. Il tente de maintenir une cohérence identitaire en refusant d'être considéré comme un miséreux mais se voit alors désigné comme délinquant violent. Ses réactions sont alors interprétées comme l'expression de sa déficience permettant ainsi de justifier le traitement social qu'on lui inflige : soin, répression, évitement (Goffman, 1975). **Nia** : *J'pense, j'pense, ben c'est, bon après c'est vrai qu'des fois quand t'as dix personnes euh... dix chiens, qu'les chiens qu'aboyent et tout, y a certaines personnes qu'ont peur mais on est pas méchants, on va pas leur sauter d'ssus, on... [...]. Mais, quand t'es tout seul, hé ben, les gens, je te jure i' t' regardent plus. [...]. T'vois ça ... sape, des fois quand t'y penses vraiment, t'as un pincement au cœur, t'es la putain vas-y t'sais ! J'suis un fantôme quoi, t'sais. [...]. C'est style, la personne veut pas t'donner une pièce c'est "Va t'faire foutre !", tu vois. Moi, j'l'ai fait aussi, hein. J'dis pas l'contraire. T'es d'mauvaise humeur, humhummm ... , ça m'est arrivé d'le faire. ». C'est surtout l'indifférence feinte par les *normaux* qui révolte le plus les zonards. Leur niant toute reconnaissance sociale, part que l'on peut prendre à une cérémonie communicatrice, les *normaux*, craintifs, favorisent sans le vouloir les provocations et les agressions verbales zonardes. Les jeunes tentent, en effet, par cette forme, de reprendre une part dans la cérémonie communicatrice, une part dominatrice ne laissant que peu de place à l'autre. Les dépréciations sociales vécues dans l'enfance, réactivées dans ces interactions, provoquent en effet chez le zonard, des réactions épidermiques qui au lieu de le pousser au faux-semblant, ou à toute autre stratégie perçue comme conforme pour s'intégrer au monde des normaux, l'encouragent à devenir militant de son mode de vie. S'il contrôle quelques informations sur son stigmate, surtout sur une part de son importunité (l'agressivité et l'incorrection), ses activités de mendicités et de rassemblements jouent de toute façon en sa défaveur (Goffman, 1975). L'importunité stigmatique zonarde définit comme l'échec à satisfaire aux normes mineures mais qui jouent un rôle pour l'étiquette de la communication immédiate, est en effet conséquente. Elle touche plusieurs secteurs : l'apparence physique (odeur, vision de jeunes physiquement dégradés, alcool, drogue), la situation (mendicité en groupe, oppression par domination du territoire), les chiens (gros et potentiellement dangereux) et la déférence (provocation, agressivité, sollicitations nombreuses pour de l'argent). Toutefois, le stigmate n'est pas la conséquence d'une simple attribution de critères et de catégorisation sociale, il est issu avant tout des interactions existant entre ces deux groupes et donc de l'attitude zonarde en partie. Rien dans la façon de faire la manche ou d'occuper massivement l'espace urbain, ne présente une face acceptable pour les normaux. La face selon Goffman (1974, p. 9) « [...] est la valeur sociale positive qu'une personne*

revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. ». Ici, en l'occurrence, les passants s'attendent à ce qu'un mendiant leur demande de l'argent mais, comment peut-il se permettre de se moquer d'eux ? Ces attitudes provocatrices très fréquentes dans la Zone déstabilisent les interprétations anticipées de la situation que les autres acteurs élaborent. Seuls certains jeunes, eux aussi un peu contestataires malgré leur intégration au monde social légitime, en sourient et trouvent ce type d'attitude plutôt justifié, audacieux et plein d'humour.

Les zonards ont totalement conscience de l'impression qu'ils renvoient aux *normaux* et de leurs interprétations. Dans des périodes de révolte, ils s'appuient sur elles, bien qu'ils les estiment erronées, forcent le trait pour provoquer de l'hostilité chez les *out-groups*. Ainsi, dans un supermarché Nia lance à un pompier « *Ah, les pompiers, les pompiers ! On va mett' le feu !* » ou encore à une dame qui le toise « *Attention au sac à main !* ». Il cherche par ses remarques à faire prendre conscience de la stupidité interprétative dans laquelle les *normaux* s'enferment, de leur peu de tolérance et de leurs jugements hâtifs.

Du reste, les zonards stigmatisés supposent que leur différence est visible et développent un sens de l'interprétation quant aux actes des *normaux* qu'ils perçoivent comme accusateurs (Goffman, 1975). Le manque de politesse des *normaux* qui ne répondent que rarement aux salutations zonardes, qui les regardent de haut, qui changent de trottoir, est ressenti par les zonards comme du mépris. Les passants, les commerçants, par des attitudes ségrégatives, provoquent une perte de face difficilement supportable. Celles-ci surenchérisent les diverses stigmatisations déjà vécues depuis l'enfance (Goffman, 1974). Ainsi défigurés, les zonards, en retour, entachent la face des *normaux* en leur renvoyant leurs incohérences entre leurs normes de politesse et leurs attitudes impolies, accentuant les difficultés interactionnelles. Ainsi personne n'accepte d'adapter sa ligne de conduite à l'autre, créant donc un hiatus (Goffman, 1974). Garder la face, condition de l'interaction servant à exprimer une opinion, à résoudre un problème est impossible. La face considérée par tout individu comme un objet sacré, devient ici un enjeu. Les zonards par leurs attributs physiques (vêtements, piercing, attitudes corporelles) cherchent à montrer leurs différences, mais ne désirent pas pour autant induire des interprétations trop défavorables. Les cadres de références culturelles des deux groupes fort différents et le but des zonards paradoxal (contestation et reconnaissance sociale sans faire leurs les normes légitimes), empêchent que se tissent des interactions où la face de chacun est respectée (Cohen, 1955). *Shanana* : « *Ben faut bien trouver un bouc émissaire. Après euh ... de tout temps euh... les commerçants i'z'ont... Voilà, i'z'aiment pas que ce soit même les pétitions, les trucs à la con ; i'z'aiment pas qu'i'ait quelqu'un qui dérange devant, quoi. Si y a le moindre truc devant leur enseigne, i'pétent les plombes. Alors, en plus, quelqu'un qui fait la manche, i'comprennent pas ils ont gavé peur de nous en fait.* ».

Dans ce contact face à face, les zonards se montrent à l'autre sous divers aspects et tentent de faire coïncider leur désir de présenter une face valorisante, tout en exprimant leur désaccord avec le monde social, et leur demande d'aide financière ou matérielle (Goffman, 1974). Face à ce paradoxe, contestation de la société et recherche d'acceptation

et d'aides, les *normaux* ne comprennent pas les intentions zonardes. Leur apparence singulière — vêtements militaires troués, trop grands, piercings, coupes de cheveux non académiques : ni courtes, ni longues, ni à la mode ni ringardes — les présente de toute évidence sous un jour extravagant, d'insurgés. Oscillant entre la forme narquoise de la relation à l'autre et le respect, les zonards essaient malgré tout de rentrer en relation tout en indiquant leur différence. S'approcher, sans s'intégrer. Les interactions railleuses des zonards envers les normaux sont le fruit de leurs adaptations à l'impression qu'ils induisent chez autrui (Goffman, 1974). Se sentant dénigrés, stigmatisés et rejetés, ils forcent la porte du contact à l'autre, lui stipulant ainsi leur désaccord. Nia, grand expert en mendicité, aborde les passants par un : « *Bonjour, vous auriez pas une pièce ou deux s'il vous plaît !* » et y accole souvent une blague, un compliment qui les fait sourire. D'autres s'en tiennent aux formules de politesse classique. Par moment, excédés par le manque de politesse des *normaux*, la longue attente, le froid et la pluie, les interactions provocatrices émergent. **Nia** : « *Vous auriez pas 1 000 ou 2 000 euros à m'donner ? C'est pour m'acheter de la drogue.* ». Ces bravades agressives, ne collant pas aux attentes des *normaux* quant à la tenue et la déférence qu'un mendiant se doit d'adopter (soumission, patience), renvoie par effet d'interaction au stigmatisé son manque. « *Il se passe que ceux qui sont en rapport avec lui manquent à lui accorder le respect et la considération que les aspects non contaminés de son identité sociale l'avaient conduit à prévoir pour lui-même ; et il fait écho à ce refus en admettant que certains de ses attributs le justifient.* » (Goffman, 1975, p. 19). En effet, les membres de La Family ont bien conscience de la peur qu'ils peuvent induire par leur tenue, du stigmate de dangereux qui leur est imposé, mais pensent qu'en les compensant par une déférence qu'ils jugent adaptée, ils pourront s'en dégager et établir des interactions satisfaisantes avec les *normaux*. **Shanana** : « *Moi j'sais qu'avant, si des fois j'la ressentais la peur et du coup euh... ouais j'sais pas, j'essayais, quand j'voyais qu'je choquais les gens, j'essayais d'faire la p'tite fille gentille au niveau d'la voix... mais si les gens, d't' façon, ils ont peur, quoi.* ». Toutefois, la situation de mendicité, l'apparence physique, les chiens font que les attributs stigmatiques trop importants ne peuvent s'annuler par une simple attitude.

Conscients de cet état de fait, les zonards stigmatisent à leur tour les *normaux* en les traitant de bourgeois, maintiennent leur ligne de conduite en dépit des conventions sociales légitimes et s'en servent en vue de petits profits. C'est ainsi que Monique, apitoyée par ces jeunes leur fait crédit sans compter et que Nia, débiteur de 200 euros ne la remboursera qu'en partie. Monique arrête alors d'aider les jeunes. Elle se cantonne à leur parler, à leur faire promener Muffin, finalement à les considérer comme des individus ordinaires. Peut-être est-ce là, la solution ?

La stigmatisation va, de surcroît, réglementer les lieux autorisés aux zonards. Les beaux quartiers, certains bars leur sont refusés. Un jour, nous nous rendons sur une esplanade de la ville où jaillit une fontaine, lieu assez cossu, pour y baigner les chiens. Cinq minutes après nous être assis, deux mobylettes de la police municipale arrivent. Les agents

contrôlent les identités des zonards, pas la mienne, distribuent une contravention et nous exhortent à partir. Les quartiers proches ou dans la Zone, ouverts mais policés sont le théâtre d'interactions faisant rejaillir le stigmate comme décrit plus haut. Finalement, les lieux permettant aux zonards d'être eux-mêmes se cantonnent à leur squat, au logement de leurs pairs. Les zonards ainsi stigmatisés par les *normaux* vont limiter leurs relations à des semblables, à un univers clos. Pour ceux fatigués, comme Nia, par le fonctionnement de la Zone, les persécutions extérieures, l'éloignement s'impose et exige la dissimulation du stigmate. Le changement abrupte de l'apparence de Nia durant l'enquête s'explique aussi ainsi. Les stigmatisés zonards se rassemblent en petits groupes issus de cette catégorie qu'est la Zone. Dans La Family, les expériences de vie de chaque membre sont proches, ils partagent un même itinéraire moral, un même sentiment d'étiquetage dépréciatif. Ils ont intégré le point de vue des normaux sur leurs conditions et s'en défendent donc souvent lors de la recherche. *Passe-Murail* : « *Un choix. Moi je veux la rue, c'est tout !* ». Ils l'ont apprivoisé et retraitent alors leur passé : non la rue n'est pas subie, il s'agit d'une forme de choix qui se situe dans la continuité du passé.

Présentation de soi et situation : des divergences interprétatives

Les incivilités exécutées par les zonards provoquant de l'insécurité chez les normaux comprennent : les provocations verbales, physiques, leurs regroupements en nombre, leurs intoxications, la possession de gros chiens perçus comme dangereux et leurs demandes incessantes d'argent. Bien que paraissant peu ou pas violents, ces actes, par leur répétition génèrent des souffrances chez les normaux (Debarbieux, 2004). Ces comportements, mis en scène dans l'avenue violetienne, sont des marqueurs de dangers potentiels du rapport à autrui. Les normaux, ne parvenant pas à comprendre le rôle des zonards et le sens que ces derniers donnent à leur occupation, se voient plongés dans une incertitude ne leur permettant pas d'ajuster leur conduite à celles de ces jeunes. L'occupation de la rue par les zonards revêt une fonction de sociabilité puisque c'est par son biais qu'ils se retrouvent pour échanger et, est, par ailleurs, un moyen d'obtenir, grâce à la manche, un revenu supplémentaire. Pour le public l'interprétation de cette situation diffère (Vulbeau; Barreyre, 1994). Les *normaux* la vivent comme un accaparement d'un territoire, leur signifiant leur peu de droit à l'investir et à se sentir en sécurité. Comme l'explique S. Roché (2002) le but des acteurs d'incivilités n'est pas de nuire à la population mais les actes zonards sont pourtant perçus comme des actions ciblées et personnalisées par leur répétition. Ils prennent la forme d'un harcèlement qui produit de la domination (E. Debarbieux, 2002, p. 41).

Il s'agit avant tout d'un problème de règles. Les zonards ne respectent pas, en effet, les codes de comportements appropriés à la situation de quête ni à celle relevant de l'espace public. Aucun individu ordinaire ne stagne des heures avec des amis dans la rue, assis par terre, parlant très fort avec dix chiens qui aboient. Les lieux publics sont avant tout en France des voies de circulation où les individus transitent ; les rassemblements sont donc

mal perçus car inhérents habituellement à des manifestations contestataires (Vulbeau; Barreyre, 1994). Les cafés sont destinés à se retrouver à plusieurs, tout comme les bancs publics, et leur occupation n'engendre pas des interprétations de peur si les règles de conduite sont conformes. Tout cela, les zonards le savent. Ils sont capables de prendre un verre en terrasse, d'opter pour une conduite normalisée et de fait, comme par magie les relations deviennent beaucoup plus simples. Ainsi, le premier jour d'observation, je les retrouve dans un bar où les clients et les employés ne prêtent pas réellement attention à leur marginalité. Malgré tout, Nia ne peut s'empêcher de se faire remarquer en demandant de l'argent à un passant dans le seul but de provoquer et de réaffirmer son identité zonarde déviante. De fait, l'individu concerné observe un mouvement de recul, méfiant il ne comprend pas le sens que Nia accorde à la situation et se sent agressé. Le nœud du problème se situe donc dans le non-respect des règles cérémonielles qui guident « [...] *la conduite quant aux affaires que l'on estime peu importantes par elles-mêmes mais qui valent avant tout [...] comme moyen de communication.* » permettant à chaque interactant de se situer l'un par rapport à l'autre (Goffman, 1974, p. 48-49). Lorsqu'un zonard insulte un passant qui ne lui témoigne pas de respect en manquant de le saluer, la règle cérémonielle est donc bafouée par les deux parties. En réalité les signes la constituant ne sont pas les mêmes pour les deux individus. Les normaux, dans un univers citadin où l'anonymat est une norme, ne prêtent pas d'attention au défaut de salutation et passent à côté des mendiants faisant partie du paysage. Pour le zonard, ce type d'attitude traduit une insuffisance évidente de déférence, le défigurant socialement (Goffman, 1974). Dans le cas du passant, la remarque provocatrice voire l'insulte représente aussi une rupture de la règle cérémonielle, une remise en cause de la déférence et initie en sus, une agression supposée. Car si, pour les zonards, l'agressivité verbale fait partie des formes de communications ordinaires, ludiques et éducatives de leurs groupes, pour les *normaux*, elle constitue un signal alarmant. Les zonards, conscients, par l'agressivité verbale, utilisent l'outrage du symbole de la pacification des mœurs, norme importante de notre société, pour indiquer la non-dévotion à la relation et par extension à la société légitime.

Joe : « *Quand j'fais la cheume, je trace plutôt je demande aux gens : "Nana, bonjour.", j'suis correct et en général ça va, j'suis pas... j' vais pas envoyer chier les gens, à part si, des fois, genre tu demandes que'qu' chose à quelqu'un et le mec i'te répond même pas, j' dis : "Avec le sourire, c'est mieux, quoi.* ». Tu vois, j'fais une petite vanne à la con, gentill'ment, histoire de lui dire". ». Le rite de déférence comprend deux volets à observer pour se dérouler adéquatement. L'un négatif qui proscrit d'entrer dans la sphère idéale de chaque individu, l'autre positif de présentation (Goffman, 1974 ; 1973b). Les zonards en faisant la manche ou en occupant massivement l'espace public, par leurs comportements bruyants, leur toxicomanie et leur alcoolisation, profanent régulièrement la forme négative du rituel, induisant de ce fait une inquiétude chez les autres acteurs. Le manquement au rituel négatif, violation de l'espace minimal qui entoure la psyché, le corps et les biens d'un acteur, entraîne un sentiment profond d'insécurité. Les insultes percutent l'espace

psychique des normaux, les demandes d'argent répétitives, leurs attroupements : leurs espaces physiques. Pour y répondre, les riverains et les commerçants mettent donc en place des sanctions formelles en appelant les policiers, en les délogeant. Celles-ci pénètrent alors dans l'espace minimal zonard, engendrant de l'agressivité (Goffman, 1973b).

Du côté des normaux, c'est bien le défaut de présentation qui induit une rupture du déroulement ordinaire de l'interaction. Pris par les zonards comme des affronts, une dévalorisation insupportable, cette infraction engage des réprimandes par le biais d'insultes ou de provocations qui, elles, relèvent des proscriptions à observer pour maintenir le rite de déférence (Goffman, 1973b ; 1974). Ainsi les deux parties, par leurs attitudes respectives, favorisent les difficultés interactionnelles et sécuritaires.

Outre la déférence importante dans le déroulement de l'interaction, la tenue, elle aussi y contribue. Comme évoquée dans la partie précédente traitant de la stigmatisation, l'image que les zonards offrent d'eux-mêmes n'est pas en accord avec les normes légitimes (Goffman, 1974). Les normaux se trouvent face à des individus inclassables apparentés au mauvais SDF et au toxicomane violent. La lecture de leurs attributs punks et travellers n'est pas à la portée des riverains qui ne connaissent que rarement ces deux cultures et leurs idéologies. Le punk est en effet associé au drogué rebelle. *Pharmacienne* : « Elle était une punk, je sais pas trop comment on dit... ». La tenue dévoile le respect et la civilité octroyés à l'autre et doit se conformer à des critères appartenant à la culture dominante : discrétion, tempérance, contrôle de soi entre autres (Goffman 1974). Or, comme je l'ai mentionné, la culture zonarde, totalement en opposition avec ces modes de comportement, prône la dérision, la provocation, la spontanéité, le naturel et les relations frontales quelquefois abruptes. Ainsi, en ne revêtant pas la tenue adéquate, les zonards n'indiquent pas aux autres individus l'innocuité de la relation. Ce défaut de tenue les empêche de jouer le rôle attaché à leur véritable identité (et non l'identité sociale ou virtuelle mais celle qu'ils estiment être réellement la leur) au bénéfice du rôle de parias agressifs et de trouble-fêtes. La tenue étant incluse dans la déférence, les zonards profanent totalement le rite et rendent difficile la mise en place d'une interaction pacifiée. Ils provoquent ainsi de la crainte chez les commerçants et les habitants qui ont des difficultés à anticiper ce qui peut advenir et à choisir un rôle adapté. Comment ces jeunes drogués vont réagir à leur passage ? Que faire pour éviter leur intrusion dans la sphère minimale ? Comment réagir pour maintenir le rite interactionnel ? Les normaux se retranchent donc dans une position d'esquive et d'attaque, formes de protection, interprétées comme méprisantes par les zonards.

Deux types d'outrages profanatoires en direction des *normaux* ont pu être repérés :

- l'offense de face que les zonards exercent vis-à-vis des *normaux* en les provoquant verbalement,
- le camouflet autodirigé remettant en cause la dignité d'autrui.

Nia : « *Moi j'fais : "Oui Monsieur. Nanana.", tu vois. J's'rai moins con qu'toi. C'est bon. « T'es une p'tite merde ! » « Ouais Monsieur. J'suis désolé, j'suis une p'tite merde. »*

La seconde technique souvent utilisée aussi bien avec des policiers que des individus ordinaires permet dans un premier temps de réaffirmer l'identité zonarde et l'insoumission sociale au dictat d'uniformisation, mais aussi de culpabiliser l'autre quant à ses jugements discriminatoires voire de le ridiculiser. Ce type de pratique humilie l'autre et exprime un réel mépris pour ses interprétations. Dans les supermarchés ou lors d'une manifestation où *Nia* m'accompagne, j'assiste à de telles démonstrations qui plongent évidemment les autres personnes dans un profond embarras. Il lance des phrases comme : « *On va tout braquer !* », « *Je suis super méchant !* ».

Le déroulement des activités routinières de l'avenue violetienne ne peut se faire sans que des événements viennent rompre leurs cours ordinaires. Les débordements incivils des zonards, leur présence dominatrice, engendrent chez les habitants et les passants des pertes de face et des retranchements afin d'éviter à nouveau de telles situations. (Goffman, 1974). Les diverses pénétrations des zonards dans les territoires du moi des riverains : occupation de l'espace, insultes, provocations, bruits, mauvaise tenue provoquent alors des angoisses importantes (Goffman, 1973b).

En se présentant physiquement de manière provocatrice, avec les chiens, en groupe, par ce « *canavas d'actes verbaux et non-verbaux (l'individu) [...] (va) exprimer son point de vue sur la situation, et, par là, l'appréciation qu'il porte sur les participants et en particulier sur lui-même.* » (Goffman, 1974, p. 9). La mendicité, le regroupement, vécus comme ordinaires par les zonards remplissant des fonctions de sociabilité et de revenus, sont perçus par les normaux comme une oppression, une domination territoriale entravant leurs intérêts. La définition de la situation joue ainsi un rôle majeur dans les problèmes interactionnels entre les deux groupes. Le message zonard semble clair : « la société ne nous donne pas de place, désire nous uniformiser, nous contrôler et rompre les solidarités. Nous nous y opposons, nous restons là, nous mendions et pensons que vous devez nous aider. »

Le sens que l'individu normal confère à cette situation ne peut alors que diverger de celui des zonards. Il la vit comme agressive ou du moins déplaisante.

De toute évidence, qu'il s'agisse des zonards ou des normaux, aucun d'entre eux ne tente de réparer le code rituel interactionnel, refuse sa compensation, d'indiquer à l'autre une voie de négociation. Les commerçants, les riverains interpellent la mairie, la presse, la police et rendent publiques leurs rancœurs en dégradant la face des zonards avec plus de sévérité, des avocats installés dans le lieu d'occupation de la Zone les insultent. Les réactions aux outrages interactionnels relèvent souvent de représailles entre zonards et commerçants (Goffman, 1974). Les riverains et les passants quant à eux plus craintifs se retirent de l'interaction et fuient en changeant de trottoir. Les craintes de perte de face pour ces acteurs et d'agressions endiguent toute velléité de prises de contact, instaurent et

entretiennent une certaine distance relationnelle peu propice à une cohabitation harmonieuse (Goffman, 1975).

Ainsi les zonards dérogent à l'image sociale, au rôle assigné, provoquant un moi devenu peu honorable et donc outrageable. Ils finissent donc par en tirer parti, en se conformant partiellement à ce qui est attendu d'eux en tant que stigmatisés par *les normaux*. Quitte à être dénigré, autant profiter de ce statut pour quémander de l'argent et justifier, voire exiger, l'aide que toute personne *anormale* est en droit de recevoir. La stigmatisation entraîne donc des stratégies adaptatives, créatives pour la rendre profitable en partie. Faisant leurs ces caractéristiques discriminantes, ils les intègrent dans leur personnalité. Ainsi, l'apparence traveller ou punk sale devient la retranscription du moi profond des zonards.

Les attitudes elles-mêmes deviennent assumées et partie intégrante de la personnalité. Si les zonards sont des délinquants, des drogués pourquoi alors tenter de dissimuler les prises de stupéfiants ? Pourquoi ne pas être *un arraché* ?

En outre, comme le démontre mon expérience d'observation participante, le seul fait d'être en présence de zonards, porteurs d'attributs physiques disqualifiants, me transmet le stigmate et conduit des chauffeurs de bus, des vigiles de supermarché à adopter une attitude suspicieuse à mon égard et des jeunes filles de quartier populaire à me dénigrer. L'identité sociale de ceux qui se trouvent en ma présence (les zonards) sert d'information sur ma propre identité sociale (Goffman, 1975). Il en va de même avec les ZI côtoyant les ZE lors de la manche. Le stigmate devient alors contagieux et favorise la poursuite de la carrière à la séquence ultérieure en imprimant l'identité sociale des acteurs d'attributs dégradants. L'écart entre l'identité virtuelle et réelle d'un individu compromet l'identité sociale et coupe l'individu de l'environnement social et de lui-même, devenant « [...] *la personne discréditée face à un monde qui la rejette.* » (Goffman, 1975, p. 32). Cette identité de grand toxicomane délinquant, prêt à tout pour obtenir de la drogue, se heurte à celle d'être libre, détaché de toute matérialité, sympathique, ayant des principes moraux..., à tout ce qui peut constituer une personnalité et altère ainsi l'identité sociale des zonards, devenus des parias. Par la reconnaissance cognitive, acte perceptif et la reconnaissance sociale qui représente la part prise dans une cérémonie communicatrice, le public réagit différemment en fonction de la réputation imputée aux individus (Goffman, 1975). *Les normaux* fondent un système de contrôle social informel, élaboré sur la mauvaise renommée à laquelle contribue le public zonard par sa présentation de soi. Le zonard réputé, est alors frappé d'infamie par l'existence de présupposés, de préjugés chez chaque passant qui s'incluent dans une vision plus large, celle du public dont les données AFP témoignent en partie (Goffman, 1975). L'image publique est faite de faits restreints et choisis, rendus spectaculaires et présentés comme un tableau total (Goffman, 1975).
Nia : « *Non, non, c'est les gens qui nous considèrent en bas de l'échelle. Mais moi, j'm'sens pas du tout, du tout, du tout en bas d'l'échelle.* »

Ainsi, la déviance devient une identité sociale et n'est pas liée au seul comportement transgressif d'un individu. Elle est la conséquence d'une catégorisation basée sur la reconnaissance sociale, cognitive et sur l'interprétation des situations. L'individu est alors qualifié de déviant par la genèse même de ces normes et par l'identification de celui-ci à un groupe qui y déroge (Becker, 1985).

Ces difficultés interactionnelles entre zonards et *normaux* perceptibles dans la stigmatisation et l'enchère de perte de face des deux groupes ne se bornent pas à être seulement désagréables pour les acteurs, mais entraînent de surcroît des sentiments d'insécurité et d'ostracisme pour les zonards. Le nombre important de ces jeunes tenant le pavé (entre dix et quinze) impressionne les autres acteurs qui n'osent interagir, favorisant ainsi la pérennisation de leur installation. Des interactions régulières sous le sceau d'une déférence suivant des lignes de conduites compréhensibles par les riverains et les zonards auraient en effet pu créer une occupation mixte, une forme de contrôle informel amenuisant les incivilités. Les zonards les plus déviants auraient ainsi pu être contrôlés par d'autres leur rappelant les procédures légitimes de tenue et de déférence. La présence policière ne peut, par ailleurs, jouer le rôle de médiatisation entre ces jeunes et les habitants, car elle est interprétée par les zonards comme une provocation à laquelle ils répondent. Ainsi, la surenchère des habitants appelant la police et des zonards y rétorquant car, analysant ce recours comme une négation de leur humanité, contribuent au climat tendu du quartier. Néanmoins, force est de constater que l'arsenal réglementaire et juridique des lieux, l'application rondement menée de celui-ci, repousse les zonards hors de la Zone initiale pour investir d'autres territoires mais de façon moins organisée, moins visible. Ainsi, on peut tout à fait admettre que les préconisations de Wilson et Kelling (1982) sur la présence judiciaire et la tolérance 0, aient porté leurs fruits vis-à-vis des zonards. Cependant, d'autres populations marginales ont repris le flambeau et ont agrandi leurs aires d'influences auparavant contenues par la présence zonarde. Les zonards, pour autant, ne se sont pas davantage normalisés mais sont soit partis, soit encore plus isolés dans leur entre soi, limitant encore plus les interactions *out-group*.

4. 2. 1. 4. Quand l'entente est possible...

Dans ce tableau noirci de manière un peu caricaturale pour mieux en saisir les logiques, des espaces et des relations pacifiés avec des normaux peuvent cependant prendre place.

Dans la Zone, l'interconnaissance tissée avec certains commerçants pourrait, si elle s'étendait, influencer de manière favorable l'ambiance du quartier et l'identité zonarde. Ainsi les interactions avec un seul individu zonard, plus faciles car moins terrifiantes pour les *normaux*, conduisent Tata Monique et la patronne Gislaine d'un magasin de vêtements de skate à entretenir de bonnes relations avec La Family. (Goffman, 1973b). Une fois ce premier rapport établi par Nia, professionnel des relations extérieures à La Family, la porte s'ouvre aux autres zonards. Ces commerçantes et leurs employés les défendent alors contre les policiers en plaidant que le trottoir face à leur vitrine leur appartient. Un rapport

d'entraide mutuelle profitable à tous les acteurs naît ainsi après quelques années. Tata Monique se fait porter les courses, Gislaine devient l'unique commerçante auprès de laquelle ils achètent leurs chaussures et de temps à autres, des vêtements neufs. Ils les protègent des exactions de certains membres sans scrupule de la Zone. En échange Tata Monique leur fait crédit, Mme Gislaine des remises. Non enfermées dans des représentations négatives, les deux parties peuvent alors interagir de manière ordinaire, sans qu'une perte de face, des problèmes de déférences ne s'installent. Les acteurs s'alignent les uns et les autres et dépassent les clivages liés aux cadres de références pourtant différents. Gislaine, mère d'une fille à l'allure techno et en couple avec un *teufeur*, connaît superficiellement l'univers techno. Elle possède par ailleurs de gros chiens et, au vu du langage qu'elle utilise, est issue d'un milieu somme toute populaire. Monique, elle aussi, partage avec les zonards la passion des chiens et vient elle-même d'une famille plutôt populaire. Ainsi des intérêts communs et peut-être de proches expériences sociales permettent aux acteurs de prendre contact et d'opter pour des modèles interactionnels et définitionnels des situations relativement compréhensibles. La tenue sale des zonards, si elle rebute, ne fait l'objet ni de mouvements de recul, ni de réflexions ; les propos "capitalistes" des commerçantes ne sont pas non plus raillés par les zonards. Chacun accepte alors l'autre dans sa différence pour autant qu'il respecte les codes de politesse (salutation, communication pacifiée). La mendicité est vue comme une pratique inhérente à des jeunes qui, dans un contexte social difficile où l'État s'est désengagé, où le chômage est croissant, n'ont pas le choix. La toxicomanie, le manque de logement sont analysés comme relevant de défauts familiaux. Avec Nia et d'autres, nous allons régulièrement discuter avec ces dames lors de nos promenades. Lors d'une de ces virées, nous rencontrons Gislaine fumant devant sa porte. Nous nous arrêtons pour la saluer. Nia lui demande s'il elle va bien suivant la formule classique de salutation, et là, Gislaine fond en larmes dans ses bras. Nia la console et apprend que son chien est décédé. Je suis étonnée d'observer une telle proximité entre deux personnes issues de mondes si différents. Ainsi, chez certains commerçants enquêtés, des relations d'échange peuvent s'établir même si, souvent elles se cantonnent à aider davantage les zonards que *les normaux*. Les pharmaciennes gardent ainsi les affaires de certains, les aident administrativement. Cependant, les quelques trahisons de certains peuvent remettre en cause cette fragile cohabitation. Les dettes de Nia et d'autres, tardant à être remboursées, dissuadent Monique de continuer dans cette voie. Les demandes fréquentes auprès des pharmaciennes, épuisées, peuvent aussi conduire à opter pour les mêmes réactions que leurs confrères (la négation ou le rejet). L'entraide mutuelle ne doit ainsi, pas céder le pas à une charité qui, stigmatisant les zonards, les pousse à se conformer à cette identité sociale attribuée de "pauvre bougre", excusant alors certains manquements qui deviennent oppressants pour les normaux. Ainsi si les commerçants tolèrent la mendicité face à leur boutique, un dialogue sur la tenue et la déférence à adopter pour ne pas leur nuire semble indispensable.

Dans le quartier d'implantation du squat, le climat semble plus paisible que dans la Zone, démontrant la possibilité de l'établissement d'un contrat moral respectant les deux parties. Mis à part deux voisins hostiles, les autres, la mairie, la police municipale et nationale de Sénac entretiennent des rapports cordiaux avec La Family. Avec le voisin d'en face, Jean, et un monsieur âgé vivant à côté, se sont tissés des rapports d'entraide et de respect mutuel. Jean leur donne et prête des outils, des matériaux que les squatteurs utilisent pour entretenir la maison, les camions. Il peut arriver alors que les zonards de La Family surveillent son fils, un adolescent de douze ans et aident Jean dans certains de ses travaux. **Yogui** : « À chaque fois qu'*j*'vois l'*voisin d'en face* et que *j*'lui dis qu'*j*'ai envie d'*partir*, tu peux être sûr qu'*i*'fait : "Non, non. Pars pas ! Reste là c'est trop bien." ». Ils remplissent aussi une fonction d'épouvantail à "racailles", dissuadant de manière informelle les autres délinquants de s'attaquer aux maisons proches de chez eux. Les zonards réputés comme potentiellement violents et incontrôlables font en effet fuir certains jeunes déviants. Ils participent alors sans le savoir au contrôle informel du quartier.

Jean, en alertant la police, les a par ailleurs défendus contre d'autres voisins qui étaient venus les agresser au squat. Les policiers de Sénac connaissent bien La Family et sont alors intervenus en leur faveur. Malgré deux perquisitions, la façon de faire des policiers n'est pas vécue ici comme une agression, une discrimination. Ils estiment être traités normalement, sans ostracisme avec le respect ordinairement accordé à tous citoyens. **Nia** : « Ben si. Pas une amitié mais... avec que'qu... avec moi, avec quelques flics municipaux, y a... ; pas une amitié. Mais euh... *I*'m'respectent, *j*'les respecte. »

Le monsieur âgé vivant à côté reçoit leur courrier durant un temps ; eux, en échange, lui font quelques courses et acquiescent à ses demandes comme celle de dégager leurs véhicules des trottoirs. La Family en est même venue dans une certaine mesure à modifier sa tenue afin de se conformer à la norme des voisins. Ainsi, ils n'organisent des fêtes que le week-end, ne montent pas le volume de la musique trop fort, grondent les chiens quand ils aboient, nettoient le jardin face à la rue et plantent des fleurs pour faire bonne impression. **Kundevitch** : « En plus c'est que... *i*'voit très bien qu'*le jardin*, il est entr'tenu derrière et tout, on voit bien. Ou même, *j*'vois, même devant, au niveau du portail, y a des bons sécateurs. On coupe les... *t*'sais on va faire un truc bien carré, tac, tac. ». Bref, ils adoptent certains codes de tenue et donc de déférence de la culture dominante avec plaisir et facilité lorsque les relations n'entachent par leur face. Quand la règle cérémonielle, malgré des divergences idéologiques fortes, est appliquée par toutes les parties alors, l'interaction se déroule sans heurt et permet à chacun de conserver le rôle voulu et de ressentir même une forme de respect pour ce qu'autrui représente.

Leur lieu de résidence semble donc ne pas avoir revêtu d'identité insécurisante malgré les deux squats accolés, la présence de camions et de véhicules en mauvais états. Pourtant, il saute aux yeux que ces deux maisons, leurs occupants ne correspondent pas à la norme, mais les interactions entre La Family, le voisinage, la mairie, et la police ont selon leurs dires permis d'instaurer des règles, un climat de respect mutuel bénéfique à tous. Ainsi, je

n'ai jamais vu de policiers intervenir lors des soirées auxquelles je participais chez eux, ni de débordement des zonards envers leur voisinage. Ici, le don et le contre don permettent aux acteurs de La Family de s'inscrire dans des interactions valorisantes et de faire société avec le voisinage. L'intérêt de ce squat réside aussi peut-être pour les habitants de ce territoire dans la mise en exergue du manque de solidarité actuelle dont souffrent les communautés de *normaux*. Cette solidarité ici appliquée localement paraît ainsi apporter aux uns et aux autres des bénéfices plus conséquents que les désavantages liés à la présence de zonards. On pourrait même s'interroger sur le fait que les zonards favorisent ici le resserrement de liens sociaux.

4. 2. 2. Traitements socio-sanitaires : réduction des risques, normativité

4. 2. 2. 1. Passage du jeune en danger au toxico

La question des jeunes en errance et leur prise en charge spécifique est assez récente dans le travail social, elle date en effet des années 1990 (Chobeaux, 1996). Non distingués de la population des jeunes dits en difficulté, les politiques sociales en leur direction s'inscrivent, pour les moins de vingt et un ans dans les dispositifs de l'ASE du Conseil général et de la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) suivant l'ordonnance de 1945 relative à l'enfance en danger. Pour les plus âgés, les mesures relèvent des Missions locales, des dispositifs d'accès à l'emploi et à la formation⁵⁶, des Comités locaux d'insertion pour le RMI (1988), des Centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), des foyers d'accueil d'urgence (1981). Dans le cas des moins de vingt et un ans, une allocation jeune majeur, un hébergement en Foyer de jeunes travailleurs (FJT), en appartement, en foyer de l'enfance avec un suivi ASE (Accueil provisoire jeune majeur (APJM), ou Protection jeune majeur (PJM) par la PJJ), des aides financières ponctuelles comme le Fond d'aide au jeune (FAJ) sont mis en œuvre. En outre, tous peuvent bénéficier de certaines aides concernant l'accès au logement. Il existe différents dispositifs : allocation au logement temporaire spécifique aux sans abris ou des allocations destinées à toutes personnes ayant un revenu faible ne dépassant pas un plafond (ALS, APL versées par la CAF), ainsi que l'aide du Fond solidarité logement qui se porte garant et caution lors d'une location de logement, et aujourd'hui, le Loca-Pass. Des dispositifs d'accès aux soins leurs sont également ouverts : CMU ainsi que des aides attribuées par les CCAS ou les associations (aides financières, alimentaires). Suite aux émeutes de banlieues de 1981, le rapport Dubedout sur la politique de la ville met en exergue la nécessité de lutter contre l'insécurité, et d'améliorer l'insertion des jeunes. Suivent alors la mise en œuvre de dispositifs comme les ZEP, les Zones urbaines sensibles, puis la création des CDPD (Conseils départementaux de prévention de la délinquance) et des

⁵⁶ 1982 : création des missions locales et des PAIO avec des plan de formations en alternance, stage de préparation à la vie professionnelle ; 1985 : stage d'orientation approfondie, et le stage de formation alternée, le fameux TUC, travaux d'utilité collective, 1986 d'apprentissage

CCPD (Conseils communaux de prévention de la délinquance) au cœur desquels policiers, associations, travailleurs sociaux et la justice œuvrent collectivement pour combattre la délinquance juvénile (Dequiré, 2007 ; Astier, 2010).

Jusque dans les années 1990, l'emploi, l'hébergement, l'accès aux soins et la protection des moins de vingt et un ans sont les portes d'entrées choisies par le travail social pour intervenir auprès des "jeunes en errance". Cette propension à traiter l'errance juvénile par le champ de l'emploi se poursuit jusqu'à aujourd'hui avec divers plans : contrats de travail spécifique, stages, formations.

Un tournant en matière de traitement de la délinquance juvénile s'opère dans les années 1990. Si l'ordonnance de 1945 alliant sanction et éducation prônait l'éducabilité et la réinsertion des jeunes délinquants plus que la répression en optant pour un traitement pénal spécifique des jeunes et celle de 1958 réaffirmait le statut d'enfant en danger du délinquant juvénile, *« À partir du milieu des années 1990, c'est une nouvelle période sécuritaire qui s'ouvre ; deux conseils de sécurité intérieure se tiennent qui contribueront à durcir la politique pénale en direction des mineurs délinquants. »* (Ines, 2007, p. 85). Les lois Perben, le retour des centres fermés, la création de nouvelles prisons pour les mineurs dans les années 2000 continuent dans cette voix. La loi du 5 mars 2007 modifie l'ordonnance de 1945, rajoute aux conseils généraux des missions, place le maire au cœur des dispositifs de prévention de la délinquance en le promulguant pilote du Conseil local de sécurité et de prévention de la délinquance (CLSPD). Par ce biais, le maire peut être alerté par les riverains des troubles occasionnés par les jeunes dits en errance. Cette loi ouvre aussi une troisième voix avec des mesures alternatives aux poursuites : obligation de suivi éducatif, de soin.

Pour les jeunes en errance, plus spécifiquement, leur regroupement aux abords des festivals et leur nombre croissant poussent les municipalités à demander une intervention sociale. L'action des Céméa (associations d'éducation populaires établies en réseau) en leur direction débute ainsi en 1992 avec des recherches actions puis la mise en œuvre d'un réseau de réflexion pour les professionnels sanitaires et sociaux en contact avec cette population. *« Au niveau national, il n'existe pas de politique spécifique à destination de ce public, qui relève de différents dispositifs. »* (Alamarcha Bonnet, 2008, p. 25). Sur le terrain, les clubs de prévention, sous tutelle de l'ASE sont missionnés pour accueillir, orienter les jeunes de onze à vingt-cinq ans.

« La cible privilégiée reste en priorité la tranche d'âge entre seize et vingt et un ans ; cependant, les groupes existants et repérés à partir de diagnostics préalables font émerger des classes d'âge plus ou moins jeunes. Entre onze et seize ans les signes d'inadaptation sociale et/ou d'exclusion méritent une intervention éducative Il en va de même pour les jeunes adultes de vingt et un à vingt-cinq ans. Des situations particulières s'étudient aussi au cas par cas. » (Charte départementale de la prévention spécialisée de X, 2008-2012).

Cependant, dans le secteur de Violet, les missions en faveur de cette population vont massivement incomber au SEIA, surtout à son équipe de rue et à son accueil dit bas seuil ;

le CAARUD. Si au départ, Inès embauchée par le SEIA travaille en partenariat avec Yvon, éducateur du club de prévention du centre-ville de Violet, ce dernier sera, par la suite, engagé par le SEIA et le partenariat inter-associations cessera.

Mathieu : « *Tu parlais de l'ASE, du machin, ça c'est toujours hyper compliqué pa'c'qu'à l'époque, si tu veux historiquement à Violet, Inès faisait du travail de rue, seule, elle s'était acoquinée, si j'puis dire, de Yvon, éducateur spécialisé, qui travaillait au club de prévention du Centre, qui lui même faisait ces tournées seul ; donc ils ont commencé à faire des bouts d'tournée ensemble et à rencontrer un public bé jeunes en précarité, en difficulté qui était sous l'aile du Conseil général. Et euh... au tout départ les projets jeunes en errance et même le foyer, il avait été demandé, par le Conseil générale, que ce soit porté par le club de prévention. Mais le club de prévention a dit que ce n'était pas de son ressort.* ». Le club de prévention se désengage ainsi de ces actions en direction des zonards et le Conseil général privilégie alors le SEIA comme intervenant. Il financera par ailleurs avec l'État et la mairie le projet de foyer pour ces jeunes. Les autres CAARUD de la ville financés par l'assurance maladie et les structures premier accueil comme le Samu social ou encore le Centre d'information et d'orientation (CIO) pour les usagers sans domicile par la Direction générale de la cohésion sociale, œuvrent aussi en leur direction. Dans d'autres communes environnantes les clubs de prévention ne s'investissent pas davantage : soit parce qu'ils ne côtoient pas ce public soit parce qu'on leur a demandé de se cantonner aux jeunes des quartiers populaires, mission première qui leur incombe.

Hayden : « *Ils sont très rares les travailleurs sociaux qui s'occupent d'eux. [...] En Bormade, le département ne veut pas qu'on s'occupe des jeunes en errance. Là on arrête par contre le ... [Magnétophone]* ». Les structures alors en charge des zonards se situent majoritairement dans le champ des addictions ou de l'hébergement d'urgence. Néanmoins, les jeunes rencontrent plus facilement les professionnels en addictologie qui réalisent du travail de rue et les abordent ainsi dans leur univers, et du fait que bien souvent les zonards recourent à du matériel d'injection ou d'inhalation, demandent des soins médicaux, des tests VIH, VHC et des aides financières administratives que ces organismes leur apportent sans qu'ils aient besoin de prendre rendez-vous. On peut aussi se demander si l'orientation choisie par les acteurs zonards en faveur de structures en addictologie n'est pas un choix d'une stigmatisation par défaut. Ne préfèrent-ils pas en effet être identifiés aux toxicomanes plutôt qu'aux clochards accueillis par le Samu Social? Ou fuient-ils les institutions qui axent leurs actions sur l'accès au logement légal dont ils ne veulent pas apparemment? Toujours est-il que, sur ce département, la question de l'errance est marquée par un passage des compétences de la protection de l'enfance vers l'addictologie. S'agit-il d'une forme de criminalisation implicite de l'errance ainsi cantonnée à la toxicomanie, d'une adaptation à la population? En tout état de cause, la conséquence de ce déplacement de compétences de l'ASE à l'addictologie impute aux zonards un rôle social de toxicomane comprenant celui de délinquant et de malade. Il ne serait plus un jeune en danger à protéger. Cherchant lors de cette étude à comprendre le rôle du Conseil général et

de ses orientations dans la prise en charge des jeunes en errance, surtout celui de l'ASE vis-à-vis des mineurs en errance, je téléphonais à la responsable. La réponse fut fort instructive : « *Chez nous il n'y a pas de jeunes en errance, ils ont tous des éducateurs* », je relançai alors « *Mais certains doivent fuguer ou vivre dans la rue ?* », elle rétorqua « *Oui, mais sur leur dossier, ils ont un suivi, un responsable, donc ils ne sont pas en errance !* ». Étrange réponse que celle-ci, définissant l'errance par le manque d'un nom d'éducateur sur un dossier administratif. Je tente alors, grâce à l'aide d'une amie éducatrice Armelle, d'enquêter des professionnels d'une Maison départementale de l'enfance qui accueillent en urgence tout mineur en situation de danger. Le rendez-vous avec le chef de service ne donnera rien. Les mineurs en errance semblent être un sujet particulièrement tabou. Armelle qui y a travaillé plusieurs mois, me dira qu'en définitive les fugues sont assez courantes dans le quartier des adolescents mais qu'il n'y a pas assez de moyens humains pour les en empêcher. Les éducateurs se sentent alors coupables de ces situations et les dissimulent autant que possible à la hiérarchie par peur de licenciement. Où vont alors ces jeunes et qui s'en occupe ?

Mathieu : « *Là, en c'moment, on voit à la gare une nana qui est très en difficulté, qui est très en danger à mon avis, euh... qui a..., qui s'est, qui a fait une fugue d'un établissement qui avait un contrat jeune majeur mais qui du coup n'est plus suivie. Le club de prévention, on est obligés de les tanner. [...] C'est des populations qui sont peut être trop à la marge qui font qu'à Violet en tout cas les clubs de prévention sont pas très... y avait un créneau pour eux et ils s'en sont pas du tout saisis. Donc, nous des fois, on est en difficulté pa'ce qu'on a, on voit, on rencontre des gens que l'on estime être en danger, prendre des risques et là c'est majoré par le fait qu'ce soit des jeunes et y a des dispositifs plus importants que nous c'qu'on peut fournir et on a pas beaucoup de relais.* ». Yogui, lui-même, vivra cette aventure après avoir mis à mal l'équipe d'un foyer d'accueil, et dealé dans un appartement de l'ASE. Il se retrouve ainsi dans la rue, sans suivi, sans rien. De même le CIO⁵⁷ et les CHRS refusent autant que possible de s'en occuper. **Mathieu :** « *Ouais, voilà, moi, j'ai eu, en particulier avec une assistante sociale des échanges qui étaient assez rudes et c'était la seule fois de ma carrière ; parce qu'elle avait quelqu'un qui était sous traitement Subutex [...]. Je lui ai expliqué que moi, en tant qu'assistant social, je ne pouvais pas forcément la voir, puisque cette activité, nous on est pas un centre social. [...]. Ça devient infernal après. On a besoin de cases pour nos dispositifs, y a un besoin pour ça pour borner les trucs et je me demande justement si la fameuse construction de concept jeune en errance n'est pas venue là quelque part pour essayer de donner une visibilité et de rationaliser l'approche qu'on peut avoir vis-à-vis d'ce public-là.* ». L'incapacité de cette population tient-elle à ses caractéristiques multiples qui rendent difficile son orientation et l'identification des services normalement missionnés dans son accueil ? Ou tient-elle de ce que les usagers dégagent ? Est-elle due aux formes

⁵⁷ Centre d'information et d'orientation pour les SDF. Leurs missions consistent à les aider administrativement et socialement.

de relations et d'interactions qu'ils nouent avec les professionnels du social ? Il semble qu'à la première question la réponse soit non. Pour les moins de dix-huit ans en tout cas, c'est la protection de l'enfance qui prime, pour les autres cela dépend de leurs demandes. Une personne qui veut un hébergement relève de structures aptes à l'aider dans ce domaine, si elle est toxicomane, de surcroît, elle consultera en prime des professionnels en addictologie. Quant à la seconde interrogation sur l'impression que les zonards génèrent auprès des travailleurs sociaux, il apparaît que le stigmate de toxicomane que les zonards endossent agisse sur leur traitement. **Gérard** : « *Enfin nous on a du mal à les loger ces gens dans les infrastructures qui existent. [...]. Oui mais, c'est ... non, souvent oui pa'c'qu'ils ont des chiens et que Mamert c'est plus comme avant, ils s'acceptent plus autant de chiens qu'avant et c'est p'tits chiens. [...]. Ah, mais... , même sans le chien, pa'c'que l'chien, on peut le placer. [...]. Ils sont toxicos de toute façon, ben ça a pas changé. [...]. Y a aussi un truc que les CHRS donnent comme argument ; c'est que... i'peuvent pas avoir trop de toxicos comme i'disent au même endroit, au niveau du groupe.* ». Comme nous l'avons vu précédemment, le sens commun attribue aux usagers de drogues des tares et des vices qui les empêchent de faire société. Même chez les professionnels sanitaires et sociaux, cette représentation semble vivace et produit des interactions rejetantes à l'encontre des zonards.

À ce problème de renvoi de balles, ou de "patates chaudes" comme sont nommés dans le champ social les usagers dont personne ne veut, s'ajoutent des difficultés structurelles. La baisse des moyens, ou le manque souvent évoqué par les professionnels du social explique cette discrimination faite à l'égard des zonards. Ne pouvant déjà pas accompagner les populations classiquement à leur charge, l'ajout des zonards à une file active déjà saturée pourrait expliquer en partie leur attitude. D'autre part, le contexte actuel de paupérisation pousse certaines franges de la population autrefois pourvues d'habitat à se retrouver sans domicile et la surcharge des Centre d'accueil de demandeurs d'asile incitent les réfugiés à se rendre dans les CHRS. Les travailleurs pauvres, les demandeurs d'asile engorgent les CHRS et les établissements d'hébergements sociaux alors même qu'ils ne leur sont initialement pas destinés (Senat, 2011). **Gérard** : « *Violet a monté ses seuils d'accès au logement, j crois qu'les structures ont monté aussi, hein. Donc, ceux qui restent en bas, i'restent en bas. Ceux qui étaient avant accessibles au bas seuil, bas seuil, pour le log 'ment vu que tout a augmenté, les structures sociales ont fait pareil. [...]. Et quelqu'un qui a moins d'vingt cinq-ans, une crête, pas d'revenu, va lui trouver un appart si c'est qu'elle veut. Ça va prendre des années.* »

La loi de 1998 qui avait fait de la lutte contre les exclusions une des priorités gouvernementales, la loi du 31 mai 1990 sur le droit au logement, puis celle du 18 janvier 2005 relative à la programmation pour la cohésion sociale, ainsi que les quatre plans nationaux couvrant la période de 2008-2011 semblent se heurter à des conditions économiques et sociales telles qu'il est impossible d'engager des financements suffisants au niveau local, départemental et national. Le traitement social différentialiste d'une jeunesse en errance par rapport à une jeunesse des quartiers, son confinement dans le

champ de l'addictologie et du logement, le refus d'une prise en charge labellisée ASE ne risquent-ils pas de réaffirmer le stigmate de cette population ? Néanmoins, les professionnels des CAARUD, du Samu social bricolent des aides mais comment leurs orientations, leurs représentations des usagers vont-elles agir sur l'identité zonarde ? Le travail social français s'est-il défait de ses visées normalisatrices ?

4. 2. 2. 2. Des professionnels sous le joug de l'errance

Les intervenants en addictologie, des structures d'accueil de première ligne comme le Samu social, le club de prévention en milieu rural mais aussi des associations de bénévoles se retrouvent donc, dans l'exercice de leurs fonctions, face à cette nouvelle population que sont les zonards. Les autres professionnels, quant à eux, les côtoient majoritairement dans leur vie quotidienne, en bas de chez eux, en centre-ville ou les ont rencontrés dans des postes occupés ultérieurement dans des structures de premières lignes. Ni toxicomanes classiques car SDF, ni SDF clocharisés, ni jeunes déviants des quartiers, les professionnels peinent eux-mêmes à les identifier. Chez les travailleurs sociaux, le problème de la nomination va s'ajouter à celui de ne pas vouloir, par conviction éthique, les catégoriser. **Cédric** : « *Nous, on accompagne un jeune. C'est pas un délinquant, un jeune à casquette ou, tu vois, un punk à chien.* ».

L'emploi du sigle SDF, ici, est rarement associé aux jeunes et identifie une personne relativement âgée. Les représentations des travailleurs sociaux se basent sur l'apparence : treillis, chien, piercings ; les conduites et pratiques des acteurs. Leur allure constitue un critère d'identification majeur. Le vocabulaire le plus utilisé est donc "jeune en errance" ou "toxicomane", parfois "zonard". Les enquêtés naviguent entre des explications de l'errance fondées sur une forme de choix, un déterminisme dont les acteurs n'ont pas conscience, un passage initiatique mais centré davantage sur les pratiques que sur les acteurs. **Dominique** : « *Parce que dans l'errance y a ceux qui vont vivre un moment l'errance dans leur vie comme un truc initiatique, [...], et ceux qui passent par là parce qu'ils ont pas trop le choix et risquent d'y rester dans tous les sens du terme.* ». On parle ainsi davantage d'errance que de jeunes en errance. **Hayden** : « *La première catégorie c'était : ceux qui n'étaient pas encore dans la rue, ceux qui n'étaient pas encore en rupture avec la famille, y avait pas de rupture totale [...]. Deuxième catégorie : je les ai appelés les néophytes. Ils étaient dans la rue mais pas tout à fait. [...]. Après, y avait une deuxième catégorie, c'était les jeunes en errance. Ceux qui commençaient effectivement à être installés et c'était plus une errance conjoncturelle mais ça commençait à être structurel. [...]. Et également une errance qui pouvait être destructrice pour eux, on allait vers la troisième catégorie qui était pour moi les clochards.* ». L'errance est donc dans sa forme la moins grave un parcours initiatique permettant à l'individu de trouver son identité dans une société où les rites de passages seraient flous voire inexistants et elle s'analyse sous le jour des théories de l'ordalie et des conduites à risque (Le Breton, 2002).

Cédric : « Ça renvoie aussi très très bien à ce qu' tu disais tout à l'heure aux conduites à risque. Moi, je sais que j'ai fait aussi mon mémoire là-dessus, donc j'ai énormément apprécié cette thématique avec *Le Breton* tout ça, [...], avec une adolescence qui tend à se prolonger dans le temps aussi. [...]. Ils créent leur propre média, leur propre rite et de cette manière-là. ». L'errance signe ici la difficulté à passer du statut d'adolescent à celui d'adulte, le déficit d'une société désorganisée où le déclin des institutions, des luttes collectives renvoie chacun à ses propres ressources pour élaborer seul son propre sens et donc à des rites de passage individualistes bricolés, non soutenus par un forte trame de sens collectif (Le Breton, 1991). Cependant, l'individu en errance n'en est pas réellement acteur, il n'a aucune conscience de ce qu'il joue et sa quête statutaire à travers ses pratiques à risque devient quasi pathologique durant un temps (Valleur, 1989 ; Charles-Nicolas, 1984). Il réitère sans cesse l'expérience de proximité avec la mort jusqu'au moment où il se sent assuré de sa valeur. La deuxième voix de l'errance consiste à penser l'univers de la rue comme moins dangereux que celui de la famille, à le considérer comme une fuite, une révolte. Les discours sur les dysfonctionnements familiaux et la reproduction des comportements familiaux inadaptés sont en effet récurrents. La famille détermine par son éducation, ses carences économiques, sociales, culturelles l'élection d'une vie marginale par réaction ou reproduction, transmet des comportements antisociaux sur plusieurs générations. Cette vision rappelle étrangement les théories de Lombroso (1887) et des handicaps sociaux développés dans les années 1960-70 (Karsz and al, 2004).

M. Michel : « Puis, c'est des générations de familles qui sont en difficulté, ça pose question sur les déterminismes. »

À cela s'additionne, la fréquentation de structures de l'enfance en danger, de familles d'accueil, incapables de répondre aux besoins de l'enfant voire le maltraitant. **Mathieu :** « Et puis t'as toute la batterie de... ceux qui ont subi des sévices sexuels en famille d'accueil, c'est... ». **M. Michel :** « On a beaucoup de jeunes qui sortent de parcours institutionnels divers. [...]. Pfff ... quand on sait ce qui se passe dans les CEDEF⁵⁸, quand on a quelques antennes à l'intérieur, mais c'est grave quoi. »

La thématique des violences sexuelles est abordée comme l'une des causes du passage à la rue des filles. Touchée dans son intégrité, la personne se déconstruit allant jusqu'à s'abandonner à la rue, se déstructurer totalement. Elle ne prend plus soin d'elle, s'autodétruit. Des parcours de vie difficiles poussent alors des jeunes, déjà en voie de "désocialisation", déprivés des ressources nécessaires à une intégration, à se marginaliser. Accumulant ruptures familiales, scolaires, et du monde professionnel, sans lien social capable de les retenir, ils se retrouvent à la rue et souffrent de par ce passé de troubles psychologiques et d'immaturation affective. Ces jeunes sont analysés comme plus « désinsérés » que d'autres toxicomanes, souffrant de problèmes psychiques. Cette désocialisation indique en creux une conception de la désinsertion, proche de celle de V.

⁵⁸ CEDEF : Centre départemental de l'enfance et de la famille relevant de l'ASE.

De Gaulejac, caractérisée par une logique individuelle de ruptures s'enchaînant jusqu'à la perte d'identité. **Cathy** : « *C'est s'accrocher à une identité plutôt que d'être rien.* ». Au bout de cette évolution pour certains, la troisième marche de l'errance, la clochardisation. L'errance juvénile est donc vue comme un processus relativement non conscient et non choisi dont le départ est une fugue ou plus souvent une mise à la porte par la famille.

La représentation du zonard est donc assez misérabiliste, et peu d'enquêtés du travail social n'accordent au fonctionnement de ces jeunes une réelle organisation et ne leur reconnaissent de culture particulière. **Hayden** : « *Y a pas une culture spécifique, mais il y a une sorte de culture qu'ils croient, qu'ils pensent et la preuve, c'est que ils s'habillent différemment, ou ils essayent. Ils portent le A avec le cercle, donc l'idéologie anarchiste.* ». Ainsi quand ils concèdent à accorder aux jeunes une forme de culture, celle-ci tout de suite se pose en inférieure, en illusion groupale. **Mathieu** : « *Voilà je pense qu'il y a une illusion groupale. [...]. Pa'c'que quand t'es jeune et qu't'arrives dans la rue, elle est rassurante. Il faut s'mettre en groupe, j'imagine pour survivre.* ». Le concept d'illusion groupale de D. Anzieu (1999) avance qu'un groupe à un moment de son existence se sent soudé, appartenir à une histoire commune ; alors, la réalité extérieure est désinvestie au profit du groupe qui se construit par ailleurs sur un fantasme sous-jacent spécifique. Ce sentiment de mêmeté des membres du groupe n'est en fait qu'un leurre servant à maintenir le groupe durant un épisode critique. Rien n'est alors construit, conscient.

Ils vivent dans un environnement anémique⁵⁹ où la rue, naturalisée en espace de violence, devient le lieu de l'expression de leur animalité humaine. L'état de nature est ici bien présent dans les images conférées à ce mode de vie. **Gérard** : « *Moi, j'ai été surpris quand j'ai embauché ici, de voir à quel point la vie à la rue c'était vach'ment violent, ouais, et ouais, limite animal, ouais.* ». Leur violence même est perçue par quelques-uns comme irraisonnée, sans fondement, sans règle, sans norme, ayant pour but de devenir le dominant. **Émilie** : « *Ben y a des histoires ou non, c'était du sadisme pur, des gens qui ont été séquestrés des jours, et euh... torturés, bon on leur a pas arraché des dents mais limite. [...]. Et après pour être le chef aussi, tu t'insères, pour être le maître...* ». La seule forme d'organisation reconnue est la plus basique, celle du chef et de sa meute renvoyant encore une fois à leur animalité. **Tristana** : « *Ils ont un fonctionnement assez traditionnel ...* ». **Émilie** : « *Archaïque. Ouais et puis la hiérarchie qui est entre eux. Des leaders dans la bande. Y a quand même pas mal de violence quoi dans les squats et tout. C'est quand même des trucs assez trash, des gens qui ont été séquestrés... tu vois y a des histoires ...* ». **Mathieu** : « *J'ai visité un squat derrière à Ciébel, ça frôlait l'humanité, c'que j'ai vu. I'z'allaient chier, pisser, et les gens qu'on voyait étaient à peu près nickel sur eux et dans la relation, i' te paraissaient pas pétés, on était pas sur du pathos et en fait, t'allais chez eux tu t'rendais compte qu'en fait i'vivaient dans la merde ! Dans leur merde !* »

⁵⁹ Au sens de Durkheim : dérèglement du système des valeurs et absence de normes sociales « L'anomie, en effet, donne naissance à un état d'exaspération et de lassitude irritée qui peut, selon les circonstances, se tourner contre le sujet lui-même ou contre autrui [...] ». (Durkheim, 1897, p. 64).

Les zonards vivent ainsi aussi bien dans la saleté que dans une jungle impitoyable où chacun tente de tirer profit de l'autre, où la solidarité n'est qu'illusion. Certains intervenants sociaux vont jusqu'à dire qu'ils sont incapables de gérer leur vie, que le chien n'est qu'un appareil pour montrer son appartenance à la Zone, que les relations affectives n'existent pas vraiment. Leur nomadisme de même est inexistant ou pathologique et leurs projets n'aboutissent que rarement. **Christian** : « *Celui qui est sédentaire, il aspire à partir. Après t'en as qui vont faire une tentative et puis qui reviennent, t'en as pas mal. J'ai vu sur trois ans, t'en as qui disent : « Ouais, j'veins m'casser, tout ça, j'veins aller à Toulouse, j'connais des potes qui vont faire machin, machin, j'veins changer d'vie en gros.* ». Puis six mois après, i'reviennent et des fois, moins qu'ça. ». Les zonards s'éloignent un peu, tentent de partir mais reviennent à chaque fois en quête de repères qu'ils ne supportent plus. Ils errent. Lorsqu'ils arrivent à bouger, ils n'ont aucun but, aucun objectif réel, si ce n'est celui d'aller dans des festivals. Or, cette dimension de plaisir ne semble pas constituer pour les professionnels sanitaires et sociaux une motivation légitime qui pourrait être considérée comme un objectif. **Hayden** : « *L'errance, c'est ça et c'est vrai que ça correspond puisque effectivement, ils sont mobiles et i'vont à gauche et à droite, ils ont pas d'objectifs particuliers ; c'est ce qui différencie les nomades.* »

Ils sont vus comme méconnaissant la vie normée. **Sandrine** : « *Et puis i'z'ont des images dans la tête, on a tous des images préconçues ; moi j'ai une idée préconçue d'un squat par exemple, avant d'y aller et eux ont des idées préconçues de qu'est c'qu'une vie en appartement et une vie d'couple en appartement, par exemple.* ». Les projets ainsi ne peuvent que rarement aboutir. La vie de camion, alternative n'est qu'un rêve auquel ils se raccrochent et qui leur permet de survivre. **Sandrine** : « *Après, c'est comme i'z'ont leur fantasmes : t'sais, les filles, c'est avoir leur camion, vendre les bijoux qu'elles ont fabriqué dans les festoches et tout ça et les garçons, c'est tailler la route, éventuellement faire des tatouages et des piercings.* ». Mais au fond d'eux mêmes tous aspirent à la normalité : un appartement, un travail, une famille. **Mathieu** : « *Moi franchement dans le discours dans les échanges que j'ai pu avoir avec ces jeunes-là, c'est qu'à un moment donné, ils ont très souvent quand tu... le désir d'une forme de normalité, mais elle est... C'est-à-dire que avec une bonne partie de ceux avec qui j'ai discuté, en fait si on leur propose un appart', i's'acceptent.* ». Le problème est bien qu'ils n'en ont pas conscience ou s'autocensurent du fait des conditions qui les environnent, de leur habitus. Pourquoi alors n'accèdent-ils pas aux hébergements pour SDF ? Tout simplement parce qu'ils ont des chiens et que le contexte structurel leur est défavorable.

Une des dimensions majeures de la représentation de l'univers du travail social est le lien entre une addiction lourde, extrême et multiple et les zonards. Tous perçus comme polytoxicomanes, leurs pratiques sont associées à des pulsions non maîtrisées. L'agressivité, la violence sont encore reliées à la drogue. Bien que Christian mette en avant qu'ils ne sont absolument pas dans l'autodestruction et même, pour certains,

simplement dans une façade leur permettant de s'intégrer au groupe : « *C'est un groupe relativement équilibré. C'est plus des gens qui sont atteints de névroses qu'ils vont soigner par des produits. C'est pas des gens qui sont dans une dimension d'autodestruction.* » ; d'autres pensent qu'ils sont atteints de psychose, psychopathie, bipolarité expliquant en partie leur propension importante aux toxiques. En addictologie, le lien est en effet souvent effectué entre troubles psychiques et consommations de stupéfiants l'un expliquant l'autre dialectiquement (Charles-Nicolas, 1984). Le nomadisme des jeunes est ainsi interprété comme le signe de difficultés psychologiques, leurs revendications culturelles, de solidarité comme des rationalisations visant à supporter une situation de précarité imposée. Les intervenants baignent donc dans ces apports théoriques, dans ceux de F. Chobeaux (1996) et dans des approches liant SDF et folie comme celle de Declerck (2001) qui colorent ainsi leurs représentations. **Mathieu :** « *On a compris dans cette population-là, une proportion non négligeable de personnes atteintes de troubles. [...] Alors, j'y crois pas du tout à leur solidarité.* ». Ce regard pessimiste sur la condition zonarde doit être mis en lien avec le contexte des politiques sociales ayant fait de l'exclusion depuis 1998 l'une de ses priorités (Astier, 2010). L'exclusion, présentée de manière passive par la loi de 1998 et par quelques scientifiques, alimente l'image du jeune désocialisé sans domicile (Castel, 1995 ; Paugam, 1996 ; Karsz and al, 2004). Il est en effet difficile de comprendre pourquoi et comment des jeunes peuvent accepter de vivre dans de telles conditions et ces théorisations permettent justement de donner un sens, mais un sens quelque peu misérabiliste qui conforte le stigmate zonard et entretient les interactions spécifiques entre les intervenants sociaux et les zonards.

Taxés d'utilitaristes, les zonards se livrent peu, consomment les services qui leur sont proposés sans investir réellement la relation éducative. **Mathieu :** « *... L'équipe a beaucoup plus tendance, pa'c'qu'elle s'est énormément renouvelée cette équipe y a deux ans et d'mi, trois ans, l'équipe a beaucoup tendance à renvoyer qu'ils se sentent prestataires de service.* ». La représentation de ces jeunes « *très en difficulté* », « *désocialisés* », entraînent des prises en charge éducatives et sanitaires peu intrusives où l'investissement demandé est faible. Vus comme ne pouvant pas répondre à des objectifs jugés inatteignables de leur place dans un délai moyen (travail sur soi, accès à l'emploi, la formation, l'hébergement autonome), la première marche de la prise en charge consiste à tisser une relation de confiance basée sur la distance. Les intervenants répondent alors aux seules demandes effectuées par les zonards : les requêtes matérielles (matériels stériles d'injection et d'inhalation, aides financières, administratives, douches, soins somatiques infirmiers). N'entrant pas dans la sphère privée du zonard, celui-ci ne se sent pas menacé et pourra par la suite s'ouvrir à un accompagnement (Goffman, 1973b). Il semble pourtant que cette phase perdure très longtemps du fait des missions de réduction des risques incombant aux structures les accueillant ou ne puisse être dépassée de par le caractère mobile de la population. Ces facteurs expliqueraient ainsi que les professionnels se sentent utilisés, non reconnus et que les interactions qu'ils tissent alors consistent à répondre

uniquement aux sollicitations entraînant de fait, dialectiquement, des demandes purement utilitaristes. **Gérard** : « *La priorité, c'est pas effaroucher les gens pa'c'que la priorité c'est qu'ils reviennent pour aller chercher du matos ; voilà, la base c'est la prévention sida hépatite. [...]. Et c'est vrai qu'des fois, on est un peu frileux d'aller dans l'vif avec les gens, de peur de... , pa'c'qu'c'est arrivé qu'on fasse trop de démarches avec les gens, et qu'on les perde. [...]. Et ça ça fait partie des sujets que j'aborde très rarement l'enfance, la naissance du truc, j'saurais pas quoi en faire, en fait. ».*

Exigeants, ils estiment, en effet, que s'ils sont considérés comme de pauvres SDF passifs, atteints par des troubles psychologiques, les intervenants doivent alors se mettre à leur portée et répondre rapidement à leurs demandes souvent uniquement matérielles. Le stigmaté devient alors un bénéfice.

Perçus comme étranges, voire agressifs, ils refusent le devoir que leur assignent les *normaux* professionnels du social : à savoir endosser le stigmaté tel quel, se normaliser, comprendre, faire fi des dépréciations et des maladroites des *normaux*. « *En réalité les normaux ne sont pas méchants ; s'il leur arrive de l'être, c'est par méconnaissance. Il convient donc de les aider gentiment à se comporter avec égards. Il ne faut pas leur retourner leurs affronts, leurs rebuffades ni leurs remarques déplacées. L'individu stigmatisé devrait au contraire, ou bien n'y prêter aucune attention, ou bien s'efforcer avec sympathie de rééduquer son offenseur en lui démontrant point par point, tranquillement et avec tact, qu'en dépit des apparences il est lui aussi au plus profond de son être parfaitement humain.* » (Goffman, 1975, p. 138). Les demandes paradoxales de normalisation et d'assomption du stigmaté auprès de personnes qualifiées comme en difficulté donc normalement moins aptes à mobiliser des stratégies relationnelles efficaces et légitimes, génèrent chez les membres de La Family des attitudes ambivalentes. La normalisation quand elle touche la déférence, est souvent acceptée, l'empathie liée au sentiment de peur générée aussi ; en revanche, tout ce qui touche à l'identité pour soi, l'identité sociale *in-group* n'est pas négociable. Ainsi, s'ils tolèrent une partie du stigmaté apposé concernant leur marginalité, leurs addictions, leur potentielle violence, leurs troubles psychologiques, leur irresponsabilité quant à leurs conditions, ils réfutent en contrepartie l'anomie, l'inconscience dont on les taxe. Par conséquent, les zonards correspondent aux marginaux, aux déviants sociaux décrits par Goffman. « [L'une des variétés et des significations des déviations ont] *pour nous une importance particulière, à savoir celle que manifestent des individus qui donnent l'impression de refuser délibérément et ouvertement d'accepter la place sociale qui leur est allouée, et qui agissent de façon irrégulière et plus ou moins rebelle à l'égard de nos institutions les plus fondamentales : la famille, la hiérarchie des âges, la distinction stéréotypée des rôles entre sexes, l'emploi légitime à temps plein, accompagné d'une identité personnelle unique et ratifiée par l'État, les barrières de classe, la ségrégation des races. Ceux-là sont les « marginaux ».* », en communauté ce sont des « *déviants sociaux* » (Goffman, 1975, p.166). Les zonards, en effet, rejettent la place de pauvre miséreux irrationnel souffrant d'anomie, incapable de faire société. « *Les déviants sociaux, tels que nous les définissons,*

sont donc ceux qui arborent leur refus d'accepter la place qui leur est allouée, et que l'on tolère provisoirement, pour autant que leurs gestes de révolte ne sortent pas des limites écologiques de leur communauté. » (Goffman, 1975, p. 167-168). Auprès des structures du travail social, bien que n'acceptant pas de se résigner au rôle alloué, les zonards restent cependant relativement conciliants, percevant leurs attitudes avant tout comme de l'aide même ci celles-ci, selon eux, ne sont pas forcément les plus adaptées et continuent d'alimenter le stigmaté. Certains néanmoins, profitent de l'accueil quasi inconditionnel des CAARUD pour mettre en scène leur stigmaté de manière retournée. **Christian** : « *Y en aurait un qui aurait mis un coup de pied à son chien. L'autre, le 3^{ème} gars, est venu rapporter et donc celui qui avait peut-être mis le coup de poing à son chien, s'est ramassé coups d' pieds, coups d'poing dans la tête etc... Mais euh... prfff. Nous, ça a été très violent ici pa'c'que l'autre était en état de tension ; sinon on était pas du tout en danger. [...]. Je pense même que c'est pas du tout innocent qu'il soit venu péter un câble ici et pas ailleurs. [...]. On va avoir des gars qui vont quasiment se donner rendez-vous ici pour se foutre sur la gueule. Pa'c'qu'ils savent qu'on est contenant et qu'on va pas les foutre au trou, je pense.* ». Davantage considérés comme des désocialisés en souffrance, les zonards en jetant leur capital agonistique à la face des normaux stipulent leur désaccord avec leur classement social, leur possibilité d'action sur le monde. Ils préfèrent, en effet, être des guerriers dans une jungle urbaine, des toxicomanes agressifs et extrêmes que de pauvres SDF désœuvrés. La révolte contre le stigmaté se traduit donc par des passages violents mis en scène dans des aires institutionnelles pouvant par ailleurs en limiter la portée et sont essentiellement dirigés vers leurs compagnons.

Les interactions avec les autres intervenants du monde sanitaire et social sont-elles toujours les mêmes ? Et ne dépendent-elles pas des contextes d'action propre au travail sanitaire et social ?

4. 2. 2. 3. Bénévole « porte-parole », une stigmatisation réactualisée

Jean-Paul, président d'une association militant pour le droit au logement convoque, à sa manière, la dichotomie du bon et du mauvais pauvre pour différencier les zonards des vieux SDF. Elle se fonde sur la notion de choix, d'engagement politique. Les zonards selon lui sont des « *espèces de teufeurs* » en « *micro révolte* » qui ont « *la possibilité d'aller chez papa, maman* ». Ils ne se mobilisent pas, manquent de respect à leurs défenseurs. Cette analyse découle d'une part de sa propre trajectoire d'ancien SDF et d'autre part de son rôle de représentant militant de la cause SDF sur Violet qui cherche à donner une image plus valorisée des SDF (Goffman, 1975). Porte-parole du milieu de la rue, il estime donc que ces jeunes zonards par leurs attitudes désengagées, leur présentation de soi et leur fausse précarité entachent l'étiquette qu'il tente de mettre en place. « *Un autre de leurs devoirs quotidiens consiste à paraître en tant que « porte-parole » devant divers publics de normaux et de stigmatisés : ils défendent la cause de ces derniers, et, quand ils en font eux-mêmes partie, se présentent en modèles vivant d'une*

conquête de la normalité, en héros de l'adaptation, dignes de récompenses publiques pour avoir prouvé que quelqu'un de leur sorte peut être une personne accomplie. » (Goffman, 1975, p. 38). Ainsi lorsque lors de réunions à la mairie, Mathieu, un zonard qui s'est investi dans l'association Révoltes Variées sur la demande de Jean-Paul — Jean-Paul en effet, met un point d'honneur à ce que les gens de la rue puissent être acteurs de cette association—, arrive en état d'ébriété, en se conduisant suivant les codes zonards, il devient difficile pour Jean-Paul, en quête de reconnaissance de son parcours et de son combat, d'accepter son écart de conduite. **Jean-Paul** : « *Tu vois c'qu'i était compliqué c'est qu'avec Mathieu on débarquait à la Mairie il était complètement bourré, c'était chaud, t'aurais vu les réunions : « oh enculés ! » ; t'avais les chiens dehors.* ». Mathieu, par contamination stigmatique risque alors de décrédibiliser la lutte de l'association. Les zonards, en effet, bien que voulant redorer leur blason, ne se situent pas dans l'adaptation normative, ne veulent pas qu'on les considère plus positivement à l'unique condition qu'ils se conforment aux normes légitimes. Ils désirent uniquement qu'on les accepte tels qu'ils sont. Cette conception de la reconnaissance sociale se heurte alors à celle de Jean-Paul davantage basée sur l'effort d'intégration normalisée. Le temps conséquent que Jean-Paul accorde à ce combat confère à sa position la forme de profession et non de simple porte-parole indigène. Représentant de sa catégorie, mais plus faiblement stigmatisé, il n'est plus présenté par les siens comme un exemple à suivre mais par les zonards comme un traître à la cause. **Jean-Paul** : « *Et du coup, je me suis aperçu que les gars de la rue, pa'c'que je faisais des choses et c'est des retours que j'ai eu de Obu, c'est des retours que j'ai eu de plein de gens : « T'es cul et chemise avec la mairie ». [...]. Ouais voilà, donc on s'est dit, on les inclus, donc j'inclus Mathieu ; donc avec Mathieu on surfe complètement sur la vague de l'émotion avec la mairie.* ».

« *En premier lieu, puisqu'ils font profession de leur stigmaté, les dirigeants issus du groupe sont obligés d'avoir des rapports avec des représentants d'autres catégories, [...]. Au lieu de s'appuyer sur leur béquille, ils s'en font une crosse de golf, et cessent, du point de vue de la participation sociale d'être représentatifs des gens qu'ils représentent.* », voire, ils rappellent publiquement aux stigmatisés leur rôle (Goffman, 1975, p. 40). C'est ainsi que voulant les soutenir, Jean-Paul devient celui qui signifie une nouvelle fois le stigmaté et se voit rabrouer par ces jeunes qui ne s'identifient pas aux attributs SDF mis en avant par leur défenseur. En ne cessant pas de rappeler les problèmes de logements rencontrés par ce public et leur difficile acceptation sociale, Jean-Paul ne fait qu'alimenter l'étiquette sociale SDF passive et misérabiliste dont les zonards veulent se défaire. Il se heurte par ailleurs, en tant que bénévole, aux professionnels reconnus du social qui ne l'acceptent pas comme un des leurs. Dans un contexte de restrictions budgétaires, de rationalisation et d'évaluation des interventions sociales, une compétition s'établit ainsi entre le secteur bénévole et celui plus légitime du travail social professionnalisé qui se sent alors menacé (Astier, 2010 ; Ion, 2005 ; Autès, 2004). Rejeté par les stigmatisés et par

le nouveau groupe auquel il pensait adhérer, sa position sociale incertaine génère ainsi une certaine souffrance chez Jean-Paul qui semble alors se décourager.

Cette vision assez négative de ces jeunes par le champ du travail social bénévole et professionnel, n'empêche pas qu'ils les trouvent « *plutôt sympathiques* », « *drôles* ». Une distinction s'opère par ailleurs dans les représentations des travailleurs sanitaires et sociaux entre voyageurs, jeunes en errance, punks à chien et zonards. Les zonards « *squattent* », « *galèrent* », côtoient le milieu de la rue mais à la différence du jeune en errance, ils « *prennent soin d'eux* », ne sont pas instables. **Christian** : « *Donc l'errance qualifie bien le fait d'être perdu, psychologiquement en difficulté.* ». Les Voyageurs sont rattachés à leur habitat, le camion, mais considérés aussi comme moins en difficulté puisqu'ils adoptent une vie de bohème construite culturellement. **Mathieu** : « *Pour moi voyager, c'est le camion [...], c'est un certain niveau social dans cette errance.* ».

En fonction des regards, ils sont appréhendés comme des cyniques⁶⁰ sympathiques, des *enfants livrés à eux-mêmes*, des toxicomanes fous et potentiellement agressifs. Cependant, une autre tendance représentationnelle semble se dessiner.

4. 2. 2. 4. Travail social dans la rue, pour la rue

Hayden : « *Je crois que ce qui est important, c'est accepter le fait que on peut être utilisé par eux* ».

Il est bien entendu regrettable que les seuls protagonistes spécifiquement dédiés à la prise en charge des jeunes en errance, n'ait pas pu participer à cette enquête par le biais d'entretiens. Néanmoins, l'observation participante, l'analyse des articles et des contributions aux Journées de l'errance (CEMEA) qu'ils ont publiées m'ont permis d'obtenir des éléments. Cette équipe de rue, bien que dépendant du CARRUD du SEIA, jouit d'une grande autonomie et d'une identité professionnelle spécifique. Anciennement éducateur de la prévention spécialisée pour Yvon, animatrice de l'éducation populaire pour Inès et Hugues fraîchement diplômé éducateur spécialisé et formé en partie au Québec, leur engagement aussi bien sur le terrain qu'en tant que militants d'un travail social basé sur l'empowerment en font des figures atypiques au sein des intervenants en addictologie (Astier, 2010). Sans cesse imaginant de nouveaux dispositifs de prises en charge plus adaptées, (au départ constitution de l'équipe de rue, suivi d'un atelier art, puis création d'un foyer pour jeunes en errance), ils se rendent partout où les zonards sont présents : squats, festivals, Free parties, Zone, appartements et adaptent leurs propositions. Ils viendront, sur demande de La Family, les aider à mettre en œuvre une journée porte ouverte du squat pour informer les riverains de la réalité de ce mode d'habiter. Un intervenant extérieur sera embauché pour l'occasion et apprendra aux membres de La Family à fabriquer des instruments de jonglage et à s'en servir de manière plus experte. Ils

⁶⁰ Dans le sens philosophique.

les accompagnent au bout de leurs projets tant sur le plan de la formation professionnelle que de l'accès à un habitat légal que dans la mise en place d'un voyage en Allemagne pour leur faire découvrir des squats communautaires militants. Ils bénéficient d'un réseau partenarial étendu qu'ils font jouer suivant le profil des zonards. Leur approche se situe ainsi au carrefour de l'intégration sociale normalisée (emploi, appartement), de l'empowerment, de l'aide à l'épanouissement individuel suivant les critères propres de cette population. Actifs dans le Réseau jeunes en errance, leur regard s'apparente à ceux du club de prévention implanté dans la banlieue violetienne et de Médecins du Monde Mission Squat de Paris.

« Après les grandes politiques d'habitat social des années 1960, à quand les grandes politiques d'habitat exclusion des années 2010 ? On retrouve une fois de plus l'alternative de B. Gérémeck : les bons pauvres qui veulent s'en sortir et qui méritent qu'on les aide : dans les CHRS. Les autres... Nous avons à construire (ça commence) des alternatives aux dispositifs classiques et aux politiques sociales actuelles, finalisées sur la normalité et/ou le retour à celle-ci. En ce sens, le squat est un élément de cette nouvelle régulation sociale. Pour cela il faut « habiter les espaces politiques » : aller au contact des décideurs politiques, prendre la parole sur la place publique, dans les medias... L'alternative simple légal/illégal est une illusion. Du légal ici est illégal ailleurs, et inversement. Se poser la question de ce que tolère chaque partenaire de ce couple, et constater que d'autre part il y a une « zone grise » entre le légal et l'illégal : les squats reconnus, les caravanes sur des champs... Et si les jeunes en errance, et les jeunes précarisés, étaient aux avant-postes des évolutions des politiques sociales ? Leurs prises d'autonomies collectives montrent un passage du concept d'action classique « "l'utilisateur est au centre"... et on sait ce qui est bon pour lui » à « l'utilisateur est dans le cercle des experts". » (CEMEA, 2011, p. 10).

La normalité, le pathologique sont évacués au profit d'un accompagnement rendant visible l'expertise des jeunes. Le sentiment d'être utilisé par la population, dans la relation éducative, est alors accepté. Cette forme est en effet perçue comme ordinaire inhérente à ce que tout individu qui cherche à bâtir son existence, met en place. Les rapports sont alors symétriques, les échanges de connaissances, de réflexions ne sont plus univoques. Chacun est alors considéré comme *sachant* dans des secteurs complémentaires : celui de la Zone et celui du social. La reconnaissance d'une culture, de ressources, de créativité, de capacité de mobilisation et d'action politique fait ainsi partie des représentations de ces intervenants qui entretiennent avec La Family des relations non plus basées sur la distance professionnelle, perçue comme une forme de condescendance, mais sur l'échange, un modèle ordinaire. Le vouvoiement en vigueur dans le travail social laisse place au tutoiement. Les numéros de téléphones sont donnés sans autre forme de limites que celles du respect de chacun. Le but de leurs actions « traduit une volonté d'ouvrir la voie aux individus usagers de l'intervention sociale vers la prise de pouvoir sur leur destinée collective et individuelle » (Astier, 2010, p. 93). La logique de réponses institutionnelles où le problème de la personne est la personne à problème est rompue. Les prises en charge ont alors pour objectifs :

- Le développement d'un sentiment personnel de compétence, on se réfère donc au principe de dignité, de liberté, des droits de l'homme,
- L'augmentation des capacités d'influences interpersonnelles ,
- La facilitation le développement du pouvoir de groupes minoritaires (Leplay, 2008, Mendell, 2006).

Ainsi, ils mettent en place des recherches actions en collaboration avec les jeunes pour adapter leurs actions : « *La constitution d'un réseau de personnes ressources, composé majoritairement de jeunes avec lesquels nous travaillons dans l'espace urbain, les « punks à chiens », nous a permis d'adapter notre liste festivalière à leurs regroupements et de récolter des informations auxquelles un observateur extérieur ou non initié peut difficilement avoir accès, en particulier dans les "entre-soi" que nous définirons plus loin.* » (Creyemey, Morales, 2009). « *Le passage à la rue* » remplace alors l'errance pour décrire le cheminement des individus. « *C'est une chose souvent graduelle, qui résulte la plupart du temps d'une période de rencontre, d'appivoisement, plus ou moins long, avec la Zone.* » (Creyemey, Morales, 2011, p. 10). Les éducateurs du club de prévention qui ont côtoyé dans leurs postes précédents ou dans leurs vies personnelles des jeunes en errance insistent justement sur une différence notable entre jeunes des quartiers populaires dits "en errance", non engagés et, les zonards plus militants. **Cédric** : « *Tu l'as lu l'bouquin le Wagon d'une nana qui a bossé en Bretagne qui est intervenue sur la thématique des jeunes en errance. [...]. C'est sur l'historique du squat le Wagon en Bretagne en fait. [...]. C'est un squat militant, ouais.* **Amina** : [...]. *Mais c'qui était intéressant c'était l'adhésion de ce public en errance avec une culture assez riche, plus punk, tu vois... [...]. Y avait pas mal d'influences y avait pas juste des sans domiciles fixes ou des démunis en errance, y avait aussi tout ce drainage de jeunes en errance qui ont permis de constituer une association et donc d'évoluer et ça a duré des années. Et ça a été aussi un lieu d'hébergement, pris en charge, autonomisé par les jeunes [...].* ». Ces représentations dialectiquement avec des interactions plus intimes permettent alors de créer un pont entre deux univers qui semblent parfois éprouver quelques difficultés à se rencontrer autrement qu'au travers de conflits exprimés ou larvés.

Se pose alors la question de savoir en quoi les interactions des professionnels du sanitaire et du social, des commerçants et des riverains, avec les zonards collaborent à leur identité zonarde ?

4. 2. 3. Des frontières surveillées

À cette interrogation identitaire s'ajoute évidemment celle de la construction du groupe zonard émergeant depuis les années 1990 (Chobeaux, 1996). Pour y répondre, ni les théories de l'*underclass*, des sous-cultures juvéniles, ni celles post-sous culturelles ne paraissent y répondre. Celles de l'*underclass* trop essentialistes rassemblent des individus

divers sous un groupe fictif et ciblent un public urbain pauvre, alors qu'une bonne part de nos enquêtés sont issus de la ruralité. De surcroît, elles se basent sur un sens commun stigmatisant les pauvres en avançant que « [...] *la misère résulte de l'incurie personnelle des miséreux.* » (Wacquant in Paugam, 1996, p. 259). Les théories des sous-cultures, quant à elles, considèrent les cultures juvéniles comme transitionnelles, spécifiques à l'adolescence et pensent que les dimensions historiques, mythiques, filiatives ne sont pas importantes (Cohen, 1955 ; Mauger, 2006). L'approche post-sous culturelle, voit dans les regroupements d'individus des tribus sans pratiques stables d'exclusion et d'inclusion qui rassemblent des jeunes "tout venant". Les jeunes passent alors d'un groupe à l'autre, suivant un processus individuel de quête identitaire (Maffesoli, 2000). Nous nous retrouvons ainsi dans les questionnements de D. Juteau (1999 p. 10) : « *Comment se construisent les groupes ethniques ? Sur quoi reposent-ils ? Le passé, l'histoire, le rêve, l'imaginaire, la conscience vraie ou fausse, le mythe, le regard d'autrui, la domination, les luttes, le projet d'émancipation, les croyances, les valeurs, les traditions, le style de vie ?* »

4. 2. 3. 1. Du groupe à la communauté : une conversion complexe

Le groupe tel que défini par Tajfel et Turner (1979, p. 40) est « *Comme une collection d'individus qui se perçoivent comme membres d'une même catégorie sociale, qui attachent une certaine valeur émotionnelle à cette définition d'eux-mêmes et qui ont atteint un certain degré de consensus concernant l'évaluation de leur groupe et de leur appartenance à celui-ci.* »

En effet, les zonards correspondent bien à un groupe qui se juge sur certains critères pour évaluer l'appartenance : mode de vie nomade, déconsommation, apparence punk, voyager, consommations de drogues, idéologie libertaire, langage, musique punk et techno indépendante, rejet du travail comme pourvoyeur de statut. L'entrée et le maintien dans le groupe, détaillés dans la partie 4.1, montrent en effet l'existence d'un consensus produisant des normes, des règles, des rites et des valeurs. Le terme de "Family" ainsi que le fonctionnement intime, solidaire, passionnel et par ailleurs, violent, révèlent en l'occurrence le caractère affectif des liens qui unissent les acteurs et l'existence d'une forme de filiation. L'endodéfinition zonarde et l'appartenance à La Family acquise au cours de la carrière par l'adoption de pratiques, le partage d'une intimité, de bases idéologiques par la connaissance de l'histoire et du mythe techno voyager sont alors ratifiées par interactions aussi bien verbales que non-verbales. L'appartenance à La Family peut être formalisée entre membres du groupe de façon très claire. Nia stipule ainsi un soir à Miette : « *Maint'nant, tu fais partie d'La Family. T'es d'La Family !* » Son intervention auprès de l'ex-copain de Miette pour récupérer son argent vient par ailleurs conforter ce qui est verbalisé. Les rites d'institution de la carrière zonarde, quant à eux, servent de signes, d'approbation à l'appartenance à la Zone tout en donnant accès à la définition identitaire zonarde *in-group*. En expérimentant les pratiques rituelles

accompagnées d'une vision du monde et de soi propre à la Zone, l'individu incorpore la définition identitaire *in-group* zonarde. Ainsi consécutivement à cette appartenance groupale, le groupe fournit une identité sociale qui est une partie du concept de soi, résultant « [...] *de la conscience qu'a [un] individu d'appartenir à un groupe social ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance.* » (Tajfel, def). Cette identité est ainsi issue de la socialisation secondaire zonarde, prenant la forme d'une alternation de par des processus de resocialisation qui « [...] *ressemblent à une socialisation primaire, dans la mesure où ils doivent redistribuer de façon radicale les accents de réalité et dès lors, reproduire à un degré considérable l'identification fortement affective au personnel de socialisation qui était caractéristique de l'enfance.* » constituant la face interne de la frontière qui sépare alors les zonards des *normaux* (Berger, Luckmann, 2008, p. 262). En effet si D. Juteau soutient que cette face interne se construit seulement durant la socialisation primaire, ici la forme singulière de la socialisation zonarde paraît jouer un rôle similaire dans son élaboration. La structure de plausibilité efficace qu'est ce groupe restreint, aux attaches affectives fortes, aux pratiques efficaces de transmission et de maintien de la réalité zonarde, concentre l'interaction à l'intérieur du groupe. Ces interactions se tissent dans un premier temps avec les autres significatifs (partie 4.1.3.4). Les parents naturels destitués de leur rôle d'autrui significatif sont même assimilés aux *normaux*, leur monde est alors rejeté même si des dispositions de leur éducation sont en partie conservées. En définitive, la socialisation zonarde s'enchaîne sur les socialisations primaires : familiale, environnementale et de classe des ZE mais en organisant un tri. Elle rejette toute soumission aux normes et aux valeurs légitimes de réussite sociale qu'elle remplace par d'autres, refuse la posture de soumission, l'illusion servant à accepter la domination. Du fait d'expériences sociales particulières, décrites dans le chapitre 3 et du caractère dialogique de l'individu, le rapport de ces socialisations entre elles est complexe ; il est tout autant renforcement que conversion (Dubet, 2005 ; Darmon, 2011). Renforcement dans le sens où le mode d'organisation communautaire, certains de ces contenus, les liens de communalisation pour certains ZE sont tout bonnement très proches de la socialisation familiale et environnementale et se réfèrent pour grande partie à une socialisation de groupe social, au phénomène d'intégration propre à tout acteur (Dubet, 2005). La socialisation zonarde par un mécanisme de renforcement fixe alors ces inculcations de manière plus profonde. En effet, le zonard intégré dans sa communauté d'origine : famille, voisinage, bien que s'en détachant ultérieurement, continue de s'y référer pour partie pour expliquer son parcours de vie, certaines de ses pratiques et le fonctionnement groupal (respect du statut, gestion de l'argent, une part du rapport utilitaire au travail quand il devient obligatoire, gestion ménagère et collective du quotidien, châtement physique, goût pour la nature, domination masculine...). Toutefois, cette socialisation zonarde est aussi une conversion dans le sens où elle remet en cause de manière profonde la façon de vivre, les projets de vie transmis par les socialisations primaires (refus de sédentarité et d'habitat légal, du travail comme obligation sociale, de la réussite matérielle...) et organise une nouvelle réalité. Car dans les récits de vie l'entrée

dans la Zone signe un nouveau temps de la trajectoire avec un avant et un après (Berger, Luckmann, 2008). Cette transformation des acteurs zonards est hétéro-dirigée, c'est-à-dire issue des expériences sociales (de stigmatisations, de domination, de rejet) qui jalonnent leur parcours. Elle se manifeste suite à des confrontations avec des événements qui viennent signaler à l'individu la nécessité de changer son habitus en modifiant des dispositions pour s'adapter à des contingences extérieures. Mais elle est aussi autodirigée dans le sens où l'acteur y réagit de par son caractère dialogique. Ses dimensions éthique et rationnelle le poussent à se dégager de ses socialisations primaires pour en trouver une plus adaptée et plus active dans la lutte contre des déterminations qu'il rejette et qui le condamneraient à subir une position sociale programmée initialement. C'est ainsi dans ce calcul, non totalement conscientisé mais pas non plus inconscient, que les zonards les plus engagés refusent de poursuivre intégralement le chemin tracé par les socialisations familiales et environnementales qui auraient pu les conduire à devenir des disqualifiés sociaux, des déviants enclins à la réussite matérielle ou des travailleurs précaires. Un tri dans les dispositions s'effectue remettant en cause l'habitus primaire pour n'en conserver que certains aspects. Un nouvel habitus de type zonard se bâtit à partir de ces derniers et à partir d'autres éléments inhérents à la culture techno travelling. Ainsi nous sommes face à une véritable conversion maintenant quelques dispositions, entre autres celles qui organisent les interactions dans le groupe (modèle statutaire, genré, collectif) et celles qui interprètent le monde comme étant séparé en deux classes d'hommes : les nantis et les pauvres. Cette conversion est pourtant radicale et se traduit par la « [...] *substitution d'un habitus à un autre* [...] » qui implique un travail pédagogique et des conditions singulières qu'offrent les trajectoires ZE et voyageurs dont la carrière zonarde fait partie (Bourdieu, Passeron, 1970, p. 59). P. Berger et T. Luckmann (2008) la nomment *alternation*. Ils mettent en évidence l'importance d'interactions particulières, du contexte d'intimité et de promiscuité quotidienne, pour que des individus jouent, grâce à l'affectivité des liens, le rôle de nouveaux autrui significatifs (partie 4.1. 3.4). Grâce à ces éléments une structure de plausibilité efficace apparaît. Ce processus est donc social. Par ailleurs, nous rejoignons en partie H. S. Becker (1985) sur la dimension réversible des dispositions. La conversion se définit alors comme « *la substitution du réversible au réversible* » (Darmon, 2011, p. 33). Néanmoins, nous voudrions y apporter une nuance. Si les dispositions sont réversibles, ici, des traces de celles des socialisations primaires continuent de marquer l'individu en orientant sa conversion vers une socialisation qui ne rejette pas totalement et entièrement toutes celles du passé. La socialisation étant continue, nous pensons que les dispositions se stratifient, se confrontent, s'évincent, se confortent, se hiérarchisent selon un principe de sélection lié aux interactions, au contexte macro-social, aux expériences sociales, aux analyses que les acteurs effectuent, à leur façon de vouloir faire société et aux situations qu'ils rencontrent. Cette réversibilité limitée des dispositions explique, que fortement imprégné par la socialisation zonarde et les dix années de vie dans la rue passées, la forme du retour de Nia vers un mode de vie normé soit ambivalente. Cette réversibilité limitée permet de saisir pourquoi la culture zonarde s'affilie à la culture

populaire. En effet comme A. Strauss le souligne « [...] *une fois que le changement a eu lieu, on ne peut revenir en arrière. On peut regarder en arrière, mais on ne peut évoluer qu'à partir de son nouveau statut.* », sans pour autant, dans le cas de Nia, être totalement démunis puisque les socialisations primaires ont laissé des marques conformes aux normes légitimes qu'il peut remobiliser (Strauss, 1992, p. 99). Nia évoque un nouvel avant et un après la Zone dont la bifurcation se situe au moment de ses séjours en centres de cures. Cette fréquentation d'institutions de soins produit chez lui une nouvelle façon d'être soi, de se vivre, de voir le monde (Goffman, 1968). La conversion zonarde est donc un processus actif, une activité qui s'inscrit dans la durée sous la forme d'un travail rendant celle-ci subjectivement consistante (Darmon, 2011). Les rites d'institution zonards, les turnings-points, les stratégies de maintien de la réalité zonarde, les séquences de la carrière soulignent donc cet aspect de la conversion en mettant en avant les moments critiques et la continuité de la conversion. Berger et Luckmann (2008) « [...] *soulignent en effet que ce n'est pas la crise mystique qui produit en elle-même le converti, mais bien l'inscription dans une structure sociale qui "confirme" jour après jour les produits de la re-socialisation et qui permet de rester converti : "hors de l'Église, point de salut", nous disent-ils avec humour, c'est-à-dire pas d'accomplissement pratique de la conversion.* » (Darmon, 2011, p. 39-40). C'est aussi à cet endroit que le processus d'ethnicité que l'on pourrait renommer pour plus de clarté "culturalité" dans notre cas, puisque le groupe Zone n'est pas un groupe ethnique, joue un rôle majeur en tant qu'il permet que l'inculcation de la culture zonarde continue et que la réalité zonarde se maintienne. Le travail individuel du début devient par la suite un travail collectif de conversion et de maintien de celle-ci.

Cette conversion zonarde requiert par ailleurs, comme le passé des acteurs et les éléments objectifs des catégories zonardes décrites dans le chapitre 3 le démontrent, des conditions sociales de convertibilité. Tout individu lié à la Zone ne devient pas ZE ou travailleurs, ne se convertit pas. Une sélection basée sur les expériences sociales, l'appartenance sociale, l'écologie des lieux d'habitation infantile s'effectue et caractérise le recrutement des zonards engagés. Pour que la réalité zonarde puisse être subjectivement attractive il faut que les acteurs se soient résolus à se penser comme ne pouvant pas participer au monde conforme. Il faut qu'ils refusent d'occuper des positions subalternes dans la société, qu'ils croient n'avoir accès qu'à celles-ci et qu'ils interprètent leurs trajectoires sociales comme l'effet de la domination sociale. Sans cette base, le pouvoir de conversion de la Zone ne peut prendre place. Ici la conversion zonarde se caractérise par son horizontalité bien que certains pourraient y voir une orientation descendante dans la condition de sans domicile légal. Pour les acteurs, néanmoins, elle n'est ni hiérarchiquement mieux que ce que les socialisations primaires les auraient amenés à être, ni pire, juste autre, et subjectivement plus valorisante. Les capitaux économiques, déjà faibles, et devenant moindres laissent place à des capitaux culturels qui bien qu'illégitimes pour partie, leur paraissent supérieurs ; la référence aux parents naturels comme guide de lecture de la réalité et d'être au monde est remplacée par la famille de rue (Darmon M. , 2011). Les zonards se désaffilient de leur

famille en n'entretenant que le strict minimum relationnel avec elles (visite pour Noël, lors d'événements graves, au plus deux fois dans l'année). Rien ne se réfère dans leur quotidien aux jugements de celle-ci. Aucune activité n'est en définitive envisagée selon les critères de la socialisation primaire familiale mais uniquement, maintenant, selon ceux de la socialisation zonarde.

« Les groupes ethniques [...] reposent sur des éléments culturels et historiques qui préexistent aux rapports sociaux nouvellement établis et qui possèdent un sens en dehors d'eux. C'est dans ce sens que je parle, en ce qui a trait aux groupes ethniques, de frontières qui comportent une dimension interne et une dimension externe. » (Juteau, 1999, p. 181).

Même si, contrairement au phénomène d'ethnicité, l'histoire passée commune ne se base pas sur des ascendants issus d'une origine géographique commune, mais prend son origine dans une filiation mythique fictive (La Spiral Tribe et les Techno travellers exilés d'Angleterre, pères de rue, rôles familiaux dans La Family) et dans un sentiment d'avoir rencontré les mêmes dévaluations statutaires dans leur passé, il n'en demeure pas moins que cette histoire à laquelle La Family s'identifie représente le premier élément constitutif de cette communauté (Juteau, 1999). En effet, le sentiment commun de relégation issue des socialisations passées engendre une orientation mutuelle du comportement vers la création, le maintien d'une communauté et d'un sentiment d'appartenance nourris par des processus sociaux plus globaux les ayant touchés eux et leurs familles naturelles : augmentation des inégalités sociales, chômage, précarisation de l'emploi, problèmes d'accès au logement, peur de la jeunesse, stigmatisation des familles jugées défailtantes apparentées à une *underclass* (Juteau, 1999). Ainsi, bien que ne correspondant pas à une communauté ethnique caractérisée par l'aspect involontaire de son regroupement, ni descendant ou croyant descendre, dans le sens biologique, d'ancêtres ayant une même culture, une même origine ethnique, des stratégies pour donner au groupe zonard la même forme sont mises en œuvres. Le vécu d'exclusion sociale infantile et adulte interprété sous le sceau de la domination sociale, l'identification aux technos travellers anglais exilés à cause de leurs divergences culturelles, constituent une sorte de "fantasme", une réalité se rapprochant de celle des immigrants eux-mêmes ostracisés dans le pays d'accueil à cause de leurs différences. Cette croyance dans l'origine commune des groupes ethniques se trouve ici transformée chez les zonards en conviction d'une même souffrance issue de difficultés familiales, de l'exclusion du système par des jeux de domination, souffrance qui est réactualisée par la stigmatisation, la discrimination (4.2) que l'obédience au mythe Spiral Tribe et à la culture techno travelling a entraînés. S'y ajoute le partage d'une carrière délinquante commune, formant ainsi une histoire de vie quasi similaire. Cette fiction d'une origine et d'une culture communes, permet l'intégration au groupe (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Lors d'un dîner chez Antifaf, je discute avec Miette de ce qui les rassemble en dehors de leurs idéologies et de leurs goûts musicaux : c'est là qu'elle me dit : *« Les gens malheureux se retrouvent. »* et Benoît me rappelle lors d'un entretien

les racines traveller de leur mouvement.

Le fait de concevoir son vécu, en termes de maltraitance, de stigmatisation et autres atteintes à l'estime de soi, comme similaire aux autres et de s'identifier au mythe techno traveller, autorise les membres de La Family à se sentir identiques. Une histoire sédimentée, mise en intrigue et connectée comme des événements qui sont arrivés *aux mêmes*, aux membres du groupe, se crée. Il semble que la mémoire historique sur laquelle ils élaborent leur identité présente soit marquée par la stigmatisation et une souffrance partagée (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Rejetés depuis leur plus jeune âge, trahis par un système dans lequel ils ne croient plus, le passé du groupe, sa tradition, s'élaborent sur des discours individuels de souffrance, des expériences de violences inhérentes à la rue, de force physique, de prises de stupéfiants, de stigmatisation, de résistance et de révolte et s'inspirent du mythe Spiral Tribe. À partir de cette histoire fictionnelle complexe, mêlant les expériences des socialisations primaires et celles de la socialisation zonarde, une forme groupale zonarde spécifique va voir le jour : la famille de rue. Ici pour La Family, elle comprend quinze personnes squatteuses à temps plein ou à mi-temps auxquelles il faut ajouter des satellites moins investis (une dizaine). Une parenté est inventée entre ces quinze individus pour accentuer, symboliser la force des liens qui les unit. Ils attribuent un rôle familial à chacun de ses membres (parents, enfants). Les chiens participent par ailleurs à la construction de cette filiation. En donnant ou en acceptant les chiots de chiens d'un ami, le zonard se lie avec le donateur et se voit attacher statutairement à lui. Quand Yogui offre la chienne à Poisson qui, à ce moment-là, vit au squat, c'est pour lui signifier la place reconnue d'enfant zonard en devenir adulte et lui spécifier la confiance qu'il lui accorde. Yogui étant le père, cette marque est alors plus prestigieuse que si Kundevitch avait été par exemple le donateur. L'échange symbolise alors une certaine force du lien unissant deux parties et l'entrée dans la famille. La majorité des dons de chiens de La Family est initiée par Yogui, le patriarche, dont le chien mâle, Zeus doit être actuellement le père d'une dizaine de portées. La socialisation secondaire zonarde très affective prend la forme de la socialisation primaire de la famille, maintenant reléguée. Elle assimile les éléments qui sont en accord avec elle et rejette ceux qui lui sont opposés. Cette socialisation familiale est ainsi considérée comme un avant où les individus, dupés par certains de ses contenus proches du modèle dominant légitime, n'avaient pas acquis le statut d'acteur. Elle est ainsi perçue comme un frein à l'émancipation. En édifiant la socialisation zonarde au rang de socialisation primaire, la culture zonarde peut alors se transmettre grâce à la forme familiale que prend la famille de rue zonarde, composante de la communauté Zone. Elle porte alors les valeurs, les normes, les us et coutumes de la communauté, devient l'un des maillons du réseau Zone où chaque zonard puise des manières d'être et de faire, une représentation du monde et de soi. Celles-ci dans le rapport aux *normaux* deviennent des différences, des stigmates mais aussi des emblèmes "ethniques". Les pères de rue, les femmes les plus expertes, nouveaux autrui significatifs effectuent comme des parents naturels des transmissions de biens matériels. La nourriture proposée une fois par jour en collectif, le petit déjeuner café /cannabis pris entre 12h 00 et

16h 00, le don de vêtements, la douche prise tous les deux, trois jours, et les apprentissages de la vie zonarde... transmettent au zonard une certaine "culturalité". « [...] C'est dans une relation d'entretien matériel que la culture se transmet, que la socialisation se réalise » (Juteau, 1999, p. def). Ici, tout comme à l'égard d'enfants, les plus experts, les parents : Nia, Yogui, Shanana apportent nourriture, vêtements, soins, au novice pour qui ce nouveau monde est dans un premier temps malaisément lisible et à ceux qui, manquant quelque peu de maturité, ne sont pas encore capables de s'en acquitter pour le groupe et conservent alors une place d'enfants. Les membres en voie d'initiation peinent à réaliser les actions les plus élémentaires du quotidien. Se laver oui, mais comment ? Quand la porte de la salle de bains ne ferme pas, quand il faut raccorder le tuyau à l'autre cumulus du squat n°2, que faire ? Manger sans argent, sans pouvoir se servir dans le frigidaire familial rend le nouveau dépendant des plus anciens qui y pourvoient alors. De même, un nouveau langage est inculqué, des histoires de la communauté, le mythe de la Spiral Tribe comme fondateur sont narrés et écartent ceux de la socialisation primaire familiale. Les parents n'occupent plus la place d'autrui significatifs, ils sont remplacés par les pères zonards. Les zonards se désaffilient donc de leur famille naturelle, critiquent le mode de vie de celle-ci, le renient

À l'inverse de l'ethnicité transmise plus fréquemment par les mères de par leur présence plus importante auprès des enfants, ici femmes et hommes sont tout autant impliqués dans "l'éducation" de l'initié et des "enfants", des non-autonomes. Toutefois, les hommes, remplissant des fonctions de pourvoyeurs alimentaires, de réparateurs des installations nécessaires aux besoins quotidiens, de théoriciens, d'orateurs de l'histoire du groupe et souvent, de petit ami des femmes novices, et père de rue des garçons, sont plus engagés dans ce travail de socialisation. Du fait d'expériences sociales mettant en crise la socialisation de la famille naturelle et invalidant sa réalité, l'inculcation de la nouvelle socialisation zonarde est alors facilitée. La réalité zonarde et les étapes de son acquisition sont par ailleurs légitimées en invoquant une histoire stigmatisée réinterprétée sous le sceau de la domination sociale. Le vécu familial et scolaire justifie par les souffrances qu'ils ont transmises, l'élection de la vie zonarde. À cela s'ajoute durant la phase ZI d'accès au statut ZE, qualifiée par Berger et Luckmann (2008, p. 264) de « noviciat », une rupture de contact avec la famille, empêchant alors toute influence potentielle de rupture avec la réalité zonarde.

Les changements de noms en pseudonymes ou la conservation du seul prénom entérine la filiation. Rebâtissant une identité par ces nouveaux noms et se rebaptisant⁶¹ par conséquent, ils évacuent tous liens avec leurs relations et leur identité antérieures ou conservent juste ce qui les intéresse de ce passé. Ils réédifient ainsi leur identité sociale dans le détachement de leur parenté familiale, s'en créant une autre, celle du groupe. **Tristana** : « Mais toute façon même dans l'fait qu'vous changiez les prénoms et tout, tous, c'est comme si vous aviez une nouvelle vie quoi, vous vous créez une identité quoi...

⁶¹ Dans le sens d'une nouvelle inscription sociale que confère le rite du baptême.

Nia : *Ouais tout à fait quoi. C'est ça.* **Tristana :** *Vous larguez tout derrière et euh ouais, c'est ça ?* **Nia :** *Tout c'qu'était derrière, bon après, j'ai des contacts avec ma famille euh... euh... C'est juste contact quoi. C'est rare que j'les voye mais j'garde... »*

Nia et ses compagnons ZE aguerris, dont la réalité zonarde est devenue consistante, gardent en effet quelques relations avec leur famille mais celles-ci sont néanmoins limitées.

Cette famille de rue en fréquentant d'autres zonards dans cet espace de sociabilité qu'est la Zone, s'aperçoit par ailleurs du partage de cette histoire et culture communes, d'un quotidien similaire. Ils tissent alors des relations aussi bien d'échanges (deal, trocs, prêts, dons, informations) qu'amicaux ou conflictuels, se reconnaissent par le biais de marqueurs comme appartenant à une même communauté, à une même culture et vont créer une communalisation par la suite (Weber, 1971). La communalisation se caractérise par le fait que « [...] la disposition de l'activité se fonde — dans le cas particulier, en moyenne ou dans le type pur — sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté [*Zusammengehörigkeit*]. » (Weber, 1971, p. 41). Elle est donc avant tout une relation sociale prenant appui sur une conscience communautaire, un sentiment subjectif d'appartenance et ne dirige pas ses activités vers des objectifs purement rationnels mais davantage affectifs, traditionnels. Néanmoins, le contexte ségrégatif et de domination conduit certains membres de la Zone à vouloir politiser cette appartenance pour être reconnus socialement et pour accéder à l'égalité. Chez les zonards il y a donc une croyance subjective en un héritage, une histoire, une culture, une appartenance communes qui forment ainsi la face interne de la frontière de la Zone. La communalisation toutefois ne se fait pas que sur la base de cette face interne mais implique des interactions avec d'autres groupes sociaux et un contexte particulier.

4. 2. 3. 2. Stigmatisation et frontières

Ce système zonard s'inscrit dans un contexte plus global d'inégalités, de discriminations qui colorent le choix des critères, des attributs définissant le groupe zonard et ses frontières externes (Juteau, 1999, p. 121). Comme le souligne D. Juteau (1999) ce n'est qu'en opposition à d'autres groupes sociaux, ici aux *normaux*, que le passé permet aux zonards de recréer la culture, devient performatif, encourage l'émergence de la communalisation, le choix de marques utiles à définir le collectif : présentation de soi, coiffure, langage, coutumes etc. L'identité n'émane donc pas uniquement de la seule socialisation "familiale" zonarde, elle est aussi consécutive de l'étiquetage des exogroupes et entachée par des stigmatisations (Juteau, 1999). Ce rapport de stigmatisation produit donc les marques utilisées après coup par les zonards et *les normaux* pour se classer. Il se traduit pour les zonards par des accès limités à des lieux de la ville, par des traitements discriminants dans certaines structures sociales, magasins, auprès des assurances (il n'est pas aisé en effet de trouver une société acceptant d'assurer leur camion), des banques

(souvent refusés ils ont pour beaucoup un compte bancaire à la Poste comme une majorité de personnes précaires), par des lois et textes réglementaires qui, s'ils ne sont pas promulgués explicitement et spécifiquement en leur direction, restreignent cependant davantage leur liberté (contrôles fréquents d'identité) et par des interactions dépréciatives ou compassionnelles des *normaux* (Gloukoviezoff, 2004). Ils cumulent donc oppression économique, légale mais aussi coutumière traduisant des relations hiérarchiquement inégalitaires entre *normaux* et zonards (Juteau, 1999, p. 64). La catégorisation sociale n'est pas alors due uniquement à la définition commune d'un groupe et à son sentiment d'appartenance, mais aussi à la classification opérée par les autres groupes du système social le définissant comme différent, subalterne et ne devant, a priori, pas exister dans un monde idéal. Leur formation est, en effet, reliée à leur situation socioéconomique inégalitaire peu favorable. Les dénominations "d'errants", "de jeunes SDF", "de punks à chien" qui ne correspondent pas au vocabulaire zonard pour se nommer, dévoilent cette classification des zonards par les *normaux* en tant que groupe inférieur. Comme le souligne J. Streiff-Fénart (1998), la catégorisation sociale contient une dimension normative en tant qu'elle définit les identités, les droits, les devoirs des membres du groupe désigné. Les zonards tous amalgamés aux yeux des commerçants, des habitants, des travailleurs sociaux à des SDF, des toxicomanes se doivent ainsi de faire preuve d'une déférence teintée de soumission au regard de leur classification d'inférieur. Or, refusant de se plier à cette injonction, réagissant par provocation, exposant les frontières de leur groupe par des marques en opposition à la culture dominante, un hiatus relationnel se crée et accentue d'autant plus l'image négative inférée aux zonards. La conscience d'appartenance groupale et de l'existence même du groupe zonard est liée à une désignation sociale prenant la forme d'une stigmatisation. Cette stigmatisation provoque en retour des infractions au rite interactionnel qui augmentent l'insécurité déjà ressentie par les *normaux* engendrant alors d'autres infractions rituelles de leur part pour s'en prémunir. Pour les intervenants sociaux, la stigmatisation zonarde compassionnelle entraîne de la part des jeunes des relations purement utilitaires qui positionnent les professionnels comme prestataires de services. À leur tour, se sentant dépréciés dans la relation, ils ne l'investissent qu'à minima. Chacun reste alors caché derrière sa frontière. Ces interactions font alors émerger le groupe zonard en le définissant comme dangereux, utilitariste, passif, pathologique, déterminé par une histoire familiale incorporée de génération en génération.

4. 2. 3. 3. Protection et identité zonarde

Par conséquent, afin de se prémunir de ces définitions dépréciatives, l'organisation groupale prend une configuration isolationniste visant à protéger ses individus *pariahs* (Barth, 1995). Les frontières s'opacifient. Le regroupement de personnes rencontrant les mêmes défigurations statutaires permet de répondre aux difficultés communes et d'acquérir un statut plus valorisé à l'intérieur du groupe d'appartenance (Cohen, 1955).

« Ce qu'on constate en fait, c'est que les personnes appartenant à une catégorie stigmatisée ont tendance à se rassembler [...] » (Goffman, 1975, p. 36). Le groupe ethnique est « composé d'un ensemble de membres qui s'identifient et sont identifiés par les autres comme constituant une catégorie que l'on peut distinguer des autres catégories de même ordre. » (Barth, 1995, p. 206). Dans notre cas, à l'évidence, les zonards ne constituent pas réellement un groupe ethnique car leur attribution catégorielle ne relève pas de leur origine géographique supposée, mais plutôt de celle d'une classe sociale : l'*underclass* dont la culture désorganisée, la pauvreté héritée de leurs parents ne peut qu'amener à produire des comportements hors normes (Barth, 1995 ; Herpin, 1993 ; Bacqué, 2005). « Wilson définit l'*underclass* comme une entité constituée d'individus et de familles confrontés à de longues périodes de pauvreté et à un chômage structurel élevé, dépendant de l'aide sociale et vivant dans une situation d' "isolement social" croissant. » à laquelle des chercheurs additionnent une culture de la pauvreté transmise de génération en génération. (Bacqué 2005, p. 182). Il n'en demeure pas moins que si le terme ethnique n'est pas le plus adéquat pour désigner le groupe zonard, les mécanismes d'attribution et d'auto-attribution identitaires tendent à se ressembler. Les mécanismes d'attribution se basent sur l'essentialisation d'une origine sociale et culturelle dépravée et l'auto-définition compose avec, en revendiquant la pauvreté matérielle comme une valeur, en affichant des conduites déviantes. La définition groupale zonarde sert à catégoriser les membres et les non membres de la même façon que dans les groupes ethniques. Cette identité zonarde, tout autant exogène car imputée par les autres groupes, ici entre autres le groupe dominant, qu'endogène possède ainsi les mêmes logiques que celles de l'identité d'ethnique.

L'identité zonarde s'exprime alors par des traits non objectifs, saillants, significatifs, des indices perceptifs, se référant à des critères qui permettent de classer les individus comme appartenant ou non à la catégorie zonarde : les *Nous* et les *Eux*. Les *Eux*, les bourgeois sont dépréciés.

Ces critères sont définitionnels et les indices informationnels, mais les indices sont dépendants des critères qui les définissent (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Pour les zonards, les critères d'appartenance au groupe, comme nous l'avons vu, sont issus d'un mode de pensée anti-consommation, hédoniste, anarcho-primitiviste, revendiquant l'extrême, le nomadisme comme forme de vie. Les traits discriminatoires ou indices (vêtements, apparence physique, mendicité, chiens, piercing, intoxication...) servent également d'emblèmes de différences avec les *out-groups* et de signaux parfois alarmants du point de vue des *normaux* générant alors un sentiment de crainte (Barth, 1995 ; Goffman, 1973b). Nombre d'entre eux s'apparentent aux stigmatisés et sont donc véhiculés par le corps au travers de caractéristiques physiques mais aussi de comportements, de vocabulaires spécifiques et d'attributs comme le chien.

Ces marqueurs, relativement nombreux, non exhaustifs alimentent donc la classification et l'auto-attribution à la catégorie zonard (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). (Voir annexe 5). Le domaine de saillance de l'identité zonarde se délimite grâce à ces indices, et aux

stéréotypes au travers desquels les normaux définissent ces jeunes et les situations (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Désirant s'exclure et revendiquer leur désaccord social, pour souligner l'inégalité sociale, les zonards privilégient alors les marqueurs oppositionnels, accentuant ainsi leur stigmatisation négative et les interactions discriminantes.

Le groupe zonard et son existence sont donc liés à des effets interactionnels de stigmatisation, de désignation et de regroupements de semblables en réaction, mais aussi à l'adhésion à une histoire commune, à une socialisation alternation qui produisent une culture contestataire (Barth, 1995 ; Berger, Luckmann, 2008).

4. 2. 3. 4. Frontières et pérennisation de l'identité zonarde

Pour que les acteurs rendent compte de leur groupe comme entité existante dans la réalité sociale, ils doivent exposer les frontières qui délimitent selon eux leur système social « [...] auquel ils estiment appartenir et au-delà desquelles ils identifient d'autres acteurs impliqués dans un autre système social. » (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995, p. 166). Les identités groupales nécessitent toujours la référence à une altérité et impliquent la dichotomie *Nous / Eux*. Les zonards ne cessent de signifier cette rupture en comparant leur mode de vie à celui des *normaux* qu'ils trouvent sans saveur et aliénant.

Les stigmatisations zonardes, qu'elles soient dépréciatives ou compatissantes, entraînent évidemment un retranchement des zonards sur eux-mêmes et une dévaluation des *normaux*. Pour asseoir leur légitimité, les membres de La Family délégitiment à leur tour le mode de vie des *normaux*. **Yogui** : « *I's'font bien baiser, i's'font bien... I's'disent c'est la normalité, c'est la normalité. Comme la dernière fois j'ai rencontré la meuf, là, c'était la régente du Paul [...]. Et elle me fait : « Moi j'pourrais jamais viv' comme toi. J'comprends tout à fait ta philosophie mais je pourrais pas c'est... c'est un truc... ». Je lui fais : « Mais ne serait-ce que... est-c'que t'as essayé ? De vivre libre [...] et de te dire, bé voilà, j'vais là et si demain j'ai plus d'argent et bé, je rest'rai là et j'me ref'rai un peu d'argent pour repartir ailleurs. Et « Non, j'os'rai pas. ». Pourquoi on n'ose pas ? Pourquoi ? Pourquoi ? J'comprends pas. [...]. C'est pa'c'qu'i'z'osent pas regarder, i'z'osent pas voir [...]. »* Ils ont la sensation d'être supérieurs *aux normaux*, que la vie qu'ils mènent vaut mieux que celle des personnes autres qu'ils auraient pu être (Goffman, 1975). Ils ont compris les manipulations des dominants, refusent de prendre part à ce monde inégalitaire, à l'opposé des *normaux* dupes des fausses promesses méritocratiques qui se font ainsi exploiter. Le seul groupe alors apte à évaluer moralement l'individu zonard est la Zone est constitué de certains *normaux* avec lesquels les relations, dégagées de tout jugement moral et suffisamment intimes, permettent de les considérer comme encore de valeur. Les autres groupes ne sont alors plus les leurs. La famille, le regard des normaux n'ont plus de poids pour inciter à un retour à la norme dominante. Ceux qui soutiennent publiquement le point de vue du groupe vont jusqu'à le défendre de

manière militante et sécessionniste. Les tracts réalisés durant le vote de la loi LOPSI 2, la clôture et la réglementation des interactions avec l'extérieur témoignent de ce retranchement. En luttant, pour que le stigmate ne soit plus une différence, comme durant la manifestation s'opposant à la loi LOPSI 2, en faisant valoir que l'habitat en squat, en camion, en yourte est un mode d'habiter qui a droit de citer tout autant qu'un autre, la vie des zonards s'écarte encore plus de celle des *normaux*, du moins révèle publiquement sa dissemblance. Attirer l'attention sur ses semblables et leurs conditions, c'est aussi affirmer aux yeux de tous la réalité de sa différence et exposer les frontières qui les séparent des *normaux*.

Les traits culturels zonards, dont font partie les actes déviant et délinquants, remplissent une fonction de maintien des frontières intergroupes permettant la pérennisation du groupe zonard et constituent la face externe de la frontière. Le nomadisme, la mendicité, la récupération de biens dans les poubelles, la présentation de soi spécifique, la consommation psychotrope, la vie communautaire, la communication verbale abrupte, la violence, le vol, le deal, le squat sont donc tout autant des traits différenciateurs affirmant la frontière avec les *normaux*, que des indices d'appartenance zonards la rendant manifeste (Barth, 1995). Les frontières groupales régissent les relations sociales, qu'elles soient internes ou externes au groupe. Ainsi, la solidarité, l'entraide, l'amitié sont de mise au sein de la communauté zonarde révélant une forme de communalisation tandis que majoritairement, les relations avec les *normaux* se basent au mieux sur des objectifs utilitaires au pire sont teintées d'animosité.

La Family ne reste le plus souvent qu'en lien avec la Zone, les éducateurs de rue et tissent des interactions purement utilitaires, superficielles avec les autres acteurs (commerçants, riverains, travailleurs sociaux). Les contacts mixtes, surtout dans la rue, en situation de mendicité servent alors à célébrer les mérites des siens à exposer les frontières (Goffman, 1975). Ils affichent plus d'attributs stéréotypés dans leur présentation de soi que lorsqu'ils ne sont qu'entre eux : regroupement avec les chiens, volume sonore de leur parole plus important, vocabulaire zonard plus souvent employé, phrases provocatrices ; et s'attaquent à la réprobation déguisée des *normaux* en scrutant la moindre de leurs failles, en révélant que leur tolérance n'est que façade. Pour ce faire des injonctions verbales du type : « *Hé je crois que je suis l'homme invisible !* », « *Un bonjour, un sourire ça coûte pas cher !* », « *La politesse c'est gratuit !* » insistent sur le manque de déférence des *normaux* et sur leur positionnement soumis aux systèmes consommateurs. Bien que des relations avec la famille soient maintenues, celle-ci perd de son pouvoir d'influence sur le jeune ; à elle de s'adapter, d'accepter un minimum le mode de vie de son enfant zonard. En contrepartie, les zonards font des efforts : ils ne se rendent pas dans leur famille sous l'emprise de psychotropes, se présentent sous le jour le plus favorable — lavés, vêtements propres — sans pour autant renier leur affiliation à la Zone.

Les relations avec Tata Monique et la gérante du magasin de vêtements malgré quelques échanges affectifs, visent à ce que chacun trouve un système d'échange facilitant la vie de tous. Elles ne viennent jamais au squat et je ne les vois pas non plus partager un café avec

La Family. Les *normaux* quittent leur place de bus quand un zonard s'assoit à leur côté, préfèrent rester debout à l'autre bout du véhicule. Les regards méfiants alternent avec les regards méprisants dans les rayons des supermarchés. En contrepartie, les zonards provoquent les *normaux*, les toisent ou esquivent le plus souvent le contact avec eux quand ils le peuvent. La dichotomisation existant entre étrangers et membres du groupe, par la réglementation des formes interactionnelles (Barth, 1995) — conviviales, solidaires, affectives dans le groupe et utilitaires, provocatrices avec les non-membres — implique une restriction des interactions dans les secteurs d'intercompréhensions et d'intérêts mutuels, aggravant les incivilités et le sentiment d'insécurité des *normaux*, la stigmatisation et la ségrégation des zonards (Barth, 1995).

Ce climat insécure, discriminant, potentialise en sus la pression sur les membres pour maintenir les frontières, empêchant l'avènement d'échanges plus fréquents. Les recours par les riverains aux policiers qui ne respectent pas toujours les droits des zonards, confortent la posture de replis de ces jeunes et les poussent à entretenir vigoureusement les frontières de la Zone. **Joe** : « *Et une fois, ça pareil, ça par contre ça m'a blasé ; j'étais en train d'm' embrouiller avec un mec ; bon d'accord, c'était un peu chaud et genre en fait, y a les CRS qui sont arrivés, et y en a un i'm'a attrapé et quand j'te dis i'm'a attrapé, i'm'a pris comme ça, i'm'a levé i'm'a mis sur un poteau comme ça et y a l'aut' qu'est arrivé derrière et : Pam! I'm'a mis un coup d'latte dans l'genou, dans l' tibia. [...]. Et j'étais là : "Mais arrête ! Arrête !", tu vois et [...] tout, et le mec t'sais, c'qui disait : "Ouais, j'aime ce métier ! J'aime ce métier !", il était tout fier, tout excité et tout. [...] Le mec i'm'dit : "Ouais, mais les jeunes comme toi, on les connaît, machin et tout, faut arrêter de fumer le shit et tout !". »*

Le maintien des frontières s'effectue par l'accentuation des divergences culturelles de manière persistante entre zonards et *normaux* (Barth, 1995) (voir annexe 5.2). Lors des interactions entre membres des deux groupes, l'identité encadrée par l'appartenance groupale dicte une série de contraintes sur les types de rôles qu'un individu est en droit de jouer et sur les catégories de partenaires qu'il est autorisé à choisir suivant les transactions (Barth, 1995). Ainsi, les relations amicales ne s'entretiennent qu'à l'intérieur du groupe de zonards, les événements festifs ne se partagent qu'avec des semblables. Cette identité culturelle domine alors toutes les autres et définit les constellations de statuts autorisés et les personnages sociaux qu'un individu membre peut assumer. Nia, pourtant en lien avec de nombreux *normaux*, n'accepte pas de prendre un statut de *normaux* et met sans cesse en avant son appartenance zonarde par des propos provocateurs, en s'habillant de manière spécifique, en étant sale et sous l'emprise d'alcool. Bref, il entretient tous les attributs relevant de sa catégorisation de zonard afin de maintenir son identité sociale dans les limites imparties par sa culture. De même Trash, Yogui, et les autres partant vendanger, conservent leurs attributs et ce, malgré la fréquentation par des *normaux* de ce type de lieu de travail. Même lors de ses rendez-vous auprès du juge d'application des peines ou lorsqu'il se rend au tribunal pour demander l'aide juridictionnelle de Manuel, Yogui refuse de se "travestir". De fait, l'identité zonarde comme l'identité ethnique devient

impérative dans le sens où elle ne peut être ignorée, ni écartée pour tenir compte d'autres définitions accordées par certaines situations. Cette récurrence de catégorisation et son extension renforcent alors l'identité zonarde qui devient difficilement écartable. Le zonard est impuissant à se détacher de cette identité culturelle et ne le veut d'ailleurs pas forcément car il risquerait d'une part, de se vivre comme un traître à sa communauté, de perdre son intégration à celle-ci, d'autre part, il n'y voit aucun intérêt puisque le monde des *normaux* est déprécié à ses yeux. Cette identité dirige alors ses comportements dans tous les domaines sous formes de contraintes (Barth, 1995). Il ne suffit cependant pas d'être catégorisé comme différent, comme *pariahs*, pour que la typification réalisée par les exogroupes puisse fonctionner. Il s'impose qu'elle s'accorde a minima avec une identité culturelle que le groupe zonard détermine comme sienne. Là est la lutte. L'apparence des zonards empêche le classement de ces jeunes comme simples SDF. La rébellion incarnée par nombre de leurs comportements provocateurs et le détournement sémiotique permettent une identification en tant que jeunes rebelles de culture différente, celle des pauvres décadents de l'*underclass* (Thibault, 2005). Nommés par le sens commun de "Punk à chien", les *normaux* saisissent bien que ces jeunes ne sont pas seulement des déclassés sociaux passifs mais revendiquent un message — comme le firent les punks des années 80 — sans pour autant y attacher de crédit. Par cette appellation, ils les apparentent aux jeunes punks qui eux aussi vécurent à la rue, en squat et défendaient des idées anarchistes, inspiraient de la crainte, du dégoût et du mépris pour ce qu'ils représentaient : la remise en cause de la valeur travail et de la réussite par l'accumulation de biens (O'Hara, 1995). Cette vision du jeune fainéant, rebelle qui ferait mieux d'aller travailler plutôt que de flâner, leur colle donc à la peau de la même manière que leurs aînés mais en y adjoignant l'aspect animal, anomique de l'*underclass*. Dans notre contexte macro-social de domination culturelle, « *L'imposition d'un label par le groupe dominant a un véritable pouvoir performatif : le fait de nommer a le pouvoir de faire exister dans la réalité une collectivité d'individus en dépit de ce que les individus ainsi nommés pensent de leur appartenance.* » (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995, p. 157). Cette nomination, en plus de faire exister un groupe, définit la relation appropriée à son égard dans un contexte donné. En effet, avant le milieu des années 1990, personne ne parlait de "punk à chien" même si la médiatisation des Free parties et leur diabolisation étaient amorcées. Pourtant, de jeunes SDF peuplaient déjà nos centres-villes, certes de façon moins massive. Cependant, ils étaient perçus plus comme de jeunes paumés que comme des délinquants, membres d'une même communauté. Durant mes années de lycée, entre 1992 et 1996, certains d'entre eux mendiaient déjà, en groupes de deux, trois individus, près de supermarchés. L'une de mes amies lycéennes en faisait partie. À l'époque, le public voyait dans ce phénomène des enfants laissés à l'abandon par un système familial défectueux et s'en attristait. Mon amie n'était pas suivie par une association en addictologie comme le fut La Family mais par un éducateur de l'Aide Sociale à l'Enfance. Cette problématique ne relevait donc pas du secteur de la toxicomanie appartenant aux champs sanitaire et de la sécurité, mais à celui de l'enfance en danger. Le basculement représentationnel se corrèle sûrement avec

l'augmentation des Free Parties et leur médiatisation, lieux de débauche et de drogues ainsi qu'avec l'accroissement pléthorique de leurs adeptes, la transformation du travail social et la hausse de la précarité et des unes des journaux sur les problèmes d'exclusion (Racine, 2002 ; Astier, 2010 ; Ehrenberg, 2008 ; 1995). La croissance de la population zonarde, quant à elle, pourrait s'expliquer par le fait que cette nomination extérieure, permettant à la Zone d'exister en tant qu'entité, lui offre de surcroît une grande visibilité et peut pourvoir sous une forme rebelle identitairement des jeunes en grande difficulté (sociale, familiale, affective). La Zone leur fournit une culture les valorisant, une histoire héroïque qu'ils maîtrisent, leur donne ainsi un moyen d'afficher leur mécontentement, de souligner les inégalités sociales dont ils se sentent victimes et de créer une organisation sociale qu'ils pensent plus adéquate.

Les exodéfinitions de "Punks à chien", "SDF", « jeunes en errance » sont donc endossées par ces jeunes en les transformant, tentant ainsi un rééquilibrage du rapport de domination (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995). Ils se fédèrent lors des manifestations anti Lopsi 2, éditent des tracts, tentent d'ouvrir le squat pour se montrer tels qu'ils se pensent. « *C'est la transformation de ce rapport [de domination] qui permettra aux dominés de prendre la parole, de laisser tomber le masque et de se nommer.* ». (Juteau, 1999, p. 45). En se nommant eux-mêmes zonards, ils exercèrent un renversement stigmatique, se définissant par leur façon de vivre solidaire, endurante, active, abrupte, créatrice et déconsommatrice, et valorisent ainsi leur identité sans nier pour autant leur origines modestes mais en les revendiquant (Voir étymologie de zonard 1.2.1). Ils rejettent les attributs relevant de l'animalité (au sens de sans culture), de la toxicomanie, de l'anomie et de la passivité assignés par *les dominants*. Leurs caractères endurants, virils, forts, violents par moments la rudesse du mode de vie, l'apparence peu policée, sont donc recherchés alors même que ces critères là les discriminent négativement aux yeux des *normaux*. Les attributs culturels zonards dévalorisants mutent en critères de valorisation comme les Noirs américains le firent concernant leur couleur de peau dans le célèbre slogan : "black is beautiful" ; ici, pourrait-on dire : « *Le zonard est un humain* ». Le mot zonard lui-même constitue un pied de nez. Ces jeunes perçus comme fainéants par les *normaux*, le terme "zonard" contient bien ce premier sens mais aussi celui de désordre, d'insoumission à l'autorité. « *Dans les situations de domination, il y a souvent des décalages ou des désaccords entre les identités ethniques que s'auto-attribuent les membres d'un groupe et celles qu'on leur assigne. Le labelling ethnique est alors généralement l'objet d'un rapport de force dans lequel le groupe dominé tente d'imposer sa propre définition et de disqualifier celle que prétend lui imposer le groupe dominant.* » (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995, p. 162). C'est ainsi que lors de mes premiers entretiens où j'employais le mot "errant", les enquêtés affirmèrent ne connaître ni celui-ci, ni celui de "punks à chien" . Ne s'agissait-il pas d'un refus de nomination par des étrangers au groupe ? Il est en effet impossible qu'ils méconnaissent totalement ces termes compte tenu de leur fréquentation des services des CAARUD où les intervenants les désignent ainsi en leur présence et de leurs rencontres lors des activités de mendicité avec des *normaux*. La difficulté à trouver des ouvrages

scientifiques employant un nom identique, spécifique pour désigner cette population me parut être corrélée avec l'hypothèse d'une lutte définitionnelle entre zonards et dominants.

Ainsi ce contexte de discrimination, de domination, d'imposition d'un label extérieur dépréciatif à l'encontre d'une culture zonarde créée par des jeunes en quête de contestation sociale et d'une nouvelle façon de faire société, joue un rôle me semble-t-il massif dans la trajectoire identitaire zonarde. Relégués, accusés, méprisés, les acteurs n'ont alors d'autres choix que de raffermir leur communalisation de manière protectionniste et s'enferment ainsi dans une identité zonarde qui impacte alors sur les possibilités d'interactions *in-groups* et *out-groups* autorisées. Dialectiquement la stigmatisation et le contenu déviant de la culture zonarde s'alimentent et se durcissent. Le renversement stigmatique a beau se faire, il ne prend cependant pas dans l'opinion publique. L'identité zonarde risque alors de devenir plus enfermante qu'émancipatoire si les acteurs ne parviennent pas à se mobiliser politiquement comme certains groupes ethniques ont pu le faire (Juteau, 1999).

CONCLUSION : DU PASSÉ AU PRÉSENT, DU JEUNE EN ERRANCE AU ZONARD

Une population méconnue, une ethnographie riche

La difficulté de cet exercice de thèse a consisté dans un premier temps à devoir dépasser l'approche "des jeunes en errance", à explorer de nombreuses voies : de l'exclusion à la disqualification sociale pour finalement, après lecture des travaux internationaux, décider de partir sur le terrain avec pour seule interrogation naïve : qui sont-ils ? L'amoncellement d'ouvrages, d'articles sur les jeunes SDF retrace cette traque inlassable, de trouver chez un de nos confrères ce que j'avais pu observer et comprendre. Des analyses piochées chez les Québécois, les Américains, permirent de m'éclairer mais rien ne correspondait cependant à ce que je pouvais appréhender de La Family. Me refusant à la normativité d'un regard prétendument objectif sur le parcours de ces jeunes, j'écartais parfois de manière épidermique les écrits contenant les mots "insertion", "réinsertion", "intégration", "resocialisation" qui indiquaient ce à quoi les acteurs devaient tendre. La résignation à devoir repartir de zéro prit du temps. Novice dans la recherche, l'assentiment par de grands noms de ce que je pensais percevoir de manière monographique de leur réalité était ainsi toujours espéré. La monographie et ses dérivés, le difficile renoncement à la représentativité exhortent en effet à ce type d'entreprise, ici vaine. L'ethnographie de La Family débuta ainsi avec des parachutes théoriques mal assurés, dans une posture inductive finalement plus subie que voulue mais ô combien salvatrice. Les données recueillies et le travail collaboratif, bien que limité, offrent en effet un matériau qui ne put être totalement épuisé. Dans le cadre de cette recherche, l'intimité partagée avec les habitants du squat et leurs amis délivre autant des faits objectifs, des paroles, des idées à analyser, qu'elle ne provoque des sensations à décrypter, davantage heuristiques. Le mode de vie zonard tout d'abord étranger devint ainsi, au bout d'une année, familier. Une année supplémentaire fut alors nécessaire pour s'en distancier tout en continuant à travailler avec les enquêtés. Les entretiens menés auprès des travailleurs sociaux, des commerçants, l'audition des riverains lors de réunions m'aiderent dans cette tâche et permirent d'éviter un romantisme et un populisme outrancier. L'investigation de ces différents terrains fut ainsi salutaire épistémologiquement parlant, mais aussi heuristiquement malgré la disproportion de temps passé et du nombre d'entretiens effectués pour chaque catégorie. Cependant, le choix d'adopter le regard zonard pour se défaire d'un certain ethnocentrisme scientifique sur la question imposait cette inégalité. Ce type de mode de vie déviant, retranché plus ou moins volontairement de la société *des normaux*, impose, si je peux me permettre de le dire ainsi : "de mouiller le maillot", d'y être aussi entier que l'on puisse être, d'être pris pour, par la suite, s'en détacher grâce à l'écriture et à une socioanalyse coûteuse. Il fallait en effet comprendre avant de théoriser : sympathiser, tisser des liens forts au risque d'être humainement touché, déstab

ilisé. L'observation participante devient donc dans ce cas une *participation observante* à la vie de La Family, qui ne s'arrête alors pas réellement dans le temps. Elle se poursuit encore à l'heure actuelle.

D'une posture culturaliste impliquée, décrivant les us, coutumes, normes et valeurs de La Family, groupe exotiquement déviant, les récits de vie, plus analytiques, m'orientèrent vers la compréhension de leurs trajectoires, l'un des questionnements qui anime nombre de travailleurs sociaux à leur contact. Toutefois, ma première approche permit que je constate divers positionnements dans la Zone et que j'investisse par la suite le champ de la déviance et des interactions. Le choix de cette entrée par la déviance s'est ainsi imposé à moi, premièrement de par les pratiques et certaines représentations zonardes en opposition avec la norme légitime, et secondairement du fait que ceux-ci étaient considérés comme de jeunes SDF toxicomanes délinquants.

Aucune recherche, mis à part celles de A. Créyemey et J-H Morales (2009 ; 2011), intervenants sociaux, n'avaient signalé cette pluralité des rôles dans la Zone. Cependant, leurs catégories se cantonnaient à nommer ceux qui gravitaient lors de festivals autour de zonards ou à décrire deux types de femmes zonardes sans expliquer réellement leurs interactions, leurs trajectoires. Le portrait d'un jeune zonard type laisse alors le pas à quatre façons d'être zonard et d'être dans la Zone.

Des trajectoires complexes

Une fois saisi que dans la Zone se côtoyaient des individus vivant en appartement, désirant travailler, d'autres qui alternaient périodes en squat, en tente et en appartement et des puristes cantonnés au squat ou au camion, je m'aperçus alors que les interactions, les attentes de La Family vis-à-vis de la place occupée par les acteurs n'étaient pas les mêmes. Une hiérarchisation non formulée explicitement existait. Corroborée par mes collaborateurs zonards, je tentais alors de comprendre à quoi étaient dues ces divergences de postures. L'engagement dans la culture zonarde, la dépendance à la Zone me parurent être les deux critères majeurs influents. En analysant les données, deux logiques expliquent ce phénomène. La première met en avant des divergences de socialisations conduisant les acteurs à entretenir des liens plus ou moins ténus avec la norme légitime. La seconde rend compte de positionnements différents en fonction du degré de carrière atteint. Je décidai donc d'explorer ces deux processus. Ne s'intéresser qu'aux socialisations passées aurait en effet induit un biais interprétatif, en incluant dans les catégories les moins engagées des acteurs qui n'étaient en définitive qu'au début de leur carrière et qui, probablement, s'investiront davantage avec le temps. Il a donc fallu porter une attention particulière à cet effet de carrière.

L'étude des socialisations passées grâce aux matériaux des récits de vie et des apports supplémentaires obtenus par mail ou lors de rencontres, indique de vraies divergences

dans les quatre catégories repérées : Travellers, Zonards experts, Zonards intermittents, et Satellites.

Les familles des zonards satellites appartiennent à toutes les classes sociales, celles des ZI et des travellers aux classes moyennes mais sont toutes issues de milieux populaires à l'origine. Par augmentation du capital économique ou culturel, du fait de la conjoncture encore favorable des années 1980 elles se sont donc hissées dans la hiérarchie sociale. Ainsi l'on retrouve des marques de cultures populaires encore vivaces, comme les relations de genre mais aussi une croyance en la méritocratie. Le couple suit un schéma traditionnel où les pères quelque peu "bad boys" ou "pater familias" incarnent un modèle viril de la masculinité. L'actualisation de cette transmission est ainsi notable chez les filles de ces catégories, qui entrent dans l'univers de la Zone par l'intermédiaire de petits amis déjà zonards et qui perpétuent cette manière d'être en couple.

Liant ascension sociale et mobilité descendante, des expériences de privations économiques les caractérisent cependant et font émerger paradoxalement des critiques à l'encontre d'un monde libéral où seuls les pauvres sont aidés, les riches confortés dans leur position, laissant la masse des travailleurs de la classe moyenne sur le bord de la route. Ces critiques se retrouvent ainsi dans la réalité des satellites et des ZI. La culture familiale relativement proche de la classe moyenne et l'éducation plutôt contractualiste fixent des dispositions légitimes chez les enfants, bien qu'elle en impulse d'autres légèrement déviantes. Cette socialisation sensiblement contradictoire empêche la performativité totale des transmissions conformes ou déviantes, et explique en partie l'oscillation entre vie dans la Zone et vie ordinaire. L'environnement de vie infantile et adolescent jouit majoritairement d'un voisinage mixte, socialement serein. D'un point de vue subjectif, les ZI et les satellites rationalisent les "galères" infantiles comme inhérentes à des conflits familiaux, à des divorces. Les satellites, vus comme enfants difficiles, soulignent la répercussion négative de la stigmatisation maternelle sur leurs trajectoires et les ZI celle de la place familiale de vilain petit canard dont il faut se défaire. S'ajoutent à cela des tiraillements de loyauté dus aux conflits familiaux qui provoquent un détachement familial. Les catégories ZI et satellites, majoritairement féminines, poursuivent une scolarité qui, si elle n'est pas brillante pour toutes, n'entraîne que minoritairement la mise en place d'une culture anti-scolaire. Le rapport au savoir conforme à l'école, l'engagement subjectif de ces actrices, permettent de limiter l'investissement trop important dans la sociabilité juvénile au détriment du temps d'étude et de parer, jusqu'au collège, à des pratiques trop déviantes. À partir du collège, les parcours se diversifient avec une constante : l'adoption de pratiques déviantes. Certains acteurs restent adaptés à la culture scolaire, motivés par la réussite professionnelle maternelle, d'autres s'économisent et voient leurs résultats baisser ; quelques-uns, les moins dotés en capitaux culturels, développent des attitudes anti-scolaires et se désengagent d'une scolarité vécue comme une contrainte sociale. Néanmoins, l'étiquetage déviant quasi inexistant autorise les acteurs à poursuivre leur scolarité jusqu'au lycée. C'est durant cette période où l'adolescent cherche à affirmer sa singularité, que la

rencontre avec les Free Parties par l'intermédiaire de petits amis ou de copains va les amener à rencontrer la Zone.

Pour les satellites, ce tournant biographique donne lieu à une période moratoire de questionnements quant à la place qu'ils veulent prendre dans la Zone. Quittant leur famille classiquement à la fin de leurs études, ils s'orientent vers le monde du travail. La Zone dans le cadre satellite, a pour fonction d'être un lieu de décompression face aux impératifs professionnels et au regard familial pas toujours clément. Elle leur offre, par ailleurs, une place plus valorisée qu'au sein de la famille et du monde du travail, où ces derniers occupent des emplois précaires. Toutefois, leur regard sur le monde est pacifié et aucun désir de changement social ne les anime. Le satellite face à la Zone opte pour une position rationnelle qui utilise cet univers comme source de distraction. La socialisation zonarde ne prend pas, les papillons hédonistes satellites maintiennent les dispositions des socialisations primaires, se situent sur la frontière extérieure de la Zone, ni dépendants, ni engagés. Pour les satellites, la méritocratie reste vivace. Les "galères" économiques qu'ils ont vécues sont interprétées comme résultant des aléas familiaux, et ne constituent pas des expériences sociales favorables à l'inclination ZE.

Pour les ZI, en revanche, les accidents biographiques et leurs traitements familiaux provoquent à la longue un désajustement des projets de vie initiés par les socialisations primaires, une crise identitaire à laquelle l'entourage n'arrive pas à répondre. Mis à la porte ou fuguant, la Zone vient ici colmater une désorganisation de type personnelle, familiale, profonde. Toutefois, les socialisations primaires ne parviennent pas à être suffisamment désintégrées pour que les acteurs s'engagent davantage. Bien que leur lecture du monde soit moins pacifiée que celle des satellites, ils rationalisent toutefois leurs "galères" en attribuant l'origine à la famille, les établissements scolaires et les services sociaux fréquentés, et non à la société en général. La quête est ici identitaire, reconstructrice après des événements traumatiques. La Family supplée alors au rôle de la famille naturelle dans cet accompagnement et teinte de dépendance le rapport des ZI à la Zone. La déviance ici s'apparente à la stratégie d'adaptation par évaison décrite par Merton (1997), à une action pour soi qui ne se limite pas pour autant à une individualisation utilitariste mais qui cherche à créer un lien social plus empathique. Ici la Zone n'est qu'une transition, une période d'oscillation vers un retour à la norme inéluctable lié à des divergences trop importantes entre les dispositions primaires et zonardes, à des stratégies de maintien de la réalité zonarde, ainsi qu'à une structure de plausibilité mises à mal par les retours réguliers à la vie classique.

Les ZE quant à eux cumulent des caractéristiques objectives et subjectives favorables à leur investissement profond dans la Zone et au développement d'un capital délinquant. Entre environnement criminogène, déviance familiale, capitaux légitimes bas, accidents de vie, éducation populaire et statutaire ne valorisant pas l'autocontrainte et l'obéissance aux normes et valeurs légitimes et expériences sociales de stigmatisations, de désenchantement de la justice sociale, tout concourt semble-t-il à ce que les acteurs se dirigent vers un modèle de vie déviant. La stigmatisation des familles enferme prophétiquement le jeune

dans un parcours hors des normes légitimes. Les situations d'éloignement des parents, les galères imputées à l'inégalité de la société, à sa non-protection collaborent elles-aussi à l'émergence d'une perception hostile d'un monde où le combat devient la règle. L'école pour les ZE va devenir l'arène idéale de l'expression de leurs frustrations. Bien que l'école primaire canalise par sa forme les comportements proscrits et les mauvais résultats, l'arrivée au collège fait éclore un rapport au savoir non conforme se traduisant sous deux formes : oppositionnelle, engageant une culture anti-scolaire qui octroie un statut d'Homme ; et économe, basée sur la loyauté familiale où la déviance scolaire est affaire de sociabilité juvénile. Le niveau de diplôme bas et les orientations scolaires subies impactent négativement sur la socialisation professionnelle. N'ayant pas de capitaux social et humain efficaces dans ce champ, les expériences sociales corroborent encore l'impossibilité de parvenir à une vie considérée satisfaisante. Les pratiques délinquantes qui naissent par la frustration de ne pouvoir atteindre légalement les objectifs légitimes de réussite sociale, vont par la suite s'élaborer comme des stratégies efficaces à la construction d'une vie alternative rejetant tous buts légitimes de prospérité. Tout d'abord innovation, la déviance de ces jeunes devient un moyen pour tenter de se défaire de la domination ressentie en s'inscrivant en marge de la société. Un turning-point s'opère par la rencontre avec le milieu des Free parties et la culture techno travelling. Le rapport au monde ZE est une lutte pour une reconnaissance sociale, une protection des siens par des dominants discriminants. Les acteurs se vivent comme ayant été membres d'une communauté désignée comme "miséreuse". Ce positionnement communautaire, critique, éthique, facilite le passage vers une socialisation de conversion zonarde qui compose avec des dispositions héritées des socialisations primaires. Il colore par ailleurs leur rapport à la Zone de manière très dépendante et engagée.

Pour les voyageurs, c'est la socialisation professionnelle et universitaire, vécue comme aliénante et inégalitaire, qui les pousse à bifurquer. D'un rapport au monde pacifié issu de socialisations primaires relativement conformes, d'attributions externes mais non accusatrices des difficultés familiales qui ne les culpabilisent pas, les voyageurs, dont certaines inculcations critiques et politiques familiales sont favorables à une conversion zonarde, vont basculer vers une interprétation des rapports sociaux de notre société de type domination, rendant stable la conversion zonarde. Entre posture communautaire, individualisée, politique et éthique, ces acteurs cherchent au travers de la Zone à atteindre tout autant un épanouissement personnel qu'un idéal de société rendant leur rapport à la Zone indépendant et engagé.

La carrière zonarde se découpe donc en quatre séquences : Satellites, ZI, ZE et Voyageurs ou sorties de route. La carrière zonarde est avant tout une socialisation de type conversion lorsqu'elle est aboutie « [...] "une éducation" qui exige, elle aussi, du temps et des pratiques pour produire des effets de socialisation », et ici, le passage par plusieurs âges de la vie zonarde (Darmon, 2011, p. 40).

La séquence satellite se caractérise par le désir du jeune de quitter sa famille, de vouloir devenir sujet. Les pratiques déviantes réalisées durant l'adolescence le mettent en contact

avec des groupes déviants et le milieu des Free Parties. Les vécus excluants infantiles et le sentiment de ne pas savoir qui ils sont, favorisent l'affiliation à la Zone. Les Free Parties leur offre une place valorisée de par leur forme spécifique, font de ces participants des élus et les mettent en contact avec la Zone. Ils apprennent alors durant cette séquence l'histoire de la Free Party, les différents courants musicaux et le mythe de la Spiral Tribe auquel ils ne s'identifient pas encore. L'esprit collectif, les règles, les normes de cet entre-soi sont inculqués tout comme ceux régissant les consommations de drogues et leur vente. La tenue et les marqueurs physiques sont transmis ainsi que les rites d'interactions propres à cet univers. Les statuts de relégation zonards et les critères qui les déterminent sont exposés au travers des histoires narrées par les experts. Cependant, il faut attendre la séquence ultérieure ZI et l'installation en squat pour apprendre les règles et les normes qui régissent sa gestion, le vivre ensemble de type famille de rue avec son organisation hiérarchisée, ses rapports de genre sous domination masculine, les pratiques du *system D*, une part de l'idéologie "anarchiste" qui dictent les conduites, l'interprétation de la réalité. Pour ce faire, l'acteur passe le rite de l'héroïne qui l'institue en tant que ZI, se fait guider par un pourvoyeur d'orientation *père de rue* ou petit ami, qui l'aide à découvrir son soi intime, lui enseigne les pratiques et les rationalisations. Le corps s'engage alors autant dans la dépendance à l'héroïne que dans l'adoption d'une apparence zonarde plus poussée, voire caricaturale pour renaître au monde avec sa nouvelle identité. Les pratiques délinquantes apprises s'intensifient et culminent à cette période de la carrière pour démontrer son intégration. Le chien donné vient signer l'accès au statut ZI. L'étiquetage de *punk à chien* et *de jeunes en errance* apparaît alors par le biais des structures sanitaires et sociales et des interactions avec les *normaux* lors des situations de rencontres mixtes : mendicité, rassemblements dans la Zone ; et la stigmatisation par la famille s'accroît. Durant les premiers temps, le jeune se coupe de sa famille naturelle, puis, une fois son statut de ZI obtenu, la vie de rue expérimentée plus avant, il ne cesse de faire des allers retours entre celle-ci et le squat. Pour ne pas succomber à un retour à la norme, l'individu doit espacer ses visites familiales, les vivre comme déplaisantes. Le groupe tente alors par des stratégies de conserver la réalité zonarde en montrant son efficacité, son intérêt pour l'acteur et en décrédibilisant la réalité des socialisations primaires. Le ZI entame une période d'incertitudes, doit s'engager plus personnellement dans cette identité nouvelle et faire que la socialisation zonarde devienne une véritable conversion.

Le passage à l'étape ZE impose ainsi un investissement personnel fort, facilité par certaines dispositions des socialisations primaires transposables à celle de la Zone, et par une certaine réversibilité des autres. La structure de plausibilité de La Family qui est un groupe très affectif et collectif, permet une véritable conversion des acteurs maintenant habitants du squat à temps plein. L'étiquetage social de déviant, les expériences sociales passées des acteurs et la structure de plausibilité ont délégitimé les socialisations primaires. Une dépendance forte aux pourvoyeurs d'orientation, liée à la séparation du nouveau ZE de sa réalité antérieure, les propulse au rang d'autrui significatifs. Entre une socialisation par frottements du Chorus et celle initiée par les autrui significatifs, l'acteur

ne peut plus concevoir son groupe autrement que comme le meilleur et dénigre les *out-groups* qui se transforment en outsiders. Le rite de cryptie zonarde et celui propre aux femmes appuient alors l'engagement personnel, en poussant l'individu à se comporter comme un expert. Il apprend avec plus de force les usages, les caractéristiques de l'honneur zonarde, ses devoirs envers son groupe. Chez les hommes, le passage en prison, le retour dans sa première famille de rue institue et renforce la réalité zonarde. Durant cette période le ZE adopte l'idéologie zonarde "anarcho-primitiviste", s'identifie au mythe de la Spiral Tribe, édifie une histoire fictionnelle commune aux autres membres en reconstruisant sa biographie, analyse le monde sous le jour de la domination, de théories conspirationnistes, se rallie à une quête d'amélioration de soi et du monde.

L'accès à la séquence voyageurs implique une forme de maturité affective, pour pouvoir trouver plaisant ce mode de vie plus autonome, un apprentissage de tout ce qui relève de la mécanique et de la connaissance des camions. Outre le choix du véhicule répondant à certains critères pratiques, le voyageur connaît aussi bien le bricolage que les réglementations de stationnement, de dissimulation du camion, les techniques de vol de carburant. Pour maintenir sa réalité, il doit par ailleurs accepter de travailler davantage qu'un ZE, de programmer son existence et s'insérer dans un réseau pourvoyeur d'emplois saisonniers. L'acquisition du camion et les premiers voyages lointains constituent un rite tout autant initiatique qu'instituant, prouvant à l'acteur sa capacité à faire face seul aux aléas de ce mode de vie et le légitimant aux yeux des siens. L'acteur pour y parvenir abandonne son rapport au monde trop oppositionnel même s'il reste critique, s'apaise et devient plus contemplatif.

Les sorties de carrière s'organisent autant durant l'étape ZI où les socialisations primaires reprennent le dessus qu'après le stade ZE, voyageurs. La mort, la folie en constituent les plus extrêmes. Le retour à la norme après la séquence ZE s'organise souvent du fait d'expériences sociales qui viennent démanteler la réalité zonarde, ou d'accidents de vie. Cependant, cette bifurcation n'est pas aisée du fait de la forme spécifique de la socialisation zonarde et de sa forte imprégnation. Mais cette socialisation est-elle l'unique facteur de la consistance certaine de l'identité zonarde ?

Les autres groupes sociaux, l'identité zonarde

Les rapports avec les autres groupes sociaux qui côtoient les zonards jouent aussi un rôle dans le maintien de leur réalité. L'écologie et l'identité du quartier d'occupation, perçu comme insécure, désorganisé, déteignent sur les représentations attribuées aux zonards par les riverains et sur le sens octroyé à leur rassemblement dans cet espace public. Le contexte social de crise et la gestion élitiste de la ville participent aussi de celles-ci. L'interprétation d'une société d'exclusion menaçant tout un chacun de devenir SDF fait que ces jeunes incarnent un anti-modèle dans lequel on craint de se réincarner. À cela s'ajoute la représentation toujours actuelle d'une jeunesse dangereuse, sans repères,

l'image de la drogue qui renvoie au toxicomane prêt à tout pour se payer sa dose. Toutefois, ce ne sont pas les seuls facteurs. Les représentations négatives sont aussi liées à une présentation de soi des zonards s'opposant à la norme légitime et à leurs activités inciviles. La tenue et la déférence exigées ne sont pas non plus les mêmes pour ces groupes et produisent des incompréhensions qui conduisent à des pertes de face, des interactions de stigmatisation et de provocation. Les situations elles-mêmes sont analysées différemment. Pour les riverains, leurs regroupements sont le signe d'une insécurité, d'une oppression délinquante quotidienne, d'un abandon de l'État, pour les zonards celui d'une sociabilité. Les habitants, sur la défensive, se retranchent alors, recourent aux forces de l'ordre, exercent des pressions politiques pour régler leur gestion. Le stigmate de jeunes dangereux se durcit par une condamnation publique de leurs pratiques. Le stigmate, pourtant anticipé, recherché par les zonards pour créer une distance avec un monde auquel ils se refusent de participer, se révèle plus difficilement supportable que prévu. Ils s'en défendent par provocation, le renversent mais d'une manière illisible pour les normaux. Ils sur-interprètent de surcroît dans un sens dépréciatif toutes les attitudes manifestées à leur égard, et les tentatives d'alignement de déférence qu'ils peuvent mettre en œuvre échouent. Le monde se dichotomise entre les *normaux* et les zonards.

L'univers du travail social lui-même vient ajouter une dose supplémentaire de stigmatisation. Leurs prises en charge, réalisées essentiellement par les structures en addictologie, confirment le traitement sanitaire et sécuritaire qui leur est accordé. Perçus comme des représentants d'une *underclass* à la dérive, héritiers d'une culture de la pauvreté, ou comme des individus toxicomanes plus désinsérés que les autres, voire atteints de troubles pathologiques se traduisant par une vaine quête initiatique, les relations entre professionnels sanitaires et sociaux et les zonards restent superficielles. Les jeunes entretiennent des rapports utilitaristes avec les intervenants qui s'en tiennent à une réduction des risques sociaux et sanitaires. Seules quelques actions proches de la culture zonarde, s'appuyant sur leurs capacités, décroissent ces deux mondes.

Ces interactions donnent ainsi naissance à une frontière zonarde. Celle-ci se nourrit dans sa face interne de la socialisation zonarde de type conversion, élaborant une histoire commune fictionnelle à laquelle les acteurs s'identifient et d'un fonctionnement affectif, intime qui imprime chez les zonards des dispositions très ancrées. La filiation inventée par les zonards grâce au mythe de la Spiral Tribe, au fonctionnement familial et à la réorganisation biographique, constitue le premier élément de la communauté. Ce sentiment d'un même vécu donne ainsi au groupe zonard une forme identique à celle d'une communauté ethnique. La frontière externe, quant à elle, naît de leur stigmatisation quotidienne par les normaux et des rapports de domination concomitants. Elle imprègne l'identité des acteurs par une exodéfinition dépréciative qui, par ailleurs, produit des marques différenciatrices par lesquelles les normaux distinguent les *Eux* : zonards, des *Nous* : normaux. Refusant cette définition extérieure, les zonards affichent les frontières au travers de marques opposées aux normes légitimes. Le gouffre entre les deux groupes s'accroît et La Family adopte une posture isolationniste pour se prémunir des

stigmatisations, favorisant une communalisation plus forte. L'identité zonarde s'affirme alors avec plus de force pour permettre de trier les *in-groups* des *out-groups*. Les *Eux* deviennent les *normaux*, les bourgeois dépréciés, les *Nous* : les zonards. L'exodéfinition est retravaillée pour traduire les attributs assignés par les *normaux* de manière valorisante, créant alors une endodéfinition plus déviante qu'à l'origine. Ce phénomène dirige les interactions et rend l'identité zonarde impérative, difficilement reléguable. Débutant par un processus émancipateur de marginalisation, cette trajectoire vise à rompre avec les déterminismes sociaux destinant les zonards les plus impliqués à une vie de disqualifiés sociaux ou de travailleurs précaires. Cependant la question qui se pose est de savoir si elle n'est pas devenue enfermante, voire aliénante. Seule une étude longitudinale sur le futur des zonards permettrait de le dire. Néanmoins, pour les membres engagés de La Family, il s'agit de lutter pour ne pas se voir noyé dans la masse des sans noms, des robots dominés, des pauvres crédules et malheureux, de ceux que l'on n'entend pas. Exister par la déviance au prix du mépris, mais exister ! Tenter autre chose, trouver une alternative !

En tout état de cause, les trajectoires zonardes sont éminemment complexes et mêlent aspects structuraux, historiques, interactionnistes, rationnels, éthiques, passé et présent. Les aborder, comme cela fut le cas dans de nombreuses études scientifiques, uniquement sous l'angle des socialisations familiales et scolaires, serait passer à côté de tous les éléments du présent qui viennent alimenter cet être au monde si singulier. Toutefois, une interrogation continue de me tarauder : la Zone est-elle une nouvelle traduction d'une contre-culture adaptée au contexte social actuel ? Son recrutement dans les couches populaires rend difficile cette lecture et le peu d'écrits sociologiques sur les contre-cultures passées invitent à s'y pencher. La Zone n'a rien à voir avec les blousons noirs, les gangs et autres "sous-cultures" délinquantes juvéniles, dans le sens où elle semble influencer les acteurs bien après leur "jeunesse", où elle ne constitue pas qu'un passage pour certains, où elle dicte des manières de vivre et des objectifs de vie contredisant ceux de nos sociétés : sédentarité, réussite sociale (Galland, 2009). L'affiliation à la Zone ne vise pas uniquement à pallier les manques liés à une appartenance sociale défavorisée, mais constitue un essai, une tentative d'alternative politique se nourrissant des courants de pensées contestataires actuels que représentent l'altermondialisme, l'anarcho-primitivisme, la sous-consommation, la transition vers la soutenabilité et des contre-cultures passées : punk, hippie. La Zone s'inspire aussi du contexte mondialisé dans lequel nous vivons, en tissant un réseau international de connaissances, en se penchant sur les cultures, les peuples et leurs spécificités, en empruntant certaines pratiques telles que le nomadisme et l'identification à la forme tribale. Les zonards sont peut-être aussi une traduction d'une mondialisation en train de s'incorporer chez des acteurs se sentant davantage humains que représentants d'une nation.

BIBLIOGRAPHIE

Abbott, A. (2010). À propos du concept de turning point . Dans M. Bessin, & C. Bidard, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (pp. 187-211). Paris: La Découverte.

Ainsworth, J. W. (2002). "Why Does It Take a Village ? The Mediation of Neighborhood Effects on Educational Achievement." *Social Forces*, 81(1), 117-152.

Akers, R. (1985). *Deviant behavior. A social learning approach* (éd. 3d Edition). Belmont, California: Wadsworth publishing compagny.

Alamarcha. Bonnet, C. (2008). *Pour une prise en charge globale des jeunes en errance : partenariats et solutions à développer à Bordeaux*. Consulté le janvier 7, 2010, sur www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CDAQFjAA&url=http%3A%2F%2Fressources.ensp.fr%2Fmemoires%2F2008%2Fiass%2Falamarcha_bonnet.pdf&ei=CsMxUkK0IseI0AWA-YH4DA&usg=AFQjCNEp_qweLN6JwmwZpV4y1-wBrmrV3A&sig2=3L4XP7eIU-XhVWZEbje6fA

Alpe, Y. (2006). Existe-t-il un « déficit culturel » chez les élèves ruraux ? *Revue française de pédagogie* (156), 75-88.

Amselle, J. L. (2009). *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. (n. présentation, Éd.) Paris: Payot.

Anaut, M. (2006). L'école peut-elle être facteur de résilience ? *Revue Empan* (63), 30-39.

Anderson, L., & Snow, D. (2001). L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique. *Sociologie et société*, 33 (2), 13-27.

Anderson, N. (1993). *Le hobo, Sociologie du sans-abri* (éd. collection Essais et recherches, série Sciences humaines). Paris: Nathan.

Angeras, A. (2012). *Du nomadisme contemporain en France, avec les saisonniers agricoles en camion*. lulu.com.

Anzieu, D. (1999). *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*. Paris: Dunod.

Assedo, Y. (1990). De l'angoisse à la jouissance dans les conduites à risque . *Revue Française de psychanalyse* (1), vingt et un-132.

Astier, I. (2010). *Sociologie du social et de l'intervention sociale : Domaines et approches*. Paris: Armand Colin.

Atkinson, P. & Hammersley, M. (2007). *Ethnography: Principles and practice*. London & New-York: Routledge ; (3rd Revised).

Autès, M. (2004). *Les Paradoxes du travail social*. Paris: Dunod.

Aviles, A., & Helfrich, C. (2004). Life skill services needs : perspectives of homeless youth. *Journal of youth and adolescence* , 33 (4), 331-338.

- Bachman, C., & Coppel, A. (1989). *La drogue dans le monde hier et aujourd'hui*. Paris: Albin Michel.
- Bacquè, M.H. (2005). Effets de quartier : enjeux scientifiques et politiques de l'importation d'une controverse. Dans J. Authier, & al, *Le quartier* (pp. 181-193). La Découverte.
- Barrère, A. (2011). *L'éducation buissonnière. quand les adolescents se forment par eux-mêmes*. Paris : Armand Colin.
- Barth, F. (1995). Les groupes ethniques et leurs frontières. Dans J. Pourignat, & Ph. Streiff-Fénart, *Théories de l'ethnicité* (pp. 154-248). Paris: PUF.
- Baudelot, C., & Estabiet, R. (2009). *L'élitisme républicain, l'école française à l'épreuve des comparaisons internationales*. Corlet Condé-sur- Noireau: Seuil.
- Baudelot, C., & Estabiet, R. (2007). *Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés*. Paris: Nathan.
- Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris: La découverte.
- Beck, U. (2001). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris: Aubier.
- Becker, H. S. (2006 [1960]). *Sur le concept d'engagement*. Consulté le 2010, sur Sociologies: <http://sociologies.revues.org/index642.html>
- Becker, H. S. (1956). Careers, personality, and adult socialization. *The American Journal of sociology* , 3 (62), 253-263.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders*. (B. Chapoulie, Trad.) Paris: Métailié.
- Bellot, C. (2003). Les jeunes de la rue : disparition ou retour des enjeux de classe ? . *Lien social et Politiques* (49), 173-182.
- Bensa, A. (1996). De la micro-histoire vers une anthropologie critique. Dans J. Revel. (dir.) *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience* (pp. 37-70). Paris: . Hautes études Gallimard Seuil.
- Bensa, A & Fassin, D. (Dir.). (2008). *Les politiques de l'enquête, épreuves ethnographiques*. Paris: La découverte.
- Berger, P., & Luckmann, T. (1996 [1966]). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Armand colin.
- Berger, P., & Luckmann, T. (2008 [1966])). *La construction sociale de la réalité*. Lassai-les-chateaux: Armand colin.
- Bergeron, H. (2009). *Sociologie des drogues*. Paris: La découverte.
- Bergier, B. (1996). *Les affranchis*. Paris: HYPERLINK "<http://recherche.fnac.com/e34865/Desclee-De-Brouwer>" Desclée De Brouwer .
- Bey, A. (2000). *T. A. Z.: The Temporary Autonomous Zone, Ontological Anarchy, Poetic Terrorism*. Autonomedia.
- Bidart, C. (2006a.). *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*. Paris: L'harmattan.
- Bidart, C. (2006b). Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations» biographiques. *Cahiers internationaux de sociologie* , 1 (120), 29-57.

- Birgy, P. (2001). *Mouvement Techno et transit culturel*. Paris: L'harmattan.
- Black, B. (s.d.). *Anarchisme et autres entraves à l'anarchie*. Consulté le Juin 12, 2012, sur jccabanel: http://jccabanel.free.fr/th_lanarchisme_et_autres_entraves_a_lanarchie.htm.
- Black, B. (s.d.). *Black, B : L'abolition du travail*. Consulté le Juin 16, 2012, sur aredje: <http://www.aredje.net/lecture.txt/black1.htm>
- Blanchard, C. (2007). *Les jeunes errants Brestois et leurs chiens: Retour sur un parcours semé d'embûches*. Consulté le octobre 21, 2010, sur <http://docs.google.com/viewer?a=v&q=cache:ugleOaHJA1QJ:www.animaletsociete.fr/contribution/s/Etude-sociologique-Le-phenomene-des-Jeunes-errants-avec-Chiens-a-Brest-par-Christophe->.
- Blanchard, C. (2009, octobre 8). *Des routards prisonniers dans la ville* . Consulté le 24 02, 2012, sur Sociétés et jeunesses: URL : <http://sejed.revues.org/index6292.html>.
- Bonnemaison, G. (1983). *Commission des maires sur la sécurité (France)*. Paris: La documentation française.
- Bonoli, L. (2006). Écrire et lire les cultures : l'ethnographie, une réponse littéraire à un défi scientifique. *Antipodes A contrario* , 4 (2), 108-124.
- Born, M. (2010). *Psychologie de la délinquance*. Paris: De Boeck.
- Boudon, R. (2011[1966]). *L'Inégalité des chances*. Paris: Armand Colin
- Bouillon, F. (2002). À quoi servent les squats ? *Revue Française des affaires sociales* , 45-64.
- Bourdieu, P., Passeron, J. C. (1970). *La reproduction*. Paris: édition de Minuit.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction, Critique sociale du jugement*. Paris :Les éditions de minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris: Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1982). Les rites comme actes d'institution . *Actes de la recherche en science sociale*, (43), 58-63.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J., & Passeron, J. (1983 [1968]). *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques* (éd. 4ème). La Hayes: Mouton éditeur.
- Bourdieu, P., & Passeron, J. C. (1985 [1964]). *Les héritiers, Les étudiants et la culture* (éd. 3 ème). Paris: Les éditions de minuits.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (2003). *Méditations pascaliennes* (éd. 1 ère édition 1997). Paris : Seuil.
- Bourgois, P. (2001). *Enquête de respect* . (A. Lou, Trad.) Paris: Seuil.
- Bourquet, D. Cherifi, D., & Coupiat, P. (2004). L'expérience d'Aurillac. *Vie Sociale et Traitements* , 4 (84), 94- 100.
- Braithwaite, J. (1989). *Crime, Shame and Reintegration*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Brannigan, A., & Caputon, T. (1993). *Studying Runaways and Street Youth in Canada: Conceptual and Research Design Issues*. Solliciteur général du Canada. Ottawa: Solliciteur général du Canada.

- Broccolichi, S., & Sinthon, R. (2011). Comment s'articulent les inégalités d'acquisition scolaire et d'orientation ? Relations ignorées et rectifications tardives . *Revue française de Pédagogie* (175), 15-38.
- Brousse, C. (2006a). *Quelques résultats*. Consulté le octobre 31, 2008, sur INSEE: <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imet116f.pdf>.
- Brousse, C. (2006b). *Définition de la population sans-domicile et choix de la méthode d'enquête*. Consulté le octobre 31, 2008, sur INSEE: <http://www.insee.fr/fr/ppp/sommaire/imet116b.pdf>
- Brousse, C., de la Rochère, B., & Massé, E. (s.d.). *Hébergement et distribution de repas chauds, Qui sont les sans-domicile usagers de ces services ?* Consulté le octobre 31, 2008, sur INSEE: http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/ip824.pdf
- Brousse, C., Firdion, J., & Marpsat, M. (2008). *Les sans-domicile*. La découverte.
- Bruneaud, J. (2003). *Chroniques de l'ethnicité quotidienne : la construction des processus ethniques chez les Maghrébins français*. Université de Bordeaux 2, Thèse en Sciences de l'Éducation.
- Burroughs, W. (2008). *Junky*. Paris: Gallimard.
- Cabal, C. (2002). *Rapport de M. Christian Cabal sur l'impact éventuel de la consommation des drogues sur la santé mentale de leurs consommateurs*. (Rapport à l'assemblée nationale). Repéré le juin 02, 2012 sur <http://www.assemblee-nationale.fr/legislatures/11/pdf/rap-ocst/i3641.pdf>.
- Caradec, V. (2003). « Le soi intime » à la lumière de la recomposition conjugale tardive. *Sociologie et sociétés* , 35 (2), 97-120.
- Cassia, P. (2006). Le droit de la rue. *Pouvoirs* , 116 (1), 65-85.
- Castaneda, C. (2002). *L'herbe du diable et la petit fumée*. Paris: 10/18.
- Castel, R. (1976). *L'ordre psychiatrique*. Paris: Édition de Minuit.
- Castel, R. (1995). Les pièges de l'exclusion. *Lien social et Politiques* (34), 13-21.
- Cauce, A., Paradise, M., Ginzler, J., Embry, L., Morgan, C. J., Loht, Y., et al. (2000). The characteristics and mental health of homeless adolescents : age and gender differences. *Journal of emotional and behavioural disorders* (8), 230-239.
- Céfaï, D. (2003). *L'enquête de terrain*. Paris: La découverte.
- CEMEA. (2007). *Journées d'étude jeunes en errance, 2007, Bordeaux*. Consulté le Juillet 04, 2012, sur CEMEA: Journées d'étude jeunes en errance, 2007, Violet, CEMEA, http://www.cemea.asso.fr/IMG/pdf/Actes_journee_Errance_Gironde_juin_07.pdf.
- CEMEA. (2011). *Rapport Rencontre nationale du réseau jeunes en errance*. Réseau jeunes en errance.
- Chamboredon, J., & Prevot, J. (1973). Le « métier d'enfant ». Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle. *Revue française de sociologie* , 14 (3), 295-335.
- Chanut, V. (2011). Les limites de la rationalité limitée ? Un essai de réflexion en sciences de gestion. *Management & Avenir* , 48 (8), 97-117.

- Chapoulie, J. (1984). Everett. C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie. *Revue Française de sociologie* , 25 (4), 582-608.
- Charles, F., & Cibois, P. (2010). L'évolution de l'origine sociale des enseignants du primaire sur la longue durée : retour sur une question controversée. *Sociétés contemporaines* , 1 (77), 31 à 55.
- Charles-Nicolas, A. (1984-1985). À propos des conduites ordaliques : une stratégie contre la psychose ?. *Topique* , 33 (56), 207-229 .
- Charlot, B. (1992). Rapport au savoir et rapport à l'école dans deux collèges de banlieue . *Sociétés contemporaines* , 11-12, 119-147.
- Charlot, B. (2001). *Le rapport au savoir en milieu populaire*. Paris: Antropos.
- Chauvel, L. (2001). Le retour des classes sociales ? *Revue de l'OFCE* , 79 (4), 315-359.
- Chauvel, L., & Imbert, P. A. (def). *Les nouvelles générations sacrifiées*. Consulté le Juin 02, 2012, sur louis chauvel: <http://louis.chauvel.free.fr/note2.pdf>.
- Cherkaoui, M. (2010). *Sociologie de l'éducation*. Paris: PUF.
- Chéronnet, H. (2009, Automne). *Intervenir auprès des jeunes en errance, de François Chobeaux*. Consulté le février 24, 2011, sur Sociétés et jeunes en difficulté: <http://sejed.revues.org/index6440.html>.
- Chobeaux, F. (1996). *Les nomades du vide*. Paris: La Découverte.
- Chobeaux, F. (2001). *L'errance active, Politiques publiques et pratiques professionnelles*. Paris: La Découverte.
- Clanche, P. (1999). Un aspect du métier d'élève chez le jeune enfant Kanak : écouter, comprendre, faire, écrire. *Revue française de pédagogie* , 127, 99-106.
- Clifford, J & Marcus, G. E. (1986). *Writing culture : the poetics and politics of ethnography : a school of American research advanced seminar*. Berkeley ; Los Angeles ; London: University of California press.
- Cloward, L.E & Ohlin, L. E. (1960). *Delinquency and opportunity*. New York: Free Press.
- CNRTL, centre national de ressources textuels et lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>, repéré le 05/03/2008.
- Cohen, A. (1955). *Delinquent Boys*. New York: Free Press.
- Cohen, A. (1966). *Deviance and control*. Englewood Cliffs: Prentice-hall.
- Colombié, T. (2001). *Technomades, la piste électronique*. Paris: Stock.
- Coninck (de), F., & Godard, F. (1989). "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité". *Revue française de sociologie* , 31 (1), 23-53.
- Conseil général de X (s.d.). *Charte départementale de la prévention spécialisée en X 2008 – 2012*. Consulté le Juillet 04, 2012, sur Conseil général de X.
- Conseil général. (s.d.). *Schéma départemental conjoint de la prévention et de la protection de l'enfance, de la jeunesse et de la famille*. Consulté le juillet 04, 2012.

- Conseil National de l'Accueil des Personnes en Difficulté. (1999). *Squats et habitat de fortune*. Ministère de l'emploi et de la solidarité, direction de l'action social. Ministère de l'emploi et de la solidarité, direction de l'action social.
- Corcuff, P. (2007). *Les nouvelles sociologies : entre le collectif et l'individuel*. Paris: Armand Colin.
- Côté, M. (1989). Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal. *Santé Mentale* , 14 (2), 50-157.
- Côté, M. (1991). *Les jeunes de la rue*. Montréal: Liber.
- Coulon, A., Derouet, J., Cunha Neves, A., Forquin, J., Henriot Van-Zanten, A., Sirota, R., et al. (1990). *Sociologie de l'éducation dix ans de recherches*. Paris: L'harmattan.
- Coulon, A. (2002a [1992]). *L'école de Chicago*. Paris: PUF.
- Coulon, A. (2002b [1987]). *L'ethnométhodologie*. Paris: PUF.
- Couroucli, M. (2005). Du cynégétique à l'abominable à propos du chien comme terme d'injure et d'exclusion en grec moderne. *L'homme*, (174), 227- 252
- Cousin, O. (1993). L'effet établissement. Construction d'une problématique. *Revue française de pédagogie* , 34 (3), 335-419.
- Cova, B. (2002), Parler de tribus de consommateurs ?, 336-358. Consulté le 05/06/2012, sur: ?
- Creyemey, A., & Morales, J. (2009). Sur les marges des festivals. *Vie sociale et traitements* , 4 (104), 7-16.
- Creyemey, A., & Morales, J. (2011). Les jeunes filles, les jeunes femmes et la rue. *Vie sociale et traitements* , 4 (112), 8-16.
- Cuche, D. (2005 [1996]). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris: La Découverte.
- Cuin, C. H (2011). Esquisse d'une théorie sociologique de l'adolescence. *Revue européenne des sciences sociales*, 49 (2), 71-92.
- Cusson, M. (1990). *Croissance et décroissance du crime*. Paris: PUF.
- Cusson, M. (2011 [1998]). *La criminologie* (éd. 4 ème). Paris: Hachettes Livre.
- Dagorn, J. (s.d.). *Chahut et tri social dans les établissements scolaires favorisés*. Consulté le mars 03, 2009, sur cndp: <http://www.cndp.fr/revueVEI/varia/varia147.pdf>
- Dagorn, J. (2005). *De la différence à l'exclusion*. (Thèse de doctorat non publiée), Université Violet Segalen, Spécialité Sciences de l'éducation, Violet.
- Damon, J. (2002). Des raisons individuelles de la mobilisation collective. *Revue Française des affaires sociales* , 65-80.
- Damon, J. (2008). *La question SDF*. Paris: PUF.
- Darmon, M., & Singly (de), F. (2006). *La socialisation*. Paris: Armand Colin.
- Darmon, M. (2011). *Conversions pour une sociologie des transformations individuelles*. (Mémoire de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches non publié), Ecole Normale supérieure de Lyon, Spécialité sociologie, Lyon.

Debaene, V. (2005). *Ethnographie Fiction : À propos de quelques confusions et faux paradoxes. L'Homme*, 175 (3-4), 219-232.

Debarbieux, E. (1996). *La violence en milieu scolaire, T1 Etat des lieux*. Paris: ESF.

Debarbieux, E., & Blaya, C. (2001). *Violence à l'école et politiques publiques*. Paris: ESF.

Debarbieux, E. (Sous la direction). (2002). *L'oppression quotidienne*. Paris: La documentation Française.

Debarbieux, E & Mabilon-Bonfils, B. (2004). *Violences scolaires et culture(s)*. Carpentras: L'harmattan.

Debarbieux, E. (2006). *Violence à l'école : un défi mondial ?*. Paris: Armand Colin.

Debarbieux, E. (2008). *Les 10 commandements contre la violence à l'école*. Paris: Odile Jacob.

Debarbieux, E. (2011). Rapport au ministère de l'éducation nationale de la jeunesse et de la vie associative. *Refuser l'oppression quotidienne : la prévention du harcèlement à l'école*. Paris: consulté le 4/04/2012 à 16h28 .

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. (1789). Consulté le novembre 19, 2008, sur <http://www.assembleenationale.fr/histoire/dudh/1789.asp>.

Declerck, P. (2001). *Les naufragés : avec les clochards de Paris*. Paris: Plon.

Delille, J. M., & Rahis, A. (2004). *Usages de drogues en Aquitaine évolutions et tendances récentes, Les substances d'origine naturelle, Usagers nomades ou en errance urbaine à Violet, Les usages de cannabis*. OFDT, CEID. OFDT.

Delorme, A. (2002). Le processus d'individualisation en situation de précarité : deux communautés de New Age Travellers en Grande-Bretagne. *Cahiers internationaux de sociologie*, 2 (113), 261-284.

Denis, V. (2003). *Pour comprendre la pratique du « squeegee » à Montréal*. Consulté le 5/06/2009 sur érudit: <http://id.erudit.org/iderudit/007868ar>

Dequiré, A. (2007). Évaluation des services et initiatives en faveur des jeunes sans domicile fixe : une comparaison France-Angleterre. *Pensée plurielle* (16), 95-110.

Dequiré, A., & Jovelin. E. (2007). Des jeunes dans la tourmente. Les jeunes sans domicile fixe à l'épreuve de la rue. *Pensée plurielle*, 1 (14), 125-147.

Dermott (Mc), M. (1987). The explanation of Minority school failure, Again. *Anthropology and education quarterly*, 38 (4), 361- 364 .

Desencyclopedia. (s.d.). *desencyclopedia*. Consulté le Juin 06, 2012, sur Punk à chien: http://desencyclopedia.wikia.com/wiki/Punk_à_chien

Detrez, C. (2002). *La construction sociale du corps*. Paris: Seuil.

Dictionnaire critique de la langue française. (1787-1788). Récupéré le 09, 2009, sur ATILF: <http://dictionnaires.atilf.fr/dictionnaires/FERAUD/>.

- Dictionnaires d'autrefois*. Récupéré le Mars 09, 2009, sur ATILF: <http://portail.atilf.fr/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=errant>
- Dictionnaire de l'Académie française*. (1694) ; (1762) ; (1798) ; (1832) ; (1932), Récupéré le 09, 2009, sur ATILF: <http://dictionnaires.atilf.fr/dictionnaires/ACADEMIE/index.htm>.
- Dictionnaire de la zone*. Récupéré le Mars 09, 2009, sur <http://www.dictionnairedelazone.fr/>
- Dictionnaire sensagent*. Récupéré le Mars 09, 2009, sur Sensagent, <http://dictionnaire.sensagent.com/dictionnaire/fr-fr/>
- Dictionnaire Le petit Robert*. (2003). Paris, LR.
- Diotalvi, L. (2009). *Le mouvement underground techno en Europe*.(mémoire de master 2, spécialité Anthropologie sociale et culturelle, Université de Strasbourg, Strasbourg), consulté le Avril 04 2011, <http://zalid.free.fr/blog/wp-content/uploads/LisaDiotalevi-MemoireMaster2-2009.pdf>: Université de Strasbourg.
- Dorival, C. (2011). *Le travail non merci !* Paris: Les petits matins.
- Dubar, C. (2000). *La crise des identités*,. Paris: PUF.
- Dubar, C. (2002 [1991]). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles* (éd. 3ème). Paris: Armand Colin.
- Dubet, F. (1987a). *La galère*. Paris: Fayard.
- Dubet, F. (1987b). Conduites marginales des jeunes et classes sociales. *Revue française de sociologie* , 28 (2), 265-286.
- Dubet, F., Cousin, O., & Guillemet, J. (1991). Sociologie de l'expérience lycéenne. *Revue française de pédagogie* , 94, 5-12.
- Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris: Seuil.
- Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris: Seuil.
- Dubet, F. (2004). *L'école des chances, Qu'est-ce qu'une école juste ?* Seuil.
- Dubet, F. (2005, Juin). *Pour une conception dialogique de l'individu*. Consulté le mars 11, 2009, sur Espace temps.net: <http://www.espacestems.net/document1438.html>
- Ducat, J. (1997). Crypties. *Cahiers du Centre Gustave Glotz* , 8, 9-38.
- Dupuis-Deri, F. (2004). Penser l'action directe des Black Blocs. *Politix* , 17 (68), 79-109.
- Durkheim, E. (1897). *Le suicide*. Consulté le juin 6, 2012, sur uqac: http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/suicide/suicide_Livre_1.pdf
http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/suicide/suicide_Livre_2.pdf.
- Durkheim, E. (1968 [1938]). *L'évolution pédagogique en France* (éd. 2ème). Paris: PUF.
- Durkheim, E. (1992 [1903]). *L'éducation morale*. Paris: PUF.
- Durkheim, E. (2006 [1922]). *Éducation et sociologie*. Paris: PUF.
- Durkheim, E. (2007 [1893]). *La division du travail social* (éd. 7 ème). Paris: PUF.

- Durkheim, E. (2007 [1894]). *Les règles de la méthode sociologique* (éd. 13ème). Paris: PUF.
- Duru-Bellat, M. (1994). Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psycho-sociales. *Revue française de pédagogie*, 109, 111-141.
- Duru-Bellat, M. (2006). *L'inflation scolaire*. Paris: Seuil.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris: Calmann-Lévy Hachette.
- Ehrenberg, A. (2008). *Le culte de la performance*. Paris: Calmann-Lévy Hachette.
- Elias, N., & Scotson, J. (1997). *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*. Paris: Fayard.
- El-provocador. (s.d.). *htel-provocador.over-blog.com*. Consulté le Juin 06, 2012, sur Punk à chien: <http://el-provocador.over-blog.com/article-punk-a-chien-61915284.html>.
- Faqanar. (s.d.). *Anarchie*. Consulté le Avril 19, 2012, sur faqanar: <http://faqanar.free.fr/secA3.php3>.
- Favret-Saada, J. (1985). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris: Gallimard.
- Fenêtre sur le monde. (s.d.). *fenêtre sur le monde*. Consulté le janvier 15, 2012, sur danse, transe et musique techno: <http://unefenetresurlemonde.over-blog.com/article-danse-transe-et-musique-techno-74112206.html>.
- Ferguson, K. (2009). Exploring family environment characteristics and multitude abuse experiences among homeless youth. *Journal of interpersonal violence* (24), 1875-1891.
- Ferreux, M. (2003). *Le new age, Ritualités et mythologies contemporaines*. Paris: L'harmattan.
- Fillieule, O. (2001). Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. *Revue française de science politique*, 51 (1), 199-215.
- Fillieule, R. (2001). *Sociologie de la délinquance*. Paris: PUF.
- Finkelstein, M. (2005). *With no direction homes : homeless youth on the road and in the streets* (éd. Case studies on contemporary social issues). Wadsworth.
- Finley, S. (2010). Freedom's just another word for nothin'left to lose": the power of poetry for young, nomadic women of the streets. *Cultural studies critical methodologies* (10), 58-63.
- Fleury-Bahi, G. (2009). Identification au lieu et aux pairs : quels effets sur la réussite scolaire ?. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 81 (1), 97-113.
- Fontaine, A & Fontana, C. (1996). *Raver*. Paris: Antropos.
- Foucault, M. (1993). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Frediani, M. (2009). *Sur les routes : le phénomène des News Travellers*. Paris: Imago.
- Gaetz, S., & O'Grady, B. (2002). Making Money : Exploring the economy of young homeless workers. *Work employment society* (16), 433- 456.
- Gaetz, S. (2004, July). Safe street for whom ? Homeless youth, social exclusion, and criminal victimization. *Canadian journal of criminology and criminal justice*, 423- 455.
- Galland, O., & Roudet, B. (2005). *Les jeunes Européens et leurs valeurs*. Paris: La Découverte.

- Galland, O. (2009). *Les jeunes*. Paris: La découverte.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs: Prentice Hall.
- Gaulejac (De), V., & Taboada-Léonetti, (1994). *La lutte des places*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Gaxie, D. (2002). Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales . *Revue Française de Science Politique* , 52 (2-3), 145-178.
- Geertz, C. (1983). *Bali : interprétation d'une culture*. Paris: Gallimard.
- Giamon, A. &. (2000). *Les enjeux de la stérilisation*. Paris: INSERM.
- Giddens, A. (200([1987]). *La constitution de la société*. Paris: PUF.
- Gilly, M. (1968). L'élève en fonction de sa réussite scolaire. *Enfance* , 21 (3-4), 219-235.
- Gloukoviezoff, G. (2004). De la bancarisation de masse à l'exclusion bancaire puis sociale. *Revue française des affaires sociales* (3), 9-38.
- Goffman, E. (1968). *Asile* . (C & L. Lainé, Trad.) Paris: Les éditions de minuit.
- Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne, 1*. (A. Accardo, Trad.) Paris,: Les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne, 2*. (A. Kihm, Trad.) Paris: Les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. (A. Kihm, Trad.) Paris: les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*. (A. Kihm, Trad.) Paris: Les éditions de minuit.
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expériences*. (A. Kihm, Trad.) Paris: Les éditions de Minuit.
- Goguel d'Allondans, T. (2002). *Rites de passage, rites d'initiation : lecture d'Arnold Van Gennep*. Québec: Les presses universitaires de Laval.
- Grell, C., & Michel, C. (1988). Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières (1680-1820). *Colloque tenu en Sorbonne les 24 et 25 mai 1988* (p. 221). Presse universitaire de Paris Sorbone.
- Griffon, Y. (2008). *La langue bretonne et l'école républicaine. Témoignages de mémorialistes*. Rennes: CRBC Rennes-2.
- Grossetti, M. (2006). L'imprévisibilité dans les parcours sociaux. *Cahiers internationaux de sociologie*. 1 (120), 5-28.
- Grossetti, M ; Bessin, M & Bidart, C (Dir.). (2010) *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris : La Découverte.
- Grynszpan, E. (1999). *Bruyante Techno, réflexion sur le son de la free party*. Nantes: Mélanie Seteun.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la Grounded Theory ; pour innover ? *Recherches qualitatives* , 26, 32-50.

- Guillou, J. (1998). *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou "Au bout d'être énervé"*. Paris: L'harmattan.
- Hagan, J., & Mc Carthy, B. (1998). *Means Street, Youth crime and homelessness*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hamel, J. (2007). *Réflexions sur la réflexivité en sociologie*. Consulté le Mars 11, 2009, sur Sage: <http://ssi.sagepub.com/cgi/content/abstract/46/3/471>.
- Hampartzoumian, S. (2004). *Effervescence techno : Ou la communauté trans(e)cendantale*. Paris: L'harmattan.
- Harcourt, B. (2006). Du Désordre et de la délinquance: Réflexions sur l'importation de la théorie de la vitre brisée en France. *Cahiers Parisiens* (2), 287-314.
- Hebdige, D. (2008). *Sous-culture : le sens du style*. (A. Saint-Upéry, Trad.) Paris: Zones.
- Hélias, J. (1995). *Le cheval d'orgueil mémoires d'un Breton du pays bigouden*. Paris: Plon.
- Helly, D. (2000). Pourquoi lier citoyenneté, multiculturalisme et mondialisation ? Dans M. Elbaz, & D. Helly, *Citoyenneté, multiculturalisme et mondialisation* (pp. 223-256). Québec/Paris: Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan.
- Herpin, N. (1993). L'urban underclass chez les sociologues américains. Exclusion sociale et pauvreté. *Revue française de sociologie* , 34 (3), 421-439.
- Hetherington, K. (2000). *New age travellers, Vanloads of uproarious humanity*. Londres: Cassell.
- Hirshi, T. (2009 [1969]). *Causes of delinquency* (éd. 9 ème). New Brunswick (USA), London (UK): Transaction publisher.
- Hofmann, A. (2003). *LSD mon enfant terrible*. Paris: L'esprit frappeur.
- Hoggart, R. (1970). *La culture des pauvres*. (LF. Garcias, J-C, & J.-C. Passeron, Trads.) Paris: Les éditions de minuit.
- Houssaye, J. (2008). Discours sur le mauvais élève . *Carrefours de l'éducation* , 26 (2).
- Hurtubise, R. M., Laaroussi, V., & Dubuc, S. (2000). *Jeunes de la rue et famille. Des productions sociales et des stratégies collectives au travers des mouvances du réseau*. Université de Sherbrook. (Rapport) Conseil Québécois de la Recherche Sociale.
- Hurtubise, R., & Vatz Laaroussi, M. (2002). Réseaux, stratégies et compétences : pour une analyse des dynamiques sociales à l'oeuvre chez les jeunes de la rue. *Homme et société* (143-144), 87-103.
- Huxley, A. (2001). *Les portes de la perception*. Paris: 10/18.
- Imbert, L. (2011). *Les arrêtés anti-mendicité se multiplient dans les villes* . Consulté le Juin 12, 2012, sur Le monde: http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/10/19/les-arretes-anti-mendicite-se-multiplient_1589971_3224.html
- Ines, M. (2007). La prise en charge des mineurs en difficulté, une question éminemment politique. *Mouvements* , 39 (1), 82-87.
- INSEE. (2001, Juillet). *Dossier INSEE Aquitaine, Une approche de la précarité*. Consulté le juin 10, 2009 , sur http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=4&ref_id=4427

- INSEE. (1991). *INSEE*. Consulté le Juin 07, 2009, sur Les bas salaires en Aquitaine,; http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=4&ref_id=3612
- INSEE. (2005). *Une approche de la précarité en Midi-Pyrénées*. Consulté le Juin 10, 2009, sur INSEE: http://insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=7&ref_id=13403&page=dossiers_etudes/tableaux_de_bord/precarite/zoom_rmi08.htm
- Ion, J. (2005). *Le travail social en débat[s]*. Paris: La découverte.
- Issehnane, S., Sari, F., Thèvenot, N., Tinel, B., & Valentin, J. (2010). *Effets contextuels et effets de pairs : quelles conséquences sur la réussite scolaire ?* Consulté le Mars 16, 2012, sur Cee, coucmen de travail, 125: <http://www.cee-recherche.fr/fr/doctrav/125-effets-contextuels-pairs-consequences-reussite-scolaire.pdf>
- Jacquemain, & Frère. (2008). *Epistémologie de la sociologie : Paradigmes pour le XXIe siècle*. Paris: De Boeck.
- Jeff. (s.d.). <http://jeff123.typepad.fr>. Consulté le Juin 06, 2012, sur Quand les punks à chien sont roi au pays du maire PS Pierre Cohen: <http://jeff123.typepad.fr/royalmensonge/2008/08/quand-les-punks-aux-chiens-sont-rois-au-pays-du-maire-ps-pierre-cohen.html>
- Jodelet, D. (1984). Réflexions sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale. *Communication information*, numéro spécial *Les représentations*, 6 (2-3),15-41.
- Jodelet, D. (1994). *Les représentations sociales*. Paris: PUF.
- Juteau, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières* Montréal: Presse Universitaire de Montréal.
- Karsz, S., Sassier, M., Roche, R., Castel, R., & Autes, M. (2004). *L'exclusion définir pour en finir*. Paris: Dunod.
- Katz, J. (2010). Time for new urban ethnographies . *Ethnography* , 11, 25-44.
- Kaufmann, J. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan.
- Kellerhals, J., Montandon, C., Ritschard, G., & Sardi, M. (1992). Le style éducatif des parents et l'estime de soi des adolescents. *Revue française de sociologie* , 33 (3), 313-333.
- Kerouac, J. (1973). *Sur la route*. Paris: Gallimard.
- Kidd, S. (2007). Youth homeless ans social stigma,. *Journal of youth and adolescence* , 36 (1), 291-299.
- Kidd, S., & Davidson, L. (2007). "You have to adapt because you have no other choice": the stories of strength and resilience of 208 homeless youth in New York city and Toronto. *Journal of community psychology* , 35 (2), 219- 238.
- Kreis, E. (2009). *Les puissances de l'ombre : la théorie du complot dans les textes*. Paris: CNRS.
- Laberge (Dir) . (2000). *L'errance urbaine*. Montréal: Multimondes.
- Lacaze, L. (2008). La théorie de l'étiquetage modifiée, ou l'analyse "stigmatique" revisitée, . *Nouvelle revue de psychosociologie* , 1 (5), 183-199.
- Lagrange, H. (2002). *Le déni des cultures*. Paris: Seuil.

- Lagrange, H. (2010). Réussite scolaire et conduites adolescentes : origine culturelle, mixité et capital social . *Sociétés contemporaines* , 4 (80), 73-111.
- Lahire, B. (2001). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris: Hachette Littteratures.
- Lahire, B. (2004). *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris: La Découverte .
- Langouet, G ; Léger, A. (1991). *Public ou privé ? Trajectoires et réussites scolaires*. La Garenne Lacombes: L'espace Européen.
- Lapassade, G. (2001). L'observation participante. *Revue européenne d'ethnographie de l'éducation* (1), 9-26.
- Laplantine, F. (2005). *La description ethnographique*. Paris: Armand Colin.
- Laterredabord. (s.d.). *pourquoi pas primitivite ?* Consulté le avril 19, 2012, sur la terre d'abord: <http://laterredabord.fr/documents/pourquoipasprimitiviste.html>.
- Leavitt, J. (2005). Les structuralismes et les mythes. *Anthropologie et Sociétés* , 29 (2), 45-67.
- Le Breton, D. (1991). *Passions du risque*. Paris: Métailié.
- Le Breton, D. (2002). *Conduites à risque : des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris: PUF.
- Lemert, E. (1951). *Social Pathology : systematic approaches to the study of sociopathic behavior*. New York : Mc Graw-Hil.
- Lemert, E. (1967). *Human deviance, social problems, and social control*. New Jersey: Prentice-hall.
- L'en dehors. (2008). *L'en dehors*. Consulté le avril 19, 2012, sur pologne rassemblement primitivist, mondial, 1-31 juillet 2008 : <http://endehors.net/news/pologne-rassemblement-primitivist-mondial-1-31-juillet-2008>.
- Leplay, E. (2008). « Empowerment », travail socail et organisation politique et administrative. Bref regard en France 1950-2008. *Rebond, Savoirs* (3), 45-52.
- Lequet, N. (2010). *L'univers techno de la teuf : entre marginalite et post-modernité*. (Mémoire de Maîtrise de sociologie) , Université Victor Segalen Violet 2, Violet.
- Le Rest, P. (2006). *L'errance des jeunes adultes, causes, effets, perspectives*. Paris: L'harmattan.
- Le Rhun, B., & Polet, P. (2011). *Diplômes et insertions professionnelle*. Consulté le Juin 06, 2012, sur INSEE: http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/ref/FPORSOC11e_VE23Educ.pdf.
- Leroy-Audouin, C., & Piquée, C. (2004). Ce que déclarent les élèves de l'école élémentaire et pourquoi. *Education et sociétés* , 13 (1), 209-226 .
- Lesemann, F., & Ulysse, P. (1995). Welfare, Workfare et citoyenneté aux Etats-Unis . *Lien social et politiques* (34), 55-62.
- Leservoisier, O., & Warnier, J. P. (2005). *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales : Retour réflexif sur la situation d'enquête*. Paris: Kartala.
- Levi-Strauss, C. (1955). The structural study of myth,. *The journal of American folklore* , 68 (270), 428-444.

- Levi-strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris: Plon.
- Levi-strauss, C. (1964). *Le cru et le cuit*. Paris: Plon.
- Lipovetsky, G. (1993). *l'ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris: Gallimard.
- Lussier, V. (2007). Entre l'indicible de l'errance, l'acte signe de l'itinérance. *Topique 2* (99), 125-138.
- Lyotard, J. F. (1979). *La condition post-moderne*. Paris: Édition de Minuit.
- Mabillon-Bonfils, B (Dir.). (2004). La fête techno, tout seul et tous ensemble, *Autrement-Mutation*, (231), 175 p.
- Maffesoli, M. (1996). *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*. Paris: Le Livre de Poche.
- Maffesoli, M. (2000). *Le Temps des tribus*. Paris: Le Livre de Poche.
- Margerie (De), G. (2001). *Le dictionnaire du look*. Paris: R. Laffont.
- Malinowski, B. (1989 [1922]). *Les argonautes du Pacifique occidentales*. Paris: Gallimard.
- Marpsat, M., & Firdion, J. (2001). Les ressources des jeunes sans domiciles et en situation précaire. *Recherches et prévisions* (65), 91-112.
- Marpsat, M., Firdion, J., & Meron, M. (2000). Le passé difficile des jeunes sans domicile. *Population et sociétés* (363).
- Martin, G. (2002). New age travellers : uproarious or uprooted ? *Sociology*, , 36 (3), 723-735.
- Matza, D. & Sykes, G. (1957). Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency. *American Sociological Review* (22), 664-670.
- Mauger, G. (2006). *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*. Paris: Belin.
- Mauss, M. (2004 [1950]). Les techniques du corps. Dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie* (pp. 365-386, 482 P.). Paris: PUF.
- Mazade, O. (2011). *La crise dans les parcours biographiques : un régime temporel spécifique ?* Consulté le Avril 12, 2013, sur Temporalités : <http://temporalites.revues.org/1472>.
- Mazari, Z., Meyer, V., Rouaud, P., Ryk, F., & Winnicki, P. (2011). *Le diplôme un atout gagnant pour les jeunes face à la crise*. Consulté le juin 06, 2012, sur Bref du CEREQ: www.cereq.fr/index.php/content/download/1797/21709/.../b283.pdf.
- Mead, G. (2006). *L'esprit, le soi et la société*,. (Céfaï, D & Quéré, L. Trad.) Paris: PUF.
- Mead, M. (1979). *Le fossé des générations : les nouvelles relations entre les générations dans les années 1970*. Paris: Denoël / Gonthier.
- Meidani, A. (2007). *Les fabriques du corps*. Toulouse: Presse Universitaire du Mirail.
- Mendell, M. (2006). L'empowerment au Canada et au Québec : enjeux et opportunités. *Géographie, économie, société*, 8, 63-85.
- Merton, R. (1997 [1965]). *Eléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris: Plon.

- Miller, W., Kvaraceus, W. C & Ulrich, W. E. (1959). *Delinquent behavior : culture and the individual*. D.C : National education association of United state, Washington.
- Moignard, B. (2008). *L'école et la rue : fabriques de délinquance : recherches comparatives en France et au Brésil*. Paris: PUF.
- Monceau, G. (2001). De la classification des individus à celle de leurs devenirs dans l'institution scolaire. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* , 1 (43), 27-36.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris: Seuil.
- Mousty, R. (2003). *Road tripe : univers 23*. (Mémoire master 1, def). Consulté le 5 Juin 2012. HYPERLINK "http://mewfree.free.fr" <http://mewfree.free.fr> .
- Mucchielli, L. (1998). Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard . *Revue Française de sociologie* , 30 (1), 105-138 .
- Mucchielli, L. (1999). Violences urbaines, réactions collectives et représentations de classe chez les jeunes des quartiers relégués de la France des années 1990. *Actuel Marx* (26), 85-108.
- Mucchielli, L. (2001). La place de la famille dans la genèse de la délinquance. *Regards sur l'actualité* (268), pp. 31-42.
- Mucchielli, L. (2002). L'évolution de la délinquance juvénile : essai de bilan critique . *Vie sociale* (3), pp. 21-47.
- Mucchielli, L & Robert, P. (Dir.). (2002). *Crime et Insécurité, L'état des savoirs*. Paris: La découverte.
- Mucchielli, L. (2004). Recherche qualitative et production de savoirs, Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humains. *Recherches qualitatives* , 1-34.
- Mucchielli, L., Zauberman, R., Robert, P., & Lévy, R. (2006). *Crime et insécurité : un demi-siècle de bouleversements : mélanges pour et avec Philippe Robert*. Paris, Budapest, Kinshasa: L'harmattan.
- Nomadland, N. (s.d.). *lasalla polyvalente*. Consulté le Juin 14, 2011, sur les punks: <http://lasallepolyvalente.free.fr/punks/>
- Oblet, T., & Renouard, J. (2006). Inégalités d'accès à la sécurité en ville, la police n'est pas coupable . *Cahiers de la sécurité intérieure* (61), 9-29.
- Ogbu, J. (1992). Les frontières culturelles et les enfants des minorités . *Revue Française de Pédagogie* (101), 9-26.
- Observatoire des inégalités. (2012). *L'évolution des inégalités de revenus en France*. Consulté le juillet 04, 2012, sur Observatoire des inégalités: http://www.inegalites.fr/spip.php?article632&id_mot=130.
- Ogien, A. (2007). *Les règles de la pratique sociologique*. Paris: PUF.
- Ogien, A. (1995,1999). *Sociologie de la déviance*. Paris: Armand Colin.
- O'Hara, C. (1995). *The Philosophy of Punk : More Than Noise*. Edinburgh, San francisco : Scotland and AK Press .
- Olievenstein, C. (1982). *La vie du toxicomane*. Paris: PUF.

- Olivier De Sardan, J. P. (2008). *La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Paris: Accadémia.
- Parazelli, M. (2009). *Etre chez soi dehors : L'imaginaire familialiste des jeunes de la rue et l'intervention*. Consulté le mai 7, 2010, sur Actes des colloques du CRI, Mythes et contraintes pratiques: <https://depot.erudit.org/bitstream/000802dd/1/000148pp.htm>.
- Parazelli, M. (2002). *La rue Attractive, Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue..* Québec: Presse Universitaire de l'Université du Québec.
- Passerieux, V. (2008). L'intello ou le bouffon. *Diversité*, (152), 91-97.
- Passeron, J. C. (2006). *Le raisonnement sociologique : Un espace non poppérien de l'argumentation*. Paris: Albin Michel.
- Pattegay, P. (2001). L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. *Déviance et société*, 257-277.
- Paugam, S. (1996). *L'exclusion : l'état des savoirs*. Paris: la Découverte.
- Paugam, S. (2005). *Les formes élémentaires de la pauvreté*. Paris: PUF.
- Pekarek Doehler, S. (2000). *Approches interactionnistes de l'acquisition des langues étrangères : concepts, recherches, perspectives*. Consulté le Juin 27, 2012, sur Acquisition et interaction en langue étrangère: <http://aile.revues.org/934>.
- Pereira, J. C., & Vitorino, V. (2010). *Um Amor Anarquista de : l'(im)possible utopie entre rêve et cauchemar*. Consulté le Mayo 05, 2012, sur E-topia: Revista Electrónica de Estudos sobre a Utopia: <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/5775.pdf>.
- Perrenoud, P. (2010). *Le métier d'élève et sens du travail*. Issy les Moulineau: ESF.
- Peterson, W., & Gist, N. (1951). Rumor and public opinion. *American Journal of Sociology*, 57 (2), 159-167.
- Peugny, C. (2007). *Quand l'ascenseur social descend : les conséquences individuelles et collectives du déclassement social*. Consulté le décembre 04, 2012, sur Observatoire des inégalités: http://www.inegalites.fr/spip.php?article648&id_mot=28.
- Philharmonie. (2009). *Sur les traces de l'enceinte de thiers*. Consulté le Septembre 13, 2009, sur Philharmonie site Internet d'architecture de la ville de Paris: <http://www.philharmoniedeparis.com/fr/architecture/le-site-de-la-villette/sur-les-traces-de-lenceinte-de-thiers.html>.
- Pialoux, M. (1979). Jeunes sans avenir et travail intérimaire. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 26-27, 19-47.
- Picard, L ; Claes, M ; Melançon, C & Miranda, D. (2007). « Qualité des liens affectifs parentaux perçus et détresse psychologique à l'adolescence ». *Enfance*. 59 (4), 371-392.
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action, L'observation des details*. Paris: Métailié.
- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (2005). *Voyage en grande bourgeoisie*. Paris: PUF.
- PISA. (2003, 2006, 2009). <http://www.oecd.org/pisa/pisaenfranais.htm>.

- Poirier, M., Hachey, R., & Lecomte, Y. (2000). L'inquiétante étrangeté de l'itinérance. *Santé mentale au Québec*, 25 (2), 9-20.
- Pourtau, L. (2005). La subculture technoïde, entre déviance et rupture du pacte hobbesien. *Sociétés*, 4 (90), 71-87.
- Pourtau, L. (2009). *Techno, Voyage au Cœur des nouvelles communautés festives*. Paris: CNRS éditions.
- Pourtois, J., & Desmet, H. (1988). *Épistémologie et Instrumentation en sciences humaines*. Liège: P. Mardaga.
- Pourtois, J., Desmet, H., & Lahaye. (1993). La pratique interagie de la recherche et de l'action en sciences humaines. *Revue française de pédagogie* (105), 71-81.
- Poutignat, P., & Streiff-Fénart, J. (1995). *Théories de l'ethnicité, Les groupes ethniques*. Paris: PUF.
- Preston, K. 2. ., (s.d.). *L'anarchisme philosophique et la mort de l'Empire*. Consulté le Juin 12, 2012, sur blog hautefort: http://lesenfantsdelazonegrise.hautetfort.com/files/Anarphilo_chap_1.pdf
- Prost, A. (2004). *Histoire de l'enseignement et de l'éducation IV. Depuis 1930*. St amand-Montrond: Perin.
- Quéré, L. (1999). Action située et perception du sens. *Raison Pratique* (10), 301-338.
- Queiroz (De), J. M., & Ziolkovski, M. (1994). *L'interactionnisme symbolique*. Rennes,: Les PUR.
- Queudru, S. (2000). *Un maquis techno, modes d'engagement et pratiques sociales dans la free party*. Nantes: Mélanie Seteun.
- Racine, E. (2002). *Le phénomène techno*. Paris: Imago.
- Redfield, J. (2003). *La prophétie des Andes*. Paris: J'ai lu.
- Redisdead, M. (s.d.). *le punk à chien quelle étrange créature*. Récupéré sur [redisdead.org](http://www.redisdead.org): <http://www.redisdead.org/blog/?post/2005/09/01/90-le-punk-a-chien-quelle-etrange-creature>.
- Reynaud-maurupt, C., Chaker, S., Claverie, O., Monzel, M., Moreau, C., Evrard, I., et al. (2007, Juillet). *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musique électronique » : étude de faisabilité d'une enquête quantitative en population cachée à partir d'un plan de sondage ethnographiquement raisonné*. Consulté le Janvier 14, 2008, sur <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/epfxcrn7.pdf>.
- Riposseau, G. H, 2004, *Penalisation et depenalisation (1970 - 2005)*, (mémoire master 2, spécialité Droit pénal et sciences criminelles, Poitiers) consulté le Juin 09, 2012 sur http://www.memoireonline.com/03/07/380/m_penalisation-depenalisation-1970-20059.html.
- Robert, L. p. (2004). *Le petit Robert*. Paris: Hachette.
- Roché, S. (1994). *Insécurité et liberté*. Paris: Seuil.
- Roché, S. (2002). *Tolérance Zéro ? : incivilités et insécurité*. Paris: Odile Jacob.
- Rosenthal, & Jacobson. (1968). *Rosenthal et Jacobson, 1968, l'effet pygmalion je pense donc tu es*. Consulté le Mai 13, 2012, sur Psychoweb: <http://www.psychoweb.fr/articles/psychologie-sociale/223-rosenthal-et-jacobson-1968-l-effet-pygmalion-je-pense-donc.html>.

- Roux, V., & Gasquet, C. (2006). Les sept premières années de vie active des jeunes non diplômés : la place des mesures publiques pour l'emploi. *Economie et Statistique* (400), 17- 43.
- Rubi, S. (2005). *Les crapuleuses*. Paris: PUF.
- Ruiz, M. (2005). *Les quatre accords toltèques*. Paris: Jouvence.
- Rullac, S. (2005). *Et si les SDF n'étaient pas des exclus ? Essai ethnologique pour une définition positive* (éd. Collection Questions contemporaines). Paris: L'harmattan.
- Sahlins, M. (1976). *Age de pierre, âge d'abondance*. Paris: Gallimard.
- Sampson, J. R., Radenbush, S., & Earls, F. (1997). Neighborhoods and violent crime : a multilevel study of collective efficacy. *Science* , 277, 918-924.
- Savignac, L. (2009). *Familles, jeunes et délinquances : portraits des connaissances et programmes de prévention de la délinquance juvénile en milieu familial*. Montréal: CNPC, repéré le Juin 05, 2012 à <http://www.securitepublique.gc.ca/res/cp/res/2009-01-knw-delinq-fra.aspx> .
- Scheff, T. (1988). Shame and Conformity: The Deference/Emotion System . *American Sociological Review* (53), 395-406.
- Sensagent, Dictionnaire. (s.d.). *Dictionnaire sensagent*. Récupéré sur teufeur: <http://dictionnaire.sensagent.com/teufeur/fr-fr>
- Shaw, C., & Mc Kay, H. (1969). *Juvenil delinquency and Urban areas*. Chicago: The university of Chicago press.
- Shildrick, T. (2006). Youth culture, subculture and the importance of neighbourhood . *Youth Nordic journal of youth research* , 14 (1), 61-74.
- Simon, H. (1955). A Behavioral model of rational choice. *The Quaterly journal of economics* (69), 129-138.
- Sinapi, M. (2006). « Punk cut », Migrated knowledge and metissages. *Social science information* , 45 (3), 373 à 385.
- Singly (De), F. (Dir.). (1991). *La famille, l'état des savoirs*. Paris: La découverte
- Singly (De), F. (2000). *Libres ensemble, L'individualisme dans la vie commune*. Paris: Nathan.
- Singly (De), F. (2009). *Sociologie de la famille contemporaine*. St Jean de Braye: Armand Collin.
- Singly (De), F., & Martuccelli, D. (2009). *Les sociologies de l'individu*. Barcelone: Armand Collin.
- Sirota, R. (1993). Le métier d'élève. *Revue Française de pédagogie* (104), 85-108.
- Skogan, W. (1988). *Disorder, crime and community decline*,. Consulté le decembre 01, 2009, sur Disorder and crime : <http://www.skogan.org/DisorderAndCrime.html>
- Sommier, I. (2003). *Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*. Paris: Flammarion.
- Souklaye. (s.d.). *Les punks à chien laboratoire de toulouse*. Consulté le Juin 06, 2012, sur souklaye.wordpress.com: <http://souklaye.wordpress.com/2009/01/23/les-punks-a-chiens-laboratoire-de-toulouse/>.

- Spault, C. (2008). *Habiter le nomadisme, L'exemple de l'habitat mobile des voyageurs du mouvement techno*. (Mémoire de Master 2), Spécialité histoire et Sociologie mention recherches comparatives en anthropologie, EHSS, Marseille.
- Spirale Tribe. (2012, juin 06). *Spiral tribe*. Récupéré sur <http://www.t0.or.at/spiral23/spiral.htm>.
- Strauss, A. (1992). *Miroirs et masques: une introduction à l'interactionnisme*. Paris: Métailié.
- Strauss, A., & Glaser, B. (2010). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*. Paris: Armand Colin.
- Streiff-Fénart. J. (1998). *Racisme et catégorisation, sociale*,. Consulté le Juillet 20, 2009, sur HALSH: <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00081206/en/>.
- Sutherland, E., & Locke, H. J. (1936). *Twenty thousand homeless men, A study of unemployed men in the Chicago shelters*. Chicago, Philadelphia: B. Lippincott Sociology texts.
- Sutherland, E., & Cressey, D. (1966). *Principes de criminologie*. Paris: Edition Cujas.
- Szabo, D., Gagné, D., & Parizeau, A. (1994). *L'adolescent et la société*. Paris: Edition Mardaga.
- Tajfel, H., & Turner, J. (1979). The social psychology of intergroup relation. Dans S. Worchel, & A. W. *An integrative theory of intergroup conflict* (pp. 33-48). Pacific, Grove: CA/ Brooks/Cole.
- Tajfel, H., & Turner, J. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. Dans S. Worchel, & A. W. *Psychology of intergroup relations* (éd. 2nd, pp. 7-24). Chicago: Nelson-Hall.
- Thành Khôi. L. (1981). *L'éducation comparée*. Paris: Armand Colin.
- Tannenbaum, F. (1938). *Crime and the Community*. New York and London: Columbia University Press.
- Terrail, J. P. (1992). Réussite scolaire : la mobilisation des filles. *Sociétés contemporaines* (11-12.), 53-89.
- Tessier, L. (2003). Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties. *Revue française de sociologie* , 44 (1), 63-91.
- Thibault, S. (2005). FREE PARTY : Le rayonnement négatif du signe. *Sociétés* , 90 (4), 89-99 .
- Thin, D. (1998). *Quartiers populaires, L'école et les familles*. Lyon: Presse Universitaires de Lyon.
- Thomas, W., & Znaniecki, F. (1998). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*. Paris: Nathan.
- Todd, E. (1994). *Le destin des immigrés. Assimilation et segregation dans les démocraties occidentales*. Paris: Seuil.
- Tompson, S., Kim, J., Mc Manus, H., & Flynn, P. (2007). Peer relationships : a comparaison of homeless youth in the USA and South Korea. *International social work* , 50 (6), 783- 795.
- Torquati, J. (2002). Personal and social resources as predictors of parenting in homeless families. *Journal of family issues* (23), 463-485.
- Toufik, A., Cadet-Tairou, A., Janssen, E., & Gandilhon, M. (2008). *Profils pratiques des usagers de drogues en CAARUD*. TREND OFDT.

- Touraine, A. (1995). *Critique de la modernité*. Paris: livre de poche.
- TREND. (2001). *Phénomènes émergents liés aux drogues en Aquitaine*. OFDT.
- TREND. (2004). *Sixième rapport national du dispositif Usagers nomades ou errance urbaine et dispositifs spécialisés de première ligne ou de soin*, . OFDT.
- Tyler, K. (2006). A qualitative study of early family histories and transitions of homeless youth. *Journal of interpersonal violence*, (21), 1385- 1393.
- Valleur, M. (1989). Le credo de la mort . *Revue Autrement, série Mutations* (106), 116-122.
- Van Gennep, A. (2011 [1909]). *Les rites de passage*, Paris: A & J Picard.
- Van Zanten, A. (2001). *L'école de la périphérie*. Paris: PUF.
- Van Zanten, A. (1985). L'école en milieu rural : réalités et représentations. *revue française de pédagogie* , 73, 41-46.
- Vassort, M. (2004). 'habite, pas, je suis de partout Les jeunes errants à Marseille, une question politique. *Revue Espace et sociétés* , 1 (116-117), 79-92.
- Vaudrin, M. C. (2004). *La musique techno ou le retour de Dionysos : je rave, tu raves, nous rêvons*. Paris: L'harmattan.
- Verdrager, P. (2011). *Pour une anthropologie pragmatique, à propos de Myth, Ritual and the Oral, de Jack Goody*. Consulté le Mai 30, 2012, sur Revue du Mauss permanente: <http://www.journaldumauss.net/spip.php?article763>.
- Vernant, J., & Vidal-Nacquet, P. (1992). *La Grèce ancienne, tome 3 : Rites de passage et transgressions*. Paris: Seuil.
- Vexliard, A. (2000 [1956]). *Introduction à la sociologie du vagabondage*, (éd. Collection Les introuvables). Paris: L'harmattan.
- Vidal-Nacquet, P. (1998). *Sur les chemins de l'errance estivale*. (Rapport) Ministère de l'emploi et de la solidarité.
- Vigarello, G., Courbin, A., & Courtine, J. J. (2005). Histoire du corps tome 3, les mutations du regard, Le XXe siècle. Dans A. Courbin, *Histoire du corps* (p. 522). Paris: Seuil.
- (De) Villers, G. (2006). *Le récit de vie, une démarche autobiographique d'émancipation*. Consulté le Avril 10, 2009, sur egrainasbl: http://www.legrainasbl.org/article.php3?id_article=73.
- Vulbeau, A ., & Barreyre, J-Y. (1994). *La jeunesse et la rue*. Paris: [HYPERLINK "http://babordplus.univ-bordeaux.fr/resultat.php?q=editeurs_tous:\(%22Descl%C3%A9e+De+Brouwer%22\)"](http://babordplus.univ-bordeaux.fr/resultat.php?q=editeurs_tous:(%22Descl%C3%A9e+De+Brouwer%22)) Desclée De Brouwer .
- Wacquant, L. (s.d.). *La pénalisation de la misère rompt le pacte républicain*. Consulté le Mai 01, 2008, sur <http://estree.ifrance.com/paroles/parole4.htm>.
- Wacquant, L. (2006, 2007,). *Parias urbains, Ghetto, banlieues, État*. Paris: La découverte.
- Wagner-Egger, P., & Bangerter, A. (2007). La vérité est ailleurs : corrélats de l'adhésion aux théories du complot . *Revue Internationale de Psychologie Sociale* , 4 (20), 31-61.

- Watson, D. (1997). *Against the mégamachine*. Consulté le avril 10, 2012, sur radicalarchives: <http://radicalarchives.org/2010/09/06/dw-against-the-megamachine/>.
- Weber, M. (1971 [1922]). *Economie et société*. (Plon, Éd.) Consulté le Mai 06, 2010, sur classiques [uqac: http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/domination_legale_direction/domination_legale_dir.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/domination_legale_direction/domination_legale_dir.html).
- Weber, M. (1996). *Sociologie des religions*. (J.-P. Grossein, Trad.) Paris: Gallimard.
- Weber, M. (2002 [1919]). *Le savant et le politique*, (éd. 10/18). (J. Freund, & E. Fleischmann, Trads.) Paris: Plon.
- Wenceslas, L. (2009). Entretiens, directivité et imposition de problématique. Une enquête sur le goût musical. *Genèses*, 76 (3), 99-115.
- Whitbeck, L., Hoyt, D., & Akley, K. (1997). Abusive family backgrounds and later victimization among runaway and homeless adolescents. *Journal of research on adolescence*, 7 (4), 375-392.
- Whitbeck, L., Johnson, K., Chapple, C., & Kurt, D. (2004). Gender and arrest among homeless and runaway youth : an analysis of background, family, and situational factors. *Youth violence and juvenile justice* (2), 129-147.
- Whyte, F. (2002 [1943]). *Street Corner society : la structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris: La découverte.
- Wickstrom, P. (1991). *Urban crime, criminals and victims*. New York: springer-verlag.
- Wieviorka, M. (1992). *La France raciste*. Paris: Le Seuil.
- Wikipédia. (s.d.). *Crust punk*. Consulté le octobre 18, 2008, sur wikipédia: http://en.wikipedia.org/wiki/Crust_punk.
- Wikipédia. (s.d.). *Crusties*. Consulté le octobre 2008, 18, sur wikipédia: <http://en.wikipedia.org/wiki/Crusties>.
- Wikipédia. (s.d.). *Deep ecology*. Consulté le octobre 10, 2008, sur wikipédia: http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cologisme#L.27.C3.A9cologie_profonde_ou_deep_ecology.
- Wikipédia. (s.d.). *mouvement punk*. Consulté le octobre 09, 2008, sur Wikipédia: http://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_punk.
- Wikipédia. (s.d.). *punk philosophie*. Consulté le octobre 10, 2008, sur wikipédia: http://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_punk.
- Wikipédia. (s.d.). *Punkabbestia*. Consulté le Juin 12, 2012, sur wikipédia: <http://it.wikipedia.org/wiki/Punkabbestia>.
- wikipédia. (s.d.). *Techno*. Consulté le Octobre 17, 2008, sur Wikipédia: <http://en.wikipedia.org/wiki/Techno>.
- Wikipédia. (s.d.). *Traveller*. Consulté le Juin 09, 2008, sur wikipédia: [http://fr.wikipedia.org/wiki/Traveller_\(nomade\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Traveller_(nomade)).
- Wikipedia. (s.d.). *wikipédia*. Consulté le octobre 10, 2008, sur punck rock: http://fr.wikipedia.org/wiki/Punk_rock.

Wikipédia. (s.d.). *wikipédia*. Consulté le octobre 10, 2008, sur punk: http://fr.wikipedia.org/wiki/Id%C3%A9ologie_punk.

Willis, P. (2011[1977]). *L'école des ouvriers*. Marseille: Agone.

Wilson, J., & Kelling, G. (1982, March). *Broken Windows*, « *The Police and Neighbourhood Safety* ». Consulté le novembre 10, 2008, sur The Atlantic Monthly: <http://www.theatlantic.com/doc/198203/broken-windows>.

Wilson, J., & Hernstein, R. (1985). *Crime and human nature*. New York: Simon and Schuster.

Wilson, B., & Atkinson, M. (2005). Rave and Straightedge, the Virtual and the Real: Exploring Online and Offline Experiences in Canadian youth subcultures. *Youth and Society* , 36 (3), 276-311.

Wirth, L. (1931). Culture conflict and misconduct. *Social forces* , 9, 484-492.

Wirth, L (2006, [1928]). *Le Ghetto*, Grenoble : PUG.

Woods, P. (1990). *L'ethnographie de l'école*. Paris: Armand Colin.

Yates, G., L, M. K., Pennbridge, J., & Cohen, J. (1988). A risk profile comparaison of runaway and non-rnaway youth . *American Journal of Public Health* , 78 (37), 820-821.

Zeneidi-henry, D. (2002). *Les SDF et la ville, Géographie du savoir vivre*. Bréal: Bréal.

ANNEXES :

Annexe 1 : Portraits des enquêtés zonards

1. 1. Squatteurs, ex-squatteurs de Sénac

1. 1. 1. Nia : du Zonard au normal

La première fois, je rencontre Nia dans une association CAARUD. Il discute des chiens avec une fille en essayant de les attacher. À l'époque, il ne possède que Diesel⁶², une chienne apparentée au berger allemand. L'année d'après, il adopte Besse un chien de chasse noir à poil mi-long. Ces deux animaux sont paisibles. Nia attend son tour d'infirmier. Un abcès purulent dû à une injection doit être vidé, puis désinfecté. Je m'imisce dans la conversation, propose à qui veut de participer aux interviews. Nia manifeste directement de l'intérêt. Vers seize heures, prenant l'initiative, il me jette un « *Bon c'est parti !* » D'un air débonnaire, en plaisantant, il lance « *si j'suis pas redescendu dans une heure, c'est qu'elle m'a violé !* ». Toujours badin, provocateur, quelquefois râleur, son sens du relationnel et de l'affiliation caractérisent sa personnalité. Agréable, coopératif, mais néanmoins secret sur certains pans de sa vie, je peux compter sur lui. Physiquement de taille moyenne, mince, la chevelure brune hirsute, des yeux marron à peine entrouverts mais pétillants, il évoluera au fil des trois ans, paraissant plus fatigué, plus âgé, l'alcool rougeoyant sa face plus bouffie, abandonnant ses piercings, ses quatre locks plantés au sommet de sa tête au profit d'un crâne rasé, d'une paire de lunettes. Ce changement s'explique, d'une part, du fait que Nia craint encore d'être incarcéré (il devait purger quatre mois), et estime qu'en se normalisant physiquement il sera moins susceptible de contrôle policier, d'autre part, par son séjour en postcure qui l'a encouragé à assumer publiquement son homosexualité. « *Donc je suis rentré donc le 8 Avril (2009), j'ai fait dix jours à l'hôpital avant. Difficile. Ça m'a chamboulé au début, bien sûr, normal. Et ouais cette cure elle m'a permis de me sentir bien, d'être heureux.* » Au départ, je pensais que c'était juste « *une étape de plus. Au début je voulais pas passer à autre chose. Je voulais faire cette cure, retourner au squat, continuer d'évoluer dans le monde où j'étais, tout en restant sérieux. Après, je me suis rendu compte que ça serait difficile. Et donc ... y a eu la décision de prendre un appartement et plus encore, quand j'ai rencontré Patrick.* » Si, deux ans avant, il ne se soucie pas de son incarcération potentielle et vit les choses au jour le jour, Nia voit maintenant les choses différemment. La trentaine peut-être ? Lorsqu'il réside encore dans le squat, Nia conserve des traces apparentes de son appartenance à la Zone : sweat-shirt aux messages provocateurs, vêtements larges et, ornés de nombreuses traces de terre, de poussière, de cambouis. Ses jeans très amples, ou

⁶² Tout comme les participants, leurs chiens ont été rebaptisés par soucis d'anonymat en tentant de respecter le sens de leur nom.

ses combinaisons de chantiers se superposent souvent sur un pantalon de jogging. Son style débraillé, usé, un peu grunge, est étudié. La deuxième année, les marques d'affiliation s'estompent. Les vêtements sont plus serrés, propres. Il se rase tous les jours et en dehors de son apathie due aux traitements pour une bipolarité diagnostiquée en postcure, il ressemble à tout un chacun.

« Je m'appelle Nia. Je suis originaire du Jura, j'ai bientôt trente piges (trente trois à l'heure actuelle), je suis parti de chez moi à dix-neuf ans, je suis toxico depuis dix-neuf ans. En fait tu vois, en fait, j'ai vécu dans un milieu, mon père était keuf, donc déjà c'est comme ça, comme ça ! (Il fait des signes avec ses mains pour dessiner un carré). Mes parents ils ont divorcé quand j'avais deux ans. Mon père a eu la garde. On est allé s'installer chez mes grands-parents. Donc j'ai grandi à la ferme jusqu'à quatorze ans, jusqu'à ce que mon grand-père décède. Je voyais ma mère tous les quinze jours. Et en plus, comme mon grand-père, il est mort j'avais quatorze ans, tu vois, y a eu deux ans où c'était l'horreur, quoi, j'étais chez mon père. Moi, j'ai grandi avec ma sœur et tout, on a eu de l'amour quoi. Enfin, voilà, la première fois que j'ai pris des drogues dures c'était injection d'héroïne, après ça a suivi, cocaïne, et après ben les teufs donc euh... L.S.D, ecstasys, amphétamines. Tu sais je suis dans l'excès à fond. Mon premier casier, je l'ai eu, j'avais vingt ans, quoi. Je connaissais déjà quelques personnes dans la rue. Après y a eu les teufs et là de fil en aiguille ... On s'éclate avec la petite family tu sais. On a ouvert un squat on a l'eau chaude, l'électricité, le chauffage, c'est radis la plage ! On a monté un son cet été ... Tu vois y a les hippies, les rocks and roll ... et ben tu as les enfants de la techno là- dedans.

J'avais bossé trois mois à l'usine. C'est pas pour moi. J'avais le goût du voyage, j'avais le goût de voir plein de choses, pas bosser la semaine et faire un truc le week-end. J'ai bougé partout, je suis allé en Angleterre, en Espagne, au Portugal, au Maroc, en Algérie, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Italie, en Bulgarie, en camion tu vois, faire des Technivals, à poser du son, organiser des teufs, tu sais, vivre quoi ! Moi, j'imagine ma vie dans mon camion.

Yogui, il m'a apporté beaucoup de confiance, on a une réelle amitié, un profond respect. J'ai été dans la rue treize ans, tu peux pas gommer ça. Non ça fait partie de moi. J'ai vécu des choses que ... elles sont tellement fortes, des moments ... ou y a pas de mots et ... , y a eu des moments de partage, tu vois autant dans la culture que dans l'amitié. Ça a été que du bonheur, après j'aurais peut-être pas dérivé autant dans l'alcool à sentir que ma santé partait en couille, je serais encore au squat. En cure, j'avais dit au jour de l'an : « 2010 c'est mon année. ». Et c'est vrai que pour l'instant, c'est une belle année. J'étais blasé par le système de la rue. Mes projets à moyen terme ben disons, sortir de ma bouche ça va faire bizarre, faire le mouton. Et puis construire une vie avec mon mec. Ben, je recrée mon identité. Pascal justement il a ..., lui il veut ouvrir un hôtel associatif et moi derrière les fourneaux.

*Pour l'alcool, je suis entrain de vriller. Je me retrouve tout seul à l'appart' la journée, je m'emmerde. **Le squat, la rue** c'est rassurant. T'es pas tout seul. »*

1. 1. 2. Yogui : le leader malgré lui

Yogui est un jeune homme de vingt six ans quand je le rencontre. Il en impose de par sa prestance, un leader charismatique auquel les membres du groupe se rallient ou du moins qu'ils ne contredisent que très rarement. Grand, mince, les joues creuses, le regard sombre, trois locks brunes trônant sur l'arrière de sa chevelure courte, il est souvent vêtu d'un pantalon baggy en jean, de baskets de skate, d'un T-Shirt à motif et d'une veste en tissu tissée manuellement semblant venir d'Amérique du Sud. Relativement soigné, il n'achète pourtant que très rarement des vêtements. Respectueux et très poli, il met un point d'honneur à recevoir correctement les gens dans le squat. Nettoyant dès son lever les parties communes, offrant sa place quand tous les sièges sont occupés, poussant les chiens pour faire asseoir les nouveaux venus, me proposant quelque chose à boire à presque toutes mes visites, il peut par ailleurs devenir très autoritaire, violent physiquement et verbalement envers ses comparses. Exigeant autant de lui que des autres, prônant l'honnêteté, la droiture, le savoir-vivre, sans concession, le moindre faux-pas est alors sanctionné. Dans les premiers temps de notre rencontre, outre le passage test évoqué précédemment, Yogui oscille entre présentation de soi positive et imposition de son pouvoir. Attentionné et me montrant les textes qu'il rédige, les morceaux de musique qu'il compose, il cherche à me faire entrevoir l'idéologie et la culture du groupe. Par ailleurs, durant notre deuxième rencontre chez Antifaf il se présentera ainsi : « *J'ai été en taule pour séquestration et actes de barbarie.* » Évidemment cela ne manque pas d'effet ! Veut-il m'impressionner ? Me montrer qu'il est le chef ? Je me demande alors si sa réaction ne répond pas à l'interaction antérieurement, il tente de me déstabiliser sans succès. Les autres, autour, ne réagissent pas. Tout est apparemment ordinaire. J'apprends par la suite que ces *barbaries* ne sont pas gratuites. L'homme qu'il a malmené l'a en effet « planté avec sa seringue » alors qu'il est contaminé par le sida et l'hépatite C. Yogui purge alors huit mois de prison. Des circonstances atténuantes et une plaidoirie basée sur la folie lui évitent les quatre ans normalement requis. Néanmoins, il est tenu à un suivi psychiatrique de cinq ans, à des injections retard d'antipsychotiques qui provoquent des effets secondaires physiques dramatiques et des passages à l'acte violent. Puis, il sert les croque-monsieur à toute l'assemblée. Yogui est ainsi, passant d'une démonstration de force à l'attention. Au départ, je suppose qu'il se vante, se crée un personnage de bad-boy⁶³ au carrefour du héros de Fight Club⁶⁴ et de Usual suspect⁶⁵, mais les propos de certains de ses compagnons corroborent sa propre présentation. Mais Yogui ne se limite pas à sa violence. Ce n'est assurément pas un fou sanguinaire, un psychopathe, mais une personne

⁶³ Mauvais garçon

⁶⁴ Film de D. Fincher, 1999, souvent cité par Yogui, un homme qui ne supporte plus la réalité de sa vie va s'engager dans un club de combat sauvage par l'intermédiaire d'un drôle de personnage, un charismatique vendeur de savon, mi-nihiliste, mi-terroriste. Là, des hommes s'affrontent jusqu'à la mort. Le héros se rend compte à la fin que le vendeur de savon n'est en fait que le fruit de son imagination.

⁶⁵ Film de B.Singer, 1995, dont le héros Verbal arrive à inventer un personne fictive faisant croire à la police que ce malfrat mythique est l'auteur des crimes qu'il a lui même commis.

assaillie par des angoisses incontrôlables, des souvenirs infantiles douloureux qui le hantent au point de ne pouvoir s'endormir qu'au petit matin. Il s'apaise durant les quatre années où nous nous côtoyons. La maturité, certaines lectures zen, un travail sur soi quotidien, lui permettent d'apprivoiser ses pulsions. Cependant, cela ne suffira pas un matin, en crise, il se suicidera. Attaché à ses camarades, à ses chiens au point de tout faire pour les défendre, ce jeune homme entier ne peut pour autant négocier quoi que ce soit quand il s'agit de ses valeurs, de ses normes et de leurs transgressions. Rêvant de voyage, de nature, d'évasion musicale, il passe les trois-quarts de son temps sur son ordinateur ou sa Groove box⁶⁶ à composer de la musique, à fumer des bangs, des joints. Il écrit depuis quelques années ses mémoires sur un carnet et des textes militants pour des chansons de rap qu'il me donne au bout de deux ans. Sortant peu, si ce n'est pour le nécessaire, il ne fait plus la manche et n'aime pas traîner en ville. Il préfère améliorer l'habitat, le jardin, réparer son camion et ne cessera durant le temps de l'observation d'entreprendre de nombreux travaux. Notre relation est intense, et devient amicale. Deux associés de deux mondes différents qui veulent ouvrir une fenêtre de La Family sur l'extérieur.

« Mon père, il était prothésiste dentaire, tu vois. Mon père a demandé une augmentation à son patron. Deux semaines après il recevait une lettre de licenciement économique. Donc, on s'est retrouvé plus ou moins à la rue. Il s'est mis à boire, se sentant inutile, il s'est mis à être violent. Dès que nos parents pouvaient, ils nous laissaient dans la famille. C'est là où on a été, violé à plusieurs reprises, mes frères, moi, mes cousins, par un de nos oncles. Jusqu'à ce qu'un de nos cousins a tout balancé. Aux yeux de la loi française, et bé, des enfants, ça compte pas. Et de là est monté un peu ma rage, quoi.

Donc j'ai commencé à me foncé la gueule très jeune, étant rugbyman, l'alcool c'est la coutume, c'est l'éducation. J'avais été sélectionné en côte d'argent, équipe de France junior et tout. Pareil, ils m'ont recalé à cause du comportement. Donc, je suis rentré en préapprentissage tailleur de pierre. Le Blédoc, c'est enclavé, c'est un peu le trou du cul du monde. C'est soit la pauvreté, soit les plus grosses richesses mondiale. Donc forcément, il a fallu que je le trouve, l'argent pour être comme les gens. Mais tout ça, ça se passe pas sans violence. Après, voilà, en chambre en ville, ça a commencé à partir en couille. À dix-sept ans j'ai commencé la vraie rue en ville. Le punk, la teuf, la drogue dure, les "business" de drogues dures,... Pour consommer on va dire, parce que je n'aime pas l'argent en fait. 2010 voilà ça va aller mieux. Déjà l'arrêt de la défonce quotidienne. Que ce soit comme avant, plus festif. J'ai envie d'être libre. Voilà je veux juste une contrainte, c'est ceux que j'aime, quoi. Déjà je pense que ce camion une fois que j'aurais fini de m'en occuper, je le vends. J'achète mon billet d'avion, je me casse avec mon sac à dos et qui m'aime me suit en Amérique du Sud. Je reviens. Je rachète un camion. Avec ce camion je me casse été 2012 dans le Sahara. J'attends le solstice d'hivers 2012, au cas où. Une fois que ça sera passé, que j'aurai grandi, à détruire totalement ces problèmes qui me rongent, quoi, ma violence, ma haine et une fois que je serai sûr de tout ça, de pas

⁶⁶ Instrument de musique électronique.

tuer mon enfant d'un coup de nerf, on verra pour la suite. Se poser dans un endroit et avoir un enfant. J'ai jamais mis un pain à mes meufs, je les ai bousculées. C'est pas moi, ça arrive souvent au réveil, quand j'ai ma période de déconnexion, ça arrive souvent quand j'ai pris de la came. Ça va vraiment beaucoup mieux, même si avec Mag ça fait quatre mois, c'est arrivé deux fois. Je pense que notre éducation violente peut être... après y a eu l'égalité des femmes, et faut dire ce qui est, les femmes ont un comportement maintenant qui touche le masculin, quoi. Elles se rebellent et on reste quand même des animaux. La violence elle est innée chez nous malgré tout, quoi.

Les personnes comme moi qui ont choisi d'être à la rue, qui ont choisi d'être marginal on cherche pas cette vie stable justement, on cherche la rencontre. Donc on aime voyager c'est pour ça qu'on se considère comme des Travellers, c'est le voyage pour voir d'autre pays, mais aussi pour voir d'autres mentalités, d'autres connaissances, d'autres cultures... Je serai délinquant jusqu'à la fin de ma vie, je vivrai de "bizness". Mais je serai pas un criminel, quoi. Mon côté leader..., encore hier soir, on était parti en convoi, quatre camions, et ils ont fait : « Hé on suit le chef ! ». J'ai pas envie d'être ce chef. J'ai envie que tout le monde soit au même niveau, j'ai envie que les gens arrivent à penser comme moi. J'ai eu une bonne éducation, je sais que j'ai de bonnes connaissances dans la vie, dans la façon de se tenir pas forcément dans la communauté mais même à l'extérieur, envers les gens, envers les commerçants, envers tout le monde quoi. Et j'aimerais donner cette éducation quand même. Je pense que les gens, ils me voient comme un leader parce qu'ils ont peur de moi parce que je suis un tapeur mais aussi parce que je ne m'impose pas. Je donne la place à tout le monde, je donne la chance à tout le monde. »

1. 1. 3. Shanana : la guerrière / CC : le Traveller

Shanana arrive courant janvier 2009 au squat. Vieille amie de Yogui et surtout ex copine de son meilleur ami Tof, ils se fréquentent depuis presque dix ans. Âgée de vingt-cinq ans à l'époque, relativement grande, mince, les cheveux et les yeux noirs, la peau blanche, elle ne dément pas ses origines espagnoles. Capable de se conformer vestimentairement à la norme ou de revenir à ses propres goûts (crâne rasé sur les cotés, atébas, piercings), Shanana navigue aisément dans tous les univers, trouve facilement du travail. Sa famille ignore son passé de marginale et de toxicomane ainsi que ses conditions de vie actuelles car elle estime que sa place d'aînée lui impose de montrer l'exemple. À l'école primaire, Shanana se place dans les 1^{ers} de sa classe, puis au lycée, se rebelle.

Suivant un traitement de substitution à la méthadone, elle se coupe de la Zone durant plus d'un an pour se réinsérer dans un mode de vie ordinaire. Revoyant Yogui au hasard d'une rencontre, ils se mettent en couple. Shanana perd son emploi et désire faire une pause. Son retour au squat n'est que temporaire car elle envisage de partir en Thaïlande organiser des concerts. Durant la recherche, elle quitte le squat suite aux violences de Yogui à son encontre. Elle rejoint ainsi deux amis artistes et DJ sur Bruxelles, trouve un nouveau compagnon CC, passe son permis et devient Travellers. Ils habitent tous deux dans un

poids lourd aménagé, travaillent comme saisonniers, se rendent en festival. Shanana stoppe totalement son traitement méthadone, seule, en deux mois. CC assez suspicieux refuse toute interview. Ce jeune homme de vingt cinq ans, brun, une tonsure à l'envers sur le crâne, les yeux clairs n'a jamais réellement vécu en squat. Dès le départ, il achète un camion qu'il retape, aménage puis revend pour en acquérir un plus grand et améliorer ses conditions de vie. Aujourd'hui, propriétaire d'un poids lourd équipé d'une douche, d'un cumulus, d'une cuisine, il est totalement autonome. Il circule au gré des saisons pour trouver des emplois temporaires et vit par ailleurs de deals. Connue pour son fort individualisme à la limite de l'égoïsme il n'est pas particulièrement apprécié par La Family qui le tolère uniquement en tant que compagnon de Shanana.

En fait, je bossais au Mac Do pour me payer mes études de psycho. Et en fait, y a la Zone qui faisait la manche devant. Et après y a eu une compétition entre plusieurs gars à savoir qui c'est qui allait avoir mon numéro et là y a ... , est arrivé Tof, mon ex, avec qui je suis restée cinq ans. J'ai continué à bosser, lui est venu chez moi. Donc là j'ai hébergé toute la Zone. J'ai toujours voyagé même toute seule avant, avec mon sac à dos. On voulait acheter un camion et tout, donc on est parti faire les saisons et on a eu des embrouilles, qui font que notre camion, on n'a pas pu l'acheter, donc on s'est retrouvé en squat. Je fumais, des bédots. Je faisais mon petit biz vite fait pour me payer ma boulette. Après on prenait beaucoup de champis, de LSD, ça a commencé comme ça. Plutôt festif, quoi, surtout en faisant la teuf. Et enfin mon gars s'est mis à shooter. Et moi du coup, j'avais des potes qui basaient et pour lui foutre les boules je me suis mise à baser. Jusqu'au jour où moi un jour, je me suis vue devant la glace, toute maigre. Du coup j'ai arrêté la coke, après pas les autres prods, parce que ça continuait à la maison. Ouais j'ai toujours été un peu une rebelle, j'ai toujours aimé les gens différents des autres, en fait.

Après la rue... moi, quand j'y suis arrivée, on n'était pas beaucoup, quoi, on était deux filles, trois filles, l'hiver donc euh... on se soutenait pas mal entre filles, mais on faisait pas mal les garçons quand même. On était limite plus violente que les garçons, il fallait montrer qu'on était là et qu'on pouvait se défendre. Après moi, j'étais protégée parce que je me suis mise directe avec quelqu'un qu'était respecté, donc du coup, j'ai été respectée. Et après, moi, j'ai montré que je savais me battre Voilà j'ai fait mes preuves aussi ! C'est vrai qu'après, voilà, t'as une embrouille avec quelqu'un, vaut mieux que deux coups de poing s'échangent et qu'il l'histoire soit réglée. Pour plein de choses on est comme des animaux.

Moi tu vois par exemple, pour moi, toute ma jeunesse, j'étais pas traumatisée en fait. Et voilà, quand j'ai vu le psy par rapport à la toxicomanie, là je me suis rendue compte que j'avais vécu un vrai traumatisme dans ma jeunesse et que je l'avais pas compris. Bon après j'ai vécu un viol. Mais ça c'est... enfin pour moi, ça pas influé du tout, sur mes choix, enfin je pense pas. En fait pour moi, je me dis : je suis une guerrière, je me bats contre la vie et j'essaye d'en profiter un maximum malgré justement tout ça. Moi je me suis dit, je vais essayer de me réintégrer dans la société pour me payer mes rêves et tout,

et non en fait. Plus je gagne d'argent plus je dois en donner, donc forcément je suis encore plus enchaînée. »

1. 1. 4. Mumu : se réfugier dans le rêve

Mumu est aussi une ex-petite amie de Yogui. Lorsque je la rencontre, elle est âgée de dix-neuf ans. Je ne la vois que peu au départ puisque, se séparant de Yogui, elle part avec d'autres zonards voyager en camion. C'est pendant l'incarcération de Yogui que nous nous rapprochons sans pour autant se voir beaucoup du fait de la relation quelque peu houleuse qu'elle entretient avec Yogui (au moins dix séparations / réconciliations durant deux ans). Je ne veux pas que d'autres liens entachent ma relation à Yogui. Jeune fille frêle, blonde aux yeux bleus, le teint opalin, des piercings ornent l'espace interstitiel entre ses sourcils, son arcade, le nez. Féminine, Mumu prend soin d'elle, adore les vêtements qu'elle récupère dans les poubelles et agence avec goût. L'entretien réalisé avec elle diffère des autres car au moment de sa réalisation, Mumu est en froid avec Yogui et ne veut plus venir au squat. L'interview se déroule ainsi dans un bar et sur le chemin menant à la gare.

« Je me dis que j'ai pas vraiment vécu le monde de la rue, que par périodes, que par des rencontres. À part à Sénac où vraiment je me suis investie, j'ai vraiment eu ma place un moment dans cette famille que j'apprécie énormément. Après mon enfance, moi c'est plus les souvenirs que j'en ai : c'est plus la séparation de mes parents que j'ai eu du mal à vivre. C'est vrai que ma mère elle a toujours eu tendance à tout me dire, un petit peu comme une adulte. Mais finalement ça m'a donné une réalité des choses, ça m'a fait mûrir plus vite, donc d'un côté c'est positif mais d'un côté c'est négatif parce que je me rends compte avec le temps que j'ai pas eu d'enfance. Mes parents c'est des militants anars quoi. Ils ont milité pendant plus de dix ans là-bas. Mon père il y est encore. Ils sortent du monde ouvrier, de la France normale dans bas.

Je sais par exemple, Yogui pour lui, j'étais pioupiou, dans les nuages, alors que pour moi c'est une manière de me protéger des choses. Après c'est un peu ça la recherche que j'avais de la rue c'est un peu ça : le fait de vivre dans un autre monde que la société, que la réalité et voilà et même la drogue, c'est une recherche de s'évader encore plus loin, enfin je pense qu'on est tous une grande famille en fait dans ce milieu là. Ce qui nous regroupe tous c'est qu'on a un besoin plus grand de s'évader. Je sais que je suis pas arrivée à la rue comme ça, c'est arrivé comme ça aussi parce que mes choix de vie et mes idées m'y ont emmenée. J'en ai rêvé de mon appart' franchement à dix-huit ans j'ai eu la possibilité grâce à ma meilleure amie. C'est un petit peu là où justement j'ai commencé à aller en teuf. J'ai pété les plombs et en plus j'étais attirée, par voilà, j'avais rencontré des amis qui étaient tous majeurs, qui bossaient ou bien ils étaient en recherche d'emploi, voilà. Ils étaient pas du tout dans le monde scolaire et moi ça me donnait trop envie. Donc au départ j'ai commencé à connaître la Zone, je sortais du lycée, et y avait un mec qui était devant le Monoprix, et on a commencé à passer tout notre temps ensemble, après je

sais pas en fait si j'aurais pu rentrer chez mon père mais d'un côté je dormais dans le couloir et donc finalement je me suis retrouvée à dormir dans le parking avec lui.

Quand même, dans les faits, je suis partie de rien, j'ai tout rejeté et j'ai essayé de me construire à partir de rien. Tout ce que j'ai vécu avec Yogui ça m'a fait quand même vachement grandir. Yogui je pense que il est en grosse dépression. Quand t'es mal tu te fais du mal, et tu fais du mal aux gens que t'aimes. Après je sais pas, on peut pas faire de généralités mais après je peux pas dire que je sois la seule à avoir été battue. Je vais pas dire : « Ouais Yogui c'était un gros bâtard ! Il me frappait sur la gueule, nan ». Non, non, je suis restée, j'ai fait un choix. »

1. 1. 5. Poly : la rue à dose homéopathique

Poly est une jeune fille de vingt et un ans, un visage poupin souriant, des cheveux frisés souvent dissimulés sous une casquette kaki, des yeux marron, souffrant de divergences et souvent dans le vague comme chez nombre de myopes, parés de lunettes rectangulaires à larges montures foncées de marque Prada. Vêtue de pantalons bouffants indiens de couleurs sombres et de tuniques larges et longues, elle tente de cacher son corps en surpoids. Baskets aux pieds, sa démarche oscille entre celle d'une femme ou d'une enfant comme beaucoup de jeunes adultes. Poly ne passe que trois à quatre jours par semaine au squat, rendant visite à son compagnon Kundevitch avec qui elle restera durant deux ans. Elle arrive le vendredi et repart le mardi matin afin d'embaucher dans la biscuiterie familiale. Elle vit donc chez ses parents durant ce laps de temps. Son père issu d'un milieu populaire contrairement à sa mère appartenant à la bourgeoisie, dirige une fabrique de pâtisseries artisanales. Les relations de Poly avec sa mère sont très conflictuelles. Elle est handicapée visuellement et physiquement par une maladie orpheline, qui la fatigue vite. Lors de nos premières rencontres, elle me parle essentiellement de son handicap, de ses soins, de ses médecins et de sa difficulté à être considérée comme normale par les gens en général. Assez étrangement, voulant « être normale », elle se plaint rarement et suit le groupe dans ses activités sans rechigner, mais évoque sans cesse sa maladie. Prise en étau entre les bénéfices secondaires de son handicap : attention et soins des autres, et les inconvénients de celui-ci : stigmatisation, infantilisation, interdiction de certaines activités, elle ne sait sur quel pied danser. Si au départ, elle provoque chez moi une forme d'agacement liée à la position de victime qu'elle se donne, l'intensification de notre relation après son avortement et le courage dont elle fait preuve, dévoile une personnalité attachante, combative. Elle refuse tout au long de sa scolarité d'être placée en établissement pour déficient visuel et lutte pour conserver sa place en lycée ordinaire jusqu'en terminale. Différente des autres membres du groupe, Poly désire s'intégrer conformément aux attentes sociétales et ne développe pas d'idéologie contestataire. Néanmoins, elle ne critique jamais le point de vue des autres et le comprend. Très généreuse, tolérante et maternelle elle apporte au groupe une certaine sérénité. Ces derniers bien qu'informés de son handicap ne la traitent pas différemment, mais savent en

revanche comment réagir en cas de crise d'épilepsie qu'elle déclenche fréquemment. Du squat, elle part avec son ex-compagnon, Kundevitch, en appartement, puis y revient pour finalement intégrer, seule, un logement dans une association. Son physique se modifie au long des quatre années. Elle mincit, se féminise, prend confiance en elle.

« Bon, bé au départ, c'était des teufs que j'ai rencontrées en premier, à quatorze ans. Le shit, la beuh, un an avant. Parce qu'au collège, le midi j'avais pas forcément de sous sur ma carte de cantine parce que ma mère oubliait de mettre des sous ... , j'avais des potes un peu plus grands que moi et qui fumaient, tout ça, voilà, bè, bon : « Tu nous trouves des gens qui veulent et nous on te donne la petite commission, pour te payer la bouffe le midi. » À seize ans l'institution qui me suivait pour mes problèmes de vue a dit qu'il fallait que j'entre dans un centre spécialisé pour problèmes psychologiques, défaut d'intégration sociale. Non mais, le pire c'est que ma mère elle voulait m'y foutre. Avec un pote de lycée et euh ... , on était dans l'appartement de mon frère pendant une semaine et en fait il me fait : « Ouais, demain, un pote il va venir dormir, bon par contre, il est à la rue, tu vois. ». Et donc, bon ben, je suis sortie avec ce mec et puis en fait, on a fait des teufs, normal. Avec mes parents à l'époque, ça clashait pas mal. Donc pendant deux, trois semaines, on était à la rue, on dormait dehors, on dormait en squat, on dormait chez des gens. J'ai connu le milieu de la Zone parce que voilà j'ai toujours été le vilain petit canard depuis que j'étais petite et bé j'ai été vers les gens qui ouvraient le plus les bras, quoi. Depuis qu'on s'est vu la dernière fois, alors j'ai passé un concours moniteur éducateur que j'ai loupé. J'ai passé le BP JEPS⁶⁷. Je suis sur liste d'attente. C'est pour ça que je veux apprendre le langage des signes. J'ai fait mon dossier d'AHH aussi.

Pour l'appart avec Kundevitch on a cherché pendant six mois. Ben, moi personnellement ce qui me motivait, c'est que j'avais envie de me retrouver seule avec Kundevitch, j'avais pas envie des pétages de plombs, j'avais envie de continuer mon projet et que pour ça il faut un minimum de stabilité. Après je suis pas particulièrement heureuse en appartement, ça me manque de pas aller à droite, à gauche, c'est chiant de payer une facture. J'ai toujours envie d'un camion, d'une roulotte, vu que je peux pas passer le permis. Moi mon pied se serait de monter une petite structure avec chacun sa petite roulotte avec des buts un peu éducatifs. Dans mon idéal ... euh , je sais pas peut être avoir un enfant. Après, une maison, cahute ... Après, je suis quand même pour l'éducation, qu'elle soit l'éducation familiale et l'éducation nationale. Parce qu'après, c'est pas à moi de leur imposer mon mode de vie. C'est à eux de faire leurs choix.

Dans l'appart ça été dur. On était tous les deux en formations, pas d'argent. La bouffe, tous les soirs on était à St Christophe en train de faire la manche puis Mc Do. Au début il a tenu sans came et ça a duré quoi ? Un mois. Après il est tombé allégrement dedans, quoi. Les difficultés ont entraîné la came, la came a entraîné la dépendance et la dépendance a entraîné le comportement de tox. Ça a commencé par une gifle, après y

⁶⁷ BP JEPS : (Brevet Professionnel de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et du Sport).

avait de la violence verbale et puis il se cassait. Et puis des coups. Il a eu six mois de sursis et deux ans de mise à l'épreuve.

Chacun a ses raisons pour être à la rue. Soit je suis pas d'accord avec papa ou maman, ou comme moi ils répondent pas à mes attentes. Je sais pas si je suis du même avis qu'eux parce que franchement vivre à la rue c'est clair, c'est bien, c'est cool, tout ça, mais bon, comme partout tu as des soucis tout ça. »

1. 1. 6. ADN : le punk discret

ADN ne veut pas participer à un entretien prétextant que son témoignage n'est donc pas nécessaire. Relativement renfermé et très mobile, je n'ai donc que peu d'occasion d'échanger et de l'observer. Un moment privilégié dans le bus, par chance, permet de glaner quelques informations. Sur la route du squat, nous nous retrouvons enfermé dans le bus durant $\frac{3}{4}$ d'heure. Etonnement, il me parle spontanément de sa vie. Par peur qu'il ne s'arrête, je ne prends aucune note.

ADN, vingt-quatre ans, grand jeune homme élancé aux yeux clairs, teint pâle et crâne rasé, dénote quelque peu avec les autres habitants du squat. Looké différemment, pantacourt large et T-Shirt à message, dont l'un affichait « Punkers » écrit sur un sweat marron à la façon de « snikers » la barre chocolatée, il représente bien le style Punk français des années 90 et me fait penser à mes années lycée où l'on écoutait : « La jeunesse emmerde le front national » des Berruriers noirs. Aucune référence ethnique dans la tenue, il conserve tout de même physiquement quelques points communs avec La Family : piercing, casquette, chaussures de skate. Très discret, relativement timide, très galant, il est l'un des plus indépendants du groupe et navigue entre le squat n°2, la maison de ses parents à la campagne, et celles de ses compagnes. D'origine rurale, issu d'une fratrie de quatre garçons, dont il est le second, il évoque avec bonheur les parties de pêche et de jeu dans les prés. Son aîné, tout comme lui, rencontre des problèmes de toxicomanie qu'il a cependant réglé. Lui, s'injecte régulièrement de l'héroïne. Malgré tout, jamais il ne se présente défoncé, *piquant du nez* et s'endormant. Préoccupé par ses petits frères, il retourne les voir trois fois dans l'année. Spontanément, il induit une distance, une différence avec les autres. Il n'a pas connu de difficultés familiales. Son père bénéficie d'une progression professionnelle. Débutant comme ouvrier, il est à l'heure actuelle responsable dans une usine de briques. Sa mère, quant à elle, exerce le métier « *d'assistante maternelle* ». Elle s'est donc occupée de lui durant sa petite enfance, ce qui aux yeux d'ADN constitue un bénéfice affectif certain. ADN possède un BEP mécanique automobile. N'ayant pas le RMI il se débrouille financièrement grâce à de petites ventes de drogues et des travaux mécaniques non déclarés. Il n'a jamais voulu être embauché en tant que mécanicien dans un garage car il ne supporte pas la forme actuelle du travail mécanique électronique, standardisé, chronométré, robotisé. Ce travail à la chaîne, routinier, inhumain dépossède les ouvriers de toutes relations sociales avec les collègues et le client. Son idéal se réfère au garagiste de quartier ayant une entreprise familiale, une

clientèle fidèle, relevant plus de l'artisanat. D'un naturel soigné, que ce soit sur sa personne ou dans le squat, il ne supporte pas le manque d'hygiène des autres, au point de renvoyer un ancien cohabitant du squat, Psylo, pour ce motif. ADN passe donc beaucoup de temps à entretenir la maison : « *Moi j'ai besoin de m'occuper, je peux pas rester tout le temps à rien faire* ». Très proche d'Antifaf, lui aussi Punk, il ne se rend pas aussi souvent dans les fêtes Techno que ses comparses. Sa petite amie Melle Mel l'héberge un certain temps, puis suite à une perquisition mouvementée qui conduit Jé en prison, il quitte le squat. Je le croise par hasard à la gare, un an après. Il travaille dans le secteur du BTP et vit avec une autre compagne dans un appartement à la campagne.

1. 1. 7. Mr Z : le renonçant⁶⁸

Mr Z est hongrois et a immigré en France il y a dix ans. Son père réside en Irlande et sa mère, qui décède durant l'enquête, en Hongrie. Par moments, Mr Z rejoint son père sur Paris. Âgé d'une trentaine d'années, il ne parle que rarement malgré une bonne pratique du Français. Grand, brun, le regard sombre et d'allure mince, courtois et discret il ne ressemble pas aux autres membres de La Family. Habillé classiquement d'un coupe-vent bleu marine, d'un jean et de tennis de sport, il partage le squat n°2. Il ne consomme pas d'alcool et ne sort plus en Free Party. En revanche, il s'injecte du Subutex ou de l'héroïne, fume du cannabis à longueur de journée. Nia le connaît depuis au moins deux ans, Yogui depuis six ans. Il s'installe au squat, trois mois avant mon arrivée. Il ne sort que rarement et passe le plus clair de son temps à dormir ou à visionner des films dans sa chambre, située dans le salon du squat n°2. Le peu de sorties qu'il effectue est destiné à l'achat de Subutex quand son traitement prescrit ne suffit pas. Au bout d'une année et demie nous réalisons un entretien dont le portrait qui suit est tiré.

« Je vais te dire j'aurais pu vivre autrement mais pour ça, il faut que je vive à côté de mon père. Je peux pas vivre à côté de ma famille, j'y arrive pas. Ni avec ma mère, je m'entendais bien et avec mon père, c'est encore pire. L'enfance ça m'était bien compliquée parce ce que j'avais une belle-mère qui était alcoolo. Et comme mon père il aimait bien les filles et comme ma belle-mère elle était alcoolo, ben, elle se vengeait sur moi. On vivait en Hongrie, encore à cette époque. C'était pas dur le régime communiste parce que côté de mon père, le famille euh... bonne existence tu vois, ma grand-père était trente-six ans de service militaire. Comme mes parents étaient séparés, le juge à cause de ça il m'a jugé à côté de mon père. Ma mère jamais était stable, pourtant elle était médecin. Mon père non plus il est pas stable.

Alors là, vol de voiture etc, etc. En fait il m'a appris de conduire j'avais sept ou huit ans. Si par hasard il a volé la voiture, au moins il savait conduire et c'est ce qui c'est passé une nuit aussi. Voler sa voiture à son père, tu vois c'est l'époque ça posait pas de

⁶⁸ Renonçant dans le sens de Louis Dumont : le renonçant laisse le monde derrière lui pour se centrer sur sa propre libération (1979).

problème. On est un peu fier de ça, hein. Même la mère quelque part elle est fière même, il est fier le commissariat : « il a des couilles le garçon ». Et après, le joint, j'ai commencé vers l'âge de treize ans, ben en même temps que les bières quoi. Ouais mais cette époque personne connaît le cannabis en Hongrie. Et après drogues dures j'avais passé déjà vingt ans. J'ai fait des études en Hongrie et après j'ai fait mon service militaire et après venu en France. Je voulais continuer service militaire chez légionnaire, après je suis viré déjà pour psychopathe et euh... je fais un accident chez eux... D'abord en France c'était à Marseille, après j'ai déménagé à Tours et après Tours j'ai descendu à Violet. J'ai connu la Zone ici. Ben premier, trois, quatre soirs je savais même pas où je dors, je dormir au Foyer Layouti. Gavé crade et j'ai pas supporté, j'ai préféré dormir dehors. Je suis partir avec mon sac de couchage dormir au Parking en-dessous terre, Monoprix. On dormait plusieurs dedans à cette époque, on était une quinzaine truc comme ça. J'ai croisé un copain que je connais à Tours déjà, passais pas mal de temps dans son camion, on a commencé à organiser des sons. Je montais un groupe de son, le Totem ; à partir de là j'ai connu Yogui et tout le monde. Je préfère rester en squat comme ça je paye rien du tout pour l'instant. Si vraiment je voulais changer d'avis, c'est pas très dur à faire. Avant je vivais normalement, je travaillais pour ambassade Hongroise j'étais son chauffeur personnel. À Tours je dealais pas mal de shit, je passais je sais pas, 1 kg par mois. Parce que le sub j'ai commencé quoi pour arrêter l'héroïne, au début franchement on m'a donné dans la rue. Moi je distribue à la maison pour tout le monde. Je veux plus vivre dans la société : deux bon mots pour ça : tu sais comment faire libre complètement ? Quand t'as rien, quand t'as tout perdu. Quand tu rentres dans la société ta liberté est finie. Obligé payer, impôt, factures, nanaini payes. Il faut que tu travailles pour payer ça. Je préfère rester un clochard comme ça. L'argent ça donne pas de plaisir. Avec l'argent je me suis retrouvé en galère, regarde ! »

1. 1. 8. Joe : l'utopiste lucide

Joe est un jeune homme de vingt-deux ans, le visage fin, mat, entouré de locks. Ses yeux, ses cheveux clairs s'accordent avec la douceur de son caractère. Souvent inquiet, il parle vite en déversant un flot de paroles incessant puis s'arrête. Lors de notre première rencontre, il me raconte toute sa vie avant que je puisse me présenter. Joe connaît Yogui depuis son enfance, ils sont originaires du même secteur et entretiennent des relations fraternelles. Il fait des allers-retours entre le squat, des appartements d'amis et la maison de sa mère. Sa présence s'intensifie au squat à l'époque où il fréquente, Miette, puis s'efface. Je ne le rencontre qu'au hasard de nos promenades en ville. Aimant pourtant cette vie de bohème, il craint de déranger, de s'imposer, et se sent gêné par son manque d'argent qui l'empêche de participer à la vie collective. Ne bénéficiant d'aucune aide sociale si ce n'est le fonds d'aides aux jeunes de 150 euros annuels, il travaille régulièrement et fait la manche. D'une personnalité affiliative et curieuse, l'entretien est pour lui, à certains moments, très angoissant.

« Moi, j'habite à Copiac, c'est un village, tu vois y a un petit peu des gitans, je préférerais faire le con plutôt que travailler. Bon après ça, le collègue et arrivé au lycée pro, tu sais je suivais pas trop, j'étais plutôt à faire la fête, aller boire des bières, machin, fumer des pétards, ben, d'ailleurs comme au collège parce qu'au collège j'ai commencé en 6^{ème}. Et en fait, j'avais un oncle aussi qui, bé qui, me faisait boire, d'ailleurs, c'est avec lui que j'ai pris ma première cuite. Bon, après, le truc c'est que ça partait vraiment en couille chez moi et donc, du coup en fait, j'avais une éducatrice qui m'a été ... Et euh ... après ça, « Voilà, moi j'aime beaucoup la taille de pierre. » j'ai dit à mon éducatrice. J'allais dans ma formation et au bout de six mois, mon patron qui me dit : « Bon, bé, j'ai une bonne nouvelle, je vais fermer la boîte. ». Enfin, il m'a payé au début tout ça, et au bout de quelques mois il a commencé à pas me payer. Et en fait, depuis ce temps là, en fait, moi je veux pas retourner dans le bâtiment. Et donc en fait, je me suis dit, je vais faire dans la vigne. Les vendanges c'est la fête. Et en fait, à cette époque là, y avait un chinois, on avait fait tous les festivals ensemble tout ça et son pote là en fait, on s'est super bien entendu et son frère il était zonard. Déjà, il m'a emmené à Violet, il m'a fait connaître, voilà, le milieu. Les prods, moi ça au départ, c'était vraiment plaisir. Puis à un moment, j'ai commencé à taper de la came. Et après j'ai eu mon chômage et ça a continué, et je suis rentré dans un petit cercle. Les trips, je les avais pris le premier avec Yogui. C'était les gens que j'appréciais gavé et voilà, tu sais, c'était ma première expérience hallucinogène et j'en ai gardé un très, très, bon souvenir.

Pour l'instant, je voudrais voyager. Voir le monde, voir ... moi en fait, voilà, tu sais je veux vraiment voir les autres cultures, voir comment les gens ils vivent. Si je pars, voilà, en Inde, en voyage, je ramène des colliers, pleins de choses, des sarouels. Je les envoie par colis ici, tac, je les revends ici sur les festivals. Moi je suis pas un gars violent. Bé, il faut s'imposer mais moi, je m'impose dans le genre où j'ai jamais baisé personne. Les idées politiques, moi je suis d'extrême gauche. Moi, je serais pour un système communiste, en fait, que tout le monde partage tout, quoi. Changer le monde, c'est trop compliqué. Le truc, genre, les consommations faudrait qu'on les baisse. Tu sais quoi, de toute façon la mondialisation, c'est ce qui a fait qu'on en est arrivé là. Parce que les produits viennent du monde entier, ces échanges et tout c'est bien, mais c'est beaucoup de kilomètres, ça pollue énormément, c'est de la concurrence déloyale par rapport aux français. »

1. 1. 9. Miette : la découverte plus avant de la rue

Miette, jeune fille frêle de vingt-trois ans est étudiante en seconde année à l'école des Beaux-Arts. Arrivée depuis trois ans dans la ville de Violet, elle n'a pas vraiment tissé de liens avec les camarades de sa classe, trop différents. Les jugeant snob, fashion, elle se sent totalement étrangère à leur univers, elle, une fille plutôt effacée en pantalon Indien, récupérant le plus souvent ses vêtements à droite, à gauche. Elle vit par intermittence dans

un appartement avec sa sœur cadette et dans le squat. Leurs parents, commerçants, pourvoient financièrement à leurs besoins. Sa rencontre avec le milieu de la Zone s'est faite par l'intermédiaire de Poly sa meilleure amie, qu'elle côtoie depuis sa dernière année de lycée. Puis, la fréquentation d'un garçon de dix-huit ans, intermittent, lui aussi du milieu, intensifie ses connaissances de la Zone et du mode de vie auquel elle désire se rallier. Au début de l'observation, Miette en couple avec Armor se rend encore en cours, puis le temps faisant, le décrochage s'accroît et ce malgré les diverses interventions verbales des squatteurs. Pourtant bonne élève, le manque d'attention de ses parents explique son désir de vivre en marge. Perdue, discrète et fuyante, je ne peux que rarement m'entretenir avec elle. Miette ressemble à un oisillon tombé du nid, candide, qui ne mesure pas toutes les implications de ses actes. Elle passe du statut de néophyte où elle expérimente de manière prudente les hallucinogènes à celui d'experte camée. Armor ne donnant plus de nouvelles, elle s'installe avec un Zonard gros dealer et consommateur d'héroïne, qui l'initie. Puis elle tente d'arrêter, repart chez ses parents, revient et rencontre Dylan un autre membre du squat lui aussi dépendant aux opiacés. Tous les deux vivent un temps en appartement puis réintègrent le squat duquel ils sont violemment chassés par Yogui pour des problèmes d'argent liés à la drogue, puis réapparaissent. Je ne vois donc Miette qu'une vingtaine de fois. Ce regard espacé dans le temps m'offre un regard plus extérieur sur son évolution physique, psychique qui se dégrade un temps pour s'améliorer ensuite. Miette, aguerrie de la Zone, n'imagine pas vivre en squat ou en camion sur le long terme mais en appartement.

1. 1. 10. Dorine et Brade : la vie dans une chambre

Dorine et Brade arrivent en septembre 2010 au squat. Ils viennent de quitter un autre squat. Ami de Yogui de longue date, ancien co-squatteur d'une maison en centre-ville, Brade le connaît depuis plus de six ans. Il a le même âge (vingt-huit ans), un parcours quasi similaire (problèmes familiaux, suivis sociaux, scolarité écourtée) si ce n'est les deux dernières années où, travaillant en CDI à temps plein dans un restaurant, il désire accéder à une vie ordinaire. Cependant, n'ayant jamais réussi à obtenir un appartement et n'étant pas rémunéré pour toutes les heures effectuées dans la restauration, il décide de démissionner et de s'installer au squat de Sénac. Très grand, plus d'1m 90, maigre, une apparence proche de la norme : jean droit, pull bleu marine, il se démarque des standards vestimentaires de la Zone. Il passe le plus clair de son temps dans sa chambre du squat n°2 avec sa compagne à regarder à télévision en fumant des joints et en buvant des bières. Dorine, âgée de vingt ans, petite, fluette, les cheveux courts, décolorés, semble déjà marquée par la vie : ses traits sont tirés, des cernes marquent ses yeux. Vers ses onze ans ses parents divorcent. Elle et son frère partent vivre en centre-ville de Violet avec leur mère qui par des formations internes gravit les échelons. Celle-ci, souvent absente, ne peut surveiller Dorine qui dès la 6^{ème} commence à boire de l'alcool avec sa meilleure amie et des copains en sortant du collège. Au même moment elle se met à fumer des joints, à

dealer du shit dans la foulée. Les notes à l'école chutent. Sa mère lui interdit de fumer, à l'inverse de son père. Elle débute les consommations d'ecstasy vers quatorze ans en allant en boîte de nuit avec la même amie. Les boîtes qu'elle fréquente alors s'affilient au mouvement techno et sont connues pour leur permissivité en matière de stupéfiants. « Si t'étais discret, ils te laissaient fumer des joints. » « Y a une fois, j'suis sortie et rentrée quatre fois de la boîte pour aller chercher des tazes et les vendre dedans. C'est au bout de la quatrième que le videur m'a dit que fallait arrêter. » Dorine intensifie de plus en plus ses consommations "d'extas" et dit, elle-même, être extrême dans ses expérimentations. Cet été là, elle se rend en technival malgré l'interdiction de sa mère avec qui elle est de plus en plus en conflit. Sa mère pour qui les études et la réussite professionnelle sont très importants, enferme Dorine à clefs dans sa chambre, la réveille tôt le week-end. Elle tente avec ses moyens de redonner un rythme conventionnel à sa fille qui, toute la semaine sans qu'elle le sache, fait le mur jusqu'à 7h du matin et sèche les cours. Elle étend alors ses consommations à d'autres substances : LSD, cocaïne et héroïne. Mise à la porte par sa mère elle se réfugie chez son père. La compagne de celui-ci n'accepte pas son arrivée. La mère sollicite auprès du tribunal une aide éducative, mise en place sans grand succès. Elle vit alors la majeure partie du temps chez des copains ayant des appartements grâce au deal "d'extas" et de cocaïne. Elle rencontre avec sa meilleure amie deux garçons avec qui elles sortent et s'installent en co-location. Elle et son compagnon partent en camion faire les saisons, les teufs. Pendant leur périple, leur maison est perquisitionnée.

Actuellement *« j'attends qu'une chose, c'est de bouger, d'avoir le permis pour avoir le camion. Et en fait, on faisait des voyages, moi et mon ex et Téréa et Jérôme, on faisait des voyages en Hollande, on allait chercher de la came tu vois, vu qu'elle est pas chère, là-bas pas du tout chère tu vois et bé on allait en chercher pas mal comme ça on pouvez la revendre, on se faisait des tunes. Depuis ce mois-ci j'ai plus droit au chômage, c'est pour ça là que je cherche du taf. Au niveau scolaire bé j'ai pas fini ma Troisième, j'ai arrêté genre, j'allais plus en cours six mois avant la Troisième. La Family, je les connais depuis que je suis avec Brade en fait quoi. Je connaissais déjà leur tête je les avais vu en teuf et tout. Je pense que c'est à peu près pareil, les zonards et les Travellers, parce que moi je connais des gens qui ont leur squat, qui ont leur camion, après ça dépend aussi ce qui se passe dans le long de ta vie. Ça me plait de travailler dans les champs, tu es dehors, tu peux fumer ton pétard ils s'en battent les couilles. À midi, tu peux picoler, ils s'en foutent tant qu'tu avances, c'est ça... tu peux faire n'importe quoi, pas trop trash non plus mais que tu fais bien ton travail.*

Moi j'aimerai pas avoir un appart' et un travail régulier. Ce serait toujours pareil, ce serait chiant je trouve. Quand je serai plus veuille avoir une maison au milieu d'un trou paumé où y a personne, pour avoir du son pourquoi pas. J'ai trop envie de voyager, à ouais ça c'est sûr. Ben j'ai envie de voir quoi, comment c'est, comment c'est là-bas, partout, ailleurs que par les documentaires à la télé ou machin. »

1. 1. 11. Trash : le fils de Yogui

Trash a dix-neuf ans quand je le rencontre. De taille moyenne, blond, les yeux clairs, son visage angélique contraste avec ses vêtements de zonards (baggy, sweat-shirt à capuche, casquette avec des piercings). Assez bavard, très affiliatif il ne manque pourtant pas d'affirmation de soi et est capable de stopper la discussion lorsque le sujet l'embarrasse.

« En gros j'ai cru que j'avais un père de mes 0 à quatre ans. Bon et du jour au lendemain ma mère me dit : "Tu vas rencontrer ton vrai père.". Donc voilà, je suis parti sur Paris et ensuite on a squatté dans la rue vite fait, on a trouvé un hôtel tout ça. Après mon père il est arrivé. Vu que mon père c'est un mythomane, il lui a menti quoi : « Ouais j'ai changé, j'ai arrêté les conneries. » En fin de compte on s'est retrouvé dans une cité à Paris de mes cinq, six ans jusqu'à mes huit ans ouais, et puis à la fin, voilà quoi, ma mère est venue me chercher à l'école avec la gueule comme ça. Ça lui arrivait (à mon père) de me défoncer mais pas tous les jours. Tout le temps c'était des plans, que des trucs de toxicomane dealer... Jusqu'au jour où ma mère elle m'a dit : « Bon ben, voilà on va t'envoyer chez ta grand-mère ». Et donc voilà, finalement j'ai vécu deux ans chez mes grands-parents, deux ans j'ai pas vu ma mère quoi. Maison de famille, tout ça, la forêt, donc quelque part j'ai quand même connu des moments de bonheur dans mon enfance. Moi, je suis d'une famille de musicien, ma mère elle est chanteuse, moi je suis guitariste, mon oncle il fait les musiques de film tout ça, ... Même mon vrai père était guitariste, voilà. Ma mère c'est pas une kepone arrachée. Elle a fait toute la scène rock. Moi j'ai fait six ans de guitare, j'ai eu des groupes. Même tout jeune, j'étais petit, à huit ans je faisais des conneries, j'écoutais que dalle. Et voilà quoi après ma mère elle m'a récupéré et après on a galéré sur Violet et là après elle a rencontré mon beau-père. En fait treize ans, j'ai commencé à fuguer, quoi. Et voilà quoi à partir de quatorze ans j'ai commencé mes premières teufs, j'ai rencontré des gens qu'étaient bien plus vieux que moi, à quinze ans, j'étais dans la came. Quand j'ai fait un mois d'hôpital psychiatrique aussi, j'avais quatorze ans, elle m'a sorti. Ouais j'avais pris mes premiers trips, mes premiers tazes, ... je me prenais pour un oiseau, je jouais aux jeux vidéo, doom, y avait du sang partout. Toute façon j'ai toujours vu des psys depuis tout petit. Je me mettais la race au taquet. Ce qui me plaisait c'était la liberté, un peu le mouvement rebelle. Yogui il m'a connu j'étais minot. J'en ai eu plein des pères de rue. Même Nia, Nia il m'a connu j'étais minot, j'avais quatorze ans. Enfin de compte après, ils me protégeaient. Moi je m'en suis pris des coups. Jusqu'au jour où j'en ai eu marre. Ouais j'ai appris le respect, j'ai plus appris dans la rue que ma mère, elle m'a appris. Je sais ce que je veux, c'est mon camion, mon permis, faire la route tu vois, avec mes potes faire un convoi et faire des saisons, travailler, tu vois, peut être refaire du "bizness". Je me dis mon but c'est apprendre et faire de la musique je fais du son de la machine, je fais du PC. »

1. 1. 12. Momo (and co) : un novice chez les experts

Momo, Chben, Trash et Damien arrivent en camion. Je ne saurais pas grand chose de Damien que je croise un après-midi. Chben, un jeune homme d'une trentaine d'année, refuse de réaliser un entretien mais paradoxalement, il me raconte durant 2h00 sa vie sur le perron du squat. D'origine Belge, il rencontre la rue très tôt, passe de squat en squat dont « le pain perdu » à Lille. Il fréquente des squats activistes, des individus vegans, des strates Edge, des anarchistes, s'instruit sur les théories du complot mondial. Fan de San Antonio, de science fiction et grand lecteur, cultivé, mais aussi un peu affabulateur selon moi, il se donne par des exagérations une certaine consistance. Il a vécu en couple, en appartement avec une jeune fille en formation d'éducatrice. Leur relation s'achève, elle tente de le normaliser. « Si je buvais deux bières j'étais alcoolique ». « Je me cachais pour fumer des joints ». Il finance leur vie à deux car les parents de la jeune fille s'opposent à leur union du fait de sa marginalité. Après avoir expérimenté diverses relations, il décide lui et sa vieille amie Line de modifier leur relation amicale en relation amoureuse. Ils voyagent dès lors en camion à travers la Russie, la Roumanie, la Suède où ils ramassent des fraises et effectuent d'autres travaux saisonniers. Ils restent ensemble durant trois ans puis se séparent. Son camion rend l'âme juste après que sa petite amie soit partie au Brésil pour une mission humanitaire en tant qu'infirmière. Il l'attend et espère renouer, partir vivre au Laos et adopter un enfant.

Momo est un jeune homme de dix-neuf ans quand je le rencontre. La peau mate, les yeux noirs, ses cheveux sont rasés en partie sur sa tête en signe d'affiliation à la Zone. De nature timide, ne se sentant pas légitime il parle très peu en groupe

« Donc je suis née à Narde le 22 octobre 1991 de deux parents Marocains, ils sont venus en France pour travailler. Quand ma mère est arrivée elle savait pas parler un seul mot de français. Et après elle a rencontré mon père. Mon père il était maçon, il a fait quarante-cinq ans dans la même entreprise et ma mère elle a fait du ménage comme auxiliaire de vie pour les personnes âgées et des trucs comme ça. Premier joint je m'en rappelle, encore. C'est mon cousin qui me l'avait fait fumer. Je suis allé sur Paris pour faire ma 3^{ème}, je commence à faire des belles conneries, je tapais un peu partout. Donc après je me suis retrouvé dans le lycée à côté de chez moi, j'ai arrêté parce que ça m'a cassé les couilles. Donc après j'ai commencé à faire des saisons, à trouver du taf un peu partout, à traîner un peu partout. Puis après, j'ai croisé Damien en teuf, enfin on a un ami en commun. C'est d'abord sur le net, j'ai commencé à écouter du son de teuf et j'ai bien accroché et puis ensuite j'ai fait des teufs. En fait la première teuf que j'ai fait, enfin ça devait être en 2004, y avait Narcotek juste à côté de chez ma sœur. Donc je suis arrivé tout seul, habillé en petite racaille, le jean et j'ai bien kiffé, les gens étaient super aimables.

Quand tu es dans la société, tu veux faire ça, ah ouais mais tu as des contraintes, alors que quand tu es teufeur tu te dis je vais aller là, tu te barres. Quand tu te dis que tu es libre tu fais tout ce que tu veux quand tu veux. Après quand tu le décides, moi je l'ai

décidé parce que je trouve que le système c'est de la grosse merde, c'est juste du contrôle mental parce que les mecs veulent du pouvoir, c'est tout. Si tu veux les confréries aux États Unis ça fait partie des francs-maçons. Et les plus hauts, c'est les illuminati, les personnes les plus riches qui veulent du pouvoir. Quand les francs-maçons sont partis en Egypte, ils ont commencé à faire de la magie noire. Les francs-maçons ce qu'ils veulent faire en fait c'est faire venir l'antéchrist. En fait dans le Coran, ils disent que l'antéchrist était enfermé sur une île et à partir du moment où l'humain serait à un niveau dégradant, bé, la bête lâchera l'antéchrist. Et en fait, j'ai regardé le moment où y a plus de couilles au niveau du triangle des Bermudes, ben c'est au moment, comment dire, de la libération des sexes. Les boussoles qui se dérèglent. Donc je pense que l'antéchrist est sorti. L'humain sur la planète je vois pas à quoi il sert à part tout défoncer. Je pense que tu n'aurais pas besoin d'avoir un président. Le mec il fait une connerie, les autres ils le chopent et puis voilà. On est anarchiste, entre parenthèses, voilà on suit pas la société, on suit pas les règles, on s'en bat les couilles, c'est pas pour ça qu'on va aller défoncer des gens ou quoi. Au contraire, moi je vois une petite mamie se faire défoncer je vais aller défoncer le gars, alors que tu as les gens, ils font partie de la même société, ils vont la regarder comme ça. Ils vont rien en avoir à foutre. ».

1. 1. 13. Benoît et Roxane : le dj et la lycéenne

Benoît et Roxane me sont présentés par Nia en 2008. À l'époque ils vivent dans le squat de Sénac puis partent s'installer sur Chamaret suite à des conflits avec la Zone violettienne. Accompagnés de leur chien, ils sont légèrement défoncés. Âgé de vingt-huit ans, Benoît est l'aîné de Roxane de dix ans. Lors de cette rencontre, leurs divergences physiques plus que leur différence d'âge me sautent aux yeux. Les quelques années de rue et de défonce, ont entaché le visage de Benoît, néanmoins son apparence est soignée : cheveux rasés, parka militaire, jean large. Amaigri, les yeux cernés et marqués, il dégage une certaine tristesse, un essoufflement malgré ses sourires et ses traits d'humour. Elle, énergique bien que calme, un regard félin et pétillant, représente l'adolescente lycéenne de filières artistiques classiques arborant un style vestimentaire ethnique dans les tons orange. Coiffée de quelques locks enserrées de fils fuchsias, rien ne laisse penser qu'elle vit en squat.

« Ben je me présente, Benoît. Je viens de Charente-Maritime...Euh... je suis arrivé sur Violet y a un an... à peu près. Là pour chercher du boulot. Comment ça m'est arrivé ma galère euh.... J'avais une amie avant, j'étais en appartement. Eh bé, j'ai perdu mon amie et mes parents, je peux pas rester chez eux. Mon beau-père, il fait rien. Et ma maman, elle travaille en maison de retraite. Et je me suis retrouvé vite fait à la rue quoi. Ça fait maintenant six ans. Et euh... j'essaye de m'en sortir mais avec difficulté quoi. C'est devenu un choix en fait, la rue. Et puis c'est vrai qu'après j'aime ce style de vie. Ben, moi mon milieu musique c'est rave Party et tout ça, donc voilà je me suis investis. Je fais

toutes les musiques électroniques. Je fais du jonglage, je fais aussi du troubadour de rue, quoi. Je bouge beaucoup. J'ai bougé en Afrique aussi. Et maintenant, j'ai envie de m'investir dans mon projet. C'est la musique. Dans mon magasin de vêtements parce que je dessine aussi. Je veux monter ma marque de vêtement. Je suis allé me renseigner à l'ANPE, c'est assez compliqué quoi. J'ai envie de prendre mon camion et de bouger. Faire un peu la world travel aventure ! On me donne pas de boulot. Après on nous a étiqueté voilà quoi. On nous traite vraiment comme alcoolique, racaille, on maltraite nos chiens, tu vois par exemple, alors que c'est pas le cas quoi. Je suis quand même heureux dans l'ensemble. Quand j'étais plus jeune j'ai fait quelques conneries quoi. J'ai fait des vols, j'ai fait des braquages. Là j'avoue, je prends du produit mais j'ai commencé tard, vers l'âge de dix-huit ans, tu vois. Parce que ben, j'ai commencé à traîner en Free Party. Y a une époque où je suis tombé dans l'héroïne. Là je suis en traitement et tout. Tu vois, j'ai connu une époque des Free Party par exemple c'était vraiment un bon mouvement Traveller, c'était quelques bonnes personnes qui se rassemblaient pour faire un bon truc. J'ai mon côté libre, c'est surtout ça qui me fait pas trop donner envie de retourner dans la vie active. On se sert de toi pour faire du fric quoi. Quand je dis que c'est vraiment une culture, j'ai des amis ils vivent en bus, ils ont des enfants, ils voyagent en Tchèque, partout. Ben, moi je me considère comme Travellers. Après tu as les kepuns mais y a eu les Travellers, vu qu'on a tous le même esprit, ça c'est mélangé quoi en fin de compte. C'est culture underground... »

Roxane : « Ce qui me fait plus peur. C'est de rentrer dans le moule et de même plus voir que tu rentres dans le moule. Réfléchir comme tout le monde parce qu'on nous impose. Même si on a la famille, c'est un choix de vie aussi. On va pas s'obliger à rester enfermé dans une vie qu'on aime pas alors qu'on pourrait être heureux ailleurs, quoi. Ben, déjà j'étais attirée par ce milieu, j'étais jeune j'avais quatorze ans, puis j'étais toujours chez Papa, Maman, j'étais toujours à l'école. Ma mère, elle est à la place du patron quand le patron est pas là. Mon père, il fait de l'interim, il est cariste, vendeur. Je suis toujours à l'école d'ailleurs. Et puis voilà, je sais pas avec les autres jeunes, ils ne me comprenaient pas, je ne me sentais pas comme eux. J'étais attirée par la mentalité d'abord. Puis j'ai vu que dans ce milieu j'étais pas rejetée, que j'avais le droit de dire mes idées qu'on avait les mêmes idées. Bè, au début, forcément comme tous les parents, je crois qu'ils l'ont mal pris quoi, ils ont eu peur quoi surtout. Ma mère arrive à comprendre même si elle conçoit pas elle comprend. Ils savent très bien que je me drogue mes parents quoi, ils l'ont accepté parce que justement je suis honnête avec eux et qu'ils voient que je ne suis pas une loque non plus. Le lycée je suis à Vamont, chez les racailles. Ça fait deux ans que je me tape là-bas parce que j'ai redoublé mon année (terminale) parce que j'y vais pas. Même les profs, je le vois, je le sens, ils font une différence. Et je ne suis pas dans le moule. J'avais seize ans j'étais bourrée d'anxiolytiques, d'antidépresseurs, le Sub par dessus. Qu'est-ce que tu veux pas péter un plomb avec tout ça dans la gueule ? Moi c'est

que je cogite trop. Moi je voulais des réponses à mes questions, qu'on m'écoute, quoi, au lieu qu'on me file en hosto enfermée pendant un mois, tu vois. »

1. 1. 14. Sioux : l'enfant punk

Sioux est un petit moineau de dix-neuf ans tout juste. De petite taille, très mince, la peau transparente, les yeux clairs, sa fragilité naturelle contraste avec son look proche des punks anglais. Étudiante en BEP modélisme, stylisme, ses habits sont de sa propre confection et ressemblent à ceux de Viviane Westwood. Une crête rose trônant sur son crâne rasé et une énorme atéba multicolore descendant jusqu'aux genoux, ne la laissent pas passer inaperçue. Piercings sur le visage (surtout aux joues), Doc. Martens montantes aux pieds, pantalon en tartan, Sioux arbore la totale panoplie Punk. Connaissant tous les groupes de cette mouvance et adorant les concerts, elle participe pourtant régulièrement aux Free Party. Issue d'une famille de marginaux, elle fut placée dans une famille d'accueil. Sa mère, elle-même punk depuis de longues années, exerce le métier de sculpteur, mais ne peut prendre soin de sa fille à cause de sa pathologie. En effet, elle et le père de Sioux souffrent tous deux de schizophrénie. Sioux a donc, durant quelques années de son enfance, vécu dans la rue avec ses parents et subi par ailleurs des maltraitances maternelles. Très indépendante, elle passe de temps à autre au squat pour dormir et s'en va durant plusieurs semaines on ne sait où. Bien que décrochant régulièrement de ses études, Sioux s'est fixée l'objectif d'obtenir son diplôme. Elle désire, après avoir voyagé suffisamment, monter une ligne de vêtements punk et les vendre sur les festivals et les marchés. Actuellement, elle partage un appartement avec une fille de sa classe, elle-même punk et prise en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance. Elles espèrent ainsi toutes deux s'assagir dans leurs excès psychotropiques et pouvoir travailler pour voyager. N'ayant vu Sioux qu'une dizaine de fois, il est difficile d'en dire plus, si ce n'est que son caractère semblait doux, réservé, quelquefois un peu capricieux, révélant un manque de maturité normal pour ses dix-neuf ans. Elle réussit à obtenir son BEP et s'installe dans une autre ville en première d'adaptation en vue d'intégrer en lycée général une filière arts plastiques, trouve un compagnon et vit en camion.

1. 1. 15. Armor : le charmeur

Armor est une des premières personnes que je rencontre au bar avec Nia. Agé de vingt-quatre ans, grand et mince, blond aux yeux clairs, il se valorise de façon outrancière laissant suspecter quelques mensonges. Il me raconte donc toutes les Free Party auxquelles il a participé en tant que DJ et déclare qu'il va sortir un album. Armor connaît Nia depuis cinq ans. Compagnons de route et de squats, tous deux entretiennent des relations fraternelles. Nia étant le grand frère et Armor, le petit, le premier doit alors gérer les frasques du second. Il sort tout juste de prison et s'installe au squat où il rénove le garage pour s'en faire un studio. En couple avec Miette depuis peu, il ne reste pas

longtemps dans les lieux. Mis à la porte violemment par Yogui, Nia et Poisson, suite à des problèmes de deal, de dettes, je ne le côtoie que deux semaines.

1. 1. 16. Kundevitch : « Merci de pas avoir peur de nous. »

Kundevitch est un jeune homme de vingt-quatre ans, de grands yeux bleus souvent défoncés, la peau marquée par des traces d'acnés, cinq locks dont certaines sont teintées en rouge, d'autres en vert délavé traînent négligemment sur une chevelure mi-courte recouverte d'une casquette kaki décorée de badges et de spikes. Habillé souvent d'un sweat kaki, d'un jean et d'un chèche de couleur, sa démarche est souvent incertaine, légèrement titubante. C'est une personnalité douce du squat qui ne renchérit pas lorsqu'on lui fait des remarques, s'excuse facilement. En revanche, souvent alcoolisé ou sous psychotropes, Kundevitch radote, agace et s'avère parfois totalement incompréhensible. Les autres se moquent alors souvent de lui, tentent de le modérer. Durant notre première rencontre, il navigue entre timidité et curiosité. Il me pose beaucoup de questions sur mon travail, m'explique sa vie d'un trait, en une heure de conversation devant tous les autres lors d'un apéritif. L'alcool le désinhibe, mais finit aussi par le faire tourner en boucle. Avant que je m'en aille, ce soir-là, il ne cesse de me remercier pour l'intérêt que je leur porte et me demande d'intercéder en leur faveur : « *Tu pourras dire qu'on est des bons gens.* ». Arrivée dans le bus, je reçois ce SMS : « *Merci de pas avoir peur de nous.* ». Cette phrase me hante longtemps et m'inspire beaucoup d'empathie pour ce jeune qui se dévalorise sans cesse. L'interview, en elle-même, est un moment apparemment très important pour lui. Étant interrompu deux fois par les blagues de Poly et de Nia, il leur expose son agacement. Par ailleurs, la difficulté à se confier comme en témoignent les bégaiements semble prouver toute la tension, mais aussi la quête de soi dans laquelle Kundevitch est pris. Oscillant entre désir de vie ordinaire et envie de voyages, de liberté, il n'arrive pas pour l'instant à se positionner et vit sa condition actuelle au carrefour du choix et de l'imposition. Bien que cet entretien se déroule plus de trois mois après mon arrivée, une forte appréhension l'envahit. Ayant surtout peur de ne pas me livrer ce que j'attends : « *Bé, je suis né ... C'est comme ça ?* ». Sa copine quelque peu jalouse, mais tentant de ne pas le montrer, monte un scénario pour pouvoir pénétrer dans la chambre. En mimant un meurtre sur Nia recouvert de ketchup, elle endosse le personnage de la femme follement jalouse qui, de rage, poignarde Nia qui tente de la raisonner. Malgré tout, l'interview dure quasiment deux heures, mais la profondeur du discours semble avoir été plus difficilement accessible par cette contingence à laquelle s'ajoute la difficulté de verbalisation de Kundevitch à cause à son état émotionnel, mais aussi à cause des troubles neurologiques liés à un grave accident.

« J'suis née le 7/12/82 à Gordinan, voilà. J'étais chez mes parents... tout petit et tout ça, ça se passait bien, c'est pour ça que j'ai pas de soucis. Ouais, ça va, sur ça j'ai pas eu des parents qui me tapaient dessus... Nom père il m'a mis deux gauches, ouais voilà. Après mes parents ils ont jamais été dans la misère, non plus. À l'école, j'étais pas bon, ni

mauvais, moyen. J'étais à côté, à Gordignan centre au collège privé, je commençais à connaître du monde, voilà 4^{ème} c'était l'orgie. Le jour du brevet, le midi, on s'est mis la tête, et tout, on a collé des douilles. Mais euh... sinon, fumer, j'ai fumé tôt même avec mes parents. Mon père c'était, ouais, voilà, génération ACDC, machin. Il était représentant dans la peinture. Bé, mon, mon père, après il est parti dans la montagne, en fait. Il avait ..., déjà ça commençait à sentir le roussi, en fait. Ma mère, elle travaillait et puis elle a eu une hernie discale après elle touchait une pension. J'ai eu mon appartement jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, vingt ans et demi et après, voilà : problème de... J'ai été récupéré chez ma grand-mère, au début, vite fait, et après, je me suis retrouvé à la rue. Après, je me suis retrouvé chez un collègue, et je suis resté au moins six mois. Je me défonçais trop déjà. Je vendais un peu de bédot, déjà un peu. Les teufs, je les faisais j'avais seize ans, dix-sept ans. Au début, c'est : « Vas'y ! Et c'est le son, la défonce ». Puis, moi, je voulais m'acheter un van et tout, quoi. Tu peux tracer, t'imagines, tu traces avec ton camion, tu vas dans les pays étrangers et tout, tu vas... tu ramènes un peu de son avec toi. Après le BEP, j'ai taffé direct. Mais j'ai essayé au bout de deux jours, ça m'a.... Je préférais être ailleurs, tu vois. J'ai été en squat parce que j'ai rencontré des gens et voilà.... À la maison, des fois, voilà, on est bien mais là il me tarde de choper un appart'. Même le voisin, d'en face, le voisin c'est une crème, voilà, genre on a besoin d'un outil qu'on a pas, si il a, il nous le prêtera. Nous, c'est pas le squat tout pérave où tu as que des vieux toxicomanes, où ils sont dans leur merde. C'est clair que des fois y en a qui sont énervés. Dans le squat voilà on est tous, tous solidaires. Je suis pas, je dirais pas anarcho mais voilà, j'ai pas envie de rentrer dans..., de faire comme tout le monde. Mon avenir, faire déjà, aller en Australie, et euh... d'aller aussi au Cap vert, en Afrique du Sud. Et après habiter..., finir mes ... mes jours au Québec. Trouver une petite femme, tout ça, acheter un petit camion, tac. Ffff, je trace. Un petit appartement, une petite maison et après le week-end tu bouges. Baba cool. »

1. 2. Ceux qui ne vivent pas au squat de Sénac

1. 2. 1. Poisson : entre lascar et zonard

Poisson est un jeune homme de dix-huit ans qui habite chez sa mère dans une cité HLM assez mal réputée. Ressemblant plus aux jeunes de quartiers en jogging et tennis de marque, il écoute du rap. Les autres aiment à le charrier et le traitent de « Caille » ou de « Cacailloux ». La rencontre quasi improbable de ces deux univers s'est faite par le biais de deal de cannabis et s'est transformée en amitié. Poisson a même découvert les Free Party, adopté un chien d'un ancien du squat et commence tout doucement à ressembler aux zonards. Cependant, il reste attaché à son quartier, à ses amis lascars, et dort presque tout le temps chez lui. Il exerce un "business" qui est bien plus poussé et organisé que celui des zonards. De caractère jovial, agréable et poli, il reste assez discret sur sa vie et se méfie de moi. Pourtant capable de rédiger SMS, Poisson me confie que son illettrisme le

pousse à demander de l'aide à ceux du squat. Il refuse par ailleurs de participer à un entretien. Néanmoins, il me révèle de manière informelle quelques éléments de sa biographie. Il vit depuis quelques années dans la maison de ses grands-parents avec sa mère et sa sœur. Son père parti, sa mère se remet en ménage, mais les grands-parents, ne supportant pas le nouveau compagnon, les contraignent à emménager dans un mobil home, en camping. Souffrant d'une maladie hormonale, Poisson n'a toujours pas mué et conserve les traits d'un préadolescent (pas de poil, de l'acné) ce qui est particulièrement difficile à vivre pour lui. Cette situation le conduit à stopper l'école précocement, à fréquenter des jeunes déviants, puis il rencontre Yogui. Au cours de l'année 2010, en souffrance psychique, il sera interné sur sa demande en hôpital spécialisé. L'abus de certains psychotropes accentue en effet sa détresse psychologique. Tout d'abord, très ensuqué par les médicaments psychiatriques, Yogui le harcèle jusqu'à ce qu'il les diminue au maximum. Poisson, depuis lors, refuse de consommer quelque drogue que ce soit, ce qui ne l'empêche pas de s'amuser en soirée avec les membres de La Family. Depuis cet épisode qui dura environ six mois, Poisson est un jeune homme épanoui, qui prend soin de lui. Il continue toujours à dealer, ne travaille pas et semble satisfait de sa situation.

1. 2. 2. Mag : l'infirmière pré-diplômée

Mag, une jeune fille de vingt-deux ans de milieu aisé : mère dentiste, père médecin, habite le squat durant la période d'été, en attendant d'avoir son appartement que ses parents paieront. Elle restera cependant en marge des squatteurs. Grande, mince, le crâne rasé, elle s'habille et se coiffe comme les membres de la Zone : tenue ethnique et malgré ses origines favorisées elle se fond totalement. Elle arrivera dans le squat courant mai 2010. Débutant une première année universitaire en sociologie, elle poursuit sa scolarité en école d'infirmière après avoir réussi son concours d'entrée et ce tout en habitant dans le squat à ce moment-là. D'un naturel volubile, hyperactive, elle tente de faire respecter sa vision féministe des genres. Difficile... Son intégration se fait en surface sans aucun problème, elle est la copine de Yogui ; mais les uns et les autres acceptent mal son milieu social et les comportements qui en découlent.

« Les trips c'est avec mon ex, sa meilleure amie s'est retrouvée à la rue, du coup on l'a appelé parce que moi je voulais tester. Non, si après j'en ai pris un avec Jérôme. Et lui c'était un camé. On est sorti ensemble. Et j'ai jamais pris de came pourtant il m'a mis le plateau comme ça des dizaines de fois. C'est lui qui m'a amené la première fois en teuf. Avec des potes qui avaient un squat à Marignasse. C'était la première fois que j'allais en squat. Le mardi soir il dormait chez moi parce que j'étais en cours, je bossais vachement parce que j'avais du retard avec mon BEP et après on se voyait le week-end... Après je me suis calmée et euh... j'ai pris mon appart'. Et après j'ai connu Victor. Donc, lui, il était dans la Zone il se tanquait, machin, et il avait arrêté la came, et je l'ai hébergé surtout parce que sinon il se retrouvait à la rue pour la énième fois et que direct il allait retomber

dedans et je voulais pas ça pour lui. Et du coup, juste après ça, j'ai rencontré Yogui à une soirée. Une soirée trance, je savais pas qu'il était à la rue. Et bref, lui, il était avec ses potes, c'est lui qui m'a vendu ma drogue, qui m'a séduit, et du coup on est sortit ensemble à la soirée. Comme ça, on s'est revu, on est sorti d'abord chez moi et je crois que c'est une semaine après qui m'a amené au squat. Euhm... il s'est pas présenté comme un zonard, je pensais qu'il avait un appart'. Les tranceux et les zonards c'est pas pareil, la musique ... Après les tranceux ils se trimballetent dans des gros camions méga-classe, avec des fringues très colorées. La hardtek j'aime pas ça, j'aime la minimale. C'est ce que fait Yogui des fois, je dandine de la tête, ça j'aime bien. Ben ma mère je lui ai dit pour Yogui. Elle, ça l'a fait rigoler parce qu'elle me connaît et qu'elle sait que j'ai quand même les pieds sur terre et puis je suis à l'école, je fais des choses, donc du coup elle dit rien. Et mon père, oui, ça le dérange pas parce que jeune il a fait son internat à St Jean de Luz et il n'avait pas trouvé d'appartement et en fait il y avait une partie de l'hôpital qui était abandonnée et du coup il a squatté pendant six mois, neuf mois dans l'hôpital.

Avec Yogui, j'ai pas le choix, y a un moment faut arrêter de se faire du mal pour rien. Mais c'est surtout que c'est un jour sur quatre que je prends des coups. Quand je rencontre des gens je ne dis pas « je suis la meuf à Yogui. ». C'est les gens qui me le disent en général : « Oh t'es la copine à Yogui ! ». C'est parce que direct tu as l'image quoi.

Il a le corps qui fatigue. Il a fait vingt-huit, là. À un moment faut avancer. Je lui ai dit si tu m'attends trois ans, trois ans, moi j'sais... je pense que je vais faire un an d'intérim pour me faire des sous et avoir de l'expérience et après on peut partir ensemble en Amérique du sud, moi je ferai de l'aide humanitaire.

En fait tu pourrais croire qu'ils (les zonards) sont ouverts mais ils sont super fermés, les autres c'est des cons, les autres c'est des bourgeois. En tant que femme, tu es la bonne, tu es le trou. Tu n'as pas le droit de t'exprimer en groupe. C'est vrai, entre meufs on discute mais après, avec tous les gars, tu n'as pas ta place quoi en fait. C'est qu'en fait tu es dominée et si tu es pas une dominée bé, ça marche pas. »

1. 2. 3. Antifaf et Mina : punks en couple et en appartement

Antifaf, âgé de vingt-deux ans, vit en appartement avec Mina depuis environ un an. Ils travaillent tous les deux, lui en CDI dans une clinique comme homme à tout faire, elle, en tant que caissière intérimaire. Mina possède pourtant un BTS de comptabilité mais ne veut pas exercer dans ce secteur. Tous deux sont par ailleurs assez accros à l'héroïne mais n'en parlent que rarement. Le couple rend visite de temps à autre aux habitants du squat, partagent un repas. Antifaf, est d'apparence plutôt punk, redskin : crâne rasé avec une casquette noire, T-Shirt à messages politiques, il ne porte jamais de vêtements ethniques. Tout d'abord en retrait, il se dévoile dans des situations de face à face. Se présentant comme introverti, il est pourtant à l'aise en groupe et n'a pas peur de dire ce qu'il pense sans aucune agressivité. Antifaf donne en fait l'impression d'être un jeune homme bien

dans sa peau, inscrit dans une culture alternative. Il collectionne les disques vinyles, les vidéos Punk. Ayant pendant un temps participé à des groupes redskin antifascistes, il narre souvent quelques épisodes de leurs bagarres.

Ses parents ont divorcé quand il avait trois ans et se sont remariés. Antifaf considère ses beaux-parents comme ses parents car ils l'auraient plus éduqué que ses vrais parents trop égoïstes pour s'occuper de lui. Ce sont eux, par ailleurs, qui se sont aperçus de ses problèmes de toxicomanie et ont voulu l'aider en tentant différentes stratégies éducatives : « *coup de pieds au cul* » et compréhension. Ils lui ont même trouvé du travail dans leurs entreprises. Ses parents ont une situation confortable puisque son beau-père est ingénieur et sa mère secrétaire. Antifaf a vécu en squat et à la rue durant au moins cinq années. C'est là qu'il s'est lié avec ADN avec qui il a vécu dans un squat affreux, sans cesse inondé lors d'intempéries, sans électricité, ni chauffage, ni eau courante. Bien que satisfait de son appartement, il regrette aussi la vie de la rue, la liberté et se sent oppressé par moments. Lors de ces épisodes, il vient alors régulièrement au squat pour s'aérer. Durant l'observation Antifaf perd son travail pour cause de conflit avec sa responsable qu'il a insultée. Cet événement ne l'attriste pas, bien au contraire, il est soulagé. Lui et sa compagne se séparent en 2010, il part alors sur la route avec une autre fille et Mina s'installe dans un autre appartement.

Mina, la femme aux deux visages entre norme et déviance

« C'est parti. L'enfance... Alors ça a débuté euh... Et bé une maman, un jumeau déjà. Mère qu'a tout fait, a super bien géré. Qu'en fait elle a divorcé d'avec mon père à quatre ans, donc ma mère a été vivre avec un homme dans un château. Et après elle a eu une maison taudis, la taille de ma maison à trois dedans elle faisait la moitié des deux cuisines (la pièce dont elle parle doit alors faire 20 m²). Elle avait pas de voiture, on avait rien à bouffer des fois. Elle s'est battue contre son entreprise, ils l'ont gardée en CDI et elle y est toujours. Ma mère elle gagne bien sa vie, elle est à France télécom. Et mon père, lui c'est l'accumulateur de ptits boulots, quoi. Il a passé plus de temps au chômage dans sa vie qu'à travailler.

J'ai déménagé en tout avec mes parents une quinzaine, dix-huit fois, quoi en tout cas. Mon jumeau il était bon et moi j'étais la mauvaise. Ils ont commencé à me dire que deux études on pouvait pas les payer, c'est moi qui arrêtais quoi. Après c'est normal il a été meilleur que moi quoi.

En LEP, je me suis découvert en comptabilité, j'ai trop kiffé, j'étais gavée bonne. Et c'est là en fait que j'ai eu la rupture du cœur et j'ai fait la plus grosse connerie qui soit, c'est-à-dire d'avoir arrêté l'école. Après moi j'ai des, deux personnalités : il y a le côté gentil qui va faire le bon et il y a le côté hop, par-dessus, méchant, qui me cause vachement de problèmes. Parce que d'un côté je trouve du boulot, super cool, je me lève et tout, et d'un côté je vais faire fuck off ça me saoule.

J'ai connu la Zone avec Jean-François mon ex qui faisait des teufs. Et j'ai aussi évolué avec des gens dont mon meilleur pote Cédric qui mixe et des ex aussi qui mixent et qui sont dans ce milieu là de la teuf. Donc du coup ouais voilà c'est par les potes. Avant, le squat de Sénac (il y six ans), voilà c'était un squat. Tu rentrais, y avait plus d'une trentaine de personnes. Et c'était grand barbecue, c'était la joie, c'était pas géré par un gars quoi. Sauf qu'au bout d'un moment y a une embrouille, c'est qui va gagner ? Yogui va dire parce qu'il est là soit disant depuis plus longtemps : « dégage ! ». C'est tellement minable. Enfin moi tu vois, j'ai vu Yogui euh... c'est pour la drogue, de toute façon c'est toujours la drogue qui régit tout là-bas.

Y a un an, c'est moi qui brassais à l'époque. C'est toi qui régis les gens qui attendent c'est pas toi qui attends comme un con. C'est toi qui vas chercher, donc tu as la petite adrénaline de faire le biz. Et plus que de la conso gratos hein... on était à deux dessus. C'est quand même rare que ce soit une meuf qui gère le biz.

Moi je vis ma vie, la consommation, ouais je consomme, j'aime les plaisirs..., j'aime aller dans les magasins, faire les boutiques. Ben, le camion ça me plait parce que j'y ai vécu, et voilà d'un côté c'est bien d'avoir un chez soi pour pouvoir décorer, c'est agréable, il fait chaud, y a un petit confort. Le boulot pour moi c'est la santé. Pour moi zonard c'est un SDF, c'est la même vie. »

1. 2. 4. Julie : la garçonne

Julie, une jeune fille de vingt-deux ans, vit en squat avec deux amis. Petite, ronde, blonde aux yeux bleus, les cheveux rasés, habillée le plus souvent d'un sarouel et d'un grand pull, accompagnée de ses deux chiens, elle correspond tout à fait au style zonard. Très dynamique, parfois surexcitée, elle est quelquefois raillée par La Family.

« Moi je suis comme Nia je suis Jurassienne. J'ai habité là-bas dix-huit ans dans un petit village. Je suis passée de la petite miss qui sort avec des cailles, à la petite métaleuse skateuse, et à dix-sept ans j'ai rencontré des garçons qui m'ont amené en teuf. Donc là ça a été un enchaînement que presque tout le monde a : tu vas commencer les teufs, tu vas commencer les produits, après tu vas fréquenter les gens de la rue, ou des teufeurs ou des kepuns, tout ce qui est milieu alternatif. Donc moi à dix-sept ans j'allais passer de temps en temps des nuits dans les squats à Besançon avec des potes, c'est comme ça j'ai commencé à connaître la rue comme plein de petites miss. Ça te paraît attractif, tu dis : « Ah les gens sont cools ! », c'est un milieu sympa et tout. Et on est parti avec mon mec, on est resté un mois en caravane et après, je l'ai quitté et là, je suis arrivée sur Violet. Et donc mes parents, mon papa c'est un beatnik, j'ai pris de mon papa. Il s'est mis avec ma mère, ils sont partis élever des chèvres dans les montagnes, dans les Pyrénées, et après ils se sont un peu plus rangés. Mon père a travaillé à l'office des HLM. Et ma mère, elle était assistante maternelle. Je connais beaucoup de gens qui sont à la rue parce qu'ils ont des enfances..., moi, je peux pas dire ça. Moi c'est pas petit, c'est adolescente. En fait quand

j'ai eu seize ans j'ai accouché sous X. Donc franchement garder le gamin de quelqu'un qui t'a violé, c'est pas ... Je l'ai pas dit à mes parents, Mes parents fument, donc moi j'ai commencé à fumer avec mes copines quand j'avais quatorze, quinze ans. J'ai commencé les prods j'avais dix-sept ans avec deux gars, un super cool qui m'emmenait en teuf. Mais la came c'est moi qui ai menti. J'avais un petit ami qui shootait, je lui ai fait croire que je tapais déjà. Quand tu es une fille dans la rue, il faut avoir du caractère. Moi j'ai vendu de la came pendant un temps, je me suis fait carotte je ne sais pas combien de fois parce que j'avais pas de mec. C'est souvent les filles célibataires qui font le "business", que dans le couple c'est quand même plus souvent le mec. Nia, Benoît et moi, on est les premières personnes qu'il a connues sur Violet. Tu vois, moi, je considérais les gens du squat de Sénac comme des amis vraiment, et j'ai eu un exemple à quel point c'était mes amis, à un festival. C'est-à-dire qu'en fait y a une Kepone que je connais qui a voulu me défoncer la gueule devant eux parce que j'ai envoyé Lino en prison (pour maltraitance conjugale) et quand Yogui a vu que ça commençait à chauffer il s'est barré. Moi je nous compare à une meute de chiens, avec des dominants, des dominés, des bagarres pour qu'y en ait un qui devienne dominant. Là si je pouvais là prendre quelques années pour voyager, pour vivre dans mon camion, vendre mes bijoux. Au bout d'un certain moment je me poserais mais pas en France mais j'aimerais bien avoir une petite fermette, avec des animaux, des enfants qui courent partout et un chéri. Ben je pense me droguer encore quelques années ... me faire des petites sessions en festivals, mais je pense que dès le moment où je voudrais avoir une vie de famille ça deviendra vraiment un plaisir de temps en temps. Mais moi, je veux pas vivre en Traveller avec les enfants en bus tout ça, je leur montrerai quand même ce que j'ai été mais j'aimerais bien leur donner toutes leurs chances de leur côté, quoi. »

1. 2. 5. Mona : la mère punk

Mona est une mère punk d'une quarantaine d'année qui vit dans une cité HLM relativement délabrée.



Elle éduque seule ses deux enfants : Angèle et Kévin, âgés de huit et treize ans. Coiffée de cheveux rouges, en partie rasés sur les côtés, elle arbore une apparence très punk : tatouages et piercings multiples, rangers et jean moulant léopard. La première fois que je la rencontre elle vient au squat avec Angèle passer la soirée. Nous sommes en pleine semaine et Mona ne semble pas se préoccuper ni du repas du soir, ni de l'heure tardive du coucher de sa fille et de sa journée d'école du lendemain. Laissant la petite au soin de Yogui, Poly et moi-même, elle base de la C dans le squat n°2. Yogui attable alors Angèle à qui il a préparé un plat équilibré (viande et légumes), puis la couche sur le canapé avec une couverture en ayant pris soin d'éteindre la télévision. Enervé par ce qu'il juge être de l'irresponsabilité parentale, il répète à Mona avec virulence : « *Le squat c'est pas un lieu pour les gosses. Angèle elle devrait être au lit, tu as vu l'heure ? Tu crois que c'est bien qu'elle soit là avec toute la drogue et tout ? [...] Encore comme je t'ai déjà dit tu passes en journée, on est dans le jardin, ça va, mais le soir, c'est pas une place pour un enfant !* ». Mona ne répond pas vraiment et tente d'argumenter qu'Angèle a déjà vécu en squat. Les squatteurs dissimulent alors leurs consommations aux yeux de la petite fille. Poly, Yogui et moi faisons diversion pour qu'elle ne réalise pas trop ce qui se passe, tout en sachant que cela est vain. Philippe ramène en camion Mona et Angèle endormie vers 1h du matin. Yogui et Poly alors s'interrogent sur l'éducation de Mona. « *Elle fait n'importe quoi avec ses gosses. Ça me fout en l'air.* » Yogui. « *Elle fait comme elle peut. C'est pas facile avec tout ce qu'elle a vécu... Elle les aime en tout cas, c'est sûr.* » Poly. Lorsque Mona ouvre la porte de l'appartement, une odeur nauséabonde envahit le couloir. Les chiens ont fait leurs besoins partout, l'appartement est très sale, des tas d'affaires envahissent le salon et une pièce contiguë est remplie de vêtements jusqu'au plafond. Les meubles sont disposés sans cohérence avec l'espace : un bureau trône au milieu du salon en jouxtant la table à manger, un canapé barre la route qui mène aux chambre.

Angèle débute « *J'ai passé onze jours à faire du vélo à monter toutes les montagnes pour attraper des cailloux et tout dans le squat du Maquis. On dormait pas terre avec deux garçons.*

Mona : *Erwan et Morgan que tu connais bien. À l'Antipode chez Nini raconte ce que tu fais, que tu ponces et que tu peins les tables, c'est quand même un café associatif. C'est des potes à moi qui tiennent ça. Après pareil on a une pote qui nous a fait une belle carotte, qui nous a piqué toute notre tune dans le porte feuille, et qui maintenant fait des menaces de mort. Heureusement j'ai un pote de la rue Ben que j'héberge parce qu'il se retrouve en pure galère. En fait il est artiste. Et voilà grâce à Ben il nous a fait découvrir Terre promise qui nous a donné le Yop, le Candi up, tout pour que les gosses ne meurent pas de faim.*

Kévin (quatorze ans en foyer) : *Tu sais quoi, Maman y a un truc à Vamont c'est en fait, c'est presque comme les Restos du cœur, tu payes quinze euros ils te font un sac de congélation.*

Mona : Sauf que là je peux même pas il me reste 1 euro 25 quoi. Ben nous à la base on est du Luxembourg avec Charles. Sauf que chez nous Kevin faisait pneumonies, sur pneumonies, ils parlaient de lui dessécher les poumons et mon mari est venu ici en déplacement six semaines, donc du coup j'ai pris le même et en moins de quinze jours toutes les taches aux poumons avaient disparu. Donc au mois de juin on a tout liquidé et on est venu là. Comme ça, en voiture, sans rien, on s'installait dans un camping à la démerde. On avait trouvé un boulot.

Angèle : Et maman, tu peux si tu veux te servir cinq euros de ma tirelire si tu veux.

Mona : Non, moi je t'ai dis non, non plus.

Kevin : Ben, moi je suis au foyer.

Angèle : C'est parce qu'il a demandé.

Mona : C'est pas facile parce qu'il part au foyer pour des mauvaises raisons. Ils me trouvent inconsciente mais moi je les trouve inconscients. Il avait même pas douze ans qu'ils l'ont mis sous Risperdal cinquante milligramme, Tercian cinquante milligramme, et Valium cinquante milligramme. Je veux absolument le faire sortir de ce foyer de merde et là pareil, je vais voir avec les éduc du CAARUD qui m'aident quoi. En fait Kevin me rend responsable de la mort de Charles, son père. Il pense que si y avait pas eu Angèle, il se serait peut-être pas mis en l'air, quoi. C'est la vie, la justice qui l'a détruit. Pas mal de prison, dix ans plein pot, quoi.

J'ai été aussi en foyer parce qu'en fait ma mère elle m'a abandonnée, j'avais trois semaines, elle se camait, elle buvait, elle en avait rien à battre. Inconsciente totale. Avec Charles, il savait que depuis que j'avais cinq ans j'étais grave amoureuse de lui et j'avais toujours dit de toute façon je me marierai qu'avec ce gars. Moi le jour de mes dix-huit ans il m'a fait la moitié d'un smac. Et le jour de mes vingt ans il est venu me chercher au bahut et du jour au lendemain on s'est mis ensemble. Dans sa tête il était kepun, un pur anarchiste, quoi. J'avais une crête y a trois ans mais là... il fallait que je la..., une coupe, normale, je travaillais à la banque. J'étais secrétaire comptable. Jusqu'à l'âge de vingt et un ans j'ai été à l'école, j'ai passé mon baccalauréat. J'ai eu Kevin j'avais vingt-deux ans et je me trouvais grave trop jeune. C'est pas que je ne voulais pas d'enfant mais je me sentais trop pas capable. À l'âge de six ans ma mère était en train de me noyer dans la baignoire, machin, ..., des trucs bien hard en fait. Et j'avais trop peur que ça ... que ce soit dans les gènes en fait, quoi, voilà quoi.

Bé, après écoute, franchement, depuis que j'ai trouvé mon taf de bûcheron et de routière je veux plus rien faire d'autre. Tu n'as pas tout le temps quelqu'un derrière ton cul.

Moi je prends ni drogues, ni d'alcool, ni rien, tu vois. En fait quand mon grand-père est mort, j'étais très jeune, j'avais dix ans et euh... Oui j'ai rencontré Melle Caroline (cocaïne pour ne pas le dire devant les enfants), c'était très fort, parce que j'arrivais vraiment pas à vivre ma vie, je supportais pas la mort de mon grand-père. J'ai surtout besoin de soutien, d'aide et je sais que j'ai rencontré les éduc de rue. Grâce à eux on a pas perdu l'appart au 12 décembre. Moi je vais au squat juste par rapport à Yogui. Je pense vraiment qu'c'est quelqu'un de bien, il est droit, il est réglo, il est correct. Même si

j'emmenais la petite à Yogui et que ça lui faisait du bien, c'est pas possible c'est trop craignos le squat. Le temps que moi j'étais pas là et que Yogui était pas là, en fait ils ont fait du grand n'importe quoi, alors qu'il y avait Angèle dans la pièce. Elle, elle a pas fait attention, tant mieux quoi. Et Yogui je l'ai trouvé super soft quoi, il a rien dit, il a tout ravalé sur lui du coup.

Angèle : Quand y a des gamins, quand je suis là, il se tait. Quand je suis là il se calme, direct.

Mona : Les squats, hé ben, écoute sur cette ville, ils sont dans le mauvais sens tellement qu'ils sont défoncés, qu'i' font du grand n'importe. Tu devrais aller voir à Toulouse, j'ai une pote à moi artiste qui vit avec ses enfants, ils ont grave galéré pour y arriver mais ça fonctionne totalement. »

1. 2. 6. Manuel : le bandit

Je rencontre Manuel au squat en 2009. Âgé d'une quarantaine d'année, Yogui le rencontre, durant son adolescence, par l'intermédiaire de son grand frère. N'ayant jamais vécu en squat, n'écoutant pas de techno il ne s'affilie pas à la Zone. Habitant dans une cité HLM d'un quartier sensible avec sa compagne, son activité principale consiste à dealer. Personnage haut en couleur il est reconnu comme un bandit de la veille, un lascar ayant un sens fort du code de l'honneur, un homme de valeur. Grand, mince, le visage émacié, des cheveux frisés bruns noués en catogan, il en impose par sa présence charismatique, sa connaissance du milieu délinquant, son âge, son expérience. Sa place de grand-frère, voire de père est donc totalement légitime aux yeux des plus jeunes. Condamné plusieurs fois entre autres pour trafic international, Yogui l'aide à l'époque dans ses démarches juridiques. Il doit en effet être jugé pour trafic de drogue et n'arrive pas à se dépêtrer des procédures administratives pour se voir financer l'assistance d'un avocat grâce à l'aide juridictionnelle gratuite. Lui même dépendant à l'héroïne, il ramène au squat, à La Family, de temps à autre, des stupéfiants qu'il vend à des tarifs plus avantageux qu'à ses autres clients. Par son aide, j'en apprend un peu plus sur le trafic des dealers grossistes.

1. 2. 7. Panawane et Annie : les travailleurs précaires

Panawane est lui aussi un ami de longue date de Yogui. Vivant en appartement avec Annie, sa compagne, âgée de vingt-quatre ans environ et leur chien Mazout, il passe ses journées à jouer à des jeux vidéo, à fumer des joints. Tous deux grands et très minces, sous traitement de substitution, consomment périodiquement de l'héroïne et d'autres stupéfiants. Ils se rendent en Free Party, viennent régulièrement au squat pour des fêtes, pour acheter des psychotropes ou tout simplement pour passer le temps, faire du rap avec Yogui. D'un naturel assez volubile, très énergique, à la limite de l'hyper activité comportementale, Panawane s'agite perpétuellement, ne tient pas en place, parle très rapidement, à l'opposé d'Annie très calme et parfois léthargique. Dans ce couple,

Panawane décide tout, parle en leurs deux noms et domine Annie qu'il envoie régulièrement paître. Elle se tait. Ils tentent de trouver tous deux un emploi, lui dans tous les secteurs intérimaires, elle dans la PAO après avoir obtenu un Dut dans ce secteur il y a trois ans. De CDD en mission intérimaire dans des secteurs qui n'ont pas grand chose à voir avec sa qualification (boulangerie, hôtellerie...), Annie ne parvient pas à trouver un CDI et même tout simplement un emploi aussi temporaire soit-il dans l'informatique. Désabusée au fil des années qui passent, je la verrai se décourager et finalement baisser les bras pour accepter un poste de vendeuse en boulangerie à temps plein, renonçant ainsi à son projet initial.

Des profils, des positionnements différents dans la Zone apparaissent donc lorsque l'on s'attèle aux parcours de vie des participants. Eux-mêmes, outre les analyses individuelles conduites, repèrent ces divergences, nomment spontanément une de ces orientations (Travellers) et catégorisent le monde. Pour les autres catégories, si le fonctionnement social de la Zone les souligne de manière visible elles ne sont pas autant lexicalement définies. Ainsi, le travail collaboratif entrepris entre eux et moi a consisté d'une part à valider mes données et interprétations sur ces découpages, d'autre part à les définir, les nommer.

Annexe 2 : Le non-manifeste de la Spiral Tribe

Le non-manifeste de la Spiral Tribe (<http://www.t0.or.at/spiral23/spiral.htm>)

Spiral Tribe (la tribu en spirale)

Les forces unies de la techno

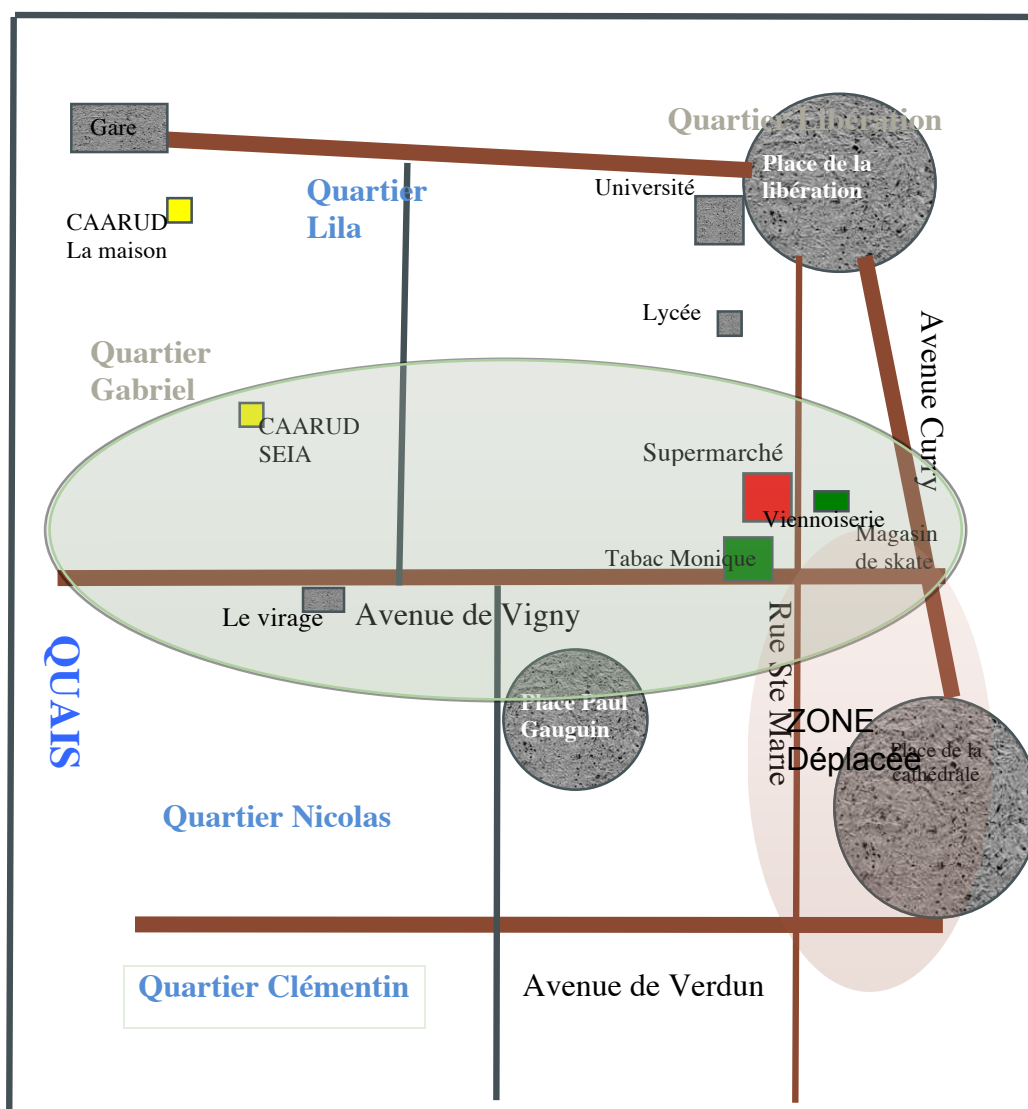
La seule voie pour avancer est de grandir. La seule façon de grandir consiste à repousser les frontières de ce que nous connaissons dans des zones de l'inconnu inexploré. L'inconnu devient la seule source de nouvelle connaissance. Nos systèmes de vie sur cette planète sont organiques. Pour régénérer les parois cellulaires, divisez vous et multipliez-vous. De vieilles barrières tombent, les anciens piliers s'effritent et laissent de nouvelles structures s'ériger à leur tour. Une génération donne naissance à la suivante. L'ancien donne la vie au nouveau. Nous vivons dans un moment transitoire qui connecte le passé au présent et à l'avenir. C'est notre mission de découvrir l'horizon toujours mouvant, d'établir continuellement de nouveaux paramètres, d'explorer et de stabiliser chaque nouveau niveau tel que nous le trouvons.

C'est notre but de détruire l'inertie qui a été responsable de la mort de la force vitale de notre planète. C'est notre objectif de motiver positivement les gens et leur nation. Il est temps de réveiller la planète. L'avant-garde utilisant l'art digital technologique combiné au système de vie organique offre un énorme électrochoc aux circuits sensoriels humain, fournissant l'énergie supplémentaire nécessaire pour faire un bond quantique de la conscience terrestre à la conscience extra-terrestre (dans le sens de l'haut delà du terrestre et non des

OVND).

La Spiral Tribe est en train de frapper l'Angleterre et le monde par la tempête. La croissance de la Spiral Tribe a été stupéfiante. Ce sont les plus importants et les plus influents sound-systems de toute la techno. Ce sont des collectifs d'individus qui, presque chaque week-end durant les cinq dernières années, ont soutenu le plus de Free Parties en plein air, dans des constructions abandonnées et des entrepôts. La fête ininterrompue a été maintenue partout en Angleterre, en Hollande, en France, en Espagne, à Berlin, à Cach Rep, à Vienne et a voyagé souvent en Italie. Ils ont inspiré beaucoup de gens pour qu'ils poursuivent ce qu'ils ont arrêté.

Annexe 3 : Plan du quartier d'implantation de la Zone



Annexe 4 : Textes législatifs et réglementaires relatifs aux jeunes SDF

4. 1. Lois

4. 1. 1. Textes abrogés

LOPSI, n°267, 2011 (loi d'orientation et de programmation pour la sécurité intérieure, 2009)

Article 32 ter A (nouveau) complété par l'amendement 404 (texte souligné) rejeté par les sénateurs

I. - Lorsqu'une installation illicite en réunion sur un terrain ou dans tout local appartenant à une personne publique ou privée en vue d'y établir des habitations comporte de graves risques pour la salubrité, la sécurité ou la tranquillité publiques, le représentant de l'État dans le département, ou, à Paris, le Préfet de police, peut mettre les occupants en demeure de quitter les lieux.

La mise en demeure est assortie d'un délai d'exécution qui ne peut être inférieur à quarante-huit heures. Elle est notifiée aux occupants et publiée sous forme d'affichage en mairie et sur les lieux. Le cas échéant, elle est notifiée au propriétaire ou titulaire du droit d'usage du terrain ou du local.

Lorsque la mise en demeure de quitter les lieux n'a pas été suivie d'effet dans le délai fixé et n'a pas fait l'objet d'un recours dans les conditions prévues au II, le préfet peut procéder à l'évacuation forcée des lieux, sauf opposition du propriétaire ou du titulaire du droit d'usage du terrain ou du local dans le délai fixé pour l'exécution de la mise en demeure. Le cas échéant, le préfet saisit le président du tribunal de grande instance d'une demande d'autorisation de procéder à la destruction des constructions illicites édifiées pour permettre l'installation en réunion sur les lieux (terrain) faisant l'objet de la mesure d'évacuation. Le président du tribunal ou son délégué statue, en la forme des référés, dans un délai de 48 heures.

Lorsque le propriétaire ou le titulaire du droit d'usage du terrain ou du local fait obstacle à l'exécution de la mise en demeure, le préfet peut lui demander de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire cesser l'atteinte à la salubrité, à la sécurité et à la tranquillité publiques, dans un délai qu'il fixe.

Le fait de ne pas se conformer à l'arrêté pris en application de l'alinéa précédent est puni de 3 750 euros d'amende.

II. - Les personnes destinataires de la décision de mise en demeure prévue au I, ainsi que le propriétaire ou le titulaire du droit d'usage (du terrain) des lieux peuvent, dans le délai fixé par celle-ci, demander son annulation au tribunal administratif. Le recours suspend l'exécution de la décision du préfet à leur égard. Le président du tribunal ou son délégué statue dans un délai de soixante-douze heures à compter de sa saisine. (<http://www.legifrance.gouv.fr/affichLoiPubliee.do?idDocument=JORFDOLE000020671167&type=general>)

4. 1. 2. Textes adoptés

a). Projet de loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure, LOPSI n°267, 2011

Chapitre VII : Dispositions relatives aux compétences du préfet de police et des préfets de départements

Article 32 ter A (nouveau) Procédure d'évacuation forcée des campements illicites

Résultant d'un **amendement** du gouvernement, cet article organise une procédure permettant l'évacuation forcée des campements illicites lorsque leur installation présente de graves risques pour la salubrité, la sécurité ou la tranquillité publiques.

Pour remédier à l'occupation illégale de certains terrains publics ou privés, la loi n° 2000-614 du 5 juillet 2000 relative à l'accueil et à l'habitat des gens du voyage prévoit qu'en cas de stationnement illégal de résidences mobiles, le maire, le propriétaire du terrain occupé ou le titulaire du droit d'usage sur ce terrain, peuvent demander au préfet de mettre en demeure les occupants de quitter les lieux.

La mise en demeure ne peut cependant intervenir que si le stationnement est de nature à porter atteinte à la salubrité, la sécurité ou la tranquillité publiques. Elle est assortie d'un délai d'exécution qui ne peut être inférieur à vingt-quatre heures, notifiée aux occupants et publiée sous forme d'affichage en mairie et sur les lieux. Le cas échéant, elle est notifiée au propriétaire ou titulaire du droit d'usage du terrain.

Les parties intéressées ont la possibilité de déposer un recours contre la décision de mise en demeure auprès du tribunal administratif, qui statue en 72 heures. Ce recours est suspensif.

À l'expiration du délai fixé, ou après épuisement des voies de recours, le préfet peut procéder à l'évacuation forcée des résidences mobiles, sauf opposition du propriétaire ou du titulaire du droit d'usage du terrain dans le délai fixé pour l'exécution de la mise en demeure. Cependant, dans ce dernier cas, le préfet peut lui demander de prendre toutes les

mesures nécessaires pour faire cesser l'atteinte à la salubrité, à la sécurité ou la tranquillité publiques dans un délai qu'il fixe, sous peine d'une amende de 3.750 euros.

Cette procédure ne s'applique qu'aux cas de stationnements illégaux de résidences mobiles, comme les caravanes ou les camping-cars. Il ne peut y être fait appel dans le cas des campements illicites.

Le gouvernement a souhaité remédier à cette situation en créant, sans toutefois la rattacher à la loi du 5 juillet 2000 relative à l'accueil et à l'habitat des gens du voyage, une procédure d'évacuation forcée des campements illicites calquée sur la procédure précitée, à quatre différences près :

- l'initiative en serait réservée au préfet ;
- l'évacuation forcée ne pourrait intervenir qu'en cas de graves risques (et non seulement d'atteintes) à la salubrité, la sécurité ou la tranquillité publique ;
- le délai d'exécution de la mise en demeure serait de 48 heures ;
- le préfet pourrait être autorisé par le président du tribunal de grande instance, saisi en la forme des référés et statuant sous 48 heures, à faire procéder à la destruction des constructions édifiées de façon illicite.

Compte tenu du caractère dérogatoire du dispositif envisagé, votre commission a adopté un **sous-amendement** afin d'en limiter l'application aux seules installations illicites et de préciser les modalités de la procédure permettant au préfet d'être autorisé par le juge judiciaire à procéder à la destruction des constructions illicites.

Votre commission a adopté l'article 32 *ter* A **ainsi rédigé**.

(<http://www.legifrance.gouv.fr/affichLoiPubliee.do?idDocument=JORFDOLE000020671167&type=general>)

b.) Sur la mendicité :

1. Code pénal : Loi 239- 2003, Article 312-12-1 relatif à la mendicité agressive

Créé par Loi n°2003-239 du 18 mars 2003 - art. 65

Créé par Loi n°2003-239 du 18 mars 2003 - art. 65 JORF 19 mars 2003

Le fait, en réunion et de manière agressive, ou sous la menace d'un animal dangereux, de solliciter, sur la voie publique, la remise de fonds, de valeurs ou d'un bien est puni de six mois d'emprisonnement et de 3 750 Euros d'amende.

2. Les conditions de légalité des arrêtés « anti-mendicité »

Au titre de ses pouvoirs de police, le maire se doit d'assurer « le bon ordre, la sûreté, la sécurité et la salubrité publique ». À ce titre, il lui appartient de « réprimer les atteintes à la tranquillité publique telles que les rixes et disputes accompagnées d'ameutement dans les rues, le tumulte excité dans les lieux d'assemblée publique, les attroupements, les bruits, les troubles, les rassemblements nocturnes qui troublent le repos des habitants et tous actes de nature à compromettre la tranquillité publique » (L.2212-2 du code général des collectivités territoriales). Sur ce fondement, un certain nombre d'arrêtés municipaux dits « anti-mendicité » ont été pris. À cette occasion, le juge administratif a eu à apprécier leur légalité. Exerçant un véritable contrôle de proportionnalité, le juge s'est alors attaché à vérifier que l'atteinte susceptible d'être portée aux libertés individuelles était mesurée au regard du but poursuivi. Il est de jurisprudence constante que les mesures d'interdiction motivées par le respect de l'ordre public ne doivent être ni générales ni absolues (Conseil d'Etat, 13 mai 1933, Benjamin). Ces arrêtés doivent être strictement limités dans le temps et dans l'espace. La difficulté réside dans la délimitation des périodes et des périmètres adéquats au regard des exigences d'ordre public. En effet, il n'y a pas de règle préétablie en la matière. Le juge se livre à une appréciation souveraine, au cas par cas, au vu des circonstances de l'espèce. Ainsi, le juge administratif a annulé l'arrêté du maire de Violet, au titre que ce dernier portait une atteinte excessive aux libertés individuelles des usagers des voies et lieux publics concernés. La mesure prescrivait l'interdiction de : -toute occupation prolongée des rues et autres dépendances domaniales, accompagnées ou non de sollicitations ou quêtes à l'égard des passants - la consommation d'alcool dans les lieux publics en dehors des terrasses de cafés et restaurants, aires de pique-nique, et lieux de manifestations locales - le regroupement de chiens, même tenus en laisse et accompagnés par leurs maîtres. Le juge a relevé que les mesures édictées concernaient la totalité du « centre historique, touristique et commercial » de la ville, et qu'elles s'appliquaient pendant sept mois et demi par an répartis sur deux périodes (Tribunal administratif de Violet du 10 février 2003, confirmé par la Cour Administrative de Violet du 27 avril 2004). Le juge avait déjà adopté cette position concernant des mesures au contenu identique, prises sans restriction dans le temps (Tribunal administratif de Pau, 22 novembre 1995, Couveinhes et Association « Sortir du fond / cf. dans le même sens, tribunal administratif de Poitiers, 19 octobre 1995, Massaoud Abderrezac contre Commune de La Rochelle). En revanche, le Conseil d'Etat, dans un arrêt du 9 juillet 2003, a jugé légal le même type d'arrêté anti-mendicité en considérant que « le maire pouvait légalement édicter une telle mesure pour assurer préventivement, en période d'afflux touristique, la sécurité, la commodité et la tranquillité nécessaire aux usagers des voies publiques et que les restrictions imposées, compte tenu de leur limitation dans le temps et dans l'espace, ne soumettent pas les personnes concernées à des contraintes excessives autres que celles qu'impose le respect

des objectifs poursuivis ». (Conseil d'Etat, 9 juillet 2003, Association AC confluent, n°229618) Il convient donc d'édicter ces mesures d'interdiction avec prudence et mesure.

3. Code général des collectivités territoriales

CHAPITRE II : Police municipale

Loi 96-142, du 24/02/1996, relative à la partie Législative du code général des collectivités territoriales, Article L2212-1

Le maire est chargé, sous le contrôle administratif du représentant de l'Etat dans le département, de la police municipale, de la police rurale et de l'exécution des actes de l'Etat qui y sont relatifs.

LOI n°2008-1350 du 19 décembre 2008 relative à la législation funéraire - art. 2212-2

La police municipale a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté, la sécurité et la salubrité publiques. Elle comprend notamment :

1° Tout ce qui intéresse la sûreté et la commodité du passage dans les rues, quais, places et voies publiques, ce qui comprend le nettoyage, l'éclairage, l'enlèvement des encombrements, la démolition ou la réparation des édifices et monuments funéraires menaçant ruine, l'interdiction de rien exposer aux fenêtres ou autres parties des édifices qui puisse nuire par sa chute ou celle de rien jeter qui puisse endommager les passants ou causer des exhalaisons nuisibles ainsi que le soin de réprimer les dépôts, déversements, déjections, projections de toute matière ou objet de nature à nuire, en quelque manière que ce soit, à la sûreté ou à la commodité du passage ou à la propreté des voies susmentionnées ;

2° Le soin de réprimer les atteintes à la tranquillité publique telles que les rixes et disputes accompagnées d'ameutement dans les rues, le tumulte excité dans les lieux d'assemblée publique, les attroupements, les bruits, les troubles de voisinage, les rassemblements nocturnes qui troublent le repos des habitants et tous actes de nature à compromettre la tranquillité publique ;

3° Le maintien du bon ordre dans les endroits où il se fait de grands rassemblements d'hommes, tels que les foires, marchés, réjouissances et cérémonies publiques, spectacles, jeux, cafés, églises et autres lieux publics ;

4° L'inspection sur la fidélité du débit des denrées qui se vendent au poids ou à la mesure et sur la salubrité des comestibles exposés en vue de la vente ;

5° Le soin de prévenir, par des précautions convenables, et de faire cesser, par la distribution des secours nécessaires, les accidents et les fléaux calamiteux ainsi que les pollutions de toute nature, tels que les incendies, les inondations, les ruptures de digues, les éboulements de terre ou de rochers, les avalanches ou autres accidents naturels, les maladies épidémiques ou contagieuses, les épizooties, de pourvoir d'urgence à toutes les mesures d'assistance et de secours et, s'il y a lieu, de provoquer l'intervention de l'administration supérieure ;

6° Le soin de prendre provisoirement les mesures nécessaires contre les personnes atteintes de troubles mentaux dont l'état pourrait compromettre la morale publique, la sécurité des personnes ou la conservation des propriétés ;

7° Le soin d'obvier ou de remédier aux événements fâcheux qui pourraient être occasionnés par la divagation des animaux malfaisants ou féroces ;

8° Le soin de réglementer la fermeture annuelle des boulangeries, lorsque cette fermeture est rendue nécessaire pour l'application de la législation sur les congés payés, après consultation des organisations patronales et ouvrières, de manière à assurer le ravitaillement de la population.

Le non respect de ces arrêtés de police est puni de l'amende contraventionnelle de 1ère classe ([article R. 610-5](#) du code pénal) dont le montant s'élève au maximum à 38 euros ([article L.131-13](#) du code pénal) . À cette amende contraventionnelle de 38 Euros s'ajoute le paiement d'un droit fixe de procédure de 22 euros.

c.) Référence des lois sur les chiens

Loi du 22/06/1989


Loi du 6/01/1999

Loi n°2008-582 du 20 juin 2008, relative aux chiens potentiellement dangereux article 8

Code rural articles : L200, L203, L211, L212 & L213

Code des communes article : L 131.2.8

4. 2. Arrêtés de la mairie

	Rendu exécutoire en vertu de l'article L2131-1 du CGCT	N°201018395 du 22 novembre 2010	
		Affiché sur les emplacements officiels le :	Notifié le :
		14 DEC. 2010	10 DEC. 2010

Certifié exact le :

LE MAIRE DE LA VILLE DE BORDEAUX

Vu le Code Général des Collectivités Territoriales et notamment les articles L 2212-2,

Vu le Code de l'Urbanisme et notamment les articles R111-41, R111-42 et R111-43,

Vu le Code Sanitaire Départemental,

Considérant que la pratique du camping sauvage dans la ville de Bordeaux est de nature à porter atteinte à la salubrité, la sécurité ou à la tranquillité publique ainsi qu'au paysage urbain.

Considérant que les places publiques sont des emplacements de repos, de tranquillité ou d'agrément pour les usagers, que ce sont aussi des lieux de passage qui doivent être dégagés de tout obstacle gênant ou cause d'insécurité.

Considérant qu'il existe un camping fonctionnant sur la berge Nord du Lac à Bordeaux destiné à accueillir à proximité du centre-ville les personnes désirant camper ainsi que leur véhicule,

ARRETE :

ARTICLE 1ER :

La pratique du camping sauvage est interdite sur les places publiques du territoire de la ville de Bordeaux.

ARTICLE 2 :

Les contraventions aux dispositions du présent arrêté seront constatées par des procès verbaux et déférées aux tribunaux compétents..

ARTICLE 3 :

Monsieur le Secrétaire Général de la Ville, Monsieur le Commissaire Central et tout agent de la force publique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Fait et Arrêté à BORDEAUX, en l'Hôtel-de-Ville, le 22 novembre 2010

P/LE MAIRE,
et par délégation
L'Adjoint au Maire,
Jean Louis DAVID

Arrêté du maire de la ville de Bordeaux du 10 janvier 2002

Considérant la présence habituelle dans certaines rues, quais, places et lieux publics de la Ville, de groupes d'individus, accompagnés ou non d'animaux, dont le comportement agressif provoque un trouble manifeste à la tranquillité, à la sécurité et à l'ordre publics ;
Considérant que cette agressivité est souvent liée à la consommation abusive d'alcool et à la présence de nombreux chiens qui constituent un danger sanitaire et de santé publique ;
Considérant qu'il appartient au maire de garantir la liberté d'aller et venir de ses administrés, et de veiller au respect de l'usage normal des voies publiques, de la sûreté ainsi que de la commodité de passage dans les rues et autres dépendances domaniales ;

ARRETE

Article 1er :

Chaque année du 1er décembre au 1er mars et du 15 mai au 30 septembre sont interdits, sauf autorisation spéciale toutes occupations abusives et prolongées des rues et autres dépendances domaniales visées à l'article 4, accompagnées ou non de sollicitations ou quêtes à l'égard des passants, lorsqu'elles sont de nature à entraver la libre circulation des personnes ou bien de porter atteinte à la tranquillité et au bon ordre public. Est en outre interdite dans la même période et les mêmes lieux, la station assise ou allongée lorsqu'elle constitue une entrave à la circulation des piétons.

Article 2 :

Est interdite, dans la même période et dans les mêmes lieux, toute consommation de boissons alcoolisées (à partir du 2ème groupe) dans les lieux publics, en dehors des lieux suivants :

- terrasses de cafés et de restaurants dûment autorisés,
- aires de pique-nique aménagées à cet effet aux heures habituelles des repas
- lieux de manifestations locales où la consommation d'alcool est autorisée

Article 3 :

Dans la même période et dans les mêmes lieux, le regroupement de chiens même tenus en laisse et accompagnés de leurs maîtres, est interdit. Le non respect de cette disposition entraînera l'intervention de la fourrière canine aux frais des contrevenants.

Article 4 :

Ces interdictions concernent le centre historique, touristique et commercial délimité par les voies suivantes (incluses dans le périmètre considéré) :

Quais : de la Monnaie, des Salinières, Richelieu, de la Douane, du Maréchal Lyautey, Louis XVIII ;
Cours : Xavier Arnoz, de Verdun, Georges Clémenceau, Pasteur, Victor Hugo, Portal ;
Rues : Bouffard, Montbazou, de l'Hôtel de Ville, Duffour-Dubergier, Leyteire, des Cordeliers, Ulysse Despaux, des Allamandiers, Carpenteyre, Porte de la Monnaie, Charles Domerg, du Château d'eau ;

Places : Tourny, Gambetta, Rohan, Pey Berland, Canteloup, de la Victoire, des Capucins.

Article 5 :

M. le secrétaire général de la Ville, M. le Préfet, M. le Président de la Communauté Urbaine de Bordeaux, Monsieur le Commissaire Central et tous les agents de la force publique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Fait et arrêté à Bordeaux, en l'Hôtel de Ville, le 10 janvier 2002.

Le maire, Alain JUPPE



Rendu exécutoire en vertu de l'article L2131-1 du CGCT N°201114614 du 8 septembre 2011

Reçu à la Préfecture de la Gironde le :	Affiché sur les emplacements officiels le :
06/10/2011	06/10/2011

N°201114614 du 8 sept

ARTICLE 4

Monsieur le Secrétaire Général de la Ville, Monsieur le Directeur Départemental de Sécurité Publique et tous agents de la force publique sont chargés, chacun en ce qui concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Fait et arrêté à BORDEAUX, à l'hôtel de ville, le 8 septembre 2011.

Le Maire,

Alain JUPPE

LE MAIRE DE LA VILLE DE BORDEAUX,

Certifié exact le :

Vu le code général des collectivités territoriales et notamment les articles L.2212-1 et L.2212-2
 Vu la loi n° 99-5 du 6 janvier 1999, relative aux animaux dangereux et errants et à la protection des animaux
 Vu le code de la santé publique et notamment les articles R.1334-31 et R.1337-7
 Vu le code de l'urbanisme et notamment les articles L.211-1 et suivants
 Vu le code pénal
 Vu le règlement sanitaire départemental et notamment les articles 99, 99-2, et 99-6
 Vu l'arrêté municipal n°2006/02465 du 7 mars 2006 relatif aux chiens non tenus en laisse sur la voie publique,
 Vu la convention 19 janvier 2009 conclue entre la ville de BORDEAUX et la S.P.A.

Considérant, qu'il appartient à l'autorité municipale de garantir un usage harmonieux et apaisé de la voie publique,
 Considérant que des groupes de personnes accompagnés de chiens nuisent à la sùreté et à la commodité du passage des piétons et à la tranquillité publique,
 Considérant, que la présence de très nombreux chiens constitue un danger notamment dans les lieux publics très fréquentés,
 Considérant les plaintes des administrés et des commerçants sur les nuisances sonores et l'insécurité liées à la présence de nombreuses personnes accompagnées de chiens sur l'espace public,

ARRETE

ARTICLE 1

Le regroupement de chiens dont le comportement bruyant ou agressif expose de nature à compromettre la sécurité, la tranquillité et l'ordre public est interdit de 11h à 7h sur le trottoir d'eau et à l'intérieur du secteur délimité par les places et voies énumérées ci-dessous :

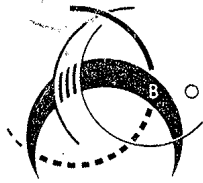
Place Bir Hakeim, cours Victor Hugo, cours Pasteur, place de la Victoire, cours Aristide Briand, cours d'Albret, rue Jean Fleuret, rue Marquise Crauste, rue François de Sourdis, rue Georges Bonnac, place Gambaetta, cours Clémentineau, place Tourmy, allées de Tourmy, place de la Comédie, rue Esprit des Lois, quais du Maréchal Lyautey, de la Douane et Richelieu.

ARTICLE 2

Un plan est annexé au présent arrêté précisant le secteur ainsi que les places et voies mentionnées par l'article 1.

ARTICLE 3

Toutes infractions aux dispositions du présent arrêté seront constatées par des procès-verbaux et déférés aux tribunaux compétents.



Lutte contre le Bruit - ARRÊTÉ

B O R D E A U X DU MAIRE DE LA VILLE DE BORDEAUX

3159/91

Du

31 DEC. 1991

LE MAIRE DE LA VILLE DE BORDEAUX,

Vu le Code des Communes et notamment les Articles L. 131-1 et L. 131-2 ;

Vu le Code de la Santé Publique et notamment les Articles L. 1, L. 2 et L. 48 ;

Vu le Décret n° 73-502 du 21 Mai 1973 relatif aux infractions à certaines dispositions du titre I du livre I du Code la Santé Publique ;

Vu le Code Pénal et notamment l'Article R. 26-15 ;

Vu le Décret n° 88523 du 5 Mai 1988 relatif aux règles propres à préserver la santé de l'homme contre les bruits de voisinage ;

Vu l'Arrêté du Préfet de la Gironde en date du 8 Mars 1990 relatif à la lutte contre le bruit ;

Considérant qu'il convient de protéger la santé et la tranquillité publique ;

Considérant que le bruit peut y porter atteinte et qu'il est nécessaire de compléter l'Arrêté Préfectoral susvisé ;

A R R E T E :

.../...

REGLEMENT DES ANIMAUX DANS LES ESPACES VERTS PARCS ET JARDINS PUBLICS
Arrêté de règlement général

Rendu exécutoire en vertu de l'article L2131-1 du CGCT
le document a été
- reçu à la Préfecture de la Gironde le 08/09/2008,
- affiché sur les emplacements officiels sous le n° AM-08-52978 le 11/09/2008,

N° 200814230 du 28 août 2008

Le Maire de la Ville de Bordeaux,

- Vu le Code Pénal pris notamment en son article R 610-5
- Conformément au Règlement Sanitaire Départemental et notamment son article 97
- Vu l'article L 2212-2 du Code Général des Collectivités Territoriales relatif aux pouvoirs de Police du Maire.
- Vu la loi n° 99-5 du 6 janvier 1999 relative aux animaux dangereux errants.
- Vu la loi n° 2007-297 du 5 mai 2007 relative à la prévention de la délinquance.

et

- Considérant qu'il appartient au Maire de prendre toutes les dispositions pour assurer et faire assurer le bon ordre, la sûreté, la sécurité et la tranquillité publiques des lieux publics et ouverts aux publics ;
- Considérant, qu'il importe dans le cadre de ces attributions, de fixer les conditions de fréquentation et d'utilisation des espaces verts, des squares, des parcs et des jardins publics afin que chacun puisse, en toute tranquillité et sécurité, s'y promener et s'y détendre sans gêner les autres utilisateurs, dans le respect des lieux et des installations afin que leur bon état, leur sécurité et leur pérennité soient assurés ;
- Considérant enfin qu'il y a lieu de prendre en compte les usages actuels d'utilisation des espaces verts, squares, parcs et jardins publics.

ARRETE :

Le présent Arrêté donne la règle applicable dans les espaces verts, parcs et jardins dont la ville de Bordeaux est propriétaire ou gestionnaire en matière d'accessibilité des animaux. Une signalétique appropriée faisant référence à l'arrêté est affichée à l'entrée des parcs et squares.

ARTICLE 1 :

L'accès est interdit à tous les animaux qu'ils soient ou non accompagnés de leur maître à l'exception des cas prévus dans le présent règlement.
L'abandon ou le dépôt d'animal, quel qu'il soit, est interdit.

L'accès des chiens est ainsi réglementé :

- certains sites sont interdits aux chiens mêmes tenus en laisse. Cette interdiction est alors mentionnée sur un panneau placé à l'entrée ;
- l'accès aux animaux et en particuliers aux chiens est interdit sur toutes les aires de jeux et aires réservées aux enfants ;
- l'accès est strictement interdit dans les parcs et jardins aux chiens de première catégorie conformément à la Loi ;
- l'accès aux chiens de deuxième catégorie est interdit dans les petits parcs et squares même tenus en laisse et muselés.

Lorsque l'accès aux chiens est autorisé, ceux-ci doivent être tenus en laisse en permanence. Leurs propriétaires sont, en outre, tenus de veiller à ce qu'ils n'accèdent jamais aux parties plantées. D'autre part il est formellement interdit de les introduire dans les sablières, bassins et tous emplacements réservés à des jeux d'enfants.

ARTICLE 2 :

Le propriétaire ou le détenteur du chien devra, par ses propres moyens, ramasser et évacuer les déjections et les déposer dans les poubelles; (l'abandon de déjection sur le domaine public est passible d'un procès verbal de 3^{ème} classe pouvant aller jusqu'à 400 € article L1312-1 du code de la santé publique).



CONSOMMATION D'ALCOOL SUR LA VOIE PUBLIQUE

Arrêté d'usage de la voie publique

Rendu exécutoire en vertu de l'article L2131-1 du CGCT
le document a été
- reçu à la Préfecture de la Gironde le 04/06/2009,
- affiché sur les emplacements officiels sous le n° AM-09-63430 le 05/06/2009,

N°200907831
19 mai 2009

Vu le Code Général des Collectivités Territoriales et notamment l'article L 2212-2 (2e et 3e).

Vu le code de la Santé Publique Livre III concernant la lutte contre l'alcoolisme et notamment son Titre 4 concernant la répression de l'ivresse publique.

Vu l'article R 610-5 du Code Pénal.

Vu l'arrêté préfectoral en date du 2 mars 2004 interdisant la vente de boissons alcoolisées entre 22 H et 6 H et afin d'éviter que certaines personnes ayant consommé de l'alcool sur la voie publique ne reprennent le volant avec une alcoolémie positive.

Vu les arrêtés du 08 janvier 2008 et du 03 juin 2008 interdisant la consommation d'alcool en réunion sur la voie publique.

Considérant que la Ville de Bordeaux est classée station de tourisme par un décret du Ministère de l'Industrie et de l'Aménagement du Territoire du 12 mars 1990.

Considérant que la fréquentation touristique est de plus en plus importante dans le centre historique de Bordeaux depuis le classement de la ville au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Considérant que des groupes importants de personnes se réunissent régulièrement sur des secteurs déterminés et consomment de l'alcool, ce qui provoque des troubles à l'ordre public (rixes, nuisances sonores, tumultes divers), à l'hygiène et à la salubrité publiques (bris de bouteilles, souillures).

Considérant que ces attroupements, lorsqu'ils sont accompagnés de consommation d'alcool sur la voie publique, nuisent à la sûreté et à la commodité du passage des piétons particulièrement nombreux dans ce secteur.

Considérant en conséquence qu'il convient de prévenir ces nuisances afin d'assurer la sûreté et la commodité du passage dans les rues, la salubrité et l'hygiène publiques,

ARRETE :

ARTICLE 1er :

Annexe 5 : Marqueurs d'appartenance zonards et de catégorisation sociale et divergences culturelles

5. 1. Marqueurs et interprétations

Indices	Marqueurs d'appartenance basés sur les interprétations zonardes	Catégorisation sociale stigmatisante basée sur les interprétations des normaux
cicatrices, plaies, bagarres, conflits verbaux	Violence naturelle dans l'organisation sociale	Dangerosité
regards hagards, postures corporelles instables	Consommation de drogue, signe d'un désir d'accès à d'autres mondes et à une conscience de soi et des autres	Toxicomanie = dangerosité, faute contre soi, refus de faire société
vêtements d'occasion, de travail détournés, punk, ethnique troués, salis, coiffures hors normes	Adhésion à la pensée sous-consommatrice, anarcho-primitiviste, filiation travellers, opposition au culte de l'apparat à la société de consommation	Pauvreté, marginalité, saleté, représentation négative du punk (violent, sale, drogué (O'Hara, 1995)
Piercings, tatouages, écarteurs	Signes de ralliement, de résistance, de force, références au tribalisme.	Autodestruction, dangerosité, violence
Chien	Marque d'appartenance à la Zone, enfant, protecteur	Signe d'agression, se référant à la clochardisation
Le nomadisme	Opposition à l'habitat fixe, et à l'accession à la propriété symboles des bourgeois, de la réussite sociale légitime, de la soumission au système dominant aliénant	Dangerosité, lien avec les vagabonds, les gitans, la pauvreté
Mendicité	Revendication de rejet de la valeur travail, du culte de la performance, de la rentabilité	Passivité, fainéantise, mauvais pauvre

5. 2. Divergences culturelles

<i>Culture zonarde</i>	<i>Culture des normaux</i>
La violence	La pacification
L'intoxication, l'hédonisme extrême	Le culte de la performance, de la rentabilité, l'effort
L'anti-consommation	La consommation comme marqueur de la réussite sociale
Le nomadisme, le mouvement	La sédentarité, la stabilité
L'inactivité, la mendicité, le deal, le vol	Le travail, le respect des lois
Le collectivisme	L'individualisme

Annexe 6 : Extraits de la presse locale

Sur l'implantation d'un centre pour jeunes en errance :

« L'hystérie collective. À l'Union [Saint-Antoine] hier soir, la salle de réunion bondée et survoltée a été le théâtre d'une confrontation sans issue. La résidence pour jeunes en errance qui doit s'installer dans la rue [Biluret] et accueillir dix jeunes avec leurs chiens est rejetée en bloc par les habitants du quartier. Ils l'ont dit avec virulence. « Nous n'avons rien contre ce projet en tant que tel, parce que nous sommes d'accord pour aider les jeunes, mais ne faites pas ça ici. ». [Renaud Deville], psychiatre et directeur du [SEIA], l'association qui porte cette initiative, a posément entamé la soirée, la décrivant avec pondération. En vain. « On a notre quota de lieux d'accueil, d'associations d'aide dans le quartier. C'est bon. Allez ailleurs. », a tempêté une résidente. »

Annexe 7 : Tracts du squat

Réagissons !!! Contre la loi Lopsi 2!

Une loi qui enfonce le clou sur la précarité. Plus le choix de vie, obligés de se plier à leur obligation, d'habiter comme ils l'ordonnent!

" ... Je suis un voyageur, j'vis dans mon camion et j'aime me lever chaque matin sur un horizon différent..."

"... Je cherche la paix et l'harmonie, en communion avec la nature, j'habite un tipis en montagne..."

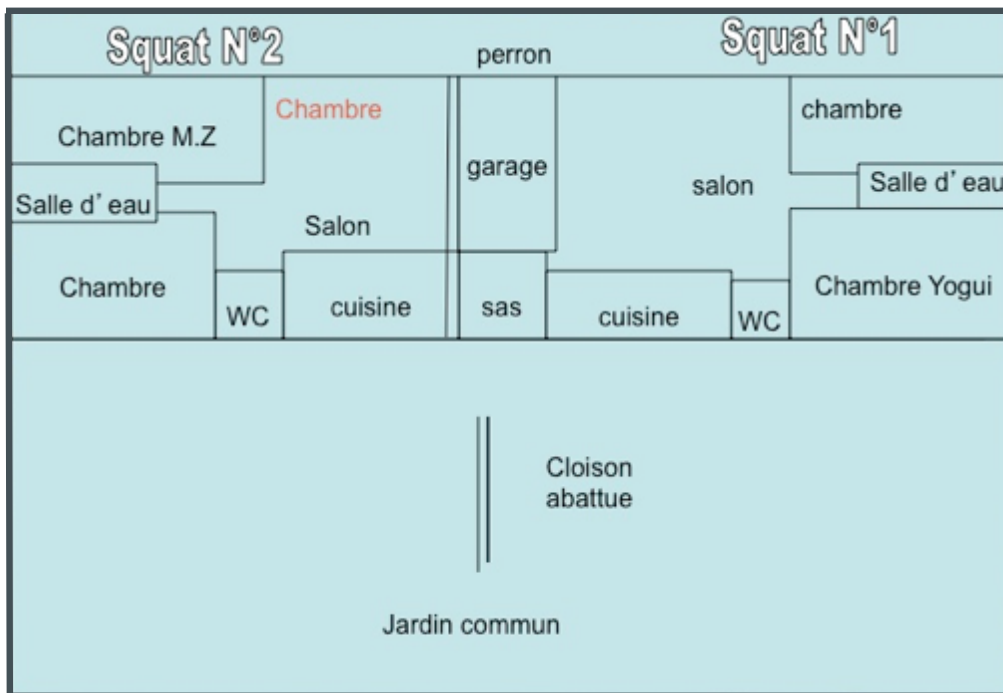
"... J'ai acheté un terrain pas constructible j'y ai posé un mobil home ..."

"... Quelques centaines d'années que mon peuple est nomades, je suis gitans, forain, tsigane ..."

OÙ SONT LES DROITS DE L'HOMMES !!!

Toutes ces personnes vont être illégales ! Exclues ! Jetées à la rue !
 À quand les bidonvilles Mais avant ça, nous serons obligés de squatter les villes, les trottoirs, les avenues, les magasins, vos cages d'escaliers !
 Nous squatterons devant chez vous !!!
 Nous sommes nées dans un état policier capitaliste !!!
 Le S.M.I.G reste le même, ils nous font travailler de plus en plus vieux (retraite à 70ans), ils partagent un minimum, et nous taxent un maximum !!!
 Ils nous prennent pour leur armement, leurs dépenses personnelles (et pas des moindres), leur sécurité pour un futur plus qu'incertain.
 Nous ne sommes même plus les moutons, nous sommes le potager royal,
 Les vaches à lait du gouvernement !!!
 REAGISSEZ !!!
 Ne plus avoir peur d'la Liberté !!!
 La loi sera votée du 14/12 au 17/12/2010.MANIFESTONS !!!
 Le 15/12/2010 À 16H DEVANT LA PREFECTURE !!!
Tract du squat

Annexe 8 : Plan du squat



Annexe 9 : Lexique

Bads (trips) : mauvaises expériences délirantes avec des hallucinogènes

Baser : prendre de la cocaïne purifiée à l'ammoniaque par inhalation

Base : cocaïne basée

Bédot : joint

Blaz : nez

Branlée (une) : une correction physique

Bubu : subutex ou buprénorphine molécule du subutex

C : cocaïne

CC : cocaïne

Cailles, caillera, racaille : jeunes de banlieue inconscients

Caissons : hauts parleurs

Came : héroïne

Cam'tart, Cam'tout : camion

Chéper : être atteint d'une maladie psychiatrique due aux consommations de drogues (surtout psychose)

Cheum : manche

Coco : Cocaïne

Core : diminutif de hardcore

Chos : fête techno

Coc : cocaïne

Croume : faire une dette de stupéfiants

Datura : plante toxique hallucinogène à petite dose

Extas : ecstasy

Fixe (un) : une injection

Fuck system : sound system de La Family

Goute : LSD

Hardecote : musique techno rapide et violente

Hardtek : un genre de musique techno, rapide, festive et galopante qui est surtout jouée dans les milieux tekno alternatifs (free-party et teknival)

Ké : kétamine

Kepun : punk

Ketamine: anesthésiant pour humain et animaux

Kilo de son : puissance des haut-parleurs pour les sound system

Lasca : jeune adulte de banlieue faisant du "business" de manière responsable

Flash : premier effet de la montée des produits

Free party : fête techno sans autorisation légale

Héro : héroïne

Matos : seringue ou drogues

Mescaline : hallucinogène issu d'un cactus

Méthédrine : amphétamine
Mettre la race (se) : se droguer, s'alcooliser, se défoncer fortement
Meu, Meumeu : héroïne
Misérer: galérer, trimer, travailler dure ou atteindre un objectif de manière ardue
Néocodion : médicaments pour les maux de gorge servant de drogue
Md : ecstasy
OD : overdose
Perche : être sous l'effet d'une drogue
Percher : avoir décompensé psychologiquement
Prod : drogue
Pounache : pétasse, fille légère et vulgaire
Québlo : bloqué, dans le sens de décompensation psychologique
Queman : manque d'opiacé
Queuqueu : manque d'opiacé
Queusse : manque d'opiacé
Rabla : héroïne
Shoot : injection
Smorser : délirer
Son (poser un) : faire un concert techno
Speed: amphétamine
Spiral tribes, Spi: premier sound system (groupement de musiciens) anglais née en 1989.
Sub : subutex
Subu : subutex
Taquet : injection
Tanquer : s'injecter
Tawa : Free party
Tazs : ecstasy
Technival : festival techno
Teckos : fête techno
Teuf : fête techno
Teufeurs, teuffeurs : participants de free party
Teuch : shit, cannabis
TNT: sound système français de hardtek
Trace : un trait d'héroïne ou de cocaïne
Tranceux : personne qui écoute ou joue de la trance
Trips : buvard avec L.S.D

Annexe 10 : Les données de l'enquête (sur CD-Rom)

RÉSUMÉS

À partir d'une approche ethnographique collaborative entre chercheur et enquêtés, mêlant observation participante, récits de vie, entretiens auprès de jeunes vivant dans un squat et auprès de travailleurs sociaux, de commerçants, de riverains nous avons tenté de saisir ce qui dans les trajectoires des acteurs favorisait l'inscription dans cet univers de la rue qu'est la Zone et dans sa culture, ce qui jouait dans les divers inclinations identitaires zonards. Différents modes d'être « jeune en errance », ou plutôt zonard ont été repérés. En usant des théories de la socialisation, de la déviance, des interactions goffmaniennes et de l'ethnicité, nous avons pu mettre à jour des logiques synchroniques et diachroniques explicatives. L'orientation vers la Zone ne s'effectue pas sans les influences de la famille, de l'institution scolaire, du contexte écologique. Ils provoquent des désajustements auxquels la socialisation juvénile de pairs répondra par la pratique d'activités délinquantes. Le positionnement plus ou moins engagé dans la Zone dépend par ailleurs de certaines spécificités biographiques et de l'investissement dans la carrière zonarde. Des facteurs exogènes comme le traitement sanitaire et social en direction de ces jeunes et les représentations du sens commun qui leurs sont attachées, concourent à un étiquetage social, une discrimination, qui associés aux expériences passées des acteurs favorisent alors la pérennisation de l'identité zonarde et accentuent sa déviance en érigeant des frontières entre zonards et *normaux*.

Mots clefs : jeunes en errance, SDF, déviance, trajectoires de vie, ethnographie, sous-culture, Techno Travelling, Travellers.

IN FAMILY IN THE STREET: STREET YOUTH TRAJECTORIES AND "ZONARDS" CAREERS.

To study French young homeless we use an ethnographic collaborative approach with one population of the following study fields: young homeless of one squat (interviews, participant observation, life interviews) ; and interviews, reunion observations with social workers, storekeepers and local residents. We tried to understand which street youth life trajectories facilitated the enrolment in that street world that is designated: "the Zone" and what contributes to "zonard" identity and culture. Various ways to be "wandering youth", or rather "zonard" were located. By using socialization, deviance, Goffman's interactions and ethnicity theories, we were able to shed light on synchronic and diachronic logics leading them to it. The Zone orientation needs specific family, school, ecological, and neighbourhood backgrounds, which provoke adjustment problems. We find that young peers socialization and its activities answer to background life tensions. The position of being more or less committed in the Zone depends on actors' biographies specificities and on their Zone careers investment. Exogenous factors such as the sanitary and social treatments, the common sense representations of youth street contribute to a social labelling, a discrimination. Associated with past backgrounds, they encourage the Zone identity continuation, increase deviant practices and build borders between *normals* and Zonards.

Key Words: Street youth, young homeless, squat, deviance, socialization, ethnography, life stories, subculture, Techno Travelling, Travellers.

